



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1125

Soc. 3974 d. 229 .
4

7

8



BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DELPHINALE.

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DELPHINALE.

Tome 4^{me}.

1856



GRENOBLE,
IMPRIMERIE DE PRUDHOMME,
Rue Lafayette, N° 14.

1856.



BULLETIN

DE L'ACADÉMIE DELPHINALE.

ÉTAT

DE L'ACADÉMIE DELPHINALE

Au 1^{er} janvier 1859.

MEMBRES DU BUREAU.

MM. L'abbé GENEVEY, *président*;
Albert du Boys, *vice-président*;
REVILLOUT, *secrétaire perpétuel*;
DALBOUSSIÈRE, *secrétaire adjoint*;
Casimir de VENTAVON, *trésorier perpétuel*.

Conseil d'administration :

MM. GAUTIER, DE GOURNAY, FAUCHÉ-PRUNELLE, BURDET et MAIGNIEN.

MEMBRES RÉSIDANTS D'APRÈS L'ORDRE DE RÉCEPTION.

Avant la réorganisation de 1836.

M. *Duchesne*, avocat.

1836.

MM.

Berriat (Hugues), ancien maire de Grenoble.
Blanchet, président de Chambre à la Cour d'appel.
Imbert-Desgranges, conseiller à la Cour d'appel.
Mallein (Jules), professeur à la faculté de droit.
Gautier (Auguste), doyen de la faculté de droit.
Boys (Albert du), ancien magistrat.

Bertier, ancien juge de paix.

Crozet (Louis), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées (en retraite).

Leroy, doyen de la faculté des sciences.

1837.

Burdet, professeur à la faculté de droit.

1838.

Fauché-Prunelle, conseiller à la Cour d'appel.

Taulier (Jules), chef d'institution.

1839.

Auzias, avocat.

Duport-Lavillette, président à la Cour d'appel.

1840.

Ventavon (Mathieu de), avocat.

Ventavon (Casimir de), avocat.

Joffre, docteur en médecine.

Berthin (Vital), homme de lettres.

Maignien, doyen de la faculté des lettres.

Patru, professeur à la faculté des lettres.

Vernet, juge au tribunal civil.

Michal, juge-suppléant au tribunal civil.

Dalboussière, avocat.

Charbonnel-Salle, avocat.

1841.

Saint-Maurice (de), propriétaire.

Lemps (l'abbé de), curé de Saint-André.

Quinon, professeur à la faculté de droit.

1842.

Rousselot (l'abbé), chanoine.

Piat-Longchamp-Dupré, avocat.

1843.

Genevey (l'abbé), curé de Saint-Louis.

1844.

Cunil, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées.*Chambon* (l'abbé), chanoine.*Bourdat*, professeur de mathématiques.

1846.

Andert (Eugène Para, baron d'), docteur en médecine.*Gournay* (de Radulph de), membre de la commission scientifique de Morée.*Sisteron*, avocat.*Denantes*, avocat.

1848.

Parisot, professeur à la faculté des lettres.

1850.

Réal (Gustave), ancien préfet.*Macé*, professeur à la faculté des lettres.*Soullié*, professeur de rhétorique au Lycée.*Revillout*, professeur d'histoire au Lycée.*Chapuy-Montlaville*, préfet de l'Isère.*Massot*, procureur général.*Fissont*, journaliste.

1851.

Vincens de Gourgas, recteur de l'Isère.*Burnouf*, chevalier de l'ordre hellénique du Sauveur, professeur de philosophie au Lycée.*Maurel de Rochebelle* (Albert).

Ont été élus en 1853 : MM. *Gautier*, *Roux*, *Lalande*,
Dausse et le comte *Ch. de Monteynard*.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

MM.

Champollion-Figeac père, ancien conservateur à la bibliothèque nationale à Paris.

Faure (Félix), président honoraire de la Cour d'appel.

Béranger, président de chambre à la Cour de cassation.

Prévost (Constant), professeur de géologie à la faculté des sciences de Paris.

Berriat-Saint-Prix (Charles), substitut du procureur de la République à Paris.

Pellat, doyen de la faculté de droit à Paris.

Berlioz (Hector), compositeur de musique à Paris.

Terrebasse (Alfred de), ancien député.

Monnier de la Sizeranne, ancien député.

Itier (Jules), inspecteur des douanes.

Dausse (Benjamin), ingénieur des ponts et chaussées (1).

Massas (Adrien de), capitaine d'artillerie.

Vicat père, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Mesnard, président de chambre à la Cour de cassation.

Réal (Félix), ancien conseiller d'Etat.

Mallet, inspecteur de l'Académie de la Seine.

Bineau (Amand), professeur à la faculté des sciences de Lyon.

Ferriot, recteur honoraire de l'académie de Grenoble, à Saint-Ismier (Isère).

Cournot, inspecteur général de l'instruction publique.

Laplane (Edouard), à Sisteron (Basses-Alpes).

(1) M. Dausse a été nommé membre résidant le 18 février 1853.

Saint-Andéol (de) fils, à Moirans (Isère).

Chauffard, médecin en chef de l'hôpital d'Avignon.

Hombres-Firmaz (d'), à Alais (Gard).

Decorde, conseiller à la Cour d'appel de Rouen.

Roux-Ferrand, homme de lettres à Paris.

Cavard, avocat à Montélimar.

Cholet, docteur en médecine à Beaune-la-Rolande (Loiret.)

Sabattier (l'abbé), à Montpellier.

Vincent, juge de paix à Briançon.

Latour, président du tribunal civil de Grenoble.

Chérias (Jules), juge de paix à la Bâtie-Neuve (Hautes-Alpes).

Metgé, avocat à Castelnaudary (Aude).

Bergerre, professeur de musique à Gien (Loiret).

Delorme, bibliothécaire et conservateur du musée à Vienne (Isère).

Massas (Charles de), littérateur à Paris.

Nichet, professeur à l'école préparatoire de médecine de Lyon.

Ponsard, auteur dramatique à Vienne (Isère).

Gau, curé à Luce-la-Croix-Haute (Drôme).

Michelet, membre de l'Institut.

Grimaud (Gustave), avocat à Saint-Marcellin.

Ducoin (Auguste), avocat et homme de lettres à Lyon.

Montmeyan (Isidore de), membre de l'académie d'Aix (Bouches-du-Rhône).

Gabourd, chef de bureau au ministère de l'intérieur.

Jacquemoud, sénateur à Chambéry.

Champier (de), président au tribunal civil d'Orange (Vaucluse).

Béranger (le marquis de), ancien député.

Blanc (Célestin), peintre.

Lenormant, membre de l'Institut.

Flottes, professeur à la faculté des lettres de Montpellier.

Comte (Achille), ancien chef de bureau au ministère de l'instruction publique.

Beux (Gustave du), procureur général à Aix.

Nadaud, premier président honoraire de la Cour d'appel de Grenoble.

Dunglas, recteur de l'académie des Pyrénées-Orient.

Moléon (de), rédacteur en chef des *Annales de l'industrie* à Paris.

Calvet-Rogniat à Crémieux (Isère).

Gautier (Louis), président du tribunal civil de Bourgoin (1).

Dorgeval-Dubouchet, inspecteur-adjoint de l'établissement thermal de la Motte-les-Bains.

Morellet, ancien notaire à Bourg (Ain).

Kerkhove (le vicomte de), président de l'académie d'archéologie de Belgique à Anvers.

Mont (du), professeur de belles-lettres à Anvers.

Cuyper (Jean-Baptiste), professeur de sculpture à Anvers.

Kerkhove-Varent (le vicomte de), docteur en droit, principal fondateur de l'académie d'archéologie de Belgique.

Schaekpens (Alexandre), professeur de peinture à Maestricht.

Blanchet (Hector), à Voiron.

Dewandre (Henri), membre de la société d'émulation de Liège.

Le Bidart de Thumaide (le chevalier), secrétaire général de la société d'émulation de Liège.

(1) M. Gautier a été réélu membre résidant le 14 janvier 1853.

Hermenous, secrétaire de la faculté de droit de Poitiers.

Taulier (Frédéric), professeur à la faculté de droit de Grenoble.

Garnier, professeur à la faculté des lettres de Paris.

Reume (Auguste de), capitaine d'artillerie à Bruxelles.

Thibaut, principal du collège de Valence.

Reinaud, membre de l'Institut, professeur au collège de France.

Valgorge (Ovide de), inspecteur des monuments historiques de l'Ardèche à l'Argentière.

Darest de la Chavanne, professeur d'histoire à la faculté de Lyon.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES (DISPOSÉES PAR PROVINCES ET PAR DÉPARTEMENTS).

ARTOIS. — Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

NORMANDIE. — Société académique de l'arrondissement de Falaise (Calvados).

Société nationale académique de Cherbourg (Manche).

ILE-DE-FRANCE. — Athénée du Beauvaisis, à Beauvais (Oise).

Athénée ou Lycée des Arts, à Paris (Seine).

Société Philotechnique, à Paris (Seine).

Comité des arts et monuments, à Paris (Seine).

CHAMPAGNE. — Académie de Rheims (Marne).

Société d'agriculture, commerce, etc., du département de la Marne, à Châlons.

LORRAINE. — Académie nationale de Metz (Moselle).

ALSACE. — Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, à Strasbourg.

BRETAGNE. — Société académique de Rennes (Ille-et-Vilaine).

Société académique de Nantes (Loire-Inférieure).

BOURGOGNE. — Académie de Dijon (Côte-d'Or).

FRANCHE-COMTÉ. — Académie des sciences, des belles-lettres et des arts de Besançon (Doubs).

LYONNAIS. — Académie des sciences, des lettres et des arts de Lyon (Rhône).

Société d'agriculture, d'histoire naturelle et des arts utiles de Lyon (Rhône).

DAUPHINÉ. — Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.

GUYENNE. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux (Gironde).

LANGUEDOC. — Académie du Gard, à Nîmes.

Société archéologique de Béziers (Hérault).

ROUSSILLON. — Société des sciences, belles-lettres et arts des Pyrénées-Orientales à Perpignan.

PROVENCE. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix (Bouches-du-Rhône).

Académie de Vaucluse, à Avignon.

Société des sciences, belles-lettres et arts du Var, à Toulon.

SOCIÉTÉS SAVANTES ÉTRANGÈRES.

BELGIQUE. — Société des gens de lettres belges, à Bruxelles.

Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

Société libre d'émulation de Liège.

ESPAGNE. — Académie espagnole d'archéolog., à Madrid.

SAVOIE. — Société royale académique de Savoie, à Chambéry.

Séances du 30 mai et du 13 juin 1851.

Ouvrages reçus dans ces deux séances :

1° *Endiguement de l'Isère et assainissement de la vallée du Graisivaudan entre la frontière de Savoie et la ville de Grenoble*, par M. CUNIT, ingénieur des ponts et chaussées, 1 vol. in-4°;

2° *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, 1850, 1 vol. in-8°;

3° *Bulletin de la société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe* (3° et 4° trimestre de 1850), broch. in-8°.

4° *Congrès scientifique de France, 17° session tenue à Nancy en septembre 1850*, 2 vol. in-8°;

5° *Notice sur l'entrée et le séjour de Charles VIII à Vienne, en 1490*, par M. Pilot, broch. in-8°.

M. de Gournay, dans la séance du 30 mai, lit la lettre suivante que M. le maire de Grenoble lui a écrite sous la date du 26 courant :

MONSIEUR,

J'ai la satisfaction de vous annoncer qu'en effet le conseil municipal de Grenoble, dans sa séance du 19 de ce mois, a voté le contingent de 5,000 fr., laissé par M. le ministre de l'intérieur à la charge de la ville et de la fabrique de Saint-Laurent, pour la restauration de la crypte de cette église. La fabrique ne pouvant concourir à cette somme de 5,000 fr., la ville demandera au conseil général d'en fournir la moitié et paiera elle-même l'autre moitié, partie en 1851 et partie en 1852. Mais, pour ne laisser aucune incertitude quant au complément du contingent total demandé par M. le ministre, le conseil a pris l'engagement de le parfaire, dans le cas impos-

sible où le conseil général viendrait à refuser son concours. En me félicitant avec vous, Monsieur, de la décision favorable que M. le ministre de l'intérieur vient de prendre à l'égard de la crypte de Saint-Laurent, je dois vous remercier de tout le zèle éclairé et de l'active persévérance que vous avez apportés à poursuivre la restauration et la mise en lumière d'un monument destiné à appeler sur notre ville l'attention des amis de la science et des arts.

Agréez, Monsieur, etc.

Le Maire de la ville de Grenoble,

ARNAUD.

Après cette lecture, et à la suite de détails donnés de vive voix par M. de Gournay, l'Académie a pris la triple résolution suivante :

1^o Elle s'est plu à reconnaître qu'à M. de Gournay était due l'idée première de travailler à la restauration de la crypte de Saint-Laurent, et que, par l'activité et la constance de ses démarches, il avait su parvenir à son but, qui était en même temps celui de l'Académie. Elle a donc voté des remerciements à M. de Gournay ;

2^o L'expression de sa vive reconnaissance envers M. le préfet de l'Isère, ainsi qu'envers M. le maire de Grenoble, sera consignée dans le procès-verbal de la séance actuelle ;

3^o Au nom de l'Académie delphinale et à titre de remerciement, un extrait de ce procès-verbal sera présenté, soit à M. le préfet, soit à M. le maire, par MM. Albert du Boys et de Gournay.

M. Macé, dans la séance du 13 juin, a lu une dissertation sur le fameux billet qu'on a prétendu avoir été

écrit par François 1^{er} à sa mère, le jour même de la bataille de Pavie : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.*

Dans une de nos dernières réunions, à la suite d'une lecture remplie de détails piquants et ingénieux sur les fausses citations, lecture faite par notre honorable secrétaire M. Ducoin, j'avais demandé la parole pour signaler à notre savant confrère quelques lacunes. J'ai vu avec plaisir, par la publicité que cet article a reçue depuis lors dans un des journaux de la localité, que l'une des lacunes que j'avais signalées a été comblée; mais il en est une autre que j'ai à cœur de combler à mon tour, parce qu'elle est beaucoup plus historique que littéraire. Je veux parler du fameux billet que plusieurs historiens modernes prétendent avoir été écrit par François 1^{er} à sa mère, le jour même de la bataille de Pavie : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.*

Je sais fort bien, comme un de nos collègues en fit immédiatement l'observation, que, depuis plusieurs années déjà, l'authenticité de ce billet a été révoquée en doute, et que plusieurs auteurs modernes ont publié le vrai texte de la lettre de François 1^{er}. Mais je n'en conclus pas, avec lui, qu'il ne reste rien à dire à cet égard. Il reste à rechercher quelle a été l'origine de la bizarre altération qu'a subie une lettre assez longue et presque insignifiante, pour devenir un billet laconique et sublime; comment s'est opérée cette métamorphose; enfin, à démontrer que la lettre publiée par plusieurs historiens de nos jours, d'après diverses copies, est bien la lettre authentique de François 1^{er}, dont l'original parait perdu. C'est sur ces divers points que je me permets d'appeler, pendant quelques instants, l'attention de l'Académie, avec l'espoir de dire quelque chose de nouveau sur une question qui semble épuisée, parce que j'avais réuni à ce sujet, depuis plusieurs années déjà, des matériaux qu'il m'a suffi de coordonner pour rédiger cette notice.

François 1^{er} n'a jamais écrit le billet laconique que tout le monde cite, personne n'en doute aujourd'hui; il est même d'invention récente. Aucun des auteurs du XVI^e siècle n'en a soupçonné l'existence. On ne trouve rien qui puisse y faire la

moindre allusion, ni dans Martin Dubellay (1), qui a cependant raconté avec une sorte d'enthousiasme la résistance héroïque et désespérée du roi ; ni dans Blaise de Montluc (2), qui assistait à la bataille de Pavie ; ni dans Brantôme, qui, faisant une apologie complète de la conduite de François I^{er}, raconte fort longuement tout ce qui concerne la bataille de Pavie : les armes que le roi portait, les blessures qu'il reçut, le discours qu'il adressa à son armée avant de combattre, la conduite qu'il tint pendant sa captivité (3) ; ni dans Ronsard, si fier de pouvoir dire :

L'an que le roy François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi, Dieu me presta la vie (4) ;

ni dans le biographe et ami de Ronsard, Claude Binet, qui, non content de faire naître son héros l'année de la bataille de Pavie, ce qui n'est pas exact dans notre système actuel de chronologie, commet un anachronisme plus impardonnable en le faisant naître, non le 11 septembre 1524, mais le 24 février 1525, c'est-à-dire le jour même de cette bataille, *comme si le ciel*, ajoute-t-il, *avoit voulu consoler la France de la captivité d'un grand roi par la naissance d'un grand poète* (5) ; ni dans notre chroniqueur dauphinois Aymard du Rivail, dont le ix^e livre contient tant de renseignements curieux sur les guerres des Français en Italie pendant le XVI^e siècle (6) ; ni, enfin, silence qui serait plus explicable, dans les historiens étrangers du XVI^e siècle, Paul Jove et Guichardin. Les historiens du XVII^e siècle ignorent, comme ceux du XVI^e, le *billet sublime*. Mézeray, qui certes ne brille pas par la critique ; qui s'amuse, à l'exemple d'Hérodote et de Tite-Live, ainsi que des chroniqueurs du moyen âge, à énumérer les présages funestes qui

(1) Mémoires ; l. II, à la fin.

(2) Coll. Petitot, 1^{re} série, t. XX, p. 358.

(3) Hommes illustres et grands Capitaines français, ch. 25.

(4) Epître à Rémy Belleau ; Sainte-Beuve, II, p. 9.

(5) Vie de Ronsard ; Archives curieuses de l'Hist. de France, t. X, p. 360.

(6) *Aymari Rivallii, de Allob. libri novem* (1844), p. 485-594.

annonçaient la captivité du roi : le froid extrême, les orages, les vêtements de deuil que portait le prince, etc., etc., Mézeray, dis-je, après avoir fait le récit de la bataille de Pavie, se contente d'ajouter que *le courage du roy fust tel, qu'il fit avouer aux vainqueurs qu'il avoit mérité de l'être* (1); tournure qui, pour le dire en passant, est au moins singulière chez un écrivain du XVII^e siècle.

Ce n'est qu'au commencement du XVIII^e siècle qu'on voit un historien français citer le fameux billet de François I^{er}. Voici comment s'exprime le père Daniel (2) : « La nouvelle de » la victoire remportée à Pavie fut portée à l'empereur qui » étoit à Madrid, par le commandeur de Penalosa, qui passa » par la France avec un sauf-conduit du roi. Ce prince le chargea aussi d'une lettre pour M^{me} la régente, qu'il trouva à » Lyon. *Cette lettre ne contenoit que ce peu de mots : Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* »

Ainsi, le père Daniel affirme positivement que la lettre du roi ne contenait que le peu de mots qu'il cite. Cette affirmation est une fausseté insigne ; mais cela ne surprend pas trop chez le père Daniel. L'on sait comment Saint-Simon, avec sa verve caustique, appréciait cette Histoire de France, dont il loue du reste, peut-être même outre mesure, *le style admirable, les transitions heureuses, les dissertations courtes et savantes*, mais dont le but, suivant lui, étoit de démontrer que Louis XIV n'innovait pas en légitimant et en déclarant aptes à monter sur le trône ses bâtards, issus d'un double adultère, puisque l'histoire de la première et de la seconde race fourmille d'exemples semblables ; ce qui, ajoute Saint-Simon, joint à l'adresse avec laquelle, dans les endroits scabreux, l'écrivain savait courir sur la glace avec ses patins de jésuite, valut au père Daniel 2,000 fr. de pension et le titre d'historiographe de France (3). Au surplus, en admettant même que la critique de Saint-Simon soit injuste ; en accordant à l'histoire du père Daniel une

(1) *Hist. de Fr.*, édit. de 1685, in-fol., t. II, p. 944.

(2) *Hist. de Fr.*, éd. de 1755, t. IX, p. 247.

(3) *Mémoires de Saint-Simon*, chap. 346, édit. Delloye, t. XX, p. 42-45.

valeur qu'elle n'a pas, son autorité ne serait évidemment pas suffisante pour faire admettre comme authentique un document dont il serait le premier à faire mention, et cela près de deux siècles après l'événement, puisque la bataille de Pavie est du 24 février 1525, et que la première édition de l'*Histoire de France* du père Daniel est de 1713.

Toutefois, faut-il admettre, comme Sismondi, par exemple, le donnerait à entendre, que le père Daniel ait inventé le fameux billet ? Ou bien cet historien a-t-il retrouvé la lettre de François I^{er}, soit dans un manuscrit, soit dans un auteur plus ancien ? C'est un peu l'une et l'autre chose, sans être précisément ni l'une ni l'autre.

Je m'explique. Le père Daniel cite en marge, comme autorité : *Antonio de Vera, Histoire de Charles-Quint*. Voici le titre exact de cet ouvrage, très-ignoré, et j'ajoute très-justement ignoré aujourd'hui : *Histoire de l'empereur Charles-Quint, par D. Jean-Antoine de Vera et Figueroa, comte de la Roca, vicomte de Sierra-Brava, seigneur de la ville de Torre-Mayor. — Traduite en françois par le sieur Du Perron Le Hayer, conseiller du roy. Paris, 1662 ; in-4°*. Or, voici comment s'exprime cet historien au sujet de la lettre de François I^{er} : « Le commandeur Pennaloza s'en alla donner l'avis en » Espagne, portant un sauf-conduit du roi pour passer par la » France, et une lettre pour M^{me} Louise, sa mère, qui disoit : » — *Madame, tout est perdu, sinon l'honneur* (1). » — L'autorité d'Antonio de Vera, en supposant même son affirmation plus explicite qu'elle ne l'est, ne serait pas considérable. Son histoire de Charles-Quint forme un mince volume de 324 pages en gros caractères ; c'est un amas de bavardages, de récits d'une emphase plus qu'espagnole, et, qu'on me passe le mot, de stupidités. Je n'en donnerai qu'un échantillon. « En ces » jours-là, dit Antonio de Vera, naquit à Ehora, cité de Portugal, un enfant, lequel, à vingt-deux mois, faisoit distinctement des demandes et des réponses, tantost en sa langue » vulgaire, et tantost en latin ; prodige merveilleux, mais qui » est digne de Charles-Quint ! Il semble que, pour publier les

(1) Pag. 113.

» effets de sa religion et de sa valeur, il estoit nécessaire que
 » ceux qui venoient au monde commençassent à parler dès cet
 » aage-là (1) ! » On pourrait extraire de l'ouvrage d'Antonio
 de Véra beaucoup de choses de la même force.

Cependant il faut rendre justice à tout le monde. Antonio
 de Véra s'est assurément trompé en disant, par exemple, que
 le roi remit à Penalosa un sauf-conduit et une lettre : la lettre,
 comme nous allons le voir, n'était autre que le sauf-conduit.
 Il a, certainement aussi, dénaturé la lettre de François I^{er}.
 Mais enfin il ne dit pas, comme le père Daniel, que la lettre
 du roi ne contient rien autre chose que les quelques mots qu'il
 cite. Donc, le père Daniel, tout en alléguant l'autorité d'An-
 tonio de Véra, la seule autorité qu'il allègue et qu'il puisse al-
 léguer lui fait dire ce qu'il n'a pas dit, et, par conséquent,
 il est bien, en définitive, l'inventeur du *billet sublime*, puis-
 que la sublimité de ce billet consiste précisément dans son la-
 conisme.

Nous venons de retrouver, à ce que nous croyons au moins,
 l'origine de ce fameux billet, dont l'invention ne remonte,
 comme on le voit, qu'aux premières années du XVIII^e siècle,
 près de deux siècles après la bataille de Pavie. Il serait curieux
 d'en suivre la fortune ; de voir tous les admirateurs, à froid,
 de la chevalerie s'extasier devant ce laconisme sublime ; de lire
 toutes ces variantes de nos mauvais abrégés d'Histoire de
 France, écrivant les uns *sauf*, les autres *hormis*, les autres,
 enfin, ayant plus de prétention à l'archaïsme, *fors*, etc. Par
 malheur, l'enthousiasme d'écrivains graves et sérieux, au su-
 jet de ce billet apocryphe, s'est quelquefois exprimé d'une fa-
 çon qui a trompé le public sur son authenticité. « Au sortir de
 » cette bataille, dit M. Lacroix, François I^{er} écrivit à sa
 » mère une lettre non moins admirable que celle où il avait
 » raconté la bataille de Marignan. *Elle ne contenait que ces*
 » *mots*, etc... (2). » « Ce fut là, dit Gaillard, qu'il écrivit à sa
 » mère ce billet TERRIBLE (?) et sublime : *Madame, tout est*
 » *perdu, fors l'honneur*. C'était le cri d'une âme forte et su-
 » périeure aux disgrâces ; c'était le cri de l'âme de Fran-

(1) Ibid., pag. 91.

(2) *Biogr. univ.*, article *François I^{er}*, t. xv, p. 472.

« çois I^{er}, et sa mère était digne de l'entendre (1). » En admettant que le billet fût sublime, il faut avouer aussi qu'il perdrait singulièrement de sa sublimité par un semblable commentaire ; et cependant Gaillard, qui écrivait de si belles choses, était membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française !

Je me hâte d'ajouter que, dans une occasion au moins, le billet, gratuitement attribué à François I^{er} par Antonio de Vera et le père Daniel, a inspiré un noble et digne langage. Lorsque, en 1803, des propositions de renonciation au trône furent faites, à ce qu'il paraît, par le gouvernement prussien, à Louis XVIII, alors retiré à Varsovie, le prétendant supposa qu'elles émanaient du premier consul, les considéra comme avilissantes, et y répondit par une protestation énergique et solennelle qui se terminait ainsi : « Fils de saint Louis, je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les fers ; successeur de François I^{er}, je veux du moins pouvoir dire comme lui : *Tout est perdu, fors l'honneur* (2). »

Ce sont là de nobles sentiments et noblement exprimés. Louis XVIII les conserva généralement sur le trône, et un historien moderne, qui n'est pas suspect de royalisme, M. de Vulabellé, dans le cinquième volume de son *Histoire de la Restauration*, en fournit les preuves. Mais les connaissances historiques du roi, et de M. de Montesquiou, qui l'inspirait, n'étaient pas fort étendues. Le préambule de la charte de 1814, qui est leur œuvre commune, renferme de graves erreurs historiques qui ont été signalées par M. Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*.

La lettre de François I^{er} était admise, depuis le père Daniel,

(1) *Hist. de François I^{er}*, éd. de 1819, t. II, p. 240.

(2) Bonaparte fit insérer cette protestation dans le *Moniteur*. M. Thiers l'a reproduite dans le troisième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Nous aurions pu ajouter à ces citations l'extrait d'une lettre du grand Frédéric. En 1761, il écrivait au général Zastrow qui venait d'être fait prisonnier à Schweidnitz par le terrible Laudon : « Je suspends mon jugement et je souhaite que vous puissiez me mander, comme François I^{er} à sa mère après la bataille de Pavie : *Tout est perdu fors l'honneur*. » (*Hist. de Fréd. II*, par lord Dover, t. II, p. 280.)

sans examen. Le président Hénault, dont l'abrégé chronologique conserve, malgré les progrès de la science, une valeur réelle, ne cite pas, il est vrai, le fameux billet dans son résumé de l'année 1525; mais il en parle dans son tableau d'ensemble du règne de François I^{er} (1). Robertson lui-même, dont la critique était si sûre et le jugement si ferme quand il ne s'agissait pas de questions religieuses, cite cependant, dans son *Histoire de Charles-Quint* (2), le billet laconique. Mais, au moment même où Louis XVIII tirait un si heureux parti du billet de François I^{er}, Anquetil préparait son *Histoire de France*. Or, cet écrivain, généralement si superficiel, se tenait le premier dans une réserve prudente à l'égard du billet de François I^{er}, et n'était ni aussi enthousiaste, ni aussi inexact que les historiens que j'ai cités, puisqu'il se contentait de dire : « Le roi écrivit un billet qui commence par ces mots, ... etc., etc. (3). »

Bientôt la supercherie fut dévoilée. Dans son *Histoire de Paris* (4), Dulaure donna, peut-être le premier, le véritable texte de la lettre de François I^{er}, d'après la chronique manuscrite de Nicaise Ladam, roi d'armes de l'empereur Charles-Quint, et d'après les registres manuscrits du parlement, dont il a fait un fréquent usage. Sismondi s'est borné à reproduire la copie de Dulaure, sans avoir sous les yeux un autre manuscrit (5). J'ajoute, du reste, que l'original de la lettre de François I^{er} parait perdu. J'ai bien lu, il y a peu de mois, dans un article de journal (6), qu'il existait aux archives nationales; mais c'est très-vraisemblablement une allégation gratuite du journaliste. Ce qui est certain, c'est qu'il existe, de la vraie lettre de François I^{er}, dans plusieurs recueils, de très-nombreuses copies, toutes du XVI^e siècle, contemporaines, et ne différant pas essentiellement les unes des autres. Indépendamment des manuscrits dont s'est servi Dulaure, on en trouve une copie

(1) Edit. de 1752, in-12, p. 299 et 310.

(2) Trad. fr., édit. de 1771, t. IV, pag. 26.

(3) T. IV, p. 72.

(4) 6^e édit., t. III, p. 398.

(5) *Hist. des Français*, t. XVI, p. 261.

(6) Article de M. Ch. de Matharel; *Siècle* du 21 octobre 1850.

dans le vaste recueil de documents de toute nature qui existe à Besançon, et dont le savant bibliothécaire, M. Weiss, publie un choix volumineux, pour la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, sous le titre de : *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*. Cette copie a été reproduite par l'éditeur dans le premier volume de son recueil (1), et c'est celle dont M. Henri Martin a donné divers passages dans son *Histoire de France* (2). Il en existe une autre copie au tom. 782 de la grande collection des frères Dupuy, qui appartient à la section des manuscrits de la bibliothèque nationale. M. Aimé Champollion-Figeac l'a insérée dans le curieux volume qu'il a publié, il y a quelques années, sous le titre de : *Captivité de François I^{er}*, pour la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France* (3). Enfin, j'en ai moi-même retrouvé une autre copie manuscrite, du XVI^e siècle comme les précédentes, dans le tome 44 du recueil des frères Dupuy, que je viens de citer (4). Quoiqu'elle diffère peu des copies dont Du Laure et MM. Champollion et Weiss se sont servis, je la reproduis ici d'après la transcription que j'en avais faite, il y a quelques années, parce que je ne crois pas qu'elle ait encore été, non-seulement imprimée, mais même signalée.

Voici comment s'exprimait le roi-chevalier :

• Madame,

» Pour vous faire sçavoir comment je porte le ressort de
» mon infortune, de toutes choses ne m'est damouré que l'hon-
» neur et la vye, qui est sauve ; et pour ce que, en nostre ad-
» versité, ceste nouvelle vous fera ung peu de reconfort, j'ay

(1) P. 258.

(2) T. ix, p. 190.

(3) 1847, in-4^o, p. 128.

(4) F^o 3, recto. J'accomplissais alors une mission qui m'avait été confiée par M. Villemain, continuée par M. de Salvandy, et que j'ai remplie depuis le mois d'octobre 1844 jusqu'au 24 février 1846. Le *Journal de l'instruction publique* et le *Moniteur* ont, en 1845 et 1846, publié mes rapports sur cette mission, qui n'a pas été infructueuse, et qui a eu notamment pour résultat la découverte d'une admirable lettre de Montaigne, inconnue des conservateurs mêmes de la Bibliothèque nationale.

» prié que l'on me laissast vous escrire ceste lettre, ce que
 » l'on m'a aisément accordé, vous suppliant ne voulloir pren-
 » dre l'extrémité vous-mesme, en usant de vostre accoustumée
 » prudence; car j'ay espérance à la fin que Dieu ne m'haban-
 » donnera point, vous recommandant vos petits enfants et les
 » miens, en vous suppliant faire donner seurs passages au
 » porteur pour aller et retourner en Espagne. Car il va devers
 » l'empereur pour sçavoir comme il vouldra que je soys
 » traicté. Et sur ce va très-humblement se recommander à
 » vostre bonne grâce

» Vostre très-humble et très-obéyssant fils,

» FRANÇOYS. »

Il est évident que cette lettre n'a rien d'héroïque ni de sublime. Dans le billet apocryphe, on peut croire que le roi parle, non pas seulement de son honneur personnel, mais de l'honneur de la France, resté intact. Dans la vraie lettre, que nous venons de transcrire, l'homme seul apparait; on ne voit pas le roi. François I^{er} parle de lui et de ses enfants, c'est très-bien; il est très-humble en parlant du traitement que l'empereur lui réserve, c'est moins bien. Mais il paraît ne se préoccuper ni de son royaume ni de son armée.

Il est néanmoins évident qu'Antonio de Vera a connu la vraie lettre; qu'il en a donné une des premières lignes, altérée, et isolée du reste, ce qui en change le caractère; que le père Daniel en a tiré le billet sublime, en affirmant, ce que Vera n'avait pas dit, que les mots qu'il cite faisaient toute la lettre; enfin, que les historiens, qui sont venus plus tard, ont copié le père Daniel ou se sont copiés les uns les autres, sans s'occuper, avant Dulaure, de recourir aux sources, et en renchérissant les uns sur les autres d'enthousiasme factice et conventionnel.

Cette transmission et cette popularité d'un mot ou d'un texte, évidemment faux, n'ont rien de trop étrange. On pourrait en citer de nombreux exemples: le mot du comte d'Artois à sa rentrée en France, celui de Cambronne à la bataille de Waterloo, etc. (1). Qu'on me permette seulement d'insister un mo-

(1) On pourrait ajouter l'exemple des lettres d'Héloïse et d'Abélard.

ment sur un de ces exemples. Rien n'est plus connu que la lettre écrite, dit-on, à Crillon, par Henri IV, à la suite de la bataille d'Arques : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons » combattu à Arques, et tu n'y étais pas ! » Personne, très-vraisemblablement, n'a vu l'original de cette lettre, et il est extrêmement probable qu'il n'a jamais existé. Dans le recueil des *Lettres missives de Henri IV*, publié par M. Berger de Xivrey dans la collection des *Documents inédits*, on trouve (1) cinq lettres du roi à Crillon, écrites de 1589 à 1592. La première est antérieure au combat d'Arques, les autres sont écrites plus tard. Il n'y a pas, dans ces cinq lettres, un seul mot qui ressemble, de près ou de loin, à la lettre que tout le monde cite ; et cependant elles sont publiées d'après les archives de la famille de Crillon, qui, assurément, n'aurait pas laissé se perdre une lettre bien autrement précieuse que celles qu'elle a conservées. J'ajouterai que, dans une de ces lettres seulement, Henri IV dit : *Brave Crillon* ; partout ailleurs il l'appelle *Monsieur de Crillon*, et dans toutes ces lettres il lui dit *Vous*, ne témoignant jamais, à l'égard de l'ancien courtisan de Henri III, une familiarité qui n'existait pas et que le tutoiement de la lettre apocryphe ferait supposer. Toutefois, de même qu'on peut retrouver dans ces mots de la lettre de François I^{er} : *De toutes choses ne m'est damouré que l'honneur et la vye, qui est sauve*, l'idée mère, le germe, du billet laconique, de même la lettre à Crillon a pu être inspirée par ce passage d'une lettre que Henri IV écrivait à Sully la veille de la bataille d'Ivry, et que le célèbre surintendant a transcrite dans ses *OEconomies royales* : « Je m'assure que vous eussiez eu » regret toute vostre vie de ne vous y estre pas trouvé. » Partant, je vous advertis que ce sera pour demain, etc., » etc. (2). »

Leur vraie correspondance, si profondément belle, n'est connue que des savants. Tout le monde lit, malheureusement, la correspondance apocryphe inventée par Pope et imitée par Colardeau.

(1) T. III, p. 34, 68, 127, 468, 607.

(2) T. I, chap. 29, p. 75. (Coll. Michaud.) Depuis que cette Notice a été lue à l'Académie, un très-honorable citoyen de notre ville m'a dit que son fils voyageait, il y a quelques années, en Sicile, avec un des jeunes membres de la famille de Crillon, qui lui avait affirmé que la

Pour en revenir à la lettre de François I^{er}, il me reste à prouver que les nombreuses copies, que renferment tant de recueils manuscrits, doivent être conformes à l'original et qu'elles contiennent le vrai texte de la lettre du roi. Les preuves abondent. La première se tire de l'existence même de ces nombreuses copies, toutes semblables, sinon identiques, au moins pour le sens et le mouvement général, ne différant que par des variantes de style ou d'orthographe, toutes contemporaines. Evidemment, elles ont été transcrites d'après un modèle unique, qui est la lettre même du roi. Toutes les personnes qui ont feuilleté un de ces vastes recueils de pièces manuscrites que renferment la bibliothèque nationale et celle de l'Arsenal, savent qu'aussitôt qu'il apparaissait, au XVI^e, et même dans la première moitié du XVII^e siècle, quelques documents qui pouvaient servir plus tard à l'histoire, des savants zélés et curieux en faisaient ou en faisaient faire des copies qui ont aujourd'hui la valeur des originaux, lorsque ceux-ci ont été perdus. On ne confiait encore à l'impression que des ouvrages considérables ou des pièces officielles, sauf dans les époques d'agitation religieuse ou politique, comme la Ligue ou la Fronde. Et même lorsque, sous Richelieu, les premiers journaux apparurent, ces gazettes privilégiées ne contenaient que ceux des actes du gouvernement que le gouvernement lui-même leur communiquait. Ce n'est que de nos jours que la liberté de la presse a permis de tout publier.

La vraie lettre de François I^{er} fait un peu descendre le roi-chevalier du piédestal où on se le représente placé. Il en descendrait de plusieurs degrés encore si le temps et le lieu nous permettaient d'étudier, dans le volume déjà cité de M. Aimé

lettre de Henri IV à son illustre aïeul se trouvait encadrée dans une des salles du château patrimonial. Mais 1^o notre concitoyen ne l'a pas vue ; 2^o il ne sait, en aucune façon, si c'est un autographe ou une copie moderne d'une lettre que je crois bien n'avoir jamais existé ; 3^o il resterait toujours à expliquer pourquoi la famille ne l'a pas communiquée à M. Berger de Xivrey avec des lettres presque insignifiantes et enfin, ces phrases si correctes et ce ton familier en rendraient suspecte même une copie de la fin du XVI^e siècle. Pour admettre l'authenticité de ce billet, je voudrais en voir l'autographe.

Champollion, les pièces émanées de lui pendant sa captivité. Parmi ces pièces fort curieuses, nous trouvons une longue épitre en vers écrite par François I^{er} dans sa prison, et adressée à l'une de ses maîtresses, probablement Anne de Pisseleu, connue sous le nom de M^{lle} d'Heilly, et plus tard si célèbre sous le nom de la duchesse d'Etampes. C'est un récit détaillé de toute la campagne, depuis la poursuite des Impériaux en Provence et le passage de la Durance, jusqu'après la bataille de Pavie (1). Le roi traite fort durement ses soldats :

.... Pour certain je congneu bien alors
En la pluspart estre vertu dehors.

Il les accuse de manquer de cœur et d'honneur, et de *couvrir leur peur du manteau de fainctise*. Il ne traite pas mieux ses généraux :

Par le vouloir de mes chefs, en effect,
Fut empêché le fruit de tout mon faict.

Reproche souverainement injuste, car on sait assez que l'obstination du roi et de Bonnivet à faire, malgré l'avis contraire de tous les autres officiers, le siège de Pavie, fut la véritable cause des désastres de la France. Un peu plus loin cependant, au moment où la bataille est désespérée, où il voit, dit-il, ses gens, *indignes de vertu*, prendre une *fuyte trop honteuse*, un

(1) Cette épitre contient le récit de la campagne d'Italie : elle a donc un caractère essentiellement historique. Ce n'est pas seulement l'homme qui y parle, c'est le roi. Aussi ce document ne peut être passé sous silence. L'histoire n'est pas faite pour entretenir les préjugés, mais pour remettre les choses et les hommes à leur vraie place. Ce serait, en 1851, montrer une singulière susceptibilité, que de trouver compromettants, et de vouloir dissimuler, des documents que la monarchie de Juillet faisait imprimer aux frais de l'Etat. Le volume où se trouve cette pièce fait partie des *Documents inédits sur l'histoire de France*, pour lesquels, depuis dix-huit ans, les chambres ou les assemblées votent une somme annuelle de 120,000 fr. L'Europe nous envie et imite cette grande et belle publication, qui honore à jamais l'administration de M. Guizot, à qui appartient l'honneur d'en avoir conçu l'idée.

sentiment plus chevaleresque se fait jour ; il rassemble un petit nombre de braves :

Et à ceux-là confortay sans doubte
De demourer plustost en esperance
D'honneste mort on de prise en effect,
Qu'envers honneur de nous fust rien meffaict.

Enfin, il est environné d'ennemis ; son cheval est tué sous lui, il refuse de se rendre. Est-ce, comme le disent tous les historiens, parce qu'il ne veut pas se remettre entre les mains d'un des traîtres qui ont suivi le connétable de Bourbon dans le parti de Charles-Quint ? Non, c'est parce qu'il ne peut donner sa foi à d'autres qu'à sa maîtresse :

Assez souvent si me fut demandée
La myenne foy, qu'à toy seule ay donnée ;
Mais nul ne peust se vanter de l'avoir.

C'est très-galant, mais ce n'est ni très-moral, ni très-héroïque. Aussi de quoi gémit-il le plus ? C'est qu'on lui ait enlevé l'épée qu'il tenait de sa maîtresse :

Las ! quel regret en mon cueur fut bouté,
Quant sans deffense ainsi me fut osté
L'heureux présent, par lequel te promys
Point ne fouyr devant mes ennemys !

Dans tous ces passages, et dans l'épître entière, on ne trouverait rien d'analogue aux sentiments du billet sublime ; on y trouve, au contraire, des préoccupations analogues à celles qu'exprime le texte que nous avons transcrit (1).

(1) Cette épître, déjà imprimée en partie par Lenglet-Dufresnoy dans son ouvrage intitulé : *L'Histoire justifiée contre les romans* ; par M. Rey, dans son *Histoire de la captivité de François Ier* ; par M. Tassinot, dans ses *Leçons et modèles de littérature française*, t. II, p. 154, a été intégralement publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, par M. A. Champollion-Figeac dans ses *Poésies du roi François Ier*, etc., in-4°, chez Firmin Didot, 1847, p. 26-40 ; et dans son autre ouvrage sur la *Captivité de François Ier*, p. 114-122. Cepen-

Voici une autre preuve, très-convaincante, de l'authenticité de la lettre de François I^{er} telle qu'on la trouve dans les nombreuses copies que j'ai indiquées. On a publié, il y a quelques années, en Allemagne, un recueil considérable des lettres de Charles-Quint, qui n'est pas encore aussi connu en France qu'il mérite de l'être, et qui renferme une foule de documents précieux pour l'histoire de l'Empire, de France, d'Italie, d'Espagne, de Turquie. Dans cette collection, se trouve une lettre du vice-roi de Naples, Lannoy, le vainqueur de Pavie, lettre écrite le 25 février 1525, c'est-à-dire le lendemain de la bataille, et adressée à Charles-Quint. On y lit le passage suivant : « Je vous envoie le commandeur Pignatosa Le roi escript que l'on le laisse passer et repasser » par France (1). » Or, comme nous venons de le voir, c'est précisément ce que contient la lettre de François I^{er} à sa mère.

Je termine par une dernière preuve, décisive, et après laquelle il n'y a plus rien à ajouter. Dans son recueil de documents sur la captivité de François I^{er}, M. Aimé Champollion a publié, immédiatement après la lettre du roi, une lettre écrite en commun à François I^{er} par sa mère et par sa sœur, la célèbre Marguerite, qui devait bientôt aller consoler son frère dans sa captivité, négocier le traité de Madrid, et dont les lettres, malheureusement pour son honneur et celui de son frère, ont été publiées par M. Génin, il y a quelques années, pour la société de l'histoire de France (2). M. Champol-

dant on trouve dans d'autres poésies de François I^{er}, écrites aussi pendant sa captivité et publiées également par M. Aimé Champollion à la suite de son recueil des *Poésies de Charles d'Orléans* (in-18, 1842, p. 422), deux ou trois beaux vers du roi-chevalier qui tranchent honorablement avec ceux que nous citons dans le texte :

Cœur résolu d'autre chose n'a cure

Que de l'honneur.

Le corps vaincu, le cœur reste vainqueur.

Ils appartiennent à une chanson composée par le roi, en Espagne, pendant sa captivité.

(1) *Correspondenz des Kaisers Karl V*, publiée par Karl Lann; Leipzig, 1844-1846; 2 gros vol. in-8°; t. 1^{er}, p. 154.

(2) 2 vol. gr. in-8°, 1841-1842.

lion a reproduit cette lettre, signée des deux princesses, avec un fac-simile, dans son autre recueil : *Poésies de François I^{er}* (1).

Or, cette lettre, à peu près de la même longueur que celle du roi, commence ainsi : « Monseigneur, je ne puis par meilleur endroit commencer ceste lecture que de louer Nostre Seigneur de ce qu'il luy a plu vous avoir gardé l'honneur, la vie et la santé, dont, par l'escripture de vostre main, il vous plaist m'asseurer, etc., etc. » Il est évident que cette phrase correspond à celle de la lettre du roi : *De toutes choses ne m'est damouré*, etc. ; mais, évidemment aussi, dans cette préoccupation, sans aucun doute fort naturelle, de la vie et de la santé, je trouve un homme et une femme comme tout le monde, et non plus cet héroïque chevalier qu'on nous représente comme au-dessus des soins vulgaires de l'humanité, et ne songeant qu'à l'honneur resté intact (2).

Il ne peut donc rester le moindre doute. Le billet laconique que l'on cite, et que l'on continuera de citer, est évidemment apocryphe. La véritable lettre n'a pu y donner lieu que par altération et mutilation. Châteaubriand a dit (3) que la France, qui aurait signé ce billet, le tient pour authentique, et j'ai entendu des hommes graves et instruits dire qu'il est sacré pour tout Français. Ce n'est pas ainsi, permettez-moi de le dire, qu'on fait de la science. Il était beaucoup plus glorieux pour les habitants de la terre de croire que le soleil leur faisait l'honneur de tourner autour de leur globe, que d'acquérir la certitude que la terre, comme les autres planètes, tourne humblement autour du soleil. Nos pères s'estimaient fort honorés de descendre, les uns de Rémus, qui était venu fonder Reims ; les autres, de Namnès, fils ou petit-fils de Noé, qui était venu

(1) P. 229, le fac-simile est à la planche 1^{re}.

(2) Entre la lettre de François I^{er} et la réponse de sa mère, nous trouvons, dans le recueil de M. Champollion (p. 230), une lettre du roi à Charles-Quint : elle est singulièrement humble et n'a rien de chevaleresque, il s'en faut de beaucoup. Après avoir fait appel à la générosité de l'empereur, il ajoute que si Charles-Quint se montre généreux, il peut être sûr de rendre le roi à jamais son esclave.

(3) *Etudes hist.*, règne de François I^{er}, t. iv, p. 251.

fonder Nantes ; les Francs , de Francus, fils d'Hector ; enfin, les Allobroges, du géant Briard, qui avait fondé Valence, avant le déluge, et dont le premier roi, après le déluge, était Samothés, fils de Japhet, comme le raconte sérieusement Aymar du Rivail dans son *Histoire des Allobroges*, dont je rendrai incessamment compte à l'Académie, suivant le désir qu'elle m'en a exprimé (1). Cependant, notre honneur national n'a pas souffert de la disparition de ces fables. J'oserai ajouter que, non-seulement nous n'y avons rien perdu, mais que nous y avons gagné : on gagne toujours en substituant la vérité au mensonge, la réalité à des fictions. Tout pas fait dans cette voie, quelque humble qu'il puisse être, est un progrès, parce que l'intelligence y trouve quelque profit, et parce que, enfin, l'histoire est une science, non de sentiment, mais de raisonnement et de faits positifs. Les fables de Quinte-Curce, et surtout les romans du moyen âge sur Alexandre, furent plus populaires que les graves récits d'Arrien (2) ; les amusantes chroniques du moine de Saint-Gall et du faux archevêque Turpin, sur Charlemagne, ont joui d'une tout autre célébrité que les Annales d'Eginhard ; les chansons et le drame font aujourd'hui à Napoléon un rôle plus poétique que l'histoire. Et cependant, est-il un homme sérieux qui ne préfère, historiquement, Arrien à Quinte-Curce, Eginhard au moine de Saint-Gall, l'Histoire du Consulat et de l'Empire de M. Thiers aux drames du Cirque, et même aux chansons de Béranger, et qui ne reconnaisse ainsi que, partout et toujours, l'histoire vaut mieux que la légende ?

M. Parisot a continué dans l'une et l'autre séance la lecture de sa traduction du *Râmâyana*.

(1) *Aymari Rivalliti de Allobrogibus libri novem*; — cura et sumptibus Alf. de Torrebasse. — *Viennæ Allobrogum*; in-8°, 1844, p. 178 et 181.

(2) Consulter l'intéressant *Essai* de M. Eugène Talbot, professeur au lycée de Nantes, sur la *Légende d'Alexandre dans les romans français du XII^e siècle*; Paris et Nantes, 1859, in-8°.

SARGA XXXII.

LE SÉJOUR AU MANOIR DE L'ISSUE PROSPÈRE.

(Siddhāgramanivāśah).

1. A l'immensurable Rāma, qui l'interrogeait sur cette forêt en ces termes, l'imposant Viçvāmitra répondit en se mettant à conter.

2. « O Rāma, cet érémitique manoir, que primitivement occupa le nain au cœur grandiose, on ne l'appelle le manoir de l'Issue Prospère que parce que là il mit à fin son entreprise, l'illustre

3. Vichnou, livré sous la figure d'un nain aux austérités les plus dures, à cette époque où l'empire des trois mondes, ô descendant de Raghou, avait été ravi à Indra par Bali¹.

4. Car il fut un temps où, vainqueur d'Indra, Bali, le fils de Virotchana, eut en sa jouissance l'empire des trois mondes, et où l'orgueil de sa force l'entourait d'enivrement².

5. Or, un jour que Bali accomplissait un sacrifice, Indra et la foule des autres dévas, saisis de crainte, dirent à Vichnou, ici même, en cet ermitage³:

6. « Vichnou, le fils de Virotchana, Bali, à la vaste puissance, offre en ce moment un sacrifice; il n'est pas d'être animé auquel il ne donne ce qu'il lui demande, ce suprême souverain des Asouras, qui voit sa prospérité montée à son comble.

7. » Va sous la figure d'un nain, de grâce, va lui demander trois pas de l'espace, ô Déva aux grands bras: il t'accordera cette humble

8. » Requête de trois pas! gonflé qu'il sera de sa force et de sa puissance, et plein de mépris pour le maître de l'univers, il te l'accordera, quand tu paraîtras sous forme de nain!

9. » Car, quels que soient ceux qui, lorsqu'ils souhaitent, sollicitent de lui l'objet de leurs souhaits, tout ce qu'ils as-

¹Ou *Mahābali*. La mythologie indoue connaît plusieurs Balis: voici le plus fameux (V. n. 3). *R.*, *bala* « force », d'où *bali*, adj., « fort », « puissant ». — ²*Balotsakāmadānwatāk*, comme plus bas (çl. 6) *mahā-batak*: paronomasies. — ³La légende qui suit se trouve partout: c'est celle de Trivikrama, le 5^e avatāra de Vichnou, selon le compte usuel.

» pirent et se plaisent à posséder, il le leur fait avoir, le maître
» et seigneur des Asouras.

10. » Que l'empire des trois mondes, cet empire dont nous
» fûmes spoliés, ô dominateur de l'univers, ta bonté daigne
» nous le rendre. Que tes trois pas, énormes pas, en opèrent la
» conquête !

11. » L'ermitage de l'Issue Prospère, tel sera le nom de ce
» théâtre d'une œuvre prospère, une fois cette tiennne œuvre
» couronnée par le résultat prospère⁴, ô Déva dont les forces
» ne sont point une illusion. »

12. Ces mots dits par les Dévas, Vichnou revêtit la figure
d'un nain, et se présentant devant le fils de Virotchana, il lui
demanda trois pas de l'espace.

13. Mais dès qu'ils eurent été obtenus par Vichnou, ces trois
pas, oh ! miraculeuse fut la forme qu'il revêtit : en trois pas,
il prit possession de tous les mondes, ce nain aux trois pas⁵ !

14. Par le premier de ces trois pas, la totalité de la terre
fut occupée ; par le second, ce fut l'indestructible éther ; par le
troisième, ô descendant de Raghou, ce fut le ciel.

15. Il réduisit ainsi l'Asoura Bali à n'avoir pour demeure
que le fond des Patalas, et il rendit à Indra le domaine des
trois mondes débarrassés de leur fléau⁶.

16. C'est donc par ce dieu que primitivement fut habité
cet ermitage, par ce dieu aux actes purs. Et moi à mon tour,
par dévotion à ce nain divin, j'en ai fait ma demeure ;

17. Et c'est là qu'ils sont venus mettre empêchement à mon

L'un n'ajoute ici qu'un détail : c'est le lieu du miracle. — '*Āyam Siddhācramo nāma siddhakarmā bhavichyātī tasmin karmāni sansiddhe tava* : cp. çl. 22 et la n. 8. — 'On reconnaît l'origine des trois pas du Jupiter d'Homère. Mais ce n'est pas tout : aux 3 pas se lient les 3 mondes (S. 1, n. 14) ou 3 régions (S. 2, n. 3), les 3 dieux, les 3 Védas (S. 1, n. 27), les 3 durées (S. 1, n. 30) ; et de plus cet être aux 3 pas a des analogues dans les dieux, héros et rois, nous pourrions ajouter dans les animaux, à 3 têtes (*triceps*, *trikarānos*, *triglava*, *tricitras*) (comme Hécate, Cerbère et Kouvéra), à 3 yeux (comme le Jupiter *triophthalmos* et comme Çiva *Trilochana* ou *Triambaka*), à 3 formes ou 3 corps (*Trimorphos* comme Hécate déjà nommée, *tricorpor* comme Géryon, *trikāya* comme Bouddha), aux 3 âmes (comme Hérile), pour ne pas parler des déités aux 3 voies (par ex. Hécate, qui revient toujours, et Gangā : cp. S. 43) : celles-ci présentent des rapports plus frappants encore. — '*Kaṇṭakam*, m. à m. et primitivement « épine ».

sacrifice les deux Rākchases que doit exterminer ta robuste vaillance, héroïque fils du plus noble des hommes !

18. Entrons au manoir de l'Issue Prospère; ce manoir, ô Rāma, est ta propriété aussi bien que la mienne. »

19. Comme ils s'approchaient, ils furent aperçus à distance par les habitants du manoir de l'Issue Prospère, et ceux-ci s'avancant à la rencontre du magnanime Viçwāmitra, l'honorèrent de salutations,

20. Et quand il fut entré, ils lui prodiguèrent la lotion des pieds, la coupe, le siège, tous les dons de l'accueil hospitalier : Rāma aussi et Lakchmana reçurent ce même accueil de la part des Brāhmanes.

21. Au bout de quelque temps passé à se délasser, les deux princes, Rāma et Lakchmana, dirent à Viçwāmitra, le plus digne des mounis, leurs mains à tous deux faisant le geste de l'andjali :

22. « Mets en train, dès aujourd'hui, les préliminaires du sacrifice, ô transcendant mouni⁷, sur la tête duquel soit la félicité ! et que ce manoir de l'Issue Prospère soit un lieu de prospérité, tes cérémonies arrivant à prospérer⁸ ! »

23. Sitôt qu'il eut entendu les deux frères lui parler en ces termes, Viçwāmitra l'ascète grandiose, après avoir dit « oui, » ordonna ce jour même toutes les cérémonies préparatoires.

24. Rāma passa la nuit en ce lieu même en compagnie de Lakchmana; et au moment où l'aurore parut, tous deux allèrent offrir leurs hommages à Viçwāmitra.

SARGA XXXIII.

SACRIFICE DE VIÇWAMITRA.

(Viçwāmitrādjina).

1. Puis, doué de la science de ce qui convient au fond des choses, au temps et au lieu, Rāma, le héros si réellement va-tout, tint à Viçwāmitra ce langage en harmonie avec la circonstance :

« *Dīkṣhām pravīṣa, ... mounipoungava. — 'Siddhācramo 'yam siddhe sansiddhe tava karmant !* On sait la formule latine : *Quod bo-*

2. « Seigneur, je voudrais t'entendre dire à quel instant ces deux rôdeurs de nuit que je vais faire disparaître de ces lieux viennent mettre obstacle à ton sacrifice. »

3. Les paroles de Râma entendues, Viçvâmitra et tous les autres mounis, charmés, entonnèrent les louanges du prince, puis s'exprimèrent ainsi :

4. « A partir de ce jour, Râma, il faut que tu veilles profondément attentif six nuits de suite ; car une fois en voie des cérémonies préparatoires, le mouni observera un silence opiniâtre. »

5. Tels furent les paroles que firent entendre les solitaires à l'âme contemplative. Soudain, Râma, et avec lui, Lakchmana saisirent leur arc et restèrent là

6. Sans sommeil six nuits de suite, gardant de toute attaque le sacrifice du mouni, souhaitant la venue du Râkchase, immobiles comme des troncs d'arbres et debout.

7. Passé ce laps de temps et quand on fut au sixième jour, on vit l'autel du sacrifice dressé par les solitaires magnanimes et fidèles à leurs vœux.

8. Déjà, suivant la teneur des règlements sacrés, on murmurait les mantras, on offrait le lait pur, le sacrifice était en train, et les feux étincelaient sur l'autel que l'oupadhyâya complétait par sa présence¹, —

9. Quand tout à coup retentit dans l'éther un bruit violent comme celui d'un nuage qui mugirait au milieu des airs dans la saison des pluies,

10. Puis accoururent, opérant leurs prestiges habituels, les deux Râkchases Mârîtcha² et Soubâhou³, avec leur suite.

11. A l'aspect de ces êtres qui faisaient jaillir comme de mamelles une pluie de sang⁴, Râma aux yeux de nélumbo dit à Lakchmana :

12. « Regarde bien, ô Lakchmana ! voici Mârîtcha qui s'a-

num prosperum faustum felixque sit! — 'Sopadhyâyasamâhita. L'it. dit *cut* assisteva il ministro del sacro fuoco. Ce dernier serait le hotri (qui peut, en effet, remplir l'office d'oupadhyâya ou récitateur de ritche : v. S. 13, -39 40-, n. 31; et cp. S. 41, -18 19-). — ² V. sur *Mârîtcha*, S. 1, n. 62, etc. Il a dû y avoir à propos de sa naissance quelque vieille légende où le poivre (*marîcha*, neutre) joue un rôle. — ³ « Au beau bras » ou « au bon bras ». — 'Roudhîrdoughapravarchi-

vance avec un fracas égal à celui d'un vaste tonnerre, et suivi de toute sa bande; et voici Soubâhou le rôdeur de nuit.

13. Puis, regarde encore! et tu vas les voir tous deux, ces géants pareils à l'ombre de noires pâtes visqueuses⁵, disparaître en un moment devant moi comme deux nuages disparaissent devant le vent. »

14. Portant alors sa main sur le Trait Humain⁶, l'habile archer le lança au milieu de la poitrine de Mâritcha, sans même être animé d'un courroux excessif.

15. Poussé par le choc impétueux de ce dard, le Râkchase vint tomber à la surface de la mer comme tomberait un mont; le frémissent, la mort le circonvenaient.

16. Tandis qu'il se roulait sans connaissance sous le coup de ce Trait Humain dont la force l'entraînait, — à cette vue, à la vue de la chute de ce Mâritcha, Râma dit à Lakshmana :

17. « O Lakshmana, regarde comme Mâritcha, frappé du Trait Humain, a été jeté loin d'ici tout étourdi, mais sans que la vie se soit encore séparée de lui !

18. Mais je les anéantirai par ma colère, et Soubâhou, et tous ces autres effroyables Râkchases qui s'opposent au sacrifice et qui se repaissent de chair et de sang ! »

19. Prenant alors le céleste Trait d'Agni, le prince la joie de Raghon le décoche contre la poitrine de Soubâhou; et Soubâhou frappé tombe à terre.

20. L'enfant de Raghon se saisit ensuite d'un autre trait céleste, le Trait du Vent, et il donne ainsi la mort aux autres Râkchases, accroissant par cela même l'allégresse du mouni.

21. Lorsque les Râkchases eurent été de cette façon exterminés par son bras, le glorieux Râma, ayant été rejoindre les solitaires, les vit tous, y compris Viçwâmitra,

22. Lui rendre hommage, le combler de louanges et célébrer son triomphe : il n'était pas un des ascètes qui ne fût émerveillé de l'œuvre de Râma.

23. Le sacrifice fut dès lors mené à fin ; et l'illustre Viçwâmitra, voyant sa retraite redevenue un lieu de parfaite bénédiction⁷, adressa ces paroles au descendant de Kakoustha :

nah. — 'Antchana- dans Yates « collyrium, ink. » L'it. dit nubi. — 'Nommé le 55^e dans l'énumération du S. 30 (-19 20-). — 'Kritakche-

24. « Voilà mes vœux satisfaits, héros aux grands bras ! voilà les ordres de ton gourou exécutés par tes mains ; et le manoir de l'Issue Prospère, ce manoir où nous sommes, se retrouve maintenant plus prospère que jamais².

SARGA XXXIV.

LE SÉJOUR SUR LE BORD DU ÇONA.

(Çonatrānīśah).

1. La nuit vint : leur entreprise mise à fin, Rāma et Lakchmana, ces deux héros, la passèrent là, enivrés d'allégresse et voyant les mounis leur prodiguer les hommages.

2. Lorsque les ténèbres s'éclaircirent, ils s'acquittèrent l'un et l'autre des cérémonies du matin, les deux rejetons de Raghou ; puis Viçwāmītra et les autres solitaires reçurent leur double salutation ;

3. Puis, les salutations faites à eux tous, ils leur adressèrent les aimables et généreuses paroles qui suivent, ces deux princes à l'immortelle splendeur, tous deux la joie de Raghou :

4. « Nous voici, ô mouni tigre des mounis, nous voici tous deux prêts à t'obéir, commande ce qui te plaira ! Qu'y a-t-il encore à faire pour ton service ? »

5. Interpellés en ces termes par les deux frères, ces riches opulents en austérités rendirent ainsi, Viçwāmītra en tête¹, réponse à Rāma :

6. « O de la maison de Raghou le plus parfait rejeton, chez le roi de Mithilā Djanaka va être offert un sacrifice des plus saints. Nous allons nous y rendre.

7. O tigre des hommes, tu nous accompagneras, tu viendras, toi. Là se trouve ce joyau, la merveille des merveilles², cet arc !... il faut que tu le contemples !

mam. — 'Siddhātaram. Ou « au plus haut point de prospérité ». — 'C.-à-d. par la bouche de Viçwāmītra. Tous répondent virtuellement, car virtuellement les deux princes s'adressent à tous (V. ql. 3), malgré l'« O mouni, tigre des mounis ! » — 'En quelque sorte « archimerveilleux », mahā- dans mahādabūtām faisant fonction adverbiale. L'it. traduit grande arco maraviglioso, comme quand plus bas se lit

8. Jadis, vois-tu², il fut remis en dépôt aux mains du râdjâ, cet arc gigantesque, au temps où la lutte entre les Dévas et les Asouras se termina ; il lui fut remis par les Dévas accompagnant Vāsava.

9. Cet arc, ni les Dévas, ni les Gandharwas, ni les Yakchas, ni les Ouragas⁴, ni les Rākchases ne sauraient le tendre en plein⁵. Bien moins encore tous autres ordres de créatures !

10. Il prit envie au souverain des populations de connaître la force de cet arc : ils ne purent pas même le soulever, loin de réussir à le tendre.

11. O tigre des hommes, ô descendant de Kakoutstha, c'est cet arc du magnanime chef de Mithilâ que tu verras, pour peu que tu nous fasses compagnie et que d'ici tu te rendes au sacrifice ! »

12. « Ainsi soit fait ! » dit le généreux Râma ; puis, il fit ses dispositions pour se mettre en route avec ses suivants, les généreux maharchis de Viçvâmitra.

13. Adorant alors, mantras à la bouche, les déités de la forêt, l'imposant Viçvâmitra leur adressa ces paroles, animé du désir de se rendre à Mithilâ.

14. « Que tout soit félicité pour vous, ô dieux ! Heureux que tout m'ait prospéré, de ces lieux, de ce manoir de l'Issue Prospère, je vais porter mes pas sur la rive septentrionale de la Djâhnavi et vers l'Himavat, où les abruptes sommets fourmillent. »

15. Ayant ensuite fait le pradakchinam tout autour de l'ermitage de l'Issue Prospère, le mouni, se dirigeant vers la plage septentrionale, commença son voyage.

16. L'on attelle les chariots brahmaniques, au nombre de cent, en un moment, et tous se mettent en mouvement, enlevant le bagage des ascètes qui marchaient par derrière.

mahad dhanous (çl. 8). — ² *Kila*, dont toutes ou presque toutes les nuances, ce nous semble, se récapitulent par le *videllect* ou *scillect* des latins, par le *délacté* grec. Nous avons traduit « on le sait », S. 5(1). *Kila* n'implique pas ce doute qu'impliquent, aux yeux du moins de quelques personnes, les « comme on dit », *siocoma suona la fama*, etc. — ⁴ Ordre de serpents à physionomie divine, les mêmes sans doute que les Nagas ou Pannagas (S. 14, n. 21), ou variété de la même grande-famille. — ⁵ *Samâpârâyitroum*. Pour l'idée, l'on a déjà reconnu l'ori-

17. De sauvages animaux⁶, des oiseaux venaient par bandes, hôtes habituels de l'ermitage de l'Issue Prospère, reconduire au départ Viçwāmītra, le mouni grandiose.

18. Les voyageurs avaient achevé une longue traite. Lorsque déclina l'astre auteur du jour, ils firent halte, tous ces bataillons de mounis ; ils s'installèrent sur les bords du Çona⁷.

19. Puis, quand l'astre auteur du jour fut arrivé à l'occident, une fois les ablutions faites, une fois livrées au feu les oblations au feu, ils s'assirent laissant la place d'honneur à Viçwāmītra, ces saints dont immense était la splendeur.

20. Râma aussi, et avec Râma le fils de Soumitrâ, après avoir fait leurs salutations, prirent des sièges à peu de distance du saint riche en austérités, Viçwāmītra le penseur⁸.

21. Prenant ensuite l'attitude de l'andjali, le tigre des hommes adressa au solitaire une question suggérée par la curiosité qui l'envahissait.

22. « Seigneur, quel est ce pays qu'habite une population opulente ? J'aimerais à le savoir exactement de ta bouche, ô mouni grandiose ! »

23. Les paroles de Râma furent un stimulant pour l'imposant Viçwāmītra, par qui le détail des aventures relatives à cette contrée fut articulé, fut entamé soudain.

SARGA XXXV.

LE MARIAGE DE BRAHMADATTA.

(*Brahmadattavivāhah*).

1. « Au nombre des êtres engendrés par Brahmâ¹ vécut un monarque puissant, Kouça² fut son nom ; et il donna le jour à quatre fils renommés par leur vaillance,

ginal de l'arc d'Ulysse ; mais cet original dérive d'une autre source que ce n'est pas ici le lieu de rechercher. Pour le sens, V. S. 69, n. 4. — '*Mri-ga*-. L'it. intercale *mansueta* (devant *belve*). — 'Affluent de droite du Gange, qu'il joint au-dessus de Patna. — '*Dhîmatah*. Ou « contemplatif », ou, comme dans l'it., *saggio*. — '*Brahmayonîr*, et cp. S. 36, 2, *Brahmasoutah*. — 'La *poa cynosuroides*, l'herbe des sacrifices : cp. S. 3,

2. Kouçâçwa³, Kouçanâbha⁴, AmouÛtaradjas⁵, Vasou⁶, tous princes à hautes inspirations, d'éclatante splendeur et en qui les obligations du Kchatriya trouvaient des zélateurs dévoués.

3. Kouça un jour dit à ces princes aussi soumis que versés dans l'étude complète des écritures : « A présent, mes fils, il » vous faut veiller au bien-être de populations sujettes⁷. » Tel fut son discours, enfant de Raghou.

4. Et les paroles de leur père entendues, les fils, qu'on eût pris pour les maîtres qui veillent sur l'univers, construisirent et peuplèrent quatre villes, chacun la sienne, ô descendant de Raghou.

5. Des quatre princes, Kouçâswa fut celui qui donna des habitants à la superbe Kâouçâswi⁸; par l'équitable Kouçanâbha fut fondée Mahodaya⁹.

6. L'héroïque AmouÛtaradjas éleva Pradjyotich¹⁰; les environs de Dharmâranya¹¹ virent Vasou bâtir Girivradja¹².

7. Hé bien ! la présente contrée, qu'on appelait Vasou¹³, était le domaine de Vasou à l'immensurable éclat. L'on y aperçoit cinq âpres montagnes de premier ordre, aux énormes sommets ;

8. Et la rivière Soumâgadhi¹⁴, à laquelle Magadhâ doit sa célébrité, déploie comme une ceinture au milieu de ces cinq reines des montagnes son éclatante beauté.

n. 4. Kouça est aussi nom propre. — ³ « Qui pour cheval a le kouça ». — « Au nombril de kouça ». — ⁴ « A passion sans forme » (*radjas* veut dire encore « poussière », « pollen », etc. — ⁵ Nom commun à 8 dieux très-haut placés après ceux de la TrimouÛrti (Indra, etc.), et qui du reste a encore 5 ou 6 sens, mais inapplicables ici. — ⁶ *Pâlanam*. On a vu que pour l'Indou « protéger » et « régir » sont même chose et même mot. — ⁷ « La Kouçaswienne ». Dans la récension boréale Kouçambî, capitale de Kouçamba. — ⁸ « A grande issue », et, comme « issue », amène les sens de « dénouement », « revenu », « prospérité », etc.) « à haute prospérité » : ancien nom de Kanodje : cp. n. 21. — ⁹ « Etincelante ». — ¹⁰ « Forêt de justice ». La récension boréale en fait la 3^e ville. A toute force *dharmâranyasamîpâstham* peut être pris pour l'adj. de *Pradjyotîcham*. — ¹¹ « Parc de la montagne ». — ¹² *Asîd Vasor*. Dans l'it., *Vasor* est régime de *nâm-* (d'où *dal nome del fortissimo Vasiu*). Mais cp. çl. 9, 1. — ¹³ « Trésor de beau chemin ». Toutefois, pour quelq. personnes, les 2^d et 3^e éléments recèleront le nom de

9. Et *Māgadhi*, tel est, *Rāma*, le nom de ces parages propriétés du magnanime *Vasou* qui, le premier, occupa ce pays aux riches plaines labourables, ce pays que tant de grains enguirlandent.

10. Cependant le *rādjarchi Kouçanābha* l'invincible donnait naissance à cent filles admirables dont *Ghrītātchi* était la mère, ô prince, la joie de *Raghon* !

11. Un jour, brillantes de santé, de jeunesse, de parure, toutes étaient descendues dans les jardins, toutes s'y livraient à leurs ébats, vives et scintillantes comme l'éclair.

12. C'étaient des chants, c'étaient des danses, c'étaient des instruments qu'elles faisaient retentir, ô descendant de *Raghon* ! et il en résultait un délire de joie chez toute cette troupe ornée de guirlandes odorantes.

13. Or ces belles dont tous les membres offraient des formes gracieuses, ces belles à la beauté desquelles la terre n'offrait rien de comparable, furent découvertes par un dieu qui pénètre partout, par *Vāyou* ; et le dieu leur tint ce langage :

14. « Je suis amoureux de vous toutes. Devenez mes » femmes, jeunes filles. Vous direz adieu pour lors à la » condition humaine, et l'immortalité sera votre conquête. »

15. Ainsi parla *Vāyou*. Mais les belles, en entendant ce langage impératif¹⁵, laissèrent toutes échapper un rire¹⁶, et lui répondirent en ces termes :

16. « Tu pénètres au travers des substances, nul doute à » cela, ô *Marouta*, et ta puissance nous est connue à toutes. » Pourquoi nous ravales-tu, toi ?

17. « Toutes nous sommes filles de *Kouçanābha*. Tu ne saurais, ô *Déva* puissant, nous faire dévier de notre ferme » attitude. Nous sommes fidèles gardiennes de l'honneur de » notre race.

peuple *Māgadha* (V. çl. 9). — 'En quelque sorte superlatif avec la nuance d'extrême confiance, comme chez l'homme qui ne doute de rien : *paramam* (chez Yates, *parama*, snbat. et neutre, a deux sens. « yes », « term of command ». L'it. dit *magnifique*. — 'Pourquoi ce rire ? parce que ce solliciteur est de ceux qui ne doutent de rien, qui se croient irrésistibles, qui font d'avance trophée de leurs conquêtes : *Vāyou* ne voit ici que de jeunes espiègles, des vierges folles, des *arakhilas* (des « non gardées ») dans des princesses ! Cp. çl. 16, 17, puis

18. » O Vâyou, à jamais loin de nous l'instant où, trans-
 » gressant de par notre bon plaisir le vœu d'un père dont
 » toutes les paroles sont vérité, nous oserions procéder nous-
 » mêmes au choix d'un époux¹⁷ !

19. » Notre père est notre souverain ; notre père est pour
 » nous la suprême divinité : celui à qui notre père nous don-
 » nera, celui-là sera notre époux. »

20. Ces paroles des princesses entendues, Vâyou, rempli de
 colère, tordit par le milieu la taille de toutes ces adolescentes,
 cavahies par son haleine énergique.

21. La taille ainsi bistournée par Vâyou, les jeunes filles
 regagnèrent la demeure paternelle et se laissèrent tomber à
 terre brisées, accablées de honte et baignées de larmes.

22. Quand ces tristes objets de sa tendresse, ces vierges du
 plus éblouissant éclat jadis, se montrèrent à sa vue si dislo-
 quées, oh ! alors, le monarque, en proie au même ébranle-
 ment, parla en ces termes :

23. « Qu'est-ce que ceci ? parlez, ô mes filles ! quel est celui
 » qui prend la justice pour objet de ses mépris ? Ces gibbosités,
 » qui les a fait naître chez vous, en envahissant vos personnes ?
 » Nommez cet être de malheur ! »

24. C'est ainsi qu'il s'exprimait, Kouçanábha, le sage pro-
 fond. La phalange des cent vierges fléchit la tête jusqu'à ses
 pieds, et répondit :

25. « C'est Vâyou, le puissant Vâyou qui, nous abondant
 » frénétique d'amour, et se mettant en dehors de la loi, s'est
 » mis à vouloir porter le ravage sur notre honneur.

26. » Toutes nous avons répondu à Vâyou ainsi tombé au
 » pouvoir de l'amour : « Seigneur, nous sommes sous puis-
 » » sance paternelle ! nous ne sommes pas de celles qui vi-
 » » vent ne relevant que d'elles-mêmes.

27. » » Adresse donc, si bon te semble, tes suppliques à
 » » notre père comme cela se doit faire en droit ; nous ne nous
 » » gouvernons pas à notre guise.... Pardon, seigneur¹⁸ ! »
 » Telles ont été nos paroles.

26, 27. — ¹⁷ *Soayamvaram*. Genre de mariage auquel parfois les pa-
 rents autorisaient la femme, même jeune, et que la loi permet à celle
 qui, par suite de leur négligence, a passé plusieurs années sans se ma-
 rier : (S. 28, n. 10). — ¹⁸ Les jeunes filles n'ont peut-être pas mis tant de

28. » A ce langage, Vâyou dépité s'introduisit par tous nos
» membres, sublime roi, et il nous tordit la taille, ce violent
» Déva ; et toutes, nous nous sommes trouvées bossues. »

29. Les paroles des princesses entendues, Kouçanâbha le
suprême souverain des populations répondit en ces termes, ô
Râma, aux cent vierges :

30. « Vous voir porter sans faiblir le poids des violences de
» Vâyou, c'est un acte dont je suis ravi, mes filles, ainsi que
» de votre zèle à soutenir l'honneur de votre race.

31. » La parure de votre sexe, ô mes filles, la parure par
» excellence, c'est de supporter le mal sans faiblir. Et avec
» qui surtout est-ce qu'il ne faut pas faiblir ? c'est avec les
» dieux, tel est mon avis.

32. » Oui, c'est à mon sens, un trait de vertu, l'acte qui
» vous a valu de la part de Vâyou un affront de cette sorte ;
» et si vous êtes victimes de l'ensorcellement¹⁹, la cause du
» moins m'en est agréable.

33. » L'instant du mariage, ce me semble, est arrivé pour
» vous en ce jour, et tout m'en confirme l'augure²⁰. A présent,
» mes filles, partez s'il vous plait ; je vais méditer des me-
» sures de nature à vous être avantageuses. »

34. Et après avoir ainsi congédié les jeunes filles, le trans-
cendant monarque, expert sur toute espèce d'obligation, tint
conseil avec ses ministres concernant le mariage de ses filles.

35. Cependant, Vâyou ayant ainsi affligé les princesses de
gibbosité dans Mahodaya, cette ville, à partir de ce temps-là,
porta le nom de Kanyakoubdjam²¹.

36. A cette époque vivait, dit-on, un richi qu'on appelait
Hali²², richi grandiose, car il vivait la vie de stricte chasteté²³
que s'impose le Brahmatchâri.

moelleux dans leur réponse à Vâyou, S. 17 ; mais le fond d'idées était
le même : cp. n. 16. — ¹⁹ *Vyabhitchâritam*. Le sens d'*abhitchâra* est
« magie » ; et cp. les dérivés -*ârako*, *ârîn*, etc. L'it. ne dit que *tale in-
giuria*. — ²⁰ *Sarvaçah* (que nous faisons tomber sur *manye 'kam*,
non sur *pradânasamayam vo 'dya*). Dans l'it. *per fermo*. — ²¹ D'où
le nom actuel Kanodje (RR. *kanyâ* « jeune fille » ; *koubâdjâ* « bosse »).
Mânou (II, 19) l'appelle Pantchâla et le fait capitale du Brahmarshi
(région limitrophe du Brahmarvartta) ou Mahâpantchâla : V. Tchora,
Bûk., 2. — ²² « Sillon ». — ²³ *Ourdhwareta*, un de ces mots dont rien

37-. Près de ce Brahmatchâri voué aux plus pénibles pénitences, ô Râma,

-37, 38-. Une Gandharwi, dite Somadâ, fille d'Ournâyou, qui elle-même s'était astreinte aux mortifications les plus complètes, remplissait avec un profond respect l'office de servante.

-38, 39-. Au reste, Râma, c'était dans le but d'avoir des enfants qu'attachée au maharchi contemplateur, elle vivait ainsi, domptant ses sens et concentrée au suprême degré dans la ponctuelle obéissance.

-39, 40-. Beaucoup de temps se passe. Un jour enfin, éminemment satisfait de ses services, il lui dit : « Je suis content, très-content, femme de bénédiction ! Parle, que puis-je faire pour ton service ? »

-40, 41-. La Gandharwi, dès qu'elle connut à quel point le mouni était charmé, articula de sa voix la plus moelleuse, prenant la pose de l'andjali, des paroles dont allait résulter avantage pour elle :

-41, 42-. « Tu rayonnes, et rien n'égale cette brâhmanique beauté que tu possèdes ! hé bien, je désire avoir de toi un fils autour duquel luise semblable auréole brâhmanique.

-42, 43-. » Je me choisis un époux de mon choix ; je ne suis en puissance de personne ; jamais je ne fus à un autre. Prends-moi pour épouse, je t'en supplie, ascète ferme dans tes saintes observances ! »

-43, 44-. Propice à cette demande, le brahmarchi lui donna le fils qu'elle désirait ; et ce fils de Hali porta le nom de Brahmadatta²⁴.

-44, 45-. Et Brahmadatta le râdjarchi eut pour habitation, ô descendant de Kakoustha, la cité de Kâmpalyâ, où il étincelait des mêmes lueurs que le monarque des dieux.

-45, 46-. Kouçanâbha, voyant l'éclat suprême dont était environné ce prince, forma le plan d'unir ses filles à Brahmadatta.

ne peut rendre l'expressive originalité : m. à m. *sursum semen*, c.-à-d., *sursum exaltati seminis*, d'une part *exaltatum* impliquant *altiora sectatum*, de l'autre, *semen* s'identifiant à « sève », « esprit vital », « énergie », sans cesser d'être ou du moins d'avoir été *semen* [comme le *tsing-chen* des Chinois]. Nous ne garantissons pas, on le devine, cette physiologie, tout vaste que soit son rôle dans la construction des cosmogonies antiques. — ²⁴ « Donné par Dieu ». L'on trouve toute

-46, 47-. Brahmadatta, ce dominateur de la terre, est donc mandé par le monarque connaisseur en justice, qui lui donne l'essaim des cent vierges, et les lui donne, pénétré de l'allégresse la plus vive au fond du cœur,

-47, 48-. Et toutes ces vierges à tour de rôle voient Brahmadatta, dont incomparable est la splendeur, unir, suivant la règle sacrée, la main de chacune à sa main souveraine.

-48, 49-. Mais sitôt que leur main a rencontré la sienne, leur difformité s'en va ; et toutes, toutes²² réunissent beauté, noblesse, perfection.

-49, 50-. A l'aspect des princesses débarrassées de Vâyou²³, Kouçanâbha, le possesseur de la terre, fut émerveillé au plus haut degré, fut transporté, fut rayonnant de bonheur.

-50, 51-. Les noces faites, ô des descendants de Raghiou le plus parfait, il laissa le rādja Brahmadatta repartir pour sa cité avec ses femmes, après l'avoir comblé d'honneurs.

-51. Et lorsque son fils arriva ainsi accompagné d'épouses de rang égal au sien, à cet aspect, Somadâ fut elle-même enivrée de joie, et sentit une orgueilleuse allégresse²⁴.

une famille de composés de ce genre en samskrit. De même en grec avec *-dote* et *-dore*. De même en zend avec *dâta*, d'où *dât*, *ddd* et *da* (Pdt, *etym. Forschungen u. d. G. d. indo-g. Sprachen*, I, xxxvii. etc.): cp. surtout *khoda* venu de *swadatta* et d'où vient *Gott*. L'hébreu nous offre au moins deux anal., *Nathanasi* et *Nathanidhu* (*El* et *Iehowa* sont là les noms divins). Rapprochons, quoique ici la ressemblance soit moins complète, les noms égyptiens que termine *ms* (*mos*, *mas*, *mes*) « engendré » avec ou sans finale grecque (*es* ou *is*), *Amos*, *Thoutmos*, *Aménmos*, *Rams*: le rapprochement est d'autant plus juste que souvent les *dâ* et *nâthan* ci-dessus reviennent à « produire » ou « constituer ». Dans tous ces noms d'homme figure toujours ou presque toujours un nom ou surnom de Dieu. Nos *Adedat* et *Dieudonné* sont des imitations frappantes, mais sans grâce, de ces appellations idolâtriques: le *Bogdan*, commun à divers peuples slaves, en a un peu plus. Nous ne parlons pas du Fédor russe, simple altération de Théodore. —

²² *Srawaṣak* (qui peut-être d'autres rapprocheront de *roupâoudarya-goundânuttak*). — ²³ Ces miraculeuses guérisons par un être de race sacerdotale à la vie méditative et occulte ont eu leur contre-empreinte jusqu'en Grèce, où, par ex., Mélampe guérit la démence des Proctides et, avec les deux tiers du royaume de Proetus, tant pour lui que pour son frère, obtient la main d'Iphiantré. — ²⁴ *Sâbhînanda*.

SARGA XXXVI.

GÉNÉALOGIE DE VIÇWAMITRA.

(Viçwāmitravançavarṇanam).

1. Quand, une fois ces mariages célébrés, Brahmādatta ce dominateur des populations se fut éloigné, Kouçanābha se trouvant sans fils entreprit un sacrifice à l'effet d'en avoir.

2. Tandis qu'on exécutait les cérémonies, Kouçanābha vit arriver Kouça, le fils de Brahmā, et bientôt Kouça s'adressa en ces termes à son royal fils :

3. « Il te naîtra, il va te naître sous peu, un fils de rang égal au tien ; et grâce à ce fils, dont Gādhi¹ sera le nom, tu jouiras par toute la terre d'une célébrité impérissable. »

4. Telles furent, ô Rāma, les expressions qu'entendit de la bouche de Kouça, le possesseur de la terre : après quoi Kouça, se réabsorbant dans l'éther, s'éloigna comme il était venu.

5. Quelque temps après cet incident, ô Rāma, Kouçanābha, le sage profond, se vit naître un fils auquel on donna le nom de Gādhi. Ce fut un illustre prince que Gādhi !

6. Ce fut mon père ! Gādhi ne respirait que justice. Sa force extrême n'était pas basée sur l'illusion. Il régna sur la race de Kouça. O des descendants de Raghou le plus parfait, je suis le fils de Gādhi.

7. Du reste j'eus encore une sœur puînée, fidèle gardienne des saintes observances. Satyavati², tel était son nom, fut donnée en mariage à Ritçhika³.

8. Puis, à force de dévouement à son époux, elle arriva en compagnie de son époux au séjour des Immortels ; puis, elle fut métamorphosée, elle, la généreuse et noble fille de Kouçika, en une vaste rivière de même nom⁴.

¹ Gādha (de gā- « désir ») veut dire le plus souvent « désir », ou « peu profond », « guéable » (B. 37, 4 et 8) ; gādhi comme nom commun ne se trouve pas. — ² « La vraie ». — ³ R., ritçh-, hymne de louange, nom spécial des hymnes du Rig-Véda. — ⁴ On a là de ces métamorphoses si fréquentes dans la myth. grecque, plus fréquentes encore en Inde. L'idée mère est la même. C'est un culte fétichiste des cours d'eau, et son développement offre dans les deux pays 3 phases : 1° fétichisme pur ; 2° transformation du cours d'eau en être humain ou d'aspect

9. Et maintenant, onde pure, céleste et délicieuse dont l'Himavat est le domicile, cette mienne sœur a pour rôle de purifier le monde.

10. Moi, par suite, j'habite les flancs de l'Himavat, où dévot et pur je mène, pour l'amour⁵ de ma sœur, la fille de Kouçika⁶, une existence vouée aux observances rigides.

11. Là effectivement, cette Satyavati si pure, si préoccupée toujours du juste et du vrai, la majestueuse, la fille de Kouçika si dévouée à son époux, occupe un des premiers rangs parmi les rivières.

12. Voulant ensuite exécuter certaine haute dévotion, ô prince la joie de Raghon, j'ai porté mes pas à l'ermitage de l'Issue Prospère, où j'ai pu parfaire l'œuvre, grâce à ton éclatante vigueur.

13. Telles sont, Râma, ma naissance et ma race, tels sont les événements de cette contrée; je te les ai racontés; tu me les demandais.

14. Mais tandis que je te fais ma narration, ô rejeton de Ka-konstha, minuit est venu. Va goûter le sommeil. Félicités sur ta tête! et périsse tout obstacle au succès de notre voyage!

15. Tous les arbres sont immobiles: animaux, oiseaux, tous sont tapis dans leurs demeures; et les nocturnes ténébres ont conquis toutes les régions⁷, ô prince la joie de Raghon!

16. Un fin semis de poussière comme celle du sandal⁸ veloute d'un bout à l'autre ce ciel qu'émaille en tout sens l'or des planètes, des étoiles, des constellations.

17. Le voilà qui se lève, l'astre aux frais rayons qui donne la nuit et que les populations idolâtres, parce que de sa blanche lumière il verse comme des flots exhalants sur le monde que torture la chaleur!

humain; 3° réabsorption de cet être dans l'eau. Seulement en Grèce, c'est la 2° qui domine; en Inde, c'est la 3°. Et la raison, c'est qu'en Grèce prime le point de vue esthétique, et chez l'Indou, la pensée religieuse. Cp. n. 9 sur S. 26 et le çl. suiv. — '*Snehato*. C'est à tort qu'on penserait au sens « onction », « purification », pour *sneha*. — '*Gādhi* fils de Kouça. Ainsi trois noms: 1° Kouça; 2° Kouçika=Gādhi; 3° Kâou-cikt=la fille de Kouçika. — '*Probablement les 6 régions*, S. 14, n. 35. — '*Andjana*, en gén. « collyre », mais ici le sandal ou *sirium myrtifolium* en poudre, la plupart des étoiles étant de nuances oranges ou

18. C'est l'heure à laquelle circulent hardiment les Bhoû-tas, rôdeurs de nuit, les Yakchas, les Râkchases, et tous ces génies qui se repaissent de chair. »

19. Ces paroles dites, le rejeton de Kouçika, l'ascète grandiose, garda le silence; et les cris « à merveille ! à merveille ! » retentirent parmi les mounis qui le célébraient à l'envi.

SARGA XXXVII.

L'ORIGINE DE GANGA.

(Gangotpatth).

1. Les maharchis passèrent le reste de la nuit sur le bord du Çona. Mais, quand la nuit se fut éclaircie, Viçwâmitra dit :

2. « Debout, ô toi dont Kaouçalyâ est la mère ! Tu le vois, une délicieuse clarté se substitue à la nuit. Acquitte-toi des cérémonies de la première sandhyâ, et dispose-toi à te remettre en voyage. »

3. Ces paroles entendues, Râma se leva, satisfait aux observances du jour naissant, fit les préparatifs nécessaires, et enfin prononça ces paroles :

4. « Elles n'offrent pas de gué¹, ces eaux pures que roule le Çona semé d'îlettes nombreuses : par quel passage, Brâhmane, est-ce que nous le traverserons ? »

5. Interpellé en ces termes, Viçwâmitra répondit par ces paroles, qui forçaient en quelque sorte à sympathiser d'allégresse² Râma aux yeux rivaux de la feuille du kamala.

6. « Si, elle offre un gué, héros aux grands bras, et nous traverserons sans difficulté. La route qu'ont assignée mes indications est celle que parcourent les maharchis. »

7. Après avoir fait une longue traite, et au moment où le jour s'en allait, ils aperçurent la Djâhnavi³ des rivières la plus parfaite, les éminents richis.

jaunes. — ¹*Gddha*, adj. : V. S. 37, n. 1. *Vadam* (de *vad*, anal. à *gam*) est le même mot, quoique subst. *Guado*, *gué*, etc., rendent l'identité plus sensible encore pour tous. — ²*Samarchayana*. L'it. dit simplem. *ralle-grando*, sans tenir compte de *sam*. — ³« Fille de Djahnou » : c'est un

8. A l'aspect de ce courant aux ondes pures peuplées de cygnes et de sârasas⁴, tous les solitaires furent transportés de joie, et l'enfant de Raghou le fut comme eux.

9-. Et ils établirent là sur la rive un lieu où faire halte et qui pût les contenir tous.

-9, 10-. Tous ensuite pratiquent les ablutions saintes que l'heure commande : on rend propices Pitris et Dévas par des libations. On chauffe l'offrande à la flamme sacrée, et l'on savoure comme l'amrita des parcelles du havich⁵.

-10, 11-. Après quoi tous, le cœur joyeux, se placent sur la rive sainte de la fille de Djâhnou⁶ et forment autour du magnanime Viçwâmitra un cercle qui l'enferme de tout côté.

-11. Là bientôt Râma s'adressa en ces termes à Viçwâmitra:

12. « O vénérable saint, je voudrais apprendre de toi comment celle que l'on appelle la reine des rivières, le fleuve des fleuves, Gangâ⁷ la purificatrice des trois mondes, est née au mouvement⁸. »

13. Stimulé par la parole de Râma, Viçwâmitra, le mouai grandiose, raconta, en suivant les faits à partir de leur naissance, l'expansion et l'arrivée de Gangâ.

14. « Il est, ô Râma, un mont, l'Indra des monts, qu'encombrent en tous sens des mines de pierres précieuses. C'est l'Himavat⁹. Himavat donna naissance à deux filles à la beauté desquelles la terre n'offre rien de comparable.

15. Leur mère, Râma, ce fut la fille du Mërou¹⁰, Mëna¹¹,

nom du Gange, V. S. 27, 27. — '*Grus indica*. — 'Ou gñi, « beurre clarifié » (par fusion au feu). — 'V. n. 3. — 'Bien que les Grecs nomment un héros Gangès, et certes aient copié là un mythe venu de l'Inde, toutes les sagas indoues à nous connues font le Gange déesse et non dieu, de sorte que, même l'idée religieuse enlevée, le mot reste féminin, comme Loire, etc. Le R. est gam- « aller ». Gangâ est donc *die Gehende Gehende* « celle qui va, qui va toujours »; et primitiv. le nom dut être commun à toutes les eaux courantes (cp. S. 44, n. 22). — 'L'it. ne dit que *naques* (comme si *gâtâ* remplaçait *gâtâ*); puis vient *sovrana d'ogni riviera e fiume* (comme s'il y avait *nadanadîpatî*, mais le texte porte *nadanadîpatim*, et il est clair que *nadanadî* est un *tatpâroucha*, et non un *dvandwa*). — '« Froid » *adj.*, de *hîma* « froid » subst. — 'Nom commun; ce mot n'a pas de sens. Idéologiquement, pour l'Indou, le Mërou est le centre du monde, autour duquel sont les 7 *dwîpas*. — 'Pas de sens non plus comme

ravissante déesse à la taille charmante, Méné de laquelle Himavat avait fait sa femme.

16. L'aînée des filles qu'elle eut de Himavat, c'est cette Gangâ que tu vois là : Oumâ¹² fut le nom de la seconde, ô descendant de Raghou.

17. Or, cette fille aînée de Himavat, l'irréprochable Gangâ, les Dévas la demandèrent pour épouse, désireux d'accomplir un plan qu'ils avaient en tête.

18. Et Himavat la leur donna suivant les formes légales, sa fille Gangâ, la purificatrice des trois mondes¹³, la voyageuse indomptable en sa course, la déesse Gangâ, la rivière colosse.

19. Et quand ils eurent reçu la main de Gangâ, celle qui parcourt les voies des trois mondes, les Dévas reprirent la route par laquelle ils étaient venus : ils avaient l'âme complètement satisfaite !

20. Quant à la seconde fille du mont l'Indra des monts, ô prince, la joie de Raghou, s'étant astreinte par des vœux terribles, elle se livra aux plus rudes macérations, pénitente riche en pénitences.

21. Puis, arrivée à la perfection par d'épouvantables austérités, elle vit son père, le mont par excellence, l'accorder aux prières de Roudra, elle, Oumâ, désormais adorée des nations.

22. Telles furent, ô Râma, les filles du radja des monts, Gangâ l'aînée des masses fluviales, et Oumâ la fleur des déesses.

23. Et c'est en ces lieux qu'opérant la purification des trois mondes, ô Râma, par sa radieuse influence, Gangâ déploie ses flots, toujours visant au bonheur de tous les êtres ».

SARGA XXXVIII.

LA SUBLIMITÉ D'ÂME D'OUMA.

(Oumâmâhâtmyam¹).

1. Le solitaire avait fini son discours : nouvelles questions alors de Râma au magnanime Viçvâmitra, tranquillement

nom commun : le mot joue avec *manorama* « ravissante », qui suit. — ¹²R., *oum* « remplir ». — ¹³Ainsi voilà la polyandrie, comme dans le *Mahâbh.* pour Dropadî, et comme au Tibet. — *Mâhâtmyam*.

assis, tandis que le prince se tenait dans l'attitude de l'andjali.

2. « La mention que tu viens de faire, Brâhmane, mention de toute pureté pour qui l'entend comme pour qui l'articule, je brûle d'envie de l'entendre accompagnée de mille détails².

3. Comment s'est-il fait qu'Oumâ la déesse, dès l'adolescence, se soit astreinte à de hautes observances ? et qu'elle ait obtenu de devenir l'épouse du dieu par excellence, du maître et seigneur des créatures³ ?

4. Et pour quelle raison est-ce que Gangâ, ici présente, en est venue à répandre ses eaux dans les trois routes ? Comment se fait-il que cette rivière des Dévas soit arrivée chez les hommes ?

5-. Et quel office, ô toi qui connais si bien l'office de chacun, a-t-elle été destinée à remplir dans les trois mondes ? »

-5, 6-. A ce langage de l'enfant de Kakoustha, Viçvâmitra le pénitent aux grandioses pénitences répondit en entamant le récit détaillé de l'histoire demandée.

-6, 7-. «Après la célébration du mariage, le dieu à la nuque d'émeraude⁴ et aux macérations colossales et Oumâ la déesse se réunirent, rivalisant tous deux d'ardeur pour consommer leur union.

Mots sacramentel en qq. sorte pour la glorification de l'être divin. Ainsi, *Devimâhâtmya* ou *Dourgâmâhâtmya*, épisode du *Markandeyapurâna* ; ainsi le *Pativratâmâhâtmya*, plus usuellement la *Savitri*. On traduit le plus souvent « magnanimité », ce qui calque les éléments *ma-*, *âtma*. « Grandeur d'âme » serait mieux, mais imparfait. « Grandiose d'âme » serait bizarre, mais approchant beaucoup. « Majesté » ne convient que rarement. *Atman*, du reste, n'est pas ici « âme » tout simplement, mais implique « jets d'âme, élans de l'âme », le *spirits* anglais. — ²Ainsi S. 8, fin, pour la légende de Richyaçringa. — ³Il ne devrait y avoir qu'une question sur Oumâ, « comment se passa l'union », etc. ? (c'est-à-dire « comment se consumma, etc. : cp. plus bas -6 7-, etc.). Aussi l'*abhavad* semble-t-il de trop, d'autant plus que le second verbe *avâpa* vient ensuite sans *echa* ou *tou*. Ne pourrait-on lire *Devî oupâyena kenomâ... avâpa* pour *Oumâ kenâbhavad Devî... avâpa* ? — ⁴*Citikantho*. Çiva, nul doute (comme *Nilakantho* « au cou bleu » c'est Vichnou. Au reste, *citi* veut dire « blanc » et « noir ». Le blanc n'a rien à faire ici, malgré le blanc des neiges de l'Himalaya, séjour de Çiva, et malgré l'incandescence, malgré le rouge blanc. Quant au noir, sans doute on peut garder le mot même (« au cou noir ») ; mais quand on trouve *cititchara* « herbes potagères », *cititchhada* ou

-7, 8-. Mille années divines* s'écoulèrent ainsi pour le dieu à la nuque d'émeraude et pour la déesse ; et ni l'un ni l'autre, Râma, pendant ce temps, ne resta en possession de la victoire.

-8, 9-. Alors les Dévas, à commencer par l'Aïeul⁶, arrivèrent à cette pensée : « Quel être va donc sortir de semblable union ? qui sera capable de tenir en face de lui ? »

-9, 10-. Tous les Immortels alors se rendent auprès du dieu dont le taureau est l'insigne, le dieu à nuque d'émeraude, le dieu à l'âme grandiose ; ils se courbent avec respect devant lui, et lui adressent ces paroles :

-10, 11-. « Dieu des dieux, toi dont si haute est la majesté, » toi qui toujours inclines au bonheur de tous les êtres, daigne faire preuve de bénignité pour ce que te demandent à genoux les Immortels.

-11, 12-. » Non, la terre ne sera jamais capable de supporter le poids de ton fils ! Non, tous ces mondes que tu vois ne pourront tenir devant le fruit de ton énergie⁷ !

-12, 13-. » C'est à toi de contenir ce qu'il y a d'ardente puissance⁸ en toi : daigne y consentir ! et mène avec cette déité ta compagne la vie du Brahmatchâri, ô maître⁹ et seigneur des êtres !

-13, 14-. » Oui, par commisération pour nous, pour la terre, pour les mondes, dans tes relations avec Oumâ, mets un frein à cette énergie innée chez toi.

çitipakcha « une espèce d'oie », *çitratna* « émeraude » et *çithila* « au teint malade, languissant, olivâtre » en quelque sorte, on se sent porté à substituer au noir pur le vert sombre ou même le vert, ici surtout où il est question d'un dieu que sans cesse on se plaît à nous montrer le cou revêtu de serpents et des serpents pour chevelure ou entortillés dans la chevelure (V. notamment tous les çl. 1 des six premiers livres du *Râdjatarangini*). [L'it. dit *dalla cerulea cervice*, épithète consacrée pour Vichnou.] — 'Chacune de 300 ans : S. 1, n. 78. C'est, mais très en grand, la triple nuit de Jupiter avec Alcène. — 'Brahmâ (comme Saturne serait l'aïeul d'Apollon, de Bacchus, de Proserpine, etc.). — 'Pîrya-, mais avec reflet du sens de *tedjas*, 12 13-, 14 15- : L'it. porte *seme*, sans gazer comme le samskrit. V. n. 8. — 'Tedjas. Aux deux sens capitaux du mot (S. 8, n. 29) s'ajoutent ceux d'*ardor*, *semen* : cp. S. 39, n. 7. L'it., au rebours de ce qu'il a fait pour *virya*, rend d'ordinaire *vigore* ou *energia*, parfois avec *maschio* ou *virile* ou avec *alta*. — 'Içwara, un des noms usuels de Çiva : R. 14-, être maître. On en a rapproché Osiris : le fameux dieu *Sphæros* d'Em-

-14, 15-. « O Çankara, ton ardente énergie et celle d'Oumâ, » en arrivant à combinaison, absorberaient les trois mondes » avec les Dévas et les Riches et les hommes et les Ouragas¹⁰.
 -15-16-. « Contiens-toi donc par pitié pour les trois mondes ! » préserve ces mondes, ô dieu ! Dieu, n'anéantis pas ces » mondes ! »

-16, 17-. L'allocution des Dévas entendue, le seigneurial Çiva, qu'animèrent des sentiments gage de prospérité pour eux, adressa ces mots à la troupe immortelle.

-17, 18-. « Soit ! je contiendrai l'essor donné à cette énergie¹¹ : mes relations avec Oumâ seront telles que vous le » souhaitez. » Puis, reprenant la parole, il ajouta :

-18, 19-. « Mais une portion de cette énergie a pris son élan » et se trouve hors de place.... Cette portion précieuse¹², qui » s'en chargera ? Parlez, ô vous les Dévas par excellence. »

-19, 20-. Interpellés en ces termes, les Dévas répondirent à celui dont le taureau est l'insigne : « Ce qui s'est déplacé » de ton énergie en toi, hé bien, la terre en supportera » le fardeau. »

-20, 21-. Ainsi lui parlèrent les dieux. Le premier des Immortels alors laissa s'épandre son énergie sur la plate-forme terrestre, qui s'en imprégna profondément ainsi que ses monts et ses forêts.

-21, 22. A l'instant, nouveau discours de la troupe divine tout entière, mais c'est à Houtâçana¹³ qu'il s'adresse : « O » toi, » lui dit-on, « dont la force est si considérable, pénètre, » uni à Vâyou¹⁴, le produit de Roudra. »

-22, 23-. Et, nouvel événement¹⁵, Agni pénétra le produit de Roudra. Et il en résulta le mont Swêta¹⁶ et la céleste forêt de Çara¹⁷, brûlante comme le feu et le soleil,

-23. Et où naquit l'incandescent, le flamboyant Kârtikeya¹⁸.

pédocle ne doit-il pas l'être ? — ¹⁰S. 34, n. 4. — ¹¹*Tedjas samoud-bhoutam*, — ¹²*Anouttamam*, qui parfois a un sens tout contraire. — ¹³Agni (S. 1, n. 16), m. à m. « celui qui mange le *heûta* (l'oblation au feu) ». — ¹⁴Vâyou : V. surtout S. 35, 18, etc. — ¹⁵*Pounnar*. — ¹⁶« Mont Blanc ». Est-ce le Dhawalagiri (dont le nom a le même sens) ? — ¹⁷« De roseau ». — ¹⁸Ou Skandha, ou Koumâra, le dieu de la guerre, ainsi nommé de ses nourrices les Kritikis (ou Pléiades) : cp. S. suiv., çl.

26. Et la déesse alors et Çiva furent comblés de marques d'honneur par l'universalité des Dévas, qui, fléchissant avec humilité la tête et le corps entier, criaient : « A merveille ! » à merveille ! »

25. Mais la fille du mont rocailleux, ô Râma, ne regardait les Tridaças qu'avec dépit : elle les maudit tous, les prunelles étincelantes de fureur.

26. « Puisque vous ne voulez pas, Immortels, que j'aie un » fils de mon rang, — hé bien, vous, puisse l'union à vos » épouses ne vous rendre jamais pères ! »

27. Ces mots adressés à tous les Dévas, la terre eut son tour : la déesse décocha l'imprécation sur elle. « Et toi, » dit-elle, « les landes stériles abonderont chez toi, productrice » des richesses !

28. « Non, jamais la joie d'être mère, ô toi qu'aura frappée » d'inertie mon courroux, ne sera ton partage ! non jamais, en » dépit de tes vifs désirs, l'enfant auquel tu aspires ne te » naîtra ! »

29. A l'aspect d'Oumâ la déesse toute bouleversée, Içwara le dieu puissant se mit en route pour la région que gouverne Varouna¹⁸.

30. Et, arrivé au but du voyage, il se livra aux plus extrêmes macérations pour la réalisation de ses vœux, sur une des cimes qui surgissent de l'Himavat ; il s'y livra en compagnie de la déesse, le grandiose souverain des êtres²⁰.

31. Voilà, Râma, au long et avec détail, l'histoire de la fille de la montagne rocailleuse ! Écoutez à présent d'un bout à l'autre, ton frère et toi, celle de la naissance de Gangâ.

SARGA XXXIX.

LA NAISSANCE DE KOUMARA¹.

(Koumârotpattih.)

1. Tandis qu'aux austérités se livrait le souverain des

22, etc. — ¹⁸ Le Vaseu de l'Ouest et des eaux (*vârâ*) : il tient peu de Neptune pourtant ; c'est un Ouranos, le Ciel jadis ayant été pris pour une mer aérienne (*out=var*). — ²⁰ *Maheçwara* : cp. n. 9. — ²¹ Il existe

dieux Triambaka¹, les Intelligences supérieures², désireuses d'avoir un chef de leur armée, se rendirent près de l'Aïeul ;

2. Et toutes lui dirent, à cet aïeul auguste, quand toutes se furent inclinées dans l'attitude de l'andjali, troupe immortelle qu'accompagnait Indra, qu'Agni précédait :

3. « Dieu suprême, celui que jadis ta grandeur bienheureuse » donna pour chef à notre armée, voilà qu'il se voue aux pratiques du brahmachâri et qu'il vit de la vie de pénitent » avec Oumâ.

4. « Que faire en cette conjoncture ? ô toi auquel remonte la » naissance de tous les mondes, daigne y pourvoir ! En toi, lorsque des calamités graves nous affligent, est notre recours. »

5. En réponse à l'allocution des Dévas, Brahmâ, celui qu'adorèrent tous les mondes, prit une douce voix pour dire aux illustres suppliants :

6. « Après les imprécations et malédictions jetées sur vous » par Oumâ, dont vous ravalâtes la dignité, Dévas, il n'est plus » possible de faire marcher les événements en un sens contraire » aux paroles prononcées par elle.

7. « Toutefois le milieu de l'éther est parcouru par une autre » fille du roi des montagnes rocailleuses, par Gangâ, la » sœur aînée d'Oumâ. Qu'elle ait un fils, elle ! que Houtâçana

8. « La rende mère par son énergie, lui dont la puissance » est entourée d'une incomparable splendeur ! le fortuné » jeton sera le général que vous demandez. »

9. Ces paroles entendues, les Dévas s'inclinèrent devant l'Aïeul, et se retirèrent tous, l'âme charmée de la réussite obtenue.

10. Puis, se transportant sur la crête du Kêlâsa, tous les Immortels réunis, informèrent et Agni et Gangâ, ô descendant de Raghou, de ce qu'il fallait faire :

11. « C'est l'intérêt des mondes qui nous amène : Agni, tra-

sur le même sujet un poème épique célèbre de Kalidâsa, le *Koumârasambhava* (édit. Stenzler, Lond., 1838, s.-lat. : Mitt en avait donné le début, samsk.-angl., dans le *Journal of as. soc. of Beng.*, 1833. — ¹ « Aux trois yeux » ; plus souvent *trilochana* : cp. S. 32, n. 5. — ² *Vidhousas* = les Dieux. [Notez le rapport avec *boudha* « sage » (d'où Boudha) et comme nom propre « le régent de la planète Mercure ».]

» vaille à la naissance d'un fils : unissez-vous⁴, toi et cette
» déesse qui voyage aux routes éthérées, Gangâ. »

12. « Ainsi soit fait ! » répond Houtâcana, acquiesçant au langage des Dévas ; puis, il interpelle Gangâ. « Gangâ, » dit-il, « reçois mon incandescente énergie⁵. »

13. Gangâ soudain adresse à Houtâcana⁶ les paroles qui suivent : « Je ne suis pas de force, seigneur, à soutenir ton incandescence. »

14. A quoi soudain le seigneur Houtâcana riposta disant :
» Hé bien, Gangâ, ne fais que la recevoir cette incandescence
» énergétique; puis rejette-la sur cette montagne⁷. »

15. « Soit, » dit Gangâ ; puis elle reçut en son sein l'énergique incandescence ; mais le simple contact de celle-ci l'absourdit, la bouleversa tout entière.

16. Incapable de soutenir, avec la force qu'elle avait, le poids à naître, elle répandit, ô Râma, sur les cimes du Kêlâsa, la sève brûlante⁸ d'Agni.

17. Et une fois que la sève, condamnée à ne pas naître, cette sève à l'énorme énergie, fut soudainement stagnante à terre dans la délicieuse contrée forestière de Çara, la déesse qui l'avait rejetée s'éloigna de ces parages.

18. Le principe expulsé par Gangâ brilla semblable aux sables de l'ardente Djambouâna⁹, sitôt qu'il eut touché le sol aux riches filons, et soudain devint de l'or.

19. De sa partie âcre naquirent du cuivre et du fer noir; les scories devinrent étain et plomb.

20. A peine le germe divin s'était épandu à terre, qu'illuminée de splendeurs la montagne entière avec ses contours reluisit comme si elle eût été d'or¹⁰.

— *'Sambhoûya*. — *'Encore tadjas* (S. 38, n. 8); et comme là-haut le mot va revenir sans fin. — *'V. S. 38, n. 13* — *'L'inimaginable, mais curieuse légende, qui commence à poindre ici pour finir çl. 18-22, est évidemment l'original de la naissance d'Erichthonius. Agni, c'est Vulcain. L'allaitement par les Pléiades se reflète dans les soins donnés par Hersé, Agraulé et Pandrose à la boîte qui contient l'enfant. Nombre d'autres rapprochements sont possibles: nous nous bornons à jeter quelques noms qui mettent sur la voie, d'une part Lychnos et Apollon en tant que fils d'Apollon et de Minerve, de l'autre Agd, l'écume tombée du ciel et d'où naquit Vénus, et enfin (quoique plus éloigné) Orion. — *'Retah*: cp. çl. 35, n. 23, et aussi S. 38, nn. 7 et 8. — *'Ou « aurifère ». Le Djambouâna roule de l'or. — *'Kêntichanam*,**

21. Et à partir de ce jour, Djâtaroudpa, ô descendant de Raghou, fut un des noms de ce métal éclatant produit par les rayonnements de Vahnî¹¹.

22. Là encore vint à scintiller, ainsi qu'un jeune soleil, Koumâra le fortuné, issu de même des rayonnements d'Agni tombé de même du sein de Gangâ.

23. A peine Koumâra eut-il été aperçu des Mâroutas et d'Indra, que, songeant à le faire allaiter, ils le confièrent aux Krittikâs.

24. Celles-ci consentirent à donner leur lait au dieu, mais sous condition : « Qu'il soit notre fils, » dirent-elles, « et, que » son nom l'indique. » Tel fut leur mot, enfant de Raghou.

25. « Hé bien, » reprirent les dieux, « Kârtikéya sera le nom » de cet éblouissant enfant, et sa célébrité remplira le monde, » n'en faites pas de doute ! »

26. Ces paroles des Dévas entendues, les Krittikâs relevèrent de terre le mol embryon qui venait de tomber rivalisant d'éclat avec le soleil.

27. « Hé skanda¹², » s'écrièrent alors les Dévas ; et ce fut, ô rejeton de Kakoustha, un second nom de Kârtikéya, l'être à l'incomparable irradiation et à la vaste auréole, le rival du brasier en flamme.

28. Pourvu bientôt de six visages¹³, l'enfant pompait le lait des six Krittikâs ses radienses nourrices.

29. Abreuvé de ce lait, au bout d'un jour¹⁴, Koumâra devint adulte et défit par sa vigueur la foule des armées des Détyas, quoique immenses en nombre.

30. Généralissime des armées des Souras, tel fut alors le

qui du reste veut dire souvent « or » ou « d'or ». — ¹¹ *Saouvarnam*, de *souvarna*, qui vient au çl. suiv., à la lettre « de belle couleur », mais d'ordinaire « or ». [*Vahnî* (de *vah* « être fluide », c'est Agni ; *Djâtaroudpa* veut dire « à forme née », « coulé en moule » — ¹² *Ba qq. sorte* « debout, d'un saut ! » impér. de *skad-*. Par un calembour analogue, Agastya le richi changea en serpent le roi Naboucha : il n'eut qu'à dire *sarpa, sarpa* (« va, va » ou « va, serpent »). (Skanda, le dieu qui va par bonds, qui s'étance : il rappelle le *Saltatorius* latin et les *Sathi* prêtres de Mars ; et c'est un Mars en effet.) — ¹³ *Chadânana*. C'est ainsi que l'on figure Skanda. Ces 6 visages sont les 6 étoiles commodes. visibles du groupe des Pléiades. [Un Lyncée pourtant en peut voir plus de 6 à l'œil nu.] — ¹⁴ Probablem. au moins un jour divin, c.-à-d. un

titre dont au moyen du sacre le Déva brillant d'une immortelle auréole fut investi par l'assemblée des Souras réunis, Agni en tête.

31. Voici, Râma, mon récit achevé, le récit de l'origine de Gangâ et d'Oumâ, ainsi que celui de l'origine du dieu Koumâra, récit qui épure le conteur. »

SARGA XL.

NAISSANCE DES FILS DE SAGARA.

(Sagarapoutradjanna.)

1. Telle avait été la suave histoire que le fils du fils de Kouça fit entendre à Râma. Voici quelle autre histoire lui fut narrée ensuite par ce même fils des fils de Kouça.

2. « Ayodhyâ aux temps passés eut pour souverain seigneur le fortuné potentat Sagara¹, prince qui ne respirait que justice et qui, souhaitant avec passion de la postérité, voyait la postérité lui manquer.

3. La fille du roi des Vidarbhas² était sa première femme ; et Kéçint³, c'était le nom de celle-ci, aimait l'équité, avait toujours la vérité sur les lèvres.

4. Arichtanémî⁴ avait donné le jour à la deuxième épouse de Sagara⁵. Il n'y avait pas de beauté sur la terre qu'on pût lui comparer ; et le devoir aussi était sa loi suprême.

5. Le magnifique monarque, afin d'avoir des enfants, était entrain de multiplier les austérités avec ses deux épouses, ô descendant de Kakoutscha, sur la montagne d'où s'épanche le cours d'eau qui prend son nom de Bhrigou⁶.

6. Au bout d'un millier d'années, ces pénitences trouvèrent grâce aux yeux de Bhrigou le solitaire, la fleur des amis du vrai : il octroya un don à Sagara.

an (S. 1, n. 78). — ¹ « Océan ». — ² Ancien état au S.-O. du Bengale. Le mot revient à « sans végétation » (« sans darbha » ou « kouça »). — ³ « Chevelue » ou « à la belle chevelure ». — ⁴ *Arichtha*, « saponaire » ou « ail » ; *nemî*, « place consacrée ». — ⁵ Elle se nommait Soumeti (« à sages pensées ») et avait pour frère Souparna (« au beau feuillage ») : V. S. 44. — ⁶ Richi célèbre, et celui qui prononce au nom de Manou tout le cède

7. « Tu vas avoir de la postérité, rādja, une postérité immense; et ta race te vaudra' une célébrité que rien au monde ne surpassera.

8. « Une de tes femmes te donnera un fils, un seul, lequel continuera ta descendance : de l'autre naîtront soixante enfants. »

9. Lorsque ces paroles eurent été prononcées par l'ermite trésor de vérité, de justice et d'austères observances, les deux épouses de Sagara prirent l'attitude de l'andjali, et dirent :

10. « Laquelle de nous, Brâhmane, sera la mère d'un seul fils, et laquelle en enfantera une multitude ? Noble personne, nous voudrions te l'entendre dire : précise la faveur qu'obtiendra chacune de nous. »

11. A l'interrogation des deux reines, l'éminent mouni répondit alors d'une voix douce : « Je laisse l'affaire à votre arbitrage.

12. « Que l'une demande un fils qui soit le propagateur de la race, que l'autre requière la multiplicité inféconde ; que l'une et que l'autre me demande le don à son gré, à quoi que ce soit qu'elle aspire. »

13. L'allocution du solitaire entendue, ô Râma, ô joie des enfants de Raghou, l'irréprochable Kéçini⁸ prit pour lot le fils unique par lequel devait se propager la famille.

14. Les soixante mille fils qui devaient être si célèbres furent la part dont s'empara la sœur de Souparnâ, Soumati, — furent la faveur souhaitée par elle.

15. Bhriçon le modèle des disciples du devoir vit ensuite le pradakchinam opéré autour de lui par le monarque, qui reprit la route de sa cité avec ses deux femmes, ô joie des enfants de Raghou !

16. Un long temps se passa ; et voici que la première mit au monde un fils de Sagara, ô rejeton de Kakoutstha, un fils qui reçut le nom d'Asamandjas⁹.

17. Soumati aussi mit un fruit au monde, mais, ô le plus

qui porte le nom de ce dernier. La rivière doit s'appeler Bhârgava, nom commun d'ailleurs à Paraçou-Râma, à Çoukra, etc. — 'Santâ-nettham. — 'Comme 1^{re} femme, elle choisissait la 1^{re}. — '« Qui ne

digne des enfants de Raghon , ce fut une citronille ; et quand la citronille fut ouverte, il s'en élança soixante mille fils.

18. Des nourrices les élevèrent au moyen de vases remplis de lait, et après un long flux de temps, ils arrivèrent à la jeunesse.

19. Tous avaient le même âge, tous étaient doués de la même héroïque vigueur, ces soixante mille fils de Sagara.

20. Cependant leur aîné Asamandjas, ne se plaisant qu'à l'oppression d'autrui, qu'à causer des désastres aux citoyens, fut expulsé de la cité par son père.

21. Mais de cet Asamandjas était né un fils nommé Ançoumat⁴⁰, lequel jouissait de l'estime de tous et avait d'obligeantes paroles pour tous.

22. Un long espace de temps s'écoula encore ; alors il vint cette pensée à Sagara, ô descendant de Raghon, « il faut que » j'offre le sacrifice du cheval ! »

23. La résolution prise, le roi Sagara, qu'environnaient nombre d'oupadhyâyas, se mit à l'œuvre sacrificatoire, après avoir préparé tous les approvisionnements, tout l'appareil nécessaire. »

SARGA XLI.

DÉCHIREMENT DE LA TERRE¹.

(*Prithivividâram.*)

1. Le récit de Viçvâmitra terminé, le prince qui venait d'écouter ses paroles, le prince joie de la maison de Raghon, dit plein d'allégresse au solitaire rival de la flamme allumée :

2. « Anguste mouni, je voudrais entendre conter au long comment Sagara mon ancêtre mit à fin le sacrifice. »

3. Viçvâmitra sembla sourire, et répondit au prince : « Ecoute, Râma, le détail de l'histoire de Sagara.

4. Il est une localité² où le magnifique beau-père de Can-

cohère pas », « incompatible ». — ¹ « Le radieux ». C'est un des noms propres du soleil. — ² Sur le mythe que couvre la légende suivante, *K. S.* 45, n. 1. — ³ *Yatra deçs....* que suit, pour commencer le vers sui-

kara, Himavat, le plus éminent des monts, et le mont Vindhya³ se regardent mutuellement à l'envi.

5. En ces parages fut préparé le sacrifice du magnanime Sagara, car ces parages grandioses portent le nom de région pure⁴, grâce aux populations pures dont elles sont le domicile.

6. A la suite de son père, ô Râma, s'y rendit Ançoumat, le ferme archer, l'habile conducteur de chars, le héros : c'était obéir à la prescription de Sagara.

7. Au milieu des soins que prenait le monarque pour le sacrifice, s'éleva du sein de la terre un nâga, et le cheval destiné à l'immolation fut ravi par cet être de la forme d'Amanta⁵.

8. Dès que le cheval à immoler eut ainsi été soustrait, ô prince la joie de Raghou, tous les sacrificateurs s'avancèrent vers l'auteur du sacrifice et lui tinrent ce langage :

9. « Quel que soit cet être qui, revêtu de la forme d'un nâga, » vient d'emporter le coursier que tu allais immoler, il faut » tuer ce ravisseur et reconduire ici l'animal.

10. » Il y a là en effet vice capital dans le sacrifice, et il » nous en arriverait malheur à tous. Prends donc, ô grand » monarque, les mesures indispensables pour que l'acte se » consomme sans rien qui le vicie. »

11. A la voix des oupadhyâyas réunis dans l'assemblée, le monarque appela ses soixante mille fils et leur dit :

12. « Je n'aperçois ici sur tout cet emplacement du sacrifice » grandiose que lieux inaccessibles aux Râkchases et aux Nâgas, car ces lieux ont des maharchis pour les garder.

13. » Mais quel que soit le dieu qui, transformé en nâga, » s'est emparé du cheval, dieu plein de courroux en voyant » avancer sans encombre la cérémonie purifiante,

14. » Qu'il ait pénétré les plates-formes du Patala⁶ ou qu'il

vant *tasmin deça*. On voit comment nous rendons ces corrélatifs. —

³ Les mots Vindhya font partie des grands groupes au S. des bassins du Sindh et du Gange. — 'C'est le pays que Manou (II, 22) qualifie d'*Aryāvartta* « résidence des honorables », après l'avoir nommée *Madhyadeça* « région du milieu », comme sise entre l'Himâlaya et le Vindhya. — 'Le grand serpent à 1000 têtes, le chef des Nâgas, dit aussi Vasouki, Çécha, Adicécha, Sarparâdja, etc. *Ananta* veut dire « infini », *çécha* « meurtre » ou « destruction », *sarparâdja* « roi des serpents »; *Adi-* ajoute l'idée de « primordial » ou « éminent »; *Vasouki* dérive de *Vasou* (V. S. 14, n. 8; et cp. S. 1, n. 36 et 16). — '*Rasâ-*

» se tiennent au sein profond des eaux, tuez-le, mes enfants, et ramenez le cheval ! Félicités sur vos têtes !

15. » Que cette terre, à laquelle l'Océan sert de guirlande, soit tout entière scrutée par vous. Creusez, creusez de tous vos efforts, jusqu'à ce que vous aperceviez le coursier.

16. » Que chacun de vous ouvrant et fouillant le sol à un yodjana⁷ de profondeur, poursuive et cherche ce ravisseur de cheval ! tel est mon ordre.

17. » Pour moi, qu'ont purifié les cérémonies lustrales, je demeurerai avec mon petit-fils et la foule des Onpadhyāyas jusqu'à — puisse tout vous être prospère ! — jusqu'à la réapparition du coursier.

18. » Oui, je vais rester sans accomplir le sacrifice, ô mes fils, tant que le coursier n'aura pas été ressaisi par vous. »

19. Ainsi s'exprima Sagara. Ses fils, le cœur joyeux, tranchèrent, ô Rāma, le sein de la terre, conformément au langage paternel.

20. Un yodjana de long et de large est pris soudain sur la surface de la terre et creusé par chacun de ces tigres de l'humanité, dont les bras ont l'invincible force du diamant.

21. Des bèches, des piques, des tridents, des massues, des lances déchirent le sol, qui résonne comme désolé.

22. Les nāgas percés de coups, et avec eux des serpents de force énorme, les Rākchases, les Asouras exhalent des gémissements immenses⁸.

23. Soixante mille yodjanas, telle est l'étendue sur laquelle les princes robustes et courroucés pratiquent les fouilles jusqu'aux plates-formes du Pātala.

24. O fils de roi, voilà l'île de Djambou⁹, cette île semée de montagnes souffrant d'un bout à l'autre, par cette royale postérité qui la creuse, un profond ébranlement.

śala- comme çl. 23 *rasātalam*. Bien des fois le mot reviendra. Cp. S. 45, n. 15. — ⁷ C.-à-d. yodjana carré (bien que *yodjanāyāmaśtaram* soit ambigu) : Sagara ne parle pas de creusement indéfini : V. çl. 23, 27, 28 et tout le S. suiv. L'it. (*squarciò per lo spacio d'un yogano*) semble prendre le yodjana linéaire. — ⁸ C'est un crime cependant : mais K. II, 19 — ⁹ Un des 7 grands continents dits Dwīpas ou îles et celui qui contient l'Inde, ainsi nommé du djambou (*Eugenia jambolana*). —

25. Les dieux alors avec les Gandharwas et les bandes d'Ou-
ragas de grande taille, tous l'âme frappée de vertige, coururent
auprès de l'Aïeul.

26. Ils saluent l'être magnanime ; puis, dans leur vertige,
dans leur frayeur extrême, ils interpellent ainsi l'Aïeul :

27. « Seigneur, la terre entière est excavée par les fils de
» Sagara : en pratiquant leur excavation, ô Brahmâ, ils don-
» nent la mort à de grandioses existences.

28. » « Il met notre sacrifice à néant ! il a volé notre che-
» » val ! » tel est le cri des fils de Sagara ; et tous les êtres
» périssent exterminés par eux. »

29. » Te voilà instruit, ô toi dont grande est la puissance !
» daigne prendre des mesures, quand tout ce qu'anime ton
» souffle souffre victime de ces chercheurs de cheval. »

SARGA XLII.

APPARITION DE KAPILA.

(*Kapiladarshanam.*)

1. Quand le Bisaïeul¹ eut entendu le langage de tous ces
Dévas que l'épouvante paralysait, il leur dit ces paroles :

2. « Celui qui soutient le monde entier, celui qui n'a point
» eu de naissance, Vâsoudéva, Kapila², voilà le ravisseur du
» cheval.

3. » Que la terre allait être déchirée, il l'a bien prévu, je
» crois : il a bien prévu aussi que les fils de Sagara, malgré leur
» force immensurable, allaient être anéantis. »

4. Les paroles de l'Aïeul entendues, les habitants de la cé-
leste demeure, les Dévas, les richis³, les Pitris, les Gandhar-
was retournèrent ainsi qu'ils étaient venus⁴.

5. Aux lieux où les énergiques enfants de Sagara fouil-

¹ *Prapitâmahah*. Tout à l'heure ce n'était que l'aïeul, et c'est le mot
qui va revenir, çl. 4. L'it. dit *il grande Genitore*. — ² *V.* n. 14. — ³ *Cp.*
S. 14, çl. -16 47-, 38, où nous décomposons de même, tandis que S.
1, çl. 7 et 95, nous disons « *Dévarchi* », en désaccord parfois avec
l'ital. — 'Ou « par la route qu'ils avaient prise », *yathâgatam* ; mais

laient le sol, on entendait éclater et retentir leur voix sonore comme le fracas du tonnerre.

6. Par eux la terre avait été ouverte d'un bout à l'autre, et leur fouille en avait fait le tour de gauche à droite : revenant à leur père Sagara, ils lui adressèrent ces mots :

7. « Nous avons parcouru la terre entière et nous avons fait un immense massacre de bataillons d'animaux aquatiques⁵, de reptiles gigantesques, de Détyas, de Danavas, de Rākchases.

8. » Et nous n'avons pas vu, grand roi, celui qui met obstacle à ton sacrifice. Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? Résous et commande. »

9. A ce discours de ses enfants Sagara délibéra derechef en lui-même ; puis, il leur répondit en ces termes, à tous ensemble :

10. » Poussez plus loin la recherche de mon cheval, poussez l'excavation jusqu'au sol du Patala ; mettez la main sur le ravisseur du coursier, et ne revenez que l'affaire faite. »

11. Ouïe cette parole de leur père, les soixante mille fils de Sagara courent de toutes parts et pénètrent le sol du Patala.

12. Creusant à nouveau, ils aperçurent là, vaste comme un mont, l'éléphant régional⁶ Viroûpākcha⁷ qui soutenait la terre

13. Sur sa tête, ô prince le tigre des rois, la terre avec ses monts, avec ses bois, avec ses forêts, avec les populations diverses dont elle fourmille, la terre avec ses nombreuses villes son décor.....

14. Quand, à l'une ou à l'autre des syzygies⁸, l'éléphant fatigué secoue la tête, ô Râma, ce monde tremble avec ses montagnes, avec ses forêts.

15. Les héros s'avancent de gauche à droite autour de l'éléphant régional sous qui ploie l'ennemi, et rendent hommage à ce gardien d'une des quatre plages ; et les voilà qui fouillent la plage méridionale.

ce sens est compris dans le nôtre. — 'Yadogana-. — 'On n'en nomme ici que 4 : ailleurs et partout on en compte 8 (cp. S. 5, n. 36), dont les noms diffèrent fort. — '« A l'œil difforme ». C'est l'éléphant de l'est. C'est aussi le nom de Çiva et d'un Roudra. — 'Parvanī-, « période », « nœud », c.-à-d. « point de jonction » ou « point éminent » : ce sont les 8 syzygies. Souvent l'on traduit, suivant le cas, « pleine

16. Et dans cette méridionale contrée ils aperçoivent à son tour cet éléphant par excellence, le magnanime Mahāpadma¹⁰ dont l'attitude ferme est celle du Mandara¹⁰.

17. A l'aspect de sa masse colossale, ils furent saisis d'un émerveillement suprême ; et cet Indra des éléphants les vit aussi, ô toi qui domptes tes antagonistes, faire pradakchinam autour de lui.

18-. Puis ce fut la plage occidentale, ô Rāma, que se mirent à excaver les enfants de Sagara ;

-18, 19-. Et dans ces parages occidentaux, rivalisant avec les sommets du Kêlāsa¹¹, ils aperçurent l'éléphant régional Saoumanasa¹² dont la force est prodigieuse :

-19. Ils lui firent pradakchinam avec respect, en lui demandant des nouvelles de sa santé.

20. Et les héros allaient toujours creusant, et les parages de l'Himavat, eux aussi, leur furent ouverts : cette zone septentrionale offrit à leurs regards Himapāndoura¹³,

21. Dont le corps aux lignes propices prête un propice appui à la terre. Quand, et lui aussi, ils l'eurent atteint, ils le saluèrent par le pradakchinam ;

22. Et, tous de concert, ils se mirent à déchirer les profondes entrailles de la terre. C'était du côté du district nord-est qu'avançaient alors les fils de Sagara,

23-. Dominés par la colère et toujours ouvrant la terre.

-23, 24-. La terre enfin, à force d'être excavée de toutes parts, leur laissa voir Kapila¹⁴, Nārāyana, le souverain dieu,

-24. Et avec le Déva, le cheval courant à peu de distance de lui.

lune » ou « nouvelle lune ». L'it. détaille et commente (*nei giorni d'interlunio e di plenilunio*). Cp. S. 43, n. 8. — ¹⁰ « Au grand lotos » ou « grand lotos » (qu'on n'aille pas ici penser au sens numéral *padma* 10 milliards, *mahāpadma* 100 000 000 000). — ¹¹ Mont sans cesse nommé surtout dans la légende de l'*amrita*, et qui faisait partie de l'Himālaya. — ¹² Autre mont, dont le nom est devenu *calum* (comme Olympe l'Olympe). — ¹³ « Fleuri » (de *soumanas* « fleur » avec *vridhhi* patronymique) : cp. *mahāpadma*, n. 9. — ¹⁴ « Du blanc jaune (*padma-doura*) de la glace (*hima*) » : le mot du reste est usuel pour l'éléphant blanc. — ¹⁵ Dieu de la très-vieille mythologie, pris tantôt pour Agni, tantôt et plus souvent (comme ici) pour Vichnou : excuser la fusion de ces deux formes serait trop long et hors de propos ici. Seulement

25. Leur pensée fut que c'était là le ravisseur du cheval; et soudain, la colère dans les yeux, ils coururent à lui; la colère dans l'âme, ils crièrent, « Arrête! arrête! »

26. Mais l'immensurable et magnanime Déva souffla sur eux; et les fils de Sagara, tous, tant qu'ils étaient, ne furent plus qu'un monceau de cendres¹².

SARGA XLIII.

ACHÈVEMENT DU SACRIFICE DE SAGARA.

(*Sagarayadīnasamāptih.*)

1. Bien du temps avait passé depuis que les fils de Sagara étaient en voyage: il le comprit, ô prince la joie de Raghon; et alors il adressa la parole à son petit-fils, qu'embrasait sa propre ardeur.

2. » A ton tour! » lui dit-il: « va chercher tes oncles, et sache par qui le cheval a été ravi. A l'intérieur de la terre habitent des êtres de mille espèces:

3. » Il faut que tu puisses te défendre. A cet effet prends un arc avant de partir. Parvenu au lieu où sont tes oncles, égorge celui qui met obstacle à mon sacrifice;

4. » Puis, cette tâche accomplie, reviens me mettre à même d'en avoir fin avec mon sacrifice³. Tu possèdes l'héroïsme, tu sais à fond les vidhyās⁵, et l'on peut t'assimiler à tes ancêtres pour la vigueur. »

qu'on songe à Kalki, le cheval de feu, 10^e avatāra de Viçhnou; et cp. n. 45. On donne aussi Kapila pour un sage (soit homme réel, soit simple création des imaginations indoues) auquel est due la philosophie sâṅkhya. Étymologiquement *kapila* « basané » rappelle *kapt* « singe ». — ¹²Notons ici: 1^o que, tout identifié qu'il est à Viçhnou, ce Kapila qui met en cendres tient d'Agni; 2^o que l'idée implique, soit pressentiment, soit reflet de l'hypothèse du feu central. On dirait un Adamastor géocentrique. Sémélé brûlée par la foudre, Empédocle asphyxié ou dévoré par la flamme au fond du cratère, quels pâles et timides tableaux près de ces 60 000 florissants adolescents que cadavérise un froncement des narines de Kapila! — 'Pour rendre l'effet de *twam* entre *pīṭrā gatcha* et *anvachlōm*. — 'Yadīndā outārāyāswa mām. — ³Comme ci-dessus, « haute science », emportant alors pour l'Indou l'idée de mystère, d'origine et d'efficacité divines, et presque de ma-

5. Sitôt que ces mots, Ô Râma, lui eurent été dits par le magnanime Sagara, Ançoumat saisit un arc et un glaive et partit précipitant ses pas.

6. La route où avaient marché ses oncles fut celle qu'il suivit, et il s'avancait plein de l'intrépidité la plus vive à la recherche des frères de son père : quelle célérité que la sienne⁴ !

7. Il contempla le massacre de Yakchas et de Râkchases opéré par leurs bras ; et en même temps il vit l'éléphant régional Viroûpâkcha debout et ferme.

8. Le saluer en faisant pradakchinam, lui demander des nouvelles de sa santé, puis l'interroger sur le sort de ses oncles et le ravisseur du cheval, voilà ce que fit soudain le héros.

9. L'éléphant régional, après avoir entendu les paroles, les questions d'Ançoumat, lui dit, le voyant debout, tout près de lui : « Tu t'en retourneras l'œuvre couronnée de succès... »

10. Cette assurance reçue du noble animal, le héros aborda, suivant leurs places successives, suivant l'ordre méthodique⁵, tous les éléphants régionaux restants et se mit à les interroger ;

11. Et les éléphants répondirent de même au héros à la rapide bravoure : « Les honneurs accompagneront ton retour, » Ançoumat,.... Les honneurs, et le coursier aussi⁶ ! »

12. Entendre paroles semblables redoubla la légèreté de son pas : et il parvint aux parages où ses oncles, les fils de Sagara, ne formaient plus qu'un amas de cendres. .

13. Envahi par le chagrin, soudain le fils d'Asamandjas fit entendre un cri lamentable à l'aspect de ces monceaux de cendres qui avaient été ses oncles.

14. Il aperçut de plus, errant à quelque distance, le coursier qu'avait ravi le Nâga dans la forêt de la Vêlâ⁷, le

gie. — ⁴ *Andjanâ* qui termine le çl. Auparavant, 3^e pada, *yayaou vege-na mahâid*. L'it. joint et dit *s'avviô alla loro ricerca con grande alacrità e baldanza*. — ⁵ *Yathâkramam yathânyâdyam*. L'it. dit. *destramente.... l'uno dopo l'altro*. — ⁶ *Sahayaç ichêva.... apt.* — ⁷ Dans l'it., *nella selva Vêlâ*, en faisant de *vêla* (« temps, limite, rêve, maladie, etc. ») un nom propre. En est-ce bien un ? Oui, et non. Non, parce que le sens général « limite » n'a pas encore disparu. Oui, parce que, pour ceux qui l'ont ainsi nommé, ce bois est la limite par excellence,

jour même de la syzygie lunaire⁹ : c'était bien lui, il était là.

15. Le héros aurait voulu soudain procéder au libations funéraires pour les fils du roi; mais il lui fallait de l'eau, et le prince à l'énergie grandiose n'apercevait d'eau nulle part.

16. Tandis qu'il portait ses regards autour et près de lui, il distingua là Souparna⁹, ô Râma, Souparna l'oncle maternel de ses oncles, Souparna éminent entre les oiseaux¹⁰.

17. Et voici le langage que lui tint le vigoureux fils de Vinatâ¹¹ : « Ne t'afflige pas, ô tigre des hommes ! ce trépas a l'ap-
» probation de l'univers.

18. » C'est l'immensurable Kapila qui les a brûlés, ces héros
» dont la force fut gigantesque. Ne cherche donc pas, noble
» héros, à leur administrer le liquide funéraire d'une autre
» façon que comme je vais te le dire.

19. » Gangâ, la fille aînée de Himavat, la rivière par ex-
» cellence,... hé bien, il se¹² peut qu'elle arrose un jour les
» cendres amoncelées, restes de ces princes, cette purifica-
» trice de l'univers ;

20. » Et ce n'est que lorsque et autant que¹³ ces cendres au-
» ront été baignées par Gangâ l'amour du monde, qu'ils at-
» teindront le swarga... Mais, ô cher enfant¹⁴, ils l'attein-
» dront alors.

comme la Véga (ou plaine) de Séville, c'est « la Véga », comme Rome, Athènes ou Alexandrie, jadis, c'étaient la ville (*Urbs, Asty, Polis*), comme pour les Hébreux Mercure c'était « l'Etoile » (*Koukab*). Maintenant qu'est-ce qu'une Vélâ ? A notre sens, ce n'est pas « rive » tout simplement : c'est « lisière fluviale » et primitivement l. fl. semé de roseaux (*vîlâ*) ou plantes analog. — ⁹ *Parvat*. Dans l'it., *nel di del plenilunio*. Nous gardons le vague du texte : cp. S. 42, n. 8. — ¹⁰ « Au beau feuillage ». — ¹¹ L'it. dit *sovrano degli augelli*. Le texte n'a qu'*ot-tamam*. On retrouve par tout l'Orient ces oiseaux au splendide plumage, au vol rapide, au chant délicieux ou formidable (*phénix* d'Égypte, *Ababil* des Arabes, *Eoroch* ou *Roc* persique, *Simourgh* du Kaf, *Fong-hoang* de la Chine) : le Norse aussi a son *Houfrachmodad* ; et les Hamsa, les Garoudha de l'Inde ont des traits analog. Usuellement *souparna* veut dire vautour ; mythologiquement, c'est l'oiseau monture de Vichnou, épervier ou aigle ou être mi-partie de l'un et de l'autre. — ¹² Femme de Kaçyapa : *vînata* veut dire « courbé », « prosterné », et la *vînata* est une espèce de corbeille ou de panier. — ¹³ *Plāvayet*. L'it., *irrigherà*. — ¹⁴ *Yâvat.... yadâ* (de *yadéshâm*). — ¹⁵ *Tâtâ*. —

21. « Amène donc, — et puisse tout l'être prospère! —
 » amène Gangâ de la demeure divine dans les profondeurs
 » de la terre opère, si tu le peux, la descente de Gangâ!

22. « Retourne-t-en du reste, et ramène ce cheval par la
 » route qui t'a conduit ici; et que le sacrifice de ton aïeul, ô
 » noble héros, soit grâce à toi mené à bonne fin. »

23. L'allocution de Souparna entendue, le robuste Ançoumat se hâta de saisir le cheval et le lieu du sacrifice le vit arriver couvert de gloire.

24. Il s'avança, ô prince la joie de Raghon, vers le râdjâ purifié par les cérémonies purificatoires et lui communiqua ce qu'avait dit Souparna.

25. Le monarque fut consterné en entendant les épouvantables nouvelles d'Ançoumat, et il acheva son sacrifice, mais il l'acheva en quelque sorte le cœur déchiré.

26. Puis il regagna sa cité : l'œuvre sacrificatoire du potentat à la pensée profonde était faite et parfaite. Quant à faire venir Gangâ, il n'en vint pas à trouver un moyen auquel il pût se fixer¹⁵.

27. Et ce fut sans avoir mis la main sur un procédé auquel il pût se fixer¹⁶ qu'il paya sa dette à Kâla : mille années durant, il avait régi cette terre¹⁷.

SARGA XLIV.

LA GRACE ACCORDÉE A BAGHIRATHA.

(Baghiratavarspradânâm.)

1. Quand le swarga se fut ainsi ouvert pour Sagara, ô Râma, ses sujets élurent l'équitable Ançoumat pour souverain..

2. Et ce fut un règne d'une prodigieuse grandeur que celui d'Ançoumat, ô prince la joie de Raghon ! il lui naquit un fils du nom de Dillpa.

3. Plus tard, confiant le soin de l'empire à Dillpa¹, l'illus-

¹⁵ *Nôdhyâgatêchhatti nîçchayam.* — ¹⁶ Presque les mêmes mots (*âgatwa nîçchayam*); mais l'it. varie beaucoup (*destituto d'ogni opportuno consiglio*). On reverra S. 44, çl. 7, *nîçchayam tchâpy âgatwêva.* — ¹⁷ *Mahim imâm*, c.-à-d. la terre. — « A 2 onctions » (si l'on

tre Anoumat, en sus de bien d'autres œuvres, se rendit sur la crête de l'Himavat; et là, ô Râma, il se livra aux austérités, ce monarque couvert de gloire.

4. Il brûlait du désir d'opérer la descente de Gangâ, la descente purifiante, ce pénitent à l'immortelle splendeur. Mais ce fut sans avoir réalisé cette aspiration de son cœur que ce potentat si vertueux,

5. Que ce sage à l'immensurable splendeur, que cette âme sublime, au bout de trente-deux milliers d'années passées dans d'effroyables austérités, prit possession du swarga.

6. Il en fut encore ainsi de Dilipa : ce monarque à grandiose splendeur offrit de nombreux sacrifices, et vingt mille ans durant veilla au bonheur de la terre,

7. Sans arriver à son plan² de faire descendre Gangâ; puis, ô prince tigre des mortels, la maladie le transporta sous la puissance de Kâla.

8. En se rendant à ce monde d'Indra qu'il avait mérité par les actes les plus purs, ô Râma, c'est à son fils Bhagîratha³ qu'il laissa l'empire, ce dominateur des populations.

9. Après lui donc règne l'équitable Bhagîratha, lequel, ô prince la joie de Raghou, n'eut pas d'enfant, quoique perpétuellement il souhaitât voir ses traits se reproduire dans des fils.

10. Il vécut alors au milieu d'excessives austérités dans la région de Gokarna⁴, ce monarque à l'incomparable splendeur : ses bras étaient levés en l'air ; au temps des plus ardentes chaleurs, cinq brasiers l'entouraient. — Oh ! quels vœux rigides⁵ !

11. En hiver, il prenait l'eau pour couche⁶; pendant la saison des pluies, il s'exposait aux ondes torrentielles⁷; des feuilles sèches formaient sa nourriture : il avait mais un frein à l'âme, un frein aux actes voluptueux⁸.

écrit. *Dvottipa* pour *Dilipa*). — ² *Niptchayam tch.* — ³ « Au char fortuné. — « A l'herbe de vache » (*Karna* veut dire aussi « oreille » et « casque ») : Le Gokarna est dans le Malabar actuel. — ⁴ *Pantchatapâgrichma* : S. 33, 4 et S. 65, n. 14. [Puis vient *yatavratâh*, dans l'it., *perseverava nei samâ vott*]. — ⁵ *Djalacayo*. L'it. *giaceva in umido suolo*. — ⁶ *Abhrâvâkâ-cikâh*. Dans l'it., *stava in sullo scoperto*. — ⁷ *Yatâtma yataméthounah* :

12. Un millier d'années se passe. Charmé de cette formidable pénitence du monarque, Brahmâ lui-même arrive un jour en son ermitage, Brahmâ le suprême dominateur des créatures.

13. Le bataillon des Immortels environne le splendide Déva, un céleste char d'élite le porte. Il prend la parole; et l'austère personnage, qu'il trouve faisant acte d'austérité, l'entend prononcer ces mots :

14. « Bhagtratha, monarque à la haute fortune, je suis » content de toi : reçois de moi le don que tu souhaites le plus, » maître de la terre. »

15. Voici le langage qu'à la vue de Brahmâ venu en personne, tint Bhagtratha le prince à grandiose splendeur, dans l'attitude de l'andjali.

16. « Si tu es content de moi, seigneur, si ma pénitence a » quelque force, que les fils de Sagara obtiennent par moi la » libation funèbre !

17. » Que les eaux de Gangâ en s'épanchant sur les cendres » de tous ces corps les purifient! et que, lavés de leurs taches, » ils aillent tous au swarga, mes lointains ancêtres⁹!

18. « Puis, ô dieu propice, que jamais il n'y ait absence de » descendance dans la race d'Ikchwâkou ! Voilà pour moi le » don préférable à tous. »

19. Quand le roi se fut exprimé en ces termes, l'Aïeul de l'univers, assisté des mondes, proféra ces paroles de bon augure, que la douceur de la voix embellissait encore¹⁰ :

20. « Bhagtratha au trésor de macérations, à la haute fortune, au char gigantesque, hé bien, oui, que l'immortelle » race d'Ikchwâkou se continue sans interruption !

21. « Et que cette Gangâ, la prééminente parmi les fleuves, tombe des swargas, et traverse la terre entière, sur laquelle elle sera tombée avec son onde impétueuse !

22. » Mais au préalable, il faut, rādja, trouver grâce et merci » auprès du dieu Çiva¹¹ pour qu'il soutienne le choc de cette » déesse. Car, lorsque Gangâ se précipitera d'en haut, la terre, » c'est évident¹², ne pourra résister au poids de cette chute.

cp. S. 5, n. 42, *yatābhīr yatātmabhīh*. — ⁹ *Prapitāmahān*. Dans l'it., *i nostrī avi*, comme pour *pitāmahān*. — ¹⁰ *Çoubhām vānīm madhourākcharabhoūchitām*. — ¹¹ *Çivo Devah prasādyatām*. — ¹² *Yga-*

23. « Gangâ ! tenir ferme sous Gangâ ! Je n'aperçois hors
 » Çankhara¹³ nul autre qui puisse soutenir cette impétuosité
 » presque irrésistible, nul au monde¹⁴. Occupe-toi donc de le
 » rendre propice. »

24. Ainsi lui parla, ô rādjà, le Souverain, le Bisaïeul ; et,
 après cette allocution qui conseillait de conduire Gangâ sur la
 terre, il prit la route du Tridiva¹⁵.

SARGA XLV.

LA DESCENTE DE GANGÂ¹.

(Gangâvataranām).

1. Ce seigneur des créatures une fois parti, le rādjà se mit
 à ne presser que du bout de l'orteil la surface du sol, le rādjà
 passa l'année entière dans cette posture,

2. Le bras levé au-dessus de la tête, sans soutien d'aucune
 sorte, n'ayant d'aliment que l'air, dépourvu de tout abri, sans
 mouvement et debout, ainsi qu'un tronc d'arbre, et sans som-
 meil la nuit comme le jour².

ktam. — ¹³Çiva : cp. S. 1, n. 53. — ¹⁴Tasya dhārayitāram tcha
 nānyam paçyāmi Çankharāt vegam soudouhsaham loka. Voici l'it. :
Niun altro io veggo nel mondo fuorchè Siva atto a sostenere l'impeto
soverchiante della humana. — ¹⁵« Triple ciel » pour « ciel » (dēva).
 — 'L'épisode qui suit est célèbre. [Schlegel l'avait traduit en hexamè-
 tres allem. (I, 50-56 de l'*Ind. bibl.*, ou III, 8-60 de ses *Œuv.*). Plus tard
 Hœfer en a risqué une autre version métrique (II, 35-75 de ses *Ind.*
Gedichte). H. H. Milman en a donné quelques passages dans son
Nala (Oxf., 1835); et de même M. d'Eckstein dans le *Catholique*, mais
 d'après Schlegel.] La légende est à haut degré cosmogonique. D'où
 vient le Gange ? Il tombe du ciel, ont dit les peuples enfants qui,
 d'une part, le voyaient descendre de hautes cimes neigeuses perçant
 la nue, qui, de l'autre l'assimilaient aux pluies diluviales de la chaude
 saison et aux trombes. Ainsi l'ancienne Egypte voulait que le Nil dé-
 coulât de la voûte céleste, épanché par le Verseau (*V. Porphyre, des*
sources du Nil, fragm.). Ceci posé, est-ce hasard que la naissance de
 Gangâ et la mort des Sagarides se suivent de si près ? Non ! cette mort
 nous a fait penser au feu central (S. 42, n. 15) : feu central implique une
 évaporation immense, d'où énorme humidité dans l'atmosphère, d'où
 Gangâ au ciel avant que la terre voie tomber Gangâ. Aux 2 mythes
 s'en liera un 3^e, l'origine de l'Océan : cp. n. 19, fin. — ¹Cp. çl. -40 41.

3. Après cela, sitôt que l'année fut complète, celui que vénérent tous les Dévas, celui qui donne les aliments aux animaux, le possesseur d'Oumâ, dit à Bhagtratha :

4. « O des hommes le plus parfait, je suis content de toi, » j'accomplirai l'acte objet de ta prédilection, ce grand acte. Je soutiendrai, quand il tombera, le poids du fleuve aux trois routes qui traverse l'éther. »

5. Escaladant alors les crêtes de l'Himavat : « Tombe, » s'écrie Mahécwara³, « tombe, ô Gangâ ! » Tel est le langage par lequel il interpelle le fleuve qui traverse l'éther.

6. Et il éparpilla de tout côté les abondantes tresses de sa chevelure qui occupent nombre de yodjanas en étendue et qui rappellent les cavernes des montagnes rocailleuses.

7. Alors Gangâ, la rivière des Dévas, tombe et se précipite du ciel avec la plus vive impétuosité, ô Râma, sur la tête de l'Immortel dont on ne saurait mesurer la vigueur.

8. Un an encore, un an entier se passa, et Gangâ comme affolée errait roulant ses flots impétueux étendus sur la tête du Déva.

9. Au bout de ce temps, Bhagtratha trouva derechef grâce, — ses efforts pour le dégagement de Gangâ trouvèrent grâce, — auprès du Déva grandiose, du possesseur d'Oumâ.

10. Propice aux paroles du saint, Hara laissa s'échapper Gangâ : une simple boucle de sa chevelure fut écartée, un canal s'ouvrit spontanément aux flots.

11. Et par ce canal s'épandit Gangâ qui prit soudain trois routes⁴, Gangâ purifiant le monde, ô Râma, ... car c'est l'onde pure, la source adorable, le fleuve des Dévas !

12. Alors parurent des Dêvarchis, des Yakchas et des bandes de Siddhas portées, ô Râma, les unes sur de grands chars de toute espèce, les autres sur des chevaux ou sur des éléphants d'élite.

et n. 21. — ³ Ou simplement « Mahadéva » ; mais ici nous préférons au nom propre par la périphrase faisant office de nom propre. —

⁴ Ainsi Gangâ serait la rivière aux 3 routes, ou parce qu'elle est coupée par des îles en 3 bras, ou parce qu'elle est formée de 3 petits cours d'eau, soit ; mais l'on verra plus bas, ci. - 40 41 - une autre explication,

13. Puis c'étaient des Divinités qui se précipitaient dans les flots, et se tenaient là présentes ; puis, Brahmâ lui-même qui venait à la suite de Gangâ, Brahmâ, l'Aïeul du monde.

14. Oui, cette merveille, la grande merveille du monde, cette magnifique chute de Gangâ, les Dévas par grosses troupes étaient avides de la voir et s'étaient réunis dans ce but... les Dévas à l'immensurable puissance.

15. Ces essaims d'Immortels tous ensemble descendant d'en haut et leurs riches ornements faisaient rayonner et ressembler à un monde éclairé de cent soleils l'espace encombré de nuées humides.

16. Ici le flot courait avec plus de rapidité, là il s'enroulait en courbe oblongue ; il se déployait sur tel point, sur tel autre il redevenait plus lent⁵.

17-. En quelques endroits, la vague venait se heurter contre la vague.

-17, 18-. Des dauphins, des nâgas par bandes épaisses, des poissons aux agiles frétilllements, semblaient un semis d'éclairs lancés émaillant l'espace⁶.

-18, 19-. De blanchâtres flocons d'écume, en s'éparpillant par milliers dans l'atmosphère, lui donnaient l'aspect de l'atmosphère blanchissante de l'automne, qu'envahiraient à torrents des flots de cygnes.

-19, 20-. Et des bonds tantôt plus hauts tantôt plus bas amenaient razer terre l'onde qui, tombant de la tête de Çankhara, venait toucher le sol.

-20, 21-. Grahās⁷, Gaṇas⁸, Gandharwas, Nâgas habitants des profondeurs de la terre laissaient la route libre à ce courant irrésistible.

-21, 22-. Et à mesure que l'onde purificatrice et vénérée se

plus haute, et théologiquement parlant la seule vraie. — 'Des 4 aspects énumérés ici, le 4^e s'oppose au 1^{er}, le 3^e au 2^d : nous gardons l'ordre. — 'En it., *tutto l'etere era cinto, e guisa di balen sparpagliati* (puis le 1^{er} v. du gl.) : nous avons voulu laisser en relief l'idée « lancés » (*kchipti* de *vikchipti*) ; et pour rendre *vrītam* (qui n'est pas *parīvrītam*) « émaillé » au lieu de « ceint » (*screened*, dit Yates) nous a paru plus approximatif que quoi que ce soit. — 'Latins, esprits follets, que quelquefois on compare aux larves (fort gratuitement, ce nous semble, du moins ici). — 'Suivants de Çiva, fort peu connus. Du reste c'est le

répandait sur les membres de Bhava⁹, tous s'y livraient à des ablutions dont l'effet était de les rendre sans souillure¹⁰.

-22, 23-. Il en était même que des malédictions avaient jetées du firmament sur le sol terrestre : l'âme purifiée par ces flots, ils reprenaient la route du ciel.

-23, 24-. Partout¹¹, le son étouffé de prières que les Dévarchis et les Siddhas, ces Richis à la haute sainteté¹², murmuraient à voix basse ; partout, le chant des Dévas, des Gandharwas ; partout, les bandes d'Apsarases exécutaient des danses,

-24, 25-. Des groupes de mounis se livraient aux transports de la joie. L'allégresse avait gagné l'univers ; les trois mondes étaient ravis de la descente de Gangâ.

-25, 26-. Bhagîratha le râdjarchi était placé sur un char céleste, et s'avancait en tête de tous, resplendissant ; derrière lui suivait Gangâ.

-26, 27-. Gigantesques et torrentueuses étaient ses vagues, ô descendant de Raghon. Et l'on eût dit qu'elles dansaient, tant la véhémence propre à la déesse éparpillait ses flots ! tant l'écume lui faisait comme une crête et des guirlandes !

-27, 28-. Tant les houles immenses tourbillonnaient ! tant était colossale l'impétuosité de son courant¹³ ! Oui, Gangâ se déroulait semblant se jouer, à la suite de Bhagîratha.

-28, 29-. Puis les Dévas, tous tant qu'ils étaient, avec la foule des Richis, avec les Détyas, les Dânavas, les Râkchases, avec les Gandharwas et l'élite des Yakchas, avec les Kinnaras et les Ouragas de grande taille,

-29, 30-. Et la totalité des Apsarases, ô Râma, servaient de

mot même qui signifie « troupes », « bandes ». — ⁹Civa : le surnom est connu : nom commun, il veut dire « Être » ou « Monde ». Il a surtout l'avantage de bien faire comprendre Bhavânti. — ¹⁰*Gatakalmachâh. Kalmacha* substantif se prend surtout en sens moral ; mais évidemment, si l'on examine son sens comme adjectif et celui de *kalmâcha*, il peut se prendre ou s'est pris au physiq. — ¹¹Ce mot ajouté nous aide ensuite à calquer l'ordre (*Djapouç tcha Devarchayo.... djapouç tcha Devagandharwâh*. — ¹²Dans l'it., *celesti Ricti.... Saddhî e... grandî Saggi*. A nos yeux *Devarchayo.... Siddhâç tcha paramarchayah* ne sont que 2 groupes, richis-dévas (ou dévarchis) et richis-siddhas ; et la place de *tcha* l'indique. — ¹³Ces 4 incises que commence le mot « tant » rendent 4 épithètes féminines parallèles *mahâtaran-gâoughavati phenamâdvatanstikâ mahâdjavaravati mahâvega-*

cortège au char de Bhagiratha¹⁴, s'avancent joyeusement à la suite de Gangâ ainsi que tous les habitants des eaux.

-30, 31-. En quelque lieu que se portât Bhagiratha, là soudain venait, ô prince tigre des humains, la glorieuse Gangâ, que l'univers entier adore.

-31, 32-. Parvenu à l'Océan, le rādja que suivait toujours Gangâ, s'enfonça dans les profondeurs de la terre qu'avaient creusée les fils de Sagara.

-32, 33-. Et entraînant Gangâ aux entrailles de l'abîme¹⁵, il fit couler l'onde exhalante sur tous ses ancêtres¹⁶ de la ligne paternelle qui n'étaient que cendres.

-33, 34-. Sitôt que le flot de Gangâ les eut baignés, les fils de Gangâ revêtirent des formes éthérées et s'envolèrent transportés d'allégresse au swarga¹⁷.

-34, 35-. A l'aspect de tous les Pitris¹⁸ recevant la libation funèbre grâce à l'intervention du magnanime Richi, Brahmâ lui tint ce langage au milieu de la foule des Immortels :

-35, 36-. « Tu viens, ô tigre des hommes, de délivrer » tes lointains ancêtres, les soixante mille fils du généreux » Sagara.

-36, 37-. » A jamais impérissable, ce colossal magasin d'on- » des¹⁹ prendra le nom du roi Sagara ; et la célébrité, grâce » à la dénomination de Sâgara, qu'il portera, sera son lot.

pravāhanti. — ¹⁴ « Jeu de mots : *Bhagiratharathānougān* : cp. S. 44, n. 3.

— ¹⁵ *Rasātātālam*, tandis qu'au çl. préc. se lit *tālam bhodmer*, rien de plus. L'it. a *nelle regioni inferne* ici et *nel seno della terra* plus haut. — ¹⁶ *Pitāmāhān*. A vrai dire, le poète eût dû dire « oncles » ou si l'on y tient « oncles paternels ». — ¹⁷ Notons en passant que cette idée de la nécessité des libations funèbres, afin que le mort n'ait plus en qq. sorte qu'une forme impondérable et vole au ciel, est le point de départ de l'idée grecque qui fait errer 100 ans au bord du Cocyte ceux qui n'ont pas de sépulture. L'Achéron (dont Charon n'est qu'une variante) est une 2^d élaboration de ce mythe. On y reconnaît l'intervention de l'eau comme purifiante, comme effaçante [pour celle-ci l'Egypte a servi d'intermédiaire]. Enfin le Léthé en est une 3^e. — ¹⁸ Aussi les ancêtres, mais les ancêtres en quelque sorte divinisés, ce qui n'était pas dans *pitāmāhān*. On est d'ailleurs familiarisé aujourd'hui avec le nom de *pitri*. — ¹⁹ L'it. dit simplement *Oceano*, et en tout *Quasi Oceano incorruttibile*. Plus encore que pour *Mahādeva* (V. n. 3) il nous a paru à propos de calquer la périphrase *mahodadhāt*, bien qu'en d'autres

37, 38-. » Et tant que ce monde-ci verra ce Sâgara prolonger inébranlable et perpétuel son existence, le ciel sera la résidence de Sâgara et de ses fils.

38, 39-. » Et Gangâ, ici présente, Gangâ devenue ta fille, ô noble râdjâ, sera renommée dans les trois mondes sous l'appellation de Bhâgrathi.

39, 40-. » Gangâ aussi sera son nom tout aussi bien que Bhâgrathi à cause de sa venue³⁰ sur la terre ; à cette reine des fleuves sera donnée de plus le titre de Tripathâgâ,

40, 41-. » De Tripathâ³¹, nom que le parcours de trois routes vaut à la déesse qui baigne trois mondes, nom tel que les Immortels et les Richis l'articulent.

41. » Oui, Gangâ sera son second titre, puisqu'elle sera venue sur la terre³², ô seigneur des laboureurs !

42. » Oui, Bhâgrathi sera sa troisième appellation, ô secateur des observances, et pour l'amour de toi on la répuntera ta fille, ô sage profond³³.

occasions on puisse et même on doit dire l'Océan. Mais ici l'on nous dépeint l'origine de l'Océan : à peine il est né, on lui donne un nom, son 1^{er} nom, Sâgara : sans doute il en aura d'autres, mais il ne les a pas encore ; sans doute il sera l'Océan, mais jusqu'ici l'on n'en a que l'idée (colossal magasin d'eau) et le nom primordial (Sâgara). A présent, deux mots des idées qu'implique cette partie de l'épisode. 1^o C'est un 3^e mythe : il se lie aux autres, mais il en est distinct. 2^o L'Océan n'est donc qu'une forme de Gangâ : c'est Gangâ cessant de courir, Gangâ reçue dans la partie basse de la terre, dans le patalam en quelque sorte. 3^o Il faut donc distinguer dans l'Océan son lit, le *pontos* des Grecs, et ses eaux, Téthys. Les Sagarides sont les élaborateurs de Pontos, l'ensemble de forces qui ont creusé la dépression terrestre ; Gangâ rappelle Téthys. — ³⁰V. n. 32. — ³¹« A trois routes », et (en prenant le quadrisyllabe précédent) « qui chemine par trois routes ». La raison de ce nom est indiquée l'instant d'après. Mais déjà le poète en a donné une autre, cf. 41, et cp. n. 4. L'it. traduit *Trivîa*. Sans prétendre approuver sans réserve, nous remarquerons : 1^o qu'en réalité (bien qu'on y songe peu) *Trivîa* d'abord s'est dit d'Hécate, comme *Tripathâ* de Gangâ, par allusion aux trois mondes ; 2^o qu'Hécate et la redoutable femme de Çiva ont l'une avec l'autre de profondes analogies. — ³²*Gâm gatâ*. C'est un raffinement d'étymologie. En réalité l'acc. de *gâo* n'a rien à démêler ici ; le *gam-* « aller », d'où *gatâ*, suffit. L'on a pu lire cf. 39 40- (n. 20) *gamandâ dhômer* : l'on ne voit d'abord que *gam-*, mais on finit par se dire, « le poète aurait-il prétendu par *dhômer* prélude au *gâm* qui précède *gatâ*? ». — ³³*Pitâhâkhamâ*.

43. » Et aussi longtemps que cette colossale rivière, aussi longtemps que Gangâ existera sur terre, aussi longtemps ta gloire indestructible sera répandue parmi les nations.

44. » A présent, tout à tes ancêtres de la ligne paternelle, ô souverain des enfants de Manou, procède pour eux aux libations funèbres ! ô rādjà, réalise tes promesses.

45. » Ton illustre ancêtre lui-même, ô rādjà, Sagara n'a pu, tout éminent qu'il fût parmi les justes, acquérir la grâce si chère à son cœur.

46. » Ançoumat, à son tour, ô fils chéri, en dépit de sa puissance, que nul au monde ne surpassait, a vainement cherché à conduire ici Gangâ : il n'a pas atteint le but souhaité.

47. » Enfin, celui que les Rādjarahis des âges antiques rivalisaient des Maharahis en splendeur n'ont point égalé en austérités, ce rigide observateur des devoirs du kchatriya,

48. » Ce monarque à la force prodigieuse, Dilipa, ton père, ô prince à la haute fortune, ô cœur sans tache, n'a pu non plus, malgré ses désirs, entraîner ici Gangâ.

49. » C'est par toi qu'a été menée à fin la promesse, ô maître des hommes ! aussi as-tu conquis dans les mondes une gloire suprême et que les Tridaças estiment haut.

50. » Oui, avoir opéré ainsi la descente de Gangâ, ô irrépréhensible vainqueur de tes antagonistes, te vaut une place des plus grandioses dans l'empire de justice.

51. » Lave-toi, ô le meilleur des hommes, ô le plus parfait des êtres qui respirent⁴⁴, lave-toi dans cette onde à tout jamais ; et, sans tache désormais, ne recueille que fruits purs⁴⁵.

52. » Que la libation funèbre à tes ancêtres paternels soit opérée par toi selon les modes les plus propices, et que le bonheur t'accompagne, homme éminent⁴⁶ ! je retourne en ma céleste demeure.

53. Ainsi parla Brahmâ le seigneur à Bhagîratha le dompteur d'antagonistes ; et il s'en revint, accompagné des Dévas, à ce monde inébranlable qui est le sien.

54. Bhagîratha le rādjarahî, de son côté, après avoir fait les

R., *ichakch*. — ⁴⁴ *Pourouchachakcha*. — ⁴⁵ *Pounyaphalo bhava*. Dans l'VI. *ricet il premio della tua virtù*, comme si *pounya* faisait fonction de régime dans l'adj. *pounyaphalo*. — ⁴⁶ *Taureau des hommes* (*ma-*

libations suprêmes à tous ses ancêtres de la ligne paternelle ,
reentra dans Ayodhyâ,

55. Et comblé de succès en même temps que supérieur à
tous en vertu, il reprit en mains les rênes de l'empire. O des-
cendant de Raghou, ses sujets étaient ravis de la présence
d'un tel roi.

56. Voilà, Râma, l'histoire de la descente de Gangâ : je te
l'ai contée tout au long. Mille prospérités et bonne santé !
L'instant de la sandhyâ est arrivé.

57. Opulence, renom, longévité, place dans le swarga, pu-
reté d'âme sont attachées à la relation que je viens de tracer,
au tableau de la descente de Gangâ ».

SARGA XLVI.

L'ORIGINE DE L'AMBROSIE.

(*Amṛitotpattih*).

1. Les paroles de Viçwâmitra entendues, Râma, le fils de
Daçaratha, fut saisi d'un étonnement profond, puis il s'adressa
au sage en ces termes :

2. « Oh ! que de hautes merveilles entassées dans ce récit
que tu viens de me faire, mouni grandiose, et de la descente
purifiante de Gangâ et de l'Océan voyant remplir son lit !

3. Cette nuit sera des plus pures, cette nuit sera pour nous
rapide comme un moment, pourvu que nous la passions à mé-
diter ces récits qui chassent loin de nous la crainte du mal. »

4. Et pour lui en effet, et pour le fils de Soumitrâ, la nuit
se passa en ces lieux à méditer la relation de Viçwâmitra.

5. Plus tard, un jour sans nuage vint éclaircir le ciel :
soudain Viçwâmitra le grand solitaire, après avoir effectué
la cérémonie du matin, entend Râma, qui de même s'est ac-
quitté du devoir¹, lui adresser ces paroles :

6. « Voilà la bienheureuse nuit passée ! Cette narration si

rapoungava). De même S. 46, çl. 9, *mounipoungava* pour Viçwâmi-
tra. — *Saṅkṛitya kṛitâhnikam*. Le 1^{er} mot est rendu dans l'it. par *re-
verente*. L'on appréciera en s'inspirant des *invitus invitam, vani*

digne d'être ouïe, nous l'avons ouïe : passons à présent cette masse fluviale aux ondes pures, cette reine des masses fluviales, la rivière qui court les trois routes.

7. La nef solide et vaste que voici sera parfaite pour franchir cette masse d'eaux. On dirait qu'elle a vu de loin venir la personne, je le pense du moins. »

8. Dès qu'il eut ouï ces paroles de l'infatigable Râma, il donna des ordres pour la traversée, Viçvâmitra le mouni grandiose ;

9. Et arrivé sur l'autre rive, il y aperçut, lui, le solitaire par excellence, des pénitents à l'âme domptée et asservis aux dévotes observances.

10. Après leur avoir régulièrement payé son tribut d'hommages, il parvint, toujours Râma l'accompagnant, à la charmante ville de Viçâla¹, la pareille de la divine cité céleste.

11. Là Râma, le prince de haute intelligence demanda, faisant l'andjali, à Viçvâmitra dès qu'ils furent arrivés en cette ville de Viçâla :

12. « Quelle est donc au milieu de tant de royales dynasties la dynastie de Viçâla le magnanime ? je voudrais le savoir, ô mon noble guide ; et le désir en est chez moi des plus vifs. »

13. Sitôt qu'il eut ouï la parole de Râma le prince à l'âme judicieuse², il entama récit nouveau, Viçvâmitra l'ascète aux pénitences grandioses :

14. « J'ai entendu jadis Çakra raconter ces détails aux dieux réunis : je vais te les répéter comme je les ai ouïs : écoute, ô descendant de Raghou.

15. Dans l'âge Krita³, ô Râma, vivaient les fils de Diti, héros à la force extrême, et les fils d'Aditi⁴, êtres à l'extrême vigueur, les uns et les autres très-orgueilleux de cette vigueur et de cette force.

16. Tous étaient frères, mais se jalousaient : car tous étaient fils du magnanime Kaçyapa ; mais ayant pour mères deux sœurs rivales⁵, ils visaient à se surpasser les uns les autres.

vanam, puis *Littora littoribus contraria, fluctibus undas Imprecor* (Virg., *En.*, IV). — ¹« Etendu », « large ». On va voir que c'est le nom du prince. Sa capitale (sa ville, dit l'Indou), était Oudjein, nommée égalem. *Vêçâlâ* (la Viçâlienne) : *V.* S. 49, -14. — ²*Viddâtmanah*. — ³S. 1, n. 79. — ⁴*V.* S. 19, n. 5 ; et cp. III, 21. — ⁵*Sâpatnyâh*, fils de sa-

17. Or, un jour que ces adolescents à la colossale vigueur s'étaient réunis, une idée leur vint. « Il faudrait, » se dirent-ils, « ne jamais vieillir et être immortels : comment nous y prendre ?..... » O descendant de Raghon ,

18. Les voilà donc qui se mettent à réfléchir sur le fait, puis ils imaginent, ils arrêtent ce qui suit : « Mettons-nous tous ensemble à battre la mer de lait,

19. » Après avoir recueilli quantité d'herbes salutaires et les y avoir çà et là disséminées, puis buvons le suc que nous exprimerons de ce mélange.

20. » Grâce à ce breuvage, nous serons inaccessibles à la vieillesse et à la mort ! Nous bannirons la fièvre ! nous aurons en partage l'énergie, la vigueur, la puissance, la beauté ! nous resplendirons ! »

21. Cette détermination prise, ils se mettent à battre la demeure de Varouna ; le Manthara leur sert de cylindre pour battre le liquide, et Vâsonki⁷ de câble.

22. Tandis que l'onde était ainsi battue, l'écume livra passage à des femmes de charmes exquis, et, comme le suc de l'onde les avait produites, Apsarases⁸ fut leur nom.

23. On en comptait soixante décuples millions⁹, ô Râma, de ces Apsarases célestes, aux formes célestes, aux célestes parures et célestes costumes, opulemment pourvues de ces hautes qualités¹⁰,

24. La beauté, la jeunesse, les suaves manières, et resplendissantes d'un doux éclat, et ayant pour cortège d'incalculables¹¹ essaims de suivantes.

25. Ni Dévas, ni Détyas, ô Râma, ne les prirent par la main¹², ô fils de Raghon ; et dès qu'elles ne furent point prises pour épouses, il en résulta que toutes restèrent le partage de tous¹³.

patnis ou co-épouses. L'it. omet ce trait en disant *rivalt* des fils seuls (car *spardhīnah* est rendu par *invidios*). — ⁷ Sur ce roi des serpents, S. 41, n. 5. — ⁸ *Ap.* « eau » ; *sarasa* « suculent », « exquis ». — ⁹ *Chachthī kotyo*. Il eût été aisé de dire *Chad arboudhā*, en préposant (au lieu de faire suivre *'bhavan Râma*) *Râmābhavan*. — ¹⁰ Dans l'it. *dotate*, et rien de plus. Le samsk. porte *-goundāhyāndm*. — ¹¹ *ḍṣankhyeyā*. — ¹² *Djagrihou*. « prirent » sous-ent. « pour épouses ». — ¹³ *Sādhāranā-*

26. Vint ensuite, ô prince la joie de Raghoul, la fille de Varouna, Vârouni¹⁴ : elle s'élança de cette écume aspirant au mariage.

27. Les fils de Diti, ô Râma, ne prirent pas la main de la fille de Varouna, les enfants d'Aditi la lui saisirent avec des transports d'allégresse¹⁵.

28. Et les dieux, parce qu'ils se saisirent de cette main, reçurent le nom de Souras ; Asouras¹⁶ est celui des Détyas, parce qu'ils la refusèrent.

29. Le cheval Outchtchéçrava¹⁷ sortit de la mer ; puis Kaoustoubha¹⁸, ce joyau des bijoux¹⁹, puis immédiatement après la merveilleuse amrita,

30. Et en même temps presque que l'amrita, surgit le roi de la médecine Dhanwantâri²⁰ : un barillet plein d'amrita chargeait son bras.

31. Dhanwantari précédait le poison qui empoisonne l'univers ; et les Nâgas, tous tant qu'ils étaient, s'emparèrent de ce principe, qui brûle comme la flamme et le soleil.

32. Alors éclata pour la possession de l'amrita une collision entre les robustes bataillons des Dévas et des Asouras, collision, ô Râma, qui faillit opérer la destruction de l'univers, collision gigantesque.

33. Dans cette bataille gigantesque d'êtres à l'immensurable valeur, ce furent les fils d'Aditi, ô Râma, qui défirent la postérité de Diti.

34. Et cette défaite de la postérité de Diti valut l'empire à

krita. D'*âdhâra* «réceptacle» et *sa* pour *sam* «avec». *Sâdhâranastrî* se prend pour «femme publique», sans être même chose tout-à-fait. — ¹⁴ Son vrai nom était *soura*, de *sour* pour *swar* «ciel». — ¹⁵ La polyandrie en vogue au Tibet n'a pas fleuri qu'au Tibet : la mythologie et les vieilles légendes de l'Inde en offrent des traces fréquentes (témoin d'abord Draupadi, la femme des 5 Pândavas). — ¹⁶ On sent bien la vanité de ces deux étymologies ; et là encore *sour* pour *swar* (V. n. 14) explique tout, l'un des noms signifiant «célestes», l'autre «non célestes». — ¹⁷ «Qui dresse les oreilles». Cheval d'Indra (V. D'Eckstein, de *l'humanité primit.*, dans le *Cathol.*). — ¹⁸ Adjectif neutre substantivé dérivé de Kaoustoubha «Vichnou» (m. à m. «bouc de la terre») : c'est le grand joyau que ce dieu porte sur la poitrine. — ¹⁹ *Manratnam*. Dans l'*it.*, *gemma* simplement. — ²⁰ De *dhanouch* «arc» et *antara* «espace intermédiaire» (comme si ce médecin des dieux se

Pourandara²¹, désormais comblé de joie, nanti du plus vaste pouvoir, et honoré de tous les dieux.

35. Oui, plus de fébriles agitations pour lui²². Ses ennemis, il les a écrasés ; l'allégresse la plus vive, il s'y livre avec les Hautes Intelligences²³ ; et les nations aussi s'y livrent avec les troupes de Richis et les Tchâranas²⁴.

SARGA XLVII.

L'EMBRYON MIS EN PIÈCES.

(Garbhâbada).

1. Quand ses fils eurent été battus par les Dévas, Diti, en proie à la plus vive douleur, adressa ces paroles au fils de Maritcha, à Kaçyapa son époux. *

2. « Seigneur, voilà mes enfants écrasés par tes autres enfants, Çakra et ses frères. Hé bien, je veux que de longues macérations me donnent un fils qui détruise aussi Çakra.

3. « Les austères macérations, c'est moi qui les accomplirai : toi, daigne me faire octroi du germe qui le produira.... Oh ! oui, c'est toi qui vas engendrer ici en moi le fils exterminateur de Çakra. »

4. Les paroles de son interlocutrice entendues, soudain le fils de Maritcha, Kaçyapa, dont grandiose est l'irradiation¹, répondit à la désolée Diti :

5. « Qu'il en soit comme tu le dis. Félicités sur ta tête ! Tiens-toi pure, ô trésor de pénitences. Tu donneras le jour à ce fils objet de tes vœux et l'exterminateur de Çakra,

6-. » Si tu te maintiens pure mille ans entiers². »

fût montré avec son baril au milieu de l'arc-en-ciel. — ²¹ Un des noms les plus connus d'Indra, mais dont le sens est fort ambigu. Il pourrait s'interpréter « effroi de la ville », mais évidemment telle n'a pas été l'idée. Mieux vaudrait y voir « effroi prééminent ». Mais ni cette explication, ni d'autres, possibles encore, ne sauraient satisfaire pleinement. — ²² *Vidjvaro*. Au moral, tandis que plus haut *gatañjvârâ* (çl. 20) se prend au sens propre : les deux mots cependant sont complètement synonymes et pourraient s'échanger. — ²³ Ou « les Viboudhas » : V. S. 39, n. 3. — ²⁴ V. n° 8 du S. 52. — ¹ *Mahâtedâ*, qu'on va revoir, çl. -6 7-. Cp. S. 8. n. 29. — ² Comparant ce vers au çl. suiv.,

• -6, 7-. Ces mots dits, le sage aux irradiations grandioses lui saisit la main, et après un doux contact accompagné d'un adieu propice, il reprit le cours de ses macérations, le mouni².

-7. 8-. Sitôt qu'il fut parti, ô le plus parfait des enfants de Raghon, Diti avec une allégresse extrême partit, fit choix d'une localité bien arrosée par les eaux et s'y livra aux pénitences les plus saintes.

-8, 9-. Tandis qu'elle accomplissait ainsi les plus hautes pénitences, Çakra était venu là sous les dehors de l'humilité la plus profonde, et lui rendait les services d'un domestique : il lui y portait toute son attention.

-9, 10.- Morceaux de bois sec, kouça, racines, fruits, fleurs, feu, eau, oui, tous les objets étaient apportés chacun au temps voulu et avec grand soin à la déesse par Pourandara.

10, 11-. Qu'il s'agit de frictions pour ses membres, qu'il s'agit d'allègement à ses fatigues, Diti trouvait toujours en Çakra un serviteur pour toute espèce d'office.

-11, 12-. Les mille années étaient écoulées complètement à dix ans près.... quand un jour, ô prince la joie des descendants de Raghon, Diti enchantée, s'adressant au Déva aux mille yeux⁴, proféra ces paroles :

-12, 13-. « Je suis contente de toi, être à l'énergie grandiose ! Dix ans encore, ô mon fils, — il ne me reste plus que dix ans à partir d'ici, et tu te verras un frère. Félicités sur ta tête !

-13, 14-. » Pour l'amour de toi, mon fils, je l'élèverai de façon qu'il soit avide de triomphes ; et par suite de votre fraternité, tu partageras l'empire avec lui. »

-14. Ces mots adressés à Çakra, Diti, confiante en Çakra, Diti en présence même de Çakra,

15. La déesse Diti saisie par le sommeil, lorsque le soleil

on peut conclure (ce que confirme le çl. -13 14-) que la gestation sera de mille ans. C'est ce que nous ignorions, même après les gros nombres du S. 1, 100 (et cp. la n.), et nous le remarquons.—⁵*Panind samamardja* (dans l'it. *accarezzò*) *tam Sanspricya tchoktwa swasiti jagama tapase Mounih.*—⁴*Sahasrakcha*. Nous savons qu'Indra est l'éther, le ciel. Nul doute dès lors que les mille yeux soient les étoiles (*Sed luna videt, sed sidera testes Intendunt oculos*, Juv.). Mais une autre

atteignait le milieu de sa course, laissa ses pieds et sa tête prendre une pose de désordre et s'endormit⁵, ô descendant de Raghou.

16. Plus de pureté dès lors ! A la vue de cette chevelure, de cette tête et de ces pieds troquant de place⁶, Çakra fut pris d'une joie folle, il ricana ;

17. Puis, pénétrant ce sein que nulle barrière ne protégeait, le destructeur de Bala⁷ y brisa le fœtus en neuf morceaux sous les coups de la foudre aux cent nœuds.

18. Puis, chaque fragment de l'être en germe fut derechef coupé en sept, bien que tous tressaillissent avec force, ô Râma, et qu'ils gémissent d'une voix lamentable.

19. Tandis que, mis en pièces dans le sein maternel par la foudre du Déva fulminateur, le fœtus poussait bruyamment des cris plaintifs, ô Râma, Diti s'éveilla :

20. « Ne te lamente donc pas⁸ », disait Çakra s'adressant à la gémissante victime ; et il n'en était que plus âpre à broyer de sa foudre la victime toute gémissante qu'elle était, Vāsava⁹.

21. « Il ne faut pas le tuer, il ne faut pas le tuer ! » répétait Diti. Alors Çakra sortit chassé par l'autorité des accents maternels,

22. Prit l'attitude de l'andjali, et lui dit ces paroles, affectant une humilité profonde et debout vis-à-vis d'elle : « Déesse, » tu t'es souillée d'impureté, tu t'es endormie. »

23. » Moi, j'ai saisi cet instant d'interruption¹⁰, et le fœtus » conçu en ton sein avec le projet de m'exterminer, je l'ai détruit. Venille m'excuser, déesse ! »

explication est incorporée à une légende célèbre. — 'Dans l'ital., s'ad-dormentò.... in isconcia giactura. Nous reproduisons tous les mots du texte, mais nous adoucissons la crudité de l'image. *Kritapādāṁ grahsthāne.... souchvāpa*. De même au vers suivant, plus difficile encore, nous lisons en samskrit *tām pādāṁ kritamourdhaḥādām, kritapādāṁ grahsthāne* ; dans l'it. *per tale modo*. — 'V. n. préc. *Balasouddana* (cp. S. 23, n. 35), épithète fréquente d'Indra. Bala est un de ces Asouras, symboles cosmogoniques semés en grand nombre dans la mythologie primitive d'Indra. — 'V. S. suiv., n. 2. *Çakra* : Indra, on le devine. *Vāsava* signifie naturellement « fils de Vāsoṇ », comme s'il y avait un suprême Vāsoṇ au-dessus des 3 dieux de ce nom. — 'Antardam « intervalle » (V. S. 46, n. 20). L'it. dit *appato*

SARGA XLVIII.

RENCONTRE AVEC PRAMATI.

(Pramatisamāgamah.)

1. Quand cinquante lambeaux moins un eurent pris la place de l'enfant à naître, alors Diti apostropha le dieu aux mille yeux, qu'il est si difficile de vaincre, et lui dit, navrée d'une extrême douleur :

2. « C'est à moi, c'est à ma prévarication qu'il faut attribuer le malheur de cet enfant dépecé en tant de morceaux. Tu n'as point prévariqué, toi, souverain des Dévas, en brûlant de voir se produire un avantage pour toi !

3-. » L'événement ayant ainsi tourné, Çakra, ne refuse pas du moins de faire quelque chose qui me soit agréable¹.

» -3, 4-. Que les sept fois sept lambeaux, vois-tu, s'appellent Maroutas², et qu'ils volent au loin travaillant à ce que tes ordres s'accomplissent, qu'ils volent, dis-je, dans les sept régions de l'air, empire chacune de sept vents³.

-4. » Que mes fils, les Maroutas, soient des compagnons qui t'aident à vaincre tes ennemis.

5. » Qu'il y en ait un qui se meuve dans le monde de Brahmā, que les autres occupent le ciel d'Indra. Que les sept plages de l'univers les voient s'agiter dociles à tes injonctions.

6. » Que des formes célestes les revêtent, que d'immortels aliments les substantent, ces Maroutas exécuteurs de tes volontés. O Çakra, réalise ce que je te demande ! »

7. Les paroles de la Déesse entendues, Çakra, le premier

tunā. — 'Nāma, à peu près *scilicet*. — 'L'étymologie du nom est très-obscur, et ne peut être dérivée que péniblement de mri « mourir » ou de mrid « terre » ou de maranda « fleur », etc. La 1^{re} toutefois n'est pas sans quelque vraisemblance : les maroutas sont mortels. — ²Saptavātaskandhéchou saptasou. L'it. traduit *sopra i settempiet dorsi de sette venti*. Mais skandha n'a rien ici de commun avec « épaule » ou « dos », il veut dire « voie », « section », et vātaskandha « aire occupée par un vent », « rhumb » (mots trop modernes ou trop techniques que nous avons rejetés, vātaskandha d'ailleurs n'empêchant pas de saisir les 2 éléments vāta et skandha : cp. çl. 5, dīkchou

parmi les puissants⁴, répondit, ô descendant de Raghou, dans l'attitude de l'andjali : « Qu'il en soit comme tu le dis.

8. » Oni, par considération pour toi, tes fils seront désignés par ce nom de Maroutas, et ma volonté leur donnera un corps céleste.

9. » Tout ce que tu souhaites là, je l'accomplirai sans réserve ; et tes fils, ceux dont il s'agit en ce moment, se nourriront avec moi de l'amrita,

10. » Et parcourront les trois mondes, intrépides⁵ et insensibles aux fiévreuses irritations⁶. Goûte la béatitude ! félicités sur ta tête ! j'exécuterai ta parole.

11. » Le tout sera comme tu l'as dit, n'en fais pas de doute ! »

-11, 12-. Cette détermination arrêtée entre eux, la mère et le fils⁷ s'en retournèrent chacun chez soi. Telle est, ô Râma, la tradition qu'on nous a transmise.

-12, 13-. C'est ici, ô rejeton de Kakoutstha, le lieu où jadis Indra le grand, quand Diti, par ses austérités, touchait à l'issue prospère, se fit ainsi son serviteur.

-13, 14-. Ici de même, Ikchvâkou le râdjarchi vit naître au sein d'Alambouchâ ce fils d'équité suprême qu'il appela Viçâla,

-14. Et par lequel, ô Râma, fut fondée la cité sans tache dite Vêçâlî⁸.

15. Viçâla, ô Râma, fut père du roi Hématchândra⁹, et d'Hématchandra naquit le célèbre Soutchandra¹⁰.

16. Soutchandra, Râma, donna la vie au prince qu'on ap-

icchâtâsou sarvâsou vitcharantou). — '*Çaktimatâm varah*. C'est un mot singulièrement expressif que *çaktimat*-, surtout employé pour un dieu auprès duquel se dessine une *Çakti* de son nom (V. S. 14, n. 7) : en fin de compte, c'est bien l'idée de « puissant », « nanti de puissance », mais impliquant en ce cas-ci « nanti d'une *Çakti* vivante, d'une *Çakti* personne (et personne divine) ». — '*Nîrbayâ vigatâdjsvarâh*. Nous rendons comme s'il y avait *nîrbhayâh*. — 'Le *nîrvriti*. Le texte porte *nîrvritâ bhava*. — 'Strictement, « la belle-mère et le beau-fils » ; mais chez les Indous toute épouse du père a le titre de « mère », et il en résulte qu'on peut avoir plusieurs mères. — 'V. S. 46, n. 2. — '« Lune d'or » (au moins en prenant *kema-* pour *kemam*). — '« A lune belle » ou « heureuse ». Le grec *evsthenos* (avec le vague d'*ev-*) serait un cal-

pela du nom de Dhoûrâçwa¹¹ ; puis de Dhoûrâçwa naquit un fils, Srindjaya¹², —

17. De Srindjaya un fils, et Swarnachtivi¹³ en fut le nom, — de Swarnachtivi un fils, et Kouçâswa¹⁴ en fut le nom.

18. De Kouçâswa sortit engendré Somadatta¹⁵ aux irradiations grandioses; et en Somadatta, ô descendant de Kakoutstha, Djanamedjaya¹⁶ voit l'antéur de ses jours.

19. C'est le fils de ce dernier, qui régit présentement cette ville; ô descendant de Kakoutssta, ô tigre parmi les hommes, c'est l'équitable, c'est le courageux Pramati¹⁷.

20. A la maison d'Ikchwâkou appartiennent tous les rois de Vêçâli que je viens de nommer; et tous ont fourni une longue carrière, tous ont eu l'âme grande, tous ont réuni une grande vigueur à une grande puissance.

21. Nous allons passer ici aujourd'hui, Râma, une nuit sans encombre. Demain, le jour venu, enfant de Raghon, la chose est certaine, nous verrons Djanaka.

22. Pramati, cependant, la nouvelle de l'arrivée de Viçwâmitra ayant frappé son oreille, se rendit de sa royale personne au-devant du magnanime anachorète, et lui présenta ses hommages.

23. Il lui offrit, accompagné d'un essaim d'Oupadhyâyas, la lotion des pieds, l'arghya, un siège : il lui demanda, les mains faisant le geste de l'andjali, des nouvelles de sa santé; puis il lui adressa ces paroles :

24. « Quel enchantement pour moi! Je me vois favorisé, ô noble mouni, de la possession de l'objet que j'avais en vue! » je possède ta présence¹⁸! Non! il n'est pas d'homme plus fortuné que moi.

que parfait. — ¹¹« A cheval couleur de pourpre » (quoique *dhoûrâçwa* « fumée » semble indiquer une autre nuance). — ¹²Le sens de ce mot est difficile à découvrir : *djaya*, c'est « victoire » ; mais qu'est-ce que *çri*, qui n'est pas l'acc. de *çri* (on dirait *çriyan*)? — ¹³« Au orchat d'or » (si *swarna* implique ici l'idée d'or, comme nous le présumons). [La récénsion septentrionale nomme ici Sahadéva.] — ¹⁴V. S. 35, n. 2. — ¹⁵« Donné par le soma ». — ¹⁶« Qui fait trembler les populations », nom qui revient sans cesse dans le *Mahâbh.* [La récénsion sept. l'omet.] — ¹⁷« Prévoyant ». — ¹⁸L'it. a tu *set vevuto nel mio regno e al mio cospetto*. En sansk. : *'smy anougrihitâç.. yasya me vichayam... sam-*

25. « C'est aujourd'hui que ma naissance porte fruit¹⁹, et
 » que les vœux de mon cœur tournent à la réussite, puisque
 » je te vois, ô Brâhmane, arrivé sain et sauf en ces lieux. »

SARGA XLIX.

LA MALÉDICTION DE ÇAKRA ET D'AHALYA.

(Çakrâhalyâçapah.)

1. Quand et les demandes qu'il est de convenance d'adresser²⁰ et les réponses furent épuisées, à la fin de ces paroles, Pramati dit à Viçwâmitra :

2. « O noble ascète, d'où viennent, dis-moi, ces deux jeunes gens ? de qui sont-ils fils ? Quel motif en fait les compagnons de tes pèlerinages ? Ils ont tout l'extérieur des Dévas,

3. « Ces nobles mortels : leur allure est celle du roi des lions ; ils ont l'air de deux princes des tigres²¹ ; leurs grands yeux à tous deux rivalisent avec la feuille du padma ; tous deux portent des armes choisies ;

4. Ils ressemblent aux deux Açwins par la beauté ; en eux existe la jeunesse : que sur la terre descendent volontairement des Immortels de la demeure des Dévas, ces adolescents en sont l'image.

5. Comment sont-ils venus à pied ici ? Quel est leur but ? A qui doivent-ils le jour, ô mouni, eux qui décorent ces parages comme le soleil et la lune décorent le ciel ?

6. Oh ! entre l'un et l'autre, quelle analogie en fait de taille, de contenance et de gestes ! Quel costume exquis ils portent tous deux, ces héros ! . . . Oh ! je brûle d'entendre des informations précises. »

7. Ces paroles ouïes, Viçwâmitra retraça tout ce qui s'était passé, les événements relatifs au manoir de l'Issue Prospère, et l'extermination des Rakchases.

¹⁹ *prapti dâṣṇam icchā*. Est-il sûr que *viçvâyam* ici soit « royaume » (bénéfice rare d'ailleurs et fort rare) ? — Comme ci-dess., S. 21, n. 11. — ²⁰ *koṣṭhâṇi prajñāni* (entre *prichāna* et *paraspāṇam*). — ²¹ *Çardoula-uricha*, c.-à-d., m. à m., « taureau des tigres ». Cp. n. 15 sur S. 22. —

8. Ce récit de Viçvâmitra fit naître en l'âme de Pramati son auditeur un étonnement extrême; et, soudain, il prodigua les marques d'honneur à ses hôtes les fils de Daçaratha.

9. Comblés de soins hospitaliers par Pramati, les deux rejetons de Raghou, après avoir reçu ces honneurs, passèrent la nuit; puis, le lendemain, ils se mirent en route du côté de Mithilâ².

10. Dès qu'ils aperçurent de loin la superbe cité de Djanaka, les solitaires, l'âme pleine d'allégresse, s'écrièrent, « O superbe! superbe! »

11. Et le rejeton de Raghou, remarquant près de Mithilâ dans un bosquet un ermitage, demanda au mouni tigre des mounis ce que c'était que ce bois solitaire.

12. « Cet heureux séjour qu'entourent d'heureux ombrages et que laissent abandonné les réunions de mounis, cet érémitique manoir, à qui est-il, seigneur? je brûle de l'apprendre! »

13. L'interpellation entendue, Viçvâmitra répondit à Râma, le prince aux yeux rivaux de la feuille du kamala, — et douce était sa voix en articulant la réponse — :

14. « Hé bien, je vais, — écoute, — je vais te raconter à qui fut cet ermitage, et comment il devint inhabité par la malédiction que lança sur lui le courroux d'un magnanime personnage,

15. Car c'était un magnanime personnage que Gâoutama³

² Capitale du pays des Mithilâs (comme Andecavi des Andecavi, etc.), lequel était dans le nord du Béhar. auj. le Tirhout, entre la Gandaki et la Kosi, sans s'étendre jusqu'au Gange. La ville s'est aussi nommée Djanakapoura, et ses ruines qu'on nomme encore, dit Buchanan, Djanikpour, sont un lieu de pèlerinage. Elles n'offrent rien de remarquable cependant. — *Sâdhya*, *sâdhy* : V. S. 3, cl. 55, n. 33. — ³ Nom patronymique, dérivé de Gotama. Bouddha aussi porte fréquemment ce nom, et de même Çâtânanda, que nous allons voir bientôt (S. 51) près de Djanaka, Çâtânanda le fils du mouni dont le poète parle ici. Le nom réel de ce sage mouni ne fut-il pas plutôt Gotama que Gâoutama? Nous sommes fort porté à le croire. Toutefois nous ne changeons rien au texte, vu que c'est probablement du poète lui-même, à tort ou à raison, que vient la leçon des manuscrits. Du reste, cette incertitude entre les 2 noms Gotama et Gâoutama peut exister pour Bouddha lui-même, puisque Samonokodoma, un des noms de ce der-

qui posséda cet ermitage, demeure pure que des arbres sans cesse couverts de fleurs et de fruits embellissaient.

16. Conjointement avec Ahalyâ, il s'y livra aux austerités, il y vécut en mouni, ô descendant de Raghon, beaucoup de mille ans durant.

17. Mais un jour, reconnaissant l'occasion favorable, le souverain du Tridiva, entraîné par l'amour, vint portant le costume de l'anachorète⁷ interpeller Ahalyâ en ces termes :

18. « Mieux, sans doute, vaudrait attendre le moment du » Ritou⁸, ô belle à la taille délicieuse. Mais je ne saurais atten- » dre, et je brûle de m'unir à toi, à l'instant même, sainte aux » hanches volumineuses ! »

19. Bien que sous le vêtement de l'anachorète elle eût reconnu Çakra, ô prince fatal à tes antagonistes, l'imprudente réalisa ce vœu impur, prise de concupiscence pour le roi des Dévas.

20. Puis elle dit au premier des Immortels dont elle venait de satisfaire la passion : « Voilà ta passion satisfaite, ô le » premier des Immortels, va-t-en vite sans que l'on remarque » ta trace !

21.-. Ne compromets ni ma sûreté ni la tienne, ô suprême » chef des Dévas, ô toi qui dispenses les honneurs. »

-21, 22-. Indra répartit par un sourire et par ces paroles : « Oui, Ahalyâ aux belles hanches, je suis au comble du bon- » heur ! Oui, je vais partir, aie-moi en grâce. »

nier, semble impliquer Ga- et non Gâou- (*Çamanagotama*). Gotama signifierait à la lettre « ténèbres de vache », idée qui porte à force interprétations et conjectures que nous omettons ici. — 'Fille de Brahmâ et femme du saint richi. Le nom dérive de *hal-* « labourer » et « privatif ; et comme Indra c'est l'air, on peut en inférer que primitivement l'union d'Ahalyâ et d'Indra, c'est la fécondation de la terre par les pluies de l'atmosphère. La terre non labourée d'abord est alors comme cultivée. Le reste du mythe s'explique par des considérations analogues que toutefois nous omettons. Du reste, il est entendu que de bonne heure l'allégorie fut oubliée de presque tous ceux qui la répétèrent. — 'Gâoutama. C'est le stratagème de Jupiter à l'égard d'Alcmène, mais V. 19. — 'En général « saison », par suite « époque » ou « période », plus spécialement « période où l'approche de la femme est permise à l'époux par la loi religieuse ». Cette période comprend

-22, 23-. Ces mots dits à la femme de l'ascète, il s'évade tout troublé de la cabane du mouni ; il hâte sa marche, il appréhende la rencontre de Gâoutama.

-23, 24-. Tout à coup, il aperçoit Gâoutama qui s'avance, éblouissant de splendeur, ne pouvant qu'à grand'peine être vaincu par les Dévas eux-mêmes, tant les forces que confèrent les austérités ont augmenté sa puissance ;

-24, 25-. Et tout mouillé de l'onde pure des étangs sacrés, comme une flamme qu'asperge le lait épais. A cet aspect, Çakra est saisi d'une consternation profonde.

-25, 26-. En revanche, dès que le souverain des Dévas apparaît à ses yeux sous ce costume d'anachorète, le solitaire, en possession de tant de vertu, fait entendre à l'infâme ces mots, qu'il profère sous l'impression du courroux :

-26, 27-. « De même que tu t'es emparé de mon extérieur, » être criminel, pour commettre ce qui jamais n'eût dû être » commis⁹, de même, puisses-tu devenir incapable d'en- » gendrer ! »

-27, 28-. A peine ces paroles eurent-elles été décochées sur lui par l'indignation du magnanime Gâoutama, que le Déva aux mille yeux se vit, ô fils de Raghon, dans l'impossibilité d'avoir des fils¹⁰.

-28, 29-. Indra resta dès lors tout énervé, privé de sa force reproductrice, vaincu qu'il était par le saint aux effrayantes austérités ; il entra au domaine de la débilité.

-29, 30-. Après qu'Indra eut ainsi été anathématisé par sa bouche, l'admirable mouni lança aussi l'anathème sur son épouse. « Une quantité incalculable d'années s'écoulera, ô » perverse et criminelle créature, pendant lesquelles

-30, 31-. » Tu resteras sans interruption subissant la pénitence de ton crime, privée de toute assistance, couchée sur » la cendre et privée en cette forêt de la vue de tout être animé.

¹⁰ des 16 jours qu'indique Manou (III, 45 et 46). — ⁹ L'adultère alors équivalant à l'inceste (Manou, XI, 54 et comment.). Pour les peines, V, XI, 103, 104. Le crime était d'autant plus grave que, selon une tradition (fort bizarre sans doute), Gâoutama était le gouron d'Indra. —

¹¹ *Petatur vrîchândou bhôumdou*, en lat., *cecidere ambo testes humi*. —

31, 32. » Quand, enfin, Râma, le fils de Daçarastra, mettra le pied dans cette épouvantable forêt, le voir te vaudra la rémission de tes fautes»,

32, 33. » O femme de faible, bien faible intelligence ! — et lui rendre les devoirs de l'hospitalité, te purifiera de ta concupiscence. Pleine du délire de la joie, tu reviendras alors chercher ma présence : nul doute à ce que je dis. »

33. Le majestueux Gâoutama, quand il eut apostrophé en ces termes la coupable épouse,

34. Alla occuper des localités pures que peuplaient des Siddhas, des Tchâranas, sur les sommets de l'Himavat, et recommença là les macérations les plus ardues.

SARGA L.

VUE D'AHALYA.

(Ahalyâdarçanam.)

1. Quand Çakra se vit frappé de l'impossibilité de se reproduire, l'âme épouvantée, il dit à tous les Dévas, Agni en tête, et aux Siddhas, aux Richis, aux Tchâranas réunis avec ceux-ci :

2. « Au moment où je travaillais à empêcher les austérités de Gâoutama, m'est arrivée, grâce à la fureur à laquelle le saint a donné carrière, une grave mésaventure, à moi qui n'y travaillais que par zèle pour l'intérêt des Immortels.

3. » Grâce à cette fureur, me voici frustré de la faculté reproductrice, et voici sa femme bannie d'auprès de lui ; toutefois, par ceci même qu'il a lancé des imprécations, voilà ses pénitences annulées, et j'en suis l'auteur.

4. » O bataillons d'Immortels, et vous, troupes de Richis, vous Tchâranas, ayez donc tous, puisque c'est pour servir les intérêts des Immortels que m'a été infligée cette impossibilité d'engendrer, ayez l'obligeance de rétablir en moi la puissance engendrante. »

Dhoulapâda. — Sourakâryârtham aphaṭam saphaṭam karitum

5. Les paroles de Catakraton¹ entendues, les Dévas, Agni en tête, rassemblèrent les bandes de Pitris et leur tinrent ce langage :

6. « Le bœlier que voici est pourvu des organes générateurs; ces organes manquent à Çakra : coupez ces organes à l'api-mal, et qu'ils soient adaptés au grandiose Indra.

7. » Le bœlier qui se trouvera ainsi réduit à l'impossibilité de se reproduire, acquerra, par l'intervention de vos nobles puissances, de hauts motifs de satisfaction; et grande, très-grande, sera sa récompense.

8. » Trouvez donc bon de retrancher au bœlier les organes reproducteurs et d'en gratifier Indra, qui n'a perdu la virilité qu'en servant les intérêts des Immortels, ô vous les ancêtres grandioses². »

9. Dès qu'ils eurent ouï le discours des Dévas, en tête desquels était Agni, les Pitris détachèrent les organes reproducteurs du bœlier, puis ils les donnèrent à Indra.

10. Depuis ce temps, ô rejeton de Kakoutstha, les Pitris recevant les oblations se nourrissent de chair de bœlier à qui manque la puissance génératrice, et non de bœlier qui l'aît encore.

11. Et depuis ce temps aussi, ô descendant de Kakoutstha, Indra n'a d'autres organes générateurs que ceux du bœlier, grâce à la puissance extraordinaire de Gâoutama dont immensurable est la vigueur.

12. Ceci posé, entre promptement dans l'ermitage de Gâoutama, Râma sublime prince, et dégage cette radieuse Ahalyâ que frappa la malédiction.

13. Les paroles de Viçvâmitra entendues, Râma, ayant Lakshmana près de lui, et Viçvâmitra lui-même ouvrant la marche, se dirigea vers l'ermitage,

14. Et il aperçut, éblouissante, resplendissante des éclairs de la macération, celle que tous les Immortels réunis, y compris Indra, ne pouvaient regarder en face : elle reluisait

erhatha. — ¹S. 1, n. 80. — ²Pitāmahaḥ. On a vu son sens usuel (« aînés ») S. 36, 8 (n. 6), et S. 42, 4 (cp. n. 1); mais ici « mahāh » a comme double sens et même on dirait que les 2 sens se cumulent, se fondent. —

15. Comme une céleste image à la formation de laquelle le créateur mit ses efforts, comme une flamme étincelante que la fumée entoure de toutes parts,

16. Comme l'éclatante irradiation de la pleine lune sous les nuages enveloppés de brumes épaisses, et comme au milieu des eaux l'invincible, l'incandescente lumière du soleil.

17. En effet, la parole de Gâoutama l'avait rendue inaccessible aux regards des trois mondes jusqu'à l'apparition de Râma.

18. Les deux rejetons de Raghon en l'apercevant se jetèrent à ses pieds, qu'ils em brassèrent : elle, de son côté, se rappelant l'allocution de Gâoutama, leur paya son tribut d'honneurs,

19. Leur offrant la lotion des pieds, l'arghya, le siège, tous actes conformes aux prescriptions et dont elle s'acquittait l'esprit joyeux. Et ces hommages étaient accueillis par Râma, ainsi que la règle veut qu'on les accueille.

20. Alors résonnèrent les instruments de musique des Dévas : une pluie de fleurs tomba du ciel⁴ ; des Gandharwas, des Apsarases vinrent et formèrent un vaste concours.

21. « A merveille ! à merveille ! » s'écrièrent les Dévas honorant Ahalyâ, qu'achevaient de sanctifier⁵ ses effrayantes pénitences au moment de l'arrivée de Râma.

22. Le majestueux Gâoutama en même temps apercevait tout de son regard rival du regard des dieux, et il venait rendre son hommage au héros survenu en son manoir.

23. Réuni ensuite à sa femme Ahalyâ, purifiée⁶, il se remettait ultérieurement, de concert avec Ahalyâ, aux peines de la vie pénitentiaire.

24. Pour Râma, et lui aussi, après que l'accueil le plus honorifique lui eut été fait par Gâoutama le riche par excellence, sans manquer en rien aux règles, il repartit et se porta du côté de Mithilâ.

SARGA LI.

RENCONTRE AVEC DJANAKA.

(Djanakasamâgamah.)

1. C'est vers la région nord-est que Râma se dirigeait alors

⁴Cp. S. 25, 5, et S. 4, -87, 88.—⁵Vîçouddham. — ⁶Soutâya. Les Indous

avec Lakṣmana, Viṣvāmitra marchant en tête. Un emplacement préparé pour le sacrifice s'offrit à son regard.

2. A la vue de l'appareil sacrificatoire, Rāma s'écria, s'adressant au monni tigre des mounis : « Oh ! qu'il présentera de magnificence, le sacrifice du magnanime Djanaka ! »

3. Voici des milliers et bien des milliers de brāhmanes ! et diverses sont les contrées qu'ils habitent, et divers les idiomes locaux qu'ils possèdent en perfection¹. Tous se réunissent en ces lieux ;

4. » Et l'on aperçoit leurs demeures brāhmaniques, leurs véhicules brāhmaniques. Cherchons un poste commode où nous puissions nous établir. »

5. Ces paroles du magnanime Rāma entendues, Viṣvāmitra opéra son entrée en un lieu écarté où l'eau abondait.

6. Instruit bientôt après cela de l'arrivée de Viṣvāmitra le riche, le monarque de Mithilā, précédé de l'irréprochable Çātānanda² son pourouhita,

7. Et accompagné de ses autres ritvidjs, s'avança en toute hâte, la coupe hospitalière à la main, et l'offrit à l'anachorète obligeamment accueilli, quand elle eut été bénite au préalable avec les formules sacrées.

8. Une fois reçu de Djanaka ce tribut de civilités, le solitaire par excellence demanda au monarque par excellence des nouvelles de sa santé, demanda si ses sacrifices aboutissaient³.

9. Tous les autres mounis qui s'étaient rendus là, et avec les mounis le pourouhita, s'entendirent de même, chacun à leur tour et comme le voulait la convenance, demander comment ils se portaient.

10. Le roi ensuite, dans l'attitude de l'andjali, dit à cet ascète le plus parfait des ascètes : « Voici un siège préparé pour toi ! aie pour agréable de t'y placer. »

voient en Ahalyā, malgré sa faute, une des 5 vierges (*pañcākanyāh*).

— ¹ *Deçabhāchādhikārinām*. Ainsi, dès cette époque existaient des idiomes locaux. Le fait est simple et pourtant il est digne de remarque. Étaient-ce, ou du moins étaient-ce tous, des dialectes du samskrit ? y avait-il déjà du prakrit, de l'apabhraṇça ? — ² V. S. 49, n. 5. *Brahmā* et *Viṣṇu* ont aussi ce nom, dont le sens est « à cent bonheurs ». — ³ *Yadjanasām riddhyam*. Cp. S. 2, n. 25, puis S. 21, 9 et 10,

11. Interpellé en ces termes par Djanaka, Vigvâtmica le grand mouni prit place sur le siège ; et alors prit place aussi le rādja, les ministres l'accompagnant.

12. Le sage ainsi installé sur son siège, il s'approcha de lui, et prenant l'attitude de l'andjali, il dit : « Voilà un jour qui me met en possession de l'amrita, illustre mouni ;

13. Un jour où les Dévas daignent couronner de succès mon sacrifice et le rendre fructueux ; oui, un jour où je cueille les fruits du sacrifice, puisque ton arrivée signale le jour !

14. C'est une vive satisfaction, c'est une haute faveur pour moi, ô grand anachorète, que de t'avoir, toi et ton cortège, pour témoin des cérémonies pures qui termineront mon sacrifice¹.

15. Douze jours encore doivent s'écouler jusqu'à la consommation du sacrifice, m'ont assuré les Brahmanes ; ce temps passé, tu verras les Dévas venir ici goûter les offrandes,

16. Pour l'amour de moi, séjourne ici ces douze journées durant en compagnie de tous ces maîtres des védas et porte-nous bonheur : vous repartirez ensuite, mais d'abord recevez l'hospitalité.

17. Dis-moi cependant, tigre des mounis, quels sont ces deux adolescents qu'on prendrait pour le couple flamboyant des Koumâras et qui portent des ailes de corbeau². A qui doivent-ils le jour ? et quel sujet les fait venir ?

18. Qu'ils ont la poitrine large, les bras longs ! Le glaive, le carquois, l'arc arment l'un et l'autre, ils ressemblent aux Açvins pour l'extérieur. Quel est leur père, à ces deux êtres dont la vue est enchanteresse ?

19. Et dans quel but ont-ils tous deux entrepris ce voyage, ces héros aux beaux membres juvéniles, et dont la forme irréprochable rivalise avec celle des Dévas ? Je languis du désir de l'apprendre. »

20. Les paroles du magnanime Djanaka entendues, le soli-

mais surtout K. II, S. 99, le passage où Bharadvâdja et Bharata se demandent si tout va bien, l'un rādja, koche, bale, pour, l'autre çarite, tchâgnithou tcha çichyechoy mrigapakahichou. — 'Avabritam, souvent « le bain après le sacrifice », mais au fond « tout ce qui complète, ce qui parfait le sacrifice ». — S. 25, 6, B. 5. Cette image se-

taire lui dit, « Tu vois là les deux généreux fils de Daçaratha ».

21. Puis il lui conta toute la série de leurs voyages, les Rākchases mis à mort, le séjour au manoir de l'issue Prospère et l'apparition à Viçāla,

22. La mise à fin de la malédiction de Gāoutama et Ahalya contemplées par eux⁶. « Et Rāma, » dit-il de plus, « était venu animé du désir de contempler l'arc. »

23. Ainsi parla, ne cachant aucun détail au magnanime Djanaka ce personnage d'éclatante sainteté, Viçwāmitra le grand mouni, et il se tut.

SARGA LII.

ALLOCUTION DE ÇATANANDA.

(Çatānandavākyaṃ.)

1. Lorsque ces paroles du Viçwāmitra, le sage profond, eurent retenti à son oreille, l'extrême allégresse fit tressaillir Çatānanda, le pénitent aux austérités grandioses,

2. Le fils aîné de Gāoutama⁷ et un de ceux que la macération investit de fulgurantes splendeurs : oui, immense fut, à l'aspect de Rāma, l'admiration à laquelle il arriva.

3. Apercevant, assis l'un près de l'autre, et Rāma et Lakchmana si semblables l'un à l'autre, Çatānanda dit à Viçwāmitra le premier des mounis :

4. « O toi des mounis le plus parfait, as-tu fait voir ma glorieuse mère au magnanime Rāma le fils de roi ici présent?

5. Rāma, ce prince généreux, si digne de tous les honneurs, a-t-il reçu cordial et loyal hommage d'Ahalya, cette infortunée?

6. L'as-tu racontée à Rāma de point en point, ô le sage par excellence, cette ancienne aventure qui eut lieu un jour entre ma mère et le Déva?

7. O descendant de Kouçika, est-elle enfin rentrée auprès

⁶ viśvāda trīs-sauv. — ⁷ Ahalyāyāc tcha dāryanam Rāmasya dhanoucheç tchēva ajtānāsārtham oupāgamam. — ⁸ Richteromā: V. 8. 21, n. 1. —

⁹ Effraction à remarquer provisoirement, qu'il s'agit de comparer des détails ultérieurs. Le poète, en va le voir, appuyé sur ce point, 5 śloka du-

de mon vénérable père, cette mère qu'a si longtemps brûlée la flamme de l'imprécation de mon père ? la vue de Râma l'a-t-elle enfin purifiée ?

8. Et lui-même, le noble gourou, son âme est-elle enfin rassérénée, ô rejeton de Kouça ? et ma mère, épurée par une longue pénitence, l'a-t-elle vu lui faire joyeux accueil ?

9. Toi-même, enfin, Brâhmane, le gourou t'a-t-il entouré des honneurs dont tu es digne ? et n'arrives-tu ici, sage à l'irradiation grandiose, que comblé des hommages du magnanime auteur de mes jours ? »

10. Cette allocution entendue, le glorieux Viçwâmitra répondit à Çatânanda par ces paroles, lui, le maître de l'art de la parole.

11. « Il n'a rien été omis, Brâhmane. Tout ce qu'il y avait à faire je l'ai fait. Le gourou s'est réconcilié avec son épouse comme le fils de Bhrigou³ avec Renoukâ⁴. »

12. Sitôt qu'il eut ouï ce langage de Viçwâmitra le sage profond, Çatânanda s'adressa en ces termes à Râma :

13. « Sois le bienvenu, ô le plus parfait des enfants de Raghou. C'est heureux pour moi de te voir, ô prince splendide, arriver en compagnie de Viçwâmitra au sacrifice de notre souverain à l'âme grandiose,

14. Car il dépasse l'intelligence, cet être qui ne respire que le devoir, ce râdjarchi à l'immensurable éclat, ce Viçwâmitra si resplendissant, ce gourou suprême, enfin, en qui tu as ton gourou.

15. Va, Râma, il n'est, sur quelque point de la terre que ce soit, nulle créature plus fortunée que toi, puisque à ta prospérité veille Viçwâmitra, ce trésor de pénitences !

16. Ecoute quel fut jadis la vie du magnanime rejeton de

rant. — ³Djamadagni, père de Paraçou-Râma. Le patronymique *Bhargava* du reste est commun à plus d'un sage divin. — ⁴Femme de Djamadagni. Son infidélité n'avait eu lieu qu'en pensée, à la vue d'un beau Gandharwa qui traversait les airs. Soudain l'époux enjoignit à leur fils de le venger en immolant sa mère. Il fut obéi. Mais l'ordre accompli, le jeune brâhmane, auquel son père, en raison de sa docilité, offrit l'octroi d'un don à son choix, demanda que sa mère ressuscitât ; et Renoukâ, soudain rendue à la vie, entra en grâce près de

Kouça, apprends combien de vigueur, de supériorité, de vertu contemplative fut employé par l'illustre mortel⁵.

17. Longtemps il régna. Oh ! comme il était fidèle à tous les devoirs ! comme il triomphait des ennemis ! comme il s'entendait en justice ! Quelle activité que la sienne ; que de zèle pour la conservation de ses sujets !

18. Du sang du suprême générateur sortit le roi Kouça ; Kouça donna le jour au puissant, à l'équitable Kouçanâbha ;

19. Le fils de Kouçanâbha eut nom Gâdhi ; et c'est de Gâdhi, de cette haute intelligence, que naquit le resplendissant Viçwâmitra, le mouni par excellence⁶.

20. Or Viçwâmitra, ne respirant que le devoir, administra ces régions, occupa le trône, régît l'empire plus d'une myriade d'années durant.

21. Ayant un jour réuni des troupes formant six corps d'armée⁷, le puissant potentat, environné de ces troupes, se mit à faire le tour de son royaume.

22. Fleuves et montagnes, forêts et cités, virent successivement les pérégrinations de l'illustre râdjâ, — qui finalement parvint

23. A la demeure solitaire de Vaçichtha où maintes espèces de fleurs, de fruits, d'arbres se mêlaient et autour de laquelle maint groupe de sauvages animaux s'épandaient, que fréquentaient les Siddhas, les Tchâranas⁸,

24. Et où, perfectionnés par la pratique pénitentiaire, rivaux d'Agni et, à force de continuelles et bienheureuses rigueurs sur eux-mêmes, rivaux de Brahmâ, abondaient perpétuellement, au sein d'une résidence fortunée, des êtres à l'âme grandiose, voués aux grandioses observances,

25. Dont la nourriture se compose d'air et d'eau, la subsis-

Djamadagni. — 'Ici commence un long récit qui, brodé de digressions, s'étendra jusqu'au S. 67 inclusivement. Evidemment, il s'y trouve des interpolations ; mais les discuter ici n'est pas possible. — 'Presque tout ceci s'est dit déjà, S. 35 et 36. — 'D'ordinaire, 4 ; mais c'est bien *chadanginim* qu'on lit ici, s.-ent. *akchaouhtnim*, qui va se voir à l'état de dhatou, çl. 22. [Au sens propre, *akchaouhtini* est cent quintillions.] — 'Génies danseurs, qui chantent en dansant et font ainsi l'office de bardes des Dévas [*tchar*==*mov.* en lat. ;

tance de feuilles sèches, l'alimentation de fruits et de racines, et qui se sont domptés eux-mêmes, vainqueurs de l'irascibilité, vainqueurs de leurs sens,

26. Ayant d'ailleurs près d'eux, et nombre de ces riches aux purifiantes macérations⁹ qui vivent de grains broyés à l'aide de pierre, de farine non blutée¹⁰, et des Bálakhilis¹¹, qu'absorbent sans cesse la prière à voix basse ou les sacrifices.

27. C'est cette demeure souveraine de Vuçichtha¹², la résidence brâhmanique par excellence, qui s'offrit aux regards du magnanime Viçwâmitra, le plus valeureux des vainqueurs¹³.

SARGA LIII.

SUITE DE L'ALLOCUTION DE ÇATANANDA : L'INVITATION A VIÇWAMITRA.

(Çatānandavākya Viçwāmītranimantṛaṇam.)

1. C'est avec la satisfaction la plus vive que le puissant Viçwâmitra découvrit Vuçichtha ; et le héros s'inclina respectueusement devant la fleur de ceux qui murmurent la prière.

2. De son côté, après avoir prononcé, « Sois le bienvenu, » le magnanime Vuçichtha indiqua, comme la convenance l'exige, un siège au souverain de la terre.

3. Et quand une fois il fut établi, Viçwâmitra, le sage profond, sur le siège de kouça choisi, des fruits, des racines lui furent alors offerts par l'admirable solitaire.

4. Ayant ainsi trouvé honorable accueil de la part de Vuçichtha, le rādjà de haute vertu le questionna sur la prospé-

tcharana « pied », *tchārana*, « danseur », « acteur »]. — ⁹ *Prakṣāla-nér*. D'ordinaire « lavage », « nettoyage ». — ¹⁰ *Dantoloukhatibhis*. — ¹¹ Génies de la taille des Pygmées et fils de Brahmā. L'idée de ces êtres singuliers n'a-t-elle pas pour point de départ les bonds, les formes, les caprices, les malices de quelque petite espèce de singe ? Ctésias a pris des Cynocéphales pour des hommes, et place au centre de l'Inde un peuple pygmée tout noir, en qui Weyrauch a cru reconnaître des Kadakédas ; on connaît Hanoumat et ses suivants ; les Cercopes, les Satyres offrent même aspect, et peut-être aussi les Arimes. — ¹² C'est Vuçichtha le pouruhita de Daçaratha. — ¹³ *Bjayatām prachtho* ; et de même, sauf la terminaison, S. 53, 6. Dans l'it., de guer-

rié de son état, et quant aux disciples, et quant à ses hommes d'armes à fruits².

5. Oui, ainsi parla le puissant Viçvâmitra. « De tous les mortels tout va pour le mieux, » répondit Viçvâmitra le monarque parfait. Après quoi,

6. Dès qu'il vit commodément installé sur un siège Viçvâmitra le râdjâ, le victorieux, le plus brave des victorieux, le fils de Gâdhi, soudain l'ascète aux grandioses observances, le fils du brâhmane, lui fit les questions suivantes :

7. « Tout est-il chez toi sur un pied prospère, râdjâ ? charmant les populations par l'équité, ton administration tutélaire est-elle, selon le devoir de qui gouverne, toujours équitable ?

8. » Tes serviteurs sont-ils bien entretenus, et sont-ils d'une imperturbable docilité à tes ordres ? Tous tes adversaires ont-ils été défaits par ton bras, ô héros qui anéantis les adversaires ?

9. » Tes armées, tes trésors, tes amis prospèrent-ils, ô religieux monarque ? prospèrent-ils, ô tigre parmi les hommes, ô cœur irrépréhensible, les enfants de tes enfants ? »

10. « Tout va bien partout, » lui répondit Viçvâmitra aux irradiations grandioses, avec un profond respect.

11. Ainsi causèrent bien longtemps, filant un colloque où respirait le devoir, les deux sages animés d'une joie extrême et se tenant mutuellement à leur satisfaction.

12. Enfin, au bout de la conversation, le seigneurial Vaçichîtha, le mouni par excellence, adressa ces paroles à Viçvâmitra, avec un visage qui semblait sourire :

13. « Je souhaite donner, ô puissant, ô incomparable poten-

rié. — ¹ *Tam agnâhoṣṭa cīpucchou*. Les 2 locatifs tombent ensemble sur *baṅgalaṃ* (et non sur *papratchēkha*). Cependant l'a. dit, comme avec trois locatifs égaux et distincts, *il richiensi della prosperità sua, deḥaṇero suco, de' suoi discepoli*. — ² Exactement « à fruits et sans fleurs visibles ». *Manou*, I, 47: *Apouchpāḥ phaleyaṇṭo ye, te vanar-paleyaḥ*. [Autour des demeures des Mounis abondent toujours les champs d'herbes comestibles pour l'homme et de racines, ainsi que les arbres à fruit ; et la mention s'en retrouvera souvent. On devine pourquoi : tout ascète est *pāḥamodāphalāyana*.] — ³ *Prasannaḥ* ten.

« tat, et à ton armée et à toi, l'hospitalité dont vous êtes dignes... Oh ! accepte,

14. » Accepte ici, seigneur, l'accueil que je t'offre. Tu es de tous les hôtes, ô rādja, le plus parfait. Nous devons donc mettre tous nos efforts à te rendre honneur. »

15. A ce langage de Vaçichtha, Viçwāmitra, le souverain de la terre, le rādja, s'écria : « La chose est faite ! tu m'as honoré par cette

16. » Offrande même de racines et de fruits qui sont ta richesse, ô noble et radieux ascète, par l'eau qui m'a lavé les pieds, par celle qui m'a purifié la bouche, par la contemplation, enfin, de ta vénérable personne ;

17. » On m'a rendu bien complètement, ascète à l'aurole grandiose, ce qui devait m'être rendu d'honneurs. Je pars. Louange à toi ! Regarde-moi d'un œil favorable. »

18. Ainsi s'exprimait le rādja. Plus vives furent les invitations derechef et derechef réitérées par le grandiose, par le généreux Vaçichtha.

19. « Hé bien, j'y consens, » répondit à Vaçichtha, le fils de Gādhi, « qu'il en soit comme le désire ta seigneurie, ô chef puissant des mounis⁴. »

20. Ces mots prononcés, l'ascète à grandioses irradiations, Vaçichtha, la fleur de ceux qui murmurent la prière, appela joyeux l'immaculée dispensatrice de tout ce qu'on souhaite :

21-. « Viens vite ici, » dit-il, « ô Çabalā⁵, écoute ma voix ! »

-21, 22-. « Tu vois ce monarque qu'accompagne son ar-

Des sages ne rient jamais entièrement. L'it., *sorridendo*. — 'Ou « taureau des mounis », *mounipoungava* : cp. S. 21, n. 13. — 'La même, quant aux attributs, que la fameuse vache allée céleste Kamadhénu (d'où, suiv. nous, la Camasène latine, femme de Janus), et la même peut-être au fond (cp. n. 7, et S. 54, n. 16), quoi qu'on puisse en penser. En tous cas, Çabalā revient en fin de compte à désigner allégoriquement l'abondance en qq. sorte spontanée de richesses et de ressources fournies aux brâhmanes. Mais qui les fournit ? quel est le mode de fourniture ? Ceci préciserait l'allégorie, mais ceci n'est guère possible à déterminer. On sait le vague des conceptions mythologiques. Toutefois, 4 ou 5 mots s'offrent d'abord à la pensée, Propriété, Redevances, Droits de sacerdoce, Bons, Gestion ou Economat. Aux 4 premiers correspond

» mée, j'éprouve le vif désir de leur faire un accueil hospitalier, la chère la plus exquise, la plus splendide : viens m'en fournir les moyens, toi.

-22, 23-. » Quoi que ce soit que l'on recherche, que l'on aime, parmi les six sortes de saveurs⁶, vache céleste aux mamelles fécondes à souhait⁷, épanche-le ici pour l'amour de moi.

-23. » Suc, mets solides, breuvages, sirops, jus exquis comme l'amrita⁸, hâte-toi, ô Çabalâ, d'élaborer en faveur du monarque que voici tous les préparatifs de l'hospitalité la plus brillante.»

SARGA LIV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : DIALOGUE DE VAÇICHTHA ET DE VIÇWAMITRA.

(Çatānandopākhyāno Vaçichthaviçwāmitrasamvādaḥ).

1. Oûies les paroles de Viçwāmītra, ô destructeur de tes antagonistes, Çabalâ aux mamelles fécondes à souhait versa, répartit à chacun l'objet de ses prédilections, de ses désirs.

2. Les cannes à sucre, les rayons de miel, les graines de riz grillées, le suc fermenté des fleurs du lytre broussaille¹, et les spiritueux d'élite, breuvages exquis et comestibles de toute espèce,

3. Viandes à sucer, viandes à manger et riz bouilli par

la création des produits : l'économat les rassemble, les répartit, les emploie, les tient tout prêts, et y puise, l'instant venu. Ajoutons, et ceci devient un point de départ pour des recherches historiques, que Vaçichtha (ou la suite des Vaçichthas, cp. S. 59, n. 6) revêt l'aspect de souverain ecclésiastique analogue aux dalaï-lamas du Tibet, aux daïris du Japon, aux grands-prêtres de Comana, etc. [Quant à l'étymologie de Çabalâ, quoique comme nom commun le mot n'existe pas, on peut y voir *ḍala* « puissance » et *çam-* « dompter », « réprimer » les passions, d'où qq. chose comme *ascetarum opes*. — 'Le doux, le salé, le piquant, l'amer, l'acide, l'astringent. — 'Kāmadhauḥ, « de laquelle on peut traire (s.-ent. tous les biens) à volonté ».] — 'Le breuvage d'immortalité. — 'C.-à-d. du *lythrus fruticosus*. En samsk.

monceaux aussi énormes que des montagnes, puis des assaisonnements, des gâteaux, des lacs de crème,

4. Puis cent variétés de sucres délicieux et les six saveurs à pleines tonnes², mille variétés de juleps.

5. L'allégresse la plus vive régnait par toute l'armée de Viçwāmītra, où tant de masses humaines alors cumulaient joyeuse existence, larges subsistances³, ô Rāma, grâce au traitement délectable de Vaçichtha.

6. Quelque fantaisie que conçussent ou les uns ou les autres, soudain Çabalā y pourvoyait en profusion, prince qui exterminait les ennemis.

7. Tout entière donc l'armée du rādjarchi Viçwāmītra, trouvant un accueil honorable, où tout était à souhait, goûtait les charmes d'une âme contente et d'une chère abondance⁴.

8. Oui, le roi et toute sa cour, le roi et tous les brāhmanes et son pourōhita, oui, le roi et tous ses ministres et conseillers, le roi et toute la domesticité, ainsi que les troupes et les animaux de transport⁵,

9. Eprouvaient la plus haute satisfaction. Le roi dit à Vaçichtha : « Tu m'as comblé d'honneurs, ô toi qui mérites les honneurs, brāhmane à l'immense munificence!

10. » Ecoute bien les paroles que je vais t'adresser, maître de la parole ! Je t'offre cent mille vaches en échange ; donne-moi Çabalā⁶.

11. » Car c'est un joyau que Çabalā, vénérable ascète, et c'est au monarque qu'appartient la jouissance de tout joyau⁷. » Cède-moi donc Çabalā. En bonne justice, elle m'appartient. »

mercyam (sa liqueur bien entendu et non la plante). — ²*Chad rasānām bhāḍjanānti souparnānti*. — ³*Hrichtapouchta-*, comme S. 6, çl. 6 (*V.* note). — ⁴*Encore hrichtapouchtam*. — ⁵*Vāhanab*, qui comprend tout l'attirail des transports, animaux et véhicules; mais, les véhicules, c'est clair, sont à mettre de côté. — ⁶Il est naturel de voir ici dans Çabalā une terre opulente et fertile dont Viçwāmītra convoite la possession; mais peut-être serait-ce un tort de n'y voir que cela. Cp. S. 3, n. 4. — ⁷Le sophisme est des plus curieux. Il implique d'ailleurs un fait remarquable de législation, fait autour duquel les personnes instruites en grouperont bien d'autres. Notons pourtant que semblable législation ne fut en vigueur qu'en qq. pays et à qq. époques. L'esprit

12. Interpellé en ces termes par Viçvâmitra, le vénérable et parfait mouni, esclave de la justice, répondit au roi de la terre :

13. « Ni pour mille centaines ni pour des centaines de décuples millions⁸ de vaches, ô râdjâ, tu n'auras de moi Çabalâ, en don, ni pour des monceaux d'argent.

14. » Çabalâ n'a pas mérité de moi l'abandon. O toi qui domptes l'ennemi, Çabalâ est à tout jamais mon inséparable compagne, comme la réputation est la compagne du sage.

15. » En elle résident mes offrandes aux Pitris et mes offrandes aux Dévas⁹ ? C'est par elle que je maintiens en moi le principe vital ; c'est d'elle qu'émanent mes sacrifices au feu. C'est grâce à elle aussi, que je puis pratiquer la gratification à tous les êtres animés¹⁰, l'holocauste du lait¹¹.

16. » Que ma voix procède au cri Swâha ! swâha ! ou qu'elle procède au Vachat ! vachat¹² ! ou, enfin, aux invocations d'heureux augure lors du sacrifice, que j'accomplisse diverses hautes et mystérieuses formes¹³ du rituel, tout cela, j'en trouve la base dans Çabalâ, ô râdjarchi, n'en doute pas !

17. » Je ne prononce pas un mot qui soit inexact. Çabalâ est une source continuelle de joies pour moi. Pour vingt raisons, râdjâ, je refuse de te céder ce qui fait mes délices. »

de la loi indoue est tout autre. Manou (VIII, 37-39), en cas de découverte d'un trésor, donne, si la découverte vient d'un brâhmane, tout à ce brâhmane, si c'est le roi qui l'a faite, moitié aux brâhmanes, moitié au roi. Or, Vaçichtha est brâhmane. — ⁸ *Kotiçathér*, sans dire combien de centaines, tandis que le 1^{er} nombre est précisé *çatasa-hasrenâ*, au lieu de quoi le poète eût pu dire *lakchena*. — ⁹ *Havyam tcha kavyam tcha*. — ¹⁰ Une des 5 pratiques quotidiennes prescrites aux brâhmanes (Manou, III, 70) et dont trois sont énumérées ici, ou même 4, si *agnihotra* « sacrifice au feu » implique le devoir d'hospitalité [lecture et enseignement du Vêda, offrande aux Pitris, offrande aux dieux, hospitalité (c.-à-d. admission d'un hôte à la table où se mange partie des offrandes), don aux êtres animés (c.-à-d. le plus souvent aux animaux), telles sont ces 5 pratiques]. — ¹¹ *Homas*. On peut se demander en quoi le *homa* diffère de l'*agnihotra* (un peu plus haut). L'addition « de lait » répond à la question et met à même d'apprécier jusqu'à quel point il y a là double emploi. — ¹² *Swâhâkâravachatkârâdau*. La 2^e acclamat. (*vachat*) se prononçait, quand l'offrande grillait ; la 1^{re}, en l'offrant aux dieux [elle implique *sou* « bien » ; et c'est d'elle que vient *evoc* (*sou*=*sv*, témoin le zend *hou*, etc. ; *aha*=*af*). — ¹³ *Vidhyâs* : cp. S. 22, 6, et S. 25, titre et çl. 12, où nous tradui-

18. Au discours de Vaçiththa, Viçwāmitra répondit en ces termes avec plus de véhémence que jusqu'alors, et sa parole était d'un maître de la parole :

19. « Hé bien ! je te donne, en les accompagnant chacun de tous les harnachements d'or, colliers d'or, aiguillons d'or et ornements d'or, quatorze mille éléphants !

20. » Et des chars d'or à quatre chevaux éblouissants de blancheur, je t'en donne huit centaines, de ces chars que décorent chacun cent sonnettes retentissantes !

21. » Et outre ceux-ci¹⁴, des chevaux de noble patrie, de noble race, et pétillants d'énergie, c'est onze mille que je te donne, ô religieux parfait !

22. » Et des vaches divisées en maintes bandes que distingueront leurs nuances, je t'en donne dix millions ! mais cède-moi Çabala. »

23. Ainsi parlait, au vénérable mouni, Viçwāmitra le profond. « Non, non, je ne te donnerai pas Çabala ! » répliquait toujours l'ascète au rādja.

24. « Car c'est mon joyau, car c'est ma richesse, car c'est tout mon trésor, car c'est ma vie.

25. » Si au jour de l'interlune, si à la pleine lune, si lorsque je sacrifie, les cérémonies aboutissent heureuses, c'est à elle, rādja, que tout tient, ainsi que tous les rites divers.

26. » C'est elle qui est la racine de tout ce que j'opère¹⁵, ô rādja, n'hésite pas à le croire ! Qu'est-il besoin de s'étendre en longues paroles ? Je ne donnerai pas celle à la mamelle de qui l'on trait tous les biens qu'on souhaite¹⁶. »

SARGA LV.

DISCOURS DE VAÇICHTHA.

(Dhenouhara'ne Vaçicthavākyaṃ).

1. Comme Vaçicththa le mouni s'obstinait à ne pas se des-

sons autrement. — ¹⁴ Nous ajoutons, pour montrer que ce ne sont pas les chevaux de trait du çl. 20. — ¹⁵ *Kriyāḥ sarvāḥ*, mais le sens revenant à *quidquid cœrimoniarum operor*, comme en grec. comme en latin *facio* (*sue, ovis, bovis faciat*). — ¹⁶ *Kāmadohiṇīm* : cp. S. 53,

saisir de la vache des richesses à souhaits¹, alors Viçwamitra le rādja porta la main² sur Çabalâ.

2. Ravie par l'ordre du monarque à l'âme vaste, ô Râma, Çabalâ s'abandonnait à ses pensées, à ses réflexions, tout en exhalant ses plaintes et presque épuisée par la douleur :

3. « Comment se fait-il que je sois abandonnée du magnanime Vaçichtha, moi, que les satellites du monarque entraînent, moi, infortunée que navre l'excès de l'affliction ?

4. « Quel tort ai-je donc eu envers le maharchi abîmé dans la contemplation, pour qu'il me délaisse, moi qui n'ai rien commis de mal, moi qu'il aime, moi qui lui suis dévouée, moi si équitable ! »

5. Ainsi soupirait en elle-même Çabalâ, dont les gémissements se répétaient sans cesse. Bientôt, elle se dirige impétueusement, ô descendant de Raghou, du côté de Vaçichtha.

6. Bien que les satellites du monarque soient là par centaines, par milliers, elle les repousse ; elle arrive, rapide comme le vent, où posent les pieds de l'illustre solitaire,

7. Et dès qu'elle arrive, aux cris plaintifs que lui arrache encore le chagrin, elle mêle ces mots debout en face de Vaçichtha et faisant retentir l'air de mugissements plaintifs :

8. « O Seigneur, ô fils du Brâhmane, pourquoi m'as-tu abandonnée, moi que les royaux satellites emmènent loin de ta société³ ? »

9. Interpellé en ces termes, le brâhmarchi répondit à la fugitive, dont le cœur était brûlé des feux du chagrin, répondit à l'infortunée, ce qu'il eût répondu à une sœur :

10. « Je ne t'ai point abandonnée, ô Çabalâ, et tu n'as pas démérité de moi. Mais c'est le monarque, le monarque dont si grande est la force, qui t'enlève à moi de force.

n. 7. L'it. dit *costei, fonte d'ogni cosa desiderata*. — ¹ *Kâmadhenoum* : V. S. 53, n. 5 et 6, et cp. 16 de S. 54. — ² *Taddharat*. — ³ Ici, nouveau aspect encore. Viçwamitra ne se borne plus à convoiter, à user de sophisme : il use de violence. — ⁴ Encore un pas dans l'action. Soit sentiment de faiblesse, soit détachement des biens de la terre, Vaçichtha se laisserait dépouiller : ses sujets ne veulent pas de la domination étrangère. Ainsi, au moyen âge, on vit des serfs de l'église vouloir rester ce qu'ils étaient et ne pas accroître au domaine laïque.

11. « Car, à mon avis, la puissance brâhmanique, la puissance du roi, ce n'est pas la même chose ! Au souverain le pouvoir ; il est de la race des Kchatriyas, et la terre est à lui.

12. » Vois l'armée ici présente ! elle est au complet : éléphants, chevaux, chars, tout y abonde ; puis des fantassins, des bannières ! puis des multitudes ! C'est là ce qui donne à ce ravisseur supériorité de puissance. »

13. Tel fut le discours de Vaçichtha : Çabalâ répondit modestement, et adressa, parleuse habile, les paroles qui suivent au Brâhmarchi dont immensurable était la splendeur :

14. « Non ! non ! ce n'est pas là ce qu'on dit ! la puissance du Kchatriya ne prime pas celle du brâhmane : ô brâhmane, la puissance brâhmanique est toute céleste ; celle du Kchatriya lui est inférieure¹.

15. » Il n'est pas de limite à ce que tu peux ; non, non, il n'a sur toi aucune supériorité de puissance, ce potentat, ce Viçwâmitra, dont si haute est la force. Ton éclatante majesté à toi n'est pas aisée à déborder.

16. » Commande-moi, ô brâhmane aux irradiations grandioses ! commande à celle qu'a nourrie ta puissance ! Va, les forces et la superbe de ce prince au désastreux esprit, tant qu'elles lutteront, je les battrai en ruine ! »

17. A ces mots de son interlocutrice, ô Râma, Vaçichtha, l'homme des grandioses austérités, s'écria : « Hé bien, fais naître une armée par laquelle périssent les bataillons ennemis ! »

18. La vache mugit : et soudain, ô royal richi, surgirent par centaines des Palhavas² ; et par eux fut taillée en pièces l'armée de Viçwâmitra, sous les regards mêmes de Viçwâmitra.

— « Nous avançons toujours. Voilà la grande thèse posée : « Qui l'emporte des pouvoirs, le spirituel ou le temporel ? » C'est une guerre du sacerdoce et de l'empire. Quel intérêt n'éveille pas la simple perspective d'un tel fait à de telles distances et à tant de siècles de nous ! et que de rapprochements, de réflexions ne suggère-t-elle pas ? — « Ici commence une énumération qui se terminera S. 56, 1 et 3 : elle est fort embarrassante. 1° Des 7 peuples, 5 sont donnés par le *Mânava dh.* (X, 43, 44) comme Çoudras issus de Kchatriyas dégradés pour avoir négligé les *saukâras* ; les Mletchtchhas (45) mentionnés, non comme peuple, mais comme groupe de peuples, ne sont pas moins méprisés, pour ne pas dire exécrés ; et l'on ne peut guère douter que

19. Raspiré au plus haut degré, les yeux étincelants de fureur, le rādja eut recours à ses armes de toute espèce ; et avec elles, il massacra les Palhavas.

20. A la vue de Viçwāmitra détruisant les Palhavas par centaines, Çabalā se remit à produire ; et les terribles Çakas¹ naquirent mêlés aux Yavanas².

21. Ces Yavanas, ces Çakas, réunis inondèrent la terre de leur mélange. Leur agilité dans l'exécution, leur vigueur étaient extrêmes. Leurs rangs étaient serrés comme les fibres du padma.

22. Ils portaient avec des haches de longues épées ; leur cuirasse et toute leur armure étaient d'or. Par eux tous les bataillons du rādja furent réduits en cendres, comme par des flammes incandescentes.

23. A l'aspect de ses troupes ainsi brûlées, une commotion profonde ébranla les sens du puissant Viçwāmitra, et il fit pleuvoir une grêle de flèches.

SARGA LVI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : L'ÉRÉMITIQUE RÉSIDENCE
DE VAÇICHTHA INCENDIÉE.

(Çatānandavākyaḥ Vaçichthāḥramadāhah).

1. Quand il aperçut ses soldats ainsi mis hors de combat

les Touchâras (les seuls qu'omette Manou) ne soient de la même catégorie. Il est au moins remarquable de voir les brahmes, les purs par excellence, défendus par de semblables impurs. 2. Les Palhavas, les Yavanas et les Çakas apparaissent deux fois (V. S. suiv.) sans mot spécial qui mette en relief le dessein de l'auteur (d'où peut-être on peut induire qu'un interpolateur a passé par là). Les Palhavas, vulg. les Perses, seraient, selon Lassen (*Alterth.*, 432 et 3), les Pactyes d'Hérodote au N. et à l'E. de l'Inde. Nul doute pourtant que leur nom ne soit identique à Pehlvi ; mais il se peut que les Pehlvis, d'abord en Scythie, aient formé deux branches, l'une qui s'établit au sud, l'autre qui resta dans sa patrie ou s'en éloigna peu. Ainsi les Bulgares, sur le Volga et au sud du Danube ; ainsi les Chrobates, devers les Carpathes et en Croatie ; ainsi en Asie les Mongols, en Mongolie et en Chine. Pehlvi du reste est le même mot que *Bastileus* ; et dès lors les Scythes royaux, avant d'émigrer vers l'est, ne sont-ils pas des Pehlvis ? — 'Nomades de la Scythie. — 'Même mot, dit-on, que « fils de Javan »

et frappés d'égarement par les traits de Viçwāmitra; Vaçichtha stimula la vache en disant : « Produis de nouveaux guerriers! »

2. Çabalā mugit : et soudain s'aperçurent là des Kam-bodjes¹ aux traits brillants comme le soleil, et de ses marmelles sortirent des Pahlavas avec des flèches à la main ;

3. Les régions de la génération donnèrent naissance aux Yavanas ; les organes excrétoires enfantèrent les Çakas ; les poils livrèrent passage aux Mleitchchhas², aux Touchâras³; qu'accompagnèrent les Kiratas⁴.

4. Ces nouveaux auxiliaires anéantirent en un clin d'œil l'armée entière de Viçwāmitra, y compris les fantassins, les chars, les chevaux, les éléphants, ô descendant de Raghou.

5. Spectateur de l'anéantissement de leurs phalanges, cent des fils de Viçwāmitra, revêtus de toute espèce d'armes,

6. Se précipitèrent, bouillants de courroux⁵, sur l'ascète la fleur de ceux qui murmurent des prières. Une simple exclamation⁶ suffit au grand monni pour les rendre la proie des flammes.

7. Tous, avec leurs chars et leurs chevaux et leur infanterie, tous furent réduits en cendres par le grandiose Vaçichtha en un moment, ces nombreux fils de Viçwāmitra.

ou Japhet, et peut-être que le grec *Iones* pour Ioniens. Nous aurions donc là les ancêtres des Ioniens? Nous n'en croyons rien. — ¹S. 6, n. 31. — ²Le plus souvent, nom d'extension très-vaste et dont la race privilégiée dans l'Inde usait, comme l'Hellène, de celui de barbare pour désigner en même temps et pour flétrir tout peuple d'un autre sang. Les Aryas étaient alors la nation dominante (les Mleitchchhas, en ce sens, sont tout ce qui n'est pas Arya : R., *Mlichta* « indistinct », et en parlant du langage « inarticulé », « mal articulé », en qq. sorte « sans parole », « brute »); mais évidemment ici c'est un nom de peuple. — ³Les manuscrits varient sur le mot, et ont, les uns, comme ici, *Touchâras*, les autres *Toukhâras* ou *Boukhâras*. En admettant (ce qui vaut mieux du moins que la 3^e leçon) *Touchâras*, l'on a sans doute le nom de quelque peuplade du nord, *touchâra* voulant dire « froid ». — ⁴Habitants de districts montagneux et sauvages, mais dans l'Inde. Comme nom commun, le mot veut dire, non-seulement « sauvage », mais « de taille naine » et « groom » (Cp. S. 52, n. 11. Le thème semble *kri*, disperser, d'où *kirati*). — ⁵*Sousankrouddham*. Ambigu, car il peut également qualifier et le neutre 1^{er} cas *çatam* et l'acc. masc. *Vaçichtham*. Toutefois, à l'exemple de M. Gorresio, nous prenons le premier parti. — ⁶*Houm!* (*houmkârena*, dit le texte : cp. n. 12 les éléments du

8. A l'aspect de ses fils inanimés ainsi que leurs troupes, Viçvâmitra, le colosse de puissance, sentit la honte et tomba dans la méditation, ô prince sans tache !

9. Tel que l'Océan qui n'a plus de flots impétueux, tel que le serpent dont on a brisé les dents, tel que le soleil dont pâlit la couleur et qui subit à l'improviste l'obscurcissement,

10. Ou tel que l'oiseau dont les ailes sont fracturées, ainsi le triste Viçvâmitra, frappé à mort dans ses enfants et dans son armée, frappé à mort dans son orgueil, frappé à mort dans son pouvoir⁷, en arrivait à se mépriser lui-même.

11. Plaçant son fils unique à la tête de l'empire, avec la mission d'être le conservateur du pays, ainsi qu'il incombe au monarque, il porta ses pas du côté des forêts,

12. Et arriva sur les flancs de l'Himavat embelli de la présence des Kinnaras ; et là, voulant trouver faveur aux yeux de Mahâdêva, il se livra aux plus rudes austérités.

13. Au bout de quelque temps, Mahâdêva, le dieu à la bannière de taureau, vint accorder ses grâces à l'héroïque Viçvâmitra et lui dit :

14. « Dans quel but t'es-tu soumis à ces pénibles macérations ? parle, je viens t'octroyer des grâces. Révèle quelle est la faveur, objet de tes vifs désirs, réfléchis⁸. »

15. A ces mots, Viçvâmitra le grand pénitent s'inclina respectueusement, puis tint ce discours à Mahâdêva :

16. « Si tu es content de moi, ô dieu, ô suprême souverain, hé bien, le vêda de l'arc, voilà le vêda qu'il me faut, avec ses Angas et Oupangas, avec ses Oupanichads, avec ses formules occultes⁹, — octroie-moi ce vêda ! —

17. » Tout ce qui se trouve d'astras aux mains des Dévas,

dwandwa svâhâkâravachatkârdou). — 'Trois fois « frappé à mort... » le texte porte *hatapoutrabalo.... hatadarpo, hatotsidho*. L'it. se borne à dire *Dopo la strage del suo esercito e de' suoi figli.... dimesso, svigorito*, et fait du reste deux phrases des deux çl. 9 et 10. — 'Varo yas te kânkchitah, so 'bhidhityatâm. Dans l'it., *sa a me palsee*. — 'Le çloka est magnifique de précision incisive: *Yadî touchto 'si me, Deva, dhanourvedo, Maheçwara, sânghopâṅgah sopanichat sarahasyah pradiyatâm* ! On dirait un ton d'amer sarcasme et presq. de sceptiq. persiflage, comme les terribles lazzis d'Eschyle dans *les Perses* (309, 314, 321, 323, 422, 477), ou comme si chez nous l'on s'avisait de dire « le

» des Dānavas, des Richis, des Gandharwas, des Yakchas, des
» Rākchases, fais que ces astras¹⁰ brillent en mes mains !

18. « Voilà, ô seigneurial Déva des Dévas, ce que je souhaite
» de ta bonté. » — « Ainsi soit fait ! » répondit le seigneur
des Dévas ; et, ces mots prononcés, il retourna au ciel.

19. Viçwāmitra le rādjarahī, couvert de gloire, sentit l'algresse la plu s vive et fut tout gonflé d'orgueil.

20. Comme l'Océan dont l'onde croît en force à la nouvelle lune, il se regardait comme triomphant de Vaçichtha le mouni par excellence.

21. Il arrive à l'ermitage, il décoche ses traits¹¹ sur cette enceinte : la forêt pénitentielle tout entière est embrasée par leur contact.

22. Tandis qu'ils pleuvent, ainsi dardés, les projectiles de Viçwāmitra le sage profond, épouvantés à cet aspect, les richis s'élancent ça et là soudain par milliers¹².

23. Et la troupe des disciples de Vaçichtha s'enfuit en courant, comme les oiseaux et les quadrupèdes sauvages. La terreur les consterne. Ils errent de toute part, et par milliers.

24. Le monastère du magnanime Viçwāmitra est vide au bout de quelques instants, pas un son ne s'y fait entendre, il ressemble au désert¹³.

25. Mais l'on interpelle les fuyards. C'est Vaçichtha qui répète à trois fois : « N'ayez pas peur ! je vais, moi, anéantir le
» fils de Gādhi comme l'astre de la lumière anéantit la glace. »

26. Ces mots prononcés, l'être aux irradiations grandioses, Vaçichtha, la fleur de ceux qui font retentir la parole, adresse à Viçwāmitra ces paroles où respire l'indignation :

27. « Puisque l'ermitage longtemps florissant subit par toi
» la destruction, puisque tu te livres à des actes criminels,
» insensé, tu périras ! »

sabre et l'espingole, voilà ma Bible et mes Prophètes». *Vēda de l'arc*, du reste, n'est pas plus bizarre pour l'Indou que ne le serait pour nous le « Code de l'arc », le « Code de l'escrime ». Tout art chez nous peut *se codifier*, on dirait en Inde « peut *se védifier* » [Vēda, d'ailleurs, vient de *vid-* connaître]. — ¹⁰ Les astras du S. 30 (*V.* n. 1), tant ceux qui sont nommés que ceux qui sont omis. — ¹¹ *Astrāni*. Il ne dit pas lesquels ici ; mais *V.* S. 57, n. 1. — ¹² *Sahasraçāḥ*, comme cl. 23, fin. Dans l'*it.*, *a torme*, et puis *a grand schtere*. — ¹³ Que l'on

28. A peine il a proféré ces paroles, qu'animé du plus violent courroux, il saisit en hâte son sceptre brâhmanique qui ressemble à la flamme du Destin enveloppée de fumée ou à un second sceptre de Yama.

SARGA LVII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA ; PROJET DE VIÇWAMITRA.

(Çatânandavâkye Viçwâmitrapratidjâ).

1. Apostrophé de cette façon par Vaçichtha, Viçwâmitra, le possesseur de tant de puissance, lui criait tout en brandissant l'astra d'Agni : « Arrête, arrête ! »

2. Vaçichtha entendant ces paroles, répondit : « Hé bien, je m'arrête ! me voici, rejetaon des Kchatryas, fais voir ce que tu as de force ! »

3. « Je rabattrai, aujourd'hui l'orgueil de l'arme que tu portes, ô fils de Gâdhi ! Insensé, qu'est-ce que la puissance du Kchatrya mise en face de la gigantesque puissance brâhmanique ? »

4-. « Tiens, contemple la force divine du Brâhmane, Kchatrya méprisable ! »

-4, 5-. Et, l'arme effrayante du fils de Gâdhi, l'Astra d'Agni, ce trait si sûr, vint s'abattre expirant sous le sceptre brâhmanique, comme l'impétuosité de la flamme dans l'onde.

-5, 6-. Le formidable trait de Roudra², celui d'Indra, celui du

compare la prise de Rome sur Grégoire VII par Henri IV, 1084. — 'Agneyastram. Ce mot forme comme une ligne de démarcation. Jusqu'ici le poète n'a nommé nulle arme, il va les nommer à présent. Nous en aurons en tout 40, dont 14 nouvelles, c.-à-d. omises au S. 36, qui pourtant en offre 58. C'est donc en tout 72. Ces 14 nouvelles sont celles de Roudra, de Varouna, d'Indra, du Seigneur des animaux, la Mentale, l'Abattante, la Torturante, la Lamentable, le Bec-de-Héron, la Vidhyadarine, la Roue-de-Dharma, la Roue-de-Kala, le Lacet-de-Brahmâ, le Tison-de-Crânes (ou, si l'on veut les noms samsk., Râoudram, Varounam, Endram, Pâçoupatam, Mânavam, Mohanam, Santâpanam, Yilâpanam, Krdounicham, Vedhyâdharam, Dharmatchakram, Kâlatchakram, Brahmâpâçam, Kâpîlam). Cette liste ne serait à modifier qu'au cas où quelque nom serait inexact. — ² « Arme des Rou-

seigneur des animaux, celui d'Iça⁵, aussi furent décochés par ce fils de Gādhi, tout à la fureur.

-6, 7-. Suivent la Mentale et l'Humaine, la Gandharvienne et la Soporifique⁴, l'Abattante et la Stupéfiante, la Torturante et la Lamentable,

-7, 8-. La Torréfiante, l'Effroyable et la Tonitruante, dont il est si rude de triompher, la Pénale⁵, la Piçatchienne, le Bec-de-Héron⁶.

-8, 9-. Il projette aussi les deux lances, la massue qui fracasse les os, l'énorme javelot des Vidhyādhara, et la flèche inhumaine du Destin.

-9, 10-. La Roue de Justice, la Roue de Vichnou et la Roue du Destin, le Lacet de Brahmā, le Lacet du Destin et le Lacet de Varouna,

-10, 11-. Le Trait Pēnāka et les deux Foudres chéries, la Sèche et l'Humide, l'Astra de Vāyou, le Tremblement-de-Terre⁷ et la Tête-de-Cheval,

-11, 12-. Le terrible Triçoula⁸ et le Tissu de Crânes, et le Trait-à-Fracas; le fils de Kouçika lance toutes ces armes

-12, 13-. Contre le resplendissant Vaçichtha. O spectacle qui tient du miracle! toutes ces armes s'amortirent devant le sceptre du fils du Brâhmane.

-13, 14-. Quand toutes eurent été épuisées, le fils de Gādhi brandit le Trait de Brahmā. A l'aspect de cette arme soulevée par sa main, les Dévas, Agni en tête,

-14, 15-. Les Dévarchis, les Gandharwas, les grands serpents furent abasourdis⁹; l'abasourdissement gagna les trois mondes quand l'arme fut décochée.

-15, 16-. Mais cette flèche épouvantable, gigantesque, l'Astra de Brahmā, faiblit devant l'éclatante force brâhmanique de Vaçichtha, devant le sceptre brâhmanique: elle fut dévorée,

dras » peut venir à l'idée, mais nous est suspect: ce serait le seul pluriel. — ⁵Deux noms de Çiva, et des conjonct. empêchent d'admettre qu'il s'agisse d'une seule arme (*Pāçoupātām tathā Eçikām lohāva*): De 2 choses l'une donc: ou *Pāçoupātī* se dit d'un autre que Çiva, ou le dieu, sous chacun des 2 aspects, a son arme spéciale. — ⁶*Swāpanam*. — ⁷On « le châtiment », S. 30, -15. — ⁸*Çaktidwayam* sans annexe; mais on reconnaît l'*amogham vidjayam tathā* du S. 30, 13. — ⁹*Matthanam*: S. 30, *pramathanam*. — ¹*Triçontam*: S. 30, *coulam*. — ²*San-*

le mouni ne fut pas même alarmé, ô descendant de Raghou !

-16, 17-. Tandis que l'arme de Brahmâ était ainsi dévorée par Vaçichtha l'ascète à l'âme grandiose, son visage donnait le vertige aux trois mondes, il terrifiait, on pouvait à peine en soutenir la vue.

-17, 18-. De tous les pores velus¹⁰ de Vaçichtha, l'ascète à l'âme grandiose, semblaient sortir des étincelles mêlées à de la vapeur rutilante, et flamboyante cependant,

-18, 19-. Et le sceptre brâhmanique, élevé sur la main de Vaçichtha, reluisait éblouissant, ainsi que la flamme du Destin au milieu de la fumée, ainsi qu'un second sceptre de Yama.

-19, 20-. Les solitaires alors se mirent à célébrer Vaçichta, la fleur de ceux qui murmurent la prière¹¹ : « O Brâhmane, ta » force est irrésistible; mais que ta puissance maintenant re- » çoive un frein de ta puissance¹².

-20, 21-. » Voilà, Brâhmane, voilà le géant de puissance, » voilà Viçwâmitra battu ! Fais miséricorde maintenant, ô le » plus vertueux des hommes ! que les mondes soient affranchis » de désastres et d'inquiétudes. »

-21, 22-. A ces paroles, le majestueux, le glorieux ascète reprit son calme. Quant à Viçwâmitra le vaincu, il s'écria en soupirant¹³ :

-22, 23-. « Fi de la puissance du Kchatriya ! La puissance » brâhmanique, voilà la puissance ! A lui tout seul, le sceptre » brâhmanique a frappé de mort toutes mes armes.

-23, 24-. » Témoin par mes yeux de tant de puissance, je » veux, veillant sur tous mes sens, atteindre à la puissance » pénitentielle, productrice de l'état de brâhmane. »

-24. Ces mots prononcés, l'énergique Viçwâmitra rejeta les armes loin de lui ;

25. Et, la résolution prise de conquérir la dignité de Brâhmane, l'âme armée de constance, il s'en alla, ô Râma, déterminé à mener la vie pénitente.

trastâ. — ¹⁰ *Romakoupebhyô.* — ¹¹ *Djapatâm varam.* — ¹² *Tedjo dhâ-
raya tedjasâ.* — ¹³ C'est cet admirable mouvement du lyrique latin
(pour achever le panégyrique de Rome) *Dixitque tandem perditus An-
nibal....*, bien que la conclusion diffère. Et ici commence un second

SARGA LVIII.

AUSTÉRITÉS DE VIÇWAMITRA.

(Viçwāmītrapraśaṁśa.)

1. Terribles furent les austérités auxquelles, dès lors s'astreignit Viçwāmītra, le trésor de pénitences. Qu'il poussait de soupirs¹, ce cœur devenu la proie de la haine, ce mortel à l'esprit grandiose !

2. Il s'était établi avec sa femme, le descendant de Kouçika, dans la région méridionale². Là, il ne prenait pour nourriture que des fruits et des racines ; là, il parcourait sa carrière de macérations colossales.

3. Aspirant de toutes ses forces à l'état de Brāhmarchi, par jalousie de Vaçichtha, parce qu'il voyait Vaçichtha, par l'état contemplatif, fruit de ses divines macérations, primer sa force à lui, — l'éminent mortel

4. Exécutait, ô Rāma, les plus rigides pénitences, confiné dans les forêts pénitenciaires. « Que je sois Brāhmane un jour ! » telle était la pensée qui sans cesse obsédait cet être à l'âme grandiose.

5. Il lui naquit, là, quatre fils illustres dans le monde, Ha-visyanda³, Madhousyanda⁴, Dridhanétra⁵, Mahodhara⁶.

6. Jadis, au temps où il régissait l'empire, il avait, ce menarque tigre des monarques, donné le jour à huit fils⁷ énergiques, robustes, pleins de feu.

7. Lorsque les années passées en cette retraite eurent formé le millénaire complet, alors la fleur des pénitents, le fortuné rejeton de Kouçika, reluisait d'un éclat rival de celui d'Agni.

récit plus curieux encore peut-être que le 1^{er}, celui des efforts de Viçwāmītra pour arriver au rang de brahmane. Cp. S. 59, 3. et S. 60, 2. — ¹ *Vinīṣwasya vinīṣwasya*. — ² *Dakṣiṇam*. Le Dēkhan était alors sauvage et hérissé de bois profonds. Là se confinaient les ascètes qui visaient à l'apogée des austérités ; là plus tard s'enfoncra Rāma. — ³ « Qui transsude du havich ». — ⁴ « Qui transsude le miel ». — ⁵ « A l'œil ferme » (*oculo irretorto*). — ⁶ « Porte-offrande », ou « porte-sacrifice ». Ce dernier n'est pas nommé dans la récitation du nord. V., du reste, son rôle S. 64, 12, et S. 52, 11. — ⁷ Omis ainsi que Mahodhara. —

SARGA LIX.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : AVENTURE DE TRIÇANKOU.

(Çatanandavâṇya Triçankoupratyākhyānam).

1'. Lors donc que les mille années furent entièrement écoulées, Brahmâ, l'ancêtre de l'univers, se rendit, ô Râma, auprès du fils de Gâdhi, et lui adressa ces douces paroles :

2. « Tu as conquis le rang, le très-haut rang de râdjarchi, fils de Kouçika. En considération donc de tes austérités, je te proclamerai râdjarchi². »

3. Ainsi dit l'être à majesté grandiose ; et avec les Dévas, il sortit de l'éther³, il atteignit le monde de Brahmâ, — ce suprême seigneur des mondes⁴.

4. Viçwâmitra entendit ; et la honte lui faisait porter un peu la tête basse, et il avait son âme prise d'une vive douleur. Il dit avec colère :

5. « Hé quoi, je me suis livré aux plus colossales pénitences ; et le titre de râdjarchi, voilà le titre qu'aujourd'hui je reçois du Seigneur ! Ah ! je crois que la vie de macérations n'est qu'une vie stérile⁵. »

6. Et ces exclamations proférées, l'éclatant, le grandiose mouni, ô descendant de Kakoutscha, reprit le cours de ses macérations, portées au sublime, car sublime était son âme.

7. Or, au même temps, vivait, ne respirant que justice et

¹ Un des collaborateurs du *Journ. asiatique*, III^e partie, VII, 148, etc., M. Jacquet, voulait donner en français toute la légende de Viçwâmitra du S. 52 au 67, mais la mort l'a frappé ici, au bout du 160^e çl., à notre grand regret : sa traduction était vraie, une traduction. — ² C.-à-d., « tu n'es pas digne encore du grade de brâhmane ». De même quand, S. 63, Brahmâ le déclarera richi. On le voit, c'est toujours le même système : quelle immense distance du kchatriya au brâhmane, puisque tant d'intermédiaires, comme tant d'épreuves, les séparent ! — ³ *Triplekṣapâd*. Cp. S. 82, 7-14 et n. 2. — ⁴ *Brahmaloham lokānam prabhavāḥ* *īṣvaraḥ*. Sur le 1^{er} mot, v. S. 1, n. 82. — ⁵ *Nāstī, paṅkṣa, tapah-phalam*. C'est ce que dira Yadjnadatta blessé à mort, II, 66 (*Nōnam na tapasāḥ kintchit phalam manye crouṣṭasya tcha*) ; et cp. S. 69, 25. C'est l'exclamat. de Brutus, « Veru, tu n'es qu'un nom ! » C'est le mouvement contraire à l'*Adhya me saphalam janma*, S. 81, 20 et S. 18, 19.

vérité, un roi du nom de Triçankou⁸, membre dont se félicitait la dynastie d'Ikhwâkou.

8. Un jour, il se dit, et cette idée, enfant de Raghou, s'empara de lui : « Je vais faire un sacrifice, et par ce sacrifice, je m'élèverai sans abandonner mon corps à cette suprême région qu'habitent les dieux. »

9. Il mande à lui Vaçichtha⁹, et il lui révèle son projet. « C'est impossible, » lui répond Vaçichtha, le sage profond.

10. Repoussé par Vaçichtha, il gagne les plages du midi¹⁰, où cent fils de Vaçichtha exécutent de pénibles pénitences¹¹.

11. Bientôt Triçankou les distingue, ces cent enfants de Vaçichtha, et les voit, pénitents aux longues épreuves, poursuivre la vie pénitentielle aux pénitences excellentes¹².

12. Il salue dans l'attitude de l'andjali, et demande à ces mortels, riches d'austérités, des nouvelles de leur salut et de leur inaltérable calme d'âme, des nouvelles de leur santé¹³.

13. La famille du gourou s'entend ensuite dire, par le majestueux potentat, à qui pourtant la honte d'avoir subi un refus de Vaçichtha fait porter un peu la tête basse¹⁴ :

14. « Je suis venu requérir votre aide, car l'aide me fait défaut, et vous, vous donnez généreusement votre aide¹⁵. Daignez donc tous accorder un concours salulaire à qui vous arrive recourant à votre appui.

15. » Je me suis vu rebuté par le gourou¹⁶, par Vaçichtha aux

—⁸ « A 3 javelines » (ou Satyavrata « au vœu vrai »), tris-arrière-petit-fils d'Ikhwâkou et vigésime-sept-aïeul de Râma, S. 72, 19-21. Que Viçvâmitra, que Vaçichtha (çl. 9, etc.) aient été ainsi contemporains de 3 princes que séparent 27 générations (cp. 24, n. 4, S. 63, 5, etc.), c'est ce que n'expliquent pas même des règnes de 9, 10, 20, 30 et 32 000 ans ci-dessus mentionnés (S. 23, 9; S. 1, 100; S. 44, 6; S. 43, 27; S. 44, 5); il faudrait élargir proportionnellement la vie des 2 ascètes et leur donner, non pas de 200 à 300 siècles, mais 27 fois au moins ces 2 ou 3 siècles de siècles. A notre avis, la seule réponse, c'est que ces 2 noms désignent chacun une suite de personnages revêtus du même titre, comme quand on dit « le pape ». Ainsi les Bouddhas; ainsi, dans la Rome impériale, les Augustes. —⁹ V. n. 6. —¹⁰ S. 58, n. 2. —¹¹ *Tapyate tapah* et cp. n. 10. —¹² *Dirghatapasâm tapatâm tapa outtanam*, et cp. n. 9. —¹³ S. 2, 25. [*Apyayam icchéva pricthvâ* : av. ici n'est pas simple adj.] —¹⁴ Comme çl. 4, *hriyâ kintichâ av anmoukhah*. —¹⁵ *Çaranam.... caranyah çaranapradân*. —¹⁶ *Gourouâ* que nous ne res-

aspirations grandioses, au moment où je brûlais d'offrir un grand sacrifice. Veuillez acquiescer à mon vœu,

16. « Vous êtes les fils de mon gourou ! tous je vous préposerai comme pourohitas au reste des brahmes¹⁵. Voyez, je m'incline tête basse devant vous, ô vous qui stationnez dans l'austérité!

17. « Que vos nobles personnes rendent le sacrifice fructueux en accomplissant les cérémonies avec un profond recueillement, de telle sorte qu'au prix de ce sacrifice, je puisse, sans renoncer à mon corps, atteindre le swarga.

18. « Rebuté par Vaçichtha¹⁶, ô vous dont le trésor de macérations est immense, je ne vois pour moi d'autre recours que les fils mêmes de mon gourou, tous¹⁷ ses fils, et, en réalité¹⁸, il n'en est pas d'autres.

19. « Pour toute la race d'Ikchvâkou, Vaçichtha, voilà le gourou suprême : immédiatement après lui, c'est vous, nobles personnages, vous tous qui êtes mes gourous ! »

SARGA LX.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LA MALÉDICTION DE TRIÇANKOU.

(Çatânandavâkye Triçankouçâpah).

1. A l'audition des paroles de Triçankou, la colère s'em-

dons pas par « vénérable » : cp. S. 8, n. 5. — ¹⁵ *Gouroupoutrân sarvân aham pouraskritya pourodhasah*. Ce vers est plein, concis, et dit tout. 1° L'on y voit, comme aspirations et manœuvres du roi, l'amovibilité du chef spirituel (comme quand un empereur prétendait défaire un pape à volonté); 2° division du pouvoir religieux, exercé collectivement par tous (*sarvân*); 3° dérogation la moindre possible au principe d'immutabilité, puisque, si le sceptre brâhmanique change de main, du moins il restera dans la famille; 4° appel aux intérêts personnels. Avec tout cela, mille protestations de profond respect, qui sont comme le dernier coup de pinceau. Triçankou se prosterne pour prier (*çirasâ pranato bhoutvâ yâtshe vah*) et flatte (*tapasî sthîtân*) ceux qu'au fond il aspire à diminuer, sinon à perdre. — ¹⁶ Toujours la même tactique. Ce n'est pas la faute de ce pauvre Triçankou; il n'est pas l'agresseur, dit-il, c'est Vaçichtha qui l'insulte, l'humilie, le rebute, *pratyakhyâto Vaçichthena* (ce qui s'est vu déjà çl. 15, ce qui va revenir S. 60, 2). — ¹⁷ *Sarvân*, comme çl. 16, et plus bas çl. 19. On voit combien il y tient. — ¹⁸ *Tatvatah*. L'it. omet. *Tatva*, « essence », « réa-

para des cent enfants du richi, ô Râma, et ils dirent au râdjâ :

2. « Quoi, c'est après avoir été rebuté¹ par le véridique »
 » gourou, ô insensé, que tu viens ici, transgressant sa pa-
 » role, chercher recours auprès de nous ? Comment cela
 » se fait-il ?

3. « Comment se peut-il que, lâchant la racine, tu pré-
 » tendes t'appuyer aux rameaux ? O râdjâ, il n'est pas bien à
 » toi de venir nous rendre hommage.

4. « Pour toute la race d'Ikchwâkou, le pourohita, voilà la
 » voie² suprême, c'est une conduite inexcusable de ta part
 » que de manœuvrer³ en transgressant ce qu'il a prononcé.

5. « C'est impossible, » a dit tout haut Vaçichtha le vénérable
 richi : « comment est-ce donc que nous rendrions, nous,
 » comme de haute lutte⁴, la chose possible ?

6. « Quelle puérilité ! quelle extrême lourdeur d'intelli-
 » gence ! Prends le chemin de ta cité. Le bienheureux⁵ a seul
 » puissance d'offrir ton sacrifice : nous en sommes incapa-
 » bles, nous. »

7. Telles furent les expressions que firent entendre ces
 jeunes gens, et la colère leur troublait la voix. Le monarque,
 quand il entendit ce langage, fut lui-même envahi par la fu-
 reur, et riposta ainsi aux fils de l'ascète :

8. « Ainsi Vaçichtha me rebute, et immédiatement après,
 » j'éprouve un rebut de vos nobles personnes ! Hé bien, j'ai-
 » rai recours à une autre voie pour accomplir le sacrifice, sa-
 » chez-le bien ! »

9. Les enfants du richi, quand ils entendirent énoncer cette
 abominable déclaration, lancèrent furieux l'imprécation sur
 le monarque : « Tu vas être un Tchandâla⁶ ! » crièrent-ils.

lité » . — 'Même mot que S. 59, 15 et 18. — 'C.-à-d. la seule voie à
 suivre, la seule qui mène au mokcha (S. 1, n. 83) ou à ce qu'il im-
 plique, l'issue prospère (S. 32), le nivritti (fin des transformations),
 le swarga (S. 1, n. 82) ; en d'autres termes, le pourohita, voilà le seul
 intermédiaire possible entre le monarque et le ciel. *Gatî* « marche »
 veut dire encore « refuge », « secours », « état », et nul de ces 3 sens
 ne serait absolument répréhensible ici. L'it. dit *sussidio*. — ⁵ *Vartitoum*.
 — 'Balâd *ipa* : m. à m., en lat., *vi ceu*. — 'Bhagavân, qui non-seulem.,
 a tous les sens de « bienheureux », mais a le sens comme le son de
beatue. — 'En d'autres termes, ils fulminent un anathème qu'accom-

10. Cette malédiction détachée contre le monarque, les mounis s'en retournèrent en leurs solitaires retraites. Quant au souverain, la nuit se passa et il se trouva,

11. O Râma, par une soudaine et funeste métamorphose, revêtu de la physionomie de tchandâla : son vêtement de dessous était de couleur sombre, et dessus, il portait un costume roussâtre.

12. Ses yeux rouges et flamboyants épouvantaient ; ses dents proéminaient ; son teint était jaune. Une peau d'ours couvrait ses membres ; pour vêtement il avait des bijoux de fer.

13. Dès qu'ils l'aperçurent réduit à l'état de tchandâla, ses conseillers, ô Râma, et tous ceux des citoyens qui l'avaient suivi, s'enfuirent en courant vers la cité.

14. Seul alors, le potentat, l'esprit en proie à l'hallucination, porta çà et là ses pas errants ; et de violentes tortures, que l'imprécation avait produites, le dévoraient de leurs flammes nuit et jour.

15. Finalement, il vint requérir l'aide du magnanime Viçwâmitra, le rival de Vaçichtha, le pénitent riche de macérations : il en avait si grand besoin, de cette aide !

16. A l'arrivée, à la vue du souverain dont l'extérieur était celui du tchandâla, ô Râma, Viçwâmitra fut pris de pitié.

17. Et dans sa pitié, il adressa, ô Râma, cet être aux grandioses irradiations, ce maître de la parole, les paroles suivantes, au roi dépouillé de tout éclat, au roi de repoussant aspect :

18. « Quel motif t'amène en ces lieux, ô toi dont se félicite la race d'Ikchvâkou, héroïque monarque suprême d'Ayodhyâ, qu'une malédiction a réduit à l'état de tchandâla ? »

pagne ou que suit de près guerre ou rébellion ou défection (ep. l'abandon et l'embarras du roi de France Robert II, lors de l'excommunication, et l'état misérable de Henri IV, après la diète de Tribur de 1076). Le tchandâla, on le sait, est proverbialement regardé comme l'être sujet par excellence (*adhamo nrinâm*, dit Manou, X, 12, 26, et répète-t-on sans cesse), ce qui n'empêche pas qu'il n'engendre des fils encore plus vils que lui (selon Manou, X, 27, 30, 37-39). A strictement parler, c'est le fils de la femme brahmâne et du çoudra, et le dernier en effet des 12 classes de sang mêlé, issues de parents à caste franche. Légalement il n'exerce que les métiers les plus vils, et n'est qu'à peine toléré dans les bas quartiers de la ville. [Le texte écrit

19. En entendant ces mots, le rādja revêtu de la figure d'un tchandāla prit l'attitude et fit le geste de l'andjali, puis tint ce langage à Viçwāmitra, le pénitent riche en pénitences :

20. « Je me suis vu rebuté par mon gourou d'abord, ensuite par ses fils ! j'ai gagné l'horrible calamité que tu vois ! et le but, je l'ai manqué, mon but chéri⁷.

21. » Aller au ciel avec mon corps, ascète plein de mansuétude, tel était mon religieux point de mire⁸, et cela au moyen d'un grand sacrifice. Ce bonheur, je n'ai pu l'obtenir.

22. » Jamais le moindre mensonge, Viçwāmitra, ne sortit de mes lèvres par le passé ; jamais, en dépit des tourments auxquels je suis en proie, je ne fus infidèle aux devoirs du Kchatriya, je te le jure⁹ ;

23. » J'ai offert de nombreux sacrifices, j'ai administré le pays avec équité, j'ai su plaire à tous mes gourous par ma conduite vertueuse¹⁰.

24. » Et quoique je suive toujours la ligne des obligations, quoique je sois pur de parole, de pensée et d'action, voici mes gourous qui ne veulent pas se porter à ce qui me plaît, mouni qui prime les mounis¹¹.

25. » Au destin seul, la suprématie sur toutes les affaires de ce monde, — et vains efforts que les efforts de l'homme pour obtenir le prix, soit de ses belles actions, soit de ses méfaits, — telle est ma pensée désormais¹² ! »

tchān-, mais *tchan* est plus usuel.] — 'On se rappelle l'«Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit !» Mais combien le samsk. est plus bref, plus plein, plus expressif : *Imam viparyayam prāpya, kāmam aprāpya kāṅkṣitam* (quelle netteté, *prāpya, aprāpya* ! quel coup de pinceau pour finir, et quel ardent soupir, en dépit de son désastre, *kāṅkṣitam* !) — '*Sāoumyadarçanam* que nous prenons pour un seul mot : le texte sépare en deux et traduit *sāoumya* par *amico*. — '*Kchatradharmena* régime (ainsi que *varitamānena*) d'*ouktapourwam*. L'it. le rapporte à *le cape* qui suit, et traduit *per la mia fede di guerriero*. — 'En tout cas, Trīçankou ne pèche pas par excès de modestie : la complaisance avec laquelle il s'étend sur ses mérites rappelle son fils Hariçtchandra qui, lui aussi, voulait monter au ciel et qui déjà opérait son ascension, lorsque Narada vint lui demander à quel titre : Hariçtchandra se mit alors à raconter ses mérites, et à chaque louange (juste au reste) qu'il se donnait, il descendait d'un cran. L'on a parfois identifié Trīçankou et Hariçtchandra. — '*Mounipoungava* : cp. S. 32, n. 7. — '*Cp. S.*

SARGA LXI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : MALÉDICTION DES FILS DE
VAÇICHTHA.

(Çatānandarākye Vāçichthasāpah).

1. Ainsi parla le rādja. Viçwāmitra le mouni grandiose répondit d'une voix douce, et sa réponse remplit de joie le cœur de Triçankou :

2. « Cher descendant d'Ikchwākou, sois le bienvenu ! Je sais » combien tu aimes la justice : je viendrai à ton secours ! » habite ici ma retraite.

3. « Je vais mander ici, à ton intention, tout ce qu'il existe » d'ascètes, trésors de pénitences¹, pour donner à ce vœu que » tu caresses pleine réussite par l'accomplissement du sa- » crifice.

4. « La forme même dont t'a revêtu la malédiction du gou- » ron ne mettra pas obstacle à ton succès ; sous cette forme » même tu monteras au swārga.

5. « Oui, j'en ai la conviction, tes mains vont toucher le » ciel, ô des monarques le plus parfait, toi qu'amène auprès » de moi le désir de faire route vers le tridiva. »

6. Ces mots prononcés, l'éclatant mouni convoqua de toutes parts ses fils, ses disciples, ses autres amis ; et il tint à ceux-ci ce langage en rapport avec le fait² :

7. « Apportez ici au plus vite et au grand complet, tout » l'appareil du sacrifice. C'est avec cet appareil à moi que je » vais procéder au sacrifice pour l'homme que vous voyez. »

8. « Vous, » dit-il à ses disciples, qu'il a mandés tous, al- » lez vous présenter aux richis, tous, tant qu'ils sont, et ame- » nez-les, sommer-les de ma part.

9. « Puis, quelque réponse qu'ils fassent aux paroles par » lesquelles je les stimule, que vos dignes bouches me la ré- » pètent, comme elle aura été prononcée, sans omission. »

59, 5. — ¹ *Tapodhanān*, comme çl. 10, 12, et ailleurs : nous ajoutons « ascètes ». — ² *Arthavat*. L'it. dit *opportune*. *Artha* s'oppose à *vācch* et à tout mot synonyme. Le *Raghovança* débute ainsi : *Vāgarthāv*

10. Soudain ses disciples se répandent de tout côté, conformément aux ordres du maître; et, les invitations faites aux trésors de pénitence, ils reviennent promptement.

11. Et prenant, lorsqu'ils abordent Viçvâmitra, l'attitude de l'andjali, ils lui rendent compte en ces termes : « Tous les » solitaires ont reçu par nous ton invitation, ton ordre ;

12. » Et cet ordre, tous l'acceptent : oui, tous ces trésors de » pénitence ont souscrit aux paroles que nous leur adressons, » n'en excepte que Mahodaya⁵.

13. » Quant aux cent fils de Vaçichtha, écoute ce que, trou- » blés par la rage, ils ont proféré de paroles épouvantables, » écoute, ô des mounis⁶ le plus éminent !

14. » « Où c'est un Kchatriya qui sacrifie, où c'est un tchan- » » dâla qui commande le sacrifice, non, les Immortels ne sont » » pas de la réunion ! non, les Immortels ne goûteront pas » » le havich ! Et comment le pourraient-ils, ces êtres parfaits ?

15. » » Et les Brâhmanes à l'âme grandiose, s'ils goûtaient » » des mets offerts par un Tchândâla, comment est-ce qu'ils » » pourraient aller au ciel, eux que Viçvâmitra aurait en- » » traînés à faillir ? »

16. » Telles sont les injurieuses énonciations qu'ont lan- » cées avec des regards flamboyants, ô mouni, tigre des » mounis, les cent enfants de Vaçichtha et Mahodaya. »

17. Le rapport de ses disciples entendu, l'éminent solitaire, les prunelles étincelantes de courroux, prononça ces paroles :

18. « Puisque, quoique sans reproche, je suis l'objet des re- » proches des enfants de Vaçichtha, de ces êtres aux lentes in- » telligences, de ces hommes de cendre, de ces misérables » tombés au pouvoir de Kâla,

19. » Hé bien, que dès aujourd'hui Kâla les attei- » gne de son lacet⁷ et les entraîne au sombre séjour de » Vévaçwata⁸ ! et qu'ils subissent sept cents renaissances⁹

iva samprikîdou vâgarthapratipattaye. — ⁵ « Béatitude », « splendeur ». Ne pas confondre avec Mahodhara, S. 38, 5. — ⁶ « Janmouni ». — S. 30, 10., et S. 37, -9 10-. — ⁷ Yama (S. 30, n. 7), que l'Inde fait fils du soleil (dont un des noms est *Vivaçwat*, d'où le patronymique *Vévaçwata*) et de Sandjinâ : de plus, il figure sur la liste des Soûryavança comme père d'Ikchvâkou. — ⁸ La béatitude, le but auquel toute âme doit tendre étant le mokcha (S. 1, n. 23), naître est un malheur et re-

» pour être chaque fois des spoliateurs de corps morts⁹ !
 20. » Que dévorant sans cesse leur propre chair⁹, quand
 » l'envie de se repaître s'emparera d'eux ; n'ayant d'associés
 » que des races inhumaines, hideux, repoussants, ils vaga-
 » bondent par le pays !

21. » Quant à l'insensé Mahodaya, par lequel est incrimi-
 » née mon innocence, criminel aux yeux de toutes les popu-
 » lations, il aura en partage l'état de chasseur¹⁰ :

22. » Ne se plaisant qu'à transgresser ce qui se doit aux
 » êtres doués de vie, arrivé à l'extrême cruauté, longtemps,
 » par l'effet de mon indignation, il ne vivra que d'une abjecte
 » profession. »

23. Ainsi s'énonça Viçvâmitra, l'ascète grandiose à l'au-
 réole grandiose, dans cette réunion de mounis, puis il se tut.

SARGA LXII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : TRIÇANKOU MONTE AU CIEL.

(Çatānandavākya Triçankouswargagamanaṃ).

1. Le fils de Gādhi, après avoir ainsi versé le poison de sa
 colère, après avoir, ô descendant de Raghou, par la puissance
 de ses austérités porté de tels coups¹ aux enfants de Vaçich-
 tha et à Mahodaya,

2-. Adressa, lui, Viçvâmitra, un autre discours aux richis
 qui faisaient cercle autour de lui.

-2, 3-. « Voici, » dit-il, « un monarque issu du sang d'Ikch-
 » wâkou, on le nomme Triçankou ; il est juste, il est fidèle
 » à ses promesses ; il est venu requérir mon aide.

-3, 4-. » S'élever au swarga sans abandonner son corps,
 » voilà son désir, saints mounis : veuillez tous condescendre
 » à ce vœu. »

-4, 5-. Ces paroles de Viçvâmitra entendues, tous les émi-

nâtre une punition : presque tous les livres indous présentent les
 traces profondes de cette doctrine ; mais V. surtout *Mānavadh*,
 XL. — 'Bien plus encore en Inde qu'ailleurs le contact des morts est
 censé impur. — 'V. S. 66, n. 4. — 'Nichāda, nom donné aussi au fils
 d'un brâhmane et d'une Çōdrā. — 'Hatān. Sans doute on pourrait

nents solitaires se mirent ensemble à délibérer, troublés par la crainte que Viçwāmītra leur inspirait.

-5, 6-. « Oh ! » dirent-ils en eux-mêmes, « ce pénitent » dont Kouçika fut le père est irascible à haut degré ! Lutter » avec lui serait impossible pour nous, êtres trop corporels⁴.

-6, 7-. » C'est avec une incandescente colère, s'il entre en » colère, ce puissant mortel, qu'il dardera la malédiction. Qu'il » soit donc procédé au sacrifice ainsi que l'a dit le maharchi,

-7, 8-. » Et déployons nos efforts à l'effet de mettre le fils » d'Ikchvākou à même d'aller au ciel avec son corps, par la » splendide énergie de Viçwāmītra. »

-8, 9-. Bientôt on vit le sacrifice s'effectuer au milieu d'un appareil complètement organisé : Viçwāmītra, le grandiose pénitent, s'y acquittait de l'office d'adwaryou⁵;

-9, 10-. Et pour ritwidjs⁶, il avait les mounis stricts observateurs de leurs vœux, en ce sacrifice, offert au nom de Triçankou aux abondantes irradiations.

-10, 11-. Enfin, le puissant Viçwāmītra qui savait, qui possédait à fond, les formules saintes, fit appel aux habitants du Tridiva pour qu'ils vinssent goûter⁷ les offrandes.

-11, 12-. Les dieux cependant ne se rendent pas à l'appel⁸ et ne goûtent pas les offrandes. Alors le courroux envahit l'âme de Viçwāmītra, l'ascète grandiose.

-12, 13-. Sa main divine leva et brandit la hache⁹, puis il dit à Triçankou : « Vois quelle est la force des macérations de » ton puissant défenseur³, ô suprême maître des populations !

-13, 14-. » Je vais par ma puissance te faire arriver au swar- » ga, ton corps y compris. O Triçankou, que ton corps » s'élève au ciel, souverain seigneur des hommes !

traduire « détruit », mais personne n'est mort, et la métaphore ne nous semble pas dans l'esprit du texte. — ⁴ « Trop » est ajouté : le samsk. dit simplement *caririndm*. — ⁵ Cp. S. 13, n. 28. — ⁶ S. 7, 1. — ⁷ *Bhāgārtham* : V. S. 14, n. 3. — ⁸ *Nābhya-gachickhan hōtā*. — ⁹ Ainsi le prêtre avait la hache à sa ceinture. C'est une des plus vieilles armes en effet. On la voit partout à l'aurore de la civilisation, et les cultes la gardent quand elle se démode. C'est elle qu'emploie, et c'est d'elle que prend son nom, le brâhmane guerrier Paraçou-Râma. De même les Amazones : *Amazonia securi*, dit Horace. La *secespita* romaine est de même famille. — ¹⁰ Simplem. *ōurdjīlasya* (d'*ōurdja*, pouvoir).

-14, 15-. « Fidèle à toutes les convenances, par tout ce que
 » j'ai amassé de trésors de macérations depuis l'enfance jus-
 » qu'à ce jour, par la vertu de ces pénitences, va au ciel, ton
 » corps y compris ! »

-15, 16-. Sitôt que l'ascète eut formulé ces paroles, le
 monarque se dirigea, son corps y compris, vers les swargas,
 et s'éleva dans l'atmosphère, au vu de tous les mounis.

-16, 17-. Quand il aperçut Triçankou portant ses pas au
 Tridiva, le vainqueur de Pâka^o, accompagné de tous les grou-
 pes de Dévas, proféra ces paroles :

-17, 18-. « Tombe à terre, Triçankou ! tu n'es pas fait pour
 » aller au swarga, toi, que l'imprécation du gourou a frappé
 » à mort. Tombe, insensé, tombe sur-le-champ la tête en bas. »

-18, 19-. Apostrophé en ces termes par Indra le grand,
 Triçankou tombait du ciel, mais il criait à Viçwâmitra : « Au
 secours ! au secours ! » tout en roulant la tête la première !

-19, 20-. Sitôt qu'il eut saisi ce cri, « au secours, au se-
 » cours ! » que poussait la victime précipitée du ciel, Viçwâ-
 mitra, pris d'un violent courroux, s'écria : « Halte ! halte ! »

-20, 21-. Puis, par la vertu de ses divines macérations,
 ainsi qu'un nouveau pradjâpati, il créa dans la zone méri-
 dionale sept nouveaux richis.

-21. Et après la création de ces nouveaux richis de la plage
 méridionale, le sublime saint,

22. Il se mit à la création d'un nouveau groupe d'asté-
 rismes lunaires dans la zone méridionale du ciel^o, se réfugiant
 dans la puissance des macérations et de la science divine;

23. Et après la création des astérismes lunaires, les yeux
 étincelants de fureur, il allait procéder à ceux d'un autre In-
 dra, en même temps que d'un autre ensemble de dieux.

24. La consternation alors monta au plus haut degré, tant

*Asoura, comme le Bala du S. 47, n. 7. Quant à l'attitude que va
 prendre Indra, on ne s'en étonnera pas : on sait à quel point ce dieu,
 dont le règne ne doit durer qu'un manwantara (308 448 000 ans, y
 compris son sandhyâ) et qui, même avant ce temps, peut être dépos-
 sédé par le pénitent de vertu supérieure, ou par quiconque offrirait
 100 açwamédhas (S. 1, n. 80), est prompt à trembler et se montre
 impitoyable dès qu'il croit son trône menacé. — 1° V. n. 12. —

chez les Dévas et chez les troupes de richis que chez le reste des Immortels ; ils adressèrent au magnanime Viçwāmitra ces paroles de conciliation :

25. « O des régénérés le plus parfait, ce rādjà qu'a frappé
» l'imprécation du gourou , ne saurait monter au ciel, son
» corps y compris, sans purification préalable.

26. « Il s'agit des règlements sacrés : ceux qui les connais-
» sent, ces règlements, doivent en assurer le maintien. Ne
» songe donc pas à transgresser, au prix de tous tes efforts,
» l'ordre qu'ont établi ces règlements. »

27. Ainsi parlèrent les Dévas. Le mouni premier des mounis répondit au Déva en ces termes où respirait l'esprit de concorde :

28. « Hautes intelligences, j'ai promis à Triçankou, le pen-
» seur profond, de le faire monter au swarga, son corps y
» compris ; je l'ai promis, je ne saurais agir de façon à ce que
» ce soit un mensonge.

29. « Que l'essor auquel Triçankou, son corps y compris,
» s'est livré par mon intervention reste ce qu'il est. Que, de
» même, toutes ces constellations lunaires, par moi créées,
» restent inébranlables¹¹.

30. « Aussi longtemps que le monde durera, elles dureront.
» Que cette promesse me soit faite, et que chacun de vous
» daigne y souscrire. »

31. Les suprêmes intelligences tremblantes alors, ô descendant de Raghon, s'écrièrent épouvantées : « Ainsi soit fait !
» Que ces étoiles restent là , exemptes de toute confusion
» avec la lune et hors de la route de Vêçwânara ;

32. « Et de même ce Triçankou, qui roule là la tête la pre-
» mière, qu'il reste là dans la zone méridionale du ciel, com-
» blé de joie, flambant de sa propre lumière¹². »

¹¹ Ces 5 mots sont ajoutés : dans le texte *gamanam* et *nakchatrānti* ensemble ont pour verbe *santou*. — ¹² Préciser à fond ce que cache ce trait du mythe, ainsi que la position de Triçankou, la tête en bas (cf. 32), serait fort long et ne peut être tenté ici. En somme, il est visible que, n'importe comment, à quel propos et en présence de quelle résistance, Viçwāmitra, c.-à-d. le groupe d'êtres, la série que représente ce nom, enrichit l'uranographie indoue primit. en signalant des constellations australes très en dehors du zodiaque, notamment l'Eridan et le Cen-

33. Viçwāmitra, ces paroles des Dévas entendues, répondit, « J'accepte ; » et soudain tous les Immortels lui applaudirent.

34. Ces mêmes dieux ensuite, ô prince qui domptes tes ennemis, reprirent tous la route par laquelle ils étaient venus, et autant en firent tous les richis aux grandioses inspirations, à l'immense trésor de pénitences : le sacrifice était fini.

SARGA LXIII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : ÇOUNAHÇÉPHA VENDU ET LIVRÉ.

(Çatānāṇḍavākya Çounahçephavikrayah).

1. Quand tous les ascètes se furent en allés, Viçwāmitra, ce trésor de pénitences, ce mouni tigre des mounis dit à tous les habitants de la forêt :

2. « Un ébranlement profond¹ vient d'avoir lieu ici aux alentours dans la région méridionale. Allons chercher une autre région où nous continuerons l'existence pénitentielle.

3. » Que dans la région occidentale² nous nous rendions à la forêt de Pouchkara³, là nous parcourrons heureusement⁴ la carrière pénitentielle : c'est là en effet la première des forêts à pénitences. »

4. Ces mots dits, l'éclatant solitaire alla occuper la forêt de

taure avec la croix du sud, l'une remarquable par son Acharnar à 32° du pôle sud, l'autre qui présente au moins 6 très-brillantes étoiles, et que toutes deux ont pu être assimilées à un homme la tête en bas. — ¹Est-ce physiquement qu'il faut l'entendre ? Probablement ; et dès lors aux faits, base de la légende de Viçwāmitra, se lie la mémoire d'une grande convulsion de la nature. Laquelle ? Sans doute un vaste tremblement de terre. D'où vient que le poète n'en a rien dit encore, bien qu'il semble contemporain de ce qui vient d'être dit ? C'est qu'évidemment cette simultanéité n'est qu'une illusion. La légende qui va suivre n'est que grossièrement soudée à celle qui précède. Des siècles ont pu se passer ; et la preuve, c'est qu'il va être question d'Ambaricha (cp. n. 5). — ²De l'autre côté des monts limite occ. du bassin du Djemna. — ³Aux env. d'Adjmir, où l'on voit un bois et un joli lac de ce nèm. — ⁴Soukham, que comme l'it. nous prenons ici

Pouchkara : et là les plus rudes, les plus insupportables macérations le macérèrent ; racines, fruits, furent ses aliments.

5. Or, tandis que Viçwâmitra demeurait en ces lieux, il arriva, enfant de Raghou, qu'il prit envie au râdjarchi Amba-richa⁵ d'y sacrifier.

6-. Mais tandis que le maître de la terre procédait à ce sacrifice , à ce naramédha⁶,

-6, 7-. Indra ravit au poteau la victime⁷ consacrée par les aspersions et par les formules, l'homme qui réunissait au complet les marques propices, l'homme destiné à l'immolation.

-7. Lorsque la victime eut disparu, le Brâhmane adressa ces paroles au monarque :

8. « O râdjâ, la victime toute aspergée⁸ vient d'être soustraite de force par quelqu'un ; et le roi qui ne sauvegarde pas les cérémonies saintes est puni par les dieux, ô souverain des populations !

9. « Il faut, car c'est une profanation énorme à éviter⁹, il faut que tu nous ramènes la victime, ou que tu nous en amènes, que tu en achètes quelque autre, afin que l'acte au goût¹⁰ s'effectue. »

10. Ainsi parlèrent les Oupâdhyâyas. Le monarque, lors-

pour adv., non pour adj. — 'Roi d'Ayodhyâ, descendant de Triçankou au 22^e degré (S. 73). — '« Sacrifice humain ». Ainsi partout le sang humain offert aux dieux, pendant des siècles ! et enfin, et bien tard, de premières et presque furtives tentatives pour arriver à l'abolition de l'abominable usage. Toutes les légendes relatives à cette abolition offrent l'intérêt le plus vif au penseur, car ce sont les traces de l'entrée de la civilisation dans une phase nouvelle, phase d'adoucissement, de vraie puissance et de progrès, dont l'Hercule grec est le symbole le plus frappant. Hercule tue, dompte ou chasse les lions, les hydres, les oiseaux de proie, les miasmes ; il fait plus, il extirpe tant qu'il peut, en Gaule, en Espagne, en Italie, en Egypte, le sacrifice humain. La Saga qui va suivre indique un pas de l'Inde en ce sens ; et Viçwâmitra tiendra un peu de l'Hercule sauveur. Son rôle sous d'autres rapports s'en éclaircit d'autant ; mais nous ne pouvons ici que jeter ces quelques mots en passant. — 'On a vu Kapila ravir de même le cheval, S. 41. Quant à la raison qui fait agir Indra, elle n'est pas claire, et la légende est muette. — 'Prokchîto, comme çl. 6. L'it. dit *consecrata*. — 'Prâyaçchittam, « expiation » dans Yates ; *profanatione*, dans l'it. (en harmonie avec *prâya* « péché ») : nous concilions les 2 sens en y voyant l'analogie parfait du lat. *piamen*. — '° Karma.

qu'il les eut entendus, se mit à faire maintes recherches pour avoir une autre victime humaine en qui se trouvaient les marques propices.

11. Campagnes, villages, cités, forêts, saints ermitages, furent parcourus par le généreux voyageur.

12. Poussant ainsi ses investigations, il aperçut un jour, ô descendant de Raghon, un brâhmane du nom de Ritchika. Il avait beaucoup d'enfants et il était pauvre, ce brâhmane, ce grihastha¹¹.

13. Ambaricha s'avance près du saint brâhmane, voué aux austérités et à la méditation, et lui tint ce langage, après avoir débuté par lui demander des nouvelles du salut :

14. « Cent mille vaches seront l'échange ! Cède-moi un de tes fils : il figurera dans un grandiose sacrifice, dans un nara-médha, en qualité de victime, ô des brâhmanes le plus parfait.

15. » Tu es chargé d'enfants, tu es pauvre, tu es vieux, Brâhmane parfait ! Brâhmane, fais-moi, s'il te plait, abandon d'un de tes fils.

16-. « J'ai parcouru nombre de contrées et je n'ai pu trouver de victime pour le sacrifice.

-16, 17-. » Consens, toi, digne brâhmane, à me livrer, contre un prix¹², un de tes fils. Que mes efforts à l'effet d'avoir une victime soient couronnés de succès, fils de Kaçyapa, sage aux saintes observances. »

-17, 18-. A cette demande d'Ambaricha, ô descendant de Raghon, que dit Ritchika ? « Ce n'est pas mon fils aîné que je te vendrai. » Telle fut sa réponse.

-18, 19-. Mais cette réponse de Ritchika, dès qu'elle fut ouïe de la glorieuse mère des enfants de Ritchika, la fit parler en ces termes au râdjâ :

-19, 20-. « Impossible à moi de vendre mon fils aîné ! » déclara le vénérable fils de Kacyapa. « Hé bien, moi, c'est le plus jeune de mes fils, sache-le bien, qui m'est le plus cher.

-20, 21-. » Le favori des pères, c'est ordinairement¹³ le pre-

—¹¹ Synon. de *Grihastin* : ce terme revient à « maître de maison », c.-à-d. « marié », et désigne la 2^e des 4 phases de la vie parfaite (*brahmachâri*, *vânâprastha* et *sannyâsi* sont les 3 autres). —¹² *Moulyena*, qui très-souvent veut dire « capital », « somme ». —¹³ *Prâyena*.

» mîer de leurs fils, ô noble monarque ; les mères aiment sur-
 » tout celui dont l'âge est le plus tendre : ô noble monarque,
 » tous deux doivent donc être préservés. »

-21, 22-. Dès que ces paroles eurent été prononcées par le
 solitaire d'un côté, par la mère de l'autre, Çounahçépha¹⁴
 s'avança au milieu d'eux et s'exprima en ces termes :

-22, 23-. « L'aîné des pères est inaliénable de par mon père,
 » le jeune échappe de par ma mère : c'est donc, j'imagine, sur
 » celui qui vient au rang intermédiaire d'être l'objet de la
 » ventel râdjâ, dépêche-toi de m'emmener. »

-23, 24-. Et moyennant les cent mille vaches, le monarque
 s'empara de Çounahçépha, et se mit en route plein d'une vive
 allégresse, ô prince la joie de Raghon.

-24. Il avait fait monter Çounahçépha sur son char, ô Rama,
 et il reviat ainsi en toute hâte pour accomplir le sacrifice en-
 trepris par lui-même.

SARGA LXIV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LE SACRIFICE D'AM-
 BARICHA.

(Çatânandavâkya Ambarichayadjnah).

1. Le monarque qui emmenait Çounahçépha vit bientôt ses
 chevaux harassés ; et vers midi, ô descendant de Raghon, il fit
 halte pour les reposer sur le bord du lac sacré de Pouchkara.

2. Tandis qu'il se délassait là, Çounahçépha, plein d'intel-
 ligence, s'approchant de ce lac de Pouchkara, le premier des
 lacs sacrés, aperçut Viçwâmitra.

3. Le cœur dolent, et prostré, tant par le malheur d'avoir
 été vendu que par la fatigue qui l'accablait, il laissa tomber
 sa tête aux pieds de l'ascète et lui adressa ces paroles :

4. « Je n'ai pas de père, pas de mère, pas d'amis, pas de
 » parents. Daigne me sauver, puisque les auteurs de mes
 » jours m'abandonnent, puisque je viens implorer ton appui !

5. » Que le monarque réalise son offrande, et que, cepen-

— ¹⁴ Evidemment ce mythe recèle une idée très-bizarre. Le nom de

» dant je ne meure pas, moi qui me réfugie sous ta noble et
» puissante protection! agis de manière à produire ce résultat :

6. » Protège-moi , moi que nul ne protège, protège-moi ,
» toi, par tes puissantes combinaisons¹; sauve-moi comme un
» père sauve un fils aux prises avec la détresse, ô saint ascète. »

7. Ces paroles entendues, Viçwāmित्रा le pénitent riche en
pénitences, après avoir consolé Çounahçépha, parla en ces
termes à tous ses fils :

8. « Ces épreuves, par lesquelles les pères souhaitent donner
» le jour à des enfants de haute vertu , à l'aide desquelles
» se traversent les crises difficiles , le moment en est venu.

9. » Cet adolescent ici présent, ce fils de mouni, désire que
» je lui sois en aide. Vous donc, pour qu'il lui soit fait don de
» la vie, veuillez faire quelque chose dont je vous sache gré.

10. » Tous, vous êtes pourvus des signes augustes et propices.
» et tous, vous êtes stricts observateurs des pratiques. Hé bien,
» c'est moi qui le commande, dégagez le fils du mouni.

11. » Voici le feu du sacrifice qui s'allume, allez offrir à ce
» dieu ce qui le délecte² ; affranchissez ce jeune homme de son
» rôle de victime, tel est mon ordre.

12. » Puisqu'il s'est réfugié sous ma protection, le fils du
» mouni Rithika, faites si bien que nul obstacle n'entrave
» l'entreprise du rādjarahī. »

13. En réponse à ces instructions de leur père, Madhou-
syanda et ses frères adressèrent ces offensantes en même
temps qu'inhumaines paroles à l'auteur de leurs jours :

14. « Comment se fait-il que tu rejettes tes fils afin de te
» faire le libérateur des enfants de l'étranger³? C'est-là, Sei-
» gneur, un acte pareil à celui de l'homme qui dévorerait ses
» propres chairs⁴. »

Çounahçépha en grec serait *cynophallos*. — ¹ *Bhavyena tchetasā*. Dans l'italien, *provida mente*. Nous préférons donner à *bhavya* le sens usuel (dans Yatesi) de *bhavya*, « fit », « skillful ». Quant à la paronomasie « protège » et « profond », c'est sans y penser qu'elle s'est glissée sous notre plume, bien que nous croyions en voir une dans *bhavyena*. — ² *Triptim prayatichkhata*. L'it. omet ces mots. Nous ajoutons « dieu », à cause du double sens d'*Agneḥ*, qui précède. — ³ *Trātā parasoutān asti*. La construction est remarquable. — ⁴ Ce qui suppose suicide, extrême misère ou frénésie : cp. S. 61, 20.

15. Les paroles de ses fils entendues, paroles blessantes pour lui, Viçwāmitra, les yeux ardents de courroux, lança soudain les imprécations sur la tête de ses enfants.

16. « C'est une haute inconvenance que de tenir semblable » langage, c'est être étranger au devoir. Quoi, vous m'imputez de me nourrir de mes propres chairs ! vous me vilipendez à ce point ! Ah ! puisqu'il en est ainsi,

17. » C'est vous qu'on verra, ainsi que les fils de Vaçichtha, » vous repaître de vos propres chairs pendant mille ans de » naissances successives, parcourant la carrière du mépris. »

18. Après avoir ainsi brûlé ses fils à la flamme incendiaire de la malédiction, le descendant de Kōṇçika usa envers Çounahçépha de paroles consolatrices :

19. « Lorsque l'on t'administrera les aspersions en ta qualité de victime, ô mon fils, récite tout bas l'invocation sacrée » que je vais t'enseigner et qui proclame la louange d'Indra⁵ ;

20. » Quand tu murmureras cette sainte formule, Vāsava » viendra te délier de la nécessité d'être immolé, et rien pour » tant n'entravera l'acte de ce dominateur de la terre. »

21. Çounahçépha, sitôt qu'il eut appris la formule sainte, se hâta de rejoindre Ambaritcha, et tout joyeux lui dit :

22. « Allons, grand roi, conduis-moi vite de ces lieux à » ton sacrifice : fais-moi consacrer victime avec les formules » sacrées, fais accomplir la cérémonie. »

23. Heureux, charmé d'entendre s'annoncer ainsi le fils du riche, le fortuné maître des populations se rendit à son sacrifice.

24. L'assemblée déclare victime pure et pourvue de tous les signes exigibles celui qu'il amène ; et, Çounahçépha est attaché par le monarque lui-même à une colonne : l'on a prononcé sur lui les formules sacrées.

25. Ainsi garrotté, le jeune homme célébrait avec trans-

Dante, *Inf.*, XXXIII : *Ambe le mani per furor mi morai*. Les Grecs disaient *heastō kardian esthēin*. Et à peu près de même les Turks, les Arabes. — 'Bien des hymnes du Rîgvéda sont donnés comme de Viçwāmitra ; et il en est qui célèbrent Indra. Evidemment le poète, bien qu'il ne l'exprime pas, regarde comme composé par Viçwāmitra le ritch qui sauve la vie à Çounahçépha. Ce ritch a-t-il pris place dans le recueil sacré, peut-on l'y distinguer ? Ce sont des questions

port par des ritchs⁹ Indra le Déva aux fauves coursiers venu sur place pour goûter au sacrifice ; et le son des paroles prononcées à haute voix retentissait.

26. Rendu propice par ces accents, le Déva aux mille yeux exauça les vœux formés par le jeune homme. Ces biens que l'on désire tant, une longue vie, un haut renom, ô descendant de Raghou, devinrent le lot de Çounahçépha.

27. Le monarque de son côté obtint récompense de l'acte sacrificatoire ; et, selon son vœu, il dut justice, gloire, fortune suprême à la grâce du Déva aux mille yeux.

28. Quant au vertueux Viçwâmitra, il poursuivit ses terribles et gigantesques pénitences dans la région de Pouchkara, s'enchaînant mille ans encore aux plus strictes observances.

SARGA LXV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : SÉJOUR DE MENAKA SUR LA TERRE.

(Çatânandavâkye Menakânirvâsah.)

1. Quand mille années furent complètes et que ces hautes dévotions eurent purifié l'illustre mouni grandiose, alors, Râma, près de lui se rendirent les Immortels, dont la force de ses pénitences nécessitait l'attention.

2. Et là Brahmâ lui répéta ces paroles de louange éclatante¹ : « Te voilà richi, prospérité sur ta tête ! Laisse là maintenant tes austérités. »

3. Ces paroles dites, incontinent Brahmâ se hâta de reprendre la route par laquelle il était venu. Mais Viçwâmitra ne l'eut pas plus tôt entendu qu'il recommença ses macérations.

4. Et il s'était livré à ces macérations pendant un temps considérable, lorsqu'il arriva là, ô Râma, une Apsaras pour détruire par des séductions furtives² l'effet de la pénitence :

que nous laissons indécises. — 'C'est le terme propre pour l'hymne en vers, hommage au dieu qu'on vénère, et non formule de rituel ; et c'est à cause des ritchs, qu'il contient en grand nombre, que le plus ancien des Védas est nommé *Rîg-Véda*. — 'Souroutchtrâm. L'it. dit *faustissime*. — 'Rahah, que l'it. rapporte au verbe *âdjagdma=venne*.

5. C'était Ménakâ² aux belles hanches. Elle se dirige devers l'ermitage de Viçvâmitra, puis, plongeant ses formes délicieuses dans l'onde de l'étang, se met à prendre le bain.

6. Voilà le fils de Kouçika qui voit Ménakâ, Ménakâ dont l'extérieur est merveilleux, dont les formes sont incomparables, ô Râma, Ménakâ qu'on dirait la beauté incarnée⁴.

7. Il la voit au sein de cette forêt inhabitée; et l'aspect de ces membres, tous enchanteurs, de cette étoffe que l'onde imbibé, de ces manières qui ravissent le cœur,

8. Le fait tomber, lui l'ascète, sous l'empire de Kandarpa. Il lui parle : « Qui es-tu ? » dit-il ; « quel est ton père ? et d'où viens-tu en cette forêt, ô toi chez qui tout est prospère ? »

9. « Viens te délasser, timide beauté, dans ma retraite ; ma retraite est charmante. » Ménakâ, ces paroles entendues, répondit à Viçvâkarma :

10. « Je suis Apsaras, on m'appelle Ménakâ, et je me suis rendue ici pour l'amour de toi. Si tu l'as pour agréable, Brâhmane, je serai ton épouse soumise ; toi, sois mon époux et maître⁵. »

11. A ce langage si gracieux articulé par cette beauté parfaite, le vénérable personnage la prit par la main⁶ et l'introduisit dans l'ermitage.

12. Et alors, cinq ans et encore cinq ans, ô descendant de

—²La plus belle des Apsarases avec Rambhâ et Ourwaçî (S. 3, n. 31 ; et S. 1, n. 37). Le même épisode, mais avec variantes, se retrouve dans le *Mahâbh.*, I, épisode de Çakountalâ (P. 1^{er}, S. 68-74, v. 2801-3121, donné à part au reste et par Chézy, à la suite du drame de ce nom, et par Westergaard, *sansk. Læsebog*, et traduit en angl., en all., en danois et en franç.). Nous ne comparerons pas pied à pied les 2 rédactions. Mais pour ce commencement, disons qu'autant il est bref et peut-être pauvre (toutefois cp. S. 66, 1-8), autant il est riche et délicieux dans le *Mahâbh.* L'allocution du Vâson suprême, les craintes et pourtant la résignation de la Nymphé, les auxiliaires qu'elle se fait donner, tout cela n'est que dans le grand poème. Pour ce qui suit, la lutte est moins inégale : Menakâ ne se baigne pas, elle danse et joue, et ici les détails rappellent la scène de Richyaçringa (S. 9). — '*Moûrtimatim*. Dans l'it., *vestita di forme umane*. Pour Kandarpa qui suit (çl. 8), v. S. 66, n. 4. — '*Bhâdjamânam bhâdjaswa mâm*. L'époux est dit *pâti* « possesseur » (S. 26, n. 5 et cp. xx, note). Le *possède me sumsk.* dit donc plus qu'il ne signifie à la lettre. Cp. d'ailleurs la n. suiv. — '*Pândou grihîtvâ* : forme et locutions consacrées

Raghou, se passèrent entre elle et Viçwāmitra au milieu des voluptés et ne lui semblèrent qu'un moment⁷.

13. Le solitaire avait perdu discernement et intelligence. Les dix années qui passèrent de cette sorte, il crut que ce n'était qu'un jour.

14. Enfin, ce laps de temps achevé, sa raison comprit qu'il avait prévarié ; et telles furent alors les paroles que proféra Viçwāmitra le pénitent riche en pénitences,

15. Tout courroucé : « Voilà donc ma science ! voilà mes austérités ! voilà mes résolutions ! Tout cela est tout d'un coup totalement anéanti. Qu'est-ce donc que la femme ?

16. » Elle m'a séduit, elle m'a ravi le fruit de mes macérations ; et cela n'aspirant qu'à faire chose agréable à Indra ! » En conséquence, je vais me séparer d'elle. »

17. Là-dessus, Ménakâ fut renvoyée⁸, mais avec de douces paroles⁹, par le fils de Kouçika, lequel ensuite abandonna la région de Pouchkara et atteignit les monts du nord.

18. Il avait arrêté en son esprit l'inébranlable résolution de triompher de l'amour : dans son dépit contre lui-même, fixé sur le bord de la Kâouçikî¹⁰, il s'y livra aux macérations les plus cruelles.

19. Mille autres années, Râma, s'écoulèrent employées par cet être à l'immensurable splendeur dans ces rudes exercices. Les Dévas enfin en furent saisis de frayeur.

20. Ils s'assemblent, ils délibèrent avec les groupes de riches et avec Vâsava. « Allons ! que le titre de maharchi¹¹, » disent-ils, « soit bien et dûment conféré à ce fils de Kouçika.

21. » Et qu'il ne nous tourmente plus en s'obstinant dans ses épouvantables pénitences ! Qu'il se désiste de ses extrêmes austérités, ô suprême Brâhma ! »

pour le mariage. — ' Dans le *Mahâbh.*, quelques mois seuls. — ' Et l'on ne voit pas qu'elle ait eu d'enfants ; mais le *Mahâbh.* fait naître d'elle et du riche Çakountalâ, l'amante-épouse de Douchmanta et l'héroïne du célèbre drame de Kâlidâsa. — ' On peut en être un peu surpris, après les multiples accès de colère que le poète n'a cessé de prêter au mouni. Ménakâ, dans le *Mahâbh.*, les redoutait singulièrement, et tout à l'heure (S. 66) Rambhâ en aura peur, non sans raison. — '' Auj. Così, un des affluents de la rive droite du Gange inférieur, dans le Béhar. — '' *Sadhw*, qu'à toute force on pourrait détacher comme

22. La détermination des Dévas entendue, Brahmā l'ancêtre de l'univers se rendit près de Viçwāmitra le trésor de pénitences, et lui dit :

23. « Maharchi, fils de Kouçika, mets un terme à tes austérités ; je t'octroie la dignité de richi supérieur¹³, ô strict observateur des pratiques. »

24. En entendant les paroles de Brahmā, Viçwāmitra le pénitent riche en pénitences prit l'attitude de l'andjali et s'inclina, puis répondit en ces termes à l'Aïeul :

25. « C'est le titre de Brāhmarchi, seigneur, cette dignité si difficile à conquérir, que j'essaie de conquérir par la macération. Que ta miséricorde me la confère, s'il est vrai que j'aie accumulé les austérités. »

26. « Oh ! » lui dit alors Brahmā, « tu ne peux encore triompher de l'amour et de la colère¹⁴, comment aspirer-tu au rang de Brāhmane ? »

27. « Commence par vaincre les passions, la concupiscence et l'irascibilité, fils de Kouçika. Tu l'acquerras alors ce haut rang de brāhmane, si difficile à conquérir. »

28. Ces mots dits, Brahmā repartit ainsi qu'il était venu, et Viçwāmitra se remit sur la place même à ses pénitences, mais en les rendant plus effrayantes encore.

29. Il tenait les bras levés en l'air sans être soutenu par quoi que ce fût¹⁵, il restait sur la pointe d'un même orteil ; il ne vivait que d'air, il demeurait debout à la même place, immobile comme un tronc d'arbre, et persévérant dans cette pose.

30. Par la saison brûlante, cinq brasiers l'entouraient¹⁶ ; — venait la pluie, il restait exposé à ses torrents ; — suivait l'hiver, il se couchait dans l'eau : ce n'étaient que pénitences colossales chez ce pénitent.

31. Lorsque cent années se furent passées dans ces terribles

exclamation entre parenthèses. — ¹³Richimoukhyānām : syn. de mahārchinām. — ¹⁴Kāmakrodhāv, qui va revenir au v. suiv. : le commentaire de l'avis se trouvera S. 66, 17. — ¹⁵Ce cl. et le suiv. forment une description achevée du pénitent modèle. Les 2 1^{ers} mots *ourvadhvabdhour nirālambhah* se sont offerts déjà S. 45, 2, plus *sthānouvat*, qu'on retrouve ici au 2^d vers, et *vāyoubhakcho*, dont diffère si peu *vāyoubhakchyah*. — ¹⁶Allitt., *sthīṭah sthāna.... sthānouvat sthīrah*. —

et sublimes austérités, ô rejeton de Kakoutscha, les Dévas réunis au swarga furent pénétrés de crainte.

32. Violemment ému lui-même, Çakra, le suprême monarque des Immortels, imagina, ô prince la joie de Raghou, un moyen de paralyser l'effet de ces austérités.

33. Il manda l'Apsarase Rambhâ¹⁶, et environné de la foule des Maroutas, voici le langage que lui tint l'éclatant Déva, langage utile à sa cause, funeste au fils de Kouçika.

SARGA LXVI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA ; MALÉDICTION DE RAMBHA.

(Çatānandavākya Rambhāśāpah.)

1. « Il s'agit d'un service à rendre aux dieux, ô Rambhâ, » consens à le rendre, ô toi si bien douée : va séduire le fils » de Kouçika au milieu de ses pénitences, par la magnificence » de ta beauté¹. »

2. A ces mots que lui disait le Déva aux mille yeux, à la sagesse profonde, Rambhâ, saisie d'un embarras violent, fit le geste de l'andjali, et répondit au chef suprême des Immortels :

3. « C'est un irascible personnage et un puissant ascète » que Viçvâmitra, ô possesseur de Çatchi², nul doute que

¹⁶ V. n. 3. Rambhâ fut femme de Nalakouvara ; mais Râvana, l'oncle de son mari, l'enleva, et, suivant un récit, c'est en punition de ce rapt qu'il fut affligé de dix têtes. [Rambha veut dire « bambou », « roseau » (d'où l'idée de « rond », « cylindrique », « aux courbes riches et polies » : cp. S. 66, 7, *rambhorow*) : sous ce rapport c'est une Syrinx. Cent autres femmes ou déesses ont ainsi été assimilées à des arbres (Daphné, les Héliades, les Hamadryades, etc.). Quant au sens fâcheux que prend parfois *rambhâ*, « harlot », loin d'avoir donné naissance à l'idée de l'Apsarase, c'est le rôle de l'Apsarase qui l'a fait imaginer : il n'est, en un mot, que consécutif. — *Roupasampadâ*. — *Çatchipate*. Sur *pâtâ*, V. S. 65, n. 5. On sait que Çatchi est femme d'Indra. On l'appelle aussi, du nom de son père Pouloma, Paoulomi. Comme Çri et plus encore que les 3 Apsarases par excellence (S. 65, n. 5) ; elle est pour l'indou l'idéal de la beauté. Quant à l'étymologie, sans doute que *Çatchi* est la racine ; mais quel est le rapport de *çatch* (« parler en articulant ») et Çatchi ? A-t-on voulu placer auprès d'Indra (l'air autant que l'éther), la sonorité, comme auprès de Soûrya (le soleil) Prabhâ

» dans sa colère il ne lance sur moi l'anathème de la fureur.

4. » Je t'en prie, ô souverain des Immortels, veuille avoir
» pitié de moi. Non, il ne faut pas mettre à néant et la puis-
» sance et les macérations du personnage. »

5. Çakra répondit à la tremblante Apsarase dans l'attitude
de l'andjali : « Va, Rambhâ, fais ce qui m'agréa et n'aie pas
» peur, ô toi dont le parler est si délicieux.

6. » Caché sous la forme du kokila⁵, dont le chant ravit les
» cœurs à l'époque où la floraison émaille les arbres, je serai
» là tout près de toi en compagnie de Kandarpa⁴.

7. » Toi, de ton côté, armant du charme par lequel s'enlè-
» vent les âmes⁶ cette émerveillante beauté⁶, déesse aux
» cuissés de bambou⁷, aux splendides coins d'œil⁸, va séduire
» le richi dans la forêt. »

8. Sur cette harangue du monarque des Dévas, Rambhâ,
l'Immortelle au resplendissant visage, arma sa beauté de ce
charme par lequel sont enlevées les âmes⁹, et se mit à son
œuvre de séduction sur Viçvâmitra,

9. Tandis qu'Indra, métamorphosé en Kokila et accompa-
gné de Kandarpa, faisait entendre des chants mélodieux, posé
non loin d'elle, ô Râma, pour aider à séduire le solitaire.

10. Sitôt que la voix du kokila, dont les douces intonations
remplissaient les forêts, eut frappé ses oreilles, mêlée au
chant de Rambhâ, qui retentissait suave et ravissant la pensée,

11. Sitôt que l'ascète eut senti le voluptueux contact du
vent qui venait chargé de célestes aromes, et ajoutant à l'i-
vresse des amants,

l'éclat (S. 1, n. 45)? — ⁵ Diff. de *Koka*. C'est (cp. S. 9, n. 6) le *cuculus ta-*
dicus, dont le chant triste et suave, à l'ombre et dans l'ombre, rappelle
le rossignol. Il est 4 noms sans cesse associés par les poètes indous,
Vasanta (le printemps), Kâma (l'amour), la brise du Malaya et le chant
du Kokila. Mais ici se trouve qq. chose de plus : le Kokila, qui secon-
dera les séductions de l'Apsarase, c'est Indra lui-même : c'est, complé-
tement et à s'y méprendre, le Cymindis de l'Iliade qui vient, perché
sur un arbre, aider Junon à fasciner son époux. — 'L'Amour : Vi S.
26, 10. — 'Mantharam..... *kritvâ*. — 'Adbhutam est rapporté par
l'it. à *kritvâ* (*recando in mirabili forme allettatrici*). — 'Râmantho-
rou : l'it. dit simplement *dat graziosi femori*, mais V. S. 65, n. 13, An,
et notez le jeu de mots (comme pour Râma, S. 19, n. 9 11, etc.). —
'Routchtrâpangî. Omis dans l'it.. — 'Le poète répète *kritvâ roûpam*

12. Soudain, son cœur et son âme, à lui aussi, l'illustre mouni, furent assaillis par cette ivresse. Quand il se fut mis en marche vers le point d'où partait le bruit du chant, et qu'il vit Rambhâ l'enchanteresse,

13. Ces sons l'enlevèrent à lui-même, et l'aspect de l'Apsarase aussi. Mais arrivé là, il se souvint de ses macérations mises à néant, et dès lors des soupçons vinrent au mouni.

14. Bientôt de l'œil de la méditation, il vit là l'œuvre du Déva aux mille yeux; et envahi par la colère, il dit à Rambhâ les paroles qui suivent :

15. « Puisque tu as tenté de me séduire, ô Rambhâ, par la riche réunion des qualités qui te caractérisent¹⁰, hé bien, tu vas, changée en roc de montagne, rester ainsi dans cette forêt de pénitences, immobile

16. » Dix mille ans entiers durant, et couverte d'impureté, sous la malédiction que je te lance. Un brâhmane qu'aura mené à perfection l'austérité sera un jour ton libérateur¹¹. »

17. Rambhâ n'eut pas plutôt été transformée en roc de montagne par Viçvâmitra le mouni grandiose, qu'il sentit un amer repentir de s'être laissé aller à l'empire de la colère¹².

18. La vue de Rambhâ, subitement métamorphosée en roc de montagne par l'effet de la fureur, puis, la vue simultanée de Kandarpa et du Déva qui renverse les villes¹³,

19. Lui firent apercevoir qu'il avait derechef perdu les fruits de sa pénitence. « Oh ! » dit-il, « je n'ai pas encore triomphé de mes sens ! » et il se prodiguait des reproches¹⁴.

20. Après cela, le mouni grandiose dit adieu à la pure contrée de l'Himavat et alla se fixer dans les parages orientaux¹⁵. Il entama là une série de pénitences.

21. Mille ans encore passèrent pendant lesquels, gardant

manoharam. — ¹⁰ *Atmagounasampadâ*. — ¹¹ Très-souvent l'imprécation se termine ainsi par l'annonce, soit du personnage, soit de l'acte qui fera cesser ce désastre. Ainsi plus haut, pour Ahalyâ, S. 49 et 50. Ainsi dans Nala, S. 14, -5 6-. Ainsi 30 fois dans le *Kathâsaritsâgara*. — ¹² V. S. 65, 26 et 27. — ¹³ Ou simplement de Pourandara, un des noms usuels d'Indra. — ¹⁴ *Adjitendriyo 'smitti bhṛīcam*. C'est une syll. de trop. Il faut lire *'adjitendriyo*, en finissant le vers préc. par *ta-ātmanopour-nah*. [Le ? qui termine la phrase ital. est sans doute une faute typographique]. — ¹⁵ Voilà les 4 points cardinaux parcourus :

le silence avec la détermination la plus ferme; il se tint sur le Vajrassthāna¹⁶, silencieux, immobile comme un roc.

SARGA LXVII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LA DIGNITÉ DE BRAHMANE
ACQUISE PAR VIÇWAMITRA.

(Çatānandavākya Viçwāmītrabrahmatwaprāptih.)

1. Tandis qu'il gardait l'immobilité d'un tronc d'arbre, l'ascète fidèle à son vœu de silence ascétique¹, ni l'amour ni l'emportement ne trouvèrent de place pour s'insinuer en son cœur.

2. Quand ils reconnurent qu'inaccessible à la colère et à la concupiscence, l'âme impassible, et à force d'effrayantes austérités, ayant atteint l'extrême limite de la perfection, — oh ! alors, prince exterminateur de tes antagonistes,

3. La consternation, l'effroi remplirent l'esprit des Dévas ; et courant aborder Brahmā, le trésor de vertus ascétiques, ces hautes Intelligences lui dirent toutes, Çakra marchant en tête:

4. « Mille expédients ont été mis en œuvre à l'égard de Viçwāmītra le brāhmane², ce trésor de macérations : on l'a mis en fureur, on l'a séduit, on a mis arrêt à l'accroissement de ses pénitences.

5. » Mais aujourd'hui l'on n'aperçoit plus d'imperfection en lui, pas la moindre. Si on ne lui confère la faveur à laquelle son âme aspire si ardemment,

6. » Il va réduire à néant, par son éclatante énergie, les trois mondes, et tout ce qu'ils contiennent d'animé comme

cp. S. 58, 63, 65. — ¹ Ce nom veut dire « résidence de la foudre » et indique sans doute un des hauts sommets de l'Himālaya oriental. — ² *Moundou mōdounavratānvoitā* : paronomasie, le silence d'ailleurs étant monastique. — ³ *Vipra*. Mais depuis quand ? [puisque c'est uniquement à ce titre (*brāhmanyā*, S. 57, 25) qu'il aspire et qu'il ne peut atteindre, malgré ses efforts de pénitence et ses miracles]. Avec un peu de subtilité, on répondrait que son but à présent, ce n'est pas la dignité de brahme, mais celle de brahmarchi, et le çl. 10 viendra en aide à cette façon d'esquiver la contradiction (mais cp. çl. 13, 16, 19). On pourrait encore en trouver d'autres. Toutefois nous n'en voyons

» d'inanimé⁴. Déjà la perturbation se glisse dans toutes les régions de l'univers, et le soleil ne projette plus d'éclat.

7. » Pas d'océan⁴ qui ne soit troublé, pas de mont qui ne se déchire; la terre tremble, l'ouragan souffle chargé d'orages.

8. » Tandis qu'il n'a pas encore songé, ce sage, la fleur des pénitents, à conquérir l'empire des dieux⁵, ô toi la fleur des vertus ascétiques, accorde-lui vite le don souhaité. »

9. Bientôt les groupes des Dévas allèrent tous, ayant l'Aieul en tête, aborder Viçvâmitra, et lui tinrent ce langage :

10. « Brahmarshi⁶, cesse dorénavant de prendre le pas par tes austérités⁷, tu l'as conquis, ce grade de Brahmarshi si difficile à conquérir !

11. » Propice à tes vœux, je t'octroie ce que tu désires, le privilège de ne mourir qu'à ton gré⁸. Vis heureux avec ce que tu as conquis ! prospérité sur ta tête ! et fais trêve à ces macérations qui priment toutes les autres. »

12. Les suaves paroles de l'Aieul entendues, l'éminent mouni, prenant l'attitude de l'andjali, répondit en ces termes :

13. « Si par la puissance de mes austérités j'ai conquis la dignité de Brâhmane, hé bien, que l'essence brâhmaïque, que les védas, que la vérité pénètrent en moi,

pas de pleinement satisfaisant. — ⁴*Satchardacharan* : « mobile » ici veut dire « animé ». — « En Inde et en Chine on veut que le monde soit entouré de 4 océans (n'importe la contradiction), et fermé par 4 montagnes ou chaînes de montagnes les plus hautes de la terre. Du reste, il y a des variantes à cette opinion, en Inde du moins : on nomme 7 mers, les montagnes peuvent encadrer l'empire central, etc. — « C.-à-d. que cette fois ce n'est plus comme à l'ordinaire le trône d'Indra que menace le triomphal ascète, c'est pour Brahmâ lui-même que *to rule or not to rule it is the question*. — 'V. n. 4. — ' *Tapaso'gryâd*, comme plus bas çl. 11. — '*Swatehtchhandamaramam*. M. Gorresio (n. 212) se demande s'il est ici question de suicide, et ne peut le croire, mais il ne résout rien; du reste, il indique, sans paraître l'adopter, un autre sens, « la mort de la volonté ». Nous pensons que l'idée se réduit à celle-ci, ne mourir que quand et comme on le voudra. C'est évidemment un fort beau privilège, et qui recule fort loin la mort, sans être tout à fait l'immortalité. Or, c'est là une conception indoue, s'il en fut jamais : des milliers, des millions de degrés dans la longévité, comme des milliers d'êtres supérieurs, mais un seul être vraiment immortel, l'Un suprême, quel que soit le nom qu'on préfère

14. » Accompagnés de la pleine perfection, de la constance, de la tradition, des arts occultes, du discernement, de la tranquillité, de la patience, de la macération, de l'empire sur soi-même⁹, de la pitié, de la tolérance, de l'intelligence de toutes choses, de la reconnaissance !

15. » Et l'essence brahmaïque, à ce qu'ont proclamé ceux qui connaissent l'essence de Brahmâ, c'est l'imperturbabilité, c'est l'inoffensivité à l'égard de tous les êtres, c'est l'absence de toute fraude, c'est l'anéantissement des passions.

16. » Puisse donc, ô maître de tous les êtres, résider en moi¹⁰ cette essence impérissable et supérieure à tout, l'essence de Brahmâ, s'il est vrai que mes austérités m'ont, conformément à mes vœux, conquis le rang de Brâhmane. »

17. A ces paroles du trésor des pénitences, Brahmâ répondit : « Hé bien, en toi vont se refléter¹¹ et les Védas et cette essence brahmaïque impérissable supérieure à tout.

18. » Je te regarde, dès ce jour, comme supérieur à tous les savants ès Védas, illustre mouni. » Ainsi parla Brahmâ, et il partit ayant autour de lui les troupes de Dévas.

19. Le vertueux Viçvâmitra, de son côté, possédant la sublime dignité de brâhmane et arrivé à son but, se mit à parcourir la terre, l'esprit plein de la plus vive satisfaction du succès.

20. A lui la palme entre ceux qui savent les Védas ; à lui, parmi les êtres qui resplendissent, la primauté ; à lui l'aspect de justice incarnée¹² ; à lui la perfection parmi les parfaits ;

21. A lui le culte du vrai, de l'empire sur soi-même et des devoirs : sur tous ces points il est inébranlable. »

-21, 22-. Les paroles de Çatânanda entendues, ces paroles qu'il proférait devant Râma et Lakchmana, Djanaka dans l'attitude de l'andjali tint à Viçvâmitra ce langage :

-22, 23-. « Je suis heureux, ô grand mouni, oui, c'est pour moi une haute faveur que tu sois ainsi venu en personne, accompagné du rejeton de Kakoutstha, visiter mon sacrifice.

-23, 24. De fort nombreux avantages sont venus en ma

lui donner, Brahmâ. — ⁹ Damo (2 fois, par erreur dans le texte). —

¹⁰ Tan mām bhadjantou, etc. : lire -atou. — ¹¹ Pratibhāsyantī. L'it. dit *saran tua dote*. — ¹² Changer ici le visarga en r supérieur, d'où

possession, grâce à ta présence; et la réunion entière se trouve purifiée par l'immense quantité de tes perfections, ô trésor d'austérités.

-24, 25-. Ce caractère brâhmanique, désormais le tien, ô Brâhmane, et qui se lie à tant de macérations grandioses, à tant d'irradiations grandioses, le récit vient d'en être répandu, mes oreilles viennent de l'entendre, les miennes, dis-je, et celles du magnanime Râma.

-25. Et tout ce qu'il y a d'assistants admis en cette réunion ont entendu cette réalisation de tes nombreuses qualités.

26. Immensurables sont tes austérités, en effet, et immensurable ta puissance, et immensurables à jamais tes vertus, ô de tous les hommes le plus sublime.

27. Je ne suis pas rassasié de récits merveilleux, ô prince sage. Mais voici l'instant des cérémonies du soir, ô des mounis le plus parfait; et le disque du soleil occupe la pente¹⁵.

28. Demain, quand luira le jour, vénérable personnage, je reviendrai te voir. Que tout t'arrive à bien, ô des êtres le meilleur ! laisse-moi te dire adieu. »

29. Ces mots prononcés, le descendant des Vidéhas, le monarque suprême de Mithilâ, marcha de gauche à droite autour de Viçwâmitra le mouni par excellence, puis il s'éloigna.

30. Et Viçwâmitra aussi, dont l'âme était toute justice, porta ses pas, accompagné de Râma, accompagné de Lakchmana, vers son appartement, au milieu des hommages des maharchis.

SARGA LXVIII.

DISCOURS DE DJANAKA.

(Djanakavâkyam.)

1. Le lendemain, quand s'illumina un ciel sans tache, le suprême monarque, après avoir accompli les cérémonies, se rendit vers Viçwâmitra et le rejeton de Raghou.

2. Strict observateur du devoir, il lui rendit honneur,

dharma pour *dhamam*. — ¹⁵M. à m. « est suspendu » *lambhate* : le fameux *dumosa* pendre procul de rupe ne fait pas plus image. —

ainsi qu'aux deux généreux enfants de Raghon, suivant les formes prescrites par les câstras, puis leur adressa ces mots :

3. « Noble personnage, sois le bienvenu ! Que vais-je faire pour toi, illustre ascète ? Que sa Seigneurie¹ m'ordonne : car c'est à moi d'être aux ordres de sa seigneurie. »

4. Telle fut l'allocution du magnanime Djanaka, et en réponse, celui qui ne respirait que justice, le sage profond, la fleur des maîtres de la parole, reparla² en ces termes :

5. « Ces deux jeunes guerriers, issus de Daçaratha, et qui, déjà, sont célèbres dans le monde, désirent voir l'arc céleste qui se trouve en permanence chez toi ;

6. Fais-le leur voir, et prospérités sur ta tête ! satisfais l'envie des deux princes royaux, en leur montrant cette arme ; et tout ce que tu désireras, à leur tour, ils le feront pour toi. »

7. A ces paroles, Djanaka le rādjà répondit dans l'attitude de l'andjali : « Ecoute l'histoire exacte de cet arc, et pour quelle raison ils se trouvent en permanence chez moi.

8. Dévarāta³, tel est le nom du monarque le sixième en partant de Nēmi⁴, — Devarāta reçut un jour, à titre de dépôt, l'arc en question, ce potentat à l'âme grandiose.

9. C'est avec cet arc qu'aux jours anciens, lors de ce carnage qui signala le sacrifice de Dakcha⁵, tous les Dévas furent terrassés par Çankara, qui leur adressa, dit-on, ces paroles :

10. « Puisque, quand j'aspire à ma part d'offrandes, vous » ne me dessinez pas de part, ô Immortels, hé bien, je vais, » cet arc aidant, tailler tous vos membres en pièces⁶. »

11. L'épouvante pétrifia les Dévas, ils s'inclinèrent devant Roudra si terrible, ils réussirent à l'apaiser⁷ : Bhava reprit sa sérénité,

¹ *Bhavan*, et plus bas *bhavato* : au vers préc. *bhagavān*. — ² *Pratyuvāccha pounar.... vākyaṃ vākyaividm varah*. — ³, ⁴ *V. S. 73, 3-5*. —

⁵ Un des faits célèbres de la mythologie indoue. Le pradjapati Dakcha donnait un jour un festin (ou un sacrifice) à tous les Dévas : seul Çiva ne fut pas invité, bien qu'il fût son gendre. Ne respirant que vengeance, il tomba sur les convives et les extermina tous, ou peu s'en faut (cp. n. 7). Nous laissons ici de côté l'explication de ce mythe, qui décèle de violentes guerres religieuses, suivi d'un triomphe momentané du çivaïsme, et plus tard de transactions, de concordats. — ⁷ En qq. sorte « hacher menu », *çālayāmi*. — ⁸ Il ne les avait donc

12. Et redevenu propice, il rendit chacun des membres à chacune de ces puissantes victimes qu'il avait lacérés de son arc, cet être aux esprits grandioses.

13. Cet arc céleste du magnanime Déva des Dévas⁸ se retrouve encore en ce jour, seigneurial ascète, dans notre famille, qui l'honore d'un respect profond.

14. J'ai une fille prédestinée à devenir le prix du courage, et qui joint à de hautes qualités une beauté divine. Née du sein de la terre⁹ et non du sein d'une femme, Sîtâ¹⁰ est son nom.

15. Des monarques, et des monarques, sont venus¹¹ la demander. « Prédestinée à devenir le prix du courage, je ne » l'accorderai qu'au courage, » ai-je répondu aux royaux solliciteurs.

16. Tous ces potentats alors, recherchant ma fille, et animés du désir de faire voir ce que valait leur vigueur, se sont rendus en ma capitale ;

17. Et moi, curieux aussi de connaître leurs forces, je leur ai montré cet arc! Mais, ô Brâhmane, ils n'ont pas même pu le soulever, cet arc.

18. Instruit par là du peu qu'ils ont de force, ô noble mouni, j'articulai à tous un refus relativement à ma fille.

19. Dans leur ressentiment de cette conduite, que firent ces râdjâs ? ils se coalisèrent, ô mouni, et ils investirent la cité de Mithilâ, fondant sur elle de toutes parts¹².

20. En effet, chacun de ces princes en particulier s'imaginait avoir été l'objet d'un affront. Tous donc, pénétrés du dépit le plus vif, faisaient éprouver à Mithilâ mille calamités.

pas tous tués encore : cp. pourtant gl. 12 et n. 5. — 'Est-ce donc que dans Djanaka et les Mithilas nous devons reconnaître des Çivaltes ? — 'Ainsi Tagès, ainsi les Spartes : ces naissances merveilleuses se retrouvent partout ; et partout l'idée première est la même, c'est la conception de l'*Inengendré*, face inférieure de l'*Incréé*, du *Né de soi*. Au reste, la naissance de Sîtâ se retrouvera, contée par elle-même, K. III, S. 4. L'on y voit surtout, et c'est un détail précieux, que, quoique née du sillon, que, quoique fille de la terre, Sîtâ est fille aussi de la belle Aptarase Ménakâ et de la pensée de Djanaka. — ''« Sillon ». C'est aussi le nom de Lakchmi, de Bhavânt, d'une branche du Gange. — ''*Nripâ.... âgatyâgatyâ*. Nous transposons la répétition. — ''Il n'est pas question, K. III, S. 4, du dépit et des essais de vengeance des

21-. Un an entier, persistant dans leur résolution, ils prolongèrent le siège.

21, 22-. Au bout de ce temps, voyant que cette attaque m'avait de tout point réduit à l'extrême faiblesse¹³, je me mis à implorer la merci du Déva des Dévas l'époux d'Oumâ;

22. Et dans sa merci, le seigneur, propice à mes vœux, me fit don d'une armée composée de quatre corps.

23. Tous ces potentats, au moyen de ces troupes, furent mis en déroute; et ils s'éloignèrent, ô digne ascète : débiles mortels, hardis par délire, et débiles orgueilleux !

24. O mouni tigre des mounis, cette arme céleste et qui brille d'un éclat suprême, je la ferai voir aujourd'hui à Râma et à son frère. Oui, ils le verront cet arc.

25. Et s'il arrive que cet arc soit soulevé par Râma, hé bien, je lui donne Sîtâ¹⁴ qui n'est point née du sein d'une femme, Sîtâ devient la bru de Daçaratha. »

SARGA LXIX.

LE BRIS DE L'ARC.

(Dhanoubhangah.)

1. Les paroles de Djanaka entendues, Viçwâmitra, le mouni grandiose, répondit au roi : « Oui, oui, fais voir l'arc à Râma ! »

2. Et Djanaka, dont l'air était celui d'un immortel, donna ses ordres à ses ministres : « Faites apporter¹, » dit-il, « cet arc ; qu'on le montré à Râma. »

3. Ces compagnons du roi, dès qu'ils auront reçu l'injonction de Djanaka, se rendirent à la ville, d'où ils firent transporter l'arc par des hommes aptes à ce service.

princes rebutés. — ¹³Dans l'it., *al tutto conquiso*; mais dans le samsk., *kéçino sarwaçah*. — ¹⁴Rien de plus naïf et pourtant de plus noble que cette offre d'un père : pas de subterfuges, pas de charlatanisme : le trésor de vertu et de beauté doit être au type du courage et de la force (gl. 14, 15; et cp. S. 69, 26, et S. 70, 11); si tel est Râma, Sîtâ doit être à lui, les dieux le veulent, et le père de Sîtâ ne croit que remplir un devoir, obéir au ciel, et rendre justice à Râma en lui donnant ce qu'il croit la 1^{re} des récompenses. — 'Il n'est pas dit, K. III,

4. Ces hommes étaient au nombre de huit cents, tous de haute stature, tous de grande vigueur, et ils ne portaient qu'avec effort le lourd étui soutenu par huit roues.

5. Quand ils eurent amené l'étui de fer qui contenait l'arc, les conseillers de Djanaka dirent à ce potentat, dont l'air était celui d'un immortel :

6. « Voici ton ordre accompli et l'arc placé devant toi, ô maître suprême des populations : montre et à ce riche et au rejeton de Raghoul cette arme si resplendissante. »

7. Oûtes ces respectueuses paroles, Djanaka tint ce langage à Viçwâmitra et aux deux princes Râma et Lakchmana :

8. « O Brâhmane, le voici amené devant nous cet arc qui se garde en notre maison, cet arc que les râdjâs ne réussirent pas même à soulever,

9. Et que n'ont pu plier ni les masses des Dévas eux-mêmes, Indra y compris, ni les Yakchas, ni les Ouragas, ni les Râkchases, nul être en un mot, hormis le Déva des Dévas, Çiva.

10. Impossible à un homme, quel qu'il soit, de plier¹ cet arc... Comment serait-il possible d'y placer la flèche et d'en tendre la corde ?

11. Cet arc céleste, je le fais apporter ici, suivant tes ordres. Hâte-toi de le montrer à ces deux fils du râdjâ. »

12. Viçwâmitra, sitôt qu'il eut entendu les paroles de Djanaka, le vertueux Viçwâmitra, qui ne respirait que devoir, s'écria ; le cœur rempli d'allégresse :

13. « Mets la main, ô héros aux longs bras, sur cet arc céleste, des arcs le plus beau ; et fais tes efforts pour le tenir et pour le tendre, ô fils de Raghoul. »

14. Docile à la voix du solitaire, Râma ouvrit l'étui où l'arc gisait déposé, puis il dit à Viçwâmitra :

15. « Ma main soulèvera cet arc céleste, et je ferai mes efforts pour y adapter la corde, puis, pour le tendre. »

16. « Ainsi soit fait ! » s'écrièrent et le monarque et Viçwâmitra. Râma, soudain, souleva l'arc, comme en se jouant² et d'une seule main ;

S. 4, qu'on apporte l'arc : Djanaka conduit Râma par la main au lieu où il se trouve. — ¹Prapoûrâna : « plier l'arc », en qq. sorte lui donner la plénitude, faire qu'il remplisse le rôle d'arc. V. S. 34, n. 5. —

²Saklam. Toute cette admirable et rapide description doit être lue

17. Puis, sous les regards des assistants, répandus de tout côté tout près de lui, il plia le bois, il l'arma d'une corde sans grand effort et presque avec un sourire ;

18. Puis, la corde ajustée, il lui donna toute sa tension. Mais en subissant cette tension, qu'opérait le vigoureux Râma, l'arc se rompit par le milieu, comme sous l'excès de la force.

19. Immense fut le fracas de l'arme brisée, comme le serait celui d'un roc qui croule ou de la foudre dardée par Çakra sur la tête d'un mont.

20. A ce bruit, les spectateurs éperdus tombèrent de toutes parts, à l'exception de Viçwâmitra, le mouni grandiose, du monarque et des deux rejetons de Raghou⁴.

21. Quand cette foule se fut remise, le râdjâ, saisi d'un profond étonnement, fit l'andjali et dit ces mots à Viçwâmitra :

22. « Sublime ascète, j'avais bien entendu parler auparavant de Râma le fils de Daçaratha ; mais ce qui vient de se faire là est surhumain, et jamais je n'ai vu chose pareille.

23. Oh ! la dynastie de Djanaka recevra un lustre nouveau de l'union de ma fille Sîtâ par mariage à Râma, fils de Daçaratha.

24. Et quant à moi, la donner ainsi en prix à la vaillance, c'est réaliser mes engagements. Je la lui donne, ô Râma⁵, cette Sîtâ qui m'est plus chère que la vie.

25. Que ta seigneurie donc m'autorise, ô mouni grandiose, à faire partir d'ici des messagers qui, munis de mes ordres, gagnent rapidement Ayodhyâ sur d'agiles chevaux,

26. Et en invitent le monarque, qu'ils auront instruit de tout, à se rendre dans ma capitale. Oui, qu'ils lui racontent Sîtâ donnée à son fils comme prix de la vaillance ;

27. Qu'ils lui apprennent, à cet auguste souverain, que tu as préservé de tout malheur les deux rejetons de Kakoutstha ; que, charmé de ces communications, il soit amené en ces lieux, le potentat. »

28. « Ainsi soit fait ! » répondit le rejeton de Kouçika ; et le

avec le passage parallèle de l'Odyssée : cp. aussi S. 77. — 'Le récit du K. III, S. 4, n'excepte pas Viçw. — 'Tj. même naïveté : cp. S. 68, n. 13. Du reste il est clair que l'idée du refus n'entre dans la tête ni du roi, ni du poète, ni probablement d'un seul des lecteurs indous. —

monarque, dont les émissaires étaient déjà là tous prêts, les expédia devers Ayodhyā, car grande était sa royale impatience.

SARGA LXX.

DISCOURS DES ENVOYÉS DE DJANAKA.

(*Djanakadhoṣṭavākyaṃ.*)

1. Les émissaires commandés par Djanaka, et que portaient de rapides coursiers, restèrent trois nuits en route, et au bout de ce temps, firent leur entrée dans la ville d'Ayodhyā.

2. Annoncés au monarque, ils pénétrèrent dans la royale résidence, et ils aperçoivent le magnanime souverain, des souverains le plus vertueux,

3. Assidûment livré au soin d'administrer ses sujets, si expert dans la science du devoir, et entouré de ses ministres et de ses rîṭwidjs, Vaçichtha et tant d'autres conseillers aussi brillants que les Dévas,

4. Ainsi que Çakra au milieu de la cour des descendants d'Angiras¹ pleins d'allégresse.

-4, 5-. A la vue de ce mortel dont les immortels gardiens du monde sont le modèle, et qui vogue à la conservation du monde avec persévérance, ils s'inclinent respectueusement, croisant leurs mains dans l'attitude de l'andjali.

-5. Puis, ils disent à Daçaratha, ces porteurs d'heureuse nouvelle:

6. « Le rejeton des Vidéhas, Djanaka le rādja, s'informe, ô maître suprême des populations, de ton salut et de sa santé², objets qu'il trouve pleins de charmes, et de celle de tes ministres, et de celle de ton pourohita;

7. Et ces questions faites au préalable sur ton état physique qu'il souhaite inaltérable, le puissant monarque, joint à Viçvāmitra, t'adresse, rādja, les communications suivantes :

¹ *Angtrasér* (A long). Angiras, sur lequel il y aurait infiniment à dire, figure et comme pradjapati et comme richi sur les listes mythologiq.; et comme richi, c'est un des 7 astres de la Grande Ourse. Ses fils, évidemment, ce sont les étoiles de moindre grandeur. — ² *Kouçaldnamayanvatiḡham*: le 1^{er} mot pour nous est un dwandwa (S. 2, n. 25):

8. Ma fille, qui devait être le prix de la vaillance, a été, — la renommée l'a publié et tu le sais, — a, dis-je, été recherchée antérieurement par des potentats dénués de vigueur.

9. Hé bien, rādja, cette même fille, ton fils, venu à l'instigation de Viçwāmitra en ma ville, ton fils l'a conquise³.

10. Cet arc céleste, si fameux, il l'a plié, le magnanime Rāma, et en le pliant, il l'a brisé par le milieu, atteignant ainsi l'extrême force, en présence d'une réunion nombreuse.

11. A présent, moi je dois donner Sītā au héros ton fils, comme prix de sa vaillance, et je ne demande qu'à réaliser ma promesse : veuille, toi, y donner ton autorisation.

12. Prends avec toi et tes ministres du culte et ta famille et ton armée et ta suite, ô rādjarchi splendide, et hâte-toi d'arriver en mon empire.

13. Qu'il te plaise ajouter encore à la joie que déjà je ressens : à l'un et à l'autre de tes fils, je destine pour épouse une vierge d'élite.

14. Voilà, vaillant prince, ce que te notifie le roi Djanaka, d'accord avec Viçwāmitra, qui l'y autorise, et avec Çatānanda, dont c'est le conseil. »

15. Ainsi parlèrent les envoyés. Le monarque, charmé de les entendre, s'adressa en ces termes à Vaçichtha et à tous les ministres du culte :

16. « Préservé de tout malheur par l'enfant de Kouçika, celui de mes fils par qui s'accroît la félicité de Kaouçalyā, est arrivé, annonce-t-on, ainsi que Lakchmana son frère, au pays des Vidéhas ;

17. Et témoin de la vaillance du fils de Kakoutstha, Djanaka, dont si haute est la gloire, n'a rien de plus à cœur que de donner à Rāma la main de Sītā.

18. Si c'est ton plaisir, ô Brāhmane, que de voir ainsi Djanaka le potentat s'allier à nous par le sang, hé bien, partons au plus vite pour nous rendre d'ici auprès de lui. »

19. » Ainsi soit fait ! » s'écrièrent, en entendant ces paroles, Vaçichtha le premier, puis tous les autres brāhmanes, au comble de la satisfaction : « que tout aille suivant tes souhaits. Nous nous y rendrons tous. »

20. Et les émissaires du souverain des Vidéhas, splendide-

L'it. n'a q. caro benessere. — ³Nirđjīta. Au m. âge, chez nous, gagnée.

ment accueillis, passèrent la toute la nuit honorablement traités et comblés de tout ce qui peut se désirer.

SARGA LXXI.

L'ENTREVUE DE DAÇARATHA ET DE DJANAKA.

(Daçarathadjanakasamāgamah.)

1. Quand la nuit fut écoulée, le souverain des populations, le fortuné Daçaratha, en compagnie de son oupādhyāya, dit à Soumantra les paroles suivantes :

2. « Qu'aujourd'hui même les administrateurs de mes trésors, y prenant richesses à pleines mains, partent en avant avec des voitures chargées d'une masse d'objets de toute espèce pris parmi ce que je possède.

3. Que mes troupes, formant quatre corps, se mettent en marche de tout côté au plus vite, et qu'avec la rapidité de l'ordre que donne ma voix, on attelle un char superbe.

4. Que Vaçichtha, Vāmadéva et Djāvālī¹, que Bhrigou²,

¹ Ou-bālī. Les 2 noms qui précèdent nous sont familiers (S. 7, 5), surtout le 1^{er}. Mais pour les suiv., nul n'est nommé (S. 7, 1-3), soit comme ritwidj, soit comme ministre de Daçaratha, et 2 seulement le sont, S. 11, 9 : Vām. et Djāv. *Djāvāla* veut dire «troupeau de chèvres»; *Djāvālī* serait donc l'homme au troupeau de chèvres. En effet, tel peut avoir été un anachorète qui, plus tard (V. Richyaçringa, S. 9), aura pris pied au palais des princes. Tous 4 ont de même l'aspect tout sacerdotal. —

² On trouve un Bhrigou pradjāpati, on trouve un riche du nom de Bhrigou. Diffèrent-ils ? Le plus souvent on les distingue; et l'on voit dans l'un un fils de Brahmā (mari de Khyāta, père de Dhāta, Vīdhāta et Bhāgava, le même p.-être que Çoukva), dans l'autre, un fils de Viçvāmitra, père de Richika et aïeul de Djamadagni (S. 76). Ce n'est pas du 1^{er} qu'il s'agit. Est-ce du 2^d, tout bizarre qu'il semblerait de le voir à la cour de Daç., où son père n'est pas, et tout vieux qu'il serait, puisque Djamadagni lui-même s'est déjà signalé par des exploits (S. 76) ? Ce ne seraient pas là des raisons de dire non. Mais Viçvāmitra étant issu de Kouça, et Kouça devant le jour à Brahmā, on ne sait pas comment Bhrigou descendrait de Kaçyapa. C'est donc, au moins en apparence, un 3^e Bhrigou. Le probable cependant, c'est qu'il n'y a dans tout cela qu'un personnage dont les légendes et les généalogies diffèrent. En tout cas, ce nom et les deux qui suivent

le fils de Kaçyapa , que Mārkaṇḍeya² le vieillard chargé d'années et Kātyāyana⁴ le solitaire, :

5. Que tous ces brāhmanes avancement portés sur des chars et m'accompagnent. Attention à ce qu'on ne perde pas de temps ! car voici des messagers qui m'imposent de la célérité. »

6. Conformément aux prescriptions du monarque, l'armée, scindée en quatre corps, se mit en marche sur les pas du roi, qui, accompagné des richis, avait pris les devants.

7. Au bout de quatre jours et quatre nuits, ayant atteint le royaume des Vidéhas, il aperçut la charmante ville de Mithilā, qu'embellissait la présence de Djanaka.

8. Se rendant à la rencontre de l'hôte chéri qui arrivait, le roi Djanaka, auprès duquel était Çātānanda, lui dit ces mots :

9. « Sois le bienvenu, mahārādja ! ô quel bonheur², de te voir rendu sous mon toit ! quel bonheur, de t'offrir ici la joie de contempler tes deux fils, ô rejeton de Raghou !

10. Quel bonheur que l'illustre et auguste Vaçichtha soit arrivé en ces lieux ! Quel bonheur que Mārkaṇḍeya et les autres maharchis soient tous venus !

11. Quel bonheur, que j'aie triomphé de tous les obstacles ! Quel bonheur, que j'ajoute à l'honneur de ma maison, en faisant alliance avec la dynastie de Raghou, que décorent tant d'éminentes qualités !

12. C'est aujourd'hui que je recueille le fruit de ma naissance, en récompense des sacrifices par moi offerts ! c'est aujourd'hui que nous sommes purifiés, mes parents et moi, noble rādjarahī, par notre alliance avec toi !

13. C'est aujourd'hui que la venue de ces maharchis porte mon épurement à son comble ! Il n'en avait jamais été ainsi.

14. A demain, au retour de la clarté, mahārādja, consens à

achèvent de mettre en relief le caractère profondément mythique de tout ce qui se raconte ici. Ce ne sont pas des hommes réels qui sont en scène, ce sont des intermédiaires chronologiques entre Dieu et l'humanité actuelle. — ²Maharchi célèbre, objet de longs récits dans le *Mahābhārata*, et héros de légendes assez nombreuses pour qu'on en ait fait un pourāṇa particulier, le *Mārkaṇḍeyapourāṇa*. — ⁴Ou Kātya, jurisconsulte et devin fameux, dont souvent on nomme les disciples Kātyāyanīgas. — ²*Dikṣit* y dit. dit *félicité*, sans exclamation.

laisser célébrer, quand se terminera le sacrifice, la pure cérémonie du mariage devant les riches et devant toi. »

15. Ces paroles de Djanaka entendues, le rādja Daçaratha répondit en ces termes, au milieu des riches, à l'auguste souverain de Mithilā :

16. « Radja, le donataire est, dit-on, à la disposition du donateur ; et ce que tu commanderas, à l'heure où tu commanderas, nous l'exécuterons. »

17. Courtoisie et convenance se réunissaient dans cette réponse du monarque, qui n'articulait que de gracieuses paroles : Djanaka, les entendant, tomba dans une vive admiration.

18. Puis les groupes nombreux de solitaires, se trouvant réunis les uns aux autres, passèrent tous la nuit se livrant aux transports d'une extrême joie,

19. Echangeant des propos agréables et purs pour l'oreille, comme pour la bouche, reconnaissant mutuellement leur haut caractère, et se rendant réciproquement des honneurs.

20. Cependant, le rādja Daçaratha avait aperçu Viçwāmītra. Il aborda le mouni par excellence et le salua l'allégresse au cœur :

21-. « Digne personnage, dit-il, en m'attachant à toi comme protecteur et comme guide, je suis devenu pur de toute faute. »

-21, 22-. Viçwāmītra, non moins joyeux, lui répondit : « O Indra des hommes, ta pureté, tu la dois à tes propres œuvres, toujours si belles et si nobles.

-22, 23-. Rāma aussi, Rāma ton fils, Rāma, dont l'activité ne se fatigue jamais, te vaut et cette pureté et l'honneur de mériter les éloges et l'estime des Dévas.

-23, 24-. O souverain des populations, je te le ramène à présent ce fils chéri, ce Rāma, ainsi que son frère Lakchmana, je te les rends sains et saufs, ô descendant de Raghou. »

-24. Cette allocution de Viçwāmītra, le sage profond, porta au plus haut degré l'allégresse du roi.

25. Il prit soudain ses deux enfants, il les couvrit de baisers, il les serra étroitement dans ses bras, et il passa là une nuit de bonheur et de félicité suprême.

26. Le roi Djanaka, de son côté, après avoir accompli, suivant ces règles sacrées qu'il savait à fond, toutes les opérations en usage pour le sacrifice, eut toute une nuit délicieuse.

SARGA LXXII.

LA DEMANDE EN MARIAGE¹.

(Kanyāvarāṇam.)

1. Le lendemain, quand vint la clarté, Djanaka, non sans s'être acquitté des cérémonies du lever du jour, dit d'une voix douce les paroles suivantes à Çatānanda, son pourohitā :

2. « Il est un mien frère putné, brillant, vaillant, nommé Kouçadhwadja², et qui, par mes ordres, occupe aujourd'hui la superbe cité

3. De Çankācya³, que couronnent des remparts et des terrasses, que désaltèrent les ondes de l'Ikchoumat⁴, dont l'éclat rappelle les swargas et qui ressemble au char Pouchpaka⁵;

4. J'ai envie de le voir, car je le regarde comme digne d'honneur et je l'affectionne vivement, ce prince de haut caractère et de haute vertu. »

5. Sur le commandement de Djanaka, soudain partirent des messagers à la marche rapide, et ils amenèrent le prince en toute hâte, comme l'on conduit Vichnou devant Indra par ordre de ce Déva.

6. Quand, docile à l'injonction fraternelle, Kouçadhwadja fut arrivé, il aperçut, il courut aborder Djanaka, rempli pour lui de la tendresse d'un frère ;

7. Il présenta des saluts et à Çatānanda et au monarque ; il reçut l'invitation de s'asseoir sur le siège de distinction réservé pour les rois, et il s'assit.

8. Ayant ainsi pris place l'un et l'autre, les deux frères

— ¹ Rien de plus curieux que ce S. et le suiv., comme traces de cérémonial antique. ¹ Le plan de mariage est arrêté : voici la demande officielle. ² Toutefois, avant accord définitif, il faut en quelque sorte discussion des quartiers de noblesse (chez de moins hauts seigneurs, ce serait celle de la race, du sang, nous ne disons pas de la caste). ³ Les rites sont choses saintes : c'est par les préposés aux choses saintes (qui du reste sont aussi les doctes, les historiens, les généalogistes) que se déroule oralement l'arbre généalogique. — ⁴ S. 73, 12. — ⁵ S. 73, 15. — ⁶ Rivière qui coule au Bengale : R. *ikchou*, canne à sucre. — ⁷ Char de Kouvera, le dieu des richesses : R. *pouchpa*, fleur. Les poètes le mêlent souvent à leurs descriptions de prospérité et de

alors mandèrent Soudâmana⁸, le conseiller par excellence ; et d'un air d'attention profonde, ils lui firent cette injonction :

9. « Va, des conseillers le plus parfait, va trouver au plus vite le rādja Daçaratha, et amène-le ici avec ses ministres, avec ses fils, avec son pourohita. »

10. Soudâmana se rendit au palais pour y trouver Daçaratha, et là, dès qu'il eut aperçu le monarque, joie de la dynastie d'Ikchhwâkou, il baissa la tête, puis articula ces mots :

11. « O monarque suprême souverain d'Ayodhyâ, le suprême souverain de Mithilâ, le rejeton des Vidéhas, désire te voir au plus tôt ainsi que tes proches. »

12. Les paroles du conseiller par excellence entendues, le rādja d'Ayodhyâ porta ses pas, accompagné de la foule des riches et de la foule de ses parents, devers le lieu où se trouvait le rādja de Mithilâ,

13. Là, l'auguste Daçaratha, une fois qu'il eut abordé, qu'il eut embrassé, l'incomparable rejeton des Vidéhas, adressa ces paroles à ce maître de la parole :

14. « Tu sais que, dans toutes les affaires où il est question de devoirs légaux⁹, celui qui porte la parole pour notre maison, celui que nous regardons comme la divinité de la dynastie d'Ikchhwâkou, c'est Vaçichtha le vénérable richi⁹.

15. Si Viçwâmitra l'y autorise, ainsi que tous les maharchis ici présents, il va vous exposer notre généalogie suivant la loi et degré par degré¹⁰. »

16. Ici Daçaratha garda le silence; et alors Vaçichtha, le vénérable richi, dit à Djanaka et à son pourohita ces paroles en harmonie avec la loi :

17. « De l'Ether¹¹ naquit Brahmâ, l'éternel ; l'à jamais indes-

pompes triomphales idéales. — 'Encore un *mantriçreçhîâ* qui n'a pas été nommé S. 7, 3 (cp. S. 71, n. 1). Ce nom n'a pas de sens net : *sou-édman* (-*mâ* au nom.) veut dire « nuage », « mont », etc., et de plus (par. antonomase ?) désigne l'éléphant d'Indra, nommé le plus souvent Erâvata. — ' *Oupakâryâm*. Dans l'it., *alle stanze*. — ' *Dharmakâr-ryechou*. — 'Autant de traits précieux pour qui recherche les rapports des pouvoirs politiq. entre eux dans l'Inde antique. — ' ' *Yathâdhar-man yathâkramam*. — ' ' Il y aurait infinim. à dire sur la généalogie qui va suivre et que développe le *Raghovança* de Kalidâsa. Nous remettons nos remarq., les unes au S. 119 du K. II, où tous ces détails

tructible Brahmâ donna le jour à Maritchi, et le fils de Maritchi fut Kacyapa ;

18. De ce fils de Maritchi sortit Angiras, lequel fut père de Pratchétas ; puis Pratchétas engendra Manou, Manou engendra Ikchwâkou.

19. C'est lui, c'est Ikchwâkou qui le premier régna sur la cité d'Ayodhya. Ikchwâkou se vit naître un fils, le fortuné Vikoukchi ;

20. De Vikoukchi sortit l'illustre Vâna son fils, et de Vâna, le formidable mahârâdja Anaranya ;

21. Anaranya engendra Prithou, et Prithou engendra Triçankou ; Triçankou fut père du glorieux Dhandhoumâra ;

22. De Dhandoumâra naquit le râdjâ Youvanâçwa aux forces immenses ; de Youvanâçwa Mandhâtri le dominateur de la terre ;

23. De Mandhâtri le puissant Souchandhi, de Souchandhi Dhrouvasandhi, que suivit un second frère, Prasénadjit,

24. De Dhrouvasandhi cet illustre Bharata dont le nom est si répandu, de Bharata le puissant Asita.

25. Il périt : désolée de la perte de son époux, la déesse sa veuve mit au monde un fils, mais ce fils portait en ses veines le poison administré à sa mère et qui devait le détruire ; de là son nom de Sagara.

26. Ensuite viennent le fils de Sagara, Asamandjas, et le fils d'Asamandjas Ançoumat, et le fils d'Ançoumat, Dillpa ; et le fils de Dillpa Bhagiratha ;

27. Puis, le fils de Bhagtratha, Kakoutstha ; puis le fils de Kakoutstha, Raghou. C'est dans la famille de ce dernier que grandit le robuste Pourouchâdaka,

28. Nommé d'abord Kalmâchapâda. Pourouchâdaka, lui, fut père de Çankana, Çankana père de Soudarçana, Soudarçana père d'Agnivarna,

29. Agnivarna père de Çighraga, Çighraga père de Marou, Marou père de Praçouçrouka, Praçouçrouka père d'Ambaritcha,

30. Ambaritcha père de Nahoucha le dominateur de la terre, Nahoucha père de Yayâti, Yayâti père de Nabhâga,

31. Nabhâga père d'Adja, Adja père de Daçaratha, enfin le

reviendront avec variantes, les autres à quelqu'une des études en tête

râdjâ Daçaratha père de deux fils que voici, Râma et Lakchmana.

32. Que de monarques parmi lesquels pas une tache à partir de Manou, de monarques à l'immensurable splendeur, de monarques tirant leur illustre extraction de Kakoutstha, d'Ikchwakou, de Sagara, de Raghou,

33. De monarques caractérisés par la générosité de leur nature et par la noblesse de leur conduite, de monarques fidèles aux obligations des Kchatryas ! Hé bien, c'est pour deux princes issus de cette race et semblables à l'Océan,

34. C'est pour Râma et Lakchmana, que je te demande tes deux filles. Ils vont de pair avec tes filles, tes filles vont de pair avec eux ; consens à leur donner tes filles. »

35. Interpellé en ces termes, le roi Djanaka, dans l'attitude de l'andjali, répondit : « Hé bien, râdjarchi, à ton tour, toi, veuille entendre notre généalogie,

36. Car lorsqu'on donne les jeunes filles en mariage, leur généalogie aussi doit être exposée complètement en tout ce qui touche noms, événements, actes et caractères. »

SARGA LXXIII.

EXPOSÉ DE LA FILIATION¹ DE DJANAKA.

(*Djanakakoulâkhyânam.*)

1. S'adressant alors en même temps et à Vaçichtha, la fleur des mortels éloquents, et à Daçaratha le monarque, Djanaka proféra les paroles qui suivent :

2. « Il y eut jadis un roi célèbre dans les trois mondes par ses actes, ne respirant que la stricte justice, et la fleur des êtres doués de toutes les excellences². Nimi était son nom.

3. Il eut pour fils Mithi à l'incomparable splendeur. Mithi donna naissance à Djanaka, et celui-ci à Oudâvasou ;

4. Oudâvasou engendra Nandivarddhana, qu'on renomme, et Nandivarddhana donna naissance à Soukétou le souverain.

des prochains volumes. — ¹Cette généal. a 23 degrés. Pour les noms, même observ. que n. préc. — ²*Sarwatattwamatâm varah*. L'it. a *sopra ogni altro virtuoso*, comme si *sarwa*-revenait à *sarwechâm* au lieu de

5. De Soukétou naquit Devarâta au vaste pouvoir, et le fils de Devarâta s'appela Vrihadhrata ;

6. Le fils de Vrihadhrata fut l'étincelant Mahavirya, et le fils de Mahavirya, ce fut le ferme et constant Soudhriti⁵,

7. Et le fils de Soudhriti, ce fut l'équitable Dhrichtakétou, et le fils de Dhrichtakétou, ce fut le grand Haryaçwa.

8. Et le fils de Haryaçwa, ce fut Marou, celui de Marou Prasiddhaka, celui de Prasiddhaka l'équitable monarque Krittirâtha.

9. Le nom de celui dont Krittirâtha fut père, c'est Dévamidha, et Dévamidha produisit Viboudha, comme Viboudha produisit Andhaka.

10. Le nom de celui qui dut le jour à Andhaka c'est Krittirâta, et de Krittirâta sortit Kritiromân.

11. Le nom de celui que vit naître Kritiromân, c'est Swarnaromân, et Swarnaromân eut pour fils Hraswaromân le puissant.

12. Lui-même, ce prince expert en justice et à l'âme grandiose, il eut deux fils : l'un, l'aîné, c'est moi ; le second, c'est Kouçadhwadja⁴, mon frère.

13. C'est en cette qualité d'aîné que plus tard mon père me fit sacrer maître de l'empire, tandis qu'à Kouçadhwadja, il décerna la dignité de youvarâdja ; après quoi, renonçant au trône, il fit route vers la forêt⁵,

14. D'où, accablé d'ans, ce digne père alla au ciel ; et dès lors, moi, ô prince la joie de Raghon, dans ce frère qui ressemblait aux dieux, je vis un autre moi-même.

15. Or, au bout de quelque temps survint de Sankâçya⁶ le

porter sur *śatwa*. — ⁵Paronomasie (*dhritimân Soudhriti*). — 'Pour y mener la vie de Vānaprastha : cp. S. 63, n. 11. — '« A bannière de kouça » (S. 3, n. 4). — 'Kaç- (d'où *ākāça*, S. 72, n. 11) veut dire « luire », *kāça* « l'herbe dite *saccharum spontaneum* », *Kāpi* « Bénarès », *kaçya* ou *kāçya* « liqueur spiritueuse », *sankāça* « ressemblant » ou « voisin », et l'on connaît le nom divin *kaçyapa* (ou *kāç-*, S. 31, n. 62, etc.). De tous ces mots, *kāç-* et *kāçya* nous semblent le plus en rapport avec le nom en question ; et *sankāçya* reviendrait à peu près à « splendeur d'ensemble » ou à « imprégné de *kāçya*, 2^{me} sens que nous préférons, et qui d'ailleurs peut impliquer le 1^{er}. L'abondante splendeur n'est pas sans analogie avec les fluides spiritueux ; la lumière est l'alcool en même temps que le gaz exhalant de la rétine ; éblouir est

roi Soudhanwân, qui joignait de grandes forces à la bravoure: il mit le siège devant Mithilâ,

16. Puis il m'expédia un envoyé. « Cet arc que tu gardes en ton palais et que l'on entoure de tant d'honneurs, cet arc céleste, donne-le moi donc ! » Tel fut son message, ô descendant de Raghon.

17. Comme je ne livrais pas l'arc, la bataille s'engagea entre lui et moi ; et je le tuai, lui, ce Soudhanwân, ce potentat si enorgueilli de sa force,

18. Et quand il eut reçu de moi le coup de la mort sur le champ de bataille, ce souverain de la terre, ce Soudhanwân, je fis sacrer roi de Sânkâçya mon valeureux frère Kouçadhwadja.

19. Or, c'est un strict observateur du vrai que Kouçadhwadja mon frère cadet, et c'est de concert avec lui que je t'accorde, ô noble monarque, la main de mes deux filles,

20. Celle de ma fille Sîtâ pour Râma, celle d'Ourmilâ⁷ pour Lakchmana. C'est de la vaillance que doit être le prix ma fille Çîtâ, qui ressemble à la fille d'un Immortel,

21. Et qui naquit, non pas du sein d'une femme, mais du sein de l'autel⁸, Sîtâ si mince de ceinture, Sîtâ que je donne pour épouse à Râma. Il l'a gagnée par sa vigueur et son énergie.

22. Procède donc, illustre râdjâ, à l'intention de Râma et de Lakchmana, à cette grande donation de vaches qui porte bonheur⁹, puis aux cérémonies en l'honneur des Pitris, — félicités sur ta tête ! — et enfin, aux rites du mariage.

23. C'est aujourd'hui la contellation de Maghâ¹⁰ qui fait sa révolution ; mais demain et le jour suivant, ce seront les deux Phâlgounas¹¹ qui auront leur tour. Que ces astres voient l'union matrimoniale s'accomplir. »

comme enivrer ; et Kaçyapa, « le dieu qui boit le kaçya », ne se sature que des rayons disséminés à flots dans l'espace, car Kaçyapa, c'est l'espace. — ⁷ En voici la 1^{re} nouvelle ; mais ce n'est pas tout : cp. S. suiv. gl. 5, 11, 12. *Ourmilâ*, comme nom commun, n'a pas de sens, quoique our- veuille dire « aller » et mil- « unir ». — ⁸ *Vedhi*. « Autel » ici revient à « terre » : que furent longtemps les autels ? des estrades de terre (comme les *ekhard* des Grecs). — ⁹ *Goddnamangalam*. — ¹⁰ La 10^e des 28 *nakchatras* ou mansions lunaires, par 120-123° d'asc. d., a 5 belles étoiles (jambes et hanches du Lion). — ¹¹ Phâlg. I et Phâlg. II, 11° et 12°

SARGA LXXIV.

LA DONATION DES VACHES.

(Goddānam.)

1. Lorsque Djanaka eut prononcé ce discours, Viçwāmitra le mouni grandiose, Viçwāmitra le fortuné, s'unit à Vaçichtha pour parler en ces termes :

2. « Vos deux races à tous deux rivalisent avec l'Océan ; — ces deux races viennent d'être déroulées, la maison d'Ikch-wākou et la dynastie de Djanaka.

3. Il y a parité de famille, tel est mon avis, dans la double alliance par laquelle vous allez tous deux unir vos enfants, donnant Sîtâ et Ourmilâ aux deux frères Râma et Lakchmana.

4. Mais il est encore quelque chose ensuite que nous devons dire. Ecoute, ô maître des hommes : voici ton frère, ce frère ton pareil, l'héroïque Kouçadhwadja.

5. Il a, dit-on, ô prince qui ne respirez que justice, deux filles auxquelles nulle femme sur terre n'est pareille en beauté. Nous demandons leur main, pour deux rejetons de Raghon,

6. Pour Bharata, dis-je, et pour le sage Satroughna, — leur main comme légitimes épouses. — Accorde-les, si nous sommes agréables à tes yeux.

7. Daçaratha, ici présent, a quatre fils, tous jetant l'éclat le plus vif, tous héros semblables aux gardiens de l'univers, tous d'une vigueur où rien n'est mensonge.

8. C'est en leur faveur que nous t'adressons, honorable monarque, demande de mariage. En noblesse de race tu marches l'égal des fils de Raghon, ô dominateur de la terre ;

9. Et c'est une alliance entre pairs que celle par laquelle, vous deux, les deux frères, vous vous liez aux rejetons d'Ikch-wākou si recommandables par la justice et le caractère, si célèbres, et qui remontent jusqu'à Pradjâpati'.

10. Ainsi parlèrent les deux vénérables personnages Viçwāmitra et Vaçichtha. Djanaka les ayant entendus répondit dans l'attitude de l'andjali aux deux ascètes éminents :

naçak. : 133-137 et 157-160° d'a. d. ; 2 étoiles de la queue du Lion, et 3 sur les bras et à la taille de la Vierge. — *Brahmd* : S. 14, n.

11. « Oui, il y a égalité, vos nobles voix en ont bien tracé le tableau, dans l'union de nos races. Adviene donc ce que vous dites à l'égard de ces deux vierges dont Kouçadhwadja est père.

12. Je donne l'une à Bharata, l'autre à Çatroughna; et je forme le vœu que notre allégresse, aussi bien que les nœuds qui vont nous lier, aillent derechef et derechef grandissant.

13. Qu'un même jour voie les quatre princes royaux, tous la joie de la maison de Raghou, saisir au milieu des formules sacrées les mains des quatre vierges auxquelles ils aspirent.

14. Demain, Brâhmane, reluisent les Phâlgounas², ces divinités de bonheur, constellation propice au mariage à ce que proclament avec éclat les experts³. »

15. « Ainsi soit fait, » répondit ici Vaçichtha; et le roi Vaçichtha prenant l'attitude de l'andjali, ajouta encore :

16. « Je me suis identifié au plus noble des devoirs⁴, Brâhmane, en devenant le disciple de vos vénérables seigneuries, et disciple à jamais : moi et mes ministres, moi et mon armée, je suis à tes ordres, songes-y bien !

17. Au râdjâ Daçaratha est la souveraineté tant de ma personne que de mes domaines : vous avez plus ! en vos nobles seigneuries, je vois les entiers propriétaires de mon être, je vois mes suprêmes Vichnous⁵ ;

18. Les Içwaras de tout ce que j'ai sous moi et de tout mon royaume, ce sont vos nobles seigneuries : qu'elles me témoignent donc leur bienveillance ! »

42. — ² Pounah pounah. Dans l'it., *vis pitu*. — ³ Exactement, *phalgounis*, tantôt le même que *phâlgounas* (S. 73, n. 11), tantôt les jours de pleine lune. Nul doute ici sur le 1^{er} sens. — ⁴ *Vipacchitah* : souvent « les Pandits ». — ⁵ « Nous nous éloignons de l'it., *Ho obbligato la mia fede* : le texte porte *varadharmikrito*. Or, 1^o *varadharma*, m. à m. « devoir d'élite » devient pour nous « le plus saint des devoirs », l'obéissance aux brahmes ou au gourou (V. le v. suiv.) ; et 2^o on sait qu'*-ikrita* se calque par le latin *-ificatus* ou *-efactus* (*stupefactus*, *tumes*, *liquef.*, etc. (*bhasmikrito*, p. ex., « devenu cendres »). — ⁶ *Prabhav*, au 1^{er} vers ; au 2^d *prabhavichnavah*. J'ai dû rendre ces magnifiques hyperboles et leurs nuances. [*Vichnavah* doit être pris au propre (la preuve, c'est *Içwara* au çl. suiv.) ; mais fût-il au figuré en même temps qu'au propre, « Vichnou » en franç. aura la même élasticité.] L'it. rend ces mots par *signor* au 1^{er} vers, *avete balta* au 2^d. Du reste, pas de suzerain et de vassal ici. De laïc à laïc ce sont de sim-

19. Ainsi parlait le rejeton des Vidéhas, Djanaka. Le roi Daçaratha joyeux, et un sourire sur les lèvres, lui répondit,

20. A ce futur parent que déjà il chérissait, par des expressions non moins empreintes d'aménité que de joie : « Qui, rādja, toutes ces possessions qui sont tiennes, j'en suis le souverain comme tu me l'as dit;

21. Tu es à moi, et à mon tour je suis à toi comme ce qui t'appartient m'appartient. Mais c'est dans Viçvāmitra, et dans les autres riches à la suite, que nous devons et toi et moi reconnaître nos Içwaras.

22. Nos sentiments les plus doux te sont acquis de tout point, ô dominateur de la terre, et nous ferons qu'ils croissent encore. Non, ici, pas de propriété, nous n'y pensons pas⁷.

23. O digne couple de frères, d'innombrables qualités vous décorent, et vous réglez sur Mithilâ ! en m'unissant à vous par les liens du sang, ces liens si chers, je veux, aux yeux de toute cette population, vous entourer d'honneurs.

24. Que tout aille suivant tes vœux, ô Djanaka. Félicite's sur ta tête ! Je pars et vais me rendre à ma demeure pour que toutes les cérémonies dont la donation des vaches commande l'accomplissement s'accomplissent à l'instant même.

25. Que nous ne voyions pas, nous qui souhaitons le développement et de l'utile et du juste, le temps s'écouler en pure perte ! Aie l'obligeance de nous donner tes ordres à tout⁸.

26. Après avoir salué en ces termes le monarque souverain de Mithilâ, Daçaratha s'éloigna précédé de Vaçichtha et des autres solitaires.

27. Arrivé au but fixé pour son séjour, le rādja y offrit un vaste sacrifice aux Pitris, puis, inspiré par la tendresse paternelle, il effectua, pour ses fils, une large donation de vaches.

28. Cent mille vaches furent ainsi distribuées aux Brâhmanes par le maître des populations au nom de chacun de ses quatre fils⁹ ; et il proclamait à mesure au nom duquel était donnée telle puis telle centaine de mille.

29. C'étaient des vaches laitières accompagnées de leur veau et de toute beauté ; et la distribution en atteignit, ô prince la joie de Raghou, à quatre cent mille têtes.

ples compliments. — 'Nāstī nah sve viçhāranam. Comme l'it., non v'ha fra noi pensiero di cosa propria. — 'Cp. S. 63, 14 et 22; S. 54,

30. Retourné après cela de ses quatre fils, tous quatre quittes du don des vaches, le dominateur du royaume brillait en face d'eux, ainsi qu'au milieu des gardiens de l'univers brille le seigneur des créatures⁹.

SARGA LXXV.

MARIAGE DES FILS DE DAÇARATHA.

(*Daçarathapoutrânam vivâha.*)

1. Le jour même où s'était effectuée par les ordres du roi la cérémonie propitiatoire de la donation des vaches¹, ce jour-là même avait apparu Yondhâdjit²,

2. Le brave fils du roi des Kékayas et l'oncle maternel de Bharata³. Le roi ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui demanda comment il se portait et l'embrassa.

3. Yondhâdjit, de son côté, lui rendit ses hommages et l'interrogea sur sa santé ; puis, les interrogations à ce sujet épuisées, il lui adressa ces paroles :

4. « Râdjâ, le suprême souverain des Kékayas, toujours animé de bienveillance pour toi, te dit salut par ma bouche. Tous ceux dont tu désires la santé jouissent de la santé la plus florissante.

5. Désireux de voir et le fils de ma sœur, et toi, râdjâ, et tes parents, je suis parti de ma ville, et un rapide voyage m'a porté dans Ayodhyâ, ô prince, la joie de Raghou ;

6. Puis, dans Ayodhyâ, j'ai su que tu étais ici avec ta famille, et je me suis empressé de m'y rendre pour être témoin de cet accroissement de félicité, toujours l'objet de mes vœux. »

7. Le râdjâ Daçaratha, sitôt qu'il vit cet être si cher, arrivé près de lui, l'honora, — Yondhâdjit était si digne d'honneur ; — de l'accueil le plus cordial.

8. Après avoir passé la nuit au milieu de ses fils, le souve-

10, etc., S. 13, 42 et 43. — 'Touj. *pradâpatih*, n. 1, et les renvois. Pour le fond, cp. S. 19, 20. — 'Lisez *godânamangalam*, comme S. 73, 22, pour *godânam m.*, faute typograph. qui détruit la mesure (*nam* est long; et cp. S. 2, n. 35). — '« Vainqueur au combat ». — ⁵S. 18, 2

rain de la terre se dirigea, précédé de Vaçiehtha et du reste des ascètes, du côté du sacrifice.

9. Quand fut venu le moment favorable pour les mariages, Daçaratha, entouré de ses fils qui tous portaient et costumes et ornements de la plus haute magnificence, bénis avec les formules dont émane la prospérité,

10. Ayant en avant de lui Vaçiehtha et le reste des mounis grandioses, s'avança conformément aux rites, et dit, lui le roi, au roi des Vidéhas :

11. « Nous voici venus, rādja, sur la tête duquel puissent les félicités pleuvoir, nous voici venus près de toi pour accomplir les mariages. Veuille, les faits attentivement considérés, nous accorder entrée chez toi.

12. Tous, tant que nous sommes ici, nous et nos parents, nous sommes à tes ordres. Procède, ainsi que l'exige la dignité de ta race, à tous les détails de la cérémonie nuptiale. »

13. Interpellé en ces termes empreints de haute distinction, l'éloquent et auguste monarque des Mithilas, ce suprême souverain des populations répondit :

14. « Hé, quels gardes y a-t-il à mes portes ? de qui est-ce qu'on observe ici les ordres ? quelle hésitation est donc la tienne quand tu es chez toi ? pas d'appréhension !

15. Déjà au lieu où se célébrera le sacrifice, vouées à la félicité par les formules dont émane la joie, sont arrivées mes quatre vierges, resplendissantes comme de vives flammes.

16. Je suis tout prêt et j'attends, debout, à côté de ces autels, ô grand prince ! Ecarte tous les obstacles, Indra des rois. A quel propos est-ce que tu tardes ? »

17. Dès qu'il entendit ces paroles articulées par Djanaka, Daçaratha le potentat fit entrer et les autres notabilités brâhmaniques, et, à leur tête, Vaçiehtha.

18. Après cela, le roi des Vidéhas, s'adressant à ce prince, la joie de Raghon, ô Râma aux yeux rivaux des feuilles de padma, lui dit : « Approche-toi le premier de l'autel.

19. Voici ma fille Sitâ, qui va devenir ta compagne dans

toutes les obligations de la vie. Prends sa main en ta main, ô prince la joie de Raghou !

20. Viens, Lakchmana, mon fils ! Voici Ourmilâ. Approche et prends-la, je te l'offre, prends légalement sa main, ô descendant de Raghou, en ta main⁵. »

21. Ces paroles dites, l'équitable Djanaka engagea Bharata le fils de Kékéyi à prendre la main de Mandavi.

22. Vint aussi le tour de Çatroughna. Il était assis : Djanaka lui dit, « Voici Çroutakirti, prends en ta main sa main, que je soulève pour te la remettre.

23. Nobles princes, qui vous unissez à des épouses de votre rang, accomplissez tous, fidèles aux saintes observances et dignes de votre race, les obligations qui vous incombent ; et puissent toutes les félicités être sur votre tête ! »

24. Les paroles de Djanaka entendues, les quatre fiancés prirent la main aux quatre vierges, tandis que Çatânanda proférait les formules sacrées.

25. Tous ensuite, chacun à leur tour, firent pradakchinam autour du brasier, tandis que des souhaits de voyage prospère étaient formés pour eux par le monarque de tous les marchis.

26. Une pluie de fleurs tomba⁶, mêlée de grains de ris grillés et descendant du sein des airs, à cette solennité nuptiale, sur tous ces mortels dont pure était l'œuvre religieuse.

27. Au ciel retentirent les tambours célestes au suave bruissement ; et les notes délicieuses des lyres, des flûtes⁷, firent entendre un vaste concert.

28. Les Dévas, les Gandharwas, chantaient : les multitudes d'Apsarases formaient des danses. Il semblait que, pour le mariage de ces chefs de la race de Raghou, tout devînt merveille.

29. Ainsi se déroulaient les instants fortunés et rians : les princes alors, après trois pradakchinams autour du feu, emmenèrent, chacun de son côté, leurs jeunes femmes,

30. Et les faisant monter sur leurs chars, ces nouvelles

⁵ Nous ne pouv. nous empêcher de citer la phrase du texte ; elle est d'une beauté d'enlacen. achevée : *Lakchmana, gatcchha, poutremoun Ourmilâyâ mayodhyatam Grihânopetya dharmena pânim, Râghava, pârinâ.* — ⁶ Cp. S. 50, n. 4., etc. — ⁷ *Vînâvenou.* — ⁸ *Raghoumoukhyândm.*

épouses, ils partirent avec elles. Plus tard, le roi les suivit accompagné de la réunion des richis, accompagné de ses parents.

SARGA LXXVI.

RENCONTRE DU FILS DE DJAMADAGNI.

(*Djāmadagnyasamāgamah.*)

1. Sitôt que la nuit fut finie, Viçwāmitra, l'ascète grandiose, après avoir salué les deux tigres des humains, se mit en route pour les monts du septentrion.

2. Le départ de Viçwāmitra opéré, Djanaka le suprême souverain des Mithilas, vit de même, après le mot « Puis-je partir? », l'auguste Daçaratha reprendre le chemin de la cité.

3. Sur l'entrefaité s'opérait la remise des dons nuptiaux par le roi des Vidéhas. De riches tapis, de superbes fourrures², des tissus de soie moelleux,

4. Des costumes de couleur diverse, de splendides ornements, des bijoux de haut prix, des chars de toute sorte,

5. Et quatre cent mille vaches, cent mille pour chacune, telles furent les dots assignées par le monarque à ses filles, dots superbes, dots objets de vives aspirations, —

6. Non compris un gros corps de troupes formant quatre divisions pour marcher en guise d'escorte, et qu'il leur donna, — non compris mille suivantes, qu'il leur donna encore, parées chacune d'un collier d'or, —

7. Non compris la pleine dizaine de mille dharanas³, tant

¹ *Prese commiato*, dit l'it. Le texte a *pritchtekhato*. — ² *Ratnāt* revient çl. 4, et là il a le sens propre : il ne peut donc l'avoir ici. — ³ L'it. *e pieno un gran pondo* est plus vague encore que le *samsk.*, où se lit du moins *ayoutam* « 10000 ». Mais 10000 quoi? Evidemment un poids assez considérable, car le don est *anouttamam*. Le *Mānavadh.* (VIII, 131-135) énumère les poids pour l'or, et aboutit au dharana, qui vaut 40 palas ou 40 souvarnas. Le dharana, en moyenne, au milieu de fréquentes variations, peut être évalué à gr. 446, 36 (le souvarna étant à gr. 11, 659). C'est bien là une unité convenable pour de grosses sommes à peser. [Du reste, le texte ayant *souvarnasyāyoutam*, on sera tenté peut-être de voir là 40000 souvarnas ou le 40^e de la somme.] Dans l'hypothèse des 10000 dh. à gr. 446, 36, la dot métal irait à 44636 kilog. d'or

d'or monnoyé que d'or en lingots, dont le roi des Mithilas, l'al-légresse dans l'âme, fit la magnifique donation à ses filles.

8. Une fois livrée cette masse de présents, de mille espèces, le monarque octroya liberté de partir, et lui-même il rentra dans sa belle cité de Mithilâ, le seigneur de Mithilâ.

9. De son côté, le rādja, à l'âme grandiose, suprême souverain d'Ayodhyâ, en compagnie de ses fils, et précédé de Vaçichtha et du reste des gourous, se mit aussi en marche.

10. Tandis que, l'union matrimoniale accomplie, il s'avancait avec son cortège vers sa ville, des oiseaux au vol sinistre traversèrent l'atmosphère annonçant un retoutable avenir⁴.

11. Mais, présage de pacification⁵, de sauvages animaux venaient en sens contraire, venaient à droite⁶. A l'aspect des uns et des autres, le monarque attristé questionna Vaçichtha.

12. « Pourquoi ces oiseaux de défavorable augure ? et pourquoi les animaux sauvages à la droite ? et d'où vient que sans motif aucun mon cœur tressaille, ô monni ? »

13. Les paroles de l'auguste Daçaratha entendues, le mouni répondit en ces termes : « Ecoute ce qui résultera de ceci.

14. Il plane ici quelque effroyable péril . . . c'est ce que les oiseaux annoncent. Mais à droite se sont montrés les animaux sauvages qui sont de gracieux aspect. L'indice d'orage sera par eux ramené au calme⁷. »

15. Tandis qu'ils s'entretenaient en ces termes, s'éleva un ouragan, énorme, extrême, impétueux, qui roulait des fragments de rocs et semblait imprimer des commotions à la terre.

16. Toutes les régions de l'air se voilèrent de ténèbres, l'astre du jour n'eut plus d'ardeur, et l'univers se couvrit de poussière semblable à de la cendre.

17. Il n'y eut pas un guerrier alors qui n'eût l'esprit bouleversé, à l'exception de Vaçichtha et des autres richis, à l'exception des enfants de Raghou.

on près de 15 555 000 fr. Dans l'autre, on resterait de plus de 10000 fr. au-dessous de 400 000. — 'Bhayadevināḥ. Dans l'it., *annunziatori di sventura*. — 'Çamayantāḥ. L'it. dit *superando que' funesti augurj*. Cp. n. 7. — 'Pradakchinām, sans entendre (comme S. 42 et presque partout) « firent tour à droite ». Au vers suiv. en est la preuve (*mrigāḥ icchame pradakchināḥ*), et de même çl 14. — 'Tad ele çamayanti te.

18. Lorsque la poussière se fut abattue, les guerriers, ayant repris leurs esprits, virent arriver là, porteur d'une chevelure réunie en masse ronde,

19. Égal au grand Indra pour la difficulté de la défaite, pareil de formes corporelles au destructeur de la durée⁹, insoutenable aux regards des autres mortels, étincelant comme le feu qui flambe,

20. L'épaule chargée d'une hache⁹, aux mains un arc éblouissant comme l'arc d'Indra et un dard terrible, un seul dard, — virent arriver pareil à Roudra marchant visible !

21. (O quelle furibonde colère l'avait pénétré et le rendait semblable à la flamme qu'enveloppe la fumée !) — virent arriver Râma le fils de Djamadagni¹⁰. Dès qu'ils l'aperçurent, déjà parvenu en face d'eux,

22. Les Brâhmanes avec Vaçichtha leur chef se mirent à murmurer des prières, tout entiers à la pensée de l'apaiser ; et dans les groupes, que soudain tous ces riches allèrent formant, courait ce propos qu'ils se disaient les uns aux autres :

23. « Est-ce que toujours en proie au ressentiment causé par la mort de son père, il va venir derechef exterminer des Kchatriyas, cet autre Râma ? Il avait cédé pourtant, le ressentiment de cet être éminent !

24. Tous les Kchatriyas l'ont vu faire d'eux, plus d'une fois, un épouvantable carnage par le passé : est-ce que, en ce jour encore, le courroux pour compagnon, il voudrait renouveler les attaques destructives contre nous ? »

25. Telles étaient leurs pensées. Bientôt pourtant, levant la coupe hospitalière, les brâhmanes, Vaçichtha en tête, adressèrent, au rejeton de Bhrigou, ces paroles conciliatrices :

26. « Que ta venue, ô Râma, nous porte bonheur ! Accepte cette coupe de l'hospitalité domestique, puissant mouni, ô descendant de Bhrigou, et daigne ne pas ressusciter ta colère ! »

27. Recevant l'honneur offert par les riches, mais sans leur répondre, Râma, sur-le-champ, adressa les paroles qui suivent au Râma, fils de Daçaratha.

Dans l'it., *sarà quello da te vinto*, cp. n. 5. — ⁹Ou, si l'on veut, à Kalanta (= Yama : S. 30, n. 7). — ¹⁰Paraçoum, à laquelle il doit son nom de Paraçourâma, « Râma-à-la-hache » (S. 52, n. 3 et 4). — ¹¹Cp. mêmes n.

SARGA LXXVII.

LE FILS DE DJAMADAGNI PRIVÉ DU SÉJOUR CÉLESTE.

(Djāmadagnyelekhārah.)

1. « O vaillant fils de Daçaratha, ô Râma, ta valeur, à ce que l'on publie, est merveilleuse. Cet arc divin qu'elle a, dit-on, brisé, la nouvelle en est venue à mes oreilles.

2. C'est là, de ta part, Râma, un exploit surnaturel, que d'avoir cassé cet arc. Instruit du fait, je suis venu à toi, cet arc gigantesque à la main.

3. C'est à l'aide de cet arc, Râma, que j'ai vaincu la terre entière. Essaie de le tendre, lui aussi; montre-nous ta force, enfant de Raghoul.

4. Décoche la flèche que voici, et commence par l'y placer, enfant de Raghoul. Voyons, prends et mon arc céleste et le trait que je te présente.

5. Si tu viens à bout d'adapter ce trait à cet arc, hé bien, alors, je te l'abandonnerai, — et tu l'auras conquis, ce glorieux signe de la bravoure, cette arme par excellence¹. »

6. A peine l'auguste Daçaratha eut-il ouï ces paroles du survenant, que, le visage décomposé et les mains faisant le geste de l'andjakī, il dit avec humilité :

7. « Râma, ta colère est éteinte à présent. Tu es brâhmane; la douceur de cœur est ton partage : que mes enfants adolescents n'encourent de ta part aucun péril.

8. C'est dans la famille de Brighoul que tu naquis, dans cette famille d'êtres pleins de mansuétude et de magnanimité dont macérations et lectures saintes forment le caractère essentiel. De grâce, ne ressuscite pas la colère.

9. Tu dis un jour à Ritchka, à Tchyavanak² et au reste des

et S. 3, n. 6. — *Dāsyāmi youddham te viryapādgyam anouttamam.* Nous lisons dans l'it. *ti concederò un alto singolar certame che onorerà la tua prodezza.* Mais il n'y a pas de combat après que Râma s'est victorieusement tiré de l'épreuve. Tout indique que *youddham* est participe et revient au -*nīrājitam* du S. 78, 1, *svābalanīrājita m* — ¹Richi célèbre, fils de Bhriçon et Poulomā. Pour Ritchka, V. çl. 24

richis, et c'était donner parole, — « Je ne combattrai plus » ; — puis, tu déposas les armes. Consens à ne plus les toucher.

10. Amené à n'aspirer désormais qu'à la vie pénitentielle et à la victoire sur toi-même, tu as fait don à Kaçyapa⁵ de la terre si féconde ; tu t'es rendu à la forêt et tu ne t'es occupé que de sublime ascétisme. Comment est-ce que

11. Tu désires recommencer les combats pour anéantir ma maison entière ? Car si le Râma que voici perdait la vie, nous ne vivrions plus, ni moi ni aucun de ceux que tu vois là.

12. Sois paisible, ô tigre issu de Bhrigou, sauve-moi, puis-que j'ai recours à ton aide. Grâce pour Râma, Râma ! mon fils à la fleur de l'âge, ne le fais pas tomber en cendres. »

13. C'est ainsi que s'exprimait Daçaratha. Pendant ce temps, le majestueux fils de Djamadagni, sans s'embarrasser de ces paroles, continua de parler à Râma :

14. « O Râma, ces deux arcs célestes renommés dans les trois mondes sont, l'un et l'autre, l'œuvre de Viçwakarma⁶, et l'un et l'autre sont solides et difficiles à plier pour une main débile.

15. L'un d'eux, Râma, fut remis par les Dévas à Triambaka⁵, cet être avide de batailles, au temps où il voulait exterminer Tripoura. Tu l'as brisé, ô fils de Kakoutstha.

16. L'autre, celui que j'ai là, don des Immortels à Vichnou, est de même matière, de même trempe⁶, de même force, a même puissance, même dimension, même forme que le premier.

17. Quand un jour les Immortels, poursuivis par la curiosité, demandèrent à Brahmâ qui des deux, Çitikanta⁷ ou Vichnou, et lequel des deux arcs était le plus fort ou le plus faible,

18. Pénétrant la pensée des Dévas, l'Aïeul mit aux prises ensemble par ses excitations Vichnou et Çankara⁸.

19. Et ce fut un gigantesque combat, le combat que, par

et 25. — ⁵Cp. n. 11 et çl. 29. — ⁶Le forgeron et le mécanicien céleste, fils aussi de Brahmâ. C'est le Vulcain de l'Inde. On lui fait honneur de toutes les merveilles. Son nom veut dire « qui fabrique tout ». — ⁷Çiva : S. 39, n. 2, et cp. S. 32, n. 5. — ⁸*Dravyasdra* : -*sdra*-, surtout après *dravya*, fait difficulté dans ce long *dwandwa* qui prend presque tout le vers. L'it. dit *materia e virtù*. — ⁹Çiva : le mot veut dire « au cou noir » ; telle est en effet la couleur de Çiva. — ¹⁰Touj. Çiva. —

suite de ces instigations, livrèrent les deux Dévas, Çittikanta et Vichnou, tous deux visant à l'emporter l'un sur l'autre.

20. Dans le cours de cette lutte, l'arc de Çiva, cet arc extraordinaire et dont terrible était la force, se détendit par un frémissement de son antagoniste. Mahâdêva, le dieu aux trois yeux, en fut stupéfié.

21. Les Dévas alors, réunis à tous les groupes des riches et des Tchâranas⁹, étant venus le supplier, Vichnou cessa de combattre, Vichnou la fleur des braves et des forts.

22. Comme tous avaient été les témoins du relâchement de la corde opéré par la puissance de Vichnou, les Dévas opinèrent que la prééminence appartenait et à Vichnou et à son arc.

23. Cet arc détendu, l'illustrissime Roudra le remit ensuite au radjarchi Dévarâta¹⁰ comme le dépôt le plus précieux.

24. Et celui de Vichnou, Râma, cet arc auquel appartenait la supériorité, Vichnou en fit le magnifique dépôt aux mains de Ritchika le rejeton de Bhrigou.

25. A son tour, le majestueux Ritchika transmet cet arc céleste à ce prince dont la force n'eut point de limites, à Djama-dagni son fils et mon père.

26. Mais quand, les armes mises de côté, cet auteur de mes jours eut embrassé la vie paisible de l'ascète, alors la mort lui fut donnée par Ardjouna, qui passait aux lâches desseins.

27. Instruit, Râma, de l'indigne meurtre opéré sur mon père, plus d'une fois je massacrai générations et générations de Kchatriyas, cet arc aidant.

28. Si je subjuguai la terre entière, ce fut par la puissance de cet arc : la conquête effectuée, je l'abandonnai au magnanime Kaçyapa¹¹.

29. Et après abandon à Kaçyapa de tout ce monde dont l'Océan forme la ceinture, après le dépôt de mes armes, je me rendis, pour y mener la vie de peines du pénitent,

30. Au mont Mérou... Mais bien que j'eusse déposé les armes, mais tout absorbé que je fusse par la vie pénitenciaire, oh! à la nouvelle du bris de l'arc, je me mis en chemin pour te voir.

31. Allons, Râma¹², cet arc de Vichnou, qui fut ensuite à mon

⁹ 8. 52, n. 8. — ¹⁰ 8. 73, 5. — ¹¹ C.-à-d. je le laisserai là : Kaçyapa est l'espace. — ¹² Ainsi Roger, le soir de sa noce, au dessert, est défié par Rodomont, et accepte le défi : terrible et sublime conception dont voici

aient et à mon père, prends-le, et conforme-toi aux obligations des guerriers ; prends-le de la main qui te l'offre ;

32. Prends-le et tends-le en plaçant le trait sur la corde, ô prince la joie de Raghou ! Si tu viens à bout de l'ajuster, tu l'auras conquis cet arc, et je t'en ferai don⁴³. »

33. En entendant les paroles proférées par ce fils de Djamadagni qu'on nommait Râma, Râma, jusqu'alors silencieux par respect pour son père, répondit en ces termes :

34. « J'ai ouï conter les effrayants exploits accomplis par ton bras, et ces exploits, je ne les incrimine pas : tu les accomplis pour venger ton père.

35. Mais ils étaient dénués de vaillance et de force, ces Kchatryas⁴⁴, exterminés par ton bras ! Que ces exploits d'une inhumanité qui passe les bornes ne t'enorgueillissent pas.

36. Apporte-moi cet arc céleste, contemple ma force, ma mâle bravoure, et sois témoin que les Kchatryas aussi possèdent grande vigueur, héros la joie de Bhrigou. »

37. Ces mots prononcés, le robuste Râma saisit cet arc céleste des mains du Râma fils de Djamadagni, avec un léger sourire.

38. Il prit aussi la flèche de la main de celui qui le défiait ; puis, rapide dans le déploiement de sa force, il encocha le trait, et l'arc se tendit sous l'effort de l'illustre adolescent.

39. Lorsque sa vigueur eut ainsi fait plier l'arc armé du dard Râma, le Râma fils de Daçaratha reprit la parole pour tenir ce langage, qu'on applaudit⁴⁵.

40. « Tu es Brâhmane : à ce titre je te dois le respect, et je te respecte par égard pour Viçvâmitra. Je n'irai donc pas, bien que je le puisse, décocher sur toi le dard qui t'enlèverait la vie.

41. Mais, ou je vais anéantir la position divine par toi conquise à force de macérations, ou je t'écarterai de l'incomparable séjour de l'atmosphère, le tout par la vertu de cette flèche.

42. Car ce dard de Vichnou, ô Râma, ce dard céleste et

le germe. — ⁴³Encore *youddham dâsyâmi te*, plus, pour clore le vers *tatah* ; et en it., encore *t'accorderò to poscia la battaglia*. — ⁴⁴*Kchatram* ici « Kchatrya » et non « corps » ; témoin, au çl. suivant, *kchatrasya*. De même dans l'it. *Tif.* le sing. est un peu bizarre. — ⁴⁵*Prâthitam*.

grandiose, je ne saurais le décocher en vain ! ce dard met à néant la prépotence et la superbe. »

43. En ce moment et tandis que la flèche des flèches la reine chargeait encore la main du Râma fils de Daçaratha, les Dévas, tant Brahmâ que tous les autres, arrivèrent, prompts comme la pensée, pour le contempler ainsi armé,

44. Apercevant, du regard de l'inspiration, la présence des Dévas descendus là, et comprenant par la puissance de l'abstraction qu'il était issu du corps de Nârâyana, le jeune Râma,

45. Et sentant d'ailleurs sa force primée par le jeune Râma, le fils de Djamadagni, adressa, dans l'attitude de l'andjali, ces paroles au Râma dont Daçaratha était le père :

46. Lorsque je fis don à Kaçyapa de la terre opulente et féconde, « Nul point de mon domaine ne sera ton habitation, » dit Kaçyapa.

47. Depuis ce temps, en effet, je ne me tiens sur aucun point de ce sol que vous foulez, et jamais je ne trahirai ma promesse, ô rejeton de Kakoutstha : telle est ma résolution.

48. Dès lors, ne mets pas à néant pour moi ce poste divin où rapide est la pensée ; et périssent pour moi les mondes supérieurs, ô rejeton de Raghon, par la flèche que tu vas lancer.

49. Je te reconnais pour l'éternel, pour l'indestructible destructeur de Madhon, grâce à l'épreuve de cet arc. Que tout te prospère ! sois-moi gracieux.

50. Râma, les groupes des Dévas sont tous ensemble descendus pour te regarder portant la reine des flèches, ainsi qu'un second Vichnou, qu'un Vichnou visible.

51. Et moi, je ne dois ressentir aucune honte, ô descendant de Kakoutstha, d'avoir été réduit à baisser le front devant toi qui régis, qui protèges les trois mondes. »

52. Interpellé en ces termes, Râma, la joie de Raghon, décocha le trait devers ces mondes supérieurs auxquels visait Râma, fils de Djamadagni, dont la force était illimitée.

53-. Râma, depuis ce moment, se trouva exclus de ces mondes par la vertu de la flèche.

-53, 54-. Les Dévas, à la vue du dard partant de l'arc, entonnèrent les louanges du rejeton de Raghon, puis il traversèrent l'éther, placés sur leurs chars célestes.

-54. Tout fut affranchi de ténèbres, les quatre régions et les plages intermédiaires,

55. Et le Râma fils de Djamadagni s'éloigna du Râma-fils de Daçaratha, non sans l'avoir salué en opérant le pradakchinam, puis il regagna sa station solitaire.

SARGA LXXVIII.

L'ENTRÉE DANS AYODHYA.

(Ayodhyâsampraveçah.)

1. Une fois Râma, le fils de Djamadagni, parti, Râma, le fils de Daçaratha, fit voir à son père cet arc dont il s'était saisi, cet arc conquis par sa valeur,

2. Et après salutations, tant à Vaçichtha qu'au reste des riches, il adressa ces paroles à l'auteur de ses jours, tout bon-leversé encore de la venue de l'autre Râma ;

3. « Voilà Râma le fils de Djamadagni parti ! que les quatre divisions de l'armée, la face en avant, marchent sur tes pas, sous ta direction¹, droit vers Ayodhyâ. »

4. Ces paroles de Râma entendues, le monarque, plein d'allégresse, transporté d'ivresse, pressa dans ses bras et baisa sur la tête l'enfant de Raghon :

5. « Voilà Râma parti, » l'audition de ces mots l'avait comblé de la joie la plus vive : il réunit de nouveau son armée et atteignit ainsi sa cité.

6. Oh ! qu'il y flottait de bannières haut placées ! que d'instruments y faisaient retentir leurs sons ! que d'irrigations avaient été pratiquées sur la route royale ! comme tout y riait, comme les rues étaient jonchées de fleurs !

7. Comme les citoyens, les yeux fixés sur la marche du monarque et ne prononçant que des paroles de félicité, se pressaient autour du râdjâ, tandis qu'il faisait son entrée dans la ville, puis dans sa demeure !

8. Kaouçalyâ, et Soumitrâ, et Kékeyt à la taille charmante, et toutes les autres femmes du râdjâ, s'empressant de faire accueil aux nouvelles épouses des princes,

—¹ Il faut remarquer ici l'exquise délicatesse du poète : Daçaratha, hors de lui, ne donnant pas d'ordres, Râma prend sur lui de commander, mais il s'efface, il met en avant le nom du roi. Delâ *twayâ nâthena nâ-*

9. A Sîtâ la rivale de Çrî, à Ourmilâ l'éblouissante, et aux deux filles de Kouçadhwadja, les embrassèrent, les accablèrent de caresses,

10-. Les firent entrer avec leurs splendides parures dans les appartements royaux,

-10, 11-. Et au milieu des félicitations et des embrassements les conduisirent, éclatantes et revêtues de lin, devant les autels des divinités ;

-11, 12-. Et celles-ci, après avoir vénéré encore les vénérables², les honorables gourous, se livrèrent aux ravissements, à la joie, au soin de plaire et d'être utiles à leurs époux.

-12, 13-. Mais, plus que toutes, la princesse de Mithilâ, la fille de Djanaka, prodiguait les ravissements³ à l'époux, comme les prodigue à Vichnou Lakchmi aux belles formes.

-13. Les qualités naturelles de Sîtâ la firent adorer du magnanime Râma,

14. Et lui à son tour, doné d'un adorable naturel, mais dont Sîtâ développait encore les dons innés, il était, Râma était plus cher que la vie à Sîtâ.

15-. Tous deux, ils se savaient le cœur animé d'un mutuel amour.

-15. Mais lorsque cette Sîtâ, qu'il idolâtrait, eut été pressée dans ses bras, la tendresse qu'il inspirait devint plus vive encore, et ses félicités étaient celles d'un Immortel⁴.

16. Oui, le fils du maharchi, uni à cette jeune merveille de beauté si bien sa pareille, brillait de l'éclat le plus vif comme brille, uni à l'adorable Çrî, Vichnou l'invincible⁵.

thint, même chose pour le sens que *tw. nâthend* ; mais pour l'intensité du sens, non. C'est une de ces formes qui rappellent l'hébreu.

— ²*Abhivâddya bhivâddhyânc*. [« Vénéré », bien entendu, « par des saluts »]. — ³*Râmâmyamâsa* : touj. même faible pour les paronomasies (cp. S. 29, n. 9, 11) ; mais celle-ci n'est pas sans quelque piquant ; on dirait que Sîtâ, non-seulement ravit Râma, mais le rend Râma, et fait de son nom une réalité. [Du reste, le mot est usuel, et déjà, çl. 12, s'est rencontré *remîre* : cp. S. 7, n. 17. Nala, vii, 44 : *Reme saha tayâ* (c.-à-d. *Damayantîyâ*), *râdjan*, *Satchyeva Balavritrahâ*.] — ⁴Encore un jeu de mots sur Râma (cp. S. 19, n. 11 et 14), mais un peu moins simple que le précéd. : il résulte de la fusion des 2 mots *âmaropama* « pareil aux immortels » et *vidjahâra* « il se réjouit », d'où *vidjahârâmaropamah*. — ⁵*Vañçasthâs* (S. 2, n. 33). Nous n'avions pas eu de strophe lyrique

SARGA LXXIX.

LE VOYAGE DE BHARATA AU PALAIS DE SON AIEUL MATERNEL.

(Bharatasya mâtāmahagriṣhapravṇaḥ).

1. A quelque temps de là, le roi Daçaratha manda son fils Bharata, qu'il avait eu de la princesse kékayenne¹, et lui dit :

2. « Si notre toit sert de demeure au fils du roi de Kékayas, à ton oncle maternel, Youdhâdjit², mon enfant, mon vaillant enfant, c'est qu'il est venu pour t'emmener.

3. En conséquence, il faut que tu partes avec lui, afin d'aller rendre visite à ton aïeul maternel. Contemple aussi la ville de ton grand-père. »

4. Ces paroles de Daçaratha entendues, le fils de la princesse kékayenne se disposa pour le départ conjointement avec Çatroughna³.

5. A l'aspect de son frère venu du pays des Kékayas, à la nouvelle de l'autorisation de départ que recevait Bharata aux yeux de padma,

6. La princesse kékayenne fut ravie et ivre de joie ; et, pensive soudain, fit maints plans pour le voyage de son fils.

7. L'assentiment du monarque fut obtenu, et ce fils, semblable au fils des Immortels, Kékéyi ne l'envoya du palais d'Ayodhyâ devers le palais de son père, à elle, qu'

8. Accompagné de ministres, de généraux, de chars en grand nombre et environné d'une grosse armée réunissant infanterie et cavalerie.

9. Enfin, après avoir adressé ses salutations au magnanime auteur de ses jours, dont l'aspect était celui d'un Déva, Bharata dit, dans l'attitude de l'andjali : « octroie-moi, père, congé de partir. »

10. Et son père, baisant sur la tête, en même temps qu'il le prenait et le serrait dans ses bras, ce jeune roi aux attitudes et à la démarche de lion lui dit, au milieu de la foule réunie :

depuis celle du S. 22. — ¹C.-à-d. de Kékéyi, dont le père régnait sur les Kékayas (S. 12, 21 ; S. 1, -24, 25 ; etc., et n. suiv.). — ²S. 75, n. 2. — ³Et non Satroughna, comme, par mégarde, S. 19, 25. Le mot veut dire « qui

11. « Va, gracieux enfant⁴, va, et que le bonheur t'accompagne à la demeure de ton aïeul maternel ; mais auparavant, écoute, tendre rejeton⁵, ce que je vais te commander et mets attention à l'exécuter.

12. De ces lieux à ceux qu'habite le père de ta mère, aie pour compagnon de voyage Çatroughna : car Çatroughna t'affectionne, et il est dévoué, fidèle ;

13. Et lui, en revanche, il t'est plus cher que la vie même, ô fléau de l'ennemi. Tu dois donc regarder ton frère comme un autre toi-même, et veiller à son salut comme au tien.

14. Cent liens de vertus vous unissent de cœur, Çatroughna et toi : ô fléau de l'ennemi, ô mon fils, agis, de façon à ce que jamais Çatroughna ne sente ces liens se relâcher.

15. De plus, mon fils, ton oncle a droit de ta part à la même obéissance que moi ; et ton aïeul maternel doit être à tes yeux digne des mêmes respects que la divinité, doit l'être toujours.

16. Joins la modestie aux bonnes mœurs, mon fils, ne sois pas plein de ton moi⁶, et rends aux brâhmanes, en qui surabondent science divine et la bonne conduite, un culte fervent et zélé.

17. Efforce-toi de te les rendre favorables, et alors consulte-les sur ce qui doit t'être avantageux : il faut saisir comme l'amrita les paroles qu'ils profèrent, ce sont paroles utiles !

18. Les magnanimes brâhmanes, en effet, voilà la racine des prospérités et des qualités transcendantes, et aux brahmanes, en toute affaire, le droit de proclamer le veda⁷.

19. C'est que les Brâhmanes, ô mon fils, étaient déjà Dévas ; et les Intelligences supérieures, dans leur haute bonté, n'ont eu pour but que de rendre supérieure la nature des êtres créés, en envoyant dans le monde des hommes les brâhmanes comme autant de Dévas terrestres.

tue l'ennemi». — 'Sâoumya. — 'Valsa, m. à m. « veau », terme usuel de tendresse paternelle ou maternelle : les Grecs disaient ainsi *moskhe*. — 'Anahankritah. Dans l'it., *utile*. Pour le dict., il rend *anahankritah* par « proud » et rien de plus ; pourquoi pas « non égoïste », « non personnel » (cp. *ahankara*) ? — 'Brahmavâdīnah : (ou *brahma* au neutre. [Au 1^{er} hémist. manque une syllabe (*syoutcha sarvabâhryshou*) :

20. C'est de leurs irradiations⁸ que découle la connaissance des Védas, de l'impérissable code des devoirs et du code multiple de l'administration, comme la théorie du maniement de l'arc⁹: ne songe à les tenir¹⁰ que de là.

21. Que le dos du cheval, que les chars, que les éléphants soit pour toi l'objet d'exercices assidus. Occupe-toi des sciences des Gandharwas¹¹, et suis-les jusqu'au bout, mon fils.

22. Sois versé aussi dans toutes les professions mécaniques et libérales, ô fléau des ennemis. Un moment d'oisiveté, ne fût-ce qu'un, ne saurait, mon enfant, te porter utilité.

23. Des messagers me mettront au courant de ta santé: ne manque pas de m'en expédier continuellement, il le faut, afin que mon cœur se réjouisse en sachant ta santé prospère.»

24. Ces paroles prononcées, enfin le monarque, les yeux remplis de larmes et la voix balbutiante par l'effet des pleurs, dit à Bharata: « Va, mon fils. »

25. Le prince alors salua son père et Râma dont la force était illimitée, puis s'inclina devant les Mères, puis il partit accompagné de Çatroughna,

26. Ayant autour de lui, le jeune héros, sa forte armée de quatre sections et à la suite tous les habitants de la ville.

27. Animés par la tendresse fraternelle, Râma et Lakchmana faisaient cortège à leur vaillant frère.

28-. Il avait à la tête de ce cortège parcouru la valeur d'un gavyoûti¹², ce prince aux sages pensées, ce fils de la princesse kékayenne: soudain; il descendit de son char,

-28. Et Çatroughna en même temps que lui, et tous deux allèrent toucher de leur tête les pieds de Râma.

29. Mais à peine les deux princes, Bharata et Çatroughna, s'étaient précipités à ses pieds, que Râma les releva de ses bras, les embrassa et leur dit :

30. « Toi, dont Kékéyî est la mère, songe à moi là-bas ainsi qu'à Lakchmana: nous songerons à toi ainsi qu'à Çatroughna, Lakchmana et moi.

31. Bharata, l'allocution achevée, prit congé par une incli-

syouch tchéva ou *syouch tcha* le rétablirait tout.] — ⁸ *Techâm sakâçad.* — ⁹ *Dhanourvedam*: cp. S. 56, n. 9. — ¹⁰ *Dhârâya.* — ¹¹ Musique, danse, et même les représentat. scéniq.: les Apsarases étaient actrices au ciel d'Indra, et cp. S. 3, n. 31 et S. 52, n. 8. — ¹² Le koss ancien, auj. 2 koss.

nation et un saint, de Bâna, de Lakchmana, par un embrassement, puis partit avec Çatroughna.

32. Suivi de nombreux amis, qui ne leur tenaient que des propos agréables, et d'autres cœurs aimants autant qu'aimés qui ne pouvaient se résoudre à les quitter.

33. Ayant ensuite dit adieu à tous les personnages honorables, le voyageur à la haute fortune accéléra sa marche, impatient en l'âme de voir la capitale de son aïeul maternel.

34. Le long de la route, il s'entretenait avec des amis à la conversation gracieuse. Au bout de quelques jours ainsi passés, sans fatigue, soit pour l'armée, soit pour les chevaux,

35. Après avoir franchi bois, rivières et monts délicieux, il atteignit la cité séjour enchanteur du rādja, l'éminent voyageur,

36. Puis il s'arrêta ; mais un messager alla trouver le monarque son aïeul maternel, un messager dépêché par Bharata lui-même, et chargé de dire en son nom, « Me voici venu. »

37. Et les paroles de l'envoyé entendues, le monarque, transporté de joie, prescrivit de faire entrer Bharata au milieu des plus grands honneurs dans la ville,

38. Où se déroulait, semée de sable qu'on allait chercher au loin, et décorée de touffes de fleurs, la route royale rafraîchie sur ses ordres par d'abondantes irrigations,

39. Semée d'urnes pleines, ornée de guirlandes prises aux forêts, pavisée de bannières haut placées, embaumée¹³ d'aromatiques vapeurs.

40. C'est après cela que Bharata fut introduit par les habitants de la ville ; et c'est au son de tous les instruments retentissant à peu de distance¹⁴ et versant l'allégresse,

41. C'est tandis que les plus brillantes sommités des courtisanes dansaient en face de lui, que la cité, sous l'empire de la cadence et tout étalage¹⁵, vit entrer le prince.

au moins 4 kilom. — ¹³ *Adhivāsitam*. — ¹⁴ *Arād vādyamāneṣ tṣha* (A long): rien dans l'it. — ¹⁵ *Pādyānougatam pulwaṇam*, évidemm. qualificatif de pouram qui suit, mais séparé par *nrīṣyaṇtibhīh* pourasidī tou. L'it. dit *tutta appariscense ed echeggianse di concenti*. App. est vague; et tout ingénieux qu'est *echeggianse*, ce sens n'est-il pas forcé? et les mots et la force des choses ne se prêtent-ils pas d'eux-mêmes à nous montrer une ville où, pour le moment, tout est rythme et obéissance au rythme, où, sous le charme, des sons perçus par l'o-

42. Là, il l'aperçut, son vieil aïeul maternel, et il le salua d'un air de fête, embrassé en revanche par le rādjà, qui lui demanda des nouvelles de sa santé.

43. Puis, admis dans l'antapouram, il s'inclina devant les épouses du monarque, au sein du royal et fortuné domicile qu'il venait d'atteindre,—domicile plein de gens d'un âge mûr.

44. Au dedans donc de ce palais de son aïeul maternel, où tous ses désirs étaient comblés, où tous les honneurs l'entouraient, résidait enchanté Bharata, la fleur des jeunes heureux.

45. Bharata parti, Râma, réunissant ses efforts à ceux de Lakchmana, prodiguait à son père les hommages, le culte d'usage pour la divinité, et le lui prodiguait sans cesse,

46. Sans cesse écoutant les commandements de son père, et s'empressant de les exécuter : il expédiait aussi les affaires des citoyens sans ajournement ;

47. Les royales Mères le voyaient de même, l'illustre prince, mener à fin les affaires des Mères ; et les gourous avaient en lui le gérant des affaires des gourous.

48. Grande était la satisfaction et du monarque et des gourous en présence des talents et de la belle conduite de Râma, et grande la joie de tous les habitants de la cité.

SARGA LXXX.

ARRIVÉE DES MESSAGERS DE BHARATA.

(*Bharatadoûtâgamanam*).

1. Vint un jour où le fortuné Bharata, les salutations faites au monarque, son vieil aïeul maternel, proféra ces paroles :

2. « Je souhaiterais me placer sous la loi d'instituteurs par toi désignés, utiles mortels, les uns sachant à fond la sub-

reille, les pieds trépigment en cadence, les mains s'agitent en cadence, les lèvres frémissent et fredonnent en cadence, en un mot où tout *vādyāny anugatchikhañ* « suit les instruments ». — « L'éducation du Bharata » serait le titre vrai. Nous avons ici l'idéal de l'éducation d'un prince royal, selon l'Indou des temps antiques (comme S. 5, l'idéal d'une belle ville ; comme S. 6, l'idéal d'un roi ; comme S. 7, l'idéal d'un ministère). Cet idéal est curieux. Un prince royal doit joindre aux talents et aux habitudes du kchatriya, la science multiple du

sistance du droit³, les autres au fait de l'écriture et du calcul,

3. Ou versés dans le maniement des armes de trait³, ou passés maîtres dans le code des règles administratives⁴, ou voués à l'art de conduire les éléphants, les chevaux et les chars ;

4. D'autres qui s'entendent aux scientifiques mystères⁵ des Gandharwas ; d'autres qui connaissent les arts mécaniques, si variés ; et d'autres, sages achevés par qui la substance des Védas et Védangas et des codes du Nyāya⁶ ait de part en part été parcourue.

brahme, et la théorie au moins des arts industriels, auxquels est voué le çouddra. Les Grecs des temps alexandrins ont de même donné une éducation à peu près encyclopédique à leur Hercule. — 'Dharmārthadīnāna. Trois remarques ici. 1^o A nos yeux, *artha-* régit *dharmadīnāna* régit *artha*, en d'autres termes, il y a tatpourouchā surtatpourouchā (l'it. y voit un dwandwa dont *df.* est le 2^d membre, et porte *nella scienza suprema e nel senso delle leggi* ; et 2 fois, çl. 14 et 17, en effet, *dīnāna* figure dans des dwandwas, mais ceci ne prouve rien pour le cas actuel). 2^o Bien que fort souv. *dīnāna*, « la Gnôse » en qq. sorte, revienne à haute science, l'épithète ici nous semble de trop (témoin, pour peu qu'on pèse bien l'idée, les çl. 12, 14, 16, 17). 3^o « Sens » pour *artha* ne nous semble pas parfait ; « essence » moins encore, bien que l'it. l'emploie, çl. 16, au mot *dīnānatattwadīhavadane* (c'est *tattwa* que nous rendons ainsi) ; « nature » (çl. 15) serait bien dans certaines occasions : « substance » enfin (çl. 14) nous semble le terme vrai. Ces 4 sens, « sens, essence, substance, nature », ne sont pas synonymes. Nous n'en adoptons donc qu'un (« substance »), mais en variant l'expression (« ce qui compose », ou « en quoi consiste », etc.). Ttf., notons que plus bas, çl. 15, v. 2 (et 1 de 15, 2 de 17), contrairement au cas présent, -*artha-* sera membre de dwandwa et cela dans *dharmārtha* même, avec la signification d'« utile » (comme çl. 28 dans *arthapāstrechou*). — 'Ikhwāstra : l'it. (*arte sacilevole*) omet *āstra-*. — 'Nttīçāstra : dans l'it., *civile economia*, sans rendre *çāstra-*. — 'Vidyā : V. S. 25, n. 13. — 'L'Inde compte 6 grands systèmes philosophiq., le Nyāya en est le 3^e. Vulg. on rend ce mot par « logique ». Au fond, c'est une métaphysique de la logique et de la physique : tout y est distinction et classification : l'analyse y domine et aboutit à des catégories et sous-catégories. Au point de vue religieux, il est orthodoxe, mais ne se préoccupe nullement, comme les Mīmāṃsās, de faciliter l'interprétation des Védas. A présent, le Nyāya dont il est ici question, est-il bien le système philosophique de ce nom ? Probablement, oui : le Nyāya, dit-on, fut inventé par Gôtama, et Gôtama pourrait fort bien être le Gaout. du S. 49 (cp. n. 5). Mais est-ce bien à Vālmīki, est-ce bien au 6^e siècle avant notre ère que remonte l'origine de cette philosophie ? La question ici devient plus grave, et nous ne

5. Ohi, m'instruire sous leur loi, c'est un bien auquel j'aspire, dans mes vives aspirations à mon propre bien-être, pourvu qu'eu te le permettes, rādja! indique-moi donc semblables sages.»

6. Les paroles de Bharata entendues, le monarque des Kékayas, l'âme ravie, lui signala les instituteurs les plus sages.

7. Que d'assiduité près d'eux, que de zèle montrait Bharata, le fils de la princesse kékayenne, tout entier au soin d'apprendre les Védas, les Védangas, les Çâstras ! »

8. Il s'était fait disciple de ses gourous, disciple très-humble : Védas, Védangas, Çâstras, il saisissait tout, apportant aux qualités, déjà chez lui, nouveau développement.

9. En effet, dans sa marche successive à l'acquisition des çâstras, des sciences, des arts mécaniques, déployant la plus vive énergie, et Çatroughna l'accompagnant toujours,

10. Il se rendait, lui, dont le rang était si haut, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses instituteurs, il déployait des efforts pour apprendre, il se pliait aux habitudes respectueuses.

11. Dons, honneurs, abandon de prééminence³, il prodiguait les hommages honorifiques à ses maîtres. Sa docilité n'avait pas de bornes, son humilité dépassait tout.

12. Pendant qu'il prenait ainsi plaisir à s'inculquer des connaissances, Bharata aux aspirations grandioses, il s'était passé un laps de temps considérable, et toujours il séjournait au palais de l'Ateul, ce profond penseur.

13. Lorsque cette variété de connaissances lui fut devenue familière, son intelligence conçut et s'imposa une autre tâche, celle de pénétrer ce que sont les essences².

14. Des hommes en qui science, mœurs saintes, grand âge et haute sagesse abondaient, et d'autres encore qui connaissaient

la décidons pas. Du reste, sur le Nyāya, V. Colebrooke, *Trans. of London's as. soc.*, I et II, où la traduction qu'en a donnée en franç. M. Patihier, sous le titre d'*Essais sur la philosophie des Indous*, 1832. — 'Çâstra pour nous a toujours le même sens dans ce S., bien que nous variations l'expression (« traité », « code », ou même çâstra : V. S. 19, n. 11). L'it. dit *nelle altre scienze*. — 'Pouraskärer après dānamāna- : dans l'it., *e onori*, après *con dont, reverenza*. — 'Tattwārtha, qui va revenir çl. 14 et 15 (V. n. 2, 30) : l'it. dit ici *sostanza e ragione*, çl. 14, *la ragione e l'essenza*, çl. 15, *la natura e la ragione*, toujours voyant dans tattwārtha un dwandwa, puis faisant de tattwa- les

en quoi consistent les essences¹⁰, il fouillait¹¹ les plus profonds.

15. Oui, oui¹², quiconque, ayant coupé court en sa pensée aux incertitudes sur ce qu'implique la substance du juste, sait ce qui compose l'essence, et du juste, de l'utile, du passionnel et de l'émancipation, Bharata va se faire son disciple¹³.

16. Les conversations sur toute espèce de science étaient le charme et les délices de Bharata, qui sans cesse s'efforçait de savoir à fond ce qui compose l'essence des connaissances.

17. Quand et science et discernement et modestie lui semblèrent enfin devenus son lot, et que nulle incertitude ne lui resta sur la substance du juste.

18. Alors naquit en lui la pensée d'expédier un messenger à son père : il manda un brâhmane¹⁴, un récitateur du Vêda, un de ses amis, et il lui dit :

19. « Pars pour Ayodhyâ et que tout te soit prospère. Fais hâte, prends d'agiles coursiers, et parvenu là, instruis et mon père et Kaouçalyâ ma mère.

20. De la vie que nous menons ici au palais de mon aïeul maternel. Oui, commence ainsi, vénérable personnage, par proclamer tes nouvelles en présence des auteurs de mes jours.

21. Présente-toi ensuite à Râma, et fais-lui connaître mon profond respect : dis, « Bhârata est ton serviteur, il prosterne sa tête à tes pieds, il implore ta bienveillance,

22. Il te demande des nouvelles de ton salut, de ta santé chérie ; » que telles soient tes expressions en l'abondant. Embrasse aussi Lakchmana et questionne-le sur sa santé.

« rapports », et prenant pour syn. « essence » et « substance ». — ¹⁰ *V.* n. préc. — ¹¹ *Viditâtmanah sannikarohata*. L'it. omet. — ¹² Nous tentons ainsi de rendre l'effet de *hi*, 5^e syll., et *hi*, fin du çl. — ¹³ Voici le çl. *yoyo vetti hi tattvârtham tchhinnadharmârthasamçayah Dharmaârthakâmamokchânâm, sicheve tamtam eva hi*. Et voici l'it. : *Qual più comprende la natura e la ragione delle cose ed ha strpato ogni dubbio intorno al concetto delle leggi, colui frequenta Bh., aîn di conseguire il giuio, il dolo, l'utile, e di frascar se stesso*. Ceci posé, comme pour l'it., *dharmârtha-* est pour nous tatpouroûcha au 2^d hémist., *dvandwa-* au 3^e (cp. n. 3, 3^e) ; 2^e pour nous seul, ce 3^e hémist. est rég. de *tattvârtham* (sans *aîn de*) ; 3^e sur *tattvârtham* même, *V.* n. 9 ; 4^e *dharmârthakâma-* (*dharmakâmartha-*, S. 5, 4), triple face des actes humains, reflète ce que l'Inde nomme les 3 qualités, *tamas, rajas, sattwa*, « ténèbres », « passion », « vertu ». — ¹⁴ Encore un trait

23. Offre de vive voix à ma mère Kaouçalyâ¹⁹ mes salutations. Que Soumitrâ aussi reçoive, que la princesse des Vidéhas reçoive les mêmes saluts. »

24. Ainsi muni des instructions du magnanime Bharata, le messager, que transportaient d'alertes coursiers, atteignit les parages au milieu desquels est cette ville,

25. Belle et ravissante ville d'Ayodhyâ, dont Manou le râdjarchi posa les fondements et dont alors c'était le roi Daçaratha aux yeux reluisants, aux yeux de padma²⁰, qui tenait le sceptre.

26. Peu après son arrivée et conformément aux prescriptions de Bharata, le brâhmane communiquait ses nouvelles au Souverain d'abord, ensuite aux Mères :

27. « O Indra des rois, Bharata, réalise ta parole ! Bharata possède la force véritable ! le Vêda du maniement de l'arc, et les Vêdas²¹, et le code des règles administratives²², Bharata les connaît d'un bout à l'autre.

28. Et les codes de l'utile²³, il les sait à fond ; les exercices gymnastiques, il les pratique ; l'habileté à régir l'éléphant, il la possède en plein ; l'adresse à conduire un char, il y excelle ;

29. Le dessin, l'écriture, le saut, la nage, la marche des astres, autant de matières dans lesquelles il est versé. Un mot de toi a été pour lui un aiguillon.

30. Telles sont les occupations multipliées et diverses auxquelles, grand roi, s'est livré Bharata depuis qu'il s'est éloigné de ta radieuse présence. »

31. Extrême fut la joie du souverain en entendant, de l'envoyé, ce langage plein de charmes : Kaouçalyâ et les autres déesses la partagèrent ; et de même Râma et Lakchmana.

32. Chargé d'instructions en réponse par le râdjâ, le messager, honoré d'un accueil hospitalier, fut réexpédié à Bharata.

de mœurs. Sans cesse on voit les Brahmes chargés de messages, de miss. de confiance. — 'Kékéyl est oubliée. Ne faut-il pas en samak. *Ich* - après Kaouçalyâ (d'où «et K...»). — 'Radjivatamrâkchi. L'it. omet *tamr*. — 'Dhanourveda *icha vede icha* : cp. S. 58, n. 9. — 'Nitiçâstrechou : cp. n. suiv. — 'Arthaçâstrechou. Dans l'it., *pubblica economia*, et pour le *nitiçâstrechou* qui précède, *scienza del civil governo* ; et cp. n. 4.

FIN DE L'ADIKANDA.

Séance du 27 juin 1851.

Ouvrages reçus par l'Académie :

1^o *Bulletin de la société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère*, 2^o série, livr. 3 du tome I^{er}, 1 cahier in-8^o;

2^o *Société d'agriculture, des sciences et des arts de Boulogne-sur-mer*, séance semestrielle du 22 mars 1851, 1 cahier in-8^o;

3^o *Recueil de documents et de mémoires relatifs à l'étude des sceaux du moyen âge et des autres époques*, publiés par la société de sphragistique; n^o 1 de la 1^{re} année, 1 cahier in-8^o;

4^o *Académie des Jeux floraux*. Rapport sur le concours de 1851, par M. Firmin de la Jugie, broch. in-8^o.

M. Revillout a lu, dans cette séance, des études sur saint Martin de Tours. L'auteur se propose de remanier ce travail et de le publier plus tard.

M. Ducoin a lu ses souvenirs du théâtre de Grenoble, pendant 1793 et 1794.

Messieurs, si je ne m'abuse, le théâtre, dans une cité, pent, jusqu'à un certain point, être considéré comme une espèce de critérium des mœurs. En sachant ce qui s'y passe, le genre des ouvrages qu'on y représente, le goût du public qui prononce les succès et les chutes, l'assiduité ou l'abandonnement des spectateurs, l'affluence extraordinaire dans quelques occasions en contraste avec la solitude habituelle de la salle : tout cela, bien examiné et pesé, mènerait, ce semble, à présumer, à savoir, à déterminer par inductions l'esprit public, le caractère des citadins, sinon toujours, du moins à telle époque donnée et remarquable.

Permettez, Messieurs, qu'à titre d'ancien et fidèle habitué de notre scène dramatique, je risquerai de cette nature, la solution d'un problème moral dont je vais formuler l'indication : juger Grenoble par son théâtre durant les deux années (1793 et 1794) qui ont vu naître, régner et finir en France la Terreur républicaine. Je ne négligerai pas de toucher, en passant, quelques points pouvant intéresser l'art et son histoire.

Dans ce laps de temps, notre théâtre fut constamment fréquenté ; jamais on ne le voyait désert, et pourtant il s'ouvrait sans faute tous les soirs au public ; jamais on n'y donnait relâche ; ce mot sinistre ne paraissait plus sur les affiches, et les imprimeurs eux-mêmes devaient l'avoir effacé de leur mémoire. Comme la troupe était nombreuse et le répertoire très-varié, si un acteur ou une actrice était vraiment malade (les indispositions n'étaient pas encore de mise), ils en souffraient seuls ; car le public ne s'en apercevait guère, puisqu'il était facile de leur trouver des suppléants ou d'appeler des compensations, fût-ce du matin au soir, et même d'une heure à l'autre ; tout consistait alors à changer de pièce ou à substituer promptement un double à son chef d'emploi.

Cette prédilection pour le spectacle dramatique provenait de causes diverses. D'abord, à l'époque dont il s'agit, il existait fort peu d'amusements, de passe-temps propres à distraire, quoique jamais on n'ait ressenti davantage le besoin des distractions. Point de cercles, point de bals, point de grands repas ni de soupers fins, point de réunions amicales dans les salons ; des cafés, il est vrai, mais où dominait la timide défiance, et où l'on redoutait de lâcher quelque parole qui provoquât les délations. La nature ne nous avait pas ôté nos charmantes promenades ; mais l'hiver ou le mauvais temps nous en interdisait la jouissance ; et d'ailleurs les idées mélancoliques auxquelles nous étions en proie en faisaient disparaître les apparences de bonheur, mais ne produisent point l'oubli de l'infortune. Il ne nous restait donc que le théâtre ; car, en conscience, je ne saurais classer, parmi les sources de plaisir, les séances quotidiennes de la Société populaire, où sans doute le ridicule se montrait fort souvent, et avec abondance ; mais peut-on, en même temps, rire et trembler ?

Du moins notre salle de spectacle était un lieu tranquille,

un asile de paix où jamais, chose étrange alors et qui caractérise honorablement l'esprit grenoblois, on n'entendait les crisilleries de l'esprit de parti, on n'en voyait les emportements se manifester; là jamais d'insultes, d'apostrophes personnelles, ni d'allusions irritantes, ni de ces *bis* demandés et repoussés avec l'acharnement des luttes. Les spectateurs assis- taient paisiblement aux jeux de la scène; le théâtre était un port où, pendant quelques heures, on oubliait que l'orage grondait ou que la tempête sévissait à l'extérieur. Si, rarement et de loin en loin, on entendait partir d'un coin quelques mots d'inconvenance ou de mauvais esprit, on n'avait qu'à di- riger vers ce côté un lorgnon curieux, et son verre vous pro- curait un soulagement, une consolation soudaine, en vous montrant un visage étranger à la ville. J'en citerai, comme témoin, un exemple, un double exemple simultané, et je se- rais embarrassé d'en citer quelques autres. Un soir, on jouait le *Fénelon* de Marie-Joseph Chénier, tragédie ou plutôt drame où le nom de Dieu revient plus d'une fois. A ce mot, part dans la salle un cri : *Il n'y en a plus !* Un autre cri répond : *Il est trop vieux !* Eh bien, ces deux cris isolés sortaient de bouches non Grenobloises, et, dans l'assemblée, ne trouvèrent pas un seul écho, pas même un faible éclat de rire. Peut-être, de nos jours, quelques personnes jugeront-elles que cela ne suffisait point et qu'on aurait dû se fâcher ; mais ne faut-il donc rien passer aux frayeurs de l'époque ? D'ailleurs, le juste prix d'une grossièreté, n'est-ce pas un froid dédain ?

L'avantage qu'on trouvait au sein de notre salle ne se bor- nait pas au repos : le plaisir y avait sa part. La troupe drama- tique était généralement bien composée ; quelques bons ac- teurs y déployaient leurs talents. On y applaudissait, entre autres, un comique fort agréable appelé Moreau, qui, dans la suite, parvenu au théâtre parisien de l'Opéra-Comique, y remplit au gré du public l'emploi de *trial*. Un soir, après avoir joué Ali dans *Zémire et Azor*, il reçut des éloges de Grétry, qui avait autrefois vu si souvent dans ce rôle Trial lui-même en personne.

Huit à dix de nos autres acteurs n'étaient pas indignes de se placer à côté de Moreau, et le reste était présentable. Alors on ne risquait pas de monter sur la scène si l'on n'avait au

moins une certaine tenue de tradition, un respect des convenances théâtrales et du public, une mémoire fidèle et exercée, une diction pure, de l'exactitude à rendre ces détails scéniques qui, pour être matériels, n'en sont pas moins utiles, parfois même nécessaires. Enfin, pour tout cela, les doubles ou utilités d'alors auraient pu donner plus d'une leçon à maints chefs d'emploi de nos jours, qui, fiers de leur talent parfois très-contestable de chanteur, se croient dispensés d'être acteurs le moins du monde, et regardent avec un gauche orgueil le plancher d'un théâtre comme celui d'un concert.

Ce qui contribuait beaucoup à satisfaire le public de ce temps passé, c'étaient les répétitions, dont, chaque jour, nos acteurs s'imposaient le devoir impérieux. Toute matinée était consacrée à répéter exactement, soit les pièces à jouer dans la soirée, soit les ouvrages à l'étude et dont la représentation était plus ou moins éloignée.

On ne se doute plus de l'heureux effet qui peut résulter de pareilles répétitions : elles tiennent en haleine les acteurs qui ont du mérite ; elles forment ceux qui ne donnent encore que des espérances, et les mettent en état de marcher avec les autres sans jeter dans l'allure générale aucun désordre ; c'est d'elles, et d'elles seules, qu'on obtient cet ensemble, dont les talents réunis ont besoin, et qui a pu quelquefois y suppléer, parce qu'il en prenait l'apparence.

Avait-on une nouveauté à monter ? On la répétait patiemment huit, quinze jours de suite, même durant un mois entier ou davantage ; enfin, jusqu'à ce qu'on la sût d'une manière aussi parfaite que cela était possible à la troupe. Si l'on eût dit alors à celle-ci : « Voici un grand opéra qui vous est inconnu ou que vous connaissez peu : il faut le jouer dans quatre ou cinq jours, et vous le répéterez deux ou trois fois au plus ; les acteurs se seraient mis à rire et n'auraient répondu à une telle injonction qu'en tournant le dos, sans même prendre la peine de hausser les épaules. Hélas ! Messieurs, à cette époque on n'en savait pas davantage, et cela, convenons-en, pouvait avoir son bon côté : on ne voyait point, à une première représentation, acteurs et chœurs fausser plus d'une fois, bronchier à qui mieux mieux la partition, ou s'arrêter tout court, faute de savoir marcher avec l'orchestre, dont l'in-

fortuné chef, en pure perte, sue sang et eau et se démène comme un possédé, tandis que le public accompagne de murmures et de sifflets la déplorable cacophonie.

Je viens de parler des acteurs de l'époque dont je m'occupe; je dois dire aussi quelque chose de leur répertoire. Il se composait de beaucoup de pièces anciennes et d'une quantité bien moindre de nouveautés. Les premières, sans être au nombre des chefs-d'œuvre littéraires, pouvaient se classer dans ce second ordre, qui n'est pas indigne de plaire, surtout quand le jeu des acteurs sait le faire valoir. Qu'on en juge par l'espèce de catalogue que je vais dérouler.

Chez nous, la tragédie comptait quelques estimables interprètes, mais elle était restreinte par les circonstances dans un cercle fort étroit : Melpomène, on le sait, est une muse dont l'esprit est monarchique ; elle a beaucoup de sympathie pour les sceptres et pour les couronnes, et précisément les rois étaient alors exilés de la scène. Il ne nous restait donc, en fait de productions tragiques, que les suivantes : *Brutus, la Mort de César, Mahomet*, tragédies de Voltaire ; *la Mort d'Abel*, de Legouvè ; *Guillaume Tell et la Veuve du Malabar*, de Lemierre ; quelques pièces de Marie-Joseph Chénier, écrivain fort épris des idées à la mode, mais resté fidèle au bon style, à la versification pure et noble de l'ancien régime.

La comédie et le drame étaient plus favorables à notre scène, où l'on voyait tour à tour figurer *le Festin de Pierre, les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, les Folies amoureuses, Crispin médecin, le Mercure galant, l'Avocat Patelin, la Fausse Agnès, Nanine, Dupuis et Desronais, le Bourru bienfaisant, le Barbier de Séville, la Gageure imprévue, l'Amant bourru, la Femme jalouse, le Souper de famille, Guerre ouverte, le Fou raisonnable, Oui ou Non, la Bonne mère, Fanfan et Colas, le Sourd, Catherine ou la Belle Fermière, le Père de famille, le Déserteur* (drame), *l'Habitant de la Guadeloupe, la Brouette du vinaigrier, l'Honnête criminel, Clémentine et Desormes, l'Orpheline, etc.*

Le grand opéra était pauvre : il se bornait à *la Caravane du Caire, au Devin du village, aux Prétendus* et aux *Pommiers et le Moulin*. Je ne le mentionne que pour mémoire.

Pareille indigence quant au vaudeville, genre qui était fort

loin d'avoir, en province, la vogue qu'il a gagnée dans la suite et dont il est encore, et peut-être un peu trop, en possession.

Mais en revanche, l'opéra-comique nous payait un assez riche tribut : nous goûtions le plaisir de voir et d'entendre *Félix, Rose et Célas, Tom Jones, le Sorcier, le Maréchal-serrant, les Femmes vengées, Sancho Pança, le Tonnelier, les deux Chasseurs et la Laitière, Silvain, le Tableau parlant, l'Ami de la maison, La fausse Magie, le Jugement de Midas, les Evénements imprévus, les deux Avarés, la Rosière de Salency, Raoul Barbe-bleue, Azémia, Renaud d'Ast, la Soirée orageuse, Camille, la Dot, les deux petits Savoyards, l'Amant Statue, Philippe et Georgette, la Mélomanie, le nouveau Don Quichotte, Blaise et Babet, Alexis et Justine, Paul et Virginie, Lodoïska, le Directeur dans l'embarras, etc.*

Même on reprit, non sans bonheur, quelques anciens opéras-comiques qu'on n'avait pas joués depuis plusieurs années; qu'on a plus tard laissés retomber dans un oubli peut-être injuste, et dont le simple souvenir donnerait maintenant un vernis d'érudition : tels étaient *les Mariages Samnites, le Baiser ou la bonne Fête, les Sabots, l'Aveugle de Patmyre, le Serrurier, la fausse Paysanne, les Curieux punis, etc.*

J'avoue que tous ces ouvrages, plus ou moins anciens, subissaient parfois des mutilations, ou, chose pire, des changements exigés par les susceptibilités de la démagogie. Ainsi, lorsqu'il y avait quelque rôle de seigneur d'un village, on y substituait un maire paré d'une ceinture tricolore, et qu'on se gardait bien d'appeler *Monseigneur*; mais du moins on ne se faisait nul scrupule de l'appeler *Monsieur*. Cette dénomination remplaçait également les titres nobiliaires, tels que ceux de comte ou de marquis et autres. Les mots de *Madame* et de *Mademoiselle* n'avaient point été proscrits, et on ne disait citoyenne que dans les nouveautés, où la plume des auteurs eux-mêmes l'avait écrit (1). Tout cela était l'effet d'une tolérance qui jusqu'à certain point honorait Grenoble, et que n'accordaient pas, à beaucoup près, les autres cités ou communes françaises.

Chez nous, rarement on substituait les noms des jours de la décade à ceux des jours de la semaine. Par exemple, on fit, dans *Dupuis et Desronais*, un usage passablement étrange de

(1) A cet égard, il n'y eut guère qu'une exception dont je parlerai bientôt.

ce remplacement. C'était dans la scène piquante où le vieux et malin Dupuis raille le jeune Desronais, qui veut épouser sa fille Marianne. D'abord il lui dit, non sans arrière-pensée :

Allons, pour votre hymen sur-le-champ prenons jour.

DESRONAIS.

Oui, Monsieur.

DUPUIS.

Voyons donc celui que l'on peut prendre...

Voyons... C'est aujourd'hui mardi...

Il nous faut le temps nécessaire.

L'arrangement préliminaire,

Lui seul, peut tout au plus se finir mercredi.

DESRONAIS.

Eh bien! Monsieur, prenons jeudi.

DUPUIS.

Mais vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

Et Dupuis de confondre Desronais, en lui disant l'équivalent de ceci : « Jeudi vous avez un rendez-vous avec une galante comtesse. »

Eh bien, au lieu de *C'est aujourd'hui mardi*, l'acteur jugea utile ou nécessaire de dire : *C'est aujourd'hui tridi*, et tout le reste fut à l'avenant durant la scène entière, où les noms de jours sont maintes fois répétés. Or, notons bien que tous les personnages étaient et devaient être costumés comme sous le règne de Louis XV. On peut juger combien l'effet dramatique fut manqué! Soit; mais ce défaut n'entacha qu'une scène, et provint de la faute des comédiens, qui voulurent trop plaire aux autorités du jour; car, j'en suis persuadé, ils auraient pu, sans nul inconvénient par rapport au public, respecter la langue de l'ancien calendrier.

Les circonstances imposaient quelques autres modifications un peu moins choquantes. Ainsi dans *la Veuve du Malabar*, le général Français Montalban, au lieu de dire *mon roi*, disait *ma loi*; mais les spectateurs savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur ce changement de deux ou trois lettres, où le

véritable sens n'avait rien à perdre ; la rime suffisait pour rappeler la raison.

Nous avions alors un gros acteur nommé Romainville, qui se distinguait par les changements que, de son chef, il faisait souffrir à ses rôles. C'était une de nos trois ou quatre basses-tailles, et, dans la comédie, il jouait quelques vieux tuteurs dupés. Membre de notre société populaire, il y remplissait par-ci par-là le personnage de dénonciateur ; mais du moins, dans ses délations, il épargna ses camarades, presque tous fort éloignés de partager les opinions politiques qu'il avait ou disait avoir. Quoi qu'il en soit, et pour donner un exemple des modifications fabriquées par cet artiste, rappelons que, dans le joli trio du *Nouveau don Quichotte*, où le héros de la pièce chante à celle qu'il nomme son infante ou sa dulcinée :

De mes vastes états
Vous serez souveraine,

Romainville remplaça ces deux petits vers par les suivants de sa fabrication :

La force de mon bras
Vous rendra citoyenne.

Des changements si ridicules étaient au-dessous de la critique, et le public de Grenoble les regardait comme tels, en ne daignant pas même s'en moquer.

Après avoir parlé des pièces anciennes qui figuraient dans notre répertoire, consacrons quelques instants aux nouveautés qu'on y joignait de temps à autre. Ce n'était certes pas la portion la plus précieuse de nos richesses dramatiques. Mais, en historien fidèle et impartial, je dois mentionner le fort et le faible, tout en ayant l'intention de moins insister sur celui-ci que sur celui-là.

La nouveauté qui obtint le plus de succès, qui produisit même un effet dont approchèrent peu les autres, ce fut *Robert, chef de brigands*, drame en cinq actes, par La Martelière. C'est une imitation des *Brigands*, pièce allemande de Schiller. Le drame français dut sa réussite à un sujet neuf pour notre public, à des situations pittoresques, énergiques jusqu'à la

violence, à un mélange frappant d'intérêt, de pitié, de terreur. Qu'on ajoute à cela du spectacle, de grands mots déclamatoires, du tapage, des coups de pistolet, et voilà une réussite expliquée, si elle n'est pas justifiée aux yeux du bon goût et de la saine critique.

On donna également sur notre théâtre un autre drame en cinq actes, encore par La Martelière, et faisant suite à son *Robert*; c'était le *Tribunal redoutable*. Mais n'ayant ni le peu de beautés ni les nombreux défauts de son frère aîné, il n'en partagea point le succès, et ne fut représenté qu'une ou deux fois.

Fort souvent on nous jouait les *Visitandines*, et cela doit causer d'autant moins de surprise, que l'ouvrage se donne encore de nos jours, grâce à certaine teinte comique dans les situations et dans le dialogue, mais surtout grâce à la gentille musique du compositeur Devienne.

Sans doute cette pièce n'est point à l'abri des reproches sous le point de vue de la bienséance, on le sait en général; mais voici ce que bien des gens ignorent : ces *Visitandines* sont en deux actes; mais leur auteur, Picard, lorsque le fanatisme irréligieux eut fait des progrès, se permit d'ajouter à son œuvre, un acte où les inconvenances des deux premiers étaient dépassées, et qui tombait jusqu'à l'indécence. Ce troisième acte réussit à Paris, où même l'opéra-comique dont il s'agit n'était plus représenté qu'en trois actes. Dans beaucoup de villes, on le joua refait de la sorte. Mais on n'osa pas le représenter ainsi à Grenoble, et une telle circonspection ou réserve me semble honorable pour notre public. Par comparaison, cela rappellerait cet amphitryon disant d'avance à ses convives : « Messieurs, aujourd'hui ménagez vos propos : nous aurons à dîner un homme de mœurs. »

Au reste, ce malencontreux acte troisième des *Visitandines* disparut de la scène parisienne, et, par conséquent, des autres, sitôt que le consul Bonaparte rétablit l'ordre. Picard lui-même en fit justice, car il n'admit dans la collection de ses œuvres les *Visitandines* qu'en deux actes. Observons même que la brochure de la pièce en trois actes est maintenant une des raretés bibliographiques.

Deux petites comédies dans le goût des *Visitandines* réüssi-

rent, mais moins qu'elles, sur notre théâtre : ce sont *Les Dragons et les Bénédictins*, et *Les Dragons en cantonnement*, deux opuscules dont le second fait suite à l'autre, et qui, tout deux, doivent le jour à la plume de Pigault-Lebrun. On y trouve de l'art, de l'esprit, du comique. Ces deux productions sont moins lestes que les *Visitandines* sous le rapport des mœurs ; mais on peut reprocher à l'auteur, surtout dans la deuxième, certaines plaisanteries irréligieuses qui annonçaient plusieurs années d'avance la publication du *Citateur*.

A ces nouveautés, un peu dignes de mention comme ouvrages littéraires, il faut bien ajouter une nomenclature justement oubliée. On fit paraître à nos yeux la *Veuve du Républicain*, l'*Heureuse Décade*, *Marat dans le souterrain des Cordeliers*, le *Cachot de Beauvais*, le *Noble roturier*, l'*Intérieur d'un ménage républicain*, l'*Epreuve du civisme*, l'*Emigré français*, les *Tu et Toi*, etc.

Je suis peut-être actuellement le seul Grenoblois qui puisse énoncer les titres de ces infiniment petites productions ; je crois être le seul qui les ait connus et qui s'en souvienne. Oh ! Messieurs, ce n'est pas l'orgueil qui me fait parler de la sorte, soyez-en convaincus ; je ne trouve pas le moins du monde qu'il y ait là de quoi me vanter ; même je serais tenté d'ajouter les deux mots qu'aime à proférer le dédain : *au contraire*. Il me semble ouïr ma conscience littéraire me dire : « N'es-tu pas honteux d'en savoir tant ? »

A propos d'un si chétif répertoire, qu'on me permette de rappeler un trait anecdotique. Dans une pièce de je ne sais plus qui, et dont le titre était : *La mort de Marat*, une actrice appelée Mignot fut chargée ou se chargea du rôle de Charlotte Corday. Comme elle n'aimait pas plus Marat après son trépas qu'elle ne l'avait aimé de son vivant, elle saisit cette occasion de manifester à par et à plein ses sentiments d'antipathie. C'est surtout au moment du meurtre qu'on la vit s'en donner tout son saoul ; notre scène, assurément, n'a jamais montré ni ne montrera jamais coup de poignard plus vigoureusement asséné ; il est évident que le cœur puüssait la main. Ce spectacle mit en gaité le public, qui se prit à rire, à claquer, comme pour applaudir à la fois l'actrice et l'action. Aussi les autorités s'empressèrent-elles de défendre qu'on

rejouât la pièce, vu l'effet *anti-patriotique* et gravement pernicieux qu'elle venait de produire.

Sans doute les œuvres dont je viens d'étaler la triste kyrielle ne valaient rien du tout ; mais les Grenoblois ne se laissaient point abuser par rapport à leur mérite intrinsèque ; s'ils ne les sifflaient pas, c'est que les sifflets auraient semblé coupables d'aristocratie. Ils se contentaient donc, par prudence, de leur faire un accueil à la glace et de les laisser choir les unes et les autres, comme s'écroule un château de cartes.

En outre, observons que, du moins, ces mêmes pièces ne prêchaient aucune des maximes odieuses, aucun des principes révoltants de lèse-humanité qui avaient alors la vogue, la gloriole déplorable d'être à l'ordre du jour.

Aucune...! je me trompe ; une, que je n'ai pas nommée, a droit à une exception, même à des détails particuliers et plus étendus : il s'agit du *Jugement dernier des rois*, ouvrage de Sylvain Maréchal, qui, dans la suite, osa faire et publier un *Dictionnaire des Athées*, où il donnait une place à bien des hommes pieux, à des saints, et même à Jésus-Christ.

Dans l'intérêt historique, ayons le courage, moi d'analyser la monstruosité dramatique, vous, Messieurs, d'en écouter l'analyse, que j'abrègerai de mon mieux. Un vieillard, victime du despotisme royal en France, est abandonné depuis vingt ans dans une île déserte et volcanisée ; il s'en console en songeant et en écrivant sur les roches qu'il *vaut mieux avoir pour voisin un volcan qu'un roi*. Tout à coup il voit débarquer une foule d'étrangers : ce sont des *sans-culottes* de l'Europe entière, qui a détrôné tous ses monarques et en a ordonné la déportation. Chaque souverain est donc amené en grand costume par un *sans-culotte* de sa nation ; ainsi l'on montre au public, comme les animaux d'une ménagerie, l'empereur François, le roi d'Angleterre, le roi de Prusse, celui de Naples, etc. ; puis l'impératrice de Russie, jouée par un homme, et surnommée la *Cateau du Nord* et *Madame l'Enjambée* ; enfin, pour couronner l'œuvre, le pape Pie VI, représenté par l'acteur le plus burlesque de la troupe. On les accable tous et chacun des injures les plus grossières. La czarine se bat en duel avec le pape, l'une armée d'un sceptre, l'autre d'une croix, et la croix a le dessous, comme cela devait arri-

ver inévitablement dans une composition *hujus farinae*.

Les *sans-culottes*, avec le vieillard, laissent les ex-monarques dans l'île, après leur avoir jeté pour tout aliment une barrique de biscuit, en leur criant cet adieu textuel : « *Tenez, faquins, voilà de la pâture ; bouffez !* »

Finalement la terre tremble, le volcan éclate, et tous les souverains périssent.

Notre administration municipale crut devoir se mettre en frais pour monter dignement cet ouvrage, expédié de Paris, où il avait un succès patriotique des plus brillants. On peignit une décoration toute neuve, représentant l'île volcanisée ; on fabriqua des costumes royaux pour les victimes à immoler sur notre scène ; bref, rien ne fut négligé afin d'assurer à Sylvain Maréchal, dans notre cité, une réussite proportionnée à celle qu'il avait obtenue sur l'un des premiers théâtres de la capitale.

Quel fut le fruit de tant d'appréts ? La pièce n'eut chez nous, quand elle y parut en premier lieu, que deux représentations, pas davantage. L'année suivante, pour l'anniversaire du 21 janvier, jour néfaste, alors fêté par décret comme un jour de gloire, on essaya de la reprendre, et elle se traîna jusqu'au bout d'une représentation, qui ne fut pas suivie d'une deuxième.

Or, cette pièce, la brochure servant à nos comédiens en tomba sous mes yeux pendant les répétitions qui précédèrent son exhibition aux regards de Grenoble, et je vis qu'on y avait, au préalable, fait des coupures nombreuses ; chaque page était plus ou moins noircie par des ratures adoucissant un peu la barbarie du texte original. J'en vais citer deux exemples : on avait biffé les mots d'un *sans-culotte* qui disait que tous les rois de l'Europe étaient là, *excepté un dont la France avait fait justice*. On avait également supprimé un trait grossièrement satirique lancé à Marie-Antoinette, qui venait d'être mise à mort. Ces suppressions, accompagnées de beaucoup d'autres, pouvaient passer pour autant d'hommages rendus au bon esprit des Grenoblois, incapables de s'abaisser jusqu'à goûter les passages atroces qui provoquaient les rires et les applaudissements du Paris de l'époque.

J'arrive, Messieurs, au bout de la carrière que je m'étais

ouverte, dans l'espoir de votre indulgence. En me résumant, voici ce que j'ai tâché de montrer par des faits dont j'ai parlé *de visu et auditu* : nos compatriotes, lors d'une période où tant de villes ont fait preuve, dans leurs salles de spectacle, d'un mauvais esprit uni avec un mauvais goût, ont fait voir qu'ils ne méritaient nullement d'être jetés dans une pareille catégorie. Ils ont été devant leur théâtre ce qu'ils étaient dans leurs foyers, dans leurs rues, sur leurs places : partout ils ont mérité, jamais ils n'ont dû perdre la belle dénomination qui me semble les caractériser le mieux, celle par laquelle l'équitable histoire peut les appeler, les *sages du midi de la France*.

Séances du 11 et du 25 juillet 1951.

L'Académie a reçu :

Les *Académies* et les *Congrès scientifiques*, broch. in-18, par M. HERMENOUS, membre correspondant.

M. Albert du Boys a lu un rapport relatif à un *Mémoire de M. Cunit sur l'endiguement de l'Isère*. Ce rapport, ayant déjà été imprimé à part, ne sera point inséré dans le *Bulletin*.

M. Burdet lit un rapport sur l'*Histoire de la Propriété, du Domaine public et des Lois agraires chez les Romains*, par M. MACÉ.

Messieurs, je viens m'acquitter de la mission que l'Académie m'a confiée, en lui présentant un rapport sur l'ouvrage qu'a récemment publié notre collègue, M. Macé, professeur d'histoire à la faculté des lettres, et qui a pour titre : *Histoire de la Propriété, du Domaine public et des Lois agraires chez les Romains*.

Je savais que l'appréciation de cette œuvre, dont le sujet seul révèle déjà l'importance, devait imposer des recherches la-

borieuses ; mais elle était, d'un autre côté, de nature à exciter chez moi un vif intérêt. M. Antonin Macé, en traitant de la propriété romaine au point de vue historique, abordait une thèse que j'ai moi-même essayé d'étudier au point de vue juridique. J'étais heureux de penser que j'allais trouver dans l'ouvrage de notre collègue des ressources précieuses pour compléter ou rectifier mes propres idées. La matière de la propriété est une de celles où le droit et l'histoire se touchent par tous les points, et où le concours de ces deux sciences, si apprécié depuis quelques années surtout, est, en effet, à peu près indispensable. Mon attente n'a pas été trompée ; le livre de M. Macé abonde en recherches historiques pleines de résultats, et en aperçus ingénieux qui témoignent de méditations profondes sur les bases de l'économie politique dans les temps anciens et dans les temps modernes.

Cette justice rendue par moi au livre de M. Macé, ne signifie pas que j'en adopte toutes les solutions. Je me hâte de le dire, je réserve une large place à la controverse ; mais, comme le dit lui-même quelque part M. Macé, la controverse est souvent précieuse pour amener de nouvelles lumières, et je suis persuadé qu'il ne désire pas qu'on épargne à son œuvre la critique et la contradiction, lorsqu'il pensera qu'elles sont dirigées par des intentions qui se sont fait une loi d'être toujours loyales et polies.

Ces critiques, au surplus, ne peuvent atteindre que quelques points de détail. L'ensemble de l'œuvre mérite une approbation que je veux d'abord donner sans réserve.

Je loue M. Macé pour le choix de son sujet. Les origines de la propriété, aujourd'hui plus que jamais, constituent un sujet de premier ordre et auquel on ne peut toucher sans mettre à nu les fondements de l'ordre social tout entier. C'eût été peut-être en d'autres temps une raison pour n'aborder qu'avec réserve de telles matières ; mais aujourd'hui que la discussion sur tous ces points est fréquente, il faut la soutenir, et ne laisser aucune place aux conjectures anti-sociales que pourrait accréditer une fausse érudition ou une science historique controuvée.

Et qu'on ne s'y méprenne pas, pour rendre à la vérité tous ses droits, c'est la constitution de la propriété romaine qu'il

importe d'abord de rétablir sur ses véritables bases. Les Romains n'ont pas eu sans doute la plénitude de la vérité philosophique ; mais ils sont pourtant la plus grande autorité des temps antiques, et il serait déplorable que les précédents fondés sur leur histoire et leurs idées pussent être opposés aux défenseurs actuels du droit de propriété. A cette considération on peut ajouter que la propriété en France remonte par une filiation certaine à la propriété romaine, de telle sorte, que c'est chez les Romains qu'il faut aller chercher sur ce point, comme sur un grand nombre d'autres, nos propres origines.

La question de l'organisation de la propriété romaine a donc une grande importance, même actuelle, et M. Macé ne m'a point paru trop ambitieux, lorsqu'il a dit, dans sa préface, qu'aucun savant ne pouvait ignorer combien un travail sur la propriété romaine pouvait jeter de lumières sur les points obscurs et à demi éclairés de l'histoire intérieure des Romains et de leur constitution, comme sur l'organisation politique de l'Italie pendant les siècles qui ont suivi la conquête romaine, et même jusqu'à nos jours.

Un autre éloge qu'a mérité M. Macé, c'est d'avoir mis au service des sujets qu'il a traités, toutes les ressources d'une vaste érudition. M. Macé a su se rendre familiers les grands auteurs de l'antiquité : Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Aulugelle, Cicéron, et les extraits qu'il en tire forment les données essentielles de ses dissertations. Il discute aussi les opinions des modernes, et cite souvent les travaux spéciaux d'Holmann et de Heyne, et les assertions dispersées dans les ouvrages de Hooke, de Beaufort, de Pilati de Tassulo, de Niébuhr, de Savigny, de MM. Giraud et de Laboulaye.

Non-seulement M. Macé discute les opinions de ces auteurs importants, mais il les apprécie avec sagacité, suivant le point de vue spécial où ils se sont placés dans leurs écrits, et il donne ainsi au jugement de ses lecteurs des points d'appui indispensables et des renseignements pleins d'intérêt. Il peut, sous ce rapport, considérer comme lui étant bien acquis, le succès auquel il annonce prétendre, lorsqu'il dit, toujours dans sa préface : « Je me consolerais de n'avoir pas trouvé d'idées nouvelles à exposer, ni de faits inconnus à mettre en lumière,

si je pouvais penser que dans ce travail appuyé sur les textes, et qui n'a été entrepris qu'après une étude sérieuse des monuments de l'antiquité, je suis parvenu à reproduire, dans un ordre méthodique et avec netteté, ce que ces ouvrages renferment de plus remarquable sur la question spéciale que j'ai eu pour but de traiter.»

Toutefois, je dois signaler dans les investigations de M. Macé une lacune qu'une plume plus exercée que la mienne, et qui est aussi, il est vrai, celle d'un juriconsulte, lui a déjà reprochée. Il n'a pas puisé aux sources juridiques avec la même abondance qu'aux sources littéraires et purement historiques, et on voit qu'il a plus pratiqué parmi les auteurs, les littérateurs, les grammairiens et les philologues, que ceux qui sont plus spécialement consacrés au droit. Les anciens écrivains que l'Allemand Goesius a recueillis sous le nom de *Rei agrariæ scriptores*, ainsi que les textes législatifs, auraient pu être explorés avec plus de succès, et des ouvrages récemment publiés en Allemagne, pour restituer le texte ou le sens de diverses lois agraires, lui ont quelquefois échappé.

C'est, comme le lui a dit déjà M. Laboulaye, la faute de notre éducation scientifique moderne, qui n'est pas assez complète ; les premières études de l'histoire d'un peuple ancien, et surtout des Romains, devraient être accompagnées de celles de leur constitution juridique, qui donne la clé d'une foule de mesures et de faits obscurs, et qui, dans certaines matières, comme celle de la propriété, est presque indispensable à l'intelligence complète des situations et des événements. C'est un plan qu'on trouve réalisé dans les universités d'Allemagne, beaucoup mieux que dans nos plus grands établissements d'instruction, où il s'est fait cependant des progrès sensibles depuis quelques années.

Abordant maintenant le livre lui-même, je rappellerai d'abord la manière dont M. Macé a envisagé son sujet.

A son début, M. Macé exprime en philosophe ses idées sur le droit de propriété, et il cherche à démontrer *a priori* : 1° qu'on ne peut nier le droit de propriété ; 2° qu'on ne peut chercher à en limiter l'exercice ; 3° que l'hérédité est un corollaire essentiel de la propriété, et qu'on ne peut chercher à l'abolir ; 4° qu'on ne peut non plus songer à établir et à

maintenir un partage égal des terres entre les citoyens de la République.

Ensuite, venant à la partie historique et positive, M. Macé établit que les Romains, dans leurs lois agraires, n'ont jamais entendu contester ou mettre en doute aucune de ces déductions; qu'au contraire, ils ont toujours considéré la propriété privée comme inviolable, sauf quelques exceptions dans les temps de troubles, et que les mesures qui ont été l'objet des lois agraires et qui tendaient à évincer certains possesseurs et à partager certains territoires, n'avaient pour objet que le domaine public, qu'il faut soigneusement distinguer de la propriété privée.

Pour démontrer cette thèse, M. Macé recherche ensuite tout ce qui est relatif à l'origine et à la formation de ce domaine public, distinct de la propriété privée, et examine avec un grand détail toutes les lois agraires qui ont été portées, pour montrer que toutes sont exclusivement applicables à ce domaine public.

La formation du domaine public, chez les Romains, était un fait généralement connu et apprécié, et le travail de M. Macé, sur ce point, ne présente qu'un résumé qui a le mérite d'être clair et complet. A mesure qu'ils faisaient des conquêtes, les Romains confisquaient, dans des proportions diverses, tout ou partie des territoires conquis. Quelquefois les peuples voisins leur faisaient des concessions volontaires, comme il arriva lorsque Attale, roi de Pergame, et Nicomède, roi de Bithynie, choisirent le peuple romain pour héritier. A la fin de la République et sous les empereurs, les successions déferées au fisc par les lois Julia et Pappia-Popæa, appelées lois Caducaires, les legs forcés et les confiscations, qui devinrent énormes, agrandirent encore ce domaine public, qui avait fini par devenir le domaine des empereurs.

A toutes les époques, ce domaine public fut immense et comprit des pays entiers. Qu'en faisaient les Romains ? M. Macé cite un passage tiré d'Appien, et qui donne sur ce point des notions très-explicites :

« Les Romains, dit Appien, à mesure qu'ils soumettaient les différents peuples, leur enlevaient une partie de leur territoire. Sur ce territoire, ils fondaient des villes, ou bien

» ils envoyaient des colons dans les villes déjà existantes.
 » Ces colonies leur servaient de défense. De ce domaine, fruit
 » de la conquête, la partie cultivée était toujours adjugée aux
 » nouveaux colons, soit à titre gratuit, soit par vente, soit
 » par bail à redevance. Quant à la partie inculte, qui était
 » presque toujours la plus considérable, on n'avait pas cou-
 » tume de la mettre en distribution, mais on en abandonnait
 » la jouissance à qui voulait la défricher et la cultiver, en
 » réservant au domaine la dixième partie des moissons et la
 » cinquième partie des fruits. On mettait également un impôt
 » sur ceux qui élevaient du grand et du petit bétail. Les ri-
 » ches s'emparèrent peu à peu de cette portion de terre non
 » partagée et livrée au premier occupant, et, se confiant en la
 » durée de leur possession, ils achetèrent de gré ou enlevèrent
 » par la force, aux petits propriétaires voisins, leurs modestes
 » héritages et formèrent ainsi de vastes domaines. »

M. Macé a commenté divers textes, pour éclaircir le point de savoir sous quelles conditions de temps et de durée étaient faites les concessions des parties cultivées du domaine public. Il pense qu'il n'y avait pas sur ce point de règles fixes ; que lorsque les concessions avaient pour objet des terrains dévastés par les armes romaines, la durée des concessions devait être plus longue, et les conditions moins onéreuses que lorsqu'il s'agissait d'un territoire déjà fertile et productif. Mais le point important, c'est que l'Etat n'aliénait pas ses droits sur ce territoire, et se réservait de le reprendre et de profiter des améliorations qu'on y aurait apportées. A cet égard, point de doute, le terme même de *censoriæ locationes*, employé dans le langage juridique pour caractériser ces concessions, est parfaitement significatif.

Ceci met sur la voie des lois agraires. Les fermiers du domaine, ou ceux qui s'étaient emparés sans titre de la partie inculte du territoire, appartenant ordinairement à la classe la plus puissante, cherchèrent à convertir leur possession précaire en un vrai droit de propriété. Ils trouvaient dans cette possession une source précieuse de richesses et de prépondérance politique. De là, les plaintes sans cesse renaissantes des tribuns du peuple, et la proposition sans cesse renouvelée de mesures qui avaient pour but de faire rentrer ces posses-

seurs dans les limites que leur titre primitif assignait à leur droit.

Un savant Allemand, Niébuhr, connu par la hardiesse de ses opinions souvent paradoxales, donne une autre idée des lois agraires, en supposant que les grands et les riches, à Rome, s'étaient seulement approprié le vectigal ou redevance revenant au trésor public, mais non la terre elle-même, et que les lois agraires n'avaient pour but que de rétablir les droits de l'Etat sur ce *vectigal*, dont l'absence épuisait le trésor et jetait la perturbation dans les services publics. M. Macé s'est appliqué à réfuter cette opinion ; il a montré par les textes qu'il y avait eu, de la part des puissants, une véritable usurpation des terres, et que les lois agraires avaient eu pour but une dépossession réelle des usurpateurs. En dehors de ces lois, il est vrai qu'on peut signaler d'autres mesures répressives, employées pour vaincre l'obstination des fermiers du domaine, qui se refusaient à payer le vectigal, ou ayant pour but de réprimer les fraudes auxquelles les traitants et les publicains, qui prenaient à ferme les diverses branches du revenu public, se livraient souvent ; mais ces mesures sont très-distinctes des lois agraires proprement dites.

M. Macé a discuté aussi une autre opinion de Niébuhr, qui a voulu établir, dans le domaine public, une distinction entre ce qu'il appelle *l'ager publicus* proprement dit, et *l'ager vectigalis* : entendant, sous la première qualification, les terres que l'Etat se réservait pour s'en faire une ressource éventuelle ou pour y fonder des colonies, et, sous la seconde, la partie du domaine qui était au contraire l'objet des adjudications et des fermages. Les patriciens seuls, toujours suivant Niébuhr, auraient été admis aux adjudications et aux fermages passés devant les censeurs, et au contraire, les plébéiens seuls auraient été admis à profiter des terres réservées à l'Etat.

Il est aujourd'hui bien reconnu que ces conjectures du savant Allemand, sur la diversité des droits accordés aux patriciens et aux plébéiens, ne reposent sur aucun fondement réel. Il est prouvé, au contraire, notamment par les *Institutes* de Gaius nouvellement découvertes, qu'il n'y a jamais eu entre les deux ordres de distinction quant à ce qui touche au droit de propriété ; seulement, ce qui est très-pro-

bable et même certain, comme le reconnaît M. Macé, c'est que les patriciens, entre les mains de qui étaient toutes les prérogatives politiques, étaient plus riches, et obtenaient dès lors la presque totalité des adjudications.

Quant à la différence de *l'ager publicus* et de *l'ager vectigalis*, il faudrait peut-être l'expliquer par les nouvelles dispositions par lesquelles on chercha à tirer parti des terres publiques sous les empereurs, et notamment par l'introduction de l'emphytéose. Ce n'est, en effet, que dans les textes qui se rapportent à l'époque impériale, qu'il est question de *l'ager vectigalis*, et jamais sous la République. M. Macé, qui a reconnu ce dernier fait, ne tire pas tout à fait cette conséquence, mais il insiste sur cette idée, qui est en effet la seule essentielle, que tout le domaine public sous la République, alors même qu'on l'eût divisé en *ager publicus* et en *ager vectigalis*, était frappé de redevances qui attestaient le droit supérieur de l'Etat, et distinguaient nettement les terres qui composaient ce domaine, de celles qui constituaient la propriété privée.

Ces dernières se reconnaissaient d'abord au nom que revêtait le droit de leur propriétaire, *mancipium* ou *dominium*, tandis que le droit des détenteurs des terres de l'Etat n'était connu que sous le nom de *possessio*.

Ces terres elles-mêmes prenaient le nom de *possessiones*, tandis que celles soumises à la propriété privée étaient désignées sous les noms de *prædia*, *agri*, *fundi*.

En second lieu, M. Macé observe que la propriété privée n'était pas seulement sous la protection des lois, mais aussi de la religion, et qu'on employait certaines formes pour constituer et orienter les limites, et pour leur donner un caractère sacré. Ces formes, dont le souvenir était précieusement conservé dans des registres publics et dans des monuments élevés sur le sol, devenaient un signe éclatant pour distinguer la propriété privée ; et les fonds marqués à ce signe étaient aussi désignés sous le nom d'*agri limitati*. Cette notion est élémentaire dans tous les recueils juridiques que nous ont laissés les Romains, et les textes de plusieurs auteurs anciens recueillis par l'Allemand Goesius, sous le nom de *Rei agrariæ scriptores*, nous révèlent jusque dans les moindres détails, tout ce qui

était pratiqué dans cette cérémonie des plantations de limites, à laquelle les Romains attachaient la plus grande importance, et qui produisait, en effet, pour la condition du fonds limité, des effets juridiques considérables.

Voilà donc les bases de l'œuvre de M. Macé clairement posées : distinction adoptée dans tous les temps, à Rome, de la propriété et du domaine public ; usurpation par les grands du domaine public, qu'ils cherchent à convertir en propriété privée à leur profit ; réclamations incessantes des plébéiens, pour obtenir que la portion du domaine usurpée par les grands fasse retour au domaine, et soit ensuite partagée entre tous les citoyens pauvres, mais sans que jamais ces réclamations se soient étendues à la propriété privée, si ce n'est exceptionnellement et dans les temps de troubles.

C'est par les lois agraires, toutes, sans exception, étrangères à la propriété privée, que ces réclamations se sont fait jour, et M. Macé a pris soin de donner une nomenclature exacte de chacune de ces lois, même des propositions qui ont eu pour but d'obtenir des mesures analogues et qui n'ont pas abouti, et d'en analyser avec soin la nature et la portée.

On avait considéré, avant M. Macé, les discussions agraires comme ayant occupé une place considérable dans la politique intérieure des Romains ; mais en général, les auteurs les plus exacts n'avaient pas fait remonter ces discussions au delà de la proposition faite sans succès par le consul Spurius Cassius, l'an 485 avant l'ère chrétienne ; M. Macé a cru pouvoir avancer que ces discussions embrassent, sans exception, toutes les époques de l'existence de l'Etat romain ; que la question agraire y a eu, même sous les rois, une vitale importance ; que plusieurs lois, qui peuvent être qualifiées de lois agraires, ont, en effet, été rendues sous les rois, et que ce sont précisément aux lois de cette nature que furent dues les révolutions qui, dès ce temps, vinrent agiter l'Etat et amenèrent la chute de la royauté.

C'est sur ce point que M. Macé aurait véritablement étendu, par son livre, les notions acquises dans l'état actuel de la science, si l'aperçu nouveau qu'il présente était bien justifié. Mais nous avouons qu'il nous est resté des doutes que nous nous permettrons d'exposer.

Si l'on s'en rapporte aux traditions rapportées par Denys d'Halicarnasse, qui ont été sur ce point généralement acceptées, Romulus aurait, en effet, partagé entre les citoyens une partie des terres publiques, laissant le surplus dans le domaine de l'Etat, sauf une portion assignée pour les besoins du culte. Ces terres publiques étaient sans doute celles dont ses compagnons et lui s'étaient emparés par la force.

Numa, Tullus Hostilius et Ancus Martius suivirent cet exemple, toujours au dire de Denys, que viennent corroborer ici Plutarque et Cicéron, en partageant au peuple une nouvelle portion des terres conquises par Romulus.

Plus tard, Servius Tullius, au dire de tous les auteurs, aurait fait bien davantage. C'est à ce roi populaire que furent dus des partages beaucoup plus étendus que ceux qui avaient été faits, qui portèrent la part de chaque citoyen, de deux jugères à sept jugères ; suivant M. Macé, non-seulement ces partages auraient compris des terres nouvellement conquises, mais des portions arrachées à des citoyens qui en étaient déjà en possession, ce qui constitue véritablement le caractère des lois agraires de toutes les époques, et ce qui aurait contribué à amener la chute et préparé l'avènement des Tarquins.

Enfin, après l'expulsion des rois, quelques mesures agraires, d'une portée restreinte, auraient encore été prises. M. Macé cite les concessions faites au peuple sur les biens des Tarquins, et les concessions spécialement faites un peu plus tard à Horatius Cocles et Mucius Scévola.

Voilà des faits que je ne cherche pas à contester en eux-mêmes, et qu'une critique difficile a admis ; mais je crains que M. Macé ne se soit fait illusion sur leur caractère.

Les partages primitifs faits par les rois avaient très-vraisemblablement pour but la constitution d'une propriété privée pour chaque citoyen, au moyen de terres qui n'étaient point encore sorties du domaine de l'Etat ; mais non de pourvoir à une nouvelle division du domaine, au moyen de la dépossession des anciens tenanciers, comme on le pratiqua depuis dans les lois agraires. Ils donnaient à chaque copartageant, non pas une possession simplement précaire, mais ce droit irrévocable attaché à la propriété privée, dont M. Macé lui-même a reconnu l'existence.

Ce qui le prouve, c'est que les formalités des limites qui caractérisent d'une manière si formelle la propriété privée, remontent jusqu'aux rois, et étaient employées, dès cette époque, d'après le témoignage de Denys et des auteurs qui ont traité particulièrement cette matière des limites ; et si, à cette époque, elles n'avaient pas été appliquées aux terres données en partage par les rois, on ne voit pas du tout comment elles auraient pu l'être.

J'appelle en effet ici l'attention de M. Macé, sur un point très-important et qui me paraît lui avoir échappé ; c'est que, tout en reconnaissant les prérogatives et l'irrévocabilité de la propriété privée, il conçoit son sujet de telle manière, qu'il ne lui laisse de place nulle part.

En effet, dans cet étroit espace où Romulus et Numa vinrent s'établir par droit de conquête, la propriété privée ne pouvait s'asseoir que sur une partie des terres conquises, et si toutes les concessions faites aux citoyens eussent pu toujours être considérées comme de simples démembrements révocables du domaine, la propriété privée, reconnue peut-être en principe, n'aurait été, dans le fait, qu'un mythe.

Il est certain, cependant, que cette propriété privée a existé, dès le principe, dans une proportion considérable, et qu'elle se reconnaissait de la manière la plus tranchée par sa limitation religieuse et par un droit spécial qui lui était applicable, et l'on est dès lors conduit à penser que ces terres divisées aux citoyens sous Romulus, Numa et leurs successeurs, ne constituèrent pas de simples possessions, mais bien des propriétés, ce qui ôte à ces actes le caractère auquel nous reconnaissons les lois agraires.

Je ne doute pas qu'il n'en ait été ainsi des mesures prises par les autres rois, et même de celles qui furent adoptées au commencement de la République pour la répartition des biens des Tarquins, et en faveur de deux hommes qui s'étaient illustrés par leurs belles actions, Horatius Coclès et Scévola. On voit même pour ce dernier, dans Tite-Live, qu'on lui avait assigné autant de terres que le charrue pourrait en délimiter (*circumvallare*) en un jour : *Agri quantum una die circumaravit datum*. C'est là précisément l'indice d'une constitution de propriété privée, car la première forme de la solennité religieuse

pour la plantation des limites, était cette circonvallation faite avec la charrue du territoire qu'on allait limiter.

A toutes les époques, on fit d'ailleurs à Rome des concessions de cette nature. Dans la fondation des colonies, surtout de celles qui devaient avoir les prérogatives du *jus quiritarium*, il y avait toujours une portion de terres qui était religieusement limitée, et qui devenait pour les possesseurs une véritable propriété privée.

M. Macé n'a pas, je crois, suffisamment apprécié cette manière d'établir la propriété privée. Il expose ses idées à cet égard dans son introduction philosophique sur le droit de propriété en général, et l'on voit qu'à ses yeux les sources de la propriété privée ne sauraient être que dans l'activité personnelle de l'homme et dans son droit naturel. Le fait de première occupation, dit M. Macé, et l'exercice de l'activité ou de la liberté qui féconde l'objet occupé, sont les deux principes du droit de propriété.

Aussi, dit encore M. Macé, nous semble-t-il absurde de supposer que la propriété est un fait que la loi civile des sociétés érige en droit ; elle est, au contraire, un droit que la loi civile doit accepter et protéger, quand il se traduit en fait.

Mais si M. Macé était obligé de rendre compte de l'existence de la propriété privée chez les Romains, à l'aide de ces seules déductions prises dans le droit naturel et primitif de l'homme, il me paraît impossible qu'il ne reconnût pas lui-même l'impuissance de sa théorie.

L'Etat romain ne fut pas constitué par l'établissement isolé de quelques hommes ou de quelques familles cherchant, par des efforts individuels, à s'approprier quelques portions de territoire, à les féconder par leur activité, pour se donner ensuite le droit de les faire reconnaître par une société ou des lois civiles survenues postérieurement : nous savons, sur ce point qui ne dépasse pas les bornes de nos connaissances historiques, qu'il y eut un établissement spontané par l'invasion subite d'un certain nombre d'aventuriers qui employèrent la force pour se faire respecter de leurs voisins et agrandir leurs possessions, et qui proclamèrent dès l'abord des droits de souveraineté et de propriété sur le sol, exercés collective-

ment au profit du peuple entier. Non-seulement ils agirent ainsi lors de la fondation de leur Etat, mais ils persévérèrent à agir de même lorsque cet Etat vint à s'agrandir par des conquêtes postérieures, et c'est de ce droit collectif qu'ils en vinrent ensuite, par des concessions individuelles, à la concession de la propriété privée.

Cela ne veut pas dire que la théorie de M. Macé, prise dans le droit naturel de l'homme, soit fausse, sans doute. Cette théorie, tirée du droit d'occupation, a été reconnue à toutes les époques, et elle avait, chez les Romains comme encore aujourd'hui chez nous, le pouvoir de créer des droits que la société s'empresse de reconnaître et de protéger ; ainsi, celui qui s'empare, à la chasse, d'un animal sauvage ou d'une perle trouvée sur le rivage, en est incontestablement le maître. Mais ce moyen, primitif et restreint dans ses effets et ses conséquences, comme la force même de l'homme, eût été impuissant pour asseoir sur le sol la base des grandes sociétés. Pour celles-là, il y a toujours eu occupation d'un territoire par un peuple ou une tribu : possession du sol considéré d'abord comme un droit public et naturel, et successivement, à mesure que le progrès et la civilisation ont marché, constitution du droit de propriété privée.

M. Giraud, dans son *Histoire du droit de propriété*, qui a passé sous les yeux de M. Macé, a fait, de cette théorie sur la constitution du droit de propriété, l'idée capitale de son livre, et il l'a mis en évidence par une masse de citations prises dans l'antiquité de tous les peuples connus, avec un luxe d'érudition qui ne laisse pas de place au doute et à la discussion.

Or il est à croire que si M. Macé eût admis plus complètement ces idées, il n'aurait pas si facilement pris pour de véritables lois agraires les concessions de sol faites aux Romains par Romulus, Numa, et les autres rois de Rome, leurs successeurs, et il se fût conformé à l'opinion commune, qui reporte à Spurius Cassius, c'est-à-dire à deux siècles plus tard, la première proposition de loi agraire.

Je conviendrais cependant que les détails dans lesquels est entré M. Macé, sur les concessions faites par Servius Tullius, semblent, par exception, faire naître des doutes sur leur caractère et les assimiler aux véritables lois agraires.

On sait que Servius Tullius passe pour avoir introduit, dans la constitution romaine, de profondes modifications, en substituant les *comices* par *centuries* aux *comices* par *curies*. Dans les *centuries*, les citoyens étaient classés suivant leur fortune, et, dès lors, le vote des plus riches acquit sur celui des pauvres une prépondérance décidée; l'aristocratie de fortune prit, dès lors, jusqu'à un certain point, la place de l'aristocratie de naissance. Mais, en même temps, Servius, pour atténuer sans doute le coup qu'il portait à l'importance des citoyens pauvres, leur fit de nombreuses distributions de terres, qui les classaient ainsi parmi les possesseurs, et rendaient de l'importance à leurs suffrages. Ce fait pourrait s'expliquer, comme celui des précédentes distributions, en supposant que Servius employa une portion du domaine public à constituer de nouvelles propriétés privées. Mais M. Macé soutient, en se fondant sur un passage de Tite-Live, que Servius alla jusqu'à dépouiller les grands et les riches d'une partie de leurs possessions domaniales pour enrichir les pauvres, circonstance qui prépara même la révolution, à la suite de laquelle Servius fut supplanté par les Tarquins, et qui donnerait aux mesures prises par ce prince le véritable sens des lois agraires postérieures.

J'ai relu avec attention le passage de Tite-Live, et je crois qu'il n'a pas tout à fait cette portée. Tarquin, d'après Tite-Live, pour en venir à ses fins contre Servius, lui reprochait d'avoir distribué au bas peuple les terres prises sur l'ennemi, et d'avoir privé les grands de ces terres; il fondait, sur ce fait, la base d'une ligue des grands contre Servius, qui périt, en effet, victime d'une révolution aristocratique; mais le fait d'une dépossession des terres antérieurement acquises aux grands, ne me paraît pas ressortir suffisamment de ce texte : *Agro capto ex hostibus viritim diviso.... quia de agro plebis adversa patrum voluntate senserat agi. — Ereptum primoribus agrum sordidissimo cuique dividisse.* (Liv. 1, 46, 47, 48.)

En résumé, à moins que je ne me sois fait illusion sur les idées émises par M. Macé, je craindrais qu'il n'eût pas assez clairement indiqué les sources de la propriété privée des Romains, et qu'en suivant ses indications, on ne pût expliquer en fait l'existence de cette propriété, qui a cependant tenu

chez ce peuple une si grande place. J'ajoute que, par suite de l'imperfection de ce point de vue, M. Macé a trop facilement pris pour des lois agraires les mesures relatives à la distribution du sol dans les premiers temps de l'Etat romain, et qu'il s'est ainsi trop facilement persuadé, contre l'opinion générale, qu'il avait existé des lois agraires avant les propositions de Spurius Cassius, et la loi portée sous le tribun Icilius, relative au partage du mont Aventin.

Dans son examen des lois agraires postérieures, M. Macé, en poursuivant toujours la thèse que ces lois n'eurent point pour but de convertir les propriétés privées en possessions publiques, émet une assertion que nous ne pouvons trouver juste, d'après les explications précédentes, savoir : que les terres publiques qualifiées *possessiones*, n'acquerraient jamais le caractère de propriété privée.

A partir de Spurius Cassius, le travail auquel s'est livré M. Macé, sur toutes les mesures agraires adoptées ou seulement proposées pendant la durée de la République, nous a paru très-complet, et c'est sur ce point que, par l'abondance des documents qu'il a réunis, et par le nombre des aperçus que ces documents lui ont suggérés, son livre présente surtout de l'intérêt et comble des lacunes historiques, que laissaient presque tous les auteurs.

L'examen critique que nous nous proposons de faire sur cette seconde partie du livre de M. Macé, portera cependant encore sur un point.

Dans son énumération fort complète des mesures agraires prises chez les Romains, M. Macé a-t-il toujours bien connu les textes et en a-t-il apprécié le sens au point de vue le plus vrai ?

Et les considérations que ces textes lui ont suggérées sur le rôle qu'avait joué l'aristocratie romaine dans ce grand débat, notamment à l'époque des Gracques, ne sont-elles pas susceptibles d'être contestées ?

Ce sont là des thèses historiques considérables et que les bornes d'un simple rapport sont loin de pouvoir contenir ; je dois me réduire à quelques aperçus.

Pour ce qui concerne l'entente du texte de diverses lois agraires, M. Macé a déjà rencontré la critique redoutable de M. La-

boulaye, et j'avoue que je puis ici plutôt me constituer l'historien que l'arbitre des débats que ce dernier a soulevés, et dont l'appréciation exacte exigerait des recherches très-érudites.

Sur le second point seulement, je prendrai la liberté de juger quelquefois M. Macé, avec mes vues personnelles.

Il y a un grand fait qui frappe tout de suite quand on s'occupe de l'histoire romaine, et qui est le fond de tous les événements de cette histoire, c'est le dualisme qui résulte de l'existence d'une grande aristocratie mise en présence d'un peuple réputé souverain. C'est par là surtout que l'Etat romain trancha de la manière la plus remarquable, dès son origine, avec les autres peuples de l'antiquité, où partout, à l'exception peut-être de quelques portions de la Grèce, le régime patriarcal ou le régime des castes subordonnait la presque totalité de la population à quelques puissants.

L'aristocratie, pour maintenir sa prépondérance vis-à-vis d'une souveraineté qui aurait pu l'accabler, avait seulement gardé certains privilèges politiques ; c'est à elle qu'appartenaient la conduite des rapports extérieurs et la direction de la religion et de la justice ; mais, sous le rapport de la possession du sol, de la faculté de créer à son profit des obligations civiles, il ne paraît pas qu'elle eût des avantages particuliers. Les plébéiens, maîtres dans les comices du pouvoir législatif, seuls en possession de déléguer les principales magistratures, partageaient aussi avec les puissants la domination sur les esclaves, qui composaient, en définitive, la plus grande partie de la population.

L'expérience montra bientôt que, dans cette position, c'étaient les classes plébéiennes qui étaient menacées de se voir absorbées. Les puissants avaient trouvé, dans leurs prérogatives, les moyens d'acquérir la plus grande partie du sol, en abusant des facilités que leur donnait l'existence d'un vaste domaine public, et de concentrer, dans leurs mains même, les richesses mobilières ; les plébéiens étaient pauvres et débiteurs, et, dès lors, les prérogatives de leur souveraineté ne suffisaient plus à les défendre.

Les tentatives que fit Spurius Cassius pour changer cet état de choses, ne méritent pas d'arrêter beaucoup l'atten-

tion, parce qu'en définitive elles furent impuissantes et n'aboutirent à aucun résultat ; il en fut de même de quelques autres essais tentés après lui. C'est à Licinius Stolon, tribun, l'an 366 avant l'ère chrétienne, que revient l'honneur d'avoir le premier fait passer des lois agraires, accompagnées d'autres mesures importantes qui eurent l'effet d'arrêter, pour quelque temps au moins, la décadence des plébéiens. Portant un remède énergique au mal qui provenait surtout de ce que la classe plébéienne, en perdant la possession du sol, devenait impuissante à maintenir sa souveraineté déjà affaiblie par l'usage, qui prévalait de plus en plus, du vote par centuries substitué au vote par curies, Licinius fit admettre que nul ne pourrait, désormais, posséder au delà de cinq cents jugères, sans encourir certaines peines, et, en même temps, que tous les débiteurs seraient exonérés des intérêts arrérages de leurs dettes, et soumis seulement à payer le capital dans un certain délai.

L'influence de ces mesures fut énorme ; les campagnes romaines se couvrirent bientôt d'une population nombreuse composée de races fortes et aguerries où respirait encore toute l'énergie des vertus primitives, avec le sentiment de l'indépendance et de la dignité personnelle. Ces populations servirent à recruter les armées puissantes avec lesquelles le sénat put tenter, dans les deux siècles qui suivirent les lois Liciniennes, ces grandes entreprises qui aboutirent à la ruine de Carthage, et préparèrent aux Romains la domination de l'univers.

M. Macé est plein d'admiration pour l'équilibre qui s'établit alors entre les diverses classes, dont aucune ne se montrait oppressive pour l'autre. La République lui paraît dans les conditions les plus heureuses, et il rapporte au x^e lois Liciniennes tout l'honneur de ce résultat.

Cette appréciation des résultats politiques des lois Liciniennes a été généralement partagée par les historiens, et nous n'essayerons pas de la contredire. C'est une des grandes preuves que fournit l'Histoire, que les droits politiques, même les mieux reconnus, n'ont de vitalité et de force qu'autant qu'ils peuvent s'appuyer dans une juste proportion sur la possession du sol.

En examinant ensuite le texte de la loi Licinienne, M. Macé a rencontré la question qui a beaucoup préoccupé les savants, de savoir si les prohibitions qu'elle porte s'appliquaient aussi bien à la propriété privée qu'aux possessions établies sur les terres du domaine, et il s'est rangé à l'opinion de ceux qui ont réduit aux possessions l'effet de la loi. C'est en effet l'opinion la plus généralement admise; mais M. Macé la justifie par un texte de Tite-Live, qui, jusqu'à ce jour, avait échappé à la discussion, et qui nous a paru, en effet, décisif. Il est pris dans une allocution au peuple, que Tite-Live met dans la bouche de Licinius, pour faire adopter sa loi, et dans laquelle Licinius dit au peuple qu'il ne tient qu'à lui de délivrer à l'instant même les champs de leurs *injustes* possesseurs, expression que le tribun n'aurait, certes, pu se permettre, s'il s'était agi des champs limités, c'est-à-dire consacrés solennellement pour être des propriétés privées. Cette remarque est importante et éclaircit un point d'histoire d'une grande portée.

La loi de Licinius a fait naître aussi une autre question. Procéda-t-elle par une dépossession violente de ceux qui étaient établis sur le sol, et qui possédaient au delà de la limite légale? Ou bien se borna-t-elle à amener indirectement la réduction des possessions, en frappant d'une amende ceux qui posséderaient au delà de la mesure indiquée, ou qui accumuleraient dans leurs mains un nombre de têtes de bétail supérieur à celui qu'avait aussi déterminé la loi?

M. Macé a pensé, sur ce point, que la loi ordonna une dépossession immédiate, la réduction du bétail là où il était trop considérable, et même qu'elle obligea chaque possesseur à avoir, sur son sol, un certain nombre de cultivateurs libres. Mais il a été contredit, sur ce point, par M. Laboulaye, qui pense, au contraire, que toute la sanction de la loi dans ses diverses prescriptions, consista dans l'amende qu'elle infligeait, et à laquelle Licinius Stolon, l'auteur de la loi, fut condamné lui-même en 366. La crainte de l'amende forçait les grands possesseurs à résigner ou à aliéner une partie de leurs possessions, et à ne pas agrandir outre mesure celles qu'ils avaient dans la limite légale, et le but de la loi se trouvait ainsi accompli d'une manière beaucoup plus pacifique que par une dépossession exécutée d'autorité. C'est seulement dans la

dernière loi des Gracques, portée dans l'avant-dernier siècle de la République, qu'on trouve inscrit, pour la première fois, le principe de la dépossession violente des tenanciers, mesure qui, pour être dans la légalité à cause de la nature du domaine public qui faisait l'objet des possessions, n'en avait pas moins un caractère acerbe et fâcheux, et révélait le caractère hostile des factions qui déchiraient alors la République et qui préparaient sa ruine.

Je crois qu'avec plus d'attention, M. Macé reconnaîtra que cette observation, qui appartient à M. Laboulaye, est fondée. Il verra même dans les textes, que précisément à cause de cette réserve de la loi Licinia, qui ne statuait pas d'une manière directe sur la possession du domaine, les auteurs anciens n'appellent pas la loi Licinia une loi agraire, mais une *loi de modo agri*.

Il était facile d'échapper par des moyens indirects aux prohibitions de la loi Licinia, et ce fut, par la suite des temps, ce qui arriva, surtout quand les grandes conquêtes des Romains vinrent accroître sans mesure le domaine public. Les Romains étaient, à la vérité, fidèles à maintenir leurs institutions; mais, en respectant la lettre, il leur arriva souvent, et dans les occasions les plus importantes, de se dérober, par des subtilités légales et des détours de toute nature, à l'esprit qui les avait dictées.

Quoi qu'il en soit des moyens employés, les grandes propriétés et les accumulations énormes de richesses dans la main des puissants reparurent; la classe plébéienne périclita de nouveau, et ce fut alors que les Gracques eurent la pensée des lois agraires, dont le souvenir est resté attaché à leur nom.

Licinius s'était surtout proposé, dans sa loi, de rétablir l'indépendance politique des plébéiens, en leur conservant une part dans la possession du sol, et en ne permettant pas aux puissants de l'envahir en entier; les Gracques, en combattant comme Licinius l'accumulation des possessions, parurent se préoccuper plutôt de la conservation des races libres, qui étaient la pépinière des armées romaines, et qui, par la marche des choses, couraient le risque de disparaître en Italie, où de se voir supplantées par l'effet de la culture servile. Voici,

en effet, ce qui arrivait. Les accapareurs de terres publiques, pour obtenir un produit net plus considérable, changeaient les guérets en pâture, et parvenaient ainsi à diminuer de beaucoup le nombre des cultivateurs. De plus, ils remplaçaient partout les cultivateurs libres par des esclaves qui coûtaient moins, et qui leur procuraient ainsi des produits moins chers, dont la concurrence ruinait sur les marchés les provenances de la culture libre.

Sous ce rapport, l'aristocratie elle-même avait un intérêt à l'adoption de la loi de Gracchus, car il lui importait que les armées romaines conservassent leur force et leur ascendant au dehors, et ce fut sans doute ce motif qui concilia à Gracchus quelques suffrages dans le sénat; mais cette raison, tirée de l'intérêt général, ne put parvenir à triompher de l'éloignement qu'inspirait en général aux puissants cette loi qui, tout en leur commandant des sacrifices d'intérêt privé, ouvrait à leurs yeux la porte à des dangers considérables pour leur influence politique, et même pour la conservation de l'Etat.

Gracchus, en effet, voulait faire rentrer immédiatement dans les mains de l'Etat les biens possédés par chaque puissant au delà de 500 jugères, quels que fussent d'ailleurs l'ancienneté de la possession et les droits conférés aux tiers, et il voulait, de plus, que les terres ainsi rentrées fussent immédiatement distribuées aux citoyens pauvres, et qu'elles demeurassent inaliénables entre leurs mains: il accordait, à la vérité, une indemnité à chaque possesseur dépossédé, pour les améliorations qu'il pourrait avoir faites, et, lorsqu'il avait des enfants, il lui permettait de conserver 250 jugères de plus pour chacun d'eux.

Mais tous ces palliatifs ne compensaient pas, aux yeux du sénat, le caractère exorbitant et révolutionnaire de pareilles mesures: la loi fut, de sa part, l'objet d'une opposition qui parvint, à force de démarches habilement calculées, à en paralyser l'effet. On suscita contre lui d'abord le *veto* de son collègue dans le tribunat, Octavius. — Gracchus, pour se débarrasser de ce *veto*, obtint la déposition de ce tribun dans l'assemblée du peuple: ce fut une espèce de coup d'Etat contraire à la constitution, et à la suite duquel il fit adopter dans l'assemblée du peuple la loi agraire, mais avec des dispositions plus sévères que celles que renfermait la première

proposition. D'une part, l'indemnité promise aux possesseurs pour leurs améliorations, fut supprimée ; et de l'autre, les triumvirs chargés de la distribution aux citoyens pauvres, des terres rentrées au pouvoir de l'Etat, reçurent la délicate mission de distinguer, dans les terres possédées par les puissants, celles qui provenaient du domaine public et celles qui étaient entrées dans leur propriété privée.

Sur ce dernier point, M. Macé se trouve en désaccord avec nos indications ; il blâme l'acte de Tibérius Gracchus, lorsqu'il obtint du peuple la déposition de son collègue dans le tribunat, pour se débarrasser de son *veto*, et il signale comme nous cette mesure comme ayant le caractère le plus funeste en ce qu'elle tendait à détruire ce qui restait encore debout des privilèges plébéiens, au moment où il paraissait vouloir redonner de la force à ces privilèges, mais il ne croit pas que Gracchus ait ensuite abusé de sa position pour changer son premier projet, et lui donner un caractère plus sévère contre les possesseurs. Si Tibérius avait fait cela, dit M. Macé, il aurait à mes yeux la figure d'un révolutionnaire plutôt que celle d'un sage que j'aime à lui conserver ; cependant Tite-Live est formel dans l'Építome, et il est sur ce point confirmé par Plutarque.

M. Macé me paraît, d'ailleurs, dans une erreur palpable, lorsqu'il se refuse à voir aucune aggravation dans la proposition contenue dans la dernière loi de Gracchus, tendant à conférer aux triumvirs nommés pour son exécution, le droit de distinguer entre les diverses terres celles qui avaient le caractère de propriété privée et celles qui pouvaient être considérées comme dépendances du domaine public : c'était là au contraire un droit exorbitant qui dépouillait le pouvoir judiciaire d'une de ses prérogatives les plus essentielles, pour la transférer à des commissaires chargés de remplir une mission toute politique, et ce fut même l'une des principales causes de l'échec que reçut bientôt la loi dans son exécution.

On sait, en effet, que peu de temps après son succès, Tibérius Gracchus perdit la vie dans une émeute suscitée par le sénat, et que l'exécution de la loi fut paralysée par l'opposition que firent les peuples alliés de l'Italie, qui étaient aussi possesseurs de terres du domaine public, précisément à raison

du pouvoir conféré aux triumvirs, de déterminer en maître le caractère public ou privé de leurs propriétés.

Le consul Flaccus proposa même d'accorder aux alliés le droit de cité pour obtenir la cessation de leur opposition à la loi agraire; mais cette proposition ne réussit point, et servit seulement à exciter chez les alliés des prétentions qui amenèrent plus tard la guerre sociale.

Caius Gracchus, nommé tribun en même temps que Flaccus, vint ensuite avec une plus grande puissance reprendre l'œuvre de son frère Tibérius, et il parvint à humilier profondément le sénat et à obtenir des résultats plus positifs.

Mais dans son ardeur il sacrifia, pour obtenir ce succès, les meilleures garanties qui restaient à la République.

Il fit accorder, comme l'avait déjà proposé Flaccus, le droit de cité aux alliés de Rome.

Il donna à la classe puissante des chevaliers, le droit d'entrer dans les tribunaux, constitués quelque temps auparavant sous le nom de *Quæstiones perpetuæ*, par Calpurnius Pison, précisément pour réprimer les désordres que se permettait cette classe des chevaliers au préjudice des deniers de l'Etat, et il désarma ainsi la justice sur un point très-important.

Il fit décréter l'habillement des soldats au frais du trésor public.

Il fit rendre la loi *Frumentaria*, en vertu de laquelle des distributions périodiques de grains étaient faites aux citoyens pauvres, et qui fut la source d'abus énormes.

Il ordonna qu'on tirerait au sort celle des tribus qui voterait la première dans les comices, détruisant ainsi l'ancien ordre établi par Servius, d'après lequel les tribus, renfermant les prolétaires, devaient voter les dernières, ce qui permettait habituellement de ne les pas consulter.

Il parvint ainsi, à force de concessions, à désarmer toutes les oppositions et à vaincre la résistance du sénat.

Sa loi reproduisit exactement celle de son frère; et comme cette dernière n'avait pas été formellement abrogée, on la considéra simplement comme remise en vigueur, et elle conserva son nom de loi *Sempronia*.

Plus heureux que son frère, Caius Gracchus parvint à la

faire exécuter par l'établissement réel de colonies nombreuses dans le Latium et dans la Campanie : Appius, Plautarque et Cicéron rendent témoignage de travaux auxquels il se livra dans les diverses parties de l'Italie, et qui avaient sans doute pour but cette exécution. Ils montrent, en effet, Caius Gracchus occupé de tracer partout, dans l'Italie, des voies magnifiques, avec l'assistance d'augures, d'arpenteurs et de scribes, établissant de nouveaux cadastres et soumettant ainsi le sol à de nouvelles divisions.

Je n'ai pas bien compris pourquoi M. Macé avait cru pouvoir nier cette exécution ; il me semble qu'il est ici en opposition avec des textes bien précis ; la loi Thoria entre autres, dont nous dirons un mot dans un instant, parle formellement des assignations et des cadastres opérés par les triumvirs, des indemnités données aux alliés et aux Latins, ce qui ne peut se rapporter qu'à l'exécution qu'avait eue la loi Sempronia. On voit aussi dans la loi Thoria et dans plusieurs textes, revenir le nom de *Limites Gracchani*, par opposition à celui de *Limites Sullanei Cæsarei*, ce qui indique évidemment les assignations de terres qui eurent lieu par suite de la loi des Gracques, et ce qui a pour but de les distinguer de celles que firent faire plus tard Sylla et César ; je ne m'explique l'opinion émise par M. Macé sur ce point, que parce qu'il rapporterait l'exécution que reçut réellement la loi des Gracques, plutôt à l'époque de Tibérius qu'à celle de Caius Gracchus. Réduit à ces termes, notre dissentiment n'aurait pas une grande importance.

C'est surtout à l'occasion des Gracques que M. Macé blâme la conduite de l'aristocratie romaine ; il lui reproche avec amertume d'avoir rompu, par ses exigences, le bel équilibre qu'avait établi la loi Licinia, et ensuite de s'être montrée rebelle à toute concession, lorsque les Gracques voulaient faire cesser des abus trop criants ; mais peut-être, en examinant les détails donnés par M. Macé lui-même, nous saisirons les vrais motifs de l'opposition du sénat, et sa politique nous paraîtra plus explicable.

Au temps de Licinius, en 376, la classe plébéienne avait besoin d'être soutenue contre l'invasion de la pauvreté ; mais elle présentait encore tous les éléments d'une démocratie vi-

goureuse, et elle était capable, comme elle le prouva bientôt, de rendre à l'Etat les plus grands services ; mais en 133, époque de la loi des Gracques, cette démocratie, minée par des causes directes, ne présentait plus que l'aspect d'une démagogie turbulente, de laquelle l'aristocratie ne pouvait plus attendre un appui véritable, mais bien plutôt sa propre destruction et la ruine de tous les éléments sur lesquels reposait encore la prospérité romaine. M. Macé a tracé lui-même d'une main vigoureuse le tableau de ce qu'était cette population, au nom de laquelle réclamaient les Gracques.

On y voyait quelques descendants des anciennes familles plébéiennes, mais complètement abrutis par la misère et la débauche ; depuis que les esclaves avaient été plus généralement appliqués à la culture, il n'y avait plus pour eux de travail dans les campagnes, il n'y en avait plus non plus dans les villes, où l'industrie, également livrée aux esclaves ou aux affranchis, leur semblait un métier au-dessous d'eux.

Au lieu de figurer comme autrefois dans les armées pour faire la guerre aux peuples du voisinage et de revenir ensuite reprendre la charrue, comme on le faisait au temps de Cincinnatus, on ne s'engageait maintenant pour des guerres lointaines et où toutes les habitudes de familles tendaient à se perdre, que par l'espoir du pillage, et dès qu'on ne pouvait plus piller, on laissait à des mercehaires étrangers le soin de soutenir l'honneur des armes romaines.

Ces soldats licenciés, joints à des affranchis en nombre considérable, à des masses d'individus de toutes les nations alliées, qui venaient à Rome pour y chercher l'occasion d'exercer des droits politiques et pour vendre ensuite leurs suffrages, composaient une populace qu'on voulait vainement rapeler à la vérité de la vie politique et à la vie des camps : excellents pour organiser une sédition à Rome, ces hommes-là n'avaient plus la force morale nécessaire pour fonder de vraies familles d'agriculteurs et renouveler les merveilles qui avaient suivi la loi Licinia.

C'est purement à ce point de vue que le sénat se plaçait pour repousser les mesures des Gracques, et peut-être alors n'avait-il pas aussi tort que le croit M. Macé, de se refuser à des concessions qui avaient pour but d'atténuer la puissance

de l'aristocratie au profit d'une classe qui ne voulait obtenir un surcroît de bien que pour en tirer des jouissances éphémères, ou pour y trouver le point d'appui qui lui était nécessaire pour achever de détruire les éléments qui pouvaient encore rester debout de l'ancienne grandeur romaine.

La suite des événements donne beaucoup de force à ces conjectures ; après la mort violente de Caius Gracchus, la politique du sénat se borna à laisser tomber l'effet de la loi en ne nommant pas de nouveaux triumvirs pour pourvoir à son exécution : et un peu plus tard on prit une mesure qui fut accueillie par le peuple lui-même et qui suffit à la paralyser en déclarant aliénables les terres qui avaient été distribuées par suite de la loi des Gracques : bientôt ces terres disparurent des mains de ceux à qui on les avait accordées.

On fit ensuite déclarer par un plébiscite que les terres du domaine resteraient à ceux qui les possédaient, mais qu'elles seraient frappées d'un impôt dont le produit serait partagé au peuple ; et, dans son avidité de jouissances présentes, ce peuple préféra de beaucoup cet impôt à la possession du sol dont on lui avait donné l'espoir.

Ensuite vint la loi *Thoria*, véritable charte de la propriété romaine pendant le VII^e siècle, et dans laquelle le sénat se prêta à toutes les idées qui avaient dicté les lois des Gracques, en autorisant de nouvelles distributions de terres du domaine au peuple, sauf qu'il ne donna pas aux nouveaux possesseurs le privilège de l'inaliénabilité.

Cette loi, que M. Laboulaye reproche à M. Macé de n'avoir pas assez connue, est celle dont le texte nous a été conservé par un des plus curieux monuments de l'antiquité qui nous soient restés, et qui consiste en une table de bronze aujourd'hui divisée en plusieurs fragments, dont les principaux sont à Naples et à Vienne, portant sur une de ses faces les expressions d'une loi agraire qu'on sait aujourd'hui être la loi *Thoria* dont nous nous occupons, et qui a été commentée par Sigonius et tout récemment par M. Rudorf.

Elle différait de la loi des Gracques en ce qu'elle confirmait, non-seulement toutes les possessions qui n'excédaient pas le maximum posé par les lois Liciniennes, mais aussi toutes celles obtenues depuis la loi des Gracques et à la suite des assigna-

tions faites ensuite de cette loi. Mais elle accordait à chaque citoyen trente jugères à prendre dans le domaine public, et déclarait que ces propriétés nouvelles recevraient la consécration du droit de propriété privée et deviendraient ainsi un droit irrévocable dans la main du possesseur. Les citoyens étaient de plus autorisés à mener un certain nombre de têtes de bétail dans les pâturages publics, et l'on frappait d'une forte amende ceux qui seraient tentés de dépasser ce nombre.

Nous avons eu raison de dire que cette loi faisait à la classe plébéienne autant d'avantages qu'elle n'en avait jamais obtenus de la loi de Licinius. L'opposition du sénat semblait vaine. La loi ne s'était écartée de l'esprit qui avait dicté les mesures proposées par les Gracques, qu'en ce seul point, que les terres nouvellement concédées n'étaient pas inaliénables. Ce fut assez pour la rendre inefficace.

Marius fut obligé, lors de la guerre de Jugurtha, d'armer les prolétaires et les affranchis, qui jusque-là n'avaient pas pénétré dans les armées romaines : ce fut vainement ensuite qu'on offrit à ces hommes des terres pour payer leurs services. Ils les dédaignèrent, et aimèrent mieux venir grossir à Rome la masse du peuple, participer aux distributions publiques, et jeter autour d'eux des menaces de trouble et de dissolution.

Sylla vint ensuite pour établir l'empire des lois, et conjurer les dangers auxquels l'aristocratie se trouvait exposée. Il ne craignit pas d'employer les mesures les plus énergiques et en même temps les plus révolutionnaires. Le premier de tous, il porta la main sur la propriété privée, et chassa en masse de l'Italie tous ceux qui lui parurent suspects : partageant ensuite à ses soldats le domaine des proscrits, détruisant même, pour atteindre son but, une foule de villes et forçant beaucoup d'autres à partager leur territoire.

On croyait ainsi avoir jeté dans l'Italie le germe d'une population nouvelle ; mais ce remède héroïque n'eut aucun succès : les vétérans de Sylla étaient aussi inhabiles à l'agriculture que les soldats de Marius. Au lieu de cultiver le sol, ils le vendirent à tous les ambitieux, et, après avoir défendu l'aristocratie avec Sylla, ils entrèrent dans les complots que forma contre elle Catilina.

C'est en présence de ces événements que je n'hésite pas à

dire que le rétablissement d'une démocratie telle que celle qu'avait produite la loi Licinienne était impossible à l'époque des Gracques, et que, sous ce rapport, il n'y a pas lieu de partager les regrets de M. Macé et ses attaques contre la politique du sénat. Loin de moi aussi la pensée d'absoudre ce sénat, et l'aristocratie qu'il représentait, de tout reproche : il avait employé les ressources et la puissance que la constitution mettait en son pouvoir, bien plus à créer pour chacun de ses membres les moyens de gagner des jouissances personnelles et des richesses, qu'à combattre les causes qui pouvaient altérer dans le peuple ces vertus primordiales et cette dignité personnelle qui avaient fait autrefois sa force. Il en recevait maintenant le châtement, et, au lieu d'un appui avec lequel il aurait pu maintenir la gloire de l'Etat romain, il n'avait plus devant lui qu'une force aveugle et brutale à qui il fallait fournir à grands frais les satisfactions matérielles et qui ne pouvait plus être contenue que par le despotisme. L'aristocratie romaine devait, dans cette situation, adhérer à la déchéance et reléguer tous ses titres dans les mains d'un empereur. Et ce fut le parti auquel elle dut aboutir, après avoir été cruellement décimée dans les guerres civiles.

César, parvenu au pouvoir suprême, mit cependant tout en œuvre pour réorganiser sur le sol de l'Italie une propriété privée et en même temps pour guérir d'autres plaies honteuses qui rongeaient comme la lèpre les familles romaines. Il fit rendre les lois Julia et Pappia-Popæa, qui avaient pour but d'encourager les citoyens au mariage et la procréation des enfants. Il fit faire de nouvelles distributions de terres sur ce qui restait du domaine public, en préférant aux autres les citoyens privés de leurs enfants, et confirma solennellement les usurpations que Sylla avait autorisées, dans le but d'ôter un aliment aux dissensions intestines ; mais tout cela ne rétablit, ni les anciennes races romaines, ni l'agriculture de l'Italie. La dépopulation de la campagne continua, et les empereurs durent se résigner à voir dans Rome une populace immense à qui ils devaient fournir des spectacles et du pain, *panem et circenses*. Il n'appartenait qu'au Christianisme de faire cesser de si grands maux.

L'œuvre de M. Macé conduit, comme on voit, à des discus-

sions de grande portée. Il y a une infinité d'autres points sur lesquels j'aimerais à vous faire connaître ses pensées ; mais je crains d'abuser des moments que l'Académie veut bien m'accorder. Si l'on veut avoir des notions complètes, il faudra me permettre d'ajouter à ce rapport une seconde partie, ou bien mieux, lire l'ouvrage lui-même.

Ce que je vous en ai dit, Messieurs, vous suffira pour vous faire une idée de ce travail important. Il remplit d'ailleurs le but principal que s'est proposé l'auteur, qui est, d'une part, de faire connaître en détail les lois agraires ; de l'autre, de prouver que, dans ces lois, le principe de la propriété privée a toujours été religieusement respecté. Les faits de dépossession opérés par Sylla, et plus tard par Antoine et Octave, les seuls qui s'écartent de cette règle, sont des faits de révolution et de guerre civile qui ont toujours été appréciés comme tels chez les Romains, et ce n'est que pour faire un sacrifice à la paix et à la concorde, que les détenteurs des *possessions Sullanæ* ont obtenu d'être maintenus par la loi, après avoir eu bien longtemps à compter avec l'opinion du pays.

M. Ducoin a lu un rapport concernant une brochure de M. PILOT, sur *l'entrée et le séjour de Charles VIII à Vienne en 1490*. Le rapporteur a profité de cette occasion pour louer le genre de travaux historiques auxquels M. Pilot se livre avec un juste succès et la plus honorable constance.

Séance du 9 août 1851.

M. Patru a fait une lecture portant ce titre : *Idee de la science et de la méthode scientifique d'après Descartes*. Ce travail a déjà été publié à part.

L'Académie a élu membres correspondants :

MM. REINAUD, *membre de l'Institut* (Académie des inscriptions et belles-lettres).

THIBAUT, *principal du collège de Valence* (Drôme).

Séance du 22 août 1851.

M. Ducoin a lu le rapport suivant sur l'*Annuaire de la Société philotechnique* (année 1846), un tome in-18 :

J'ai lu rarement, pour ne pas dire jamais, un recueil académique si peu volumineux et si bien rempli.

Au préalable, rappelons que la Société philotechnique, qui siège à Paris, est au nombre des alliées de l'Académie Delphinale.

En 1846, le secrétaire perpétuel de cette Société, composée de quatre-vingts membres résidants, sans compter les associés correspondants nationaux et étrangers, était M. le baron de Ladoucette, l'un de nos correspondants à nous-mêmes, qui, par une longue, haute, honorable administration, était devenu presque notre compatriote, et que la mort a enlevé depuis peu d'années à ses amis ainsi qu'aux lettres.

En sa qualité, M. de Ladoucette ouvre le recueil par un compte-rendu des travaux de la Société (premier semestre de 1846). Forcé de m'imposer des bornes, je n'en extraurai que deux faits.

Feu M. Philippe Dupin était le plus jeune des trois frères célèbres dont l'aîné, en dédiant aux deux autres son discours contre le droit d'aînesse, écrivit ces mots tendres et touchants : « Je ne me suis aperçu que j'étais votre aîné que parce que j'ai pu vous aimer le premier. »

Ce compte-rendu m'apprend et peut-être n'apprendra point à moi seul, qu'une des femmes qui honorent notre littérature contemporaine, M^{me} Mélanie Waldor, est fille de feu M. Villenave, écrivain laborieux et recommandable qui, durant plusieurs années, fut secrétaire perpétuel de la Société philotechnique.

M. Ducoin extrait ensuite de l'*Annuaire* un grand nombre de citations en vers : *Le Nègre et le Philanthrope*, conte par M. MATHIEU, ancien président de l'Athénée des Arts; *l'Enfant et les Marionnettes*, fable du même

auteur ; le *Voyageur pressé*, fable par M. LAVALETTE, ancien membre de la chambre des députés. Trois fables de M. DESSAINS, intitulées : le *Hanneton* et *l'Enfant*, le *Serin* et le *Chat*, le *Jeune homme* et le *Vieillard*, sont lues presque en entier par le rapporteur.

Il continue :

On le sait, même ailleurs qu'à Paris, M. Samson est un des acteurs distingués du Théâtre-Français ; mais, on le sait également, M. Samson ne se borne pas à bien dire les vers des autres, et il en compose qui sont dignes de plaire sur la scène et même à la lecture. Le recueil dont je m'occupe en offre de nouvelles preuves. Voici un fragment d'un poème ou d'une épître, ou d'un discours, sur l'art théâtral, où l'auteur paraît vouloir marcher dans la voie pure de l'*Art poétique* ; nous allons voir qu'une si noble résolution ne lui a nullement porté malheur, et qu'il a su consulter son esprit et ses forces.

.....
 Parfois avec l'acteur le parterre extravague :
 Une chaleur sans règle, un débit faux et vague,
 Aux yeux des gens de goût surpris et consternés,
 Usurpent fièrement des bravos effrénés :
 Mais n'envions jamais ces triomphes stupides ;
 Que la raison et l'art soient nos dieux et nos guides,
 Honte aux admirateurs du bon sens outragé !
 L'art, c'est le naturel en doctrine érigé.
 Que votre inflexion, juste, facile et nette,
 Dessine clairement la phrase du poète,
 Qu'à la correction le charme soit uni,
 Et qu'elle se termine avec le sens fini.
 Quelquefois une phrase incidemment glissée
 Vient en deux fractions partager la pensée,
 Et l'auditeur pourrait ne s'apercevoir point
 Où le sens se sépare, où le sens se rejoint ;
 Un changement de voix le lui fera comprendre,
 Mais jamais un ton faux ne doit se faire entendre ;
 Sévères sur ce point, les esprits délicats
 D'un ton à demi vrai ne se contentent pas.
 C'est dans l'inflexion que le sens se reflète,
 Et je n'en admetts point la justesse incomplète.

D'un organe peu sûr corrigez les défauts :
 Chanter juste à peu près, n'est-ce pas chanter faux ?
 Sachez de votre voix mesurer l'étendue ;
 Que des plus éloignés elle soit entendue,
 Et que de la poitrine exhalé sans effort,
 Le son n'en soit jamais trop faible ni trop fort.
 Vers des tons différents conduit avec adresse,
 Que dans le *medium* il revienne sans cesse :
 Là seulement l'acteur trouve le naturel,
 Et sans le *medium* point de talent réel :
 C'est Molé qui l'a dit. Un tragique sublime,
 Talma, nous répétait cette vieille maxime.
 Fuyez les sons aigus dans la tête jetés,
 Et qui, trop entendus, ne sont point écoutés.
 Seul le *medium* plait, touche, pénètre, enflamme,
 Et lui seul, par l'oreille, il pénètre dans l'âme.

.....

Dans ma revue, je dois signaler une épitre de M. Bignan à un député qui n'a pas été nommé ministre. Elle débute ainsi :

Eh bien, cher député, tu n'es donc pas ministre ?
 Allons, réjouis-toi, quitte cet air sinistre.
 Le roi, qui néanmoins se plaît à t'estimer,
 T'accorde la faveur de ne point te nommer ;
 Reçois mon compliment Mais quelle folle envie
 Te faisait aspirer au malheur de ta vie ?
 Quel espoir t'aveuglait ? Dans un moelleux fauteuil
 Pensais-tu, près du trône installant ton orgueil,
 Jouir de la paisible et riche sinécure
 Qu'aux favoris des rois la fortune procure ?
 Le bon temps est passé ; presque tous les élus
 Qui gouvernaient au nom des princes absolus,
 Jadis laissaient tomber le poids du ministère
 Sur leurs premiers commis ou sur leur secrétaire.
 La France était muette, et nul ne s'arrogeait
 Le droit impertinent d'éplucher leur budget.
 Despotes paresseux, affranchis du contrôle,
 Dispensés en public d'exercer leur parole,
 Ils signaient, voilà tout, et leur plus grave emploi
 Se réduisait à plaire aux maîtresses du roi.

.....

Des fils de soie et d'or tissaient leur destinée,
 Et libres, ils dormaient la grasse matinée.
 Tout change. Maintenant, hélas ! pour sommeiller,
 Le banc du ministère est un dur oreiller.
 Là, tremblant aux partis de servir d'holocauste,
 Le patient martyr qui se cloue à son poste,
 Repousse tous les traits qu'on lui lance à la fois,
 Et, d'un rude combat soutenant seul le poids,
 Atlas de la tribune, en courbant ses épaules,
 Du pouvoir chancelant supporte les deux pôles.

.....

M. Ducoin termine ainsi son rapport :

Il est plus que temps de m'arrêter, à cause de l'heure où nous sommes et de la durée accordée par l'usage à nos lectures académiques ; mais, j'ose le dire avec une persuasion intime, je pourrais doubler le nombre de mes citations sans mériter le reproche d'avoir provoqué l'un des plus grands maux de l'esprit humain, l'ennui.

M. Emile Burnouf a lu un rapport sur le tome II des *Mémoires de l'Académie de Lyon* (Classe des sciences).

Séance du 31 novembre 1958.

M. Revillout, secrétaire adjoint, appelé à remplir les fonctions de secrétaire par la mort de M. Ducoin, fait la lecture suivante, avant de lire le procès-verbal :

Messieurs, avant de vous donner lecture du procès-verbal, laissez-moi vous exprimer l'émotion profonde que j'éprouve en m'asseyant à cette place, où vos regards cherchent vainement ce vieillard aimable et spirituel qui fut, pendant quatorze ans, l'âme de vos réunions et le membre le plus assidu de votre compagnie. Plusieurs de nos honorables confrères peuvent se rappeler encore le jour où cette société fut réorganisée par les

soins de M. Berriat, alors maire de Grenoble; M. Ducoin fit à cette occasion, comme secrétaire provisoire, un discours d'ouverture dont l'impression fut votée séance tenante. Dans ce discours, inspiré par l'esprit tout académique qui animait l'auteur, il disait de lui-même, en puisant dans sa mémoire, si riche de tous les trésors de notre poésie, une citation beaucoup trop modeste :

Je ne suis qu'un soldat et je n'ai que du zèle.

Quel soldat, Messieurs, fut plus fidèle à son poste, quel académicien montra plus de zèle ? Il n'a manqué à aucune de vos séances. Il a tenu vos archives et rédigé tous vos procès-verbaux sans exception, avec une exactitude scrupuleuse, sans jamais invoquer le secours de personne pour l'aider dans cette tâche souvent longue et laborieuse. Les membres se succédaient dans cette enceinte : la mort frappait les uns, les autres quittaient la compagnie en quittant Grenoble, d'autres abandonnaient avec légèreté un titre qu'ils avaient autrefois ambitionné avec empressement ; M. Ducoin était toujours là sans se laisser décourager par la mort, le départ ou la désertion de ses confrères. C'est qu'il regardait véritablement vos affaires comme les siennes ; c'est qu'il tenait à l'Académie par les liens les plus forts et les plus puissants. Il appartenait à une génération d'hommes, aujourd'hui disparue, qui aimaient les lettres pour elles-mêmes et dans un but complètement désintéressé. Pour désigner ces hommes, si précieux à la littérature, notre langue avait une expression que chérissait M. Ducoin et qu'on ose à peine prononcer aujourd'hui, tant elle semble vieille et hors de mode : on les appelait *les nourrissons* et *les adorateurs des Muses*. M. Ducoin, par son éducation et la trempé de ses idées, appartenait à ce culte. C'était la dévotion de son esprit, comme le Christianisme était la religion de son cœur et de sa raison. L'Académie, je ne me sers ici que de ses propres paroles, était, à ses yeux, le temple des Muses, et voilà pourquoi il trouvait tant de charmes à s'y rencontrer avec vous. Il se sentait à l'aise et dans son élément au milieu de ses confrères en littérature, j'allais dire, pardonnez-moi, Messieurs, l'antiquité classique des métaphores, au milieu de ses confrères en Apollon. Il ne

manquait d'ailleurs à aucune solennité littéraire ; partout où des hommes étaient réunis au nom de la science, partout où la pensée se faisait jour par la parole au milieu d'une assistance, M. Ducoin paraissait, toujours prêt à donner, au moindre signe de talent, ses applaudissements sympathiques et empressés.

Qui connut mieux que lui l'art d'encourager ? comme son œil, toujours vif et intelligent, s'animait et brillait ; comme l'enthousiasme qu'il éprouvait se communiquait à toute sa personne, quand, dans ces réunions où l'attiraient tous ses goûts, il trouvait quelque moyen de satisfaire son amour du beau et de la littérature ! Son indulgence était souvent, je le sais, le sel qui relevait le plus les travaux qu'il applaudissait ; mais quelle qualité convient mieux aux sociétés littéraires que cette douceur de critique qui sait, tout en voyant le mal, n'approuver que le bien ?

M. Ducoin aimait donc l'Académie comme un sanctuaire des Muses, mais il l'aimait aussi par patriotisme dauphinois, par esprit de tradition, comme une chose déjà ancienne et qui tenait au passé de sa chère cité. Il y avait encore une autre raison qui l'attachait à votre compagnie : après l'avoir vu renaitre et avoir contribué plus que personne à la relever de ses ruines, il la maintenait par ses travaux et sa rigide exartitude. Je connais bien mal votre histoire, mais il me semble que M. Ducoin ne fut point étranger à la circulaire du 27 avril 1836, par laquelle M. Hugues Berriat engagea les anciens membres de la Société à la reconstituer sur de nouvelles bases. Ce qui est certain, c'est qu'au moment où ces messieurs se rendaient à l'appel de M. Berriat, M. Ducoin se trouva fort à propos près du lieu de la séance, et fut le premier choisi pour recruter la Société, qui ne se composait plus que de sept membres (1).

A partir de ce jour mémorable dans vos fastes, c'était le 10 mai 1836, il ne se fit rien dans la Société sans M. Ducoin, et le procès-verbal que je vais vous lire, avec un rapport sur les œuvres de M. Ovide de Valgorge et peut-être d'autres tra-

(1). La séance se tenait à la Bibliothèque, dont M. Ducoin était alors conservateur. Il fut dès cette première séance nommé secrétaire.

vaux encore dont j'ignore l'existence, sont le legs que M. Ducoin a laissé à ses anciens confrères, et comme une prolongation de sa présence au milieu de vous.

Votre président s'est empressé de consacrer dans les journaux, à ce confrère si rapidement enlevé à l'Académie, une courte notice en attendant une biographie détaillée (1).

(4) Voici quelques passages de cette notice nécrologique, publiée par M. Du Boys dans l'*Amitié de l'Ordre* du 19 novembre 1854 :

.....
M. Ducoin (né le 26 octobre 1777) avait été, pendant de longues années, bibliothécaire de Grenoble. C'est lui qui le premier, depuis la Révolution française, était venu à bout de mettre de l'ordre dans ce vaste et riche établissement. Il porta dans ces fonctions pénibles et assujettissantes la probité rigide et la scrupuleuse exactitude qui faisaient le fond de son caractère ; ses connaissances littéraires et bibliographiques lui facilitèrent, d'ailleurs, cette tâche, qu'il remplit si bien. Il fut le principal auteur de l'immense Catalogue qui sert encore aujourd'hui aux employés de la bibliothèque comme de fil conducteur au milieu de cet immense dédale de livres et de manuscrits.
.....

La *Société des sciences, lettres et arts* avait cessé ses réunions depuis longtemps, lorsqu'en 1836 M. Berriat, maire de Grenoble, eut l'heureuse idée d'en réunir les débris et de lui donner une vie nouvelle. Cette tentative, secondée par les anciens membres de cette société, auxquels on en adjoignit quelques nouveaux, fut couronnée d'un plein succès. Ce succès fut dû en grande partie à la coopération active et intelligente de M. Ducoin : sa politesse et son obligeance parfaites, son esprit de conciliation et de bienveillance établirent bien vite un lien entre des membres qui, venus des points les plus opposés de l'horizon politique, se rencontraient sur le terrain neutre de la littérature et des arts.....

Versificateur élégant et facile, critique fin et délicat, M. Ducoin faisait souvent, par ses lectures, le charme des réunions de l'Académie.

Une sorte de malice socratique, toute en superficie, recouvrait chez lui une bienveillance et une bonté qui occupaient et remplissaient entièrement son âme.

Aussi, quand il cessa d'être bibliothécaire en 1848, et qu'abattu et découragé par cette retraite un peu forcée que lui avait imposée la Révolution nouvelle, il voulut tout quitter et donner sa démission de membre de l'Académie, ses collègues, dont il était estimé et chéri, le supplièrent de rester parmi eux.

Et il y eut tant de sincérité dans l'expression de leurs regrets, des

Quant à moi, qui n'ai pas le droit de me faire l'organe de votre douleur, vous m'excuserez, Messieurs, d'avoir suspendu votre séance pour vous parler d'une mémoire si chère. Je ne sais ce que vous auriez pensé de mon silence; mais je ne pouvais m'asseoir à cette place et vous lire un procès-verbal, œuvre dernière de votre secrétaire perpétuel, en laissant passer avec indifférence la perte cruelle que vient de faire l'Académie.

M. de Gournay commence la narration de son voyage en Morée.

Messieurs, un départ pour des rivages lointains à vous raconter, cette urne destinée à vos scrutins que j'apporte aujourd'hui, et que je m'étais promis d'orner avec le plus d'élégance possible, voilà les deux occupations intéressantes qui se présentaient à moi à la fin de l'année 1850, lorsque je fus

témoignages si vrais d'affection dans leurs instances réitérées, que M. Ducoin, ému et attendri, finit par se laisser fléchir. Il resta secrétaire perpétuel.

C'est ainsi que l'Académie le reconquit et le conserva encore trois années dans son sein, sans qu'aucun affaiblissement se fût fait sentir dans ses facultés, ni aucun ralentissement dans son travail.

Ouvrier vigilant, il avait fait valoir jusqu'à sa dernière heure les talents que la Providence lui avait confiés. La Providence l'en a récompensé en lui inspirant ces pensées religieuses qui adoucissent le dernier passage du temps à l'éternité. Il paraît avoir eu, après une première maladie, le pressentiment de sa fin prochaine; aussi il a reçu les sacrements du chrétien, sur sa demande, des mains de son ami et collègue le vénérable curé de St-Louis.

Dans ses funérailles, tout a été modeste et simple comme sa vie. Le plus bel ornement de son cercueil a été le nombreux cortège d'amis qui l'ont entouré; la plus belle parure de sa tombe a consisté dans les prières et les larmes qui y ont été répandues. La tristesse silencieuse et recueillie convient au véritable deuil du cœur. Elle a son genre de grandeur et de solennité tout aussi bien que le bruit des discours, le fracas des armes et l'éclat des fanfares militaires. Il semble, d'ailleurs, qu'une certaine harmonie de douleur doit être maintenue entre le cours d'une paisible existence, la fin sereine qui la termine, et les cérémonies funèbres, qui en sont comme le suprême et mystérieux dénouement.

frappé d'une de ces maladies auxquelles on échappe rarement, et qui, deux fois dans ma vie, en dépit du *non bis in idem*, m'a tenu sous sa griffe redoutable. La fièvre typhoïde (puisqu'il faut l'appeler par son nom), ancienne connaissance que j'avais faite, en 1829, dans la plaine désolée d'Argos, vint se dresser devant moi entre mon article qui devait parler de départ..... et l'urne en question que je me préparais à peindre dans un goût sinon funèbre, du moins avec cette sévérité gracieuse qui caractérise le vase antique, genre qui me semblait convenir à une académie littéraire ; et dès lors le pauvre père de famille qui se sentait frappé à mort, et dont une fièvre ardente échauffait le cerveau, crut voir (vous pardonneriez cette faiblesse), dans la nature particulière du double travail artistique et littéraire qu'il avait embrassé, un pronostic de sa fin prochaine..... Aussi le pauvre malade, cloué sur un lit de douleur qui le retint languissant si longtemps, murmura-t-il plus d'une fois, en présence de ces deux projets réduits, il semblait, à néant, le fameux vers d'Horace :

« *Vita summa brevis spem nos vetat inchoare longam.* »

Ce n'est donc pas sans une émotion très-vive et un sentiment de gratitude profonde pour le dispensateur de la vie, que je vous apporte et cette urne et cet article qu'il m'a été enfin donné d'achever. Comblé comme je l'ai été par vous, Messieurs, de marques de bienveillance, il m'est doux de pouvoir continuer à vous servir de cicérone, non plus bientôt sur le rivage de France, comme je l'ai fait dans mon dernier article, mais sur ces plages de la Morée où nous allons mettre le pied ensemble à travers les flots de soleil du printemps, les tapis de fleurs dont se pare alors la Grèce, et les champs naguère dévastés par les hordes égyptiennes.

Mais, avant de monter sur la frégate la *Cybèle*, qui nous attend depuis hier en grande rade, je vous demande la permission de vous ramener un dernier moment sur cette terre de France que nous allons peut-être quitter pour jamais, attendus que nous sommes par le minotaure de la Morée, la fièvre typhoïde, qui menace de nous dévorer ! Une autre raison, d'ailleurs, que celle du cœur, me retient encore sur la

rive toulonnaise, et il est bon, avant de nous lancer dans la poésie du voyage, de vous faire connaître les conventions qui avaient été posées par les trois chefs de sections, conventions adoptées par nous à l'unanimité : elles jetteront quelque jour sur l'organisation de notre société, et en feront ressortir le côté vicieux : ce triste côté *du revers de la médaille*, que l'on rencontre dans les meilleures choses, et que l'on aurait peut-être pu éviter en ne remettant pas à des mains aussi légères que celles de M. Bory de Saint-Vincent, les rênes du petit Etat scientifique qu'il était chargé de gouverner.

Or donc, voici les deux conventions principales qui avaient été solennellement arrêtées entre nous quelques jours avant le départ.

Par la première, le colonel Bory de Saint-Vincent, tout en conservant son titre honorifique de directeur de la commission scientifique de Morée, s'était engagé à laisser pleine et entière liberté d'allure aux deux chefs des sections d'architecture et d'archéologie, et abdiquait toute action gouvernementale dans ces deux départements : la maxime constitutionnelle dont on a tant abusé, *le roi règne et ne gouverne pas*, trouvait ainsi parmi nous son application salutaire, du moins une fois ; car, en supposant à M. Bory, plein du reste de cette facilité qui ne s'embarrasse de rien, une érudition variée et profonde, condition requise pour occuper le poste qu'on lui avait confié, on conviendra qu'un naturaliste était mal venu à diriger des fouilles, et que l'architecture se serait comme ravalée en recevant des ordres de la zoologie. Par la même raison, les archéologues avaient dû protester contre le pouvoir dictatorial du colonel. Intéressés qu'ils étaient à suivre les travaux de leurs frères les architectes, ils avaient demandé et obtenu une légitime indépendance ; enfin, comme on le voit, la souveraineté, maladroitement constituée dans les bureaux du ministère en faveur de M. Bory, s'était transformée sur le rivage de Toulon en un Etat fédératif. Le colonel abdiqua de la meilleure grâce du monde, et, pour se consoler de l'amoindrissement de son sceptre, il n'eut qu'à faire une pirouette et à fredonner une cavatine : en somme, il n'en perdit pas un grain de sa pétulante gaité gasconne, et se dédommagea en lançant des épigrammes.

Par la seconde convention, qui avait été scellée de notre parole d'honneur, nous avions promis de ne pas nous séparer de nos sections respectives, et de ne livrer à la publication aucun récit ni aucun dessin, les fruits de nos travaux appartenant en toute propriété à l'Etat, qui devait se charger de publier le résultat de nos recherches : je n'ai pas besoin d'ajouter que cette convention, surtout en ce qui touche ses derniers termes, fut religieusement observée.

Je reprends maintenant le chemin de la poésie, sans abandonner pour cela, je vous prie de le croire, le sentier de la vérité, et je me réveille pour le jour de notre embarquement, jour d'allégresse, un peu assombri cependant par les incertitudes du retour ; mais plusieurs d'entre nous avaient encore le bel âge de l'illusion et de l'espérance, cet âge où l'on ne peut pas mourir, et tous entendaient avec un battement de cœur délicieux les voix réunies du patriotisme et de la gloire qui les appelaient de dessus le vaisseau !

Ce ne fut pourtant pas sans un certain serrement de cœur, je l'avoue, que je vis les sacchini du port emporter de notre hôtel, le matin du 10 février 1829, nos porte-manteaux et nos malles. Le mistral soufflait ; la grande rade, agitée, jetait çà et là, semblables à des éclairs, les crêtes neigeuses de ses vagues, et les navires s'y balançaient de manière à inquiéter les marins d'eau douce..... Que serait-ce en pleine mer ! Mais le ciel offre l'aspect d'une vaste turquoise dont aucune tache ne ternit l'azur, le soleil y brille avec un éclat de fête, et nous nous plaçons joyeux dans le grand canot de la *Cybèle* qui vient de toucher aux larges dalles du quai, où une foule curieuse nous environne.

Un tapis recouvre les bancs de l'arrière, place d'honneur destinée aux trois chefs de section, et nous, *common people*, selon la manière de dire des Anglais, nous nous rangeons comme un sénat de la science le long des flancs de l'embarcation. Un officier de marine assis sur l'exhaussement de la poupe tient la barre au-dessus des trois têtes des chefs de section ; il ordonne le départ, le large canot cède sous la gaffe qui le repousse loin du quai, et à un nouveau signal, au commandement de *nuge*, les vingt-quatre avirons de douze vigoureux matelots s'élèvent à la fois, et plongent dans la

mer qu'ils font bouillonner ; le flot tournoie sous la rame , la barque fuit , adieu France !....

Et pendant que je prononce intérieurement cet adieu, nous nous dirigeons vers la passe qui, du port marchand, conduit dans la grande rade ; à la gauche de cette espèce de détroit, une machine à mâter, d'une prodigieuse hauteur, s'incline du haut des airs, où son sommet figure l'aire d'un aigle ; à droite, quelques vaisseaux rasés, parmi lesquels on distingue la frégate *la Muiron*, cette espèce de Rubicon au delà duquel le moderne César entrevoyait le diadème, et qui le déposa à son retour d'Egypte, lui, le Pharaon improvisé, sur cette terre de France qui allait s'appeler empire, s'allongent mutilés et vermoulus sur la nappe d'eau sale et dormante de cette partie du port, et y représentent assez bien la décrépitude de la gloire, et les souillures qui en ternissent parfois l'éclat. Nous frôlons presque ce monument illustre qu'on aurait dû soustraire à une pareille abjection, et nos agiles matelots nous ont fait franchir la passe.

La grande rade, parsemée de quelques vaisseaux de guerre à l'ancre, et passablement houleuse, s'ouvre devant notre embarcation, qui se met à saluer la vague indéfiniment. Cependant la vigueur de nos matelots triomphe du vent contraire, et voici bientôt notre grande barque qui accoste, diminuée, rapetissée, et n'ayant plus l'air que d'un grain de poivre, les flancs majestueux de *la Cybèle*, regardant, calme et immobile, la danse que nous exécutons sur les flots. Un coup de sifflet se fait entendre, c'est le moment de monter à bord, et chacun de nous de se pendre à son tour, de l'une et de l'autre main, aux tire-veilles et d'escalader, non sans quelque violation des lois de l'équilibre, selon qu'on a saisi l'un des cordons ou trop long ou trop court, l'échelle qui conduit sur le pont du navire. Nos effets nous accompagnent ; ces chers effets dont le voyageur protège avec tant de sollicitude l'ascension sur l'impériale de la diligence, mais qu'il suit d'un œil bien autrement attendri lorsqu'ils enjambent des bastingages ! On les dépose en montagne sur le pont, où nous sommes courtoisement accueillis par l'état-major de *la Cybèle*, le capitaine en tête ; les matelots, formant divers groupes sur le gaillard d'avant, regardent avec un air tant soit peu narquois notre

phalange parisienne ; car des savants , que leur importe ! et ces *écrituriers* doivent avoir le mal de mer et gêner les manœuvres !

Les politesses une fois échangées avec les autorités du bord, celles-ci s'occupent de nous y installer. Le capitaine, à la table duquel MM. Bory, Blonet et Dubois ont droit de prendre place, conduit ces messieurs aux cabines qui leur ont été préparées : quant à nous autres , humbles desservants de la science, qui devons nous asseoir à la table de l'état-major, et avons licence de nous réunir durant le jour dans la salle dite le *carré des officiers*, nous sommes conduits à notre tour dans l'entre-pont, qui a été aménagé pour nous recevoir.

Huit cabines en toile contenant deux cadres, boîtes oblongues en couteil suspendues par quatre cordes aux poutres du navire, et que j'appellerai la réhabilitation du hamac, lits où l'on dort étendu du moins, et à plat, et non le corps poétiquement courbé en croissant de lune ; huit cabines, dis-je, réclament huit couples de savants, ni plus ni moins que dans l'arche. Mon sort voulut, et je ne m'en plaignis point, que j'eusse pour compagnon de dortoir M. Edgard Quinet, homme d'érudition et d'aimable humeur, ainsi que je l'ai déjà désigné. Ce jeune savant avait été mon guide dans une course toute poétique sur les rivages fortunés d'Hyères, et nous nous réunîmes volontiers dans la même case, en face du même sabord... Hélas ! qu'est devenue notre fraternité passagère ? à défaut du même drapeau, nous n'avons pas même une doctrine littéraire, une idée esthétique que nous puissions saluer ensemble !

Cependant on s'occupait à bord des préparatifs du départ, et vers les quatre heures du soir, au milieu d'un silence solennel, entrecoupé seulement par les ordres de l'officier de quart et le sifflet du contre-maître, musique stridente, suivie d'énergiques admonestations, une voile se gonfla sur *la Cybèle*, puis une autre, puis une troisième, et nous commençâmes à quitter tout de bon la France. Bientôt la frégate, toute ombragée de ses voiles, se mit à glisser avec un léger tangage sur les flots de la grande passe, entre ces deux rives charmantes dont j'ai tâché de vous esquisser le tableau, entre le cap *Cépet* et le merveilleux littoral qui court jusqu'à Hyères, et où j'entendrais résonner le mélancolique passage du Dante, *nessun maggior dolore*, si je

n'étais pas si ravi et si occupé. Comme nous étions braves en ce moment, comme nous jouissions de la marche rapide et inoffensive de notre frégate, dont l'allure, toutefois, devenait de plus en plus vive ! Encore une demi-encablure, et nous aurons dépassé la pointe du cap, et nous entrerons en haute mer, et le mistral souffle bien : que deviendra notre joie ? Elle sera de courte durée. Effectivement, nous n'eûmes pas plutôt franchi la pointe du cap, que le vent, tombant à plein dans nos voiles, nous coucha sur le côté, et la danse commença pour nous ; danse qui ne parut plaire à personne, et qui allait avoir des suites si lamentables.

Lorsque le facétieux Berchoux écrivit ces vers charmants :

Ecartez l'importun qui vers moi s'achemine,
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne,

il ne s'attendait guère qu'un pauvre passager adresserait cette boutade à l'importun Eole, cet impitoyable dérangeur de dîners en mer : c'était bien le cas, pourtant, de l'adresser à cet ingastronome dieu, en ce moment où une table de vingt-cinq couverts, abondamment pourvue, se dressait à bord pour messieurs les officiers de la *Cybèle* et les seize infortunés membres de la commission scientifique de Morée ! « Vous êtes servis, messieurs ! » viennent dire d'un air sournois à chacun de nous accroché languissamment aux bastingages, deux mousses sans entrailles ; *vous êtes servis !* Dieu ! que ce mot, qui sonnait toujours si harmonieusement à l'oreille en temps ordinaire et quand on jouit d'une bonne santé, nous parut cruel et dérisoire en ce moment ! « Eh bien, messieurs, allons, en avant ! » dirent ceux d'entre nous qui pouvaient encore parler ; et nous désamarrant avec effroi, nous descendîmes en zig-zag dans le carré des officiers, où une longue table ovale bien servie nous attendait.

A coup sûr, jamais convives plus modérés et plus portés à l'abstinence n'entrèrent dans une salle de festin ! Déjà des pâleurs livides se montraient sur plusieurs visages, qui s'efforçaient de faire bonne contenance, et c'eût été le cas d'adresser à ces vaincus de Neptune, qui osaient se mettre à table, le cri d'Eurydice : *Quis tantus furor ?* mais les quolibets assez pi-

quants des officiers, qui s'apercevaient de notre prochain désastre, relevaient les courages, et l'on se força à manger.

Le vent fraîchissait, la frégate se mit à danser de plus belle, et ce ne fut bientôt plus qu'un saut qui peut universel, malheureusement un peu trop retardé. Je vous fais grâce, Messieurs, des scènes épouvantables qui le précédèrent, et qui surtout le suivirent ; il ne s'agit point ici de refaire le chant XXII^m de l'Odyssée, ni de dire avec Homère : « Le malheureux (Antinoüs) allait porter à sa bouche une coupe à deux anses, déjà ses lèvres y touchaient, etc., » non, Messieurs, fuyons au plus vite cette salle de festin, qui réclame les éponges des mousses, et sautons au lendemain de notre embarquement, lendemain qui nous trouve, après une nuit déplorable, frais, dispos et immobiles dans nos hamacs, que la houle ne balance plus. C'est que le vent s'était mis à souffler debout durant la nuit, et que, pendant notre laborieux sommeil, le capitaine avait ordonné de rebrousser chemin, et d'aller mouiller dans l'archipel d'Hyères. Un calme plat qui avait succédé à la tourmente, ainsi que cela se pratique souvent dans la vie, nous retint là deux jours prisonniers en vue de la patrie où nous ne pouvions plus mettre le pied ; sorte de position à la Tantale, et qui avait bien quelque chose de poignant pour ceux qui avaient laissé tomber, en partant, des pleurs et des regrets sur ce rivage !

Enfin, les vents rompirent leurs liens, et, sans le secours de Calchas ni d'aucun affreux sacrifice, nous reprîmes notre vol, à travers lequel nous aperçûmes successivement la Corse et l'île d'Elbe, premiers sommets historiques qui frappent l'œil du voyageur se dirigeant dans le Levant. Puis vinrent des jours de calme, ces jours où tout dort, tout tombe, tout s'affaisse ; vents, voiles, flots, esprit de l'homme ; jours de plomb, si je puis dire, qui engendrent une asphyxie morale qu'il faut avoir sentie pour la comprendre. Vinrent aussi les bons jours, les jours de vie, de mouvement, d'intelligence, où une fraîche brise soufflait à travers un ciel empyrée, où toutes nos voiles au grand complet, se gonflant au-dessus de nos têtes comme une suite d'aréostats superposés, semblaient prendre leur vol dans l'immense éther. En ces jours heureux, le sillage de neige du vaisseau brodait, sur des flots d'in-

digo où les marsonins se roulaient en volutes nacrées, de capricieux arabesques d'argent en haut bossage. En ces jours de fête, enfin, l'on s'écriait sous les teintes de rose de l'aurore, sous les feux étincelants du midi, ou sous les nuages opalins et empourprés du soir : voici les plages de Rome; voici Naples et ses îles, *lits d'or du soleil* (1); voici le Vésuve et son panache gris de lin noyé dans une teinte vermeille: Pline le vit moins souriant ! puis on signalait encore Stromboli, qui lançait aux astres, sous le dais infini de la nuit, ses gerbes de feu intermittentes que nous saluions de longs hurras, oubliant l'heure avancée et le sommeil.

Le vendredi 27 février fut un des jours les plus mémorables de la traversée : nous approchions, aux premières lueurs du crépuscule, du fameux détroit de Messine ; à dix heures, après un de ces levers de soleil qui fait pardonner leur culte aux Incas, nous entrions dans la partie étroite et tortueuse du détroit qui précède son large et splendide vestibule. Un nombreux convoi de bâtiments marchands, protégé par une des plus jolies goëlettes de guerre de notre marine, la goëlette *la Dauphinoise*, dont le nom, subitement prononcé par l'équipage, me remua comme le souvenir d'un ami, car j'étais monté jadis à son bord-devant les beaux rivages d'Espagne, où j'apportai mes premiers élans de jeune touriste, enfilait devant nous le détroit, toutes voiles dehors, après avoir paru, par un effet de la disposition des côtes qui nous masquaient la passe, naviguer au sein des terres.

Quant à nous, il nous fallut mettre en panne devant le phare, par ordre d'une petite barque de la quarantaine qui était venue nous barrer le chemin, comme un roquet l'eût fait vis-à-vis d'un molosse. Cette barque était chargée des plus singuliers pantins qui aient jamais remué têtes, bras et jambes à l'aide de ficelles. Un de ces fantoccini se leva debout dans la barque, et il enjoignit, avec des gestes furibonds et un timbre de voix impossible, à notre majestueuse *Cybèle*, sans égard pour son titre divin et ses *ultima rationes regum*, ses bouches à feu, d'exhiber ses papiers, et de prouver qu'elle, la mère des dieux, était en bonne santé. La déesse justifia humblement

(1) Lamartine.

qu'elle n'avait ni la peste ni la fièvre jaune, et la marionnette sicilienne qui nous avait si aigrement apostrophés s'étant calmée, le capitaine osa la prier de vouloir bien se charger de nos dépêches..... A ce mot, le pauvre garde de santé, qui était maigre et jaune à faire peur, reprit sa danse de Saint-Gui, et objecta d'abord l'impossibilité où il se trouvait d'obtempérer à ce désir ; puis cependant, se radoucissant petit à petit devant les excellentes et aristocratiques manières du capitaine de frégate, il dit qu'il se chargerait de nos lettres, si nous les enfermions dans des bouteilles ; ce qui fut exécuté à l'instant. Notre courrier ainsi expédié sous le couvert de Bacchus, nous eûmes licence de poursuivre notre route ; et aussitôt, sur un coup de sifflet, nos trois pyramides de voiles, pivotant avec des claquements harmonieux sur elles-mêmes, se gonflèrent de nouveau, et donnèrent prise à une douce brise d'arrière qui nous poussa dans le large du détroit.

Je ne veux pas faire de l'accessoire le principal, et je ne dois pas oublier, à la vue du paradis terrestre où passe notre vaisseau, que j'aurai bientôt une plage plus illustre à décrire ; c'est donc avec une méritoire brièveté, et un laconisme dont je me dédommagerai dans un autre article intitulé *les Trois Chants de Messine*, qu'assis à rebours sur le beaupré de la frégate, ainsi que sur le bec d'un aigle gigantesque dont les ailes immenses m'emportent et m'ombragent, je désignerai ces deux rivages qui se disputent mon admiration et mes regards.

Ici, la Calabre avec ses teintes chaudes et sanglantes qui font peur et rappellent les exploits des brigands ; là, les rives de Sicile, molles, douces, riantes et bien faites pour consoler les pauvres émigrés Messéniens, chassés de leur patrie par la cruelle et despotique Lacédémone. Scylla aboie à ma gauche autour de son rocher pyramidal sur lequel les flots, semblables à une meute de chiens blancs, s'élancent ; à droite, Charybde tournoie sur des sables dorés et mouvants, ainsi qu'une Almée qui veut séduire par sa danse lubrique le voluptueux Musulman. Voilà Messine, Messine blanche et parée comme une fiancée : ses toits carrés s'étagent l'un au-dessus de l'autre sur des pentes suaves qu'un duvet de verdure printanière commence à revêtir ; au dessus d'elles, les plus gracieuses montagnes balancent et varient leurs crêtes et leurs échan-

crues, où les pins et les oliviers s'arrondissent et scintillent. La bienheureuse vision a fui. Reggio, avec ses lits de torrents, où roule une onde fangeuse, produit de la fonte des neiges, appelle mon regard et réjouit mon patriotisme ! Des jardins d'orangers, d'où s'élance parfois la tige écaillée d'un palmier, des champs fertiles, environnent cette jolie ville, sur le front de laquelle deux rayons de la gloire française, l'un ancien, l'autre tout récent, reposent..... Et Reggio fuit aussi à mes yeux comme un songe ; et ces vers du poète que j'ai tant aimé me reviennent naturellement en mémoire :

Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons ,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface (1).

Eh quoi ? encore quelques brasses, et nous aurons franchi le détroit ! et l'Etna, l'Etna, roi des volcans, ne le verrons-nous point ? Où est-il ? L'Etna était enveloppé, à partir de sa moyenne région jusqu'à son faite, du plus bel amoncellement de nuages qu'on ait jamais vu. L'*agmen aquarum* le couronnait. Comme les anciens monarques de l'Orient, il s'était caché derrière ces draperies de tempêtes, et il se tint, à notre vif désappointement, invisible à nos yeux, qui cherchaient en vain à saisir quelque échappée de sa silhouette aérienne. Durant ce temps, notre vaisseau franchissait d'un vol inexorable le seuil du détroit, et nous rentrions dans le désert de la grande mer, le cœur plein d'une inexprimable tristesse d'avoir perdu la vue de tant de trésors !

La vie de bord, languissante et insipide en tout temps, nous parut plus onéreuse et plus fatigante que jamais. Nous étions à bout d'expédients pour supporter le poids des heures, et, malgré le secours que nous offraient les graves auteurs dans lesquels nous prenions journellement des notes pour nous guider dans nos futurs travaux d'explorateurs, malgré, dis-je, l'attachante nomenclature de Pausanias et les récits palpitants de Thucy-

(1) Lamartine, *Golfe de Bata*, 24^e méditation.

dide, nous commençons à trouver le pont du navire court et étroit, et nos conversations monotones. Il est vrai que celles-ci n'étaient pas toujours à la hauteur de notre mission et de notre caractère, et que la futilité française y prenait une trop large place. Je me dédommageais de cette maigre nourriture intellectuelle en m'isolant sur le gaillard d'avant, où je regardais pendant de longues heures le refoulement des vagues bruissantes contre le poitrail de notre navire ; ou bien encore je me rendais à l'arrière, pour y voir jeter le loch en présence d'un sablier dont les millions de parcelles de sable mesuraient la vitesse de notre marche sur l'Océan ! Quelquefois aussi le musicien était excité par l'harmonie qui sortait du bruit des voiles et du sillage, et je chantais à *mezza voce* quelque long andante que m'avaient jadis accompagné Paër, Auber, ou Rossini, ce Voltaire de la musique. Puis un besoin de prier me prenant, et déshérité en ce temps-là de la prière, je chantais celle de Moïse ; car, en présence des majestés de la mer, impie est celui qui ne sent pas son âme monter vers le Créateur.

Je viens de dire que nous ne savions pas causer, et pour quelle raison : un soir, cependant, réunis dans le carré des officiers qui nous avaient invités à prendre du punch, la conversation prit, pour la première fois depuis le départ, un tour sérieux. Comment arriva-t-on à parler de notre Jeanne d'Arc, je ne le sais plus bien ; mais ce que je me rappelle, c'est que l'on se mit à plaisanter de la prétendue mission de l'ange de nos batailles. Pourquoi ne le dirais-je pas, ne sommes-nous pas dans un siècle qui laisse enfin parler les voix graves ? L'étonnement, l'indignation, me saisirent, moi qui avais quitté mes foyers pour aller honorer dans leur patrie les grands hommes de la Grèce antique et moderne, et je m'élevai d'un cœur ferme et religieux contre ce « crime de lèse-nation » qu'on appelle le Poème de *La Pucelle* ; admirable expression sortie de l'âme la plus virile, quoique ce soit celle d'une femme, et par laquelle Madame de Staël a stigmatisé à jamais notre déplorable esprit français. Oui, seul un moment à combattre les lazzi indécents des officiers du bord et de la plupart de nos collègues, je vis enfin deux de ceux-ci venir se ranger à mes côtés, et tous les trois alors, protestant avec chaleur en faveur de la sainte guer-

rière martyr, criant honte éternelle aux Anglais et à Voltaire, nous tîmes tête à la triste majorité, qui finit cependant par respecter notre indépendance, qui valait bien la siennel Un vaste bol de punch enflammé, symbole d'enivrement et de frivolité, ajoutait, avec son bouquet de flammes louches et légères, je ne sais quel caractère diabolique à ce dénigrement d'une de nos plus pures gloires. De ces trois champions d'une sainte cause, deux seuls vivent encore ; l'un de ces deux hommes, devenu célèbre par une triste débauche d'esprit, occupe tristement la voix de la renommée, mais Jeanne d'Arc prie pour lui, et *le Juif errant* retrouvera un jour le chemin de la maison paternelle.

La lutte que je viens de raconter avait lieu du reste le dimanche gras, et tout est permis, en fait de folie, en un pareil jour.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aurore, le cri de *terre!* jeté par la vigie du haut de la hune, et répété bientôt à nos oreilles dans l'entre-pont de la frégate, avec cette variante, *La Grèce, messieurs! l'île de Zante!* nous précipita à bas de nos cadres : en un instant toute la commission de Morée, réunie en un groupe compact à l'avant du vaisseau, plongeait des regards avides dans l'espace limpide du ciel, et cherchait à découvrir le premier jalon de ses excursions scientifiques. Le vide le plus complet se montrait à nos yeux, et nous nous croyions les jouets d'une mystification, lorsque les matelots, souriant de notre air attrapé, et prenant en pitié la faiblesse de nos prunelles, nous indiquèrent du doigt à l'horizon, qui paraissait à la première vue si net et si clair, une légère bande grisâtre d'un ton si fin, si indécis, qu'il fallait du recueillement pour l'apercevoir. L'île de Zante, et près d'elle sa compagne au nom si doux, Céphalonie, se montraient ainsi à nous à une distance de vingt-cinq lieues, nous mettant à même d'apprécier l'incomparable pureté du ciel de la Grèce ; notre joie était grande, et elle fut portée à son comble par la promesse que les officiers nous firent que nous jetterions l'ancre le soir à Navarin, si le vent, qui était alors des plus propices, continuait à nous favoriser.

Effectivement, vers les quatre heures de l'après-midi, nous voyions surgir les côtes du Péloponèse, et l'on nous montrait

du doigt le gisement de la tragique baie dont nous n'étions plus séparés que par une dizaine de lieues; mais le temps devenait sombre, la nuit approchait, et le capitaine ne voulut pas se hasarder à s'engager au milieu des récifs qui bordent la côte: il fallut nous résigner à remettre au lendemain le bonheur de toucher terre, et quelle terre! Le lendemain sur les flots, et sous une menace de tempête !..... Ainsi va l'espérance de l'homme ; nous louvoyâmes toute la nuit en face de cette plage si redoutée et si désirée tout à la fois.

Réveil et triomphe! le vent favorable ne nous a pas quittés, et maintenant nous dirigeons le cap sur Navarin, vers lequel nous volons à tire-d'aile. Le jour vient à peine de remplacer la nuit, et nous sommes déjà réunis à l'avant de *la Cybèle* pour voir la terre de Grèce, qui ne nous est apparue hier que comme un songe, se former et se réaliser sous les clartés d'un soleil levant qui s'annonce de la manière la plus magnifique.

« Ah! je vous vois venir, pensez-vous en vous-mêmes : encore et toujours des descriptions ; prenez garde, on endort en chantant toujours le même air; et enfin si, par un suprême effort d'urbanité, nous ne nous écrivons pas : *Sonate, que me veux-tu*, nous ne vous promettons pas de ne pas fermer nos yeux appesantis devant votre soleil levant, qui nous en rappellera tant d'autres! » Eh bien, Messieurs, voyez la fatuité d'un auteur, si mince qu'il soit ; je ne puis me décider à croire que vous trouviez mon aurore insipide et sans charmes, et je l'ai trouvée trop belle, et elle a empreint à tout jamais dans mon esprit de trop vives et trop brillantes couleurs, pour que le portrait que je vais tâcher de faire de l'avant-courrière du soleil en Grèce, n'attire pas un peu votre attention et vos regards. Je reprends donc le fil de ma narration.

Devant la proue du vaisseau, sous un ciel de l'azur le plus fin et d'une profondeur infinie, ondulait et se prolongeait sur le bleu ferme et intense des flots, une longue chaîne de montagnes à demi voilées par des vapeurs matinales, vapeurs légères et mobiles, ressemblant à des nuages d'encens, et qui, s'affaiblissant de moment en moment, trahissaient la contexture des côtes, et annonçaient la prochaine arrivée du dieu de Délos. Celui-ci ne tarda pas à couronner les monts d'un long diadème de barres lumineuses; les portes du sanctuaire

s'ouvraient, et comme un païen que j'étais alors, je fus sur le point de m'écrier dans mon ravissement : *tuque, dum procedis, Io triumphes !* Cette pompe indescriptible continuant à se développer, d'immenses gerbes de lumières disposées comme celles qui environnent dans un ostensor l'hostie trois fois sainte, jaillirent en quelque sorte et grandirent à vue d'œil, en forme de gigantesque auréole, au-dessus du cône le plus élevé des monts sacrés ; c'était le mont Lycée qui recevait les premières caresses du soleil. Puis, il y eut un moment où cette partie du ciel s'embrasa comme une fournaise ardente dont l'œil pouvait à peine soutenir l'éclat, et presque aussitôt parurent au sommet du cône les bords éblouissants d'un disque de feu, qui se mit à monter avec une lenteur solennelle dans le vide de l'air : en un instant il domina le piton de la montagne qui représentait comme un autel ; le dieu parut s'y reposer un moment pour recevoir l'adoration des mortels, et il continua sa course triomphante à travers les plaines du ciel. Alors et soudain les cieux et la mer furent inondés d'un déluge de lumière qui transperça nos voiles, et l'*exultavit ut gigas ad currendam viam* s'offrit de suite à ma mémoire : je me reprenais, comme on voit, à nos livres saints, et Jéhova venait de détrôner Apollon dans ma pensée !

Qu'on me pardonne encore une fois la complaisance avec laquelle je décris ce spectacle, dont la simple magnificence ne semble pas comporter tant de paroles ; mais à voir dans quelle immobilité, avec quel silence mes compagnons de voyage le contemplent, eux d'ordinaire si gais, si facétieux, si remuants, je dois me rassurer un peu sur l'exaltation profonde que j'apporte devant ce soleil levant de la Grèce, qui m'apparaît si éblouissant encore au milieu du dédale de tant de souvenirs !

Nous en étions là de notre extase, quand elle fut subitement rompue par un roulement inusité de tambour ; nous tournâmes la tête en arrière, et nous vîmes apparaître sur le pont la plus singulière Théorie. Elle était composée d'une troupe de matelots vêtus d'une manière grotesque, et qui s'étaient barbouillé le visage, ceux-ci de charbon, ceux-là de farine, d'autres de farine et de charbon tout à la fois, lugubre fard d'enterrement. Quatre d'entre eux portaient sur leurs épaules un mannequin imitant grossièrement la figure d'un homme re-

plet. Un tambour, précédé d'un tambour-major, se tenait en tête de ce bataillon drôlatique qui s'était formé au pied du mât de misaine, et qui ne tarda pas à se mettre en marche ; il fit deux fois, au son du tambour, le tour complet du navire, sans respect pour le gaillard d'arrière, arche sainte réservée aux seuls officiers, et conservant, au milieu des rires et des lazzis du reste de l'équipage qui était monté sur le pont, une gravité et un sérieux imperturbables. Sa promenade terminée, le cortège s'arrêta au pied de ce même mât de misaine qui avait été son point de départ, et autour duquel il se forma en cercle. Alors, les porteurs du mannequin, qui n'était autre que *mardi gras*, jetèrent irrévérencieusement leur grotesque idole sur le pont, et lui attachèrent au col une longue corde dont un gabier, posté dans la hune, tenait le bout. Hisser le mannequin à la hauteur de celle-ci, puis le laisser tomber de cette effroyable hauteur sur le pont, recommencer encore deux fois cette manœuvre et se repaître ainsi par trois fois de l'affreuse image de la cale sèche, avec des rires et des contorsions frénétiques, voilà avec quelle aimable gâté les matelots de la *Cybèle* fêtèrent le mardi gras à nos yeux presque épouvantés.

Cette farce démoniaque m'attrista, et, comme je ne savais pas encore le nom du supplicié et en quel honneur avait eu lieu cette exécution burlesque, j'interrogeai un matelot velu et cuivré, qui passait près de moi, pour savoir le motif de la sinistre comédie qu'on venait de jouer : « Nous célébrons le mardi gras, » me répondit celui-ci, avec un roulement d'*rrr* effroyable, en harmonie avec son visage. A ces mots, léger comme l'oiseau et farouche comme une bête fauve, il s'élança d'un bond dans les haubans, et se mit à franchir, avec une audace incroyable, les échelons d'une échelle de corde qu'il faisait résonner sous son pied nerveux, et qui vacillait sur l'abîme... Je suivis des yeux le loup de mer ; il dépassa en un clin d'œil la hune, monta encore plus haut, puis plus haut encore, et ne s'arrêta qu'à la pomme du grand mât, où, semblable à un ciron, il se plaça en vigie.

Je retournai voir à l'avant les progrès de la marche du navire, et j'interrogeais avidement des yeux les côtes qui nous livraient de plus en plus leurs mystères : les formes des mon-

tagnes commencent à s'accroître, les neiges du Mont-Lycée resplendissent dans le nord-ouest, et la petite passe de Navarin, pratiquée entre les Etats de Nestor et la longue île de Sphactérie qui rassemble tant de souvenirs tragiques dans le présent et dans le passé, s'aperçoit dans la même direction. Cette passe étroite et peu profonde, importante seulement à cause du souvenir de l'Odyssée, n'est abordable que pour le vaisseau de Télémaque, et nous la laissons sur notre gauche.

La Cybèle semblait compatir à notre impatience ; elle fuyait comme la flèche, et, pour que notre arrivée dans ce port de Navarin, dont le nom retentissait en ce moment dans tout l'univers, fût entourée de toute poésie, le nombreux convoi au travers duquel nous avions dédaigneusement passé dans le détroit de Messine, arrivait derrière nous en bel ordre, toutes voiles dehors, et toujours escorté par la jolie goëlette *la Dauphinoise*, fine et cambrée sur l'eau qu'elle rasait du bout de l'aile, tandis que ses prosaïques clients les bâtiments marchands, à la voilure incorrecte, labouraient lourdement derrière elle le sein d'Amphitrite. On eût dit un jeune sous-lieutenant plein d'élégance commandant une compagnie d'inhabiles recrues laissant tomber leurs armes sur l'épaule.

Qui m'eût dit alors que ce nom de navire, tiré de celui de la belle province où Dieu a transporté mes pénates, retentirait un jour, prononcé par moi, dans le sein de l'Académie Delphinale ? Mais, sans plus de retard, esquissons les nouvelles lignes qui viennent de se formuler sur ce rivage, qui semble arriver sur nous, et au-devant duquel nos esprits et nos cœurs volent ; une lieue seulement nous en sépare, et nous voyons bouillonner l'écume des vagues entre les dentelures de la grève. Maintenant, c'est mieux qu'un ensemble ; nous pouvons nous rendre compte de tout, et, à travers ces étranges portiques que la main de Neptune a façonnés dans le roc vif et rougeâtre de la pointe de Sphactérie, nous introduisons nos regards au sein de la baie, dont le miroir est tacheté de vaisseaux. Le pavillon blanc flotte sur le plus considérable... il flotte sur tous... Vive notre glorieuse France ! Nous avons aussi entrevu une chétive ville meublant tristement la pointe du rivage opposé ; des montagnes nues et stériles pèsent sur elle. L'on

nous fait voir aussi au fond de la baie, qu'une échancrure de l'île livre à nos regards, des tentes et une vaste baraque qui reposent sur un sol sans ombrage : ici vivent nos soldats ; là ils meurent de la fièvre dite de Morée... n'importe, encore une fois, vive la France ! dussions-nous aborder ici pour jamais.

Voici que nous présentons le flanc à la pointe de l'île de Sphactérie et à ses rocs fantastiques : nous inclinons à gauche, et soudain la rade de Navarin étend devant la proue de notre frégate son ellipse profonde, son stade de mer, si je puis dire : nous longeons les murs de Navarin, troués, déchirés, croulants, et enserrant d'un ruban de ruines, de pauvres petites maisons portant aussi tous les stigmates de la guerre.

Comme nous considérons dans un morne silence ce spectacle de désolation, nous le vîmes tout à coup s'éclairer de mille gais visages de soldats ; ce fut comme un coup de théâtre ; et toutes ces mines réjouies nous souriaient du haut des fenêtres mutilées, des terrasses effondrées, et parmi des monceaux de décombres. Je n'ai jamais vu opposition si poignante au monde ! Nous n'eûmes pas besoin d'examiner attentivement l'uniforme que portaient ces intrépides rieurs, pour reconnaître à quelle nation ils appartenaient ; il n'y avait que des soldats français au monde qui pussent narguer une pareille vie, et rire dans un cahos semblable.

Mais silence ! le moment solennel est venu, le moment du mouillage : l'équipage semble mort sur le pont, la voix seule de l'officier de quart, renforcée par le moyen d'un porte-voix, se fait entendre ; la frégate ne marche plus que sous ses basses voiles, et l'on jette la sonde : deux fois le cri mélancolique *trente brasses, pas de fond !* répond à l'interrogation de l'officier de quart ; enfin, celui de *vingt-trois brasses, fond !* retentit, et il lui est répondu par cet autre, poussé d'une voix de stentor : *mouille !* Aussitôt le câble de fer, roulé en spirales à l'avant du navire, comme un boa constrictor endormi, s'anime, se déroule avec fracas, et fuit dans l'abîme dont il fait jaillir l'onde : la frégate est désormais clouée sur les flots.

C'est alors qu'une de ces scènes de mer et d'histoire qu'on ne peut oublier, quand on devrait vivre mille ans, vint compléter les émotions si vives de notre arrivée. Un gigantesque

vaisseau de guerre, avec ses trois pyramides de voiles qui obscurcissaient au loin la mer, apparut à l'entrée de la baie : c'était le *Conquérant* qui revenait de Smyrne, le *Conquérant*, portant à son bord le moderne héros de cette plage, l'amiral de Rigny.

Le Léviathan ailé s'engagea dans la passe, où il menaçait de nous écraser ; il fila quelques instants comme un vaisseau fantôme à bord duquel nul être humain ne paraissait, et nul bruit ne s'entendait ; puis, à un coup de sifflet perçant, mille matelots, pareils à un essaim d'abeilles irritées, s'élancèrent de la coque dans les haubans, et de là sur les vergues, où ils se couchèrent en longues files, le corps penché en avant, et les bras tendus vers les immenses voiles, dont une seule eût servi de linceul à tous ces mirmidons.

Presque au même moment les voiles monstrueuses se replièrent, et le vaisseau apparut avec son grément compliqué et sa forêt de cordages, sublimes hiéroglyphes aux noirs et subtils déliés.

Tels furent les apprêts du mouillage pour le *Conquérant* : lui aussi, le géant, il voulait prendre du repos ; mais il voulait se reposer, c'est le cas de le dire avec une trivialité heureuse, sur ses lauriers ! car il se trouvait sur le théâtre même de sa gloire, et son ancre formidable, en plongeant tout à l'heure au fond de la baie, allait peut-être s'y accrocher au flanc de quelque vaisseau égyptien éventré par ses foudres !

Ce n'est pas tout, au moment où le colosse de mer avait débouché dans la rade, huit coups de canon, partis d'une frégate dont je n'avais pu distinguer le pavillon, et qui était notre voisine, l'avaient salué, et, répondant à cette courtoisie, le *Conquérant* tonna huit fois à son tour... la baie fut en un instant obscurcie par des tourbillons de fumée, à travers lesquels apparaissait une multitude de navires, de sorte que la terrible image du désastre de la flotte du sultan se dressa palpitante devant nous.

Mais cette frégate, au mât de laquelle je n'avais encore aperçu aucun pavillon, cette frégate, dont les flancs étaient encore noyés dans des nuages de poudre, et qui se tenait là comme incognito, à quelle nation appartenait-elle ? Pourquoi ce salut d'honneur, pourquoi cette prévenance de sa part ? Regardez

maintenant à la pointe de son grand mât ; voyez ce pavillon bleu sombre, coupé par une croix blanche aux branches égales, et reconnaissez la frégate grecque l'*Hellas*, l'*Hellas* qui depuis dix ans porte à son bord le palladium de la liberté de la Grèce. Un héros des vieux âges, un vieillard à cheveux blancs, l'amiral Miaoulis, la commande ; il est là, et c'est la reconnaissance de la Grèce délivrée par nos armes que cet illustre Navarque vient de proclamer par ces huit coups de canon. Nous commençons, avouez-le, la plus belle vie d'artistes et de poètes !

O contraste criant des choses humaines ! le soir de cette arrivée mémorable, soir du 3 mars 1829, pendant que, penché sur les bastingages de notre frégate au repos, je m'enivrais de ce grand souvenir qui devait charmer ma vie entière, et que, sondant par ma pensée cette baie sombre, reflétant les myriades d'étoiles du ciel de la Grèce, je songeais à ces grandes rafales de guerre qui emportent des armées ou des flottes, des cris insensés, des chants joyeux, des rires stridents et, qu'on me permette l'expression, *shakespeariens*, partaient du carré des officiers, formant une tache lumineuse au milieu du pont noir et désert de la *Cibèle*, et venaient me rappeler qu'on célébrait aujourd'hui à bord, avec une ferveur toute française, les saturnales du carnaval ; le romantisme triomphait !

Je comptais, Messieurs, terminer ici mon article ; mais la perte sensible, la perte irréparable que vient de faire l'Académie Delphinale dans la personne de son secrétaire perpétuel, m'oblige à ajouter quelques mots au bas de ces humbles lignes extraites du journal d'un voyageur, d'un voyageur qui s'est cru, il y a peu de temps, au bout de sa course !

Si ces lignes ont vu le jour, si j'ai osé tirer de mon mince bagage littéraire, pour les livrer à vos regards, ces quelques souvenirs émanés de tombeaux et de ruines, c'est l'indulgente bienveillance de M. Ducoin qui m'a enhardi dans cette entreprise. Oui, je l'avoue, l'éloge trop flatteur que ce fin Aristarque voulut bien faire de ma description d'Olympie, me chatouilla le cœur, et me donna le courage nécessaire pour poursuivre le fil d'un récit périlleux, assombri presque à chaque pas par des tableaux désolants ou sévères. Qu'il soit donc permis à ma reconnaissance, quoique ce ne soit pas à moi qu'appartienne l'honneur de louer l'homme de bien et d'intelligence

qui vient de nous être ravi, qu'il me soit permis, dis-je, de jeter une fleur de regret devant cette urne que je dus remettre entre les mains de notre vénérable collègue, qui devait être placée sous sa garde, et qui, par une coïncidence étrange, marque désormais pour nous, je le répète du fond du cœur, une perte irréparable (4) !

Séance du 5 décembre 1851.

M. le président donne lecture d'un rapport posthume de M. Ducoin sur les œuvres de M. Ovide de Valgorge.

Messieurs, M. Ovide de Valgorge, inspecteur des monuments historiques du département de l'Ardèche, membre correspondant du ministère de l'intérieur et du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, enfin, membre titulaire de plusieurs académies et sociétés savantes, a demandé son admission dans la vôtre, en qualité de membre correspondant. Pour appuyer et motiver sa candidature, il ne s'est point borné à l'énonciation pure et simple des titres que je viens de répéter ; il y a joint trois ouvrages dont il est l'auteur, et qui ont subi depuis plusieurs années la double épreuve, si souvent dangereuse, de l'impression et de la publicité. Voici l'indication de ces trois œuvres, qui toutes, pour la première fois, ont paru au grand jour de la capitale de la France :

Souvenirs de l'Ardèche. 1845, deux tomes grand in-8° ;

Promenade dans une partie de la Savoie et sur les bords du Léman, pendant l'été de l'année 1839. 1847, un tome grand in-8° ;

La Grande-Chartreuse, fantaisie de touriste. 1848, un tome du même format que les précédents.

Je me propose d'examiner sommairement et toutefois par

(4) M. de Gournay a déposé dans cette séance une urne destinée aux scrutins, et dont il a lui-même dessiné la forme et peint les ornements.

aperçu spécial chacune de ces productions. Mais, auparavant, qu'il me soit permis de caractériser d'une façon générale la manière de l'auteur, un peu aussi l'auteur lui-même, puisque bien souvent il lui arrive de se mettre comme en action aux yeux des personnes qui le lisent.

M. de Valgorge écrit des voyages; par moments il fait aussi de l'histoire, même de la statistique; mais dans tout cela, rien de froid ni de sec; surtout point de ces piles effrayantes de chiffres qui feraient ressembler un récit de touriste à un traité d'arithmétique. C'est un homme d'esprit qui, dans une narration animée, telle qu'elle pourrait se déployer entre amis, nous raconte, nous dépeint ce qu'il a vu, ce qu'il a ouï dire, ce qu'il a senti, pensé, jugé. A l'instar du pigeon de Lafontaine, il semble nous dire à son tour :

.....J'étais là, cette chose m'avint,

et comme le même oiseau, il pourrait nous adresser cette promesse préalable :

Vous y croirez être vous-même.

Sans doute plusieurs fois les digressions s'introduisent hardiment dans son récit, pour y faire plus ou moins de séjour; mais elles sont loin de s'y montrer sous des couleurs défectueuses : elles ajoutent au naturel, au charme du genre adopté par l'écrivain; celui-ci nous rend compte de toutes ses impressions intimes; les aveux seraient incomplets s'il omettait d'exprimer les idées, les inductions, fussent-elles indirectement arrivées, qui lui sont suggérées par les faits. Il s'agissait ici d'une sorte de confession, et qui se confesse doit se peindre tel qu'il est dans le plus profond de son intérieur. Hâtons-nous de déclarer que cela n'a rien dû coûter à M. de Valgorge, puisque, dans toute la latitude de la franchise, il n'avait, il ne pouvait avoir à faire que des aveux honorables.

Dès l'introduction des *Souvenirs de l'Ardèche*, le plus important de ses trois ouvrages, il fait sa profession de foi morale d'auteur, en ces termes : « Je suis, avant tout, l'homme du pays et non point l'homme du privilège ou d'une coterie,

» et je n'arbore à ma bannière les couleurs d'aucun parti. »

Plus d'une fois il confirme ce programme dans le corps de son ouvrage ; ainsi nous y lisons la déclaration suivante : « Je m'arrête, ému et recueilli, devant l'humble toit de chaume qui vit naître un grand homme, et je passe, sans daigner même la regarder, devant l'opulente demeure de l'homme du nom duquel le pays ne se souviendra plus demain. »

Autre passage qui prouve que M. de Valgorge ne mérite nullement qu'on lui reproche des préjugés de naissance : « Un noble gentilhomme du pays, M. Pavin de Lafarge, n'a pas craint de ternir l'azur de son blason en devenant chausseur.... Homme de sens et d'esprit, M. Pavin de Lafarge a compris que ce n'est pas déroger que de demander à un honnête labeur l'accroissement de sa fortune. Lequel est le plus estimable, à vos yeux, du gentilhomme qui vit obscur et inutile à tous au fond de son château, ou du noble industriel qui voue généreusement son intelligence et sa vie au bien-être de ses concitoyens et à la prospérité de son pays ? »

Enfin, déclaration plus explicite encore : « Les avantages puérils de la naissance n'ont jamais eu la moindre valeur à mes yeux. »

La base essentielle du caractère de M. de Valgorge, c'est la bienveillance, quelquefois extrême, avec la tolérance, fille très-légitime de cette si douce qualité. Ainsi nous le voyons constamment prodigue de louanges et sobre de blâme. Il montre plus qu'un esprit indulgent pour la régence, qu'il ne craint pas d'appeler *le bon temps de l'esprit et des plaisirs, temps charmant où le vice se faisait adorer à force d'être aimable et élégant*. Il donne, en passant, ces coups d'encensoir à un corps religieux dont alors il était impérieusement ordonné par la mode, cette souveraine si absolue quoique si folle, de ne parler qu'en termes d'impitoyable dénigrement : « Les jésuites, en quittant le collège de Tournon, avaient laissé après eux une réputation de savoir et d'habileté qu'il était difficile de faire oublier.... cette compagnie célèbre, sur laquelle l'histoire n'a pas dit son dernier mot.... Je crois que, parmi eux, ont brillé des missionnaires pleins de dévouement, des orateurs éminents, de célèbres humanistes, des écrivains au style élégant et poli, des savants illustres.... » M. de Valgorge ex-

prime des regrets sur la chute du trône de Charles X, *ce roi au cœur si noble et si loyal, aux intentions si droites et si pures* (telles sont ses expressions) ; et sa main trace également l'éloge suivant : « Le gouvernement de juillet, c'est une justice qu'amis et ennemis doivent s'empresser de lui rendre, s'est noblement associé, depuis qu'il existe, à ce mouvement réparateur en faveur de l'art chrétien, qui distingue notre époque. Une des gloires du règne de Louis-Philippe sera, sans contredit, aux yeux de la postérité, qui juge, avec calme et sans passion, les hommes et les choses, l'impulsion véritablement prodigieuse imprimée aux arts par ce prince. Sans parler de la littérature, qui s'est frayé, dans des idées de liberté, une route plus sûre et plus large, ni de la peinture, qui, après s'être retremée, je dirai mieux, vivifiée dans la révolution de juillet, a pris un essor jusque-là inconnu, l'architecture semble, par les immenses résultats qu'elle a obtenus, avoir atteint le dernier degré de sa période ascensionnelle. Après s'être emparée, en souveraine maîtresse, des grands styles des temps, elle a semé partout les germes d'une fécondité puissante, et, de l'inspiration si intelligente et si généreuse du chef auguste de l'Etat descendant dans l'esprit des masses, elle a redonné la vie de l'art à des ruines précieuses et à des chefs-d'œuvre ensevelis sous la poussière des siècles. »

En M. de Valgorge, la danse, et spécialement la valse, ont trouvé mieux qu'un apologiste : à l'entendre, la première est *un charmant péché, pour lequel Dieu, vivons du moins dans cette espérance, n'aura jamais le triste courage de nous damner*, et la seconde est *la danse par excellence*,

..... Cette ardente sphère
Qui tourne dans une atmosphère
De désirs et de voluptés.

Nous le voyons tenir la balance égale entre les catholiques et les protestants, louer d'ordinaire ou blâmer parfois autant ceux-ci que ceux-là, lorsqu'il parle des guerres religieuses qui ont ensanglanté parfois le sol formant, de nos jours, le département de l'Ardèche. Plus tard, il exprimera ses sympathies pour les religieuses en général, ainsi que pour les Char-

treux en particulier. Auparavant, il aura loué les romantiques et les classiques : Si M. Victor Hugo est *notre grand poète* ; si MM. Alexandre Dumas , Alfred de Musset , Balzac, Eugène Sue, etc. , reçoivent des applaudissements, M. Villemain en reçoit aussi ; La Harpe a un *admirable sens critique qui l'a fait surnommer avec tant de raison le QUINTILIEN FRANÇAIS*, et Victorin Fabre a défendu, *avec une force de raison et de logique et une verve étincelante, les auteurs du siècle de Louis XIV, ce siècle d'esprits supérieurs, d'études fortes et solides, qui a légué tant de grands hommes à nos annales, ainsi que ceux du siècle suivant, contre les attaques violentes et de mauvais goût des enfants perdus de cette littérature nouvelle, qu'on a depuis appelée ROMANTIQUE*. En vérité, c'est le cas de rappeler le vers de l'Enéide :

Tros Rutulusque mihi nullo discrimine agetur.

Les sœurs de la Charité sont les *admirables filles du Seigneur et de saint Vincent de Paul* ; Babet la bouquetière est présentée sous un aspect favorable, pour avoir été *aussi sage que jolie*, et la marquise de Pompadour est appelée une *excellente femme*, etc., etc.

Toutefois, Messieurs, j'aurais le tort de vous induire en erreur, si, en relatant cet enviable optimisme qui voltige parmi les pages de M. de Valgorge, je vous donnais lieu de présumer que cet estimable écrivain, lorsqu'il s'agit des matières les plus graves, se refuse à prendre une position fixe, marquée, et reste dans une indifférence vague et légère. C'est avec le plus grand plaisir que je vais vous faire entendre de sa part une déclaration noblement formelle :

« Me préserve le ciel d'approuver toutes les doctrines de Voltaire, ses doctrines philosophiques et religieuses surtout ! Ce n'est certes pas moi qu'on verra jamais applaudir à ceux qui osent porter une main impie et sacrilège sur l'arche vénérée des saintes croyances catholiques. Pour moi, comme pour cette population troyenne si dévouée au culte de ses pères, le jour où la croix élevée au sommet de nos temples tomba aux horribles acclamations d'une populace en délire, fut un jour néfaste, que les sanglantes exécutions d'une révolution ter-

rible ont fait cruellement expier à nos pères. Mais pourquoi ne l'avouerais-je pas ? J'admire vivement Voltaire comme prosateur. Comme poète, on doit aussi lui savoir un gré infini, et des tentatives qu'il a faites pour restituer aux personnages de l'antiquité, comme dans *Oreste*, quelque chose de leur caractère, de leurs mœurs, et de sa persévérance à étendre le domaine de l'art dramatique en faisant reposer l'édifice de la plupart de ses ouvrages sur la tendresse maternelle, la piété filiale, la religion chrétienne, l'héroïsme chevaleresque. »

Voilà, s'il m'est permis d'émettre mon opinion personnelle, voilà des lignes précieuses que je n'hésiterais pas un instant à signer, en observant néanmoins qu'avant les tragédies de Voltaire, on avait vu la Melpomène française peindre assez bien la tendresse maternelle sous les traits d'Andromaque et de Clytemnestre, et le Christianisme dans *Polyeucte*.

Mais passons, il en est temps, à quelques détails spéciaux relatifs aux ouvrages de M. de Valgorge :

Dans les *Souvenirs de l'Ardèche*, il voyage, en prenant pour compagnons ses lecteurs, depuis le village de la Louvesc jusqu'à la vallée de Valgorge, c'est-à-dire, qu'il parcourt et décrit le département, ancien Vivarais, avec force détails, soit topographiques, soit historiques. Sans négliger le moins du monde les villages, il s'arrête, comme de raison, davantage dans les villes ou bourgs. Ainsi, son attention et la nôtre sont fixées plus longuement et tour à tour sur les lieux dont voici les noms : Annonay, Tournon, Viviers, Bourg-Saint-Andéol, Privas, Aubenas, Joyeuse, l'Argentière, etc.

De ces *Souvenirs*, je vais, selon ma coutume, extraire quelques faits ou passages, pour donner une idée de l'intérêt que la lecture de l'ouvrage entier est susceptible d'inspirer.

Saint François Régis, jésuite canonisé, et qui, *certes, méritait bien de l'être*, comme dit notre auteur, n'était pas né dans le Vivarais ; mais il y a résidé une dizaine d'années, pour s'y montrer apôtre infatigable du Christianisme et bienfaiteur de la contrée. En 1640, il mourut à la Louvesc, où ses restes mortels, gardés pieusement dans une église, attirent, chaque année, des milliers de pèlerins.

Le fait suivant est peut-être moins connu que tout cela. Le Velay fut le berceau de la dentelle en France. Mais, en 1547,

un édit royal de Henri II en interdit l'usage sous peine d'amende et même de prison. Dès lors, consternation et misère dans le Velay, dont l'industrie se trouvait paralysée. François Régis, plus tard, sollicita longtemps et obtint enfin la révocation de l'édit fatal, et un saint rendit la vie à l'industrie de la dentelle, qui, sous Louis XIII et sous Louis XVI, servit tant à la parure des élégants seigneurs, et ajouta aux charmes des dames ornant la cour du grand roi. A cette époque, selon le style pittoresque de M. Valgorge, « la prude et austère Madame de Maintenon disparut elle-même, noyée dans des flots de ce souple et élégant tissu. »

Les deux plus illustres enfants de la ville d'Annonay sont deux frères, Joseph et Etienne Montgolfier. C'est le 5 juin 1783 que cette cité les vit faire, pour la première fois, en présence des Etats du Vivarais, l'expérience publique de leur découverte des aérostats.

M. de Valgorge, en parlant des habitants d'Annonay, a quelque peu dérogé à ses indulgentes habitudes. Sans doute il y a été contraint par la puissance de la vérité. Citons des échantillons du portrait qu'il a tracé : « Les mœurs, qui étaient autrefois, à Annonay, pures et même un peu patriarcales, commencent déjà malheureusement à subir l'influence de cette population flottante d'ouvriers de toute sorte qu'ont jetés dans ses murs les développements immenses que prend chaque jour son industrie. Les mères de famille sont devenues plus craintives, et les maris, qui ont sans doute de bonnes raisons pour cela, ne sont plus aussi confiants et aussi crédules qu'autrefois.

» Charitables sans générosité, les Annonéens n'adorent et n'encensent qu'un seul dieu, celui de l'argent. De bonne heure leur esprit est dirigé vers les idées de spéculation et de lucre.....

» Les lettres et les arts comptent parmi eux peu d'amis et peu d'adeptes, et ils n'apprécient le mérite et le talent que lorsque, par un heureux mais bien rare privilège, ils se trouvent unis à l'opulence. Le premier marchand venu, si obscur qu'il soit, dont le papier s'escompte facilement sur la place, a mille fois plus de valeur à leurs yeux que le génie déshérité des dons de la fortune..... »

Une inscription conservée dans l'humble village d'Arras (Ardèche) témoigne que l'empereur Aurélien, ce vainqueur des Goths, des Vandales, des Sarmates, des Marcomans, et de la reine Zénobie, a au moins passé, sinon séjourné, dans l'Helvie, nom antique porté par le Vivarais.

C'est à Tournon que fut élevé, par les deux frères Seguin, le premier pont en fils de fer qu'on ait construit en France.

En arrivant au village ou à la ville de Saint-Péray, M. de Valgorge se livre à cette réflexion : « Je ris de bon cœur en songeant que me voilà obligé, moi qui suis le plus intrépide buveur d'eau qui existe au monde, de vous parler vins et vignobles. N'allez pas au moins trop vous amuser à mes dépens, songez que de ma vie je n'ai laissé verser deux doigts de vin pur au fond de mon verre. »

A merveille, et en vertu de ces paroles, je voterais de tout mon cœur pour que M. de Valgorge fût président d'une société de tempérance.

Mais, après avoir été édifié par ces lignes de la page 138 du tome premier, je lis dans la page 356 du tome 2 : « Le vin qu'on y récolte (à Vinezac) est excellent.... On y fait surtout, avec le jus du raisin muscat et du chasselas, un certain petit vin blanc que, pour mon compte, j'avoue, au risque de me faire taxer de mauvais goût, préférer au vin d'Aï, si célèbre et tant vanté. C'est que ce petit vin de Vinezac vous a une mousse appétissante qui excite singulièrement l'odorat et plat infiniment à la vue. Cela danse, cela pétille dans le verre réjouit. On en boirait, croyez-moi, à Paris, et avec grand plaisir encore, si on le voulait bien. »

Ici, j'ai toutes les peines du monde en tâchant d'accorder cet éloge chaleureux, cette verve de dégustation, avec les deux doigts de vin pur qu'on n'a jamais laissé verser au fond de son verre.

Un récit fort agréable de M. de Valgorge a pour héros les Dominicains de Valence (Drôme). Malheureusement je ne puis en offrir que l'analyse toute sèche. On avait découvert dans le voisinage de l'Errieu, rivière du département de l'Ardèche, des ossements d'une grosseur démesurée, qui furent portés à Valence pour y être soumis à l'examen des Dominicains. Ceux-ci se réunissent, contemplent, discutent, et l'assemblée recon-

nait, d'une voix unanime, que ces os ne proviennent point d'un animal, puisque jamais dans le pays on n'avait vu animal de cette taille et de cette forme ; la communauté déclara donc, à la même unanimité, que les ossements en question sont ceux de *Teutobochus*, fameux géant qui, suivant la tradition, désola le Vivarais pendant les deux premiers siècles de notre ère.

Hélas ! le plus faible naturaliste d'à présent devinerait sans efforts que ces os appartenaient à l'un de ces animaux antédiluviens sur lesquels s'est admirablement exercé le génie de Cuvier ; ce qui n'empêche point que nombre de bonnes gens ne croient encore au colossal *Teutobochus* et à sa charpente osseuse.

Le célèbre Edouard, prince de Galles, surnommé le *Prince-Noir*, à causé de la sombre couleur de son armure, fut amené, par ses courses guerrières, devant la Voulte, ville du Vivarais, dont il fit vainement le siège. Les habitants lui opposèrent une résistance énergique, et, pour la première fois de sa vie, ce prince s'arrêta impuissant dans son attaque, et ce fut devant un lieu qui n'avait pas droit au titre de place forte. Contraint à lever le siège, il dit à ceux qui l'entouraient : « Il n'y a pas de honte à se retirer devant des hommes à qui l'amour du pays inspire un si grand dévouement et un si grand courage. » M. de Valgorge a soin d'ajouter, et nul ne le démentira : « Belles paroles que la ville de Voulte devrait faire graver en lettres d'or au fronton de tous ses monuments. »

Une pauvre fille, Marie Rivier, naquit à Montpezat, petite ville de l'Ardèche, en 1768. Au temps de la terreur et pour échapper à des persécutions, elle quitta cette ville, et, suivie de deux jeunes filles orphelines, elle alla se réfugier dans le village de Thueyts, où n'avaient pas encore pénétré les idées révolutionnaires. Là elle s'annonça comme une simple et pauvre couturière. Mais bientôt sa demeure fut remplie de jeunes filles venant réclamer ses leçons d'institutrice. C'est là et c'est ainsi que naquit l'ordre des *Sœurs de la présentation de Marie*, institution qui, au bout de quarante années, compte près de deux cents établissements, et dont le but principal est d'offrir aux jeunes filles sans fortune les secours religieux et l'éducation que les jeunes garçons reçoivent des frères des écoles chrétiennes. Ainsi la pauvre Marie Rivier fut la fondatrice

d'un ordre, comme en avait fondé un autre la baronne de Chantal.

Le Pont-de-l'Arc est l'unique de ce genre qui existe en Europe : qu'on se figure une arche gigantesque jetée et taillée par la nature entre deux rives escarpées de l'Ardèche, et développant dans une largeur de 163 pieds et sur une hauteur de 110 pieds un plein cintre dont les proportions, pleines d'élégance et d'harmonie, saisissent d'étonnement ainsi que d'admiration.

Ah ! Messieurs, combien je trouverais encore de choses à citer dans les *Souvenirs de l'Ardèche* ! Mais le temps m'impose la dure loi de m'arrêter dans cette voie, afin de pouvoir, durant cette soirée, vous parler des autres productions de M. de Valgorge.

La Promenade dans une partie de la Savoie et sur les bords du Léman, pendant l'été de l'année 1839, indique presque, par son titre seul, l'itinéraire qu'a suivi l'auteur : Ainsi commençant par Chambéry, nous le voyons successivement se rendre à Aix-les-Bains, à Annecy, à Carouge, à Bonneville, à Salanches, à Saint-Gervais, à Chamouny, au Montaret, puis à Genève, à Ferney, à Coppet, à Lauzanne, etc., etc.

De Chambéry, M. de Valgorge va visiter les Charmettes, immortalisées par Jean-Jacques Rousseau. A cette occasion, il ne ménage point, et selon moi c'est avec toute justice, l'écrivain dont l'éminent talent littéraire n'a pas craint de se livrer à l'indiscrétion la plus coupable, à la plus monstrueuse ingratitude envers la femme qui s'était montrée pour lui la plus généreuse des bienfaitrices. Il va jusqu'à s'exprimer de la sorte, et je ne présume pas qu'on trouve ici qu'il en dise trop : « Déshonorer publiquement ainsi la femme qui s'est abandonnée entièrement à nous, et qui, pour nous, a oublié tous ses devoirs, est le fait, à mes yeux, d'un homme sans honneur, sans délicatesse et sans cœur. Faut-il rappeler à Rousseau et à ceux qui seraient tentés d'imiter son coupable exemple, qu'un homme s'honore en restant jusqu'au tombeau le fidèle dépositaire du secret de la femme qui l'a aimé ? »

Notre voyageur ne saurait parcourir Chambéry sans payer un tribut d'éloges au général comte de Boigne, à cet homme qui a légué à sa ville natale des sommes dont la réunion s'élève au chiffre énorme de 3,678,000 fr.

Permettez, Messieurs, que je redise *in extenso* le récit d'une catastrophe bien et trop connue, mais qui vous prouvera le talent narratif de l'auteur :

« La reine de Hollande, la fille chérie de Joséphine, résidait depuis quelques jours à Aix, où elle était venue passer la saison des bains en compagnie de quelques personnes de sa cour, lorsque, un matin, la baronne de Broc, celle qu'elle préférait à toutes les autres et qu'elle appelait du doux nom d'amie, lui proposa d'aller visiter la cascade de Grésy. Le temps était magnifique, l'air frais et pur, et les préparatifs du départ furent bientôt faits. On se mit gaiement en route. Aucun de ceux qui composaient la joyeuse et brillante caravane ne pressentait alors l'événement affreux qui devait quelques instants après marquer d'une manière si fatale cette journée commencée sous de si heureux et si rians auspices. A peine arrivé, chacun voulut, la reine la première, descendre au fond du ravin où coule la cascade, afin de juger de plus près de son merveilleux effet. Mais, ô douleur cruelle ! un horrible cri retentit, et le gouffre s'entr'ouvre pour recevoir la baronne de Broc, qui y tombe engloutie. La malheureuse jeune femme avait perdu subitement l'équilibre, au moment où, rieuse et les yeux fixés sur la reine Hortense, qui l'appelait à elle, elle s'élançait pour atteindre le rocher sur lequel son amie l'attendait.

» Un monument fut élevé par les soins de la reine Hortense, au lieu même où périt la baronne de Broc, cette femme de tant d'esprit, de jeunesse et de beauté, et sur la pierre de ce monument furent gravées ces simples et touchantes paroles que vous ne pourrez lire sans éprouver une vive et profonde émotion, et sans verser peut-être même quelques larmes : *Ici, M^{me} la baronne de Broc, âgée de 25 ans, a péri sous les yeux de son amie, le 10 juin 1813. O vous qui visitez ces lieux, n'avancez qu'avec précaution sur ces abîmes, songez à ceux qui vous aiment.* »

Voici encore un passage de mon rapport où M. de Valgorge parlera tout seul ; il s'agit de la statue en bronze de Rousseau, élevée par ses compatriotes : « N'est-il pas.... au moins singulier, dans une ville comme Genève, où l'élément protestant, non-seulement domine, mais absorbe presque en entier la population, de voir érigée en culte public presque idolâtri-

que la mémoire d'un homme qui eut du génie, sans doute, mais dont la conduite fut malheureusement trop souvent si peu digne d'un homme de cœur et d'un homme de bien ! Ah ! Messieurs les sectateurs de Luther et de Calvin, vous haussez les épaules de pitié et vous nous traitez de païens lorsque vous nous voyez honorer les hommes dont l'Eglise catholique a inscrit dans le livre d'or des élus le nom saint et justement vénéré, et vous voulez qu'à notre tour nous ne sourions pas en voyant les fêtes populaires qu'amène chaque année dans votre belle cité de Genève le retour de l'anniversaire de la naissance de Rousseau ! Qu'honorez-vous dans cet homme ? Son génie, nous direz-vous. Et nous, catholiques, savez-vous ce que nous honorons dans les saints, les grands hommes de notre Eglise ? Leurs vertus. Et puis, ne sont-ils pas nos intercesseurs auprès de Dieu ? N'est-ce pas eux qui plaident notre cause, et qui obtiennent de son infinie miséricorde l'oubli de nos erreurs et le pardon de nos fautes ? »

Le rapprochement suivant me paraît aussi fort digne d'être cité : C'est dans une humble maison que naît à Genève Jean-Jacques Rousseau, le fils d'un horloger sans fortune ; et c'est à quelques pas de cette ville seulement, que vit, dans une demeure seigneuriale, au milieu des jouissances du luxe et de l'opulence, Voltaire, le poète gentilhomme. Il y a dans l'existence de ces deux hommes, tous deux grands par le talent, tous deux célèbres par l'action puissante qu'ils exercèrent sur les esprits au XVIII^e siècle, un contraste fort remarquable. L'un, Voltaire, s'éteint doucement, saturé de plaisirs, d'honneurs et de renommée ; l'autre, Rousseau, meurt pauvre et seul au monde, sans parents, sans amis pour adoucir ses derniers instants et lui fermer les yeux. Infortuné Rousseau ! Je le plains de toute mon âme d'avoir ainsi vécu sans avoir su se faire aimer. La vie, qu'est-elle sans un peu d'amour ? Etre aimé, n'est-ce pas la gloire la plus douce et la plus digne d'envie ? »

La Grande-Chartreuse, j'en ai déjà fait la remarque, est le moins étendu des trois ouvrages de M. de Valgorge dont j'ai à rendre compte ; ce qui ne signifie nullement que cette production soit indigne d'être lue. Mais le sujet nous en est si connu, à nous Grenoblois, que je me bornerai à deux citations.

La première est relative à la sévère ordonnance qui, par rapport à la Chartreuse, frappe d'exclusion toutes les femmes, même celles dont le front porterait la couronne royale : « Quelques femmes, dit-on, sont parvenues et parviennent même encore à donner le change à l'œil peu exercé du chartreux, en déguisant leur sexe sous les dehors mensongers d'un vêtement masculin. C'est une supercherie à laquelle, pour mon compte, je ne saurais donner aucune espèce d'approbation. Pourquoi s'amuser à mettre en défaut la vigilance de ces religieux ? Pourquoi tromper ainsi des hommes qui ont foi en vous, et qui viennent, le sourire sur les lèvres et la main sur le cœur, vous accueillir à la porte de leur monastère ? »

Voici la seconde et dernière de mes citations promises : « L'abstinence de la viande imposée par saint Bruno à ses disciples, abstinence dont les exigences d'une maladie même mortelle ne sauraient les dispenser, est subie dans toute son austérité rigueur par les voyageurs qui viennent demander l'hospitalité au monastère. Quelques-uns s'en étonnent et s'en plaignent ; et pourquoi donc ? Le monastère n'est pas une hôtellerie où chacun puisse réclamer, son argent à la main, ce qui plaît le plus à sa sensualité et à ses goûts. Il y a une règle, règle sévère, il est vrai, mais il vous est parfaitement loisible de vous en affranchir en ne venant pas réclamer l'hospitalité de la maison. Si la nourriture est frugale et on ne saurait disconvenir qu'elle ne le soit réellement, il est juste de constater aussi qu'elle est peu coûteuse. Ce n'est certes pas en agissant avec un pareil désintéressement que les Chartreux s'enrichiront. J'ai couché deux nuits et passé deux journées entières dans le couvent, et l'on n'a réclamé de moi, à titre d'indemnité de logement et de nourriture, que la modique somme de *quatre francs cinquante centimes*. »

Maintenant, Messieurs, je n'aurai pas besoin, en vérité, d'énoncer la conclusion de mon rapport relativement à l'élection de M. de Valgorge parmi nos membres correspondants. Faisons mieux, servons-nous comme d'une formule expressive, d'une anecdote racontée par M. de Valgorge lui-même : en 1811 Fontanes disait à Victorin Fabre, en faisant allusion aux six couronnes académiques obtenues par celui-ci et en lui montrant son habit d'académicien : « Vous avez deux fois l'é-

toffe de cet habit-là. » Nous-mêmes n'avons point d'uniforme ; mais si nous en portions un, nous répéterions volontiers, ce me semble, à M. de Valgorge, après l'avoir lu ou entendu lire, les paroles pittoresques de Fontanes, et ce serait lui dire : « Vous êtes un des nôtres. »

A la suite de ce rapport, M. Ovide de Valgorge est élu membre correspondant.

Séance du 19 décembre 1851.

L'Académie a reçu :

Notice sur un tumulus dans la vallée de Vaulnaveys,
par M. Nestor BOULON, capitaine d'infanterie.

M. Parisot lit des vers latins qu'il a composés sur le mot d'Alexandre le Grand : *Noli, miles, urere Pindari domum.*

NOLI, MILES, URERE
PINDARI DOMUM*.

I.

An ipse quassans fulmina Jupiter
Indulget iris ? an Capaneus faces
Intendit insanas, minato
Fatidice heu ! clypeo ruinam¹ ? (1)

En fertur ater fumus in aera !
Incendia enorme en crepitant ! truces
Flammæ en coruscavere , totam
Efferus ut sonipes per urbem (2)

Mox evagatūræ; et rapuit domos
 Hinc inde serpens ignis, et atria
 Regum aurea ac delubra centum
 Vulnificis vorat hydra linguis, (3)
 Bacchata ad ædes, Bacche, tuas, furens
 Unde olim Agave cum grege Mænadam
 Profecta discerpsit frementis,
 Hinnuleum rata, membra Penthei, (4)
 Cessura nec dextræ Herculis, hic suis
 Hebe relictæ vel si aderit celer
 Thebisque Thebanisque, cunas
 Cui Læchæsis dedit alma Thebas! (5)

II.

Nam vester, o gens Labdacidis diu
 Regnata, casus vester hic est! favens
 Qua stare te jussit Cabirus, (6)
 Harmonies generose conjux,
 Hac tæda tristis sævit! Agenoris
 Proli sodales qua subiti additi
 Moles cyclopeas dabatis,
 Anguigenæ, tabulata cœlo (7)
 Ferme ingerentes, surgere, culminum
 Radix fatiscit languida! qua canens
 Saxa, e fodinarum revulsa
 Visceribus fierique jussa (8)
 Turres, movebas in numerum, hac strues
 Compagne rupta solvitur, o lyra
 Sublimis Amphion! Adraste,
 Quæ duce te violata frustra (9)
 Mars cinxit armis mœnia septuplex,
 Jam rudus hæc sunt et cinis! hanc aves
 Mersare, tu Dirce*, profundo
 Diluvio gemebunda pestem, (10)

Pestem tuorum !, nec potes ; at cito
 Dens imprimetur vomeris insolens
 Tectis, et horrescent aristæ
 Qua fora, qua populi tumultus, (11)

Qua vita fervet publica !, mox iners
 Cespes virescet, non sine carduis
 Dumisque et infami cicuta,
 Qua Syriis adoletur herbis (12)

Sub æde sancta Mœragetæ ; et pede
 Lasciva torto succutient comam
 Labrusca, qua molitus hosti est
 Insidias polemarchus urgens. (13)

Hæres Philippi rex Macedum hoc sinit
 Fatum explicari lugubre, Thespiæ
 Dum quidquid effrenes repossunt
 Sancit et invalidæ Plataeæ ! (14)

O calce Medos Bucephali ac Scythas
 Fracture, non vanum omen Erostratos,
 Qua luce tu natus, Dianam
 Famæ inhians jaculatus igne est ! (15)

III.

Qua persequatur flamma odii æmulus
 Haud unus Urbem strage Cleombroton
 Quæ stravit illustri, Laconum
 Vi domita emeritisque Athenis, (16)

Non obstupendum, credo equidem... Hæc frequens
 Interna fratrum bella gerentium,
 Civile si imputrescet ulcus,
 Impietas patrat ac patrabit. (17)

Mars exsecrandus, quis negat ? at ferox
 Discordia ipso perniciosior
 Mavorte, cui calcar frementi
 Concutit et chalybem malignat (18)

Palmasque obarmat sulfure missili,
 Perjura succis pocula colchicis
 Infercit, et tormenta captis
 Admovet, haud sat habens cruores (19)
 Et vastitatem, non sat habens sitim
 Pavisse nummorum, « Hæc » que, ait, « hæc mihi
 » Calvaria, in formam redacta
 » Pyramidon, monumenta sunt. » (20)

Sed tu quid istis pectora non vetas
 Contaminari græca furoribus
 Xerxi erubescendis nec ullum
 Unde metant decus Artaphernæ, (21)
 O lite major tali et in angulo
 Mansure non longum Hellados, o pavor
 Susisque longinquisque Bactris
 Quincuplicique ubi nota ab amne (22)
 Tellus^s, Achilli qui puer invides,
 Mox justa solves, Mæonii senis
 Mirator, arcanasque Musas
 Ore ab Aristotelis bibisti ? (23)

Hic Hippocrene est, hic Helicon ! chorus
 Hic flet Camænarum ! *Εργα καὶ ἡμέρας*
 Ascræus hic pangebatur Orpheus !
 Pindarus hac patria superbit ; (24)
 Hinc evolavit *Μᾶτερ ἱμῶν* assonans
Χρύσασι Θήβα' vasto aquila ambitu
 Pernix ad Elæas arenas,
 Tum viridem ad Nemean et Isthmon (25)
 Pythoque , palmasque atque Epinicia ;
 Non absque Threnis^s huc rediit, suum
 Thus inter et nardum paterno
 Busta sagax posuisse nido, — (26)
 Nempe hujus instar cui cinis ovulum,
 Cui busta nidus, qui propior neci

Post secla bis septem Sabæa
 Purpureis petit arva pennis ! (27)
 Sed tu sepultus totus es ; ossibus,
 Vates, nec alter Pindarus e tuis
 Tetendit aut phœnix ad Urbem
 Solis iter redivivus Onem⁶. (28)

IV.

Hæc non cano incassum ! Audior, audior,
 O Musa, partim. Jam juvenem pudet
 Tantum in triumphatas scelestis
 Orchomenis licuisse Thebas ; (29)
 Quosque ejulatus Hectorei patris
 Pellæus heros, non reparabili
 Jam clade, lamentis amaris
 Miscuit, udus in hos et ipse (30)
 Prorumpit, — exin lectum equitem vocat,
 Et una quanquam lex placet arbitro
 Victore VÆ VICTIS, Platææ
 Quidquid et Orchomeni repugnet, (31)
 « Hæc perfer, » inquit, « quæ jubeo, hæc mone :
 » Tædæ facessant Pindarica a domo !
 » Appone custodes, Philota !
 » Hoc adytum est, Minya : recede ! (32)
 » Sta, miles, ortu quisquis es ! Obsequens
 » Vel ex Hetæris si quis erit minus,
 » Ne speret hoc impune ! Ego odi
 » Sacrilegos : capitale fiet. (33)
 » Delphis et Ægis, Theræ, Ephyræ, Atticæ,
 » Spartæ, Cyrenæ qui jubar addidit,
 » Thebanus haud ille est ! per æva
 » Pindarus est et erit Panhellen. » (34)

V.

Paretur ! æquat cuncta solo fues....
 Inter favillas una domus stetit
 Illæsa, quam dignata præsens
 Sæpe suo maga Musa risu. (35)

Non marmor atque aurum aut ebur aut trabes
 Ductæ ex Hymetto, non laquearia
 Hic picta..... AB hoc CLAVO, poetæ
 Si qua fides, CHELYS at pependit⁷. (36)

Tum signa desunt... Sed vagus artifex
 Motus sitivit, « Flammipedes » que, ait,
 » Cantus et alatos, INERTES
 » NON STATUAS EGO FINGO⁷ acedos. » (37)

Exile quin tectum.... At videor mihi
 Cantantis arctis sub penetralibus
 Videre, suave examen, Hymnos
 Atque Ideas choreis vacantes. (38)

Fons jugis, en ultro hic Melos exsilit
 Large, unda ubi undam multiplici æquore
 Superstat, æternum susurrans,
 Ac tremulo rubet Iris arcu. (39)

Hic turba Metri ductilis, impia
 Quos versat incude et trahit et domat
 Et vexat, æs sicut Charete
 Coram, is adest ubi, contremiscunt⁸. (40)

Hic schema Rhythmus nunc gravis imprimit,
 Nunc curtus, inventæ Harmoniæ, gradus
 Fingens, ut argillisque et æri
 Phidiacus digitus figuras. (41)

Effertur aut liri aut volucris hic Nomos
 Compar, Equester, Pythios, Orthios,
 Pollucis aut a fratre dictus
 Et nomos exanimis Medusæ⁹ ? (42)

- Gemmas sonorum deinde Modi¹⁰ explicant,
 Gemmas colorum mille et iaspidas
 Ceu pavo, tres non jam vicissim, at
 Pasithea velut et sorores (43)
- Juncti. Neque illic sola Polymnia
 Chordas, Olympo celsa comam inserens,
 Pulsat, sed Euterpeque in umbra
 Landat agros Eratoque amores, (44)
- Seu casta blande Partheniis¹¹ vacat
 Et molle nictans, sive puerperæ
 Clam monstrat Evadnæ tenellum
 IN VIOLIS IAMUM⁷ adjacentem; (45)
- Tum Dithyrambis historiam ingerit
 Severa Clio, Calliope amplum epos
 Ac grande, quæ jactet cothurnus
 Melpomene; coryphæon ipsa (46)
- Gressus et actus Terpsichore docet,
 Ut drama ab Oda mox fluat accinens
 Thalia net partes, jubente
 Nec procul Uranie a chorego est. (47)
- Imo et videtur fusca Saraswatis¹²
 Venisse ab Indis; et liquor entheus,
 Qua lumen immersum est Odini,
 Mymiris e puteo scatere¹³. (48)

VI.

- O sancte salve tu fidicen mihi!,
 O viva phorminx murmur Apollinis!,
 O pictor, o cælator ardens,
 Effigies posuisse verax!; (49)
- O flore ab omni mellificans apis,
 Et mamma ab omni sugere lac potis
 Quod spumet, et VIRTUTE AB OMNI
 PRÆRIPIENS APICES⁷ odoros!; — (50)

- O si quis acres enotet impetus
 Gyrosque roburque, accipiter volans
 Fulgurve, ... si vocem canoram,
 Phantasies nemora alta circum et (54)
 Lacu in minervali aut olor aut iynx¹⁴!; —
 O Dindymenes tibicini sate
 Pinus sub argentes!, — amate
 Diis superis, itidem et Deabus, ... (52)
 Neglecta quamquam Persephone ac dolens
 Narratur invisum ulta silentium,
 Jussa (sed ulcisci est amantum)
 Fila tibi breviare Parca, ... (53)
 Divumque alumnis sceptrigeris viris,
 Amice Alexandri, hospes Alevadum,
 Theronis et conviva, Lethen
 Battiadæ utilior superbo (54)
 Ad dimovendam quam proavi quater
 Seni ac tethrippos!; — Damophilo expetis
 Qui parci, et ad portus avitos
 Cymba vehi queat exsulantis¹⁵, (55)
 Et scomma inussisti Invidiæ ac Dolis,
 Et quo piorum divæ animæ loco
 Lætentur, exsortes sepulcri,
 Hymnicines¹⁶ Jovis altioris (56)
 Dixti, atque sontes quæ Nemesis premat,
 Rimatus excelsa assidue, tui
 Dum trames ad præclara mirus
 Luxuriat labyrinthus cæstri!; — (57)
 Laudanti Athenas a popularibus
 Mulcta irrogata est cui stolidæ, at sacer
 Consessus edixit sub Ceta,
 » Qua Danaum genus, hospes esto¹⁷!; — (58)
 Qui laureatus tempora ferreo
 Mysta assidebas in solio sacris
 Apside sub Phœbi renidens,
 Musagetes quasi natus alter!; — (59)

- Incensa Phœbas quem voluit sacræ
 Antistitum instar participem et dapis
 Et carnis, at succis bearat
 Nectareis prius ipsa Pallas !; — (60)
 Cælata cujus carmina litteris
 Frons lata templorum exhibet aureis
 In marmore, et montes pererrans
 Pan Deus ingeminat sub auras; — (61)
 O vise multis ad libitum rapi
 Citraque normam, ut torva Mimallonis
 Per antra, per saltus, per Hebrum,
 Quaque gelu, coquit arva qua sol, (62)
 Sed, vera si quis dispiciet, scopo
 Certo, viarum gnara aquila et tenax,
 Emensaque immanes per orbes
 Sidereo in pelago periplum, et (63)
 Gavisæ pennas hac quater arduas
 Illime qua sudum et cava cærule
 Qua pura, cœlestisque nimbo
 Lotos ovat temerata nulli, — (64)
 Sævis procellis scilicet altior,
 Propinqua tellus gignere quas amat
 Patique mens humana, et undæ
 Noster ut effugiat phaselus (65)
 Rictus procaces, qua vehementia
 Ictu sacerdos percita Loxiæ,
 Qua vi refrenator Lycurgus,
 Quaque Manus¹⁸ brevitate, presse (66)
 Edicta dictans dorica sanctitas
 Queis insita, imbutum unde adamas viris
 Sit pectus, — inconcussus ipse et
 Æquo animo stabiliq; semper, (67)
 Ut Parthenonos non titubat basis
 Firmis columnis, ut scopulus salum
 Confringit, ut calcet nivali
 Vertice mons humiles vapores, (68)

Senis Prienæi hinc LATICEM OPTIMUM⁷,
 Anaximandri hinc mella, poeseos
 Cratere beryllis corusco,
 Empedoclisque merum propinans, (69)
 Acerra amomum qua Sophiæ intimum
 Spirat, catenæque annulus aureæ
 Cui flatus increscens inhæsit
 Pythagoræ eloquium et Platonis, (70)
 Quin nosse libros Mosis et auspice
 Dictus Propheta magnifice hæc lyra
 Vulgasse quæ posthac pedestri
 Simplicius meliusque Christus ! (71)

VII.

Quanta illa mulcet corda mihi ac rapit
 Superstes ædes, nec casa Romuli
 Nec Kaaba majestate tangit (72)
 Aeneadas Arabasve tanta.
 Ut Diis, ut aris, Ingenio hæc docet
 Sic esse numen. — Regibus adstupes ?
 Augustus, ille Augustus audit
 Cui fuit ingenium tiara. — (73)
 Tranarit auras Dædalus ! ocyor
 Effugit en ala Ingenii. — Hippii
 Miraris ad nutum tridente
 Compositum pelagus minaci ? (74)
 Dic, quisquis adstas, Ingenio tridens
 Num deest ? an et deest QUOS EGO, turbines
 Si pectis irrisit, reduxit
 Astra polo ac nebulas serenat ? (75)

Ut rex Elohim regum, ita Pindarus
 Objurgat obstans : « Exspatiaberis
 » Hucusque tu, vis cæca, fas est ;
 » Ulterius veto ne invehare ! » (76)

Quid non sub æthra naufragat inclytum?

Cessere linguæ; Divi abeunt; throni

Feruntur in declive: vivax

Ingenio sua fama soli est.

(77)

ANNOTATIO.

AD ARGUMENTUM.

* Thomas Mag., in Pindari vita: Φασὶ δὲ καὶ, ὅτι ποτὲ Λακεδαιμόνιοι Βοιωτοὺς ἐμπρήσαντες καὶ Θήβας, ἀπέσχοντο μόνης τῆς οἰκίας αὐτοῦ, θεασάμενοι ἐπιγεγραμμένον τόνδε τὸν στίχον· Πινδάρου τοῦ μουσικοῦ τὴν στίγαν μὴ καίετε· ὅπερ καὶ Ἀλέξανδρον μετὰ ταῦτα φασὶ πεποιηχέναι.

AD CARMEN.

¹ *Présô polîn*, Æsch. in VII Duc.

² Fons quidem ipsis in Thebis, quo nil notius, verum et dea fontis.

³ Vulgo *Pandjâb*, e sansk. vv. *pandja* (quinque) et *âb* (aqua).

⁴ Isthm., I, 1; ubi Thebarum eponymos Dea Thebe: cf. n. 2.

⁵ Hor., Carm. IV, 2: « Flebili sponsæ juvenemve raptum Plorat. »

⁶ Heliopolis nempe ægyptiace audivit On.

⁷ Quæ pauca, majusculis ita vocant litteris exhibui, hæc, modo bina exceperis (str. 31 et 75), e Pindaro fere ad verbum translata et illata huc habes.

⁸ Hæc est vox celeberrimi Buonarroti (*Mich.-Ang.*) qui marmor dixit adstante se contremere (*il marmo trema innanzi a me*). Colossi Rhodii artifex Chares. Cæterum potuit scribi a nobis « ut marmor Polycle ».

⁹ Castoreus nempe ille, hic milliceps sive Gorgoneus: quorum ipse meminit, Pyth. II et XII.

¹⁰ Certè non iidem cum Nomis; sed non hic dilucidandæ caligini locus.

¹¹ Usitatum quoque Pindaro, sed minus notum lyrici carminis genus, cui propterea id inditum nomen quod virginum Chori id canerent.

¹² Melius, si per latinitatem liceret, *Ç-î*: Brahme uxor, vocis dea et eloquentiæ et poeseos, quin ipsissima vox, ipsissimum carmen.

¹³ Mira imago et summe poetica summi Intellectus, quem *Nun* (4 litteris) Platonici dixere, mirum symbolum; et quidem *Nus* Mimir, et Odinus *Nus*; et *Nus* puteus, oculus *Nus*: sed hæc quo pacto eadem quadamtenus evadant et quadamtenus non eadem enodasse non notulæ est.

¹⁴ Celebratissima apud Veteres præstigiatrix avis. — Minervæ lacus Tritonis palus; sed et quodam modo intellectualis lacus (ut indicium *Mânasam sarah*, quod in confesso est et universalis intellectus imaginem esse quasi undabundi et tibeticum lacum *Mapang*: cf. nostrum *Râmâyana*, I, xxvii, n. 1.)

¹⁵ Pyth. IV, ant. 12, sq. Quæ paulo superius, hæc quoque e Pind., pass.

¹⁶ Alibi et præcipue in Threnorum fragmentis. — Sed si cui videbitur *hymnicen* latinitati repugnare (cujus tamen sunt typi *fidicen*, *tibicen*, *cornicen*), legat, etsi equidem minus probo, *hymnologi*.

¹⁷ Amphictionum consilium.

¹⁸ Antiquissimus legum lator apud Indos, cujus et nunc totus exstitit sacer codex *Mânava sastra*, quum linguæ et carminis, tum majestatis et brevitatis exemplar.

SOLDAT, NE BRULE PAS LA MAISON DE PINDARE*.

I.

Est-ce Jupiter en personne qui, secouant sa foudre, s'abandonne au courroux ? Est-ce Capanée qui darde, tendues sur nous, ses torches délirantes, lui dont le bouclier menaçait de ruine¹, et dont, hélas ! le bouclier était prophète ?

Voici la noire fumée qui s'élève dans l'atmosphère ! Voici l'incendie qui fait entendre un craquement immense ! Voici les flammes qui resplendissent, et qui, comme un coursier effarouché, vont dans un instant déployer par la ville

Leur course vagabonde ! Le feu vient d'envahir les maisons ! il serpente çà et là ; et les salles royales où luit l'or, et les temples, seront dévorés par cette hydre aux cent langues fécondes en blessures, —

Par cette hydre dont les bacchanales, ô Bacchus, ont lieu aux portes mêmes de cet édifice ta demeure, d'où jadis Agavé s'élança furieuse, suivie de l'essaim des Ménades, pour aller déchirer les membres du fils qu'elle prenait pour un jeune chevreau., du tremblant Penthée, —

Par cette hydre qui ne fléchirait pas sous le bras d'Hercule, Hercule vint-il, rapide, abandonnant Hébé, secourir et sa Thèbes et ses Thébains, Hercule à qui Lachésis la bienfaisante et l'auguste donna Thèbes pour berceau !

II.

Car c'est bien vous, ô peuple sur qui longtemps régnèrent les Labdacides, oui, c'est bien vous que frappe la calamité du jour ! — C'est bien en ces lieux où l'ordre du Cabire tutélaire te prescrivit de faire halte, noble époux d'Harmonie,

C'est là que la torche désolante exerce sa rage ! — C'est bien aux lieux où, auxiliaires improvisés du fils d'Agénor, vous forçâtes, ô fils du Dragon, les lourdes assises des Cyclopes à surgir, touchant le ciel,

Ou peu s'en faut, de leurs étages, c'est là que chancellent les sommets sur leur tige faiblissante ! — C'est bien aux lieux où tes chants arrachaient les blocs aux entrailles de la mine, et leur ordonnaient de se faire

Tours, leur imprimant un mouvement que réglait la cadence, ô joueur de lyre sublime, ô Amphion, c'est là que les masses rompent leur cohésion et se dissolvent ! — Adraste, ces murailles que sous ta conduite profanait en vain, et en vain

Investissait d'armes le septuple Mars, ce sont elles qui deviennent ici décombres et cendres ! — C'est toi, Dircé¹, qui, gémissante, aspire à noyer sous un cataclysme profond, ce fléau dévastateur....,

Dévastateur de la cité ! — Souhait impuissant ! Bientôt le soc imprimera sa dent sur les toits qu'il s'étonnera d'outrager. Elles se hérissent d'épines, ces places où bruissait la foule du peuple,

Où bouillonna la vie collective. Puis verdoieront des gazons inertes ; puis à leur verdure se mêleront les chardons, les halliers, la ciguë au renom infâme, sur les points mêmes où les herbes de Syrie exhalaient leurs vapeurs

Sur les parvis sacrés en l'honneur du Dieu guide des Parques ; et la vigne sauvage, folâtre coureuse au pied tortu, secouera sa chevelure à l'endroit où le Polémarque combinait une embuscade contre l'ennemi serré de près.

Et c'est l'héritier de Philippe, c'est le roi de Macédoine qui laisse se dérouler à l'aise cette déplorable destinée en sanctionnant tout ce que réclament et Thespies qui ne connaît pas de frein et la débile Platée !

O toi qui, d'un coup de pied de Bucéphale, vas broyer et Mèdes et Parthes, ce n'était pas un vain présage qu'Érostrate, le jour même de ta naissance, décochant dans ses aspirations à la gloire sa flèche de flammes sur Diane.

III.

A la vue de cette ardente haine dont maint rival poursuit la cité qui fit mordre la poussière à Cléombrote au jour du célèbre carnage, quand la force lacédémonienne fut brisée et qu'Athènes prenait sa retraite,

Faut-il rester frappé de stupeur ? Non, non ! à mon sens, ces haines sont l'usage entre frères qui se livrent à la guerre intérieure ; et chaque fois que l'ulcère politique tourne à la gangrène, c'est là le crime que commet l'impiété :..... Elle le commettra toujours !

Mars mérite l'exécration, qui le nie ? Mais il est une divinité plus destructrice que Mars lui-même : . . . c'est la farouche Discorde. C'est peu que ce dieu frémissse en courroux : elle l'éperonne à coups pressés ; elle ajoute de malignes vertus à l'acier ;

Elle arme les mains de soufre changé en projectiles ; elle charge des sucs de Colchos la coupe parjure ; les captifs, elle les torture, car leur sang n'est pas assez pour elle ;

Les pays, elle les ravage, car ce n'est pas assez pour elle d'assourvir, en les pillant, sa soif de l'or. « Que ces crânes », dit-elle, « s'élèvent en pyramides, et qu'on m'en dresse un monument. »

Mais toi, pourquoi ne mets-tu pas opposition à ce que des cœurs hellènes se souillent de semblables fureurs, fureurs dont rougirait le front d'un Xerxès, et dont nul Artapherne ne saurait tirer honneur ?

O toi dont l'âme est si supérieure à de tels conflits !, toi qui ne resteras pas longtemps dans ce coin de terre grecque !, toi qui fais déjà trembler et Suse et Bactres si lointaine et la terre à qui cinq fleuves ont donné la renommée¹ !,

Toi dont la jeunesse jalouse Achille et qui bientôt lui paieras l'hommage funèbre, admirateur du vieillard de Méonie, qui l'initias aux mystères des Muses en buvant aux lèvres mêmes d'Aristote !

C'est ici qu'est l'Hippocrène et qu'est l'Hélicon ! C'est ici que pleurent les chœurs des Muses ! C'est ici que l'Orphée d'Ascre célébrait les *Travaux* et les *Jours* ! C'est ici que Pindare s'enorgueillit de voir sa patrie !

C'est d'ici que, faisant retentir ce cri : « Thèbe au bouclier d'or, Thèbe ma mère² », il prit son vol, aigle impétueux et aux vastes circonvolutions, devers les sables de l'Élide, puis devers la verdoyante Némée et l'Isthme,

Et Pythô, et les palmes triomphales, et les chants de victoire, coupés cependant par des poésies gémissantes³ ; et c'est ici qu'il revint, sagace génie, au milieu de l'encens et du nard émanés de lui-même, poser sa tombe au nid paternel,

Comme cet oiseau dont la cendre se transforme en jeune œuf, dont la tombe se métamorphose en nid, et qui, lorsque la mort s'avoisine au bout de quatorze siècles, dirige ses ailes de pourpre vers les plaines de Saba.

Mais toi, grand poète, tu as été enseveli tout entier ! tes ossements n'ont enfanté nul autre Pindare, nul autre phénix qui, ressuscitant à la vie, ait entrepris le voyage d'On, la ville du soleil⁴ !

IV.

Ce n'est pas en pure perte cependant que je chante. On m'écoute, on m'écoute, ô Muse, quelque peu du moins. Déjà le jeune conquérant

regret d'avoir laissé, bien qu'il ait été triomphé de Thèbes, la scélératesse Orchomène se permettre semblables excès sur Thèbes ;

Et les gémissements que mêlait aux amères lamentations du père d'Hector le héros de Pella, quand la catastrophe désormais était irréparable, lui-même à son tour, baigné de larmes,

Il leur donne carrière ; puis, appelant quelques cavaliers d'élite, en dépit de cette loi où le vainqueur veut voir la loi unique, « Malheur aux vaincus ! », en dépit aussi de tout ce que Platée et Orchomène peuvent opposer de résistance, il s'écrie :

« Allez, que d'un bout à l'autre de l'armée soient portés les ordres, portés les avis que voici. Que les torches s'éloignent de la maison de Pindare ! Postes-y des gardes, Philotas ! C'est un sanctuaire que ce lieu : Minyen, au large ! ;

« Halte, soldat, de quelque pays que tu sois ! — S'il arrive qu'en désobéisse, fût-ce un des Hétères, qu'il n'espère pas l'impunité ! Je hais les sacrilèges : il y va de la vie.

« Puisque Égès et Delphes, puisque Théra et Corinthe, puisque l'Attique, Sparte et Cyrène l'ont vu les enrichir d'une auréole de gloire, ce n'est pas un Thébain que Pindare, c'est — et pour tous les siècles ce sera, — un Hellène dont l'Hellade entière est mère. »

V.

L'ordre s'exécute. Tout est victime du fléau ; au milieu des charbons ardents reste une maison, une seule, sans atteinte : c'est celle que la Muse, cette fée, daigna embellir de sa présence, de son sourire.

Là, pas de marbres, pas d'or, d'ivoire et de poutres tirées de l'Hymette, pas de lambris chargés de peintures.... ; mais voici le clochard, s'il faut en croire le poète, pendait la lyre du poète¹.

De statues, pas davantage ! mais l'artiste nomade eut faim et soif de mouvement en sa vie, et ne dit-il pas un jour : « Ce sont des chants aux pieds de flamme et aux ailes rapides, ce ne sont pas d'immobiles statues que façonne mon art, — je suis poète². »

Le toit n'est pas vaste.... ; mais dans cet intérieur étroit, il chante ; et soudain je crois voir, essaim délicieux, les Hymnes et les Idées se livrer à la danse.

Là, source vive et intarissable, la Mélodie jaillit d'elle-même en masse abondante, en nappes multiples, qui se superposent en étages, avec leur éternel murmure, avec leurs arcs tremblants et colorés, leurs arcs d'Iris.

Là, les Mètres, ductile multitude qu'il tourne et retourne, qu'il étire, qu'il dompte, qu'il torture sur l'impitoyable enclume, de même que l'airain tremblait à l'approche de Charès, les Mètres tremblent à son approche³.

Là, le Rhythme, tour à tour bref ou ample, élabore à l'Harmonie une fois trouvée, l'attitude et la démarche, comme le doigt de Phidias imprime la forme à l'argile et à l'airain.

Puis, ce sont les Nomes qui s'élancent, semblables tantôt au loir tantôt à l'oiseau, — Nome Équestre, Nome Pythien, Nome Droit — et celui qui porte le nom du frère de Pollux, — et celui qui pleura Méduse, privée de la vie⁹.

Puis, ce sont les Modes¹⁰ qui déroulent les perles de leurs sons, comme un paon déroule et les perles et les rubis de ses mille couleurs, — les Modes au nombre de trois, non plus l'un après l'autre, mais ensemble, comme Pasithée et ses sœurs.

Puis, c'est Polymnie, — mais non Polymnie seule, faisant vibrer les cordes, tandis que sa chevelure prend place à l'Olympe: Érato et Euterpe sont près d'elle, l'une à l'ombre vantant les champs, l'autre célébrant l'amour,

Soit que, chaste autant que caressante et lançant de moelleuses œillades, elle voue sa veille aux Parthénies¹¹, soit qu'elle nous montre Évadné devenue furtivement mère, et le frère lame près d'elle sur une couche de violettes¹.

La sévère Clio croise d'histoire le dithyrambe; avec Calliope s'y mêlent l'ampleur et l'héroïsme épiques, avec Melpomène les chants d'éclat du cothurne; Terpsichore en personne dresse le coryphée

A la science des pas et des gestes; Thalie accompagne et file tout l'ensemble de manière à ce que bientôt de l'ode émane le drame; et à côté du chorége qui dirige, est Uranie.

Que dis-je, il me semble même apercevoir Saraswati la brune, venue de l'Inde¹², et le liquide inspirateur jaillir du puits de Mymir, où gît plongé l'œil d'Odin¹³.

VI.

Salut, salut, ô lyriste saint, ô cithare vivante murmure d'Apollon, ô peintre brillant, ardent sculpteur, grâce auquel se dressent là des images si vraies!;

Abeille qui butines du miel sur toutes les fleurs, lèvres qui pompes à toutes les mamelles un lait écumant, main qui cueilles la première des boutons odorants de toutes les vertus!;

Toi qui, si l'on observe tes élans et tes courbes et ta force, sembles un épervier qui vole ou bien un éclair, toi qui, si l'on écoute ta voix au chant suave, rappelles, l'un planant autour des bois profonds,

L'autre glissant sur le lac de Minerve, le cygne et l'iyx¹⁴!; — toi qu'engendra le joueur de flûte de Dindymène, sous les pins aux frais ombrages!; — toi qu'aimèrent et les dieux des hautes sphères et les déesses

(Bien que Proserpine, dit-on, irritée de ce que tu la négligeasses, ait tiré vengeance d'un silence détesté, — la vengeance ne décèle-t-elle pas qu'on aime ? — en ordonnant à la Parque d'abréger pour toi le fil de la vie) !,

Toi qu'affectionnèrent de même les nourrissons des dieux, les mortels qui portèrent le sceptre, ami d'Alexandre, hôte des Alévades, convive de Théron ! ; toi qui fus pour l'altier rejeton de Battus un auxiliaire plus utile,

A l'effet d'écarter de lui l'oubli, que ses vingt-quatre aïeux et le char à quatre chevaux ! ; — toi qui sollicitas la grâce de Démophile et qui voulus voir la barque de l'exilé regagner le port de ses pères¹⁵ ! ; —

Toi qui railleur marquas du fer chaud la Jalousie et la Fraude !, — toi qui proclamas en quel lieu les âmes des justes échappant au sépulcre et divinisées goûtent la félicité, chantant des hymnes¹⁶ au Jupiter supérieur,

Et quelle justice vengeresse pèse sur les coupables ! ; toi qui, voué sans cesse à des investigations de haute tendance, traçais un merveilleux sentier pour aller à la splendeur en déployant dans son luxe le labyrinthe de ton enthousiasme ! ; —

Toi qui, pour avoir loué Athènes, vis tes concitoyens, dans leur morgue stupide, te condamner à l'amende, tandis que le congrès sacré, siégeant au pied de l'OEta, te proclama par décret « en tout pays à population grecque, l'hôte de la Grèce¹⁷ » ! ; —

Toi qui, les tempestes ceintes de laurier, assistais du haut d'un trône de fer, aux cérémonies saintes, sous les voûtes dédiées à Phébus, éblouissant et tel qu'un second Musagète, un Musagète humain !,

Toi que l'ordre de la Pythie en ses brûlantes extases fit participer comme les ministres du culte aux mets et aux viandes sacrées, mais dont la bouche avait à l'avance savouré les sucs délicieux du nectar versé par Pallas en personne !,

Toi dont les vers s'offraient ciselés en lettres d'or sur le marbre au large front des temples, et sont répétés aux échos par le dieu Pan errant au travers des montagnes ! ; —

Toi que fréquemment on regarde comme entraîné par le caprice en dehors de toute règle ainsi qu'à la Bacchante à l'œil farouche, qui traverse les cavernes, et les bois, et l'Hébre, et les cimes glacées, et les plaines que calcine le soleil,

Mais qui, si l'on scrute à fond les réalités, te dirigeant vers un but déterminé par une route à toi connue et dont rien ne te détourne, opères, de courbes en courbes gigantesques, le périple de l'Océan peuplé d'étoiles,

Et te plais à battre de l'aile en ces zones ardues où l'espace diaphane n'a pas une tache, où la voûte d'azur est pure, où triomphe, vierge de tout nuage, le nélumbo des cieux ! ; —

Toi qui planes au-dessus de ces tourmentes cruelles qu'enfante habituellement le voisinage de la terre, et qu'habituellement subit le cœur humain, et qui, pour que notre esquif échappe

A la gueule béante de l'onde sans pudeur, dictes avec la véhémence de la prêtresse que stimulent les coups de Loxias, avec l'accent impérieux de Lycurgue refrénant les passions, et avec la brièveté de Manon¹, dictes, dis-je, pressant tes mots,

Des maximes où s'est incrustée la sainteté doricienne, et qui, dès qu'un cœur viril s'en imprègne, lui donnent la dureté du diamant, cœur inébranlable toi-même, toujours gardant le niveau et ne fléchissant jamais,

Pas plus que ne tombe ou ne tremble la base des colonnes impassibles du Parthénon, pas plus que le roc où vient se briser le flot amer, pas plus que le mont dont la cime neigeuse semble fouler à ses pieds les humbles vapeurs ! —

Toi qui, avec le liquide par excellence² du vieillard de Priène et le miel d'Anaximandre, nous offres à déguster, dans la coupe de la poésie toute ruisselante d'algues-marines, le vin pur d'Empédocle,

Encensoir qu'a pénétré à fond et d'où s'exhale l'amome de la philosophie, anneau de cette chaîne d'or où se sont cristallisés, pour ne pas s'en départir, et le souffle de Pythagore et la parole de Platon,

Et même, au dire de quelques-uns, écho des livres de Moïse et du Prophète, sous les auspices duquel ta lyre popularisait en strophes splendides ce que devait répéter, en termes plus simples, en termes meilleurs, la prose du Christ.

VII.

Ce qu'il y a pour mon cœur d'entraînement et de charme en cette maison qui seule survit à toutes, jamais la cabane de Romulus, jamais la Kaaba ne l'eut aussi majestueux, aussi puissant, — l'une aux yeux des descendants d'Énée, — l'autre aux yeux des Arabes.

Ainsi que les dieux et les autels, le Génie, ce spectacle nous l'apprend, le Génie renferme en soi du divin. — La royauté vous inspire admiration et respect ? Eh bien, il est Auguste, il faut le saluer Auguste, celui qui porte la tiare du Génie ! —

Un jour Dédale traversa les airs ? Eh bien, l'aile du Génie s'élance plus rapide encore. — Vous restez émerveillé à l'aspect de Neptune aplanissant d'un froncement de sourcil la mer que menace son trident ?

Eh bien, dites, vous qui êtes là, est-ce que le Génie n'a pas aussi son trident ? Est-ce que le *quos ego* lui fait défaut, quand sa harpe se rit des tempêtes, ramène les étoiles au ciel et remplace les nuages par la sérénité ?

Ainsi qu'Hélène, le roi des rois, Pindare gourmande et arrête le flot envahisseur : « Tu t'empareras de l'espace, aveugle Force,..... jusqu'à ce qu'il soit permis à toi.....: mais passer plus loin, je te le défends. »

Est-il, sous la voûte éthérée, splendeur qui ne fasse naufrage? les langues ont disparu, les dieux s'en vont, les trônes descendent la pente! Le Génie conserve vivace sa renommée, — le Génie seul.

M. de Gournay continue le récit de son voyage en Morée.

Aspect de la baie de Navarin au lever du jour. — Débarquement. — Départ pour le quartier-général de Modon, l'ancienne Méthone.

C'était un vrai ciel de mercredi des cendres, que celui qui s'étendait au-dessus de la baie de Navarin, le lendemain de notre arrivée; de gros nuages noirs présageant des torrents de pluie, y bouillaient péle-mêle, et la mer, reflétant cette sombre coupole, semblait aussi avoir revêtu les livrées de la pénitence. Je me disposai néanmoins à me rendre à terre, ex-sybarite que j'étais, et à aller porter, au général commandant en chef, le paquet de dépêches que le ministre de la guerre, mon proche parent, m'avait chargé de lui remettre. Cette petite mission particulière devait, au besoin, me procurer protection et secours; mais je me hâte d'ajouter que, ne voulant pas m'isoler de mes compagnons de voyage, je négligeai de recueillir les avantages que m'assurait cette ambassade au petit pied. On concevra que je me sois applaudi, dans la suite, de m'être tenu sur la réserve vis-à-vis de M. le maréchal Maison, et je m'estimai bien heureux, en 1836, d'avoir refusé de m'asseoir fraternellement, en Morée, à la table de ce dernier. L'on devient, en quelque sorte, solitaire de ses hôtes, et la vue du maréchal, chevauchant près de la voiture qui entraînait en exil le vieux roi triomphateur qui venait de lui conférer le bâton fleur-de-lys, m'eût causé plus tard un poignant regret qui aurait à jamais pesé sur mon cœur. Je rends donc grâce au ciel d'avoir mangé sobrement, et seulement pour la convenance, le pain d'un de ces trois commissaires qui ont accepté d'occuper, dans l'histoire, la place que je viens de désigner.

Je m'apprêtais, ai-je dit, en dépit du temps, à remplir ma mission ; mais avant de mettre le pied sur le rivage et de dire un adieu définitif, chose douteuse, à notre élégante *Cybèle*, il importe de jeter un coup d'œil observateur sur la baie, que je n'ai fait qu'entrevoir à travers les ombres du soir et le feu des canons et de mon enthousiasme. Mes sens, plus rassés, me permettent de voir et de décrire, et tandis qu'on prépare la barque qui va nous déposer sur la terre de Pelops, je vais tracer une rapide esquisse de ces lieux célèbres et de leur histoire.

Tout Paris a vu au Diorama le merveilleux tableau du combat de Navarin, que le pinceau de M. Langlois a rendu avec une si effrayante énergie ; je risque donc de jouer le rôle de rabâcheur, en remettant sous les yeux de plusieurs d'entre vous un portrait de la fameuse baie ; néanmoins, comme le tableau en question n'en reproduit que les lignes brisées, à cause des explosions des navires et des nuages de fumée qui obscurcissent la formidable lice, je crois pouvoir intéresser encore par la description que je vais entreprendre.

A son entrée, la baie de Navarin, rétrécie en forme de goulot, offre à peine un espace suffisant pour l'arrivée de front de trois navires de haut bord. Cette espèce de détroit, formé, d'une part, par la pointe rocailleuse et déchirée de l'île de Sphactérie, et d'une autre, par le cap mamelonné, sur la pente duquel la petite ville de Navarin est assise, n'a pas plus d'un tiers d'encablure de long : la baie s'ouvre alors tout à coup en forme de large ellipse, débordant à main droite dans les terres, où elle forme un petit port particulier, et retenue à gauche par le rempart à pic de l'île de Sphactérie balançant successivement trois rocs parallèles, formant un môle coupé d'une double et profonde échancrure : ces trois crêtes, nues et sanglantes, s'abaissent au fond de la baie, devant un promontoire conique couronné d'un vieux château en ruines. Entre ce promontoire et l'île, s'ouvre la petite passe accessible seulement aux barques de pêcheurs ; nous l'avons signalée de la haute mer. Le fond de la baie présente une plage peu mouvementée, n'était le mont Pila, qui dresse dans le lointain sa pyramide exacte, et commande une sorte d'attention poétique. Maintenant, revenant sur la droite, l'œil rencontre plusieurs

plans de montagnes pelées et grisâtres, imitant, à distance, les miroitements du plumage des pigeons, et s'étageant l'une au-dessus de l'autre, avec une grâce de contours qui fait oublier leur criante nudité.

Mouillés près du petit havre qui s'ouvre de ce côté, en arrière-plan de la citadelle de Navarin, j'écoute avec une joie mélancolique les sifflements du vent qui chante dans la mâture avec accompagnement de vagues, et, mes notes à la main, j'exhume l'histoire funèbre de ces bords, qu'un rayon de la gloire d'Homère traverse. Je suis ce rayon qui me conduit au promontoire que je vois culminer au fond de la baie : j'ai le vieux Navarin sous mes yeux, le vieux Navarin, patrimoine d'abord, du moins on le présume, du fils de Nélée ; puis fief, à plusieurs milliers d'années de là, de haut et puissant seigneur Nicolas de Saint-Omer, l'un de ces illustres aventuriers français dont parle la chronique de Morée, et qui, sur la route du Saint-Sépulcre, se laissaient tenter par les biens de la terre ; ces biens, pour lesquels le jeune Télémaque montre un si candide attachement, lorsqu'il répond à l'insolent Antinoüs : « Crois-tu donc qu'il soit si malheureux de régner ? Un mortel, dès qu'il est roi, l'opulence est dans sa maison ; il est » entouré du respect et des hommages des mortels (1) » Propos de jeune homme, que l'Histoire souligne tristement avec son burin trempé de sang royal.

L'île de Sphactérie m'apporte, à son tour, son tribut historique ; il fait frissonner. Sur ces trois roches vives, perpendiculaires du côté de la baie et coupées en talus rapides du côté de la pleine mer, je vois la famine exercer trois fois d'une manière mémorable ses ravages. D'abord, dans la guerre contre Pylos, entre les Athéniens et les Lacédémoniens, je vois une troupe de ces derniers subissant pendant soixante-dix jours, comme le marque Thucydide, toutes les horreurs du besoin. La faim livre cette malheureuse phalange à l'armée Athénienne, qui bloque étroitement, retranchée dans Pylos, sous le commandement de Démosthènes, l'île de Sphactérie. La même île nous présente un spectacle encore plus épouvantable en 1770, à l'époque de la malheureuse entreprise de l'amant de Ca-

(1) *Odyssée*, chant I^{er}.

therine, du comte Orloff : ce héros de bouclier, qui se croyait fait pour porter la couronne de Grèce, et qui s'évanouit à Echesmé, à la vue de l'incendie des vaisseaux Turcs, s'est renfermé, en désespoir de cause, dans la place du nouveau Navarin, que la flotte turque, arrivant à toutes voiles, va bientôt étreindre : une partie de la population grecque, composée de femmes, d'enfants, de vieillards, accourus avec confiance sur les pas de leur prétendu défenseur, frappe avec désespoir aux portes de la forteresse, et ces infortunés, tendant les mains aux Russes, qui les regardent impassibles du haut des remparts, demandent à grands cris qu'on les reçoive dans les murs de Navarin. « Vous nous avez promis de nous affranchir, s'écrient-ils, nous ne vous demandons aujourd'hui qu'un asile (1) » Inutiles clameurs ! les portes de la citadelle demeurent closes, et voilà les Turcs qui approchent. Alors, on vit cette multitude, au nombre de plusieurs milliers, se précipiter éperdue vers le rivage pour s'y jeter dans de frêles embarcations, et gagner l'île fatale, l'île de Sphactérie. Surchargées de monde, plusieurs de ces barques coulent à fond ; les autres atteignent le tragique refuge, et ces trois rocs de l'île, semblables à trois dents d'une sole gigantesque, furent en un instant couverts de cinq mille victimes, exposées là aux intempéries de l'air, sans eau et sans vivres, et voyant flotter au-dessous d'elles, sur les eaux de la baie, les cadavres de leurs parents et de leurs amis.

Mais pourquoi l'impartiale Histoire est-elle obligée de égarer un autre drame sur cette funèbre Sphactérie, trône de la famine ? Pourquoi la sainte Iliade de la régénération de la Grèce est-elle ternie d'un fait odieux, qui vient encore enrichir le répertoire tragique de cette scène où Melpomène semble se complaire ? L'heure de la délivrance a enfin sonné pour les malheureux Hellènes : vainqueurs sur tous les points, ils s'établissent à leur tour la place de Navarin, occupée par une garnison turque aux abois. Pressés par les horreurs de la famine, ceux-ci consentent à capituler avec les honneurs de la guerre ; mais ils ne veulent se rendre qu'au prince Ipsikow,

(1) Introduction d'Alphonse Rabbe aux *Mémoires du colonel Reybaud*.

dent la bonne foi leur est connue : deux aides de camp du prince, *M. Tipaldi* et le brave philhellène *Rileste*, sont envoyés aux capitaines qui forment le blocus, pour s'entendre avec eux au sujet de la capitulation ; mais ces deux agents, ne renoutrant que des intentions suspectes de la part des chefs qui commandent une milice irrégulière, se refusaient à faire intervenir, dans le traité, le nom et l'autorité du prince ; ils partent déçus. Mais le drame touche à sa fin ; les Musulmans, décimés par la famine, se décident à capituler avec qui les voudra recevoir ; ils se livrent donc aux mains de ces capitaines, chefs de hordes indisciplinées : de trompeuses promesses leur sont faites, celle entre autres de les transporter en Asie, et quand, se reposant sur la sainteté des traités, ils ont ouvert les portes de la citadelle, ils voient s'élancer sur eux, le fer à la main, d'impitoyables ennemis, dont la rage leur montre leur perte assurée. La majeure partie de ces malheureux fut massacrée ; le reste fut abandonné, par un raffinement de cruauté, sur l'île étranglée de Sphactérie, toujours prête à boire les pleurs et le sang des hommes, et d'où l'on croit entendre partir ces paroles du poète :

« Fortuna sava late negotio. »

La fortune se plaît dans des retours cruels !

Comme l'histoire de l'île est liée étroitement à celle du nouveau Navarin, et qu'en parlant de l'une j'ai été obligé de parler de l'autre, ma tâche de modeste historien est accomplie, et je vais retourner à mes préoccupations d'artiste voyageur et de poète. Je ne puis, toutefois, passer sous silence l'origine d'*Eski-Navarin*, c'est-à-dire du nouveau Navarin. Cette forteresse fut construite en l'année 1685, par les Vénitiens, dominateurs alors de la Morée ; les Turcs s'en rendirent maîtres ensuite, et le trop célèbre comte Orloff s'en empara en 1770. Nous avons vu comment il en fut expulsé par les Turcs, et nous savons comment, tombée en 1821 aux mains des Grecs, si souvent victimes de la félonie Musulmane, elle vit la gloire des descendants de Philopomen souillée par un indigne manque de foi : Ibrahim, cet aimable prince si vanté, s'en venge bientôt par des atrocités qui soulèvent l'indignation de l'Europe

entière, et le combat de Navarin vient, à son tour, faire justice des infamies des Turcs, qui sont délogés de cette place, sous le feu de laquelle notre pavillon blanc se couvrit de gloire.

Et maintenant, asseyons nous dans la barque qui va conduire, avant de les déposer à terre, les chefs de la commission scientifique à bord du vaisseau *le Conquérant*. Ils vont offrir leurs hommages au commandant de la station navale, et je suis des leurs ; car moi aussi, il faut que j'aie saluer le héros de Navarin, à qui j'apporte une lettre de son frère. Nous nous connaissons déjà, et dans un premier voyage d'Orient, où j'ai vu poindre cette haute fortune de mer, j'ai eu l'honneur de m'asseoir à la table de M. le capitaine de vaisseau de Rigny, en vue des collines d'où l'on venait d'extraire la saisissante Vénus de Milo.

Au même moment où notre barque se détachait des flancs de la *Cybèle* pour traverser la foule de navires qui encombraient la baie, une autre embarcation étincelante d'or et remplie d'un nombreux état major en grande tenue, filait à notre arrière, semblant prendre la même direction que nous. Le capitaine de la *Cybèle*, qui s'était joint à nous, reconnut l'amiral dans le brillant esquif, et il s'apprêtait, par un ordre donné d'une voix brève et sonore, à céder le pas au glorieux chef d'escadre, lorsqu'un geste de celui-ci, fait d'une manière toute royale, lui ordonna de poursuivre sa route. Nous atteignîmes bientôt le flanc de la colossale nef, dont la triple ligne de sabords blancs tranchait comme une énergique proclamation de guerre sur le fond noir de la membrure. Nous pûmes nous figurer un instant, en arrivant sur le pont géant, que nos minces personnes étaient l'objet d'une réception princière. Cette vaste esplanade, ce forum, où croissaient trois arbres monstres, entourés de distance en distance de cercles de fer destinés à assurer leurs troncs contre les secousses de la tempête, était couvert des quinze cents hommes d'équipage qui formaient le peuple de cet état naval. Rangés en bel ordre, les matelots, les soldats de marine et les officiers de service attendaient, dans un respectueux silence, l'arrivée de l'amiral.

Un coup de sifflet ne tarda pas à se faire entendre, et nous vîmes apparaître, sur le seuil de l'échelle, une tête qui se

courbait sous la basse ouverture qui donnait accès sur le pont du navire. Cette tête, relevée aussitôt, nous présenta le visage du héros de Navarin, que moi seul, parmi les quatre visiteurs de la *Cybèle*, connaissais. Les soldats de marine présentèrent les armes, et l'amiral, traversant rapidement leur haie avec un grand dédain de l'étiquette, ou véritable, ou bien joué, atteignit, en un clin d'œil, le gaillard d'arrière et les parois de la dunette, où il disparut sous une portière de pourpre. On vint bientôt annoncer aux trois chefs de la commission scientifique de Morée, que l'amiral était prêt à les recevoir. Je n'entrai point avec eux, car je désirais renouer connaissance avec M. de Rigny, qui m'avait comblé de bontés dans mon premier voyage dans le Levant, et la lettre de recommandation, d'ailleurs, que j'avais à lui remettre, motivait cet individualisme.

Demeuré seul sur le gaillard d'arrière, je repaissais mes yeux de l'incomparable poésie qu'offre l'aspect d'un trois ponts, et je me demandais, à la vue de ce lutteur de l'Océan, si je n'avais pas manqué ma véritable vocation, lorsqu'un autre coup de sifflet perça l'air.

L'équipage du *Conquérant* se remit sous les armes : à travers la haie de soldats de marine, qui venait de se former comme par enchantement, apparut, avec sa haute stature, sa beauté mâle et son cordial sourire, le noble contre-amiral de Rosamel, cet excellent ami dont la haute position dans la marine s'était faite aussi, et avait crû, en quelque sorte, sous mes yeux et sous le canon de Barcelone. Il m'atteignit de son regard parmi la foule, poussa une joyeuse exclamation, et, rompant la haie de soldats, il daigna venir à ma rencontre, sa main d'Hercule tendue vers la mienne. Jamais plus affectueuses paroles d'un plus noble cœur ne résonnèrent à l'oreille du mien, et, sur son désir, je promis au contre-amiral que, si j'étais atteint de la terrible fièvre de Morée, j'irais, comme je l'avais fait un jour, près des côtes d'Espagne, à bord de sa frégate la *Marie-Thérèse*, me faire traiter, et guérir à bord du vaisseau le *Trident*, qu'il commandait en ce moment près du rivage de la Grèce.

Ce fut bientôt à mon tour d'entrer chez l'amiral ; son accueil gracieux fut entremêlé d'un air de grandeur que je me

rappelais fort bien, et si je parle de cette entrevue, c'est uniquement pour me donner le plaisir d'esquisser un portrait d'une de nos célébrités contemporaines. Homme de petite taille, fort et trapu, M. de Rigny retrouvait, dans le port élevé de sa tête, une dignité que ne comportait pas sa tournure : j'en ai jamais vu un regard ni un nez exprimant plus la finesse, et l'on concevait parfaitement que les Grecs, qui avaient ressenti les bienfaits et les contrariétés de son habileté diplomatique, lui eussent appliqué le surnom de *Renard* : son esprit et sa figure réclamaient un pareil titre. Plein d'urbanité et de grâce pour ceux qui lui paraissaient dignes d'un semblable accueil, mais froid et contenu vis-à-vis du vulgaire, il se renfermait généralement dans un maintien qui repoussait à l'avance toute familiarité. Son sourire était d'une malice parfaite, et sa conversation facile, devenue charmante dans l'abandon d'un festin, montrait, au besoin, l'homme de cour enveloppé, parfois et par calcul, de la rudesse feinte et apprise de l'homme de mer. En tout, M. de Rigny offrait un assemblage remarquable, et le diplomate ne nuisait en rien chez lui au marin ; le coup d'œil qu'il montra, et les habiles dispositions qu'il prit durant le formidable combat de Navarin, l'ont à jamais immortalisé : cependant, il faut bien le dire, le diplomate l'emportait encore chez lui sur l'homme de mer ; l'un brillait en permanence, l'autre ne se retrouvait qu'aux grandes et solennelles occasions. Chef d'un cabinet, M. de Rigny se fût trouvé sur son véritable terrain... j'aurais dû dire sur son véritable élément, car dans ce poste, du moins, il n'eût pas été atteint de ces importunes migraines qui venaient à chaque gros temps, assurément-on, égayer tout bas l'équipage ; migraines siégeant ailleurs qu'à la tête, et qui impatientaient cruellement, à ce qu'il paraît, le courageux amiral. Qui osera, après cela, se moquer du pauvre passager qui tombe sous l'aiguillon éméché de Neptune... ? O mal de mer, nous t'avouons !

Ces lignes écrites devant les tombes de ces deux potentats de la mer, dont je viens d'évoquer les ombres, m'avertissent que j'ai dépassé mon midi, et que mon humble barque s'enfuit sous les ombres du couchant... Combien n'ai-je pas vu déjà sombrer de ces vaisseaux de haut bord, qui excitaient la convoltise ! Combien de jeunes et de vieilles nefs ont disparu à nos

yeux, laissant dans mon souvenir le poignant vers d'Horace :

Mixta senum ac juvenum densantur funera !

Quittons le *Conquérant*, et redescendons dans le canot de la *Cybèle*, qui va nous déposer cette fois, après vingt-deux jours de traversée, c'est-à-dire de roulis et de tangage, sur la terre ferme. Nous esquivons la forêt de navires qu'offre la baie, et nous nous enfonçons dans le havre qui s'ouvre en arrière de Navarin. Nous débarquons sur une jetée en planches mal jointes et à demi pourries, et nous prenons possession, au nom de la science et des arts, de la patrie des Thucydide et des Phidias. Quelques naturels mêlés à des officiers français, groupe composé de visages tristes et sombres, occupent ce minable débarcadère ; les uns pleurent sur une patrie en ruines, les autres repassent tristement dans leur esprit les joies de la patrie absente et les dangers sans gloire qui les attendent sur ce rivage empesté. Nous sommes plus heureux, et si nous succombons ici, nos tombes seront environnées de quelque honneur.

Nous fendons cette presse de Grecs et de Français, ressemblant assez, par le maintien de ceux qui la composent, à ce triste essaim d'ombres évoqué par Ulysse sur la rive infernale, et nous tombons sur la place d'un singulier marché, établi dans l'anfractuosité des collines pierreuses qui pendent dans la baie. Accroupies dans la fange, des femmes grecques, au visage hâve et plein de style, tiennent étalés devant elle des chapelets de figues sèches, de petits tas d'herbes, quelques humbles monceaux de limons ou d'oranges, et des bouquets de fleurs éclatantes récoltées sur le versant des montagnes. Vêtues de misérables vêtements de toile, comme les naturels que nous venons de coudoyer sur la jetée, et dont la calotte rouge seule désignait l'origine, ces femmes ne doivent qu'au lambeau de voile qui s'épanche sur leurs joues flétries, une apparence de costume ; mais n'importe ; plus d'une de ces vendeuses rappelle, et par ses nobles traits, et par son teint basané, ces madones byzantines que leur bistreuse couleur et leurs formes amaigrées n'empêchent pas d'être belles. Parmi les richesses de ce champ de foire, où nous ne débattons pas la question du li-

bre échange, apparaissent quelques groupes de mulets et de chevaux de petite taille, que d'impitoyables crieurs proposent aux débarqués. Nous faisons prix avec un de ces loueurs, et nous nous installons, avec toute la grâce du colosse de Rhodes, sur les larges bâts qui oppriment nos pauvres bêtes, et menacent de nous écarteler. De larges étriers arabes, dont le maladroit cavalier risque à chaque mauvais pas de couper les jambes de sa monture, surtout si son allure est un peu vive, tombent au bout de deux cordes des deux côtés de cette selle tartare, et offrent, à nos pieds, le plus complaisant appui. Nous avons enfourché tous les quatre, au grand divertissement des pauvres Grecs, nos chétives haridelles, et nous nous élançons à la conquête du Péloponèse.

Un chemin tortueux frayé sur le dos de la colline, au bas de laquelle nous venons d'escalader nos selles, nous voit bientôt défilér de la manière la plus héroïque. Nous laissons derrière nous la vaste baie de Navarin, et, sur la droite, nous aperçûmes aussitôt le chemin qui conduit à la citadelle du même nom. L'aspect de la pittoresque entrée de cette forteresse ranima un peu nos esprits, que consternaient les premiers abords de ce pays sauvage et ravagé; en effet, les traces récentes du passage d'Ibrahim se montraient déjà de toutes parts, mêlées à des ruines plus anciennes. Ici, c'était un aqueduc rompu; là, les tas de décombres d'une maison écroulée : désolant spectacle, mais moins triste peut-être encore que ne l'était la vue de ces baraques en planches que l'on voyait disséminées çà et là sur les roches grises, et qui, sous la pompeuse dénomination de *Café du Lion-d'Or*, d'*Europe*, ou d'*Asie*, attiraient nos malheureux soldats vers les plus ignobles autels de Bacchus et repaires détestables où la débauche prétendait guérir la tristesse, et où nos infortunés conscrits, venant chercher dans un vin frelaté les oublis du Lélhé, prenaient les germes de la fièvre. Voici que nous atteignons la crête de la colline; la rade de Navarin, gigantesque piscine où les murènes ont dû trouver une si large pâture, brille au loin, sous nos pieds, d'un éclat funèbre, semblable à celui que jetterait un lac de plomb fondu; le ciel, débordant de nuages, laisse échapper les premières gouttes d'une horde aversée qui menace, et au même moment, apparaît à nos yeux, dans toute sa hideur, la saignante

misère de la pauvre Grèce. Où trouver des paroles pour peindre le tableau qui s'offrit à nos regards dans les rives crevas-sées et rocaillieuses de ce profond lit de torrent qui se creuse subitement à notre droite, et qui recèle, dans ses noires cavernes, de pâles fantômes de tout âge!... Là vivaient à peine vêtus, sur la roche nue et humide, et parmi l'épaisse fumée de feux de broussailles, des femmes, des enfants, des vieillards, des défenseurs même de cette terre héroïque, qui se repaissaient, pour toute nourriture, d'herbes sauvages, et, faut-il le dire, des jeunes pousses des chardons !

Un antiquaire pur sang se fût réjoui, peut-être, à cette vue; car il eût cru se trouver en présence de ces peuplades antiques, connues sous le nom de Léléges, et qui, aux premiers jours de la Grèce, erraient, sans abri, sans culture et sans lois, parmi les solitudes enchantées du Péloponèse, en attendant qu'elles se fondissent en un seul peuple, issu en quelque sorte de Jupiter lui-même (1), et célèbre à jamais dans l'Histoire, sous le nom aussi révéré que détesté de Spartiates : oui, un fanatique antiquaire eût pu, je le répète, éprouver une involontaire joie à la vue de ces cavernes enfumées où la vie des premiers âges semblait se reproduire... Pour moi, je sentais mon cœur se briser devant cette misère ! et le printemps de la Grèce souriait à l'entour de son plus beau sourire, diaprant les roches grises et la robe de pénitent de cette terre de fer, à demi voilée sous une herbe courte et fine, d'un semé d'iris, de pervenches, d'orchis et d'anémones aux plus vives couleurs ! Ainsi, toujours la même dérision s'asseyait sur le sépulcre de l'homme; et le printemps jette avec la même indifférence ses guirlandes de fleurs et ses lueurs joyeuses sur la fosse inconnue, et sur le champ de bataille de Marathon...

Notre arrivée au quartier général ne s'annonçait pas, comme on le voit, d'une manière bien réjouissante ; le souvenir de ma famille et de mes amis, celui de la capitale et des nobles joies que j'y avais laissées, vinrent me mordre le cœur, et des pleurs montèrent involontairement à mes yeux. J'éprouvai enfin quelque chose de la déception et du désespoir dont sont accablés ces colons de la Californie, qui, à leur arrivée dans

(1) Origine des Lacédémoniens. Voir *Pausanias*, livre III.

l'Eldorado des mines, s'y voient face à face avec la guerre, la famine, et un ingrat travail.

Cependant l'orage éclate, et nous voici chevauchant à travers une pluie battante mais chaude heureusement, et sous l'influence bienfaisante de laquelle il semblait voir poindre, à vue d'œil, les fleurs et la verdure. En ce moment, parut le premier fragment de ces mille débris de routes vénitiennes qui courent de toutes parts, tantôt sur la cime des monts, et tantôt au sein des précipices, sur le sol tourmenté de la Morée : bientôt, interrompu comme un de ces récits dont un narrateur insensé ne sait plus retrouver le fil, il nous abandonne sur des hauteurs toutes émaillées de fleurs éclatantes, dont quelques buissons de lentisques au feuillage crépu et noirâtre font rejaillir la pourpre, l'azur, le violet ou le blanc mat. Alors se déploie à nos regards la plaine de Modon, à l'aspect élégiaque : point d'habitations, point d'arbres ; un uniforme tapis de verdure brodé de mille anémones, et, dans le vide de cette vallée qui court jusqu'à un golfe d'azur, si l'un arbre, un seul arbre, comme le passereau de l'Écriture : sous cet unique ombrage, une tente où *la bonne bière de Lyon*, à défaut d'hypocras, est offerte par un cabaretier hâbleur au voyageur, ou à l'estafette traversant de temps en temps ce désert. Autour de la tente, de larges souches d'oliviers brûlées à ras de terre, et des débris de casaques orientales et de babouches pourrissant sous les rameaux blanc de lait de longues tiges d'asphodèle, plante des tombeaux, qui en cachaient presque les hideuses dépouilles !

A quelques pas de là (qu'on me pardonne ce triste et minutieux itinéraire, qui ne sera que trop souvent rempli de cette sombre couleur locale), un petit monument, portant un cachet de vénérable vétusté, surgit dans un repli du terrain, d'où il semblait lever fièrement la tête. C'était une chapelle byzantine, avec son campanile à double arcade, campanile vidé de ses deux cloches : on eût dit voir un âme déshéritée de la prière et de l'espérance, languissante et mourante sur les ruines de ses croyances !

De distance en distance apparaissent les lignes en pierres sèches de camps en ruines, suite de petites cases où s'est vautré le sanglier égyptien ; puis, voilà que le golfe de Modon,

barré à l'horizon par deux îles, accole sa large turquoise à l'émeraude de la vallée.

Parvenus enfin sur les bords d'un ruisseau limpide qu'ombragent des touffes de myrthes, de lauriers-rose, et d'ébéniers aux grappes d'or, nous saisissons la silhouette du rivage, et bientôt un dernier tableau de ruines arrête à gauche nos regards qui ont entrevu sur la droite les remparts de Modon, d'où s'élance la flèche d'un minaret; c'est le faubourg de Modon, bouleversé comme par un tremblement de terre, qui est cause de la stupeur qui se peint sur nos visages.

Voyez : au milieu de cette confusion de débris, où l'œil a peine à saisir les rudiments d'une habitation humaine, des orangers, l'arbre du luxe et des fêtes et l'ornement des pays du soleil, tordent, écorchés par les balles ou par les dents des chevaux, leurs rameaux flétris et sans feuillage..... Devant ces ruines, un long parallélogramme de terre fraîchement labouré, nous montre le cimetière que pourvoit largement, depuis son arrivée, la garnison française; et, près de nous, dans un champ de mauves géantes, dont les ondes montent au-dessus de leurs genoux, naviguent, avec une majesté stupide, deux hauts dromadaires, qui allongent leurs cols fauves au-dessus de ces flots de verdure. Ces deux animaux ont été achetés à Ibrahim par M. le général en chef, qui s'en sert dans ses excursions; et ils sont là pour orientaliser merveilleusement la scène, et reporter l'esprit vers d'autres bords : était-ce en effet la Grèce, ou la patrie de Jérémie, qui s'offrait en ce moment à nos regards.....? Nul doute, ce paysage était bien réellement biblique, et le cri navrant du prophète : *semitas meas subvertit, posuit me desolatam*, sortait de toutes les ruines environnantes.

L'averse printanière qui nous avait accueillis à nos premiers pas sur la terre de Grèce (c'était un avant-goût des douceurs qui nous y attendaient), avait, fort heureusement, cessé, et fait place au plus radieux soleil. Nous rendîmes grâce au divin fils de Latone, dont les traits bénis nous arrachaient très-probablement aux griffes de la pleurésie, nom d'une euphonie toute charmante, mais qui sonne pourtant mal à mon oreille, et ne m'ôte rien de la difformité du monstre qui le porte. Mais poursuivons. Nous avons laissé sur la gauche les cubes dé-

chirés des maisons du faubourg, et, tournant à droite, au pied de la chaîne de collines qui va, se sublimant, jusqu'à la pointe du mont Saint-Elle, dont le nom vient encore dérouter vos imaginations classiques et mettre en fuite pans, dryades et hamadryades, nous nous trouvons en face de l'entrée principale de Modon, dont un large fossé nous sépare. Un pont en planches, formant l'S, y conduit : une double enceinte, en bon état, protège cette place, qui drape sa misère dans ce manteau d'honneur. Le lion de Saint-Marc, sculpté grossièrement dans une large plaque de marbre blanc, est incrusté dans le mur extérieur, et ressemble, là, à une page arrachée d'une autre sublime histoire, qui va s'effaçant de jour en jour, sur les flots de l'Adriatique. Pauvre lion décrépiti ! il y a longtemps que tes ongles et tes ailes, admirable personnification de ta valeur et de ton habileté navales, sont rognées, et, de toutes les merveilles auxquelles tu as présidé, il ne te reste plus que tes régates, triste compensation pour cette souveraineté de la mer que tu as perdue et que ta griffe est impuissante à ressaisir ! Je te salue néanmoins, premier débris solennel du passé que mes yeux contemplent sur ce rivage foulé par tant de nations éteintes ; je te salue, comme mon noble introducteur dans ces nécropoles où je vais bientôt porter mes pas d'antiquaire !

Au moment où nous traversons le pont tortueux de Modon, un cavalier, suivi d'une estafette, débouchait de la porte du rempart, se dirigeant au grand trot du côté de Navarin ; l'un de nous le reconnut et le salua. C'était le fils du maréchal Soult, noble et beau cavalier qui apportait là, dans sa personne, d'autres souvenirs de ruines et de gloire éclipsee.

Nous circulâmes un instant entre les deux murs élevés qui ençoignent la place, couloir de guerre qui était gardé de distance en distance par des factionnaires français, dont la vue nous fortifia comme une image vivante de la patrie ; plus avant, dans le chemin de ronde, quelques soldats, réunis dans un poste étroit, chantaient en chœur, mais sans élan, une chanson patriotique, qu'ils transformaient, par leur manière de la dire, en une vraie myriologie : ces refrains de gloire énervés s'harmonisaient avec les réflexions accablantes que m'inspiraient ces ruines d'empires.

A l'issue du chemin de ronde, s'ouvrit la place oblongue

de Modon, arpentée çà et là par des officiers français marchant seuls ou par petites bandes. A voir le port de tête de ces promeneurs, à considérer leurs pas lents et cadencés, on ne pouvait douter qu'ils ne fussent en proie, la plupart, à cette suprême tristesse de l'âme qu'on nomme nostalgie. Maintenant, quel était l'aspect de cette place ? il faut le dire : fermée à ses deux bouts, ainsi qu'un étroit stade, par deux murailles dont l'une, élevée, regardait la plaine, et l'autre, basse, formait parapet au-dessus de la pleine mer, elle prenait tout son caractère de deux monuments seulement : le premier était une colonne de granit rose, surmontée d'un riche chapiteau de marbre blanc au travail byzantin ; et le second, une arcade mauresque, qui découpait de sa profonde accolade le mur d'une espèce de prison, qui fermait aussi la place dans toute sa longueur sur la droite, en face de l'unique rue de Modon : je dis une espèce de prison, car les rares fenêtres qui étaient percées dans ce long bâtiment étaient munies de grilles ou plutôt de treillis de bois peints et dorés, à la façon de ces cages antiques où les oiseaux dépérissaient au milieu de la pourpre, de l'or et de l'azur. Quant à la colonne de granit rose, elle occupait le milieu de la place, et se dressait là comme une énigme historique, bas-empire par la tête et égyptienne par le corps : d'un incarnat suave et tendre, elle pouvait représenter l'éternelle jeunesse de la Poésie, assise, souriante, sur des tombeaux et des décombres.

En effet, en dehors de cette place, la ville entière n'offrait qu'un amas difforme de chétives maisons, la plupart ruinées. On en réparait quelques-unes à la hâte pour le service de l'armée, et nous pûmes nous convaincre tout de suite que nous trouverions très-difficilement trois gîtes pour les trois sections de la commission de Morée. Nous allâmes immédiatement nous informer, auprès de M. le général Durieux, chef d'état-major, des moyens que nous aurions à prendre pour nous procurer un abri. Le ministre de la guerre avait donné des ordres, ainsi que je l'ai dit en partant de Paris, pour que nos logements et notre subsistance fussent assurés au quartier général, et nous fûmes accueillis par le général avec une distinction et une cordialité parfaites. Il se rappelait sans doute qu'il avait vu jadis, dans les champs de l'Egypte, une sembla-

ble commission recueillir, à la suite d'une autre armée française victorieuse, de précieux documents pour la science. Des ordres furent donnés à l'instant pour que l'on cherchât les trois maisons dont nous avions besoin, et au bout de quelques moments d'attente chez le général, un officier d'ordonnance vint annoncer qu'on avait trouvé ce qu'il nous fallait. Seulement, ces trois maisons étaient dans le plus pitoyable état, et elles exigeaient quelques réparations préalables.

Il fallut donc nous résigner à attendre quelques jours encore à bord de la *Cybèle* notre délivrance, et renoncer à la satisfaction de rompre avec cette vie de bord, qui comprimait et éteignait nos intelligences. Nous nous dédommageâmes de ce contre-temps en dinant avec ce bon général Durieux, que nous devons rencontrer plus tard au milieu de nos glorieuses fouilles d'Olympie, et dont la belle face militaire rayonnait de bonté et de franchise.

Au sortir de table, le général nous offrit de nous présenter à M. le général en chef; nous acceptâmes, et, reprenant la petite rue sombre, étroite et délavée (c'était la rue de Rivoli de Modon) qui nous avait amenés chez le chef d'état-major de l'armée, nous nous retrouvâmes sur la place que je viens de décrire. M. le général Maison logeait sur cette place, dans ce grand bâtiment à aspect pénitencier dont j'ai parlé, et auquel servait d'entrée, comme on se le rappelle, une large arcade mauresque.

Nous passâmes sous l'ombre épaisse de cette porte orientale, cherchant des yeux si nous ne rencontrerions pas quelque hideux trophée, et nous heurtâmes presque aussitôt la première marche d'un escalier en bois qui menait à une terrasse défendue, dans toute sa longueur, par un fin treillis de bois serti dans des arcades mauresques, et portant des traces de dorure et de peinture. « Vous montez, Messieurs, au sérail d'Ibrahim (nous dit en riant le général Durieux); c'est ici que le fils de Méhémet renfermait ses odalisques. » Quoi, murmurai-je, en montant les degrés de ce lugubre temple de Paphos, c'est ici que le bourreau de la Grèce se délassait de ses incendies et de ses meurtres dans le sein de la volupté ?

Une porte s'ouvrit au fond de la galerie, sous la main d'un domestique en livrée, et nous entrâmes dans une pièce tenue

mi à la française et mi à l'orientale. Les murs étaient barbouillés de mille dessins fantasques aux couleurs variées, et le plafond, formé de petites poutrelles où les mêmes dessins se reproduisaient, offrait un coup d'œil qui ne manquait pas d'élégance : l'ameublement était français, et d'une simplicité toute martiale. Nous étions dans le cabinet du général en chef, qui, sorti pour un moment, ne tarda pas à paraître. Grand, vigoureux, d'un air un peu goguenard, le général Maison nous accueillit avec une banale politesse. Il ne tarda pas à nous parler d'Ibrahim avec enthousiasme, et il se mit à nous rapporter plusieurs mots heureux de ce prince. Il nous cita entre autres ceux-ci : Le fils du pacha était à table chez le général en chef ; le vin de Champagne circulait à la barbe du prophète, et le dauphin d'Egypte, en dépit du Coran, ne laissait jamais, *ni son verre vide, ni son verre plein*. « Comment trouvez-vous ce vin, prince ? » lui dit le général Maison, par le moyen d'un interprète ; *« c'est de la bonne eau de France, »* répondit le rusé délinquant. Une autre fois, lorsqu'il fut intimé au fils d'Ibrahim de quitter, dans les vingt-quatre heures, la Morée, celui-ci adressa au Général cette question très-malicieuse, il est vrai, mais dénuée de loyauté : *Expliquez-moi donc, Monsieur le Général, la politique de la France ; je ne la comprends pas : comment ! elle s'en va d'abord faire des esclaves en Espagne, et elle vient ensuite faire des hommes libres en Grèce ?*

La difficulté suscitée dans cette réflexion par la mauvaise humeur d'Ibrahim, était plus spécieuse que réelle, et pour qui aurait bien voulu justifier le gouvernement du roi très-chrétien, une réponse péremptoire se présentait tout de suite ; c'était celle-ci : « Prince, la religion du Christ était née en Espagne comme en Grèce, et le fils de saint Louis » n'a voulu, ni qu'elle pérît sous les coups de la Démagogie, » ni qu'elle succombât sous ceux de l'Islamisme. »

Notre visite au Général fut courte ; je lui remis mes dépêches au moment où nous nous levions pour partir, et il m'invita avec empressement à revenir le voir dès que nous serions installés au quartier général. Nous réenfourchâmes bientôt nos excellents petits chevaux de montagne, et, reprenant la route de Navarin, nous ne tardâmes pas à redescendre sur ce

rivage où nous avons fait une si triste descente le matin. Le soir, nous reprenions place dans nos lits suspendus à bord de *la Cybèle*, et le lendemain au matin, nous nous demandions quel rêve douloureux nous avions fait la veille.

Les travaux de réparation qu'exigeaient les trois misérables cases qui nous avaient été affectées au quartier général, durèrent six longs jours, pendant lesquels nous menâmes la vie d'amphibies; et quoique nous employassions utilement et très-poétiquement notre temps, nous avions hâte de laisser une bonne fois dans l'entre-pont de *la Cybèle*, nos incommodes queues de phoques, et de vivre, enfin, du matin au soir, sur le solide élément qu'on ose appeler : *le plancher des vaches*. Quand le temps le permettait, nous nous faisons descendre à terre d'assez bon matin, et nous essayions nos ailes dans des excursions aux alentours. Modon exigeait souvent notre présence, la mienne surtout; car j'avais été chargé par le chef de ma section de hâter l'achèvement des travaux qui s'exécutaient dans notre *futur hôtel*. J'eus donc le loisir, avant d'y prendre gîte définitivement, de me faire une idée de l'ensemble de cette place de guerre, célèbre à plusieurs titres. Son historique justifiera mon assertion.

Son origine remonte à des siècles tellement reculés, qu'elle existait, d'après le dire de Pausanias, avant la guerre de Troie. Elle s'appelait alors *Pedalos*. Eut-elle à s'enorgueillir de voir son antique nom changé en celui de *Mothone*, nom de la fille de la concubine d'Æneus, qui était frère d'armes de Diomède et, comme lui, l'un des vainqueurs d'Illiun? J'en doute, même en me plaçant au point de vue des temps homériques, où les vaillants se transformaient si facilement en demi-dieux. Quoi qu'il en soit, telle est la première version au sujet de son changement de nom; et ce serait à son retour de Troie que le héros Æneus, peu converti par la catastrophe du drame auquel il venait d'assister, aurait opéré cette transformation érotique. Pausanias ajoute que ce nom pourrait bien aussi lui venir du nom d'une grosse roche qui flanquait l'un des côtés de son port, et qui s'appelait *Mothon*: admettons, si l'on veut, cette origine, moins romantique, mais plus honnête.

Si je continue à compulsier l'antique histoire de *Mothone*, je la vois servir de refuge aux malheureux Naupliens chassés de

leur ville à cause de leur attachement pour Sparte, qui leur octroya cette contrée ; puis, me reportant à la glorieuse époque du rétablissement des Messéniens dans leur patrie, des Messéniens rappelés de l'exil par la valeur d'Epaminondas, j'assiste, sur le territoire de Mothone, à un de ces traits rares de générosité qui honorent l'espèce humaine : les Messéniens, dis-je, permettent aux Naupliens, feudataires de leur mortelle ennemie, de demeurer tranquilles possesseurs des terres à eux concédées par Lacédémone. Enfin, je touche à la catastrophe antique de Mothone, et j'aperçois entrer dans son port, sous prétexte de commerce, les vaisseaux de ces perfides Illyriens qui apportent aux Mothonéens des fers et l'esclavage. La population entière, accourue sur le rivage dans des intentions commerciales, est enlevée par ces pirates, et le silence des tombeaux plane sur Mothone changée en un désert (1).

Arrivons à son histoire moderne, qui ne le cède en rien, comme intérêt, à son histoire antique. Voici *Geoffroy de Ville-Hardouin*, le croisé français, qui est jeté sur cette plage par la tempête ; la Morée lui paraît bonne à prendre, et son audace, soutenue d'une poignée de chevaliers français, tente cette conquête et réussit.

La lutte entre Bajazet et Venise doit aussi enrichir cet historique, et l'année 1498 voit des flots de sang couler dans ces murs, sous le cimeterre des Osmanlis. Vaine tentative d'un favori efféminé ! Orloff sera obligé d'abandonner le siège de Modon, qui ne porte plus qu'un nom défiguré, et l'amant de Catherine ira de là, fuyant devant les Turcs, s'enfermer dans les murs de Navarin, où il consommera sa honte. Nous marquons cette tentative funeste d'une date qui pèsera à jamais sur le cœur des Grecs, celle de 1770.

Il en est une autre qui relève la dignité des Hellènes, et qui est pour eux à jamais glorieuse ; c'est celle de 1821, qui rend à Modon son importance et son lustre. Les Grecs ont brisé leurs fers, ils ont chassé leurs tyrans, et les voilà maîtres de tout le littoral. Mais l'œuvre de la délivrance n'est pas encore achevée pour cela. Ibrahim, à la tête de toute la flotte du pacha d'Égypte, reçoit du sultan l'ordre de soumettre la Morée,

(1) Histoire de Mothone dans *Pausanias*, liv. IV.

coûte que coûte, et la lutte recommence plus acharnée que jamais en 1827. C'est alors que Modon entendit comme des bruits de tonnerres et d'éruptions de volcan partir un jour de la baie de Navarin ; ces bruits terribles disaient : la France, la Russie et l'Angleterre sauvent la Grèce au nom du Christ, et la croix triomphe aujourd'hui dans un nouveau combat de Lépante ! 1829 consolida cette liberté naissante, et une armée française chargée d'occuper la Morée, vint accroître la gloire de Modon : le quartier général de l'armée libératrice s'y établit.

Reprenons, si vous le permettez, mon humble journal de voyage, et entrons une seconde fois dans Modon, dont je vais tracer un plus ample croquis. Je retournai avec d'autant plus d'empressement dans cette ville, qu'outre le plaisir d'échapper à l'ennuyeuse vie du bord, j'allais retrouver dans ces murs un vieil ami de ma famille, qui m'avait vu naître, et qui commandait la place. Cette rencontre faite inopinément à ma première visite au quartier général, m'avait causé le plus vif attendrissement, et il me tardait de passer de plus longs moments avec cet excellent ami. Je repris donc le mélancolique chemin que j'ai décrit, et j'allai m'établir dans la bicoque qu'occupait le commandant ; et quelle bicoque, justes dieux ! ma plume se refuse à cette description impossible. Tout ce que je puis dire, c'est que ce pompeux hôtel du commandant de place tenait de la bauge et du trou de rat, du moins en ce qui concernait l'appartement de mon vieil ami, habitué si longtemps, lui, l'un des plus beaux et irréprochables lions de son époque, lui, vraie tête de camée antique, à tout le confort et à toutes les élégances raffinées de la capitale. Aussi, quel cri d'horreur et quel éclat de rire simultanés ne poussai-je pas en entrant dans ce palais de castor, dont l'ignoble nudité ressortait si crue et si désespérante sous les efforts de propreté et d'arrangement du commandant ! Des fenêtres où une tête seule pouvait passer ; des portes sous lesquelles on se courbait comme un solliciteur ; des planchers faits à coup de hache lacédémonienne et qui avaient l'élasticité du tremplin ; des murailles de boue, à peine enduites d'une couche de chaux diaphane, et s'écaillant comme une lèpre ; enfin, une obscurité approchant de celle du sépulcre ! Je puis dire qu'en entrant chez

mon bon vieux commandant, toujours jeune cependant, je fis comme l'épouse de Ménélas, *je souris des larmes*. « Prenez garde, me dit subitement le commandant (en étendant la main vers moi, qui m'avançais résolument et en rebondissant sur le plancher élastique), prenez garde, modérez votre pas ; l'autre jour, comme il marchait d'un pas trop délibéré sur ce plancher de papier, mon domestique a fait un plongeon subit du premier au rez-de-chaussée ; un peu plus, il tombait à califourchon sur l'un de mes chevaux que vous entendez tousser au-dessous de nous. Il n'est tombé que sur le fumier, où, grâce à Dieu, il ne s'est fait aucun mal ; vous êtes averti, mon bon ami, marchez ici comme dans la chambre d'une petite maîtresse, un jour de migraine. »

J'étais à peine installé à la place, qu'un aide de camp du général en chef, qui m'avait vu arriver, vint me prier, de la part du général Maison, de passer chez ce dernier. Je m'excusai auprès de mon vieil ami, avec qui je devais dîner et qui prétendait ne me céder à personne. Je lui promis que dans le cas où le Général croirait devoir me faire l'honneur de m'inviter, je refuserais, et, redescendant l'escalier plus que défectueux qui m'avait amené chez lui, je me retrouvai en quelques pas faits dans le boyau appelé, grande rue de Modon, sur la place dont j'ai parlé en arrivant la première fois dans cette ville désolée. L'on sait que le général en chef y logeait dans le sérail d'Ibrahim ; je me contente donc de dire que je touchais aux derniers degrés de l'escalier qui conduisait à la terrasse des odalisques, lorsque je vis arriver à moi, avec une courtoisie particulière, le général Maison. Celui-ci voulut bien s'excuser mille fois de ne m'avoir pas retenu à dîner lors de ma première visite ; puis il ajouta avec un sourire bienveillant qu'il avait lu la lettre de recommandation que le ministre avait jointe pour moi à ses dépêches, et qu'il espérait bien que je lui ferais l'honneur de demeurer à dîner avec lui. En me faisant cette gracieuse invitation, que je m'excusai de ne pouvoir accepter, le Général me fit passer dans son cabinet, où il voulut bien m'entretenir un assez longtemps des sujets les plus intéressants et les plus graves. L'on se figure bien qu'il s'agissait des Grecs, et j'écoutais avec une profonde attention qui devait me donner l'air d'un diplomate ; j'écoutais surtout avec respect,

car le général Maison m'apparaissait en ce moment couronné de l'auréole d'un Flamininus, et j'honorais dans la personne de ce vieux guerrier, connu par sa bravoure au champ d'honneur, la politique *large et généreuse* du gouvernement du roi Charles X !

J'appris dans cet entretien, qui dura plus d'une heure sous ces lambris turcs-étonnés d'une pareille conversation, bien des choses curieuses. Sans avoir de l'éloquence, le marquis Maison parlait avec facilité, et je ne perdis pas un mot de ce qu'il voulut bien me révéler, croyant s'adresser, peut-être, à un chargé d'affaires *in petto*. Rien ne m'empêche de dire à présent, que le Général se plaignit amèrement des dissensions qui avaient éclaté parmi les malheureux Grecs, dissensions nées de l'ambition et de l'avidité des chefs. Ils s'étaient unis pour briser leurs fers ; ils se divisaient devant la curée des places, ce dernier acte obligé de toutes les révolutions ! Cependant le Général exceptait de son blâme les *Canaris*, les *Nicéttas* et les *Miaoulis*, dont il louait avec admiration le dévouement sans bornes à la patrie, et le constant désintéressement ; il me vanta ensuite la vive intelligence des Grecs, et ne parut désespérer en aucune façon de l'avenir de ce noble pays. Il termina par cette péroraison, qui semblait être un avis adressé par mon intermédiaire au gouvernement ; je repris une attitude plus fière, tout en riant dans ma barbe : « Que la France demeure amie » de la Grèce ; qu'elle ne se départe pas de la politique géné- » reuse qu'elle a embrassée vis-à-vis d'elle, et que les dégoûts » qu'elle pourra rencontrer dans son entreprise, ne la détour- » nent pas de l'œuvre civilisatrice qu'elle a ébauchée dans » ce pays. »

Toute péroraison implique la fin d'un discours, d'une conversation ou d'une visite ; je me levai à ces derniers mots, et, m'excusant de nouveau de ne pouvoir accepter l'invitation qu'il me faisait l'honneur de me réitérer, je saluai respectueusement le Général, qui voulut bien ajouter ces mots : « Au » surplus, votre couvert est une fois mis à ma table, et vous » me ferez plaisir toutes les fois que vous voudrez bien vous » y asseoir ! »

Séance du 9 janvier 1852.

L'Académie a procédé dans cette séance au renouvellement de son bureau pour l'année 1852. (Voir au commencement du volume.)

M. l'abbé Genevey lit une étude philosophique sur *l'humanité et le progrès*.

Avant tout, il faut le dire, *l'humanité* n'existe pas, il n'y a que des hommes. Dès lors, ce nom ne peut nous servir qu'à exprimer la suite des générations, qui se transmettent les unes aux autres certains principes servant de bases aux doctrines qui se développent dans le cours des âges et qui sont bonnes ou mauvaises, selon que les principes sur lesquels elles reposent sont eux-mêmes bons ou mauvais. Cette remarque est faite, parce que dans notre temps une certaine école de philosophie voudrait nous faire considérer *l'humanité*, pure abstraction, comme un être général, espèce de divinité destinée à remplacer le Dieu que les hommes adorent. Je me servirai maintenant, comme tous les autres, du mot d'*humanité*, parce que sa signification, étant nettement déterminée, n'amènera aucun inconvénient. Je vais donc faire mes efforts pour considérer quelles sont les idées qui ont quelque puissance au milieu de nous, faire voir ce qu'elles ont de bon ou de mauvais. Une seule de ces idées m'occupera en ce moment, celle du progrès.

On nous dit que *l'humanité* est en progrès, qu'il est une de ses lois. Sans doute le progrès est une de nos lois, puisque *l'humanité* n'étant que la collection de tous les individus, et chaque individu devant tous les jours se perfectionner lui-même, selon un modèle qui lui est offert, plus il se montrera fidèle à remplir ce devoir, et plus on pourra dire que *l'humanité* est en progrès. Mais cela est-il toujours ainsi? Grande question sur laquelle les philosophes se partagent, les uns admettant un progrès continu et indéfini, les autres, au con-

traire, soutenant que la loi du progrès peut être, comme toutes les lois, exposée à beaucoup d'infractions.

Pour dire ce qui me paraît vrai sur cette question, je crois qu'il est nécessaire, avant tout, de donner une idée juste du *progrès*. Ce mot, à ce qu'il me semble, exprime le développement naturel d'un être pouvant user, dans ses limites, de toutes ses facultés, et arriver ainsi à la fin qui le complète. Le mouvement seul ne peut être le progrès, parce que le mouvement, que rien ne règle et ne dirige, n'est qu'un changement sans moralité, semblable à un travail improductif de sa nature. Le progrès ne se trouve que dans le mouvement, d'un point à un autre, où se rencontrent plus de perfections. Il faut d'abord partir d'un point suffisamment connu, parce que, si on ne le connaît pas, on manquera de terme de comparaison, on ne pourra juger de la perfection relative du but auquel on veut arriver. Il faut ensuite connaître ce but vers lequel on tend au moins d'une manière générale, mais sûre, qui nous le montre comme meilleur que l'état que nous voulons quitter, autrement on arriverait à un résultat souvent déplorable. Il faut enfin qu'il y ait, entre ces deux points, une similitude de nature qui leur laisse des rapports essentiels, comme ceux qui existent entre un homme fait et un enfant, autrement on aurait un changement qui ne serait pas le progrès.

Il faut, enfin, connaître les moyens qu'on doit employer pour aller d'un point à un autre, comme il faut connaître le chemin qui conduit d'une ville à une autre, si l'on veut aller sans s'égarer de l'une à l'autre. Cette connaissance des moyens à employer pour marcher vers le progrès, est un des caractères les plus évidents de la dignité de l'homme. C'est dans l'application qu'il en fait, que se trouve l'usage de ses plus belles facultés. C'est en particulier une preuve de sa liberté, puisque c'est là qu'il exerce son choix et qu'il en porte la responsabilité. Les autres créatures ont une fin comme nous, elles y marchent, mais d'une manière aveugle; elles ne connaissent pas les moyens à employer, car elles ne sont pas libres. Il n'en est pas ainsi de l'homme, et il peut user bien ou mal de cette connaissance. Telles sont donc, sauf erreur, toutes les conditions nécessaires pour avoir une idée juste du progrès et pour le chercher d'une manière sûre. Maintenant, ne pourrait-

on pas le demander, que savent la plupart des hommes sur tout cela, et surtout que veulent-ils savoir ? Il faudrait une réponse nette et précise, afin de saisir ce qu'ils entendent, et par là même juger ce qu'ils font ; mais combien nous aurions de réponses différentes !

D'abord un grand nombre n'ont aucune idée nette sur le point de départ, c'est-à-dire sur l'origine de l'homme et sur la manière dont l'intelligence et le sentiment moral se forment et se développent en lui. La société, il est vrai, qui possède cette connaissance, doit nous en instruire ; mais plusieurs méprisent cet enseignement, et voudraient trouver en eux-mêmes la solution de ce grand problème des origines, qui renferme tous les autres. Combien, à ce sujet, de systèmes qui sont tous ennemis des progrès et nous en éloignent ! Pour les uns, l'homme est une production du hasard ; ils se perdent dans des générations sans fin, sans expliquer jamais ce qui, dans cette hypothèse, est inexplicable. Pour d'autres, l'homme est une émanation de la divinité, et pour plusieurs, il est lui-même la seule divinité réelle. Ces suppositions sont ennemies du progrès ; essayons de le prouver. Si l'homme est un dieu, de quel progrès est-il capable ? Ces deux termes, en effet, sont contradictoires, et leur signification s'exclut. L'idée de Dieu suppose un être tout parfait ; l'idée du progrès suppose, au contraire, un être imparfait qui s'améliore. Dire donc que l'homme est dieu, c'est nier tout progrès. Et pourtant, chose étonnante ! si rien devait étonner dans les contradictions humaines, ceux-là mêmes qui soutiennent une doctrine si bizarre, nous parlent le plus de progrès et d'évolutions vers le bien. Ils ne voient pas que ce bien vers lequel l'homme qu'ils ont fait dieu, doit s'avancer, serait lui-même la seule divinité admissible. Mais peut-être ceux qui se contentent de dire que l'homme est une simple émanation de la divinité, ne tombent pas dans une si grande contradiction ! Ne le pensons pas, car dire que l'homme est une portion de Dieu, et le mot émanation le signifie, c'est dire une absurdité, car Dieu ne se partage pas ; et si par impossible il se partageait, toutes ses parties seraient parfaites. Par conséquent, dans cette supposition, le progrès serait aussi impossible que dans la précédente. Mais dire que l'homme est le produit du hasard, c'est dire encore

plus, si on le peut, que le progrès n'est rien, puisque l'idée de progrès emporte celle d'intelligence et de moralité, et que l'idée de hasard les exclut.

Si donc tous ces divers systèmes sont exclusifs de toute idée de progrès, que nous faudra-t-il dire de ces hommes qui ne peuvent pas même se rendre compte d'un système, se contentant de répéter ce qu'ils entendent dire? Sans doute ces hommes sont encore plus éloignés du progrès que tous les autres, puisque leur intelligence est entièrement appauvrie. Or, ces hommes qui ne peuvent presque raisonner sur rien, sont très-nombreux dans le monde. Ce sont des hommes légers qui, le plus souvent, ne connaissent que des intérêts matériels, absorbés par des calculs, et auxquels toute doctrine élevée est entièrement étrangère. Ce sont des hommes qui, de l'humanité, ne connaissent que les passions; dont l'imagination vive a été enflammée par quelques mots, et à qui une sérieuse réflexion sur ce qui les entraîne est absolument inconnue. Ils ne sont pas, sans doute, plus incapables que les autres de se rendre compte de ce qu'on leur dit et de ce qu'ils croient; mais ils refusent de s'assujettir aux conditions nécessaires pour cela. Dès lors, ils ne peuvent pas être comptés; les questions doivent se traiter devant eux, mais sans eux, comme devant des étrangers. Or, quel progrès peut-on attendre d'une foule semblable? On le voit donc, cette question du progrès débattue si souvent, plus souvent encore énoncée, demande plus d'étude et d'attention qu'ordinairement on ne le suppose.

Le progrès doit être l'amélioration de l'homme; voyons comment on le cherche. Descendons à l'application faite dans le monde, des diverses théories que je viens d'énoncer. Pour tous, le *progrès* est synonyme de *bonheur*. Cela est vrai comme résultat, mais ne peut l'être comme moyen, puisqu'il en coûte, et quelquefois beaucoup, pour arriver au résultat le plus désiré et le plus désirable. Et ce bonheur, fruit du progrès, où la masse des hommes le place-t-elle? Plusieurs l'ont placé dans les richesses. Qu'en est-il résulté? C'est que les doctrines égoïstes ont pris un grand empire. Les sentiments les plus généreux, les devoirs les plus absolus, ont été, si je l'ose dire, évalués d'une manière toute mercantile. Et que cette appré-

ciation ne paraisse pas trop sévère, car des faits bien souvent renouvelés l'établissent assez. On pourra apporter des exceptions et même de nombreuses exceptions, je n'en contesterai aucune ; mais, après cela, je ferai toujours appel à la conscience, demandant si ce que j'avance n'est pas vrai ? Or, que résulte-t-il d'un état semblable ? il ne faut pas aller bien loin pour le voir. C'est que la cupidité, excitée chez tous, satisfaite seulement chez un bien petit nombre, a fait naître une irritation extrême. Cette irritation a trouvé des sophistes qui lui donnent une certaine apparence captieuse, et au lieu du progrès, nous avons la guerre. Les fondements de la société sont mis à nu ; les questions les plus épineuses qui touchent à tous les intérêts, sont traitées sans ménagement, jusque sur les places publiques. La propriété est attaquée, et ces attaques sont si vives, qu'elles peuvent faire redouter un nouveau bouleversement de toutes les fortunes. Or, le bouleversement et le progrès n'ont absolument rien de commun. Il suffit d'y réfléchir, pour en être convaincu. Les hommes riches le redoutent assez, à défaut de raisonnements, que le plus grand nombre ne comprend pas toujours ; un instinct tout aussi sûr leur fait redouter de grands maux. Mais au lieu de les arrêter, la plupart d'entre eux en sont encore aux doctrines philosophiques des épicuriens du dernier siècle, ou dans une profonde indifférence. Ils ne voient pas qu'ils se sont fait, en très-grande partie, cet avenir qui les tourmente. En cherchant les biens matériels, ils n'ont donc point marché vers un état meilleur. Et ce que je dis des biens matériels, on le pourrait dire de toutes les autres recherches des hommes.

Si donc ils veulent que le progrès ne soit pas une chimère, un de ces mots qui servent d'appât à de nombreuses convoitises, mais qui ne signifient pas tout ce qu'ils paraissent exprimer, il faut qu'on revienne à une doctrine nette, positivement formulée, et entourée de preuves suffisantes pour lui servir d'appui et de fondement. Avant tout, il faut que la question de l'origine de l'homme soit décidée, et cette décision admise. Connaître l'origine de l'homme, en effet, c'est connaître sa valeur foncière, c'est apercevoir ses facultés, et de là jeter un coup d'œil rapide et profond sur ses destinées. Du reste, cette connaissance, par là même qu'elle est nécessaire, n'est

pas très-difficile à acquérir. Il suffit, pour cela, d'écouter ce que nous rapporte une doctrine ancienne et véritable, dont l'enseignement est toujours vivant au milieu de nous. Elle nous dit que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Elle nous dit que tout le genre humain vient d'un même père. Cela est clairement exprimé ; mais que d'admirables leçons découlent de ces simples paroles ! D'abord c'est la dignité humaine qui se découvre, puisque l'homme, fait par Dieu, est aussi son image. On comprend que cette dignité est quelque chose de bien réel, et ne sera avilie que par des désordres volontaires. On voit aussi, par là, que l'homme n'est pas un être indépendant, et c'est précisément cette dépendance que beaucoup d'esprits trop orgueilleux refusent de reconnaître. Ce n'est pas parce que l'homme est l'œuvre de Dieu et qu'il est fait à son image, qu'on s'est révolté, non, car cette idée n'a rien que de flatteur pour l'amour-propre ; c'est à cause de l'idée de dépendance qui en découle.

Quel a été le résultat de toutes ces attaques ? que nous apprennent sur cette grande question les systèmes de philosophie anciens et modernes ? Peu de chose. Ce qu'on dit aujourd'hui s'est dit autrefois, et tout revient, pour cette longue suite de siècles, à deux ou trois suppositions. Déjà je les ai fait connaître, et j'ai cherché à établir qu'elles sont incompatibles avec toute idée de progrès. Maintenant j'ajoute qu'elles ne sont accompagnées d'aucune preuve tant soit peu sérieuse. En effet, ceux qui avancent que l'homme est lui-même une divinité, ne peuvent point prouver ce qu'ils avancent. C'est une simple assertion suffisamment détruite par l'assertion contraire. Les preuves métaphysiques ne peuvent s'établir sur ce point, bien moins encore les preuves historiques. On ne peut, sur ce sujet, répondre à aucune question. On admet cette doctrine seulement parce qu'elle plait, et attaquer une doctrine généralement reçue, par une autre qu'on ne prouve pas et qu'on ne peut prouver, c'est un bien mauvais raisonnement. Ceux qui disent que l'homme est le produit du hasard, sont encore de plus mauvais raisonneurs, car le hasard n'est rien, et rien ne produit rien. L'homme dans cette supposition serait un effet sans cause, et la raison humaine ne peut l'admettre.

Au contraire, dire, comme nous le faisons, que l'homme est l'ouvrage de Dieu, c'est proposer une doctrine claire et prouvée. La métaphysique et l'histoire se réunissent pour l'appuyer. Les historiens les plus anciens et chez toutes les nations, font toujours sortir l'homme des mains de Dieu ; tous les monuments le confirment, et la métaphysique est d'accord avec l'histoire, car elle établit qu'un effet doit remonter à une cause, que le contingent n'a de raison d'être que dans l'absolu. Tout part de là et y revient.

La connaissance de l'homme une fois établie, on peut y trouver une notion de ses facultés : fait à l'image de Dieu, il doit être intelligent, actif, libre, et il est ainsi. Sans doute quelques-uns se sont trouvés, qui lui ont refusé le libre arbitre ; mais toujours la conscience les a condamnés ; ils se sont condamnés eux-mêmes dans toute leur conduite, dans toutes leurs paroles. Du reste, je ne traite pas ici la question de la liberté, j'examine seulement comment l'homme peut entrer dans les conditions du véritable progrès, que l'idée de fatalité anéantit nécessairement. Dans cette doctrine, que l'homme fait à l'image de Dieu est intelligent, actif, libre, on trouve ce qu'il faut penser de ces trois mots répétés si souvent et qui forment aujourd'hui une devise : *Liberté, égalité, fraternité*.

Oui, l'homme est libre, mais cette liberté en quoi consiste-t-elle ? Quelle en est la moralité ? Quel doit en être le fruit ? Comment nous conduit-elle au progrès ? Il faut bien aussi se demander tout cela. Etre libre et dire qu'on peut, par conséquent, faire tout ce qu'on veut, c'est fort mal raisonner : faire ce qu'on veut est souvent très-nuisible aux autres, très-nuisible à soi-même, très-peu raisonnable. Un homme n'est pas libre, sans doute, quand tous ses membres sont liés, et que tout mouvement lui devient impossible ; mais est-il libre, lorsque, par suite d'une maladie violente, ses mouvements sont désordonnés ? Evidemment non. Et celui qui, au lieu de marcher dans la plénitude de sa force et de ne faire que des mouvements utiles et réglés, se livrerait volontairement aux mouvements désordonnés d'un malade, ne ferait-il pas un usage condamnable de sa liberté ? Cela est bien évident. Or, ce qui est vrai dans ces choses matérielles, est vrai, à plus forte

raison, dans les choses morales. C'est donc un pur sophisme de prétendre que l'homme peut user de sa liberté, sans règle et sans mesure. Il est libre, mais seulement pour faire le bien d'une manière méritoire. On comprend aussi par là ce que doit être l'égalité entre les hommes, égalité dont on parle beaucoup, et qui cependant n'est qu'une grande erreur, quand on veut l'admettre d'une manière absolue. Les événements l'ont toujours combattue et la combattront toujours. Les hommes sont égaux entre eux, parce qu'ils sont l'ouvrage du même auteur, parce que tous ils porteront la responsabilité de leurs œuvres; il n'y a pas d'autre égalité possible. Les forces physiques ne sont pas égales, et jamais on ne trouvera le moyen de corriger cette inégalité. La beauté a des degrés bien différents chez les divers individus. Les connaissances ne sont pas égales non plus, et, donnât-on aux enfants la même instruction, le résultat ne serait pas le même chez tous, on le voit tous les jours. Or, ces inégalités que les efforts humains ne peuvent pas détruire, qui ont leur raison d'être dans un état naturel, qui ne dépend pas de nous, sont elles-mêmes la source de toutes les autres. Mais en admettant, comme je viens de le dire, l'égalité de nature et l'égalité de responsabilité, on voit tout de suite que la dignité humaine est la même chez tous les individus, que la différence entre eux n'est autre que celle dont ils sont eux-mêmes les auteurs. On voit que l'homme le moins favorisé des biens de la fortune et de l'intelligence, peut valoir autant et souvent plus que ceux dont la conduite aura été moins morale.

Là encore se trouve la source de tous les sentiments de fraternité, les hommes ayant tous un même père. Prenons le sens des mots, toujours il renferme l'exacte vérité; celui de *fraternité* désigne une source commune. Là où il n'y a pas le même père, il ne saurait y avoir de fraternité, et ce mot, n'ayant plus de signification réelle, ne saurait avoir non plus de véritable application. Mais au contraire, est-on bien convaincu que le genre humain a le même père? alors les sentiments d'affection, de bienveillance, de condescendance, suivent cette conviction. Elle unit les hommes par les liens d'une vraie solidarité, tout en laissant à chacun, cependant, son cercle d'action et sa responsabilité, et, par conséquent, chacun doit trouver le résultat bon ou mauvais de sa conduite.

Il est aisé de voir combien le progrès réel trouve d'encouragement dans cette connaissance de l'origine de l'homme, puisque là se trouve l'indication de tous ses développements futurs. Il ne s'agit plus de rien créer, cela nous est impossible ; mais de nous servir de ce que nous avons reçu, pour arriver aux plus fécondes conséquences.

Disons encore que la connaissance de l'origine de l'homme est intimement liée avec la connaissance de la fin qu'il doit poursuivre, et c'est la troisième condition de la légitimité de tout progrès. La seconde condition sera développée un peu plus tard ; l'ordre logique paraissant demander qu'il en soit ainsi, il diffère de l'ordre des temps en établissant que la connaissance d'un but doit être dans l'esprit, avant la connaissance des moyens à employer pour l'atteindre. Le but, c'est la réalisation du progrès, c'est la fin de tout perfectionnement. Est-il atteint ? le progrès cesse, la perfection possible est acquise, l'œuvre est achevée. Il en est comme du corps de l'homme : une fois arrivé à tout le développement de ses forces, il ne progresse plus ; au contraire, il déchoit. Le but est donc l'objet du progrès, et, à moins de supposer que l'homme agit d'une manière aveugle et fatale, il doit le connaître pour y arriver. Or, l'homme créé à l'image de Dieu, doit arriver à toute la réalisation possible de cette ressemblance ; là, pour lui, se trouve le bonheur, le bonheur d'un être ne pouvant être que dans le complément de ses facultés. Créé à l'image de Dieu, l'homme est une intelligence ; l'intelligence ne peut être complète, et par conséquent heureuse, que par la connaissance de la vérité. Mais où se trouve la vérité ? Sans contredit, la vérité absolue se trouve dans la plénitude de l'être. Or, encore, l'être plein et parfait, c'est Dieu. C'est donc dans la connaissance et la jouissance de Dieu, que se trouvera la perfection et par conséquent le bonheur de l'intelligence ; c'est à ce point que le progrès doit la conduire. Tant qu'elle n'y est point arrivée, elle peut connaître la vérité en partie, en figure, en énigme ; mais cette connaissance partielle ne la contente non plus qu'en partie, elle cherche encore et s'agite. Dans cette recherche, se trouve l'exercice du progrès. Si elle nous dirige vers un objet déterminé d'avance, quoique non entièrement connu, elle sera féconde. Si rien ne la dirige,

au contraire, elle sera une agitation stérile, un travail pénible et sans fruit.

Ainsi donc, l'homme créé à l'image de Dieu, aime son propre bonheur et le cherche toujours. Or, encore une fois, le bonheur qu'est-il ? La plénitude de la vie. Qu'on s'examine, on verra que la vie nous manque toujours par quelque endroit, nous ne pouvons être heureux et nous employons tous nos efforts à acquérir ce qui nous manque. Là encore se trouve l'exercice du progrès ; mais il faut qu'il soit dirigé, pour chercher l'objet qui nous manque, où il se trouve ; le chercher où il n'est pas, c'est errer, et nous l'avons déjà vu, le bonheur ne se trouve que dans la plénitude de l'être. Et, soit en la considérant en elle-même, soit en lui faisant subir l'épreuve de l'expérience, nous trouverons que cette idée est vraie. En effet, que gagnent les hommes en cherchant leur bonheur dans des êtres imparfaits et incomplets comme eux ? Rien absolument qu'un mécontentement qui augmente tous les jours. Rien que des déceptions qui rendent la vie amère. D'où il faut conclure que la communication de l'être imparfait, avec l'être plein et parfait, peut seule donner le bonheur à celui qui le cherche. Cette considération nous conduit à une autre qui en est le complément ; c'est que, dans la vie future seulement, se trouve satisfait le désir du bonheur que nous avons, et que dans cette vie rien ne contente. Voilà donc le but final de notre existence trouvée. On voit par là où doit aboutir le progrès. On voit ce qu'il faut penser de tous les mouvements, de toutes les agitations qui troublent notre vie, que nous décorons du nom de progrès, et qui bien souvent ne sont que des écarts nuisibles ou dangereux.

L'origine et la destinée de l'homme étant connues, il lui reste à connaître encore les moyens à employer, pour parvenir à son développement final. Sans cette connaissance, il est aisé de le voir, les deux autres seraient inutiles. Or, ces moyens se trouvent dans le travail libre opéré par l'homme sur lui-même, pour devenir de plus en plus semblable à l'être parfait dont il est l'image, dont il a l'idée et qui est son modèle. Là encore se trouve la notion véritable du progrès ; là s'en trouve aussi une continuelle et sincère application. L'homme étant imparfait, et cette vérité est trop bien sentie

pour que jamais on la conteste sérieusement, il s'ensuit qu'il doit faire des efforts pour diminuer cette imperfection et pour devenir un être possédant une plus grande abondance de vie ; il marchera ainsi de progrès en progrès. Ce travail est souvent assez rude, car la peine est la nature même du travail ; mais, malgré cela, il ne manque pas d'encouragements, puisque nous voyons le résultat où il doit nous conduire.

Nous trouvons encore dans l'emploi de ces moyens une nouvelle application des idées de liberté, d'égalité, de fraternité. De liberté d'abord, puisque l'homme agit comme un être moral, trouvant dans son activité personnelle le principe de son action. C'est *lui* qui agit, et ce ne serait pas *lui* s'il n'était pas libre. L'égalité se rencontre aussi, puisque chacun trouvera le fruit de ses œuvres, et deviendra plus parfait à mesure qu'il sera meilleur. Il n'a pas à craindre de voir passer à un autre ce qu'il aura gagné. Dans cette carrière, chacun marche pour soi, tout y est donc parfaitement égal. Et enfin là se trouve l'application de la fraternité, puisque le plus fort aide le plus faible, de son exemple et de ses conseils ; disons plus encore, puisqu'il y a entre les membres de cette société une communication véritable et réelle des biens acquis par chacun d'eux. Chacun travaille pour soi, il est vrai, et cela doit être ainsi, car l'homme ne peut se dépouiller de lui-même ; mais on ne travaille pas exclusivement pour soi, et l'on voit sans peine le résultat de son travail personnel devenir avantageux à d'autres. Le dogme chrétien exprime cela par un mot d'une très-grande portée : la *Communion des saints*. Cette idée seule explique l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, puisque nous ne pouvons travailler pour l'avantage commun sans nous aimer. Là enfin se trouve le principe de cette union, qui doit d'abord ne faire de nous tous qu'un seul corps, pour nous unir après avec celui qui est notre origine et notre fin. C'est d'après cette loi que l'homme marche et se développe, et ses erreurs viennent de ce qu'il ne veut pas la connaître.

C'est donc ainsi que l'homme doit envisager son état dans la vie présente. Dès lors il n'est plus dans la création un être isolé, ne relevant que de lui-même, sans savoir toujours ce qu'il doit faire pour ne pas se tromper. Il est, au contraire,

lié à toutes les autres créatures, d'une manière indissoluble et très-avantageuse pour lui. Il sait d'abord qu'il n'est pas un être indépendant, et quoique cette pensée lui déplaît et combatte son orgueil, elle est cependant examinée de sang-froid, pleine de motifs d'encouragement, puisqu'alors il n'est plus abandonné à ses seuls efforts, c'est-à-dire à sa faiblesse, car les efforts de l'homme ne peuvent aller bien loin. Il sait que les autres hommes ne doivent pas être ses ennemis, puisqu'il doit marcher avec eux vers le même but, et que le bien qu'il attend, semblable à la lumière, tout en étant donné aux autres, ne sera point diminué pour lui. Il sait enfin que les créatures irraisonnables sont autant d'appuis qu'il rencontre, pour l'aider à marcher avec plus de sûreté vers le but qu'il doit atteindre. Voilà donc où il trouvera tout ce qui répond à ses besoins, à ses facultés, à ses aspirations vers le bonheur. Il doit donc s'attacher à cette doctrine, puisque seule elle lui donne le progrès, et regarder comme une erreur et par conséquent comme un mal toute doctrine opposée.

Séances du 23 janvier et du 6 février 1852.

L'Académie a reçu :

Notice sur l'église de Saint-André de Grenoble, par M. Pilot.

M. de Gournay a continué le récit de son voyage en Morée.

Aspect du port de Modon et de cette ville du côté de la mer. — Recherche de l'emplacement de la Pylos d'Homère. — Description de la ville de Navarin. — Dîner chez le général en chef.

Je n'avais fait qu'entrevoir la ville ; je résolus de la visiter cette fois dans toutes ses parties, avant de retourner à la Place,

où je devais dîner. La grande voix de la mer, qui m'a toujours si fortement impressionné, m'accueillit au moment où, descendu de chez le général en chef, je passais de nouveau sous l'arcade du sérail, antre ténébreux, ouvert sur le fond lumineux de la place. Cette voix, d'un charme sans pareil, m'appelait, et je me dirigeai du côté d'où elle partait.

J'ai dit que la place de Modon était fermée à l'une de ses extrémités par la ligne des remparts qui protègent la ville du côté de la haute mer. C'est vers cette muraille bastionnée à hauteur d'appui, et résonnant de moment en moment comme un sourd tam-tam sous le choc des vagues, que je précipitai mes pas. Une esplanade apparaissant à gauche me montrait la promenade que je devais faire; je résolus de la parcourir en son entier; mais d'abord j'approchai du parapet, pour jouir du beau tumulte des flots. Je venais à peine de quitter la mer, j'étais saturé de son harmonie, de l'oscillation de ses lames, de ses ravins mouvants, cependant je jetai presque un cri de joie à la vue du beau tableau qui s'offrit soudain à mes regards.

Le rempart, haut de trente pieds et construit en belles pierres de taille, courait, d'une part, sur un lit de roches aux pointes hérissées et ressemblant à des chevaux de frise, jusqu'à la chaîne de montagnes qui relie sans interruption Modon à Navarin. Au centre de cette chaîne, culminait, comme une pyramide de marbre bleu turquin, le mont Saint-Elie, chauve et stérile; à gauche, le rempart filait quelque temps, puis il formait un angle brusque au-dessus de l'abîme, comme un lutteur qui oppose le coude à son adversaire; il reposait, comme la partie de droite, sur un lit de roches aiguës qui lui formaient une embase, contre laquelle les vagues, alors furieuses, venaient déferler, se briser, et jaillir. C'était un spectacle digne des regards d'Ossian, que ce bataillon de roches inclinées, qui semblait se mesurer avec les bataillons des flots; que ces phalanges de pierres qui disparaissaient anéanties tout à coup sous des nappes d'écume bouillonnante, et qui, au moment où l'Océan, vainqueur, paraissait en faire sa pâture, relevaient leurs hallebardes au-dessus de la vague brisée et tourbillonnante, et semblaient s'apprêter à un nouveau choc! Jamais scène de la nature n'eut plus l'air d'une scène

humaine ; jamais la fable de Niobé ne parut plus admissible. C'était surtout sur la gauche, que cette scène prenait un caractère vraiment dramatique : là, cette rangée de roches menaçantes, s'arrondissant en hémicycle, portait au centre d'une demi-lune, bâtie en pierres de taille, une tour carrée et crénelée, servant elle-même de piédestal à une tour ronde d'un moindre diamètre ; une coupole, également entourée de créneaux et ressemblant de la sorte à une tiare tronquée, couronnait cette dernière, au sommet de laquelle s'épanouissait un croissant ; une petite fenêtre oblongue, seule ouverture qui apparût au front de ce donjon mauresque, précédé, du côté de la terre, d'un avant-corps de logis affectant la forme d'un cercueil, était pratiquée dans le mur circulaire de la seconde tour : c'était comme un œil de cyclope épiant la tempête et les naufrages ! Enfin, reliée par une jetée longue et menue au quai du port de Modon, avec lequel, au premier abord, elle ne paraissait avoir nulle communication, cette forteresse semblait, surtout dans les gros temps, être construite sur un écueil solitaire : tel était l'effet qu'elle me produisait alors, les vagues venant la battre avec une telle violence, que sa base de rochers, son mur d'enceinte et sa frêle jetée, s'effaçaient sous des crinières d'écume.

Le port de Modon, port mal abrité par les deux îles Sapience qui chevauchent l'une sur l'autre, laissant double accès aux coups de la haute mer, s'ouvrait derrière ce nid de pirates. Quant à l'aspect des deux îles que je viens de nommer, aspect si ravissant à distance, et du haut du col de Navarin, il est devenu écrasant à cette proximité. Dépouillées, stériles, incolores, ces îles allongent sur les flots leurs carcasses grisâtres, où la malédiction est écrite : tel est l'aspect du port de Modon et de ses environs. C'est peut-être le tableau le plus romantiquement sombre que j'aie vu, et rien n'égale surtout la tristesse de cette tour mauresque, lacérée, c'est le mot, par le fouet de l'Océan. On avait là devant les yeux le thème magnifique d'une de ces décorations que le pinceau d'Allaux ou de Daguerre fait surgir d'une manière si prestigieuse sur la scène.

Il y avait là aussi de quoi exercer la verve d'un romancier ou d'un légendaire : l'un eût donné cette forteresse pour repaire à quelque terrible flibustier, l'autre y aurait fait trôner

au milieu de ses bourréaux un autre Ali Pacha de Tébelen ; ou bien encore, il eût aimé à donner pour prison à un Isaïac Vatace, ces murs où semblaient résider toutes les terreurs du Bas-Empire. On était comme saisi d'une fascination, à la vue de ce donjon pittoresque jeté en proie aux fureurs de la tempête, et dont l'orgueilleux maintien au milieu du courroux des vagues, rappelait la lutte de certaines intelligences hautes qui prétendent relancer à Dieu son *quo usque*. L'on ne pouvait, dis-je, détacher son regard de ce nid d'alcyon, et l'on ne pouvait pas davantage se déterminer à quitter cette aérienne esplanade, où le spleen et la nostalgie, toutefois, venaient vous saisir. Hélas ! ces deux fléaux de la terre étrangère imprimaient profondément leurs traces sur la plupart des visages qui apparaissaient en ce lieu. Combien ne vis-je pas de regards de jeunes ou de vieux soldats, se fixer tristement à l'horizon de cette mer, et chercher dans ces espaces infinis le toit et le champ paternels !

Atteint moi-même du sentiment cruel qui se manifestait dans ces physionomies, je descendis promptement du rempart dans l'intérieur de la ville, dont l'aspect, également lugubre, n'était pas fait pour me ranimer. La plupart des maisons menaçaient ruine, et, au moment où, tournant le coin d'une petite rue sombre, encombrée de pierres et de plâtras, je débouchais dans le bazar, un bruit terrible, suivi de nuages de poussière qui m'inondèrent, me fit tressaillir : c'était une de ces maisons qui venait de s'abîmer de fond en comble à quelques pas derrière moi (1).

J'avais hâte de retrouver l'ami que la Providence m'avait fait rencontrer au milieu du deuil de cette cité orientale. Je passai rapidement au milieu de la foule du bazar, formé d'une agrégation de petites boutiques écrasées, dont les auvents menaçaient la tête des passants, et recouvraient le plus primitif négoce, et à moitié assourdi par les cris des marchands grecs qui croassaient, et par les injures à eux distribuées par nos soldats qui marchandaient gaillardement dans un incroyable

(1) *Lex nunquam homini satis cautum est, in horas*, trouvait là sa place. (Horace, *lib. II, od. X*, contre un arbre dont il avait pensé être écrasé.)

patois, semi-grec semi-français, je gagnai la porte du commandant de place.

Mon retour chez mon vieil ami fut plein de charmes, et nous nous mîmes à exhumers des souvenirs doux et tristes, où nos deux existences, la sienne déjà avancée, et la mienne encore dans son printemps, trouvaient des points de contact. Cette revue à deux d'un temps passé qui réunissait nos affections les plus chères, aurait pu être comparée à une promenade faite dans un de ces cimetières d'Orient, où les cyprès percent à travers des touffes de roses. Cette intime conversation, qui nous faisait oublier, et la tristesse du logis où nous nous trouvions, et les décombres dont nous étions environnés, cette causerie, qui nous avait transportés comme par magie devant des personnes aimées, et dans les plus luxueux hôtels de Paris, fut interrompue par l'arrivée du domestique du commandant, qui apparut, une serviette sur le bras, à la porte de notre hutte, et dit avec un ton de valet de chambre parfait : « *Le commandant est servi.* » Nous traversâmes une série de petites pièces dans le goût de celle que nous quittions, et mon vieil ami, s'arrêtant devant une porte plus haute et plus large que celles que nous venions de traverser, ouvrit le battant, et me poussa doucement devant lui avec un sourire qui semblait m'annoncer quelque surprise. Une exclamation s'échappa au même instant de ma bouche ; jamais, on va en convenir, il n'y eut plus lieu d'exclamer : nous venions d'entrer dans une grande salle assez régulière, dont les murs étaient revêtus d'arabesques, et dont le tiers était occupé par un petit théâtre encore muni de sa toile, de sa loge de souffleur, et de ses décorations. La table du festin, dressée à la droite de la rampe, pouvait figurer une loge d'avant-scène ; je crus que mon commandant avait à son doigt l'anneau d'Aladin ! « Que veut dire ceci ? m'écriai-je ; est-ce que l'on joue la comédie à la place, et devais-je voir ce soir quelque jeune sous-lieutenant affublé de la robe de Valérie ou de Célimène ? — Non, mon ami, nous ne vous ferons pas assister, malheureusement, à une pareille métamorphose (reprit le commandant, qui me présentait en riant à trois autres officiers, ses commensaux) ; mais vous allez dîner dans la salle de spectacle d'Ibrahim. Une troupe française jouait sur ce théâtre, devant le prince, nos plus

joyeux vaudevilles, et *l'Ours et le Pacha* eurent l'honneur de dérider en ces lieux l'anguste front du fils de Méhémet, qui goûtait fort ce genre. — A merveille, répartis-je; mais m'assurez-vous au moins que les excellents mets que je vois rassemblés sur cette table, n'appartiennent pas au matériel du théâtre? Je serais désolé, je vous en avertis, d'assister à une simple représentation de dîner, car je me meurs de faim, et je n'admets point les pâtés de carton, tels bien peints qu'ils soient. » Nous nous mîmes à table, et le dîner, commencé sous de si joyeux auspices, se passa au milieu d'un feu roulant de saillies.

De la salle de spectacle d'Ibrahim, transformée en une salle à manger de si bonne compagnie, nous passâmes dans une autre pièce assez convenable, mais ornée d'une étrange façon; tout à l'entour couraient des étagères, sur lesquelles étaient posées, en rang de taille et en longue file, des fioles de verre doré et argenté, contenant des liquides de diverses couleurs: « Eh mais, grand Dieu! mon commandant, dans quel café m'introduisez-vous? — Dans un mauvais café, mon ami, où l'on servait jadis du moka très-indigeste. Vous êtes dans la pharmacie d'Ibrahim, et je serais bien étonné si quelqu'une de ces maudites fioles ne contenait pas de l'essence diplomatico-orientale, qu'on appelle encore *bonne dernière raison des Pachas*. Tremblez, mon ami, vous avez sous les yeux bien des sucres perfides qu'ont extraits les mains de Médée! » Ce qu'il y a de sûr, c'est que, contenant de bonnes ou de mauvaises substances, ces fioles, sans étiquettes et voilées d'or et d'argent, laissaient un champ funeste aux erreurs du Purgon égyptien, chargé de pharmaceutiser le gracieux fils du *très-miséricordieux* Méhémet. Du reste, l'accouplement de ces deux salles, dont l'une était le temple du plaisir, et l'autre le refuge de la souffrance, donnait la mesure des joies du riche et du puissant, et semblait faire le procès aux jouissances de ce bas monde!

Nous étions à peine entrés dans la pharmacie, qui servait de salon, que plusieurs officiers de la garnison, attirés par le commerce aimable du commandant de place, arrivèrent. Le café et les pipes orientales à longs tuyaux de cerisier ou de jasmin circulèrent; les bouffées de fumée et les gais propos jaillirent de concert; puis, quand cette soirée militaire fut

terminée, le commandant me montra en soupirant le mince et unique matelas qu'il pouvait m'offrir en guise de lit ; nous nous serrâmes cordialement la main, et, m'enveloppant dans mon stoïcisme et mon manteau, je me jetai, avec la confiance de mes 27 ans, dans les bras du sommeil. Hélas ! il n'approcha point de mes yeux, durant cette longue nuit, où des légions d'atroces *kanguroos* (honneur à toi, inimitable Topfer, qui as poétisé de la sorte un insecte innommable) me lardèrent sans pitié ni relâche. J'ouvris mes yeux, si toutefois je les avais fermés un instant, aux premières lueurs de l'aurore, qui, toute brillante et carminée qu'elle était, m'apparut laide et maussade. Je me hâtai d'aller voir où en étaient les travaux de notre *palazzo*, qui n'avançaient guères, et, quelques heures après, ayant enfourché mon petit bucéphale, je repris, beaucoup moins fier qu'Alexandre, quoique ma tête, penchée de sommeil, me donnât avec lui quelque ressemblance, le chemin désert et désolé de Navarin, où mes compagnons attendaient si impatiemment leur exeat.

Je désolai ceux-ci en leur apprenant que notre habitation de Modon était toujours aux mains des charpentiers et des maçons, et qu'il fallait se résigner à demeurer encore quelques jours prisonniers de Neptune. Le dieu, à vrai dire, se comportait assez vilainement avec nous, et il contrariait de la manière la plus tyrannique nos visites à terre ; l'équinoxe s'entendait avec lui, et la rade, si parfaitement sûre pour des vaisseaux, ne laissait pas que d'être parfois très-dangereuse pour de frêles barques. Nous ne voulions pas cependant demeurer inactifs, et le lendemain de mon retour à bord, la section des architectes, qui voulait s'assurer si le nouveau Navarin recouvrait, comme le prétendait Pouqueville, l'emplacement de la Pylos d'Homère, descendit courageusement du pont de la Cybèle, dont la mâture hurlait, dans un petit canot folâtrant d'une manière fort peu réjouissante contre le flanc de la frégate.

Cette petite traversée du navire au rivage faillit être pour nous la dernière, et ce fut presque dans un costume et avec des mines de naufragés, que nous atteignîmes la terre. Je laisse pour un instant de côté le grave motif pour lequel nous avions affronté le courroux de Neptune, et avant de m'assurer si

mes pieds touchent en effet un sol homérique, je fixe mes yeux sur cette montée qui conduit à la porte de la citadelle de Navarin. Cette montée, pratiquée dans un sol rocaillieux et rougeâtre, aboutit à une sombre arcade, entrée principale de la Place ; un platane, incliné devant elle, épanouit à gauche son monumental feuillage, au-dessus d'une petite fontaine mauresque qu'il enveloppe de fraîcheur et d'ombre. L'arbre d'Esculape, ainsi posé en suppliant, semble saluer quelque triomphateur que l'imagination fait déboucher de cette ténébreuse arcade ; la ligne des remparts, coupée par la tête gracieuse et touffue d'un olivier qui est venu croître, par un hasard plein d'ironie, entre les pierres d'un bastion, se déploie derrière cette jolie étude de paysage oriental, et va se relier à une montagne conique formant tumulus : c'est le mont Saint-Elie ; à droite, le mamelon que nous gravissons s'affaisse en pente rapide vers l'étroite passe de la rade, qui nous présente dans toute son intégrité son bassin elliptique ; entre nous et les remparts enveloppés de ces ombres profondes qui jettent des teintes si graves dans les paysages du Midi, des Grecs à peu près nus sont occupés, les uns, à piocher une terre de fer ; les autres, à porter sur des civières de la terre et des pierres qui doivent servir à boucher les brèches des murailles, ou à réparer les glacis de la citadelle ; réduits au rôle de machines, ils apportent à nos soldats, qui les gourmandent vivement du haut des remparts, ces matériaux que ceux-ci, courbés sur le talus des murailles, se hâtent de mettre en œuvre. Les Grecs s'empressent peu ; ils chantent des cantiques, marchent à pas comptés avec une superbe indolence, et rient d'un air étonné de ce travail de reconstruction auquel on les force de prendre part. Généreuse France, tu donnais là tes sueurs et les fruits de ton intelligence à cette pauvre Grèce, descendue à peu près à l'état d'enfance, et qui comptait apparemment sur la lyre d'Amphion pour relever ses remparts.

L'on s'attend à l'aspect que nous offrit l'intérieur de la ville de Navarin ; j'ai dit le coup d'œil qu'elle présentait du côté de la mer, et l'on se figure bien qu'elle ne gagna pas à être vue de plus près ; qu'il me suffise de dire qu'au moment où nous dépassâmes la sombre porte de la citadelle, nous crûmes voir s'écrouler avec fracas toute une ville. La diversité des

Fractures, l'oscillation sous laquelle on croyait voir s'agiter ces pans de murs déjetés et crevassés, ces toitures criblées et à demi emportées, tout, jusqu'à la déclivité extrême du terrain sur lequel cette ville est assise, se réunissait pour produire cette illusion terrible. Cependant, chose étrange, deux monuments avaient été préservés au milieu de cette destruction universelle : c'était, d'une part, une église grecque transformée en mosquée par les Turcs, et d'une autre, le sérail d'Ibrahim. Quel beau texte pour un Muphti ! le temple du prophète et la demeure des houris, prêtresses obligées de la religion de Mahomet, respectées par les boulets et les bombes !... Il faut en convenir, la fortune s'était montrée bien complaisante et bien révérencieuse vis-à-vis du prophète ! L'intendance militaire et l'administration des postes, moins délicates dans leurs procédés que l'aveugle déesse, n'avaient pas tenu compte de ce respect des boulets envers ces deux monuments : la mosquée, en dépit de sa pittoresque architecture, avait été transformée en magasin à fourrage ; et quant au sérail du fils du Pacha, on en avait fait le bureau de la poste. Cette double métamorphose rappelait assez la tendance excessive du siècle à faire tout passer par le creuset de l'utile.

La mosquée, qui n'était autre qu'une ancienne église byzantine, ainsi que je viens de le dire, et qui était flanquée à l'un de ses angles du tronçon d'un minaret, avait attiré toute notre attention, et nous nous mîmes en devoir d'en relever le plan et le dessin. Elle représentait, en diminutif, l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, et son portique, percé de cinq arcades mauresques, et les cinq coupoles qui formaient sa toiture, présentaient un charmant ensemble. En face du portique, un petit monument octogone, issu de la même architecture, et évidemment contemporain de l'église, nous montrait, sans aucun doute, l'un de ces antiques baptistères que la primitive église reléguait à distance du temple ; idée imposante, qui rappelait aux catéchumènes combien était sainte la maison du Seigneur, et de quelle lèpre le baptême nous délivre.

La mosquée n'était pas tellement encombrée de bottes de foin, qu'on ne pût se rendre compte de sa physionomie intéressante. Nous n'y vîmes rien de curieux, et les murs, revêtus

de stuc blanc, n'offraient aucune trace de peinture. Il est probable que les Turcs, qui s'effarouchent de la représentation de la figure humaine, avaient recouvert de cet enduit les fresques byzantines qui devaient parer, selon l'ordinaire, les murs de cette élégante église grecque. Plût à Dieu que l'archéologue n'eût à signaler de pareils méfaits que de la part des infidèles !

Notre travail terminé (c'étaient les prémices de nos travaux en Morée), nous fîmes le tour des remparts, afin de voir si nous ne découvririons pas quelque vestige antique qui confirmerait l'opinion de M. Pouqueville, relativement à l'emplacement de la Pylos de l'Odyssée. Cette promenade, qui n'amena aucun résultat dans ce sens, ne fut pas sans intérêt, et nous restâmes longtemps penchés sur le bastion qui dominait l'embouchure étroite de la rade. C'est là que la frégate l'*Armide*, commandée par le brave capitaine Hugon, qui se couvrit de gloire au combat de Navarin, se trouva engagée entre le feu de la Place et celui de cinq frégates turques, pendant le long défilé des vaisseaux russes qui venaient prendre part les derniers au combat (1).

En continuant notre promenade sur les remparts, promenade à dos de ruines, nous fîmes une piquante découverte : c'est qu'ils étaient défendus par des pièces de canon fournies par toutes les nations qui étaient venues tour à tour les battre en brèche. Au-dessous d'eux, de petits jardins écrasés par les décombres, ou voilés des plus repoussants débris de vêtements orientaux, essayaient quand même un sourire printanier !... quelques tiges d'orangers rabougris et effeuillés par les boulets, se tordaient çà et là parmi des tas de pierres, et un monceau de loques égyptiennes, où l'on distinguait toutes les pièces d'un vêtement turc, depuis le turban jusqu'aux babouches, brûlait à petit feu, comme un holocauste, au pied d'un palmier solitaire, dont la noble chevelure était à demi-scalpée..... ; la peste et la guerre s'embrassaient peut-être sous nos yeux !

L'enceinte de Navarin est de fort peu d'étendue, et nous en eûmes bientôt parcouru le circuit. Nous avions dit adieu à

(1) *Moniteur*, 9 novembre 1827.

ces ruines, et nous étions prêts d'atteindre, par une petite rue de traverse, la rue principale qui allait rejoindre en talus abrupt et rapide la porte de la ville, lorsque nous fûmes arrêtés par un spectacle hideusement bizarre.

Faisant face aux passants et accroupi à l'orientale sous une espèce de hangar élevé de quelques pieds au-dessus du sol, un formidable nègre, aux membres athlétiques, fumait, impassible et les jambes collées en manière de rôti contre des tisons ardents, sa longue pipe de cerisier; les tibias du malheureux, dévorés par le contact incessant du feu, présentaient deux larges escarres, et dans le fond de la niche de cette effrayante pagode, dont le regard perdu et émoussé rappelait l'expression des figures de cire, des os gisaient par terre. Nous nous arrêtâmes pour contempler ce diabolique fumeur, qui ne parut pas même nous apercevoir; et comme nous nous demandions quelle pouvait être cette apparition monstrueuse, un soldat qui passait nous apprit que nous avions devant les yeux un reliquat..... des hordes d'Ibrahim, et que ce malheureux nègre était fou. Trouvé à demi-mort de faim et de terreur parmi les décombres de Navarin, après l'occupation de cette ville, il avait ému de pitié nos soldats, qui le nourrissaient du restant de leurs gamelles, pitance peu friande, telle qu'on en porte dans les chenils, et d'où provenaient les os qui étaient épars autour du terrifiant automate. Le cauchemar ne sera jamais mieux représenté, et je défie l'imagination d'un Albert Durer de composer sur ce sujet une figure et plus fatale et plus sinistre.

Le soupir de satisfaction que nous poussâmes au moment où nous sortîmes de Navarin, ressemblait à celui qui s'exhale de la poitrine lorsqu'on se réveille au milieu d'un rêve affreux. Nous ne remportions point encore d'indices de l'emplacement de la ville de Nélée, et nous décidâmes que nous irions explorer, le lendemain, le petit village de *Pila*, situé dans les montagnes, à deux lieues de Navarin, et dont le nom moderno-antique semblait nous mettre sur la voie de Pylos. M. Ponqueville le désignait aussi comme pouvant recouvrir la ville chantée par Homère, et il était de notre devoir d'aller nous assurer si cette conjecture était fondée.

La même barque du matin, les mêmes rafales, les mêmes

chances d'aller visiter *en perpendiculaire* le fond de la baie, nous accueillirent sur le rivage, où de pauvres enfants déguenillés nous avaient poursuivis en nous criant : *psômi ! psômi ! du pain ! du pain !* Que devenaient l'esthétique, la poésie, les arts, les recherches scientifiques, devant ce cri si plein de douleur et de larmes !

Notre course à Pyla nous fit voir enfin un pays boisé et une charmante vallée grecque, traversée par un gracieux aqueduc empanaché de buissons et drapé de lianes ; mais nous eûmes beau interroger, et le village de ce nom, et les collines qui l'avoisinent, aucune pierre, aucun fragment ne porta témoignage en faveur de l'opinion précitée ; la nature du sol lui-même protestait contre elle, et nous ne voyions pas comment on eût pu appliquer à ce charmant pays si frais, si bocager, les farouches épithètes dont Homère se sert pour désigner Pylos, qu'il appelle *aride et sablonneuse*. Quant aux débris cyclopéens signalés en cet endroit par M. Pouqueville, il faut croire que le soleil du printemps les avait fait fondre, car nous n'en vîmes pas miette ; tant il y a, que nous revînmes tout désappointés et presque malheureux de cette course infructueuse.

Cependant, nous ne nous regardions pas comme battus ; il nous restait à explorer *Zonchio*, autrement dit *le vieux Navarin*, et nous espérions que nous rencontrerions enfin en ce lieu quelques débris du naufrage de cette ville homérique, tant recommandée par l'Institut à notre sollicitude. Nous avions déjà parcouru, dans ce dessein, une grande partie du littoral, et nous retournâmes à bord appuyés sur une mince espérance. Une lettre d'invitation, que l'on nous remit à notre arrivée sur le pont de la frégate, nous força à différer notre voyage au vieux Navarin : le général Maison invitait à dîner la commission scientifique de Morée pour le lendemain. Grande affaire pour nous autres amphibies ! car, faire et surtout composer une toilette convenable avec de si minces bagages, et au milieu de tant de chances de ruines pour les habits et pour les cravates, cela demandait des efforts surnaturels et des précautions inouïes. Nous débarquâmes cependant en assez bel attirail, et pas trop avariés par le canot et le cheval, dans les remparts de Modon. Aucune toilette excentrique, c'est-à-

dire, inculte, ne trahissait parmi nous, comme cela se voit quelquefois chez la gent docte, des préoccupations par trop scientifiques; en un mot, nous n'avions pas le moins du monde l'air de savants.

Arrivés le matin de bonne heure, quelques-uns d'entre nous furent invités à déjeuner par cet excellent général Durieux, qui nous avait déjà si bien accueillis; j'eus le bonheur d'être de ce nombre. Le colonel Fabvier, qui était récemment débarqué à Modon, devant être un des convives, l'on comprend à combien de titres je devais me réjouir de l'invitation.

Tout le monde connaît le rôle magnifique que notre illustre compatriote a joué dans cette guerre sainte que la Croix soutint pendant dix ans, en Morée, contre le Croissant, et l'on sait qu'au milieu de beaucoup de mécomptes que les Grecs eurent à souffrir de la part de prétendus philhellènes sans consistance ou sans probité, le colonel Fabvier se fit remarquer par le plus noble désintéressement et une valeur digne des temps antiques: l'on ne s'entretenait au quartier général que de sa belle défense d'Athènes, et j'étais avide de contempler ce noble représentant des sympathies de la France pour la malheureuse Grèce. Je l'aimais passionnément, cette Grèce, et mes principes d'ordre et d'obéissance ne m'empêchaient nullement d'admirer, et en cela bien d'autres gens de maniance pensaient de même, le soulèvement de ce noble peuple contre le bâton de l'Aga et la prostitution du Harem! Aussi je ne puis exprimer avec quelle impatience j'attendais l'arrivée du colonel Fabvier chez notre loyal hôte. On l'annonça enfin. Le colonel portait le brillant costume de chef de Pallikares, et l'habit du héros frappa d'abord vivement, je l'avoue, mon attention; je n'en avais jamais vu de semblable. Ce vêtement se composait premièrement d'un ample turban de soie à raies, qui était enroulé avec beaucoup de noblesse autour du large front du colonel; secondement, d'une peau de mouton frisée, jetée, comme le manteau antique appelé chlamyde, sur l'épaule; 3^e d'une casaque de velours cramoisi, brodée d'arabesques d'or sur toutes les coutures; enfin, de ce fameux japon blanc aux mille tuyaux flottants, que les Grecs appellent fustanielle, et qui donne à la marche des Pallikares quelque chose de si martial: des guêtres collantes, du même velours,

et ornées de la même broderie que la veste ; un soulier de pareille étoffe ; rehaussé d'une fine boucle d'or ; un cimier appendu à une riche ceinture de maroquin rouge et battant sur la cuisse , tel était le complément de ce costume , qui formait , dans son ensemble , le plus bel entourage que l'imagination ait jamais souhaité à une figure héroïque. Le colonel portait ce costume avec une mâle élégance ; et le salut oriental qu'il nous fit en entrant (il avait appliqué sa main , largement ouverte , sur son cœur , en inclinant légèrement la tête) m'avait révélé la bonté et la fermeté de son caractère. C'étaient là , en effet , les qualités qui me parurent briller sur le front puissant et dans les yeux si parfaitement bleus du colonel. Je ne sais point flatter , et mon enthousiasme pour le héros français d'Athènes n'ira pas jusqu'à lui prêter la beauté d'Apollon ; non , le colonel Fabvier n'avait point des traits réguliers : son nez était camard , et sa taille ramassée n'avait rien d'idéal ; mais il y avait , dans ce visage , tant d'énergie mêlée à tant de bienveillance , qu'on était captivé tout de suite par son expression ; aussi , je ne m'étonne pas du vif attachement et du dévouement sans bornes que MM. Molière et Desmaysous , aides de camp de Fabvier (qu'il me permette de le traiter en grand homme) , lui témoignaient. Ces Messieurs , aimables et spirituels compagnons du héros , l'accompagnaient , vêtus , à quelque différence près , du même costume de Pallikares. Nous ne tardâmes pas à prendre place à une table oblongue et étroite , semblable à celles qui sont en usage dans les réfectoires de pensionnats. J'eus la satisfaction d'être placé vis-à-vis du colonel , et je pus étudier à loisir cette face chevaleresque que les soucis , les privations et les travaux de la guerre avaient marquée du sceau sacré de la souffrance. Je ne perdîs pas non plus un mot de la conversation du philhellène , et je crois que tous les convives , imitant mon exemple , pratiquaient à l'envi l'*intentique ora tenebant*.

Le chef de Pallikares ne dédaignait pas la grâce du langage ; il n'avait pas oublié sa patrie à ce point ; mais , généralement , il préférait les sujets sérieux et en parlait en homme de résolution et de bon sens ; le français avait presque entièrement disparu en lui sous l'oriental , et un profond sentiment de la mission qu'il était venu remplir en Grèce , perçait dans tous

ses discours. Nous dûmes à ces préoccupations d'esprit bien des révélations intéressantes durant le cours du repas. Fabvier nous parla des Grecs avec vénération. Il n'avait jamais vu, disait-il, leur courage se démentir, même au milieu des plus rudes fatigues, des privations les plus exorbitantes. Il nous raconta alors avec quel héroïsme ils avaient supporté les horreurs du siège d'Athènes, de ce siège où lui, Fabvier, avait déployé tant d'intrépidité et de sang-froid. Renfermé avec une poignée de Grecs dans la citadelle qu'assiégeait une partie de l'armée turque, il eut à soutenir pendant six mois, au milieu d'une détresse qui allait toujours croissant, les efforts des assiégeants. Le typhus, joint à la famine, décimait chaque jour le bataillon sacré de la forteresse; celui-ci manquait d'eau, et l'on en vint à n'en distribuer qu'une bouteille par jour à chaque homme; encore fallait-il prélever, sur cette chétive quantité de liquide, l'eau qui était nécessaire à chacun pour pétrir son pain; et ce pain, il finit par manquer! et dans les derniers jours de cette héroïque défense, la petite troupe de Fabvier, plus d'à moitié réduite par la fièvre et la famine, ne vivait plus que de quelques chétives olives pochettées.

Toute cette sublime histoire fut racontée sans emphase, sans fleur de rhétorique, et dans le langage et avec l'accent le plus persuasif. Ce récit, qui aurait pu prendre place dans Plutarque, fut accompagné de quelques plaintes du colonel contre le Président de la Grèce, *le grand Capo d'Istria*, que sa belle conduite dès le début de l'insurrection avait rendu respectable aux yeux de l'Europe entière. Fabvier et lui ne s'entendaient pas.....

La nouvelle de cette scission entre deux hommes d'un si noble caractère, m'affecta douloureusement. L'histoire dira de quel côté furent les torts. Pour moi, je crus reconnaître que la popularité du héros d'Athènes offusquait, du moins celui-ci le prétendait, *le grand citoyen de Parga*; et, coupant court avec les tristesses de cette belle histoire de la régénération de la Grèce, dont je n'ai point à m'occuper, je m'incline une dernière fois par la pensée devant cette noble figure épique, vis-à-vis de laquelle j'eus l'honneur de m'asseoir un jour dans un banquet.

Nous eûmes la satisfaction de retrouver le colonel au dîner

du général en chef; ceux de nos collègues qui ne le connaissent pas encore, se réjouirent fort de cette bonne fortune. « Je viens de dîner avec le colonel Fabvier arrivant d'Athènes, » et vêtu du pittoresque costume de Pallikares ! » Quel gracieux début de lettre pour nous tous, et qui de nous manqua d'enrichir sa première éptre de cet intéressant épisode de notre arrivée en Grèce ?

Il en était un autre d'un effet beaucoup moins réjouissant, et néanmoins très-digne d'être rapporté, que je recueillis le même jour, en arrivant chez le général en chef : On était occupé à dresser la table du festin, quand je me présentai au sérail d'Ibrahim. Le domestique m'annonce, et je me trouve en face de M. le marquis Maison, debout sur une chaise, devant un placard ouvert, dont les tablettes étaient chargées de porcelaines. Une vaste soupière, dont le général tenait à la main le couvercle avec un air épouvanté, occupait le renfoncement d'une de ces tablettes, et à voir les regards que notre amphytrion lançait de ce côté, il était évident qu'il venait de se passer là quelque chose de formidable. J'avance; le marquis Maison tourne vers moi un visage troublé, et me dit en riant d'un rire un peu forcé : « M. de Gournay, aimez-vous le potage au serpent ? Vous n'avez qu'à désirer; ce gibier se rencontre ici à chaque pas; il s'introduit jusque dans les armoires de mesdames les odalisques. Vous voyez cette soupière ? Je me disposais à l'enlever de la tablette où elle était posée, pour la livrer à mon domestique, quand, m'apercevant que le couvercle avait été dérangé, je me mis en devoir de l'assujettir; j'avance la main, je fais un léger bruit, et au même instant je vois s'échapper de la soupière un maître serpent qui s'engouffre aussitôt dans une crevasse du mur ! Je vous avoue que j'ai reculé à cette vue, et mon émotion dure encore. » J'excusai fort le général d'avoir eu peur, et, pour ma part, son seul récit m'avait fait venir la chair de poule.

Ce n'était pas le seul hôte de cette espèce que recélait l'intérieur du harem, et j'appris de M. Maison que son cuisinier recevait la fréquente visite d'un de ces reptiles pendant qu'il apprêtait les mets. Très-effrayé d'abord à cette vue, le maître d'hôtel avait déserté sa cuisine; puis il s'était accoutumé petit à petit à ce rampant parasite, qui avait fini par entrer dans ses bonnes grâces, et vivait de ses générosités.

Nous trouvâmes la table du général en chef pourvue d'un confort et d'une bonne chère que des Spartiates, peu sociables, eussent trouvés peut-être trop exquis, mais dont nous fâmes loin de nous plaindre, après les repas assez maigres et très-échauffants de la table de l'état-major de la *Cybèle*, repas, hélas ! dont nous étions encore menacés pour plusieurs jours ; car nos maisons de Modon n'étaient pas encore prêtes, et il nous fallait continuer notre existence mixte, partagée entre la terre et l'eau. Nous passâmes donc des délices de Capoue, dont nous avions joui chez le général en chef, à notre austère vie de bord, et nous regagnions le soir le canot sur le rivage et notre hamac dans l'entre-pont, non sans quelque altération des muscles de notre visage et de notre habituelle bonne humeur.

Nous espérions, en nous réveillant, qu'un beau temps seconderait notre projet d'aller interroger les vieilles murailles de Zonchio, seule et dernière espérance qui nous restât de retrouver les traces de Pylos ; mais un temps horrible, une vaste conspiration d'Eole et de Neptune, qui semblaient s'être ligués pour mettre à l'épreuve notre patience archéologique, nous confina dans les entrailles de chêne de notre flottant véhicule, battu des vagues et de la pluie.

M. Patru lit ensuite un travail ayant pour titre :

ESPRIT ET MÉTHODE DE BACON EN PHILOSOPHIE.

AVANT PROPOS.

C'est avec une grande vérité que l'on peut dire que François Bacon représente chez les modernes le génie des sciences fondées sur l'observation. En effet, que les modernes aient obéi à ses indications ou qu'ils aient agi sans les connaître, ils ont marché dans ses errements, quand ils se sont affranchis, dans le domaine des sciences, de l'autorité des scolastiques, si mauvais interprètes des anciens, quand ils en ont appelé à

l'expérience, quand ils en ont surveillé les données avec exactitude, ainsi que les inductions qu'on en tirait, quand ils se sont tournés avec empressement vers la pratique. C'est la marche des sciences fondées sur l'observation, que nous rapportons à Bacon, et non celle de la science générale ou la philosophie ; car, il faut en convenir, la direction de la science générale lui a échappé, bien qu'il ait travaillé plus que tout autre aux vues d'ensemble et à la restauration générale. Sous la direction des cartésiens, la philosophie a pris un goût pour l'abstraction, pour la pure conception, pour l'idéalisme et le scepticisme, bien éloigné de l'esprit de Bacon. Si les sciences particulières se sont bien trouvées de la direction qu'elles ont prises à la suite de Bacon, et si la philosophie est tombée dans d'étranges erreurs en suivant les voies cartésiennes, pourquoi celle-ci ne remonterait-elle pas au point de départ où se trouvaient des directions pour la science générale comme pour les sciences particulières ; et, sans entrer dans la route des sciences spéciales, pourquoi la philosophie n'irait-elle pas à la source s'inspirer à son tour des idées baconiennes ? On craint d'y sucer le lait du matérialisme et de l'athéisme. Quand on connaîtra Bacon, on sera singulièrement étonné que ces craintes aient pu obtenir, dans le monde savant, le moindre crédit. L'idée qu'on a sur cet auteur est un exemple de plus de la manière dont on peut tromper l'opinion publique.

Depuis que les encyclopédistes du XVIII^e siècle se sont emparés du nom de Bacon pour l'inscrire sur le drapeau de leur phalange, Bacon a été fait chef de parti, à coup sûr, contre ses intentions et ses prévisions, lui qui voulut être l'homme de la conciliation, en recueillant les vérités de tous les systèmes. Si, d'un côté, il a été exalté, présenté comme un prophète, comme une espèce de divinité ; de l'autre, il n'a pas manqué de blâmes, de calomnies, d'injures. Au milieu de ces cris aveugles poussés des deux camps en sa faveur ou contre lui, les philosophes amis de la seule vérité n'ont osé se faire gloire, ni même user d'un des leurs, de crainte de paraître adopter les couleurs de l'un des deux partis, et d'encourir l'exécration de l'autre. Comme en ce moment la philosophie est dans la nécessité de se réorganiser, après les tempêtes qu'elle a essayées, il est temps enfin que les philosophes se

servent de leur bien pour leur salut, en laissant de côté les exagérations des deux partis. Il faut débarrasser Bacon de la gloire fausse et de mauvaise nature dont les uns voudraient l'affubler à leur profit, il faut le laver en même temps de la boue qu'on lui a jetée et des affronts qu'on lui a faits. A notre avis, il est inutile de discuter avec les uns ou avec les autres : il suffit de montrer Bacon tel qu'il est, sans rien ajouter, sans rien diminuer ; c'est le parti que nous prenons.

Dans les nombreux fragments que nous citons, nous nous servons, pour le fond, de la traduction de M. Lasalle, sans nous interdire les modifications qui nous semblent propres à nous rapprocher davantage du texte. Nous usons largement aussi des sommaires intelligents que M. Bouillet a joints à son excellente édition des œuvres philosophiques de Bacon. Quand il s'agit de faire connaître un auteur, et non de notre intérêt particulier, nous avons pensé qu'il ne faut pas entièrement priver les lecteurs des bons travaux faits par les autres, sauf à reconnaître à chacun le travail qui lui appartient.

INTRODUCTION.

Nous nous proposons de faire connaître l'esprit de Bacon en philosophie, et la méthode philosophique qu'il peut avoir formulée.

Il est indispensable de donner des notions générales sur ces deux objets, avant d'en venir à l'examen de Bacon sous ces deux points de vue.

A notre manière de voir, l'esprit d'un auteur en philosophie, ainsi que la méthode qu'il peut avoir formulée pour la recherche des vérités philosophiques, dépendent de la nature, du naturel de cet auteur comme individu. La nature d'un homme consiste principalement dans ses tendances et dans ses aptitudes intellectuelles. Les tendances primitives de l'homme sont aujourd'hui décrites et classées avec assez d'exactitude dans les traités de psychologie, pour qu'il ne soit pas besoin d'en faire ici l'exposition. Il nous suffira de dire que, parmi ces tendances, les unes nous portent au bien physique, les autres au vrai, au bien intellectuel, les autres au bien moral.

Ce sont les tendances intellectuelles qui influent principalement sur la formation de l'esprit d'un auteur en philosophie.

Pour nous faire comprendre, nous nous contenterons d'indiquer ici trois tendances intellectuelles avec leurs contraires.

La première à signaler pour la connaissance de l'esprit en philosophie, c'est l'indépendance et son contraire, la crédulité ou docilité d'esprit.

Celle-ci est la disposition naturelle plus ou moins grande d'un esprit à croire aux assertions des autres, à suivre les opinions généralement reçues, à se contenter des doctrines toutes faites. Celle-là est le penchant plus ou moins prononcé à se méfier des idées d'autrui, à examiner et à apprécier pour son propre compte, même les opinions généralement admises, et à surveiller sévèrement ses propres jugements.

Nous signalerons aussi dans certains esprits l'amour exclusif ou prédominant des choses réelles et des vérités positives, chez d'autres l'amour également exclusif ou dominant des abstractions, des conceptions idéales, des êtres de raison.

On sait encore que, parmi les esprits, les uns aiment à recueillir les ressemblances, et les autres à constater les différences; ceux-là courent aux généralités et aux vues d'ensemble, ceux-ci séjournent longtemps dans les particularités, dans les détails; les premiers sont les esprits synthétiques, les seconds sont les esprits analytiques.

C'est avec ces tendances primitives d'un auteur et les aptitudes intellectuelles plus ou moins grandes qu'il a reçues en naissant, et qu'il a cultivées sous l'influence des circonstances où il s'est trouvé, que se forme l'esprit d'un auteur en philosophie; de sorte que l'esprit d'un auteur en philosophie peut se définir comme il suit :

L'ensemble des tendances intellectuelles de cet auteur avec les aptitudes naturelles ou acquises de son intelligence pour étudier les vérités philosophiques.

Nous allons montrer que ces diverses tendances se manifestent à des degrés différents dans les études philosophiques.

Un esprit indépendant suit un mouvement inverse à celui de la crédulité et de la docilité d'esprit, il remonte le cours des croyances des autres et de sa propre foi native; mais il

peut aller plus ou moins loin, en remontant ainsi vers la source des idées et des opinions. Toutes nos opinions, toutes nos doctrines, ne viennent pas de la réflexion et du raisonnement, quand on les prend même dans ceux qui les ont émises les premiers. Un très-grand nombre viennent d'une foi spontanée, naturelle, irréfléchie, instinctive, qui précède toute réflexion, tout examen détaillé et scientifique. Nos idées en morale et même en politique ont commencé dans notre esprit par une conception confuse et synthétique qui a suffi pour nous guider dans notre conduite morale envers les autres hommes et envers Dieu, et pour nous faire établir nos premiers essais de sociétés civiles. L'histoire prouve, en effet, que les grands problèmes religieux, moraux, politiques, ont été résolus par *sentiment* bien longtemps avant qu'ils le fussent par la réflexion et le raisonnement. Le raisonnement analytique se développe bien tard dans l'espèce humaine ; nos besoins moraux et sociaux sont urgents. L'auteur de notre nature y a pourvu. Il nous a donné l'instinct ou le sentiment, qui satisfait à nos premiers besoins et qui les contente souvent d'une manière plus sûre et plus complète que ne le fait notre réflexion à l'aide de ces institutions péniblement élaborées. C'est que l'instinct, qui voit, sans doute, les choses confusément, les voit dans leur totalité. La réflexion éclaire d'un beau jour le point sur lequel elle se dirige, mais elle n'atteint que des parties ; de là, sa vue incomplète dans sa clarté, et les théories fausses, insuffisantes, qui en résultent quand nous résolvons les problèmes moraux et sociaux par la réflexion et l'analyse.

Sous l'empire de la nécessité, l'instinct nous avait mieux guidés.

Il est des doctrines religieuses, il est des doctrines morales, il est des doctrines politiques que le raisonnement ne peut établir ni justifier, et qui cependant sont indispensables comme clef de voûte de l'édifice social, comme fondement de la prospérité et de la moralité publiques. Faudra-t-il les renverser parce que la raison est encore impuissante à en saisir le principe et la convenance ?

Les esprits impétueux et dépourvus de sagesse peuvent se laisser aller à cet excès d'imprévoyance. Mais il est une foule

d'esprits indépendants qui, reconnaissant la lenteur du développement des facultés rationnelles, sont décidés à travailler à leur dégagement et à leur éducation, mais qui ne veulent nullement se priver eux-mêmes ni priver le genre humain des avantages d'un guide en quelque sorte surhumain que la Providence nous a accordé dans sa bienveillance. Ces esprits indépendants savent respecter les dogmes religieux et les doctrines politiques établies dans l'Etat, dont ils font le bonheur.

D'un autre côté, non-seulement il est des esprits indépendants qui de nos deux sources d'instruction, l'intelligence spontanée et l'intelligence réfléchie, le sentiment et le raisonnement, rejettent la première pour ne conserver que la seconde, il en est qui poussent plus loin l'ardeur de l'épuration et de l'exclusion. Parmi les moyens de connaître que nous possédons même à l'état de réflexion, et dont l'exercice est susceptible d'être scientifiquement régularisé, les uns rejettent entièrement le témoignage des hommes, d'où naît le pyrrhonisme historique; d'autres comprennent dans leur répulsion toutes les données des sens et du sens intime en tant que rapportés à nous-mêmes comme des modes du moi, d'où naît le spiritualisme pur ou bien l'idéalisme, lequel n'admet que les conceptions idéales après les avoir réalisées; d'autres, enfin, enveloppent dans leur proscription métaphysique les principes de vérités nécessaires, les vérités universelles *a priori*, admises dans les diverses sciences sous le nom d'axiomes: d'où résultent évidemment le scepticisme général, et le vaporeux idéisme qui n'admet que des idées sans oser les réaliser. Nous croyons voir presque tous ces maux renfermés, non pas sans doute dans la tête de Descartes, qui se montra très-sensé, quant à la vie pratique, mais dans les énoncés qu'il nous a laissés comme principes de philosophie.

Mais heureusement, à ces nouveaux abus de certains esprits indépendants en philosophie, nous pouvons opposer la modération d'autres esprits plus sagement indépendants. Parmi eux, en effet, il en est qui ne se sont jamais révoltés contre les véritables axiomes, qui n'ont jamais rejeté absolument les données des sens ou du sens intime, ni les révélations de la faculté spéciale appelée la raison par les modernes, ne fonc-

tionnant jamais qu'après les données des sens et du sens intime dont elles se bornent à donner les corrélatifs invisibles. Ces esprits sagement indépendants ne veulent point se séparer de la société des intelligences, ni mutiler leur intelligence propre, ni penser en dehors des principes du sens commun. Nous espérons montrer que Bacon est au nombre de ces esprits tout à la fois sages et indépendants.

Une qualité commune à tous les philosophes est l'amour de la vérité. Il n'y a point de philosophe sans un vif amour de la vérité. La vérité indiquée ici est la vérité *morale*, c'est-à-dire, relative à la conduite que doit tenir l'homme, et aux mœurs qu'il doit se former, et, par conséquent, relative à son origine et à sa fin : vérité immense qui comprend la question de l'origine et de la fin de l'univers entier, comme celle de son auteur, et des rapports de cet auteur avec l'univers. La science de ces vérités reçut anciennement le nom de sagesse, et les philosophes furent les sages, puis les amis de la sagesse.

Mais les sages et les philosophes ont recherché la vérité sous des inspirations différentes et par conséquent par des moyens différents.

Les uns l'ont recherchée moins par leurs propres méditations solitaires qu'en puisant leur instruction à des sources étrangères, en écoutant pendant de longues années les leçons de ceux qu'ils regardaient comme des sages, en recueillant les traditions de la science des anciens, en voyageant dans des pays lointains, réputés dépositaires de la science, pour en rapporter des instructions utiles.

D'autres ont rejeté plus ou moins rigoureusement les enseignements étrangers, ont dédaigné les acquisitions ou les opinions d'autrui, et repoussé l'autorité des anciens en matière de science. Les uns sont des esprits dociles et sympathiques, les autres des esprits indépendants, enclins aux épurations et aux exclusions.

L'esprit philosophique peut donc suivre deux espèces de mouvements : par l'un, il peut s'unir aux esprits des autres et participer à toutes leurs connaissances et à leurs erreurs ; par l'autre, il s'isole, il peut se garantir des erreurs des autres, mais il se prive de leurs acquisitions, de leurs lumières, et, en épurant ses propres facultés, il peut mutiler sa propre intelligence et se suicider.

Dans le premier cas, en adoptant sans choix toutes les doctrines des autres, l'esprit philosophique peut oublier ses propres idées, faire abnégation de sa propre individualité, et tomber dans un syncrétisme indigeste, qui est au fond un chaos philosophique, et le laisse indifférent à toutes les doctrines, à toutes les solutions.

Dans le second cas, l'esprit philosophique, en s'isolant de plus en plus, en s'épurant, en s'amoindrissant, doit finir par un égoïsme misérable en morale et en métaphysique, et même il doit s'anéantir dans un idéisme ou dans un scepticisme universel ; fin semblable à peu près dans l'un et l'autre excès.

Le bon parti à prendre pour l'esprit philosophique, à ce moment solennel de sa vie où il se met en marche, c'est qu'il conserve le sentiment profond de son individualité, s'appuie sur lui-même, et que, soudant à sa propre intelligence toutes les autres intelligences, il participe à leur science et à leurs découvertes en les soumettant à un contrôle possible et raisonnable pour toutes les matières de la science humaine. Telle est sans doute la voie de la perfectibilité pour l'esprit humain, telles sont sans doute les vues de la Providence sur l'homme.

Quoique les esprits indépendants soient exposés à devenir exclusifs, à rejeter tout consentement entre les intelligences, à mutiler leur intelligence personnelle, à tomber, par conséquent, dans l'égoïsme moral et métaphysique, et même à s'anéantir dans l'idéisme et dans le scepticisme universel, cependant ils possèdent l'élément essentiel du succès en philosophie, l'indépendance de l'esprit individuel qu'ils conservent pour le service de la vérité. C'est la qualité qui domine dans tous les cartésiens, et qui ferait leur gloire s'ils n'en avaient pas étrangement abusé et n'en avaient pas gâté la véritable nature.

Au fond, cette indépendance de l'esprit n'est que l'amour de la vérité pure, sans voile et sans intermédiaire.

L'amour de la vérité pure doit l'emporter chez le philosophe sur tout symbole qui prétend en être l'image et sur tout organe qui s'attribue le droit d'en être l'interprète exclusif et sans contrôle. Nous n'en exceptons que les divines Ecritures, l'autorité de l'Eglise en matière de foi, et certaines doctrines politiques. Hors de là, l'amour de la vérité doit l'emporter sur

toute espèce d'intérêts. Il doit l'emporter sur le principe naturel de crédulité, sous quelque forme qu'il se produise.

Parmi les hommes, les uns sont portés à adopter les idées professées par les anciens, les autres à céder à l'ascendant d'un personnage contemporain, oracle de l'opinion publique; presque tous se laissent gagner par l'exemple d'autrui, et suivent les opinions généralement reçues. Ces actes de la docilité de l'esprit humain, qui semblent si divergents, partent tous d'un même principe, du principe de crédulité naturelle. Ce principe est sans doute utile à l'espèce humaine, puisqu'il entre dans les vues de la Providence. Il y a si peu d'hommes capables de penser par eux-mêmes! Le respect des opinions de l'antiquité tend à mettre à l'unisson des âmes faites pour vivre ensemble et en accord; en nous faisant recueillir les opinions reçues dans le monde avant nous, il nous fournit des doctrines toutes faites pour donner satisfaction à des besoins qu'il est plus urgent de satisfaire qu'il ne l'est de perfectionner la théorie de ces doctrines. L'ascendant qu'exerce sur nous la nouveauté d'une opinion venue de haut sert à nous faire participer aux découvertes de nos contemporains.

Mais ces connaissances ainsi transmises d'une génération à l'autre, ou d'un contemporain notable à tous les autres de quelque ordre qu'ils soient, sont souvent vagues, confuses, composées d'erreurs et de vérités. Pour les éclaircir et les préciser, pour démêler la vérité de l'erreur, il faut dans l'esprit des dispositions plus sévères que celles que lui donne le principe de crédulité. Le philosophe se fait reconnaître surtout par des découvertes, des améliorations, d'heureuses innovations. Ce n'est pas la docilité d'esprit produite par le principe de crédulité, qui poussera l'esprit à s'élancer dans des essais hasardeux couronnés seulement quelquefois par d'utiles découvertes. Il faut pour cela un vif amour de la vérité pure et sans intermédiaire. On ne dissipe les erreurs, on ne fait de conquête dans le domaine des sciences, que sous ces inspirations, accompagnées de méfiance d'un côté et d'une grande hardiesse de l'autre.

L'indépendance d'esprit fut éminemment le caractère de Descartes, qui rejeta toute espèce d'autorité en matière de science, et qui n'eut confiance que dans ses propres perceptions et

dans la seule évidence de ses idées. Il tenait tellement à penser par lui-même, que, bien qu'il admit que les principes des sciences mathématiques fussent incontestables, il s'exerçait à en trouver lui-même la vérité, comme s'il se fût agi de les découvrir pour l'espèce humaine. Il s'exerçait également à trouver par lui-même les procédés des arts, comme s'il eût dû les inventer. On peut consulter à cet égard son traité *des règles pour la direction de l'esprit*. On sait que, dans le discours de la méthode et dans ses autres ouvrages, il rejette le témoignage des contemporains comme celui des anciens; il va même jusqu'à mettre en suspicion les données des sens, de la mémoire et du raisonnement, sous le prétexte, fondé ou non fondé, que ces sources d'instruction ont été pour lui des occasions d'erreurs.

Malebranche montre la même indépendance d'esprit. Suivant ce philosophe, « Dieu seul peut instruire et éclairer notre esprit, » et il appuie cette doctrine par des citations de saint Augustin. « C'est se faire esclave contre la volonté de Dieu, dit-il, que de se soumettre aux fausses apparences de la vérité (1). » Il veut qu'on suive ce principe à son égard, comme il entend le suivre à l'égard des autres. « Étant aussi persuadé que nous le sommes que les hommes ne se peuvent enseigner les uns les autres, et que ceux qui nous écoutent n'apprennent point les vérités que nous disons à leurs oreilles, si en même temps celui qui nous les a découvertes ne les manifeste aussi à leur esprit. Nous nous trouvons obligé d'avertir ceux qui voudront bien lire notre ouvrage, de ne point nous croire sur notre parole... Nous ne regardons les auteurs qui nous ont précédés, que comme des *manieurs*; nous serions donc bien injustes et bien vains d'exiger qu'on nous écoutât comme des docteurs et comme des maîtres... pour toutes les vérités qui se découvrent dans les véritables idées des choses... Nous avertissons expressément de ne point s'arrêter à ce que nous en pensons; car nous ne croyons pas que ce soit un petit crime que de se comparer à Dieu, en dominant ainsi sur les esprits. »

(1) Voyez la préface et les premiers chapitres de la *Recherche de la vérité*.

Pascal lui-même s'efforce de secouer le joug des anciens.

« Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. » — « Les anciens, dit-il encore, ont trouvé les sciences seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés, et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous, en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que les travaux des anciens séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier. »

« Le respect de l'antiquité doit être grand, dit Fénelon, mais je suis autorisé par les anciens contre les anciens mêmes. »

L'amour de la vérité en soi, qui produit l'indépendance de l'esprit, se lie à tout ce qu'il y a d'élevé dans la nature humaine, mais touche aussi à ce qu'il y a de plus erroné et de plus dangereux dans la pratique. Dans la spéculation, l'amour de la vérité morale devient, dans la pratique, l'amour de la justice, et une réforme dans la manière de rechercher la vérité morale entraîne une réforme dans la manière d'interpréter et d'appliquer la justice en soi. Si chacun a le droit d'étudier la vérité en soi sans intermédiaire obligé et imposé, mais par l'évidence seule, par l'application de son intelligence personnelle, soit abandonnée à elle-même, soit secondée par des intermédiaires sujets au contrôle, chacun a le droit aussi de pratiquer la justice en soi sans interprète imposé, non sujet au contrôle, mais par les lumières de sa propre conscience, c'est-à-dire de son intelligence opérant sur les idées de la morale. Telle est la conséquence tirée par certains partisans de l'indépendance de l'esprit. A leurs yeux, la doctrine de l'autorité civile, entendue dans le sens d'obéissance aveugle et passive aux représentants de la justice en soi, n'est autre chose que la doctrine de l'autorité philosophique entendue dans le sens de croyance aveugle en certains organes prétendus de la vérité.

Ces deux autorités sont pour eux deux espèces d'idolâtries, analogues à l'idolâtrie en religion, ou plutôt ce sont deux faces de la même idolâtrie qui nous font perdre également le titre d'adorateurs du vrai Dieu. Depuis le commencement du monde, disent-ils, cette triple idolâtrie a disputé le genre hu-

main au culte du vrai Dieu. Toujours elle a échoué et a fini par des défaites ses campagnes impies tentées contre le Dieu vivant. Elle succombera toujours en définitive ; car il est écrit dans les destinées du genre humain que l'erreur ne prévaudra pas chez lui contre la vérité.

Ces conséquences de l'amour de la vérité en soi et de l'indépendance d'esprit sont séduisantes par la noblesse du but qu'on s'y propose ; nous concevons cependant qu'il est des réserves à faire en faveur des dogmes religieux et de certaines doctrines politiques auxquelles tient le salut de la société et qu'approuve une raison plus éclairée.

Un esprit indépendant en philosophie en tant qu'il s'applique à l'examen des idées d'autrui, peut être un critique plus ou moins profond, ensuite un réformateur plus ou moins radical. Il est simplement critique quand il se borne à des remarques sur les détails ou sur les points secondaires d'un ouvrage ou d'une institution. Il est critique profond, quand il porte son examen sur les points essentiels d'un système et qu'il descend jusqu'aux fondements d'une institution. Dans le premier cas, il se borne à améliorer ; dans le second cas, il détruit, il renverse.

Il est difficile d'avoir renversé un système ou même de l'avoir critiqué un peu profondément, sans avoir conçu l'idée de quelque système propre à être substitué à celui que l'on a renversé ou profondément critiqué. C'est pour cela que le destructeur et souvent même le critique d'un système est presque toujours novateur ; novateur dangereux s'il ne réédifie pas sur des fondements plus solides, réformateur utile, fondateur bienfaisant, s'il est assez heureux pour rétablir la vérité méconnue et replacer la justice dans ses droits.

Mais, pour qu'un esprit, même indépendant, ose attaquer la masse imposante des opinions reçues, pour qu'il dirige hardiment la sape vers les fondements du vieil édifice, il faut qu'il se sente capable de faire mieux que ce qu'il va détruire, ou qu'il croie fermement que d'autres répareront heureusement les ruines qu'il va faire ; il faut qu'il ait foi dans la perfectibilité, sinon infinie du moins indéfinie, de l'espèce humaine. C'est cette foi seule qui peut le soutenir dans ses efforts et l'excuser en partie des maux qu'il fera souffrir aux indivi-

du. Aussi voyons-nous souvent qu'à l'indépendance d'esprit se joint dans le réformateur une foi vive à la perfectibilité humaine. C'est ce que nous verrons précisément dans Bacon.

La foi à la perfectibilité humaine et à une destinée meilleure pour l'homme, même en ce monde, implique la croyance à la Providence divine, et suppose de hautes idées religieuses. Aussi voyons-nous souvent qu'à l'indépendance d'esprit et au caractère de réformateur se joint, non-seulement la foi à la perfectibilité humaine, mais un caractère profondément religieux.

Outre ce vif amour du bien et du perfectionnement qui distingue les âmes d'élite, peut-être, pour devenir un réformateur utile, faut-il que l'esprit indépendant ait quelque chose de cette activité dévorante qui, restreinte aux petites choses, ne fait que les intrigants, et, portée sur des objets plus nobles et plus grands, fait apparaître les bienfaiteurs de l'humanité. Les critiques et les destructeurs s'imposent l'obligation de pourvoir aux besoins des peuples qui n'ont pas été supprimés par la destruction des institutions destinées à les satisfaire, et ce devoir est d'autant plus grand et plus difficile à remplir, qu'il s'agit pour eux d'élever des institutions meilleures que les anciennes, et de les préserver des inconvénients qui les ont fait périr.

Malheureusement, l'expérience a prouvé qu'un esprit, quelque puissant qu'il soit, n'est pas toujours également propre à détruire et à réédifier.

D'abord il est des esprits indépendants qui, bien que critiques sensés et profonds, ne devront relever aucune des institutions qu'ils ont renversées, ni rétablir aucune des sciences de réalité qu'ils auront détruites. Les esprits contemplatifs et rêveurs, ennemis de l'observation et des choses réelles, peuvent être éminemment propres à attaquer, par leur esprit subtil, les doctrines reçues et les institutions existantes; mais, par la nature des objets qu'ils étudient exclusivement, et des seuls matériaux qu'ils veulent employer, ils sont condamnés à ne jamais rien édifier, soit dans la société civile, soit dans les sciences fondées sur l'observation. Tel est, à notre avis, le sort de Descartes, qui, après avoir attaqué victorieusement la philosophie scolastique, ne put rien fonder, soit en phy-

sique, soit en astronomie, soit en géologie, soit même en logique, si l'on donne à ce mot la signification large de l'art de penser.

Nous venons de voir ce qu'est l'esprit d'un auteur; cherchons aussi ce que peut être la méthode philosophique de l'auteur dont nous connaissons la nature.

Nous avons fait dériver l'esprit d'un auteur de sa nature. Pour nous, cet esprit n'est autre chose que la nature de l'auteur, déterminée par l'ordre des choses auxquelles elle s'applique. La nature de Bacon est l'indépendance, comme pour d'autres c'est la crédulité et la docilité d'esprit. Indépendant par nature, Bacon a été, en philosophie, hostile aux croyances vouées aux anciens auteurs sans contrôle, hostile à l'autorité absolue des oracles du jour, surveillant avec sévérité les opérations de sa propre intelligence, et lent en général à donner l'acquiescement de son esprit.

Dans l'étude des lois, il sera disposé à controverser les décisions et les principes de la jurisprudence. En politique, il sera porté à l'opposition au gouvernement établi. Réformateur en philosophie, il devra être novateur en législation et en politique.

L'ordre des choses auxquelles il s'applique pour manifester son indépendance, donne un caractère à l'indépendance de sa nature. L'objet auquel s'appliquent les tendances primitives d'un auteur, leur donne donc une première détermination, et la nature, déterminée par l'objet, devient l'*esprit* de l'auteur en une matière. L'esprit d'un auteur, à son tour, est déterminé par les moyens qu'il emploie pour arriver à la connaissance des vérités de la science générale. L'esprit de Bacon est d'être indépendant dans la recherche de la vérité; mais le sera-t-il au point de rejeter les axiomes des sciences quand ils sont des vérités nécessaires? Le sera-t-il au point de ne respecter aucun dogme religieux, aucune doctrine politique établie, au risque de troubler toute la société? Même question à nous adresser sur chacun des points principaux de la science. La manière spéciale dont un auteur résout les difficultés de chacun des points essentiels de la science, donne une détermination à son esprit dans l'étude de la science. L'ensemble des déterminations données à l'esprit d'un auteur par le choix

des moyens destinés à découvrir la vérité philosophique, c'est ce que j'appelle la méthode philosophique de cet auteur. En d'autres termes, la méthode est l'ensemble des réponses que fait un auteur aux questions que donne lieu de poser chacun des points principaux du travail scientifique.

Il importe de rechercher quelles sont ces questions, et d'indiquer les principales réponses que l'on peut y faire.

Les questions que donnent lieu de faire les principaux points du travail scientifique, sont les suivantes :

1° Quel point de départ faut-il prendre pour asseoir la certitude de la science que l'on entreprend de fonder?

2° Dans le libre examen auquel on va se livrer, quel respect devra-t-on garder pour les dogmes religieux et les doctrines politiques admises dans l'Etat?

3° Quel objet faut-il étudier immédiatement? Quelle est l'étendue et la limitation de cet objet? Quelles en sont les divisions et les subdivisions?

4° A quel degré du savoir possible devra-t-on s'élever dans l'étude de cet objet? Faudra-t-il s'arrêter à la description et à la classification des substances et des faits, ou bien devra-t-on s'efforcer d'arriver à la connaissance des éléments pour les substances composées, à la connaissance des lois pour les faits? Ou bien essaiera-t-on de monter jusqu'à la découverte des causes, soit des causes secondes, soit des causes premières?

5° Quelles facultés intellectuelles ou quels autres moyens de connaître convient-il de choisir pour étudier chaque partie de l'objet, dans le but proposé?

6° Quels procédés faut-il exécuter avec les moyens de connaître qui ont été choisis?

7° Quand certaines théories auront été indiquées par les recherches auxquelles on se sera livré, quel moyen prendra-t-on pour contrôler la vérité de ces théories?

A la première de ces questions, un esprit porté à la crédulité et à la docilité d'esprit répondra qu'il accepte tous les principes admis par la généralité de ses concitoyens, par les anciennes autorités, et peut-être sera-t-il, en même temps, plein de respect pour les personnages influents dans les sciences de son temps, et pour les sociétés qui s'en sont constituées les oracles. Mais un esprit indépendant voudra con-

trôler les idées d'autrui qu'on lui propose ; il osera examiner même les opinions généralement reçues ; il se méfiera du témoignage de ses propres sens, et peut-être ira-t-il jusqu'à soumettre au doute les principes du sens commun, qui dirigent tous les hommes dans leurs jugements, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent.

Pour la seconde question, un auteur respectera les dogmes religieux et les doctrines reçues en politique ; un autre voudra peut-être soumettre de nouveau tout à l'examen, et cela en vertu de la nature de son esprit.

Relativement à la troisième question, si le but proposé est élevé comme il doit l'être en philosophie, l'esprit d'un auteur trouve encore l'occasion de faire un choix dans l'objet immédiat de son étude. Pour découvrir l'origine du monde et sa fin, l'homme à forte imagination ne manquera pas de concevoir quelques théories plus ou moins ingénieuses pour résoudre ces immenses problèmes, plutôt que de s'enfoncer dans des études de faits qui ne peuvent aboutir à des résultats qu'en usant l'activité de plusieurs générations. Au contraire, l'homme passionné pour la réalité et les vérités positives, ne craindra pas d'avoir recours à l'observation et de descendre aux détails les plus minutieux, afin de découvrir d'abord les causes immédiates, et de préparer la découverte des causes générales.

L'un ne fera de divisions qu'au moyen de l'abstraction, l'autre prendra les objets à l'état concret, embrassera les faits dans leur complexité naturelle, et, quand il s'agira de diviser, il se contentera de séparer d'abord les objets concrets qui se sont juxtaposés ou ont été mis en contact ; il se gardera de déchirer, de mutiler d'abord les objets qu'il veut connaître dans leur état naturel.

Pour la quatrième question, à quel degré du savoir faut-il s'élever ? le philosophe, qui n'étudie que l'idéal, ne comprendra peut-être pas même ce qui lui est demandé, attendu que, dans l'idéal, tout est homogène, tout est immobile, on n'y connaît ni causes ni effets, il ne s'y trouve que des composés et des simples, et les liens nécessaires qui unissent les idées entre elles. Au contraire, l'ami de la réalité comprendra l'à-propos de cette question, et si quelquefois il est tenté de s'en tenir aux faits, il saura bientôt par son expérience, que la

connaissance seule des faits n'explique rien, et ne prépare aucune ressource pour la pratique.

6° Quels procédés faut-il exécuter, etc.

La nature d'esprit de chaque auteur se fait encore voir dans les réponses qui sont faites à cette question. L'esprit emporté par son imagination quittera bien vite le terrain solide des faits, pour s'envoler dans les régions des conjectures et des hypothèses hasardées. Au contraire, l'esprit ami des réalités et des vérités positives, ne s'élèvera au-dessus des faits que lentement et seulement assez pour les voir dans leur ensemble, pour les dominer, pour en tirer des inductions rigoureuses, ou former des conjectures fondées sur les faits connus.

7° A la question du contrôle des théories trouvées, les réponses devront aussi bien varier, selon la nature des esprits. D'abord, l'esprit bouillant et dominé par son imagination, songera rarement à vérifier ses théories. Le plaisir qu'il éprouve à les faire, et le contentement qu'il conserve après les avoir faites, lui est un assez sûr garant de leurs vérités. Ensuite, quand il lui prendra fantaisie de revenir sur les systèmes enfantés par son imagination, il ne mettra certainement pas plus d'exactitude dans cette vérification, qu'il n'en aura mis dans leur création. L'esprit positif, au contraire, accoutumé à surveiller ses sens et ses moyens d'observation, restera bien souvent en méfiance contre son premier travail, et sera avide de le contrôler par les résultats et par les produits de l'expérience, consultée de nouveau.

La réponse faite à une de ces sept questions peut constituer à elle seule une méthode particulière qui donnera une philosophie caractérisée par cela même. On est donc autorisé à dire : Tant vaut la méthode, tant vaut la philosophie. De plus, la méthode étant une détermination de l'esprit d'un auteur, comme l'esprit est une détermination de la nature de cet auteur, c'est évidemment l'exposition de l'esprit d'un auteur qui doit précéder celle de sa méthode.

PREMIÈRE PARTIE.

ESPRIT DE BACON EN PHILOSOPHIE.

François Bacon naquit en Angleterre, dans le Strand, près de Londres, l'avant-dernière année de la mort de la puissante Elisabeth, fille du célèbre Henri VIII. Il vit tout le règne de Jacques I^{er}, de 1603 à 1625, et termina sa vie dans la seconde année du règne de l'infortuné Charles I^{er}. En un mot, né le 22 janvier 1561, Bacon mourut le 16 avril 1626.

A ces époques indiquées de l'histoire d'Angleterre, correspondent le règne de Charles IX, de 1560 à 1574; celui de Henri III, jusqu'à 1589; celui de Henri IV, jusqu'en 1610; enfin, celui de Louis XIII, qui survécut à Bacon et ne mourut qu'en 1643. Si l'on veut comparer Bacon, sous le rapport du temps, à un philosophe français qui accomplit une mission analogue à la sienne, nous dirons que Descartes ne vint au monde qu'en 1596 et mourut en 1650. Les premières publications philosophiques de Bacon eurent lieu de 1597 à 1605. Le *Discours de la méthode*, première publication de Descartes, ne parut qu'en 1637, c'est-à-dire trente-deux ans au moins après celle de Bacon.

L'esprit d'un auteur, avons-nous dit, comprend les tendances et les aptitudes intellectuelles primitives de cet auteur avec les dispositions habituelles qu'il a contractées par l'effet du milieu dans lequel il a vécu. Il serait donc à propos, pour faire connaître l'esprit de Bacon, de donner une idée générale de l'état des mœurs et de la civilisation du pays comme du siècle où il vécut. Mais ces détails nous mèneraient trop loin; on en trouvera le tableau dans les principaux historiens, à l'article des règnes que nous avons indiqués. Nous pouvons même concevoir quelles étaient les ténèbres et l'ignorance où était encore plongée l'Angleterre à cette époque, en en jugeant par ce que nous savons de la France aux mêmes époques, de la France, qui précéda les autres nations dans la voie de la régénération littéraire et scientifique, à l'exception de l'Italie. En effet, les règnes de Charles IX, de Henri III et même les deux suivants, furent des temps d'ignorance et de superstition.

Bacon fut d'abord lancé dans la carrière politique, où il devint chancelier, et ce fut au milieu de ses travaux politiques, depuis 1605 à 1620, qu'il publia les principaux ouvrages de l'*Instauratio magna*, c'est-à-dire, de la grande rénovation qu'il avait entreprise. Arraché à la vie politique par des circonstances que nous ne pouvons raconter ici, rendu à ses méditations philosophiques et contemplant de nouveau l'ignorance de son siècle, il reprit l'exécution d'un projet qu'il avait conçu dès sa jeunesse : c'était la rénovation de toutes les sciences. Il embrassa toute l'étendue de cette tâche immense avec une sagacité prodigieuse ; il en distingua clairement toutes les parties, et dessina, d'une main vigoureuse, le cadre de chacune d'elles. Ses plans étaient tracés avec tant de vérité et d'à-propos, que bien des novateurs modernes ont marché dans les voies qu'il avait ouvertes, ont rempli des cadres qu'il avait formés, et cela sans connaître les indications de Bacon et s'imaginant ne suivre que les inspirations de la vérité et de leur propre génie.

Bacon se montre d'abord un critique à vue profonde, puis il devient un réformateur plein de foi dans la perfectibilité humaine, et animé d'un vif sentiment religieux ; et jamais, dans ses réformes, il ne sort des bornes du bon sens et de la raison.

Les critiques auxquelles il se livre sont développées ou impliquées dans chacun de ses ouvrages. Elles se montrent spécialement dans la première partie du *Novum Organum*, ou de la logique nouvelle qui est consacrée à la critique de la science ancienne et à sa destruction. C'est pour cela que l'auteur l'appelle *pars destruens*, par opposition à la dernière, nommée *pars informans* ou *instruens*. Nous les montrerons dans plusieurs de ses ouvrages.

Non-seulement Bacon critique les livres et les institutions de son temps, mais il aspire à en remplir les lacunes, à en corriger les défauts, à remplacer ce qui est mauvais par des sciences et des institutions meilleures. En général, il ne se borne pas à contempler ses idées et ses conceptions, il est empressé de les réaliser et prompt à s'élancer dans la pratique. Il n'étudie spéculativement que pour opérer et produire dans

la vie réelle. Ses études spéculatives ont pour but la connaissance de la cause, parce que ce qui est cause dans la spéculation est moyen de production dans la pratique. Il était si passionné pour la production des choses réelles, que, s'abusant dans son idée de la puissance humaine, il espérait *faire naître dans un corps donné une ou plusieurs propriétés nouvelles, et l'en revêtir*, et ensuite arriver par là à transformer les corps concrets les uns dans les autres. (*Nov. Org. Aph.*)

Pour atteindre le premier but, il fallait résoudre chaque composé, chacun des corps concrets en ses natures simples, et chercher l'essence, la *cause formelle*, la *forme* de chacune de ses natures simples. Ainsi l'or réunissant les propriétés suivantes : d'être jaune, pesant, malléable, ductile, etc., il fallait chercher quelle est l'essence de chacune de ces propriétés, en d'autres termes, ce qui fait que l'or est jaune, qu'il a telle pesanteur, qu'il est malléable, etc. Suivant Bacon, quand on aura acquis ces connaissances, quand on possédera ces secrets de la nature, on pourra donner à une autre substance que l'or la couleur jaune, la même pesanteur, la même malléabilité, etc.

Pour obtenir le second résultat, savoir : la transformation des choses concrètes les unes dans les autres, il faut, pour les choses qui se forment par accroissement, suivre le progrès des mouvements qui se font dans chacune de ces choses pour leur développement, ce qu'il appelle le progrès latent. Par exemple, s'il s'agit d'une plante qui provienne d'une semence, il faudra en suivre la progression végétative depuis le premier gonflement du germe jusqu'à la parfaite formation de la plante. S'agit-il de choses concrètes qui ne se développent point, mais qui sont formées tout d'abord dans l'état qu'elles gardent durant toute leur existence ? On en cherchera les éléments ou la constitution cachée. C'est ce qui a lieu dans l'étude des minéraux.

Sans doute, Bacon s'abuse beaucoup sur la portée de la puissance humaine : on ne peut donner à une substance une propriété qu'il n'est pas dans sa nature d'avoir. Le plomb ne deviendra pas de l'or. Il est des substances qui sont à jamais séparées l'une de l'autre, en ce sens que l'une ne deviendra jamais l'autre, du moins d'après les lois de la création

actuelle. S'ensuit-il pour cela que Bacon ne nous fasse rien d'utile, en recherchant l'essence de chaque nature simple, ou bien en nous faisant étudier le progrès latent des substances qui se développent et la constitution secrète des substances qui ne se développent point et restent sans accroissement ? Nous ne la pensons pas, nous qui avons acquis la connaissance de ce qui produit la pesanteur et la couleur. En général, les causes des propriétés des corps et des phénomènes qui s'y passent, sont les agents mêmes de la nature, et la vraie physique n'est autre chose que l'étude de ces agents. L'étude des progrès latents et la recherche de la constitution intime, ont sans doute fait naître chez nous la physiologie et la chimie.

Ainsi, bien que dans l'excès de son amour pour la production des choses réelles, Bacon puisse paraître un alchimiste et un magicien, cependant, en retranchant ce qu'il y a de présomptueux dans ses prétentions, on conserve de son œuvre des résultats utiles et importants pour l'avenir des sciences humaines.

INDICATION DES TEXTES OÙ BACON ÉNONCE SES CRITIQUES.

Les idées de critique et de réforme qu'énonce Bacon se retrouvent presque les mêmes dans tous ses ouvrages, bien qu'ils aient été composés à de longues années d'intervalle, ce qui prouve la netteté et la permanence de ces idées dans son esprit. Il reste tellement lui-même, qu'on peut dire qu'il est tout entier et toujours le même dans chacune de ses productions.

Nous nous contenterons de montrer ces idées dans trois ou quatre de ses ouvrages, en suivant l'ordre indiqué dans l'*Instauratio magna*.

PREMIER ESSAI D'EXPOSITION.

Préface du DE AUGMENTIS. — La préface même qui sert d'introduction à la restauration générale des sciences, contient Bacon tout entier, soit comme critique, soit comme réformateur.

Voici le cadre de cette préface :

« Jusqu'ici, les hommes se sont fait une trop haute idée de leurs richesses, et ils ont en même temps mal employé leurs forces (§ 4).

» Ils se sont fait une trop haute idée de leurs richesses, car les sciences dont ils se glorifient sont stériles en œuvres, fécondes en controverses, lentes dans leurs progrès, ou même stationnaires, incomplètes, avec l'apparence de la perfection ; elles peuvent plaire au vulgaire, parce qu'elles sont adaptées à sa courte portée ; mais elles sont suspectées à leurs auteurs mêmes (2-9).

» Ils ont mal employé leurs forces. En effet, s'il s'est trouvé des hommes qui aient voulu reculer les bornes des connaissances humaines, ou ils n'ont pas eu le courage de rompre avec les opinions reçues, ou ils ont substitué leurs propres erreurs aux erreurs anciennes, ou enfin ils se sont égarés dans les détours du labyrinthe, faute d'un fil conducteur, c'est-à-dire, faute d'une méthode sûre (10-13).

» C'est cette méthode qu'il faut découvrir et employer, si l'on veut pénétrer plus avant dans le domaine des sciences. Ce sera là l'objet principal de cette restauration des sciences (14-18). » Vient ensuite la distribution de toute l'œuvre de Bacon.

Dans ce cadre se trouvent énoncées sommairement les principales idées de Bacon de critique ou de réforme. Après avoir montré que, si les sciences de son temps, stériles en effets et fécondes en disputes, sont restées stationnaires, ce n'est nullement parce qu'elles sont arrivées à leur perfection, mais bien parce qu'elles ont été arrêtées par l'audace de quelques-uns qui ont annulé les travaux de tous les autres et ont capté pour eux seuls un culte idolâtre de la part de la multitude, il signale comme objets de critique les faits qui suivent :

1° Le respect aveugle que l'on a pour les anciens.

« Tandis qu'on respecte ainsi les opinions et les usages, toutes ces précautions pour garder le milieu tournent au grand préjudice des sciences, car il est rarement donné de pouvoir tout à la fois admirer les autres et les surpasser. Il en est de cela comme des eaux qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leurs sources. Aussi, les hommes de cette trempe cor-

rigent-ils certaines choses, mais ils avancent peu les sciences; leurs progrès sont en mieux et non en plus (10). »

2° Un excès contraire, l'amour du changement sans rien améliorer, parce qu'on manque de méthode.

« Ce n'est pas, dit-il, qu'il n'y ait eu assez de personnages qui, prenant un essor plus hardi, se sont cru tout permis, et qui, s'abandonnant à toute l'impétuosité de leur génie, ont su, en abattant et ruinant tout ce qui était devant eux, se frayer un chemin à eux-mêmes et à leurs opinions; mais au fond, qu'avons-nous gagné à tout ce fracas, nous qui voyons qu'ils visaient moins à étendre la philosophie et les arts par les œuvres et les effets, qu'à changer les systèmes reçus et à faire prédominer leur opinion, efforts qui n'étaient rien moins qu'utiles, attendu qu'entre les erreurs opposées, les causes d'illusion sont presque communes? (11) »

3° Les philosophes qui fondent leurs théories sur quelques faits vulgaires, confusément connus, mal interprétés par conséquent, d'où ils font sortir des théories qu'ils appliquent à l'ensemble de tous les faits pris dans toute leur complexité et dans toute leur vérité. Ce sont les *rationalistes* sophistes.

4° Les philosophes qui connaissent, à la vérité, assez exactement certains faits, mais qui ont aussi le tort d'appliquer à tous les faits ce qui ne convient qu'à quelques-uns. Ce sont les *empiristes* exclusifs.

Dans un autre tableau, il ajoutera à ces philosophies vicieuses les philosophies *superstitieuses*, les philosophies *intellectualistes* ou *idéalistes*, et les philosophies faites du point de vue d'un seul art ou d'une seule science.

« Que s'il s'en est trouvé qui, n'étant esclaves ni de leurs propres opinions, ni de l'opinion d'autrui, mais partisans de la seule liberté, ont assez ardemment aimé la vérité pour souhaiter que les autres la cherchassent avec eux, ceux-là, sans doute, ont eu des intentions assez louables, mais leurs efforts ont été impuissants, car ils paraissent ne s'être attachés qu'aux probabilités : emportés par le tourbillon des arguments, ils n'ont fait que tourner dans un cercle, et, s'étant permis de chercher la vérité par toutes sortes de voies, ils se sont relâchés de cette sévérité qu'exigeait l'étude de la nature; il ne s'en est trouvé aucun qui ait fait, dans les choses mêmes

et dans l'expérience, un séjour suffisant. D'autres, au contraire, qui se sont abandonnés aux flots de l'expérience, au point d'en être devenus presque de purs artisans mécaniques, ne laissent pas, tout en y restant attachés, de ne suivre qu'une sorte de méthode vagabonde, et ne militent pas pour elle d'après des règles fixes (11-12). »

5° Les observateurs et expérimentateurs qui, ne sachant pas saisir les questions dominantes de la science, ont usé leur activité sur des questions secondaires qui ne les conduisent pas aux questions premières, bien qu'ils soient obligés de changer continuellement l'objet de leur étude pour trouver un point d'appui solide.

«..... Après avoir laborieusement varié leurs expériences, ils ne peuvent se reposer sur ce qu'ils ont trouvé; ils trouvent toujours quelque autre chose à chercher (12). »

Ceux dont nous parlons sont animés de l'amour de la vérité; seulement ils se proposent un but mesquin, au lieu de viser à un but élevé. Mais il en est d'autres qui ne tendent qu'à faire des profits. Bacon signale donc :

6° Les philosophes qui ne sont animés que de l'amour du lucre.

« Une méprise qu'il ne faut pas oublier, c'est que ceux qui ont fait preuve de quelque industrie à faire des expériences, se sont empressés de courir à certaines découvertes qu'ils avaient en vue pour leurs intérêts, et qui ne pouvaient être faites qu'après plusieurs autres : ils ont cherché des expériences fructueuses et non des expériences lumineuses : loin d'imiter l'ordre qu'a suivi Dieu même, qui, le premier jour de ses travaux, ne créa que la lumière, consacrant un jour entier à ce seul travail, et ne produisit, ce jour-là, aucun ouvrage grossier, renvoyant aux jours suivants les œuvres matérielles (12). »

7° Les philosophes qui, pour trouver la vérité, n'ont compté que sur la logique ancienne.

« On a bien vu que l'entendement, privé de règles, doit être tenu pour suspect; mais il s'en faut de beaucoup que le remède des règles qu'on a apportées soit aussi fort que le mal. Ce remède est lui-même entaché de mal, car, bien que cette logique soit d'un très-bon service dans les arts et dans les af-

faïences civiles, toutes choses qui roulent sur les discours et les opinions, néanmoins il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse saisir ce que la nature a de plus subtil ; s'efforçant d'embrasser ce qu'elle ne saisit point, elle sert plutôt à établir et à fixer les erreurs qu'à frayer le chemin à la vérité (13). »

Bacon blâme d'un autre côté :

8° Les philosophes qui, parmi nos divers moyens de connaître, ne font usage que des sens et négligent les facultés dont nous sommes doués pour connaître ce qui échappe aux sens, c'est-à-dire, la faculté d'interpréter et la faculté plus générale d'induire. Interpréter, c'est, sans doute, passer de ce qui est visible à ce qui ne l'est pas, mais seulement en allant du signe à la chose signifiée. Induire, c'est passer du connu à l'inconnu, quelle que soit la nature des rapports du connu à l'inconnu, fût-ce le rapport de l'effet à la cause, du mode à la substance, du composé à ses principes, du phénomène apparent au phénomène réel, etc.

« C'est à la lumière incertaine des sens, qui tantôt brille et tantôt se cache, qu'on se croit obligé de faire route à travers les forêts des faits particuliers et de l'expérience.... Il nous faut un fil pour diriger notre marche ; il nous faut tracer la route tout entière, depuis les premières perceptions des sens jusqu'aux degrés les plus élevés de la science..... Pour pouvoir aborder aux parties les plus reculées et les plus cachées de la nature, il faut absolument découvrir et adopter une manière plus sûre et plus parfaite de mettre à profit l'action de l'entendement humain (14). »

La faculté d'interpréter et celle d'induire ne sont pas l'imagination ni l'entendement pur, dans le sens de faculté de concevoir.

« Tous ceux qui, avant nous, se sont appliqués à l'invention des arts, contents de jeter un coup d'œil sur les choses, sur les exemples et l'expérience, comme si l'invention n'était qu'une certaine manière d'imaginer, se sont hâtés d'invoquer en quelque sorte leur propre esprit, afin qu'il leur rendît des oracles. Quant à nous qui nous tenons modestement et perpétuellement dans les choses mêmes, et ne nous éloignons des faits particuliers qu'autant qu'il est nécessaire pour que les images et les rayons des choses puissent se réu-

nir dans l'esprit, comme ils se réunissent au fond de l'œil, nous donnons peu aux forces et à la supériorité du génie. Or; cette méthode si humble que nous suivons dans l'invention, nous la suivons aussi dans l'exposition.... Par ce moyen, nous croyons marier à jamais, et d'une manière aussi stable que légitime, la méthode empirique et la méthode rationnelle, méthodes dont le divorce malheureux et les fâcheuses dissonances ont troublé tout dans la famille humaine (14-15). »

Dans ses idées de réformateur, il n'oublie point de rattacher à Dieu le succès de son œuvre, ni de protester de son respect pour les vérités religieuses.

« Pour nous, dit-il, animé sans contredit d'un éternel amour de la vérité, nous nous sommes lancé courageusement dans des routes incertaines et difficiles où il fallait marcher seul. Appuyé et faisant fond sur la puissance divine, nous nous sommes aussi fortifié contre la violence des opinions qui se présentaient devant nous comme autant d'armées rangées en bataille, contre nos propres et secrètes irrésolutions, contre les scrupules de toute espèce, enfin contre l'obscurité des choses, contre ces nuages et ces fantômes qui voltigeaient dans notre esprit; nous désirions nous mettre une fois en état de procurer à nos contemporains et à la postérité des secours plus effectifs et plus assurés. Et si, dans cette nouvelle route, nous avons fait quelques pas, la seule méthode qui nous en ait frayé le chemin n'est autre que ce soin même que nous avons d'humilier sincèrement, et autant qu'il est nécessaire, l'esprit humain.... (15). »

« Comme le succès de notre entreprise ne dépend nullement de notre volonté, nous adressons à Dieu en trois personnes nos très-humbles et très-ardentes supplications, afin qu'abaissant ses regards sur les misères du genre humain et sur le pèlerinage de cette vie, qui se réduit à si peu de jours et assez malheureux, il daigne dispenser, par nos mains, ses nouveaux bienfaits à la famille humaine (16). »

Telles sont les paroles d'un philosophe qu'on accuse continuellement d'impiété et d'orgueil ! Ne suffit-il pas de lire cette seule préface pour se convaincre que ses détracteurs passionnés n'ont pas lu un seul de ses ouvrages ?

Voici comment Bacon témoigne son respect pour les vérités

religieuses, tout en maintenant l'indépendance de la philosophie de la nature.

« Nous souhaitons, de plus, que les choses humaines ne nuisent pas aux choses divines, et que le fruit de la peine que nous prenons pour frayer la route des sens, ne soit pas de faire naître une certaine incréduité, et de répandre une certaine obscurité dans les esprits, par rapport aux divins mystères ; mais que plutôt, avec un entendement pur, dégagé d'idées fantastiques, et qui n'en soit pas moins soumis, que dis-je, qui soit totalement asservi aux oracles divins, on accorde à la foi ce qui appartient à la foi ; qu'enfin, ayant évacué le poison de la science que le serpent a fait couler dans les esprits, et qui les enfle, nous n'ayons point l'ambition d'être plus sages qu'il ne faut ; et que, sans passer jamais les limites prescrites, nous cultivions la vérité dans un esprit de charité....

» Le premier avertissement que nous donnerons aux hommes (et nous les en avons déjà priés), c'est de maintenir leur sens dans le devoir par rapport aux choses divines, car le sens, en cela semblable au soleil, dévoile la face du globe terrestre, mais c'est en voilant celle du globe céleste (17). »

Bacon défend ensuite l'indépendance de la philosophie.

« Cependant, qu'ils (les hommes) prennent garde, en évitant cet excès, de donner dans l'excès contraire, et ils y donneront sans contredit, pour peu qu'ils s'imaginent que l'étude de la nature est divisée dans quelques-unes de ses parties, en vertu d'une espèce d'interdit. Le principe et l'occasion de la chute de l'homme n'a pas été cette science pure et sans tache, à la lumière de laquelle Adam imposa aux choses leurs noms tirés de leurs propriétés ; mais ce fut le désir ambitieux de cette science impérative qui se fait juge du bien et du mal, et cela en vue de se révolter contre Dieu, de s'imposer des lois à soi-même. Telle fut la cause et le mode de sa tentation. Mais quant à ces sciences qui contemplent la nature, voici ce que prononce la philosophie sacrée : La gloire de Dieu est de cacher son secret, et la gloire d'un roi est de le trouver... (17). »

Dans le *Novum Organum*, première partie, Bacon combat aussi l'opposition mal fondée que certains théologiens ont faite à la philosophie.

• Vous trouverez, dit-il, que l'ineptie de certains théologiens est allée à ce point, qu'ils interdisent à peu près toute philosophie, quelque châtiée qu'elle soit. Les uns craignent tout simplement qu'une étude de la nature trop approfondie n'entraîne l'homme au delà des limites de modération qui lui sont prescrites, et ils torturent les paroles de la sainte Ecriture, prononcées contre ceux qui veulent pénétrer dans les mystères divins, et qu'ils appliquent aux secrets de la nature, dont la recherche n'est nullement interdite. D'autres pensent avec plus de finesse que, si les lois de la nature sont ignorées, il sera bien plus facile de rapporter chacun des événements à la puissance et à la verge de Dieu, ce qui, selon eux, est du plus grand intérêt pour la religion. Ce n'est là rien autre chose que vouloir *servir Dieu par le mensonge*. D'autres craignent que, par la contagion de l'exemple, les mouvements et les révolutions philosophiques ne se communiquent à la religion, et n'y déterminent, par contre-coup, des bouleversements. D'autres semblent redouter que, par l'étude de la nature, on n'arrive à quelque découverte qui renverse, ou au moins ébranle la religion, surtout dans l'esprit des ignorants. Mais ces deux dernières craintes nous semblent témoigner d'une sagesse bien terrestre, comme si ceux qui les ont conçues se défiaient, au fond de leur esprit et dans leurs secrètes pensées, de la solidité de la religion et de l'empire de la foi sur la raison, et redoutaient, en conséquence, quelque péril pour elle de la recherche de la vérité dans l'ordre naturel. Mais, à bien voir, la philosophie de la nature est, après la parole de Dieu, le remède le plus certain contre la superstition, et, en même temps, le plus ferme soutien de la foi. C'est à bon droit qu'on la donne à la religion comme la plus fidèle des servantes, puisque l'une manifeste la volonté de Dieu, et l'autre sa puissance. C'est un mot excellent que celui-ci : Vous errez en méconnaissant, soit les écritures, soit la puissance de Dieu ; dans ce mot, sont jointes et unies, par un lien indissoluble, l'information de la volonté et la méditation sur la puissance. Cependant, il ne faut pas s'étonner si les progrès de la philosophie ont été arrêtés, lorsque la religion, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes, a été tournée et emportée contre elle par le zèle ignorant et mal-adroit de quelques-uns. (*Novum Organum*, liv. I.) »

Bacon termine ses recommandations de la première partie de sa préface en rappelant aux hommes le but élevé de la science.

« Nous souhaitons que tous les hommes ensemble soient avertis de ne point perdre de vue la fin véritable de la science, et sachent une fois qu'il ne faut point la chercher comme une sorte de passe-temps ou comme un sujet propre à la dispute, ou pour mépriser les autres, ou en vue de son propre intérêt, ou pour se faire une réputation, ou pour augmenter sa propre puissance, ou pour tout autre motif de cette espèce, mais pour se rendre utile à tous et pour l'appliquer aux usages de la vie humaine. Nous souhaitons, enfin, qu'ils la perfectionnent et la dirigent par l'esprit de charité; car c'est la soif de la puissance qui a causé la chute des anges, et la soif de la science qui a causé celle des hommes. Mais la charité ne peut pécher par excès, et jamais par elle ange ou homme ne fut en danger (17). »

La seconde partie de la préface contient l'exposition de l'œuvre entière de Bacon, et sa distribution en six parties. Voici l'indication de l'objet assigné à chacune d'elles.

Première partie. — Affligé du discrédit dans lequel les sciences étaient tombées et de l'état déplorable où elles se trouvaient réduites, Bacon veut d'abord les réhabiliter dans l'opinion publique, et enseigner les moyens de les faire avancer d'un pas rapide et sûr. Pour y arriver, il montre les avantages de l'instruction et combat les préventions dont la science peut être l'objet; puis il passe en revue toutes les branches des connaissances humaines, et indique les lacunes et les vices qu'elles peuvent offrir, ainsi que les améliorations dont elles sont susceptibles. C'est là l'objet de la *première partie* de la tâche qu'il s'est imposée. C'est celui qu'il a traité dans un de ses livres peut-être son chef-d'œuvre, intitulé : *De dignitate et augmentis scientiarum*. Passons à la *seconde partie*.

Seconde partie. — Il ne suffisait pas d'avoir trouvé le mal, il fallait en indiquer le remède. Comme c'est surtout dans l'étude de la nature que se faisait sentir le vice de la philosophie régnante, c'est aussi de ce côté que Bacon dirigea tous ses efforts : il enseigna l'art d'observer les phénomènes et de

les interpréter ; c'est la seconde partie de sa tâche qu'il appelait la méthode *novum organum sive indicia de interpretatione naturæ*. Tel fut l'objet de la seconde partie de l'*Instauratio* et il y consacra un autre ouvrage qui a pour titre : *Novum Organum*, nouvel instrument, c'est-à-dire, *méthode nouvelle*.

Troisième et quatrième partie. — Ce n'était pas encore assez d'avoir trouvé la méthode ou la théorie de l'interprétation de la nature, si l'on n'enseignait la manière de s'en servir et si on ne l'appliquait soi-même, afin de donner l'exemple. Il fallait d'abord rassembler le plus grand nombre de faits possible, les plus propres à manifester les causes qui les produisent et pour en recueillir l'instruction qu'ils renferment, les disposer de la manière la plus convenable et la plus commode aux vues de l'esprit ; travailler sur ces faits à s'élever graduellement, par une sorte d'échelle, à la découverte de leurs causes qu'il appelle leurs *lois*, puis à redescendre, par une marche inverse, de ces causes générales à leurs applications particulières. Bacon voulut offrir le modèle de ces deux genres de recherches. De là, deux nouvelles parties de l'*Instauratio magna*, savoir : l'*Histoire naturelle et expérimentale*, ensuite l'*Echelle de l'entendement*. (*Scala intellectus*.)

Cinquième partie. — Après ces travaux il semblait que, pour constituer la philosophie, il n'y eût plus qu'à recueillir en un seul corps de science les vérités découvertes par l'application de la méthode. Mais Bacon, pensant qu'il ne lui était pas encore donné d'arriver à des solutions définitives et à des vérités d'une certitude complète, voulut faire précéder la vraie philosophie d'une philosophie provisoire qui se composerait d'opinions seulement vraisemblables et telles qu'elles pouvaient résulter des données insuffisantes que possédait son siècle. De là, la *Science provisoire*, les *Avant-coureurs* ou les *Anticipations de la philosophie* (*Prodromi, sive Anticipationes philosophiæ*).

Sixième partie. — Voici enfin quelle devait être la *sixième partie* : elle devait contenir la science véritable, la philosophie proprement dite. Mais on ne pouvait ici qu'en marquer la place, c'était aux siècles futurs à la constituer. Telle devait être la *Philosophie définitive* (*Philosophia secunda sive activa*), qui vient clore cet immense cercle de travaux.

Telle est la simple et belle ordonnance du gigantesque édifice que Bacon se proposait de construire, mais dont il n'a pu élever que la plus petite partie. Au reste, il reproduit ce plan dans plusieurs de ses écrits.

Après avoir distribué sa grande œuvre en six parties, il met fin à la préface par les réflexions et la prière suivantes :

• L'homme, interprète et ministre de la nature, ne conçoit et ne réalise ses conceptions qu'en proportion de ce qu'il sait découvrir dans l'ordre de la nature, soit par l'observation, soit par la réflexion ; il ne sait et ne peut rien de plus, car il n'est point de force qui puisse rompre ou relâcher la chaîne des causes et des effets, et, si l'on veut vaincre la nature, ce n'est qu'en lui obéissant : ainsi ces deux buts, la science et la puissance humaines, coïncident exactement dans les mêmes points ; et si l'on manque les effets, c'est par l'ignorance des causes. L'essentiel est de ne jamais détourner des choses les yeux de l'esprit, et de recevoir leurs images précisément telles qu'elles sont ; car Dieu sans doute ne permettrait pas que nous donnassions pour une copie fidèle du monde le pur rêve de notre imagination. Espérons plutôt que, moyennant sa faveur et sa bonté, nous serons en état d'écrire l'apocalypse et la véritable vision des vestiges et des caractères que l'Auteur des choses a imprimés dans ses créatures.

« Daigne donc, ô Père de toute sagesse, qui donnas à la créature les prémices de la lumière visible, et qui, mettant la dernière main à tes œuvres, fis briller sur la face humaine la lumière intellectuelle, daigne favoriser et diriger cet ouvrage qui, étant parti de ta bonté, doit retourner à ta propre gloire ! Toi, lorsque tu dirigeas tes regards vers l'œuvre que tes mains avaient opérée, tu vis que tout était bon ; mais l'homme, lorsqu'il se tourne vers l'œuvre de ses mains, voit que tout n'est que vanité et tourment d'esprit. Si donc nous arrosions de nos sueurs l'œuvre de ta main, tu daigneras nous rendre participant de ta vision et de ton sabbat. Daigne fixer dans nos cœurs ces sentiments dignes de toi, et dispenser à la famille humaine de nouvelles aumônes, par nos mains et par les mains de ceux à qui tu auras inspiré d'aussi saintes intentions. »

Dans l'analyse que nous venons de donner de la *préface* de l'*Instauratio magna*, on a dû remarquer que Bacon, caractérisant l'indépendance de sa philosophie, s'arrête devant les dogmes de la foi et établit les limites de la philosophie et de la théologie sacrée. Les idées qu'il énonce sur ce point, nous pouvons les confirmer et les compléter par ce qu'il dit encore dans le livre III du *de Augmentis*, de cette partie de la philosophie que l'on appelait de son temps la *théologie naturelle*, et qui comprenait la théodicée et la morale de nos jours.

« S'il s'agit de définir la théologie naturelle, disons que c'est une science, ou plutôt une étincelle de science, telle tout au plus qu'on peut l'acquérir sur Dieu par la lumière naturelle et la contemplation des choses, science qui peut être regardée comme divine quant à son objet, et comme naturelle quant à la manière dont elle est acquise. Actuellement, si nous voulons marquer les vraies limites de cette science, nous dirons qu'elle est destinée à réfuter l'athéisme, à le convaincre de faux, à faire connaître la loi naturelle, qu'elle ne s'étend que jusque-là, et qu'elle ne va point jusqu'à établir la religion. Aussi voyons-nous que Dieu ne fit jamais de miracle pour convertir un athée, attendu que la lumière naturelle suffisait à cet athée pour le conduire à la connaissance de Dieu; mais les miracles ont eu pour but manifeste la conversion des idolâtres et des hommes superstitieux qui, à la vérité, reconnaissaient la divinité, mais qui s'abusaient par rapport au culte qui lui est dû. La seule lumière naturelle ne suffit pas pour manifester la volonté de Dieu et pour faire connaître son culte légitime; car, de même que les œuvres montrent bien la puissance et l'habileté de l'ouvrier, et ne montrent point son image, de même aussi les œuvres de Dieu peignent, il est vrai, la sagesse et la puissance de l'auteur de toutes choses, mais ne retracent nullement son image, et c'est en quoi l'opinion des païens s'éloigne de la vérité sacrée; selon eux, le monde est l'image de Dieu, et l'homme l'image du monde. Mais la sainte Ecriture ne fait point au monde cet honneur de le qualifier, en quelque lieu que ce soit, d'image de Dieu, mais seulement d'ouvrage de ses mains; c'est l'homme qu'elle qualifie d'image de Dieu, le plaçant immédiatement après lui. Et quant à la ma-

nière de traiter ce sujet, que Dieu existe, qu'il soit souverainement puissant, sage, prévoyant et bon, qu'il soit le rémunérateur et le vengeur suprême, qu'il mérite notre adoration, c'est ce qu'il est facile d'établir et de démontrer, même par ses œuvres. On peut aussi, sous la condition d'une certaine réserve, tirer de la même source et dévoiler une infinité de vérités admirables et cachées, sur ses attributs, et beaucoup plus encore sur la manière dont il régit et dispense toute chose dans l'univers; c'est un sujet que quelques écrivains ont traité dans des ouvrages vraiment utiles; mais vouloir, d'après la seule contemplation des choses naturelles, et les seuls principes de la raison humaine, raisonner sur les mystères de la foi, ou même les persuader avec plus de force, ou encore les analyser dans un certain détail et les éplucher, c'est, à mon sentiment, une entreprise dangereuse. « Donnez » à la foi ce qui appartient à la foi; » car les païens eux-mêmes, dans cette fable si connue et vraiment divine de la chaîne d'or, accordent eux-mêmes « que ni les dieux ni les » hommes ne furent assez forts pour tirer Jupiter des cieux » sur la terre, mais que Jupiter le fut assez pour tirer de la » terre dans les cieux et les hommes et les dieux. » Ainsi, ce serait faire d'inutiles efforts que de vouloir adapter à la raison humaine les célestes mystères de la religion. Il conviendrait plutôt d'élever notre esprit jusqu'au trône de la céleste vérité, afin de l'adorer. Ainsi, tant s'en faut que dans cette partie de la théologie naturelle je trouve quelque chose à suppléer, qu'elle pèche plutôt par excès, et c'est pour noter cet excès que je me suis jeté dans cette courte digression, attendu les inconvénients et les dangers qui en résultent, tant pour la religion que pour la philosophie; car c'est précisément cet excès qui a enfanté l'hérésie, ainsi que la philosophie fantastique et superstitieuse. » (*De Augustinis*, liv. III, c. 2.)

DEUXIÈME ESSAI D'EXPOSITION.

De Augustinis. — Par l'examen de la seule préface de l'*Instauratio magna*, nous avons pu donner une première exposition des idées critiques et des idées réformatrices de Bacon. Nous allons en donner une seconde, en nous servant du *de Augustinis* même.

Dans cette première partie du grand œuvre, à la fin de la première section du premier livre, Bacon énumère les défauts que l'on peut reprocher aux ouvrages de son temps. Il signale d'abord trois défauts capitaux qui ont beaucoup de rapport avec les philosophies vicieuses dont il a parlé dans la préface, et le reste n'est guère que la répétition et le développement des erreurs énoncées dans le tableau de cette préface. Ces trois défauts sont : une vaine recherche de qualités bonnes seulement dans quelques cas, telles que l'élégance, l'abondance ou la concision (*vanæ affectationes, sive doctrina fucata* [25-30]); de vaines disputes (*vanæ altercationes, sive doctrina litigiosa*), telles que celles auxquelles se livraient les scolastiques (31-32); de vaines imaginations (*vanæ imaginationes, sive doctrina phantastica*), qui consistent dans les erreurs de toute espèce qu'engendrent ou l'imposture ou la crédulité, et surtout ce genre de crédulité qui accorde une foi aveugle à la parole du maître ou à la science (33-36).

Il signale ensuite quelques autres défauts moins graves, tel qu'un ridicule engouement, soit pour la nouveauté, soit pour l'antiquité, qui n'est en réalité que la jeunesse du monde (37-38); une injurieuse défiance de ses propres forces, qui porte à croire qu'il n'y a plus de découvertes possibles; une confiance aveugle dans les décisions de la multitude et des siècles, quoiqu'il soit vrai que le temps, comme un fleuve, ne laisse surnager que ce qu'il y a de plus léger (40); l'empressement de réduire ses connaissances en corps de doctrine, comme s'il n'y avait plus rien à ajouter à la science (41); l'habitude de traiter des sciences isolément, et de négliger la philosophie première, qui les domine toutes comme une tour élevée (42); le penchant à inventer des systèmes au lieu d'observer la nature (43); ou à tout expliquer par des théories empruntées à une seule science (44); la précipitation à prononcer sur toutes choses au lieu de douter sagement (45); le dogmatisme des maîtres (46); la mesquinerie du but que se proposent les savants dans leurs études, les uns ne songeant qu'à satisfaire une vaine curiosité, les autres qu'à augmenter leur réputation ou leurs richesses. »

Nous allons donner les développements de l'auteur lui-même sur les espèces d'erreurs indiquées dans ce sommaire.

La crédulité dont parle Bacon dans le paragr. 33, est de deux espèces et varie en raison de l'objet de la croyance : cette croyance peut avoir pour objet une chose ou une personne. Dans le premier cas, elle nous fait adopter des faits sans examen suffisant. • Nous voyons combien les erreurs de cette nature, dit Bacon, en pénétrant dans certaines histoires ecclésiastiques, ont fait de tort à la dignité de ces histoires, qui se sont prêtées trop aisément à recevoir et à transmettre je ne sais quels miracles opérés par les martyrs, les ermites, les anachorètes et autres saints personnages, ainsi que par leurs reliques, leurs sépulcres, leurs chapelles, leurs images, etc. C'est ainsi que nous voyons qu'on fait entrer dans l'histoire naturelle une infinité de prétendus faits, avec bien peu de choix et de jugement, comme il paraît par les écrits de Plin, de Cardan et d'un grand nombre d'Arabes, écrits qui fourmillent de contes et de relations fabuleuses, je ne dis pas seulement incertaines, mais même controuvées et convaincues de faux, et cela au grand déshonneur de la science. Au contraire, c'est par là que brillent la sagesse et l'intégrité d'Aristote qui, en écrivant avec toute l'exactitude et le soin possible une histoire des animaux, y a mêlé si peu de relations fabuleuses. Bien plus, toutes les relations étonnantes qu'il a jugées dignes d'être conservées, il les a rejetées dans un seul petit recueil, pour ne pas les supprimer tout à fait ni les dérober à la connaissance de la postérité.

• Cette crédulité s'applique quelquefois aux caractères de certaines sciences, par exemple, à l'astrologie, à la magie naturelle et à l'alchimie. Les fins que se proposent ces sciences ne sont point à dédaigner. Seulement, les moyens qu'elles ont employés ne sont pas propres à les faire réussir. L'astrologie fait profession de dévoiler l'influence et l'ascendant des choses supérieures sur les inférieures ; la magie naturelle se propose de rappeler la philosophie de la vanité des spéculations à la grandeur des œuvres, et l'alchimie se charge de séparer et d'extraire les parties hétérogènes de la matière, qui se trouvent cachées et combinées dans les corps.

• La crédulité qui s'attache à certains auteurs des sciences, en leur donnant la prérogative de dictateurs, pour statuer, et non la simple autorité de sénateurs, pour conseiller, a

fait un tort infini aux sciences. C'est la principale cause de leur décadence et de leur abaissement. C'est là ce qui fait qu'aujourd'hui, manquant de substances, elles ne font que languir et ne prennent plus d'accroissement sensible. Dans les arts mécaniques, les premiers inventeurs ont fait peu de découvertes, mais leurs successeurs, agissant avec liberté et en se multipliant, ont fait le reste. Par exemple, les arts de l'artillerie, de la navigation, de l'imprimerie, d'abord imparfaits, presque informes, onéreux à ceux qui les exerçaient, se sont, dans la suite des temps, perfectionnés et appropriés à nos usages. Au contraire, les philosophies et les sciences d'Aristote, de Platon, de Démocrite, d'Hippocrate, d'Euclide et d'Archimède, qui, chez les inventeurs, étaient saines et vigoureuses, n'ont fait, à la longue, que dégénérer, et n'ont pas peu perdu de leur éclat. La différence de ces destinées vient de ce que, dans les arts mécaniques, un grand nombre d'esprits ont librement concouru au perfectionnement, au lieu que, dans les sciences et la philosophie, un seul esprit a écrasé tous les autres par son poids et son ascendant. Les esprits supérieurs de cette sorte ont été bien plus altérés par leurs sectateurs qu'ils n'ont été enrichis; car, de même que l'eau ne s'élève jamais au-dessus de la source d'où elle est dérivée, de même aussi la doctrine d'Aristote ne s'élèvera jamais au-dessus de la doctrine de ce même Aristote.

Tout homme qui apprend doit se résoudre à croire, dit-on; il est bon d'y joindre cette autre règle, que tout homme déjà suffisamment instruit doit user de son propre jugement. Car, ce que les disciples doivent à leurs maîtres, c'est seulement une sorte de foi provisoire, une simple suspension de jugement, jusqu'à ce qu'ils se soient bien pénétrés de l'art qu'ils apprennent; mais ils ne lui doivent jamais un entier renoncement à leur liberté et une perpétuelle servitude d'esprit. Ainsi, pour terminer ce que nous avons à dire sur cette partie, nous nous contenterons d'ajouter ce qui suit : rendons aux grands maîtres l'hommage qui leur est dû, mais sans déroger à ce qui est dû aussi à l'auteur des auteurs, au père de toute vérité, à Dieu, qui nous éclaire intérieurement quand nous le consultons après les discussions engagées par nos maîtres.

Il est deux erreurs qui ne sont que deux formes du principe de crédulité, c'est l'engouement pour l'antiquité ou pour la nouveauté. Le conseil du prophète est la véritable règle à suivre à l'égard de ces deux penchants de notre esprit. « Tenez-vous d'abord sur les voies antiques, dit-il, puis considérez quel est le chemin le plus droit et le meilleur, et marchez-y (1). » A dire la vérité, l'antiquité des temps est la jeunesse du monde, et, à proprement parler, c'est notre temps qui est pour nous l'antiquité, le monde ayant déjà vieilli jusqu'à nous ; ce n'est pas celui auquel on donne ordinairement ce nom en suivant l'ordre rétrograde, et en comptant depuis notre siècle.

Une autre erreur qui procède de notre vénération pour l'antiquité, c'est une sorte de soupçon et de défiance qui fait qu'on s'imagine qu'il est désormais impossible de découvrir quelque chose de nouveau, et dont le monde ait été si longtemps privé, comme si on pouvait appliquer au temps et à l'espèce humaine la stérilité des vieillards, et comme s'il fallait les atteindre par la loi Papia, portée contre les mariages des vieillards. Il est, sur ce point, une manière de juger qui montre bien la légèreté et l'inconstance des hommes. Tant qu'une chose n'est pas faite, il s'étonne qu'on la regarde comme possible, et, dès qu'elle se trouve faite, il s'étonne qu'elle ne l'ait pas été plus tôt. C'est ainsi que l'expédition d'Alexandre fut d'abord regardée comme une entreprise vaste et difficile, et qu'il a plu ensuite à Tite-Live d'en faire assez peu de cas, pour dire qu'Alexandre n'avait eu d'autre mérite que celui de mépriser un vain épouvantail. » C'est ce qu'éprouva aussi Colomb, par rapport à son voyage aux Indes occidentales. Mais cette variation de jugement a lieu encore plus fréquemment par rapport aux choses intellectuelles. C'est ce dont on voit un exemple dans la plupart des propositions d'Euclide. Avant la démonstration, elles paraissent étranges, et l'on n'y donnerait pas volontiers son consentement ; mais la démonstration une fois vue, l'esprit les saisit par une sorte de retrait, suivant l'expression des jurisconsultes, comme s'il les eût connues et comprises depuis longtemps.

(1) Jérémie, c. 6, v. 46.

Une erreur analogue à la précédente est celle de ces gens qui s'imaginent que, de toutes les sectes et les opinions anti-ques, une fois qu'elles ont été bien disputées et bien épuisées, c'est toujours incontestablement la meilleure qui demeure et qui fait abandonner toutes les autres ; que, si l'on recommençait toutes les recherches, et que l'on soumit tout à un même examen, on ne pourrait que retomber dans quelques-unes des opinions rejetées, et qui, après cette exclusion, s'étaient entièrement effacées de la mémoire des hommes. On ne voit pas que la multitude et les sages eux-mêmes, pour flatter la multitude, donnent plutôt leur approbation à des opinions populaires et superficielles qu'à celles qui ont plus de base et de profondeur ; le temps, semblable à un fleuve, charrie jusqu'à nous les choses légères et enflées, laissant tomber à fond celles qui ont plus de poids et de solidité.

Une erreur différente des précédentes, c'est cette impatience et cette impudence avec laquelle on s'est hâté de former des corps de doctrine, de les réduire en arts et de les ramener à des méthodes. Cette forme, une fois donnée aux résultats des recherches, la science n'avance plus ou n'avance que bien peu. De même que les jeunes gens, une fois que leurs membres et les linéaments de leur corps sont entièrement formés, ne croissent presque plus, de même aussi la science, tant qu'elle est dispersée dans des aphorismes et des observations détachées, peut encore croître et s'élever ; mais, est-elle une fois circonscrite et renfermée dans des cadres méthodiques, on peut bien encore lui donner un certain poli, un certain éclat, mais sa masse ne prend plus d'accroissement.

Une erreur qui succède à celle que nous venons de relever, est que, une fois que les sciences et les arts sont répartis par classes, la plupart des hommes renoncent bientôt, en faveur de cette spécialité, à la connaissance générale des choses et à la philosophie première. Et cependant, quand on veut découvrir au loin dans une direction quelconque de la campagne, c'est sur les tours et autres lieux élevés qu'on se place ordinairement, et il est impossible d'apercevoir les parties les plus reculées et les plus intimes d'une science particulière, tant qu'en reste au niveau de cette même science, et que l'on ne monte pas, pour ainsi dire, sur une science plus élevée,

pour la considérer de là comme du haut d'un beffroi. »

Nous venons de rapporter les paroles mêmes de Bacon dans ce paragraphe, et nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un instant sur son importance. Ce paragraphe, en blâmant ce qui a été fait, prescrit de faire deux choses : embrasser d'abord dans une vue compréhensive l'ensemble des choses de la nature, avant de s'occuper spécialement d'une des parties, et traiter aussi préalablement la philosophie première. On comprend facilement le sens du premier précepte, et l'on doit en reconnaître la grande importance. On ne comprendra le second qu'autant que l'on saura ce que Bacon appelle la philosophie première. On trouve ses idées sur ce point dans le *de Augmentis*, liv. III, au commencement du premier chapitre. (V. notre seconde partie.)

« Il est, continue Bacon, une autre espèce d'erreurs qui découle de cette vénération excessive, de cette sorte d'adoration où l'on est devant l'entendement : sorte de culte dont l'effet est que les hommes abandonnent la contemplation de la nature et l'expérience pour se rouler en quelque manière dans leurs propres méditations, dans les fictions de leur esprit. Au reste, ces merveilleux *conjectureurs*, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ces *intellectualistes* qui ne laissent pas d'être décorés du titre de sublimes, de devins philosophes, c'est avec raison qu'Héraclite leur a lancé ce trait en passant : « Les hommes cherchent la vérité dans leur petit monde à eux » et non dans le grand. »

» Ils dédaignent cet abécédé de la nature et cet apprentissage dans les œuvres divines. Sans ce mépris, ils auraient peut-être pu, en marchant par degré et pas à pas, apprendre à connaître d'abord les lettres simples, puis les syllabes, enfin s'élever à lire couramment le texte même et le livre entier des créatures. Mais eux, au contraire, dans une perpétuelle agitation d'esprit, ils sollicitent et invoquent, pour ainsi dire, leur génie, afin qu'il prophétise en leur faveur, et qu'il rende des oracles qui les trompent agréablement et les séduisent comme ils le méritent.

» Une autre erreur, fort voisine de la précédente, est que les hommes trop attachés à certaines opinions et à certaines conceptions qui leur sont propres et qu'ils ont principale-

ment en admiration, ou aux arts auxquels ils se sont plus particulièrement adonnés et comme consacrés, en imbibent et en infectent leurs théories et leurs doctrines, donnant à tout la teinte de ces genres dont ils font leurs délices, sorte de fond qui les trompe en flattant leurs goûts. C'est ainsi que Platon a mêlé à sa philosophie la théologie, Aristote la logique, la seconde école de Platon (savoir Proclus et les autres) les mathématiques; car ces arts-là, ils étaient accoutumés à les caresser comme leurs enfants bien-aimés, comme leurs premiers-nés. Les chimistes, de leur côté, munis d'un petit nombre d'expériences, nous ont, dans la fumée de leurs fourneaux, forgé une nouvelle philosophie, et Gilbert lui-même, notre compatriote, n'en a-t-il pas tiré encore une autre de ses observations sur l'aimant? C'est ainsi que Cicéron, faisant la revue des opinions diverses sur la nature de l'âme, tombe sur certain musicien qui décidait hardiment que l'âme était une harmonie, et dit plaisamment: « Celui-ci ne s'est pas » éloigné de son art (1). » C'est sur ce genre d'erreur qu'Aristote fait cette remarque si judicieuse et si conforme à ce que nous disons ici: « Ceux qui voient peu sont fort décisifs. »

» Une autre erreur encore, c'est cette impatience qui, en rendant incapable de supporter le doute, fait qu'on se hâte de décider, au lieu de suspendre son jugement, comme il est nécessaire et aussi longtemps qu'il le faut; car les deux routes de la contemplation ne diffèrent point des deux routes de l'action dont les anciens ont tant parlé; routes dont l'une, disaient-ils, unie et facile au commencement, devient, sur la fin, tout à fait impraticable, et l'autre, rude et scabreuse à l'entrée, est, pour peu qu'on y pénètre, tout à fait libre et aplanie. C'est ainsi que dans la contemplation, si l'on veut commencer par la certitude, on finira par le doute, au lieu que si, commençant par le doute, on a la patience de l'endurer quelque temps, on finira par la certitude.

» Une erreur toute semblable se montre dans la manière de transmettre les sciences, manière qui, le plus souvent, au lieu d'être franche et aisée, est impérieuse et magistrale, plus faite enfin pour commander la foi que pour se soumettre elle-

(1) Cic., *Tuscul.*, I, c. 40.

même à l'examen. Je ne disconviendrai pas que dans les traités sommaires et consacrés à la pratique, on ne puisse retenir cette forme de style ; mais dans des traités complets sur les sciences, mon sentiment est qu'il faut éviter également les deux extrêmes, savoir : celui de l'épicurien Velléius « qui » ne craignait rien tant que de paraître douter de quelque » chose (1), » ainsi que celui de Socrate et de l'Académie, qui laissaient tout dans le doute. Il vaut mieux ne se piquer que d'une certaine candeur et exposer les choses avec plus ou moins d'assurance, selon que, par le poids des raisons mêmes, elles sont plus ou moins fortement prouvées.

» Il est d'autres erreurs qui se rapportent aux différents buts que les hommes se proposent ; car les plus ardents coryphées des lettres doivent avoir pour principal but d'ajouter quelque découverte importante à l'art qu'ils professent. Ceux dont nous parlons ici, contents du second rôle, ne briguent que la réputation de subtil interprète, d'antagoniste véhément ou nerveux ou d'abrégiateur méthodique ; conduite dont l'effet est tout au plus d'augmenter les revenus et le produit des sciences, sans que le patrimoine et le fonds prennent d'accroissement.

» Mais de toutes les erreurs, la plus grande, c'est cette déviation par laquelle on s'éloigne de la fin dernière des sciences ; car les hommes qui ambitionnent la science sont déterminés par différents motifs. Chez les uns, c'est une certaine curiosité native et inquiète ; les autres n'y cherchent qu'un passe-temps et qu'un amusement ; d'autres veulent se faire, par ce moyen, une certaine réputation ; d'autres encore, ne voulant que s'escrimer, y voient un moyen pour avoir toujours l'avantage dans la dispute ; la plupart n'ont en vue que le lucre et n'y voient qu'un moyen pour gagner leur vie. Il en est peu qui pensent à employer pour sa véritable fin la raison dont les a doués la Divinité pour l'utilité du genre humain. Voilà leurs différents motifs, sans doute, comme s'il ne s'agissait, en acquérant la science, que d'y trouver ou un lit de repos pour assoupir leur génie bouillant et inquiet, ou encore, un portique où l'on pût se promener librement et errer au

(1) Cic., *Nature des dieux*, I, c. 8.

gré de ses désirs, ou une tour élevée d'où l'âme ambitieuse et superbe pût abaisser des regards dédaigneux, ou même une citadelle, un fort pour combattre, sans risque, tout ce qui se présente, ou enfin, une boutique destinée au gain et au commerce, et non un arsenal bien fourni, un riche trésor consacré à la gloire de l'auteur de toutes choses et à l'adoucissement de la condition humaine; car, s'il existait un moyen de mettre la science en honneur et de l'élever dans l'opinion des hommes, ce serait sans contredit d'unir, par un lien plus étroit qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la contemplation et l'action; genre de conjonction qui serait tout à fait semblable à celle qui a lieu entre les deux planètes supérieures lorsque Saturne, qui préside au repos et à la contemplation, se rencontre avec Jupiter qui préside à la pratique et à l'action. Cependant, parce que je dis ici de la pratique et de l'action, je n'entends nullement cette doctrine dont on fait une sorte de métier lucratif; car je n'ignore pas combien cela même nuit au progrès et à l'accroissement de la science. Il en est d'un but de cette espèce comme de la pomme d'or jetée devant les yeux d'Atalante; car, tandis qu'elle se baisse pour la ramasser, elle cesse de courir, et, comme dit le poète :

Declinat cursus, aurumque volubile tollit (1).

» Mon dessein n'est pas non plus d'imiter Socrate : « En évoquant du ciel la philosophie et la forçant à demeurer sur la terre (2); » je veux dire d'exclure la physique pour ne mettre en honneur que la morale et la politique. Mais de même que le ciel et la terre conspirent et sont si parfaitement d'accord pour conserver la vie des hommes et augmenter leur bien-être, la fin de cette double philosophie doit être, en rejetant les vaines spéculations et tout ce qui se présente de frivole et de stérile, de ne penser qu'à conserver tout ce qui se trouve de solide et de fructueux; par ce moyen, la science ne sera plus une sorte de courtisane, instrument de volupté, ni

(1) Elle se détourne de son chemin pour enlever cet or qui roule devant elle. (Ovid., *Métam.*, X, v. 667.)

(2) Cic., *Tusc.*, V, c. 4.

une espèce de servante, instrument de gain, mais une sorte d'épouse légitime, destinée à donner des enfants, à procurer des avantages réels et des plaisirs honnêtes.

TROISIÈME ESSAI D'EXPOSITION.

Novum Organum. — Par l'analyse que nous avons donnée de deux morceaux de l'œuvre de Bacon, nos lecteurs le connaissent déjà comme critique et même comme réformateur. Ils le connaîtront mieux encore en l'étudiant dans le *Novum Organum*, où il se produit et se développe avec plus d'assurance. C'est là que nous avons maintenant à le considérer ; mais dans cet ouvrage tout est à citer pour le but que nous nous proposons. Cependant nous ne pouvons reproduire cet ouvrage en entier, après les nombreuses citations que nous avons faites des premiers écrits. Heureusement le *Novum Organum*, traduit et séparé des autres écrits de Bacon, a été publié par un de nos collègues (M. Lorquet). Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui ne pourront se procurer la belle édition complète de M. Bouillet, nous contentant de présenter une analyse de l'ouvrage, empruntée, en très-grande partie, à ce dernier, laquelle pourra servir de guide à ceux qui voudront lire les textes dont nous indiquerons sommairement les idées.

L'ouvrage entier, devant remplir l'objet de la deuxième partie de la rénovation générale, a pour but d'exposer la méthode nouvelle, le nouvel instrument, *novum organum*, avec lequel on pourra reconstruire tout l'édifice des connaissances humaines.

Les trente-sept premiers aphorismes sont employés à exposer l'objet du livre entier, et l'auteur est tellement d'accord avec lui-même, que, pour les énoncer, il emploie les phrases que nous avons déjà vues dans la préface de l'*Instauratio magna*, qui est placée en tête du *de Augmentis*. En voici l'indication :

L'homme ne sait et ne peut qu'autant qu'il découvre l'ordre de la nature, soit par l'observation des faits, soit par les inductions qu'il en tire (1-4). Nos sciences actuelles sont incapables d'accroître notre puissance, et la logique, qui ne procède que par syllogismes, n'est pas moins incapable

d'accroître notre science (5-14). — Il n'y a rien de solide, ni dans les idées que l'on se fait des choses, ni dans les principes sur lesquels on s'appuie. On n'a que des idées abstraites et vides; on saute trop vite des faits particuliers aux principes les plus généraux (15-25). — De cette manière on n'a que des notions anticipées de la nature (*anticipationes naturæ*). Pour arriver à une vraie connaissance de la nature (*interpretatio naturæ*), il faut faire abnégation de ces notions, et recommencer sur de nouveaux fondements l'édifice des sciences tout entier : « *Instauratio facienda ab imis fundamentis* (26-36). » — Cette doctrine, que l'on pourrait confondre avec le scepticisme, en diffère essentiellement, puisque, tout en proclamant la vanité de la science vulgaire, elle reconnaît que, à la faveur d'une bonne méthode, on peut arriver à la certitude (37).

Outre les prolégomènes, l'ouvrage contient trois parties : l'une est critique et tend à ruiner les sciences qui existaient, *pars destruens*; l'autre a pour but de disposer les esprits à bien accueillir la nouvelle méthode et à prévenir les mauvaises idées qu'on pourrait s'en former, *pars præparans*; la troisième partie est spécialement consacrée à l'exposition de la méthode nouvelle qui servira à fonder la véritable philosophie, *pars informans*.

Partie destructive. — Cette partie a pour objet de déblayer, pour ainsi dire, le sol et de le préparer à recevoir le nouvel édifice. Pour cela Bacon signale et combat toutes les causes qui pourraient s'opposer aux progrès des sciences. Or ces causes sont les erreurs de toute espèce, qui, semblables à des fantômes ou à de vains simulacres de la vérité, viennent sans cesse faire illusion à l'esprit : l'auteur les nomme *idoles* (*ἰδωλον*, *simulacrum*).

Ces idoles ou erreurs sont de quatre sortes : ce sont ou des images empreintes dans tous les esprits, des erreurs communes à toute l'espèce (*idola tribus*), ou des images défigurées qui résultent en quelque sorte de la structure de la caverne qu'habite chaque individu, des erreurs individuelles (*idola specus*), ou des erreurs dues aux communications que les hommes ont entre eux sur la place publique, c'est-à-dire, des erreurs nées de l'emploi du langage (*idola fori*), ou enfin des erreurs dues à l'enseignement des écoles : l'auteur nomme ces

dernières *idola theatri*, parce que les divers systèmes sont comme autant de pièces de théâtre que viennent jouer successivement les inventeurs des systèmes de philosophie (38-44).

L'auteur donne des exemples et des détails sur chacune des trois premières espèces d'erreurs, dans les aphorismes 45-61. Nous nous contenterons de le suivre dans ce qu'il dit des erreurs des écoles (*idola theatri*), qui forment la quatrième espèce. Elles sont de deux sortes : les unes provenant des *fausses doctrines philosophiques*; les autres, des *fausses méthodes* : « *Ex fabulis theoriarum et perversis legibus demonstrationum* (61). »

L'auteur ne se propose pas de combattre chaque système et chaque méthode par le raisonnement, et d'en triompher par la discussion. Il ne peut discuter avec ceux qui les défendent, n'étant d'accord avec eux ni sur les principes, ni sur les méthodes de démonstrations. Il prendra un autre moyen; il montrera les principales espèces de philosophies sous leurs véritables traits; il notera quelques signes ou symboles auxquels on peut reconnaître leur insuffisance, et il signalera les causes qui devaient les rendre incapables aux progrès. Il sait qu'on est engoué de ces systèmes et de ces méthodes, mais l'existence des signes du mal dispose l'esprit à reconnaître son existence, et l'indication des causes qui produisent le mal devra faire croire à la possibilité du mal quand les causes sont présentes.

Critique des philosophies. — Bacon désigne comme vicieuses la philosophie rationaliste ou sophistique, la philosophie empirique, la philosophie superstitieuse.

Plus tard, il y joint la philosophie que, dans le *de Augmentis*, il a appelée *intellectualiste*; il ne nomme pas expressément la philosophie du point de vue exclusif d'une seule science ou d'un seul art, dont il avait parlé dans le *de Augmentis*. Voici comment il définit ces philosophies vicieuses :

« Généralement parlant, quand il s'agit de rassembler des matériaux pour la philosophie où il y a peu à prendre, on prend beaucoup, et où il y aurait beaucoup à prendre, si l'on voulait, on prend fort peu, en sorte que d'un côté comme de l'autre, le fond d'expérience et d'histoire naturelle, sur lequel on veut asseoir la philosophie, forme une base trop étroite.

Les philosophes rationalistes se contentent de diverses expériences les plus vulgaires, qu'ils ne constatent point avec scrupule, puis ils arrangent le reste avec leur imagination et les produits de leur entendement.

» Il est une autre espèce de philosophes qui, n'embrassant qu'un sujet très-limité et s'attachant à un petit nombre d'expériences, n'y ont à la vérité épargné ni temps ni soins ; mais le mal est qu'ensuite ils ont osé entreprendre de former avec ce peu de matériaux des théories complètes, et figuré un corps entier de philosophies, tordant tout le reste avec un art merveilleux, et le ramenant à ce peu qu'ils savaient.

» Il en est une troisième espèce qui introduit dans la philosophie la théologie et les traditions au nom de la foi et de l'autorité ; quelques-uns parmi eux ont poussé la folie jusqu'à demander la science aux invocations des esprits et des génies (62). »

L'auteur cite Aristote pour exemple de philosophie sophistique. Il a sophistiqué, dit-il, sa philosophie naturelle par sa dialectique ; on l'a vu bâtir un monde avec ses catégories et expliquer l'origine de l'âme humaine, cette substance de si noble extraction, par les mots de seconde intention. Comme exemple de philosophie empirique, il indique celle des chimistes, et en particulier de Gilbert, son contemporain (64).

Les philosophies de Pythagore et de Platon sont pour lui des exemples de philosophie superstitieuse (65).

Il donne ensuite des détails sur les philosophies intellectualistes et sceptiques, n'oubliant pas celle qui remonte à de prétendus premiers principes qui sont inintelligibles et dont la connaissance, dans tous les cas, nous est inutile (66-67).

En blâmant les philosophies vicieuses, il n'oublie pas d'indiquer quelle est la bonne philosophie à ses yeux. A la philosophie d'Aristote, il oppose celle qui existait chez les Grecs avant que Platon et Aristote leur eussent appris à être subtils. Les *homéométries* d'Anaxagore, dit-il, les *atomes* de Leucippe et de Démocrite, le *ciel et la terre* de Parménide, la *haine* et l'*amitié* d'Empédocle, la *résolution des corps dans l'élément indifférent du feu*, et leur *retour à l'état de densité*, d'Héraclite, sentent leur philosophie naturelle, et ont un certain goût d'expérience et de réalité (63).

Après avoir blâmé la recherche de principes trop subtils et insaisissables, il dit : « Les médecins s'appliquent avec bien plus de fruit aux qualités secondes des choses et aux opérations dérivées, comme *attirer, repousser, dilater, resserrer, résoudre, hâter*, et autres semblables, etc. (66).

Critique des méthodes. — La considération des méthodes est de la plus grande importance, car autant vaut la méthode, autant vaut la philosophie. Les méthodes en usage sont vicieuses de tout point, soit par la confiance aveugle que l'on accorde aux sens, soit par la manière dont on s'élève aux idées abstraites et aux principes généraux, soit surtout par l'abus que l'on fait de la forme syllogistique, avec laquelle on veut tout déduire d'un petit nombre de principes arbitraires (69). D'ailleurs, on ne sait pas bien faire les expériences, et, en les faisant, on songe moins à chercher la vérité pour elle-même qu'à en tirer quelque profit immédiat (70). Plus tard, Bacon fais d'autres reproches aux méthodes suivies de son temps, et fait connaître d'une manière générale quelle est la méthode qu'il faut suivre. Toujours il se montre à la fois critique et réformateur. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

Signes des vices de la philosophie régnante. — Ces signes se tirent de la considération du peuple chez lequel sont nées les sciences que l'on possède : leurs premiers auteurs sont les Grecs, hommes frivoles et disputeurs (71); — de l'époque à laquelle elles se sont constituées, époque d'enfance où l'on ne pouvait presque rien savoir encore (72); — du peu de fruit qu'elles ont porté, la plupart des découvertes étant dues au hasard et non à la science (73); — du peu de progrès qu'elles ont fait depuis tant de siècles (74); — de l'aveu des auteurs même qui reconnaissent la vanité de leur savoir, quoique, par orgueil, ils rejettent leur ignorance sur l'obscurité de la nature et sur la faiblesse de l'intelligence humaine (75); — des dissentiments des écoles opposées sur tous les points (76), dissentiments qui n'ont cessé qu'en apparence depuis le triomphe de la philosophie d'Aristote (77).

Causes du peu de progrès des sciences jusqu'au temps de Bacon. — L'auteur se propose de faire comprendre *a priori*

que les sciences n'ont pas dû prospérer dans l'état de choses qui a existé jusqu'à lui. Or, voici les faits qui, selon lui, rendaient inévitable ce défaut de progrès. Sans doute, les erreurs universelles et permanentes, désignées dans la classe *idola tribus*, peuvent y contribuer; mais, comme ces causes se trouvent chez tous les hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ne sont comptées dans aucun événement particulier. Les causes qu'indiquera Bacon pour expliquer ce fait particulier, devront donc être particulières aux temps et accidentelles. C'est précisément ce qui a lieu.

Suivant Bacon, les causes de cet état stationnaire ou de l'abaissement des sciences, sont :

Le petit nombre des siècles pendant lesquels les sciences ont été cultivées, soit chez les Grecs, soit chez les Romains, soit au moyen âge (78), et, dans cette courte période, le peu de temps que l'on a consacré à la *philosophie naturelle*, les Grecs et les Romains ne s'étant guère occupés que de morale ou de politique, et les modernes de théologie (79); — Le petit nombre des hommes qui se sont appliqués à cette étude, tout entiers et pour elle-même; la plupart ne s'en occupant qu'accessoirement, ou ne la considérant que comme l'humble servante des autres sciences, tandis qu'elle en doit être la mère (80); — L'ignorance du but véritable de la science, qui doit être de doter le genre humain d'inventions utiles, et non de faire quelque profit ou de bâtir des systèmes (81); — L'emploi des mauvaises méthodes, la plupart des hommes voulant tout tirer, soit de leur cerveau par la méditation, soit des principes généraux par la dialectique, au lieu de consulter l'expérience et l'induction (82); — Le dédain universel pour les observations de détail (83); — Le respect aveugle pour les temps anciens, que l'on regarde comme la vieillesse du monde, tandis qu'ils n'en sont réellement que l'enfance (84); — La fausse opinion que les hommes se font de leurs richesses, quand ils contemplent les inventions que possède le genre humain, les bibliothèques, les découvertes dont se vantent l'alchimie, la magie, etc., tandis que tout cela, bien apprécié, ne prouve que notre pauvreté (85); — L'artifice des philosophes, qui exposent leurs opinions sous la forme d'un corps de doctrine arrêté, au lieu de les présenter sous une forme

plus modeste et par aphorismes ou pensées détachées (86); — Le charlatanisme des novateurs, qui, en faisant mille promesses qu'ils ne pouvaient tenir, ont perdu tout crédit et n'ont fait qu'augmenter la confiance dans l'antiquité (87); — La pusillanimité des hommes, dont les uns ont posé des limites arbitraires à la puissance de l'art, dont les autres ne se sont proposé, dans leurs recherches, que les objets les plus mesquins, au lieu d'embrasser l'ensemble de la nature (88); — L'hostilité qui a régné de tout temps entre la philosophie et la religion, certains théologiens craignant que l'on ne découvrit quelque chose de contraire à leurs dogmes, tandis que la religion et la philosophie, bien comprises, doivent toujours s'accorder, puisque la première nous instruit de la volonté de Dieu, et la seconde, de sa puissance (90); — L'organisation actuelle des écoles et de tous les établissements d'instruction publique, qui ne sont propres qu'à empêcher les progrès de la science, au lieu de les favoriser (90); — Le défaut de récompenses convenables (91); — Enfin, le désespoir d'atteindre la vérité, désespoir fondé sur les raisons les plus frivoles (92).

Précédemment, Bacon a montré que tous les signes d'une philosophie vicieuse se font remarquer dans la philosophie régnante; maintenant, il nous apprend que toutes les causes de pauvreté pour une science agissent sur cette philosophie. Comment ne pas penser que la philosophie régnante est décidément mauvaise? L'auteur n'a point eu recours à la discussion proprement dite; il n'a examiné aucun des principes de cette philosophie en lui-même (il ne le pouvait dans sa position); il n'a considéré la philosophie qu'extérieurement, dans les signes de sa valeur, dans les causes qui l'ont produite, en un mot, dans ses symptômes extérieurs. Tout cela c'est de la description, de la narration, ce n'est pas de la discussion, ce ne sont pas des assertions portées sur le fond de la philosophie. Cette philosophie est-elle néanmoins à ce moment décréditée et ruinée dans l'esprit du lecteur? Cela nous paraît tout à fait évident. Or, c'est le but que Bacon voulait atteindre.

Mais nous avons à prouver que Bacon, en même temps qu'il est un critique profond, est un réformateur sensé; il nous

donne les moyens de le glorifier sous ce rapport. En effet, il nous a déjà fait voir quelle nature de philosophie il entend maintenir contre les sophismes d'Aristote et de Platon. Il lui reste à nous faire entrevoir d'une manière générale quelle méthode il entend substituer à la méthode ancienne. Cette méthode a été déjà indiquée plus ou moins sommairement dans les passages que nous avons analysés, soit de la préface de l'*Instauratio magna*, soit du commencement du *Novum Organum*. Il revient sur cette méthode à l'occasion des motifs d'espoir qu'il énumère pour relever de leur abattement les esprits qui n'en voyaient plus de remède possible à leurs maux, et qui, par là, en perpétuaient la durée. Tout insuccès qui est venu d'un défaut de méthode, est un motif d'espérer le succès, quand on évitera les défauts dans la méthode qui ont amené l'insuccès.

Or, 1^o un premier défaut, c'est que tous ceux qui ont cultivé les sciences ont employé exclusivement, ou l'expérience ou le raisonnement, au lieu de les unir et de les marier habilement (95);

2^o La philosophie naturelle a été corrompue jusqu'ici par l'esprit systématique (96);

3^o Personne n'a eu assez de courage pour renoncer à toutes les fausses notions, à toutes les vaines théories, pour faire table rase et s'appliquer à l'étude de la nature même (97);

4^o Nous n'avons pas d'histoire naturelle qui soit dressée pour préparer le travail de l'induction et servir de base à la philosophie : on se borne à recueillir des faits vulgaires qui se présentent à tous les yeux, au lieu d'interroger et de tourmenter la nature par des expériences (98);

5^o Les opérations que l'on exécute dans les arts mécaniques ne tendent qu'à l'utilité matérielle : on ne songe qu'aux expériences lucratives et non aux expériences instructives (99);

6^o On expérimente au hasard et en aveugle (100);

7^o On n'a pas soin de consigner par écrit toutes les observations et toutes les expériences, afin de les coordonner et de les méditer à loisir : on ignore les avantages de l'expérience lettrée (101-102).

En même temps que Bacon expose ainsi les vices de la méthode vulgaire, il décrit celle qu'il faut y substituer. D'abord,

au lieu de s'appuyer sur des notions sans objet réel, c'est-à-dire, sur le vide en fait de réalité, comme Bacon reproche à tous les philosophes de l'avoir fait plus ou moins complètement, il faut évidemment recueillir les faits indiqués par le sujet, et les ranger suivant les tables prescrites. Mais, quand on aura recueilli et disposé convenablement les faits, il ne faudra pas passer sur-le-champ aux opérations de l'art ou de la pratique, ou du moins ne pas y reposer l'esprit; il faut tendre à la découverte des causes élevées et générales, qui permettront de faire de nombreuses applications. Ce n'est qu'après s'être élevé à la connaissance des causes les plus générales que l'on peut descendre à la pratique et aux applications; c'est cette marche que l'auteur appelle dans les sciences *la double échelle, ascendante et descendante* (103).

On ne doit pas non plus sauter tout d'un coup aux causes les plus élevées et aux vérités les plus générales avec lesquelles on prétend ensuite tout prouver d'autorité comme on le fait dans la méthode syllogistique; mais on doit s'élever graduellement et comme par échelons, car l'esprit humain a besoin qu'on lui attache du plomb plutôt que des ailes (104).

La méthode qu'il faut employer pour cela est la recherche des causes par voie d'exclusions successives et se terminant par une affirmation qui résulte nécessairement des exclusions précédentes: c'est ce qu'il appelle *l'induction* (105).

Quand on croit avoir trouvé une cause véritable, et qu'on se croit en droit d'établir une proposition générale, il faut soumettre cette théorie au contrôle, il faut voir si cette généralité ne dépasse pas les faits particuliers d'où on l'a tirée: si elle les dépasse, il faut examiner si la vérité en est confirmée par de nouveaux faits qui lui servent de caution (106).

Enfin, il ne faut jamais séparer, comme on le fait, les sciences particulières de la philosophie naturelle, qui est leur mère commune, et sans laquelle elles ne peuvent vivre (107).

Relativement à ce premier rang assigné à la philosophie de la nature parmi toutes les autres sciences, il est difficile de laisser passer cette opinion sans quelques observations. Il semblerait, en effet, que toutes les sciences ne seraient que des développements de la philosophie naturelle ou de la phy-

sique, et que les êtres spirituels, objets des sciences morales, dussent se ramener à la matière, objet de la physique. Nous ne pensons pas que ce soit là le sens que Bacon ait attaché à ses propositions. Chez lui, le sens de philosophie naturelle n'est ni bien précis ni bien constant. Il entend par là bien souvent la science de la nature morale comme de la nature physique, et l'histoire de l'une et de l'autre nature. Il donne également le titre de *magna mater*, de *mater communis* à trois choses : à la science de la nature physique, à la philosophie première, composée principalement des axiomes, et à l'histoire naturelle ou recueil des faits pris dans leur complexité naturelle, et présentés de la manière la plus convenable à en faire découvrir les causes. Il est évident que cette expression ne peut être employée par lui ainsi dans un sens rigoureux, car une science ne peut pas avoir en même temps trois mères du même degré. Si nous cherchons à découvrir le sens où est employée cette expression dans chacun des trois cas, nous croyons pouvoir les déterminer comme il suit :

- 1. La science de la nature physique est la mère des autres sciences, en ce sens seulement qu'elle renferme des connaissances qui précèdent les autres dans notre esprit, comme connaissances distinctes et scientifiques, et dans ce sens que la matière se présente toujours en ce monde comme le siège des agents immatériels, et que, en conséquence, il y a nécessité peut-être de commencer l'étude des êtres réels par les choses purement physiques, attendu qu'elles sont les plus faciles à connaître, et que la connaissance que nous en acquérons est l'introduction nécessaire à la connaissance des choses immatérielles.

On peut dire que la science des axiomes est la mère de toutes les autres sciences, en ce sens qu'ils sont des conditions indispensables de toute science, bien que par eux-mêmes ils soient tout à fait stériles, et que, le plus souvent, ils dirigent les opérations de notre esprit, sans que nous les remarquions, sans même que nous les connaissions.

Quant à la connaissance des objets concrets et des faits complexes dans leur état naturel, connaissance qui forme l'histoire naturelle, on peut dire que cette science est seule féconde, et nous fait arriver à la connaissance des choses inob-

servables, par des inductions de diverses espèces. Ces faits nous manifestent vraiment la nature, soit la nature physique, soit la nature morale. Aussi Bacon, à la tête des sciences qui ont l'homme pour objet, avant l'étude des deux substances qui composent l'homme par leur union, place-t-il l'étude générale de l'homme, considéré dans son état actuel, présentant des phénomènes qui tiennent tout à la fois du corps et de l'âme. Cette étude, qui est une histoire naturelle, doit précéder l'étude de l'âme et l'étude du corps, considérés séparément. C'est aussi l'ensemble des objets concrets et des faits complexes dans leur état naturel, qui doit former le premier objet de nos études sur l'univers; c'est le tableau de ces objets et de ces faits qui doit composer la science première dans l'ensemble des sciences humaines.

C'est ainsi que Bacon paraît l'entendre, du moins dans la pratique.

Quand il distingue trois étages dans le savoir humain, c'est l'histoire de la nature physique qui forme le premier étage pour la science de la nature physique, dit-il; ce qui signifie que, pour la science de la nature humaine, c'est l'histoire des faits de la nature humaine qui doit précéder les deux autres degrés du savoir.

Au fond, Bacon ne tient sur ce point qu'à une chose, c'est que l'étude commence par les objets concrets et par les faits complexes pris dans leur état naturel. C'est le sens de l'aphorisme 80.

« On se flatterait en vain, dit-il, de faire dans les sciences en général, et surtout dans leur partie pratique, des progrès sensibles, tant que la philosophie naturelle ne sera pas appliquée aux sciences particulières, et que les sciences particulières à leur tour ne seront pas ramenées à la philosophie naturelle..... C'était cette science seule qui, en puisant aux vraies sources, savoir, dans l'exacte observation des mouvements célestes, de la marche des rayons lumineux et des sons, dans l'étude de la texture et du mécanisme des corps, dans celles des *affections de l'âme* et des *perceptions de l'entendement*; c'était elle seule, dis-je, qui pouvait leur donner de la vigueur et des développements..... »

Le mot de *philosophie naturelle* semble bien désigner ici

l'histoire des faits de la nature physique et de la nature humaine.

Pour savoir, au reste, combien Bacon était éloigné d'être matérialiste, il suffit de lire quelques fragments de ses ouvrages.

Voici ce qu'il dit en parlant de l'âme humaine dans le *de Augmentis* :

« Passons à la doctrine de l'âme humaine ; de ses trésors sont tirées les autres sciences. Elle a deux parties : l'une traite de l'âme rationnelle, qui est divine ; l'autre, de l'âme irrationnelle, qui nous est commune avec les brutes.... L'une tire son origine du souffle divin, et l'autre, des matrices des éléments ; car tel est le langage de l'Écriture, lorsqu'elle parle de la génération primitive de l'âme rationnelle : il forma l'homme du limon de la terre, et souffla sur sa face un souffle de vie..... Nous n'emprunterions pas cette division à la théologie, si une telle distribution n'était aussi d'accord avec les principes de la philosophie. En effet, l'âme humaine a une infinité de caractères de supériorité qui la distingue de l'âme des brutes, caractères sensibles même pour ceux qui ne philosophent que d'après les sens. Or, partout où se trouvent des caractères si marqués d'excellence et en si grand nombre, la règle est d'y rétablir une différence vraiment spécifique. Ainsi nous ne goûtons pas la manière confuse et indistincte dont les philosophes ont traité des fonctions de l'âme. Il semble, à les entendre, qu'il n'y ait entre l'âme humaine et celle des brutes que la simple différence du plus au moins, et non une différence vraiment spécifique, à peu près comme entre le soleil et les autres astres, l'or et les autres métaux. »

Croyance à la perfectibilité humaine. — La foi que Bacon place dans la perfectibilité humaine n'est pas une foi *a priori*, déduite de l'idée de Dieu ; elle est fondée sur des faits constatés dont elle est une induction contingente. Nous trouvons ces faits dans le *Novum Organum*. Ce sont les motifs sur lesquels il fonde l'espoir du succès de la rénovation qu'il a entreprise. Or, voici ces motifs sommairement indiqués :

« Si le hasard a déjà fait faire tant de découvertes utiles, que ne doit-on pas espérer de recherches méthodiques (Aph. 108) ? D'ailleurs, si plusieurs des inventions très-précieuses,

la poudre à canon, la soie, la boussole. sont telles qu'avant l'événement rien n'aurait pu les faire deviner (Aph. 109); si, parmi les inventions connues, quelques-unes, comme l'imprimerie, sont si simples, que l'on s'étonne que les hommes aient été si longtemps à les faire (Aph. 110), combien ne peut-il pas rester à faire de découvertes aussi faciles et aussi peu soupçonnées? Enfin, combien de découvertes ne ferait-on pas, si on consacrait à l'étude de la nature la moindre partie du temps que l'on a toujours sacrifiée pour des études frivoles? (Aph. 111 et 112.) »

Bacon termine l'énumération de ces motifs par ces mots :

« Il y a donc tout lieu d'espérer que la nature nous cache encore une foule de secrets d'un excellent usage, qui n'ont aucune parenté, aucune similitude avec ceux qu'elle nous a dévoilés et qui sont en dehors de tous les sentiers battus de notre imagination, qui, cependant, n'ont pas encore été découverts, mais qui sans aucun doute se révéleront quelque jour d'eux-mêmes à travers le long circuit des âges, comme se sont révélés les premiers; mais que l'on peut saisir promptement, immédiatement et tous ensemble, par la méthode que nous proposons maintenant. »

Bacon ne semble-t-il pas annoncer ici l'invention des bateaux à vapeur, des chemins de fer et de la télégraphie électrique qui améliorent de beaucoup le sort des générations actuelles?

Sentiments religieux de Bacon. — En lisant les méditations religieuses de François Bacon et ses admirables prières; en voyant le respect profond avec lequel il parle en toute occasion de la religion, et la large part qu'il fait à la foi dans les lumières qui éclairent le genre humain, on ne peut nier le caractère profondément religieux de ce réformateur plein de foi dans la perfectibilité humaine. Mais ses croyances religieuses se concilient avec sa foi à la perfectibilité humaine en ce monde. Les hommes religieux, lors même qu'ils se placent à un point de vue élevé, se rangent en deux classes : d'une part sont ceux qui, voyant le monde chargé du mal physique et du mal moral, désespèrent de l'affranchir de sa double chaîne et s'élancent sous d'autres cieux vers un meilleur avenir. De l'autre part sont ceux qui, pleins de la foi à un avenir

plus heureux en ce monde pour l'espèce humaine, se mettent courageusement à l'œuvre pour en préparer et en accélérer l'avènement. François Bacon est dans cette dernière classe. Le mobile qui l'anime et le pousse, la puissance secrète qui donne des ailes à son génie, c'est un immense désir « d'augmenter, par la puissance intellectuelle, le pouvoir du genre humain sur le monde, » en d'autres termes, de rendre l'homme à la souveraineté de la nature (*Interprétation de la nature*) ; de reculer les bornes de la puissance humaine dans l'accomplissement de tout ce qui est possible. (*Nouvelle Atlantide*.)

Cette doctrine est celle d'un homme qui assigne pour destinée à l'espèce humaine, la tâche de triompher sur cette terre, par l'intelligence et la vertu, de sa faiblesse originelle ou de la faiblesse encourue par la chute primitive du genre humain ou de son premier père.

Nous ne parlerons point des autres passages si nombreux et des autres ouvrages qui montrent d'une manière si éclatante les sentiments religieux de Bacon et ses doctrines si chrétiennes ; cette matière serait trop abondante.

RÉSUMÉ.

Nous avons passé en revue trois fractions de l'œuvre de Bacon pour connaître quel est l'esprit de Bacon en philosophie. Nous savons désormais à quoi nous en tenir sur ce point. Dans les trois moments de sa carrière où nous l'avons étudié, nous l'avons trouvé nettement caractérisé et toujours de la même manière. Nous pourrions continuer nos recherches et porter notre examen sur d'autres ouvrages, tels que le *Cogitata et visa*, la *Critique des philosophies régnantes*, le *Delineatio* ou *Esquisse du Novum Organum*, etc. Si nous le faisons, nous n'aurions à constater que des changements de division dans la matière, des variétés d'expression, quelques développements nouveaux peut-être ; mais nous n'y découvririons aucun principe nouveau, aucune idée fondamentale différente de celles que nous avons consignées. Il n'y aurait donc aucun intérêt, pour la connaissance de l'esprit général de Bacon en philosophie, à multiplier le nombre de nos analyses.

De ce que nous avons vu il résulte que, non-seulement Bacon est un esprit indépendant, mais que ses critiques sont sou-

vent radicales ; que de plus il est réformateur, que son génie est essentiellement pratique, qu'il est soutenu dans ses actes par une foi vive dans la perfectibilité humaine et animé d'un profond sentiment religieux, mais que, dans son ardeur pour les réformes, il reste toujours dans les voies du bon sens et de la raison, et que par conséquent il admet comme moyens légitimes de connaître les sens, le sens intime et la faculté de la raison, ainsi que le témoignage de nos semblables et l'autorité de la révélation.

Il suit donc de ses propres principes que la psychologie, la morale, la logique, l'esthétique, ont bien une première partie qui consiste dans l'étude des faits, mais qu'aucune d'elles n'est comprise dans ce que nous appelons aujourd'hui la physique, attendu que l'objet d'aucune de ces sciences n'est du ressort des sens, et qu'il est au contraire du ressort du sens intime et de la raison.

Tel est l'esprit général de Bacon en philosophie. Voyons ce que devient cet esprit en recevant les modifications de la méthode.

SECONDE PARTIE.

MÉTHODE PHILOSOPHIQUE DE BACON.

La méthode philosophique est pour nous l'ensemble des réponses faites aux questions principales que donne lieu de poser le travail de la science générale ayant l'univers pour objet.

Elle est pour chaque auteur une dérivation du caractère de son esprit en philosophie ; mais elle ne se rattache proprement qu'à l'une de ses deux grandes fonctions. L'esprit d'un auteur en philosophie a deux faces : de l'une il regarde les actes d'autrui ; de l'autre, il cherche comment il donnera le jour à ses propres productions. Il exerce deux fonctions : il contemple et produit, il critique ou adhère, il crée ou imite. Sans doute la méthode philosophique profite des jugements qui ont été portés sur les actes et les travaux d'autrui ; mais elle ne se lie proprement qu'à la seconde fonction, celle qui produit ; et même, en prenant part à cette seconde fonction,

son action se distingue de celle de l'esprit en ce qu'elle entre dans des détails d'exécution que l'on ne rapporte pas ordinairement à l'esprit général d'un auteur.

Cependant ces détails ont leur importance.

En effet, pour bien connaître un philosophe, ce n'est pas assez de savoir qu'il est dogmatiste sur la question de la certitude : il faut savoir à quel point et comment il l'est, quels sont ceux de nos moyens de connaître qui sont susceptibles de certitude, à ses yeux, et comment il établit cette certitude. Relativement aux rapports de la philosophie et de la religion, ce n'est pas assez de savoir qu'il n'est point hostile à la religion, il faut savoir s'il admet les dogmes religieux *a priori* et en se soumettant à l'autorité de l'Eglise, ou s'il ne les admet qu'après discussion, et en étendant l'indépendance de son esprit sur ces matières comme sur les autres.

Pour la question de l'objet immédiat et premier de nos études philosophiques, ce n'est pas assez de savoir qu'un auteur commence par les faits, il faut savoir comment il divise la masse des faits et des objets concrets, avec quelle lenteur il les quitte, et quelle sagesse il met dans ses inductions. S'il s'élève à la recherche des causes, il faut savoir quelles précautions il prend en portant le vol de son esprit à cette hauteur. Il en est de même des réponses faites aux autres questions du travail scientifique, de sorte que ce sont les caractères des réponses faites à ces questions qui constituent la méthode philosophique d'un auteur.

Au reste, il ne faut pas confondre la méthode *philosophique* avec les méthodes particulières. L'une est la méthode de la science générale, de la science de l'univers ; les autres ne conviennent qu'à des sciences particulières, développements de certains points de la science générale. La philosophie ayant pour objet l'univers entier, dont elle cherche l'origine et la fin, se pose nécessairement la question de la certitude des connaissances humaines, et se trouve aussi nécessairement appelée à traiter quelques-uns des problèmes que résout l'enseignement religieux. Une science particulière peut n'avoir à traiter aucune de ces deux espèces de questions. Cela seul établit une immense différence entre la méthode philosophique et les méthodes particulières.

Pour savoir quelle est la méthode philosophique de Bacon, nous allons interroger cet auteur sur chacune des sept questions principales que donne lieu de faire le plan de la science générale, et ces diverses recherches que nous ferons constitueront autant de divisions dans notre traité de la méthode philosophique de Bacon.

PREMIÈRE QUESTION.

Quel point de départ prend Bacon pour asseoir la certitude de la science qu'il veut fonder? En d'autres termes, quels sont, suivant lui, les fondements de la certitude? La psychologie reconnaît que notre intelligence est douée de trois facultés primitives : les sens, le sens intime, et la raison, lesquelles fournissent au raisonnement tous ses matériaux ; le genre humain admet aussi, comme moyens légitimes de connaître, le témoignage de nos semblables pour les faits qui n'ont pas été à la portée de nos propres sens ; et enfin la révélation, entendue dans le sens naturel ou surnaturel, pour les vérités que l'intelligence ne peut atteindre par ses analyses. Quels sont ceux de ces moyens de connaître qui ont été admis par Bacon? Ce philosophe était-il sceptique ou dogmatiste? Admettait-il quelques moyens de connaître qui pussent produire la certitude, et quels étaient ces moyens?

Telle est la question complexe que nous avons à résoudre.

Non-seulement Bacon n'était pas sceptique, mais il admettait tous les moyens de connaître reconnus par le genre humain.

Parlons d'abord de son dogmatisme à l'égard des sens.

Nous avons déjà dit qu'il ne rejetait pas du domaine de la science les données des sens. Cela ressort de toutes les parties de ses écrits. Cependant, il est bon de citer quelques passages à l'appui de notre assertion, et de montrer dans quelles limites il les admettait.

D'abord, il reconnaît la véracité de l'intelligence humaine en général ; il n'admet point d'autre flambeau pour les sciences humaines que celui qui éclaire naturellement l'esprit humain. Ensuite, il respecte la véracité de cette intelligence dans chacune de ses facultés, dans ses facultés d'observation comme dans ses facultés purement intellectuelles ou ration-

nelles. En effet, ces diverses facultés ne sont que les diverses fonctions de la même intelligence : proscrire les unes, c'est renverser le fondement des autres et pencher vers le scepticisme.

Dans la distribution de toute l'œuvre placée en tête du *de Augmentis*, après avoir déclaré qu'il entend porter sa critique sur les idées qui servent de principes, comme sur les idées déduites et même sur les notions dues aux sens, après avoir indiqué les moyens de rectifier les données de ceux-ci et de suppléer à leur insuffisance, il reconnaît ouvertement la vérité de leur témoignage, quand ce témoignage est donné régulièrement. « C'est des sens, dit-il, qu'il faut tout tirer dans l'étude de la nature (physique), à moins qu'on ne veuille extravaguer. Nous croyons nous être portés à leur égard pour de religieux ministres et pour interprètes de leurs oracles, avec quelque sorte d'habileté, en sorte que cet hommage, cette espèce de culte que les autres se piquent de rendre aux sens, il me semble que c'est nous qui le leur rendons réellement. »

Dans le *Novum Organum*, livre I^{er}, aphorisme 37, nous lisons ce qui suit :

« La méthode des philosophes qui soutenaient le dogme de l'acatalepsie est, dans les commencements, presque parallèle à la nôtre ; mais, sur la fin, les deux méthodes s'écartent prodigieusement l'une de l'autre, et elles sont même opposées, car, eux, affirment absolument et sans restriction qu'on ne peut rien savoir, étant ainsi aux sens et à l'entendement toute autorité, au lieu que nous, qui disons seulement qu'on ne peut, par la méthode reçue, acquérir de grandes connaissances sur la nature, nous proposons une autre méthode dont le but est de chercher et de procurer sans cesse des secours aux sens et à l'entendement. »

Dans le *Novum Organum*, liv. I^{er}, aphorisme 67, on trouve encore ce qui suit :

« Lorsque l'esprit humain a désespéré une seule fois de découvrir la vérité, tout languit dès lors, et les hommes se laissent plus volontiers entraîner à de douces et aimables discussions, et à parcourir en pensée la nature qu'ils effleurent, qu'ils ne se maintiennent dans les rudes labours de la véritable méthode. Mais, comme nous l'avons dit dès le principe, et

ce à quoi nous travaillons sans cesse , il ne faut pas ôter aux sens et à l'esprit de l'homme, si faibles par eux-mêmes , leur autorité naturelle, mais leur fournir des secours. »

A la fin de l'aphorisme 87 du même livre, après avoir de nouveau combattu le scepticisme ou l'acatalepsie, l'auteur ajoute : « Au reste, qu'on se rappelle ce que nous avons dit au commencement et que nous ne perdrons jamais de vue : Il ne s'agit pas de déroger à l'autorité des sens ou de l'entendement, mais seulement de secourir leur faiblesse. »

Bacon admet donc le témoignage des sens et leurs données régulières ; mais, en admettant ces données, Bacon n'est point un vulgaire empiriste, esclave des apparences ; il complète ces données en augmentant la puissance ou la délicatesse des sens eux-mêmes ; il les soumet à l'épreuve, et il les interprète à l'aide des facultés de la raison qu'il appelle ici l'*entendement*. Dans la distribution de l'*Instauratio magna*, dont nous venons de parler, on trouve les propositions suivantes :

« Le sens commet deux espèces de fautes : ou il nous abandonne, ou il nous trompe.... Lors même que le sens a saisi son objet, rien de moins ferme que ses perceptions, car le témoignage et l'information du sens ne donne qu'une relation à l'homme et non une relation à l'univers, et c'est se tromper grossièrement que de dire que le sens est la mesure des choses.... Nous discutons en mille manières les informations du sens même.... Nous ne donnons pas beaucoup à la perception immédiate et propre des sens, mais nous amenons la chose à tel point, que le sens ne juge que de l'expérience, et que c'est l'expérience qui juge de la chose même. »

Par le mot *expérience* il voulait dire que nous soumettons les choses de la nature à des épreuves, et que c'est le résultat seul de ces épreuves que nous connaissons par les sens. Ainsi, le poids des corps est soumis à la balance, et c'est la position de la balance que nous connaissons par les sens ; le poids lui-même est conclu par la raison proprement dite. De même la chaleur est mesurée par le thermomètre, et ce sont les degrés du thermomètre que nous percevons par les yeux. Le degré de la chaleur elle-même est conclu par la raison. La grandeur est d'abord soumise à la mesure d'un étalon quelconque, et c'est le nombre des applications successives de l'étalon que

nous constatons par les sens : d'où notre esprit conclut la grandeur absolue du corps qu'il fallait mesurer.

Telle est la part assignée aux sens par Bacon dans la formation de la science. Voyons la part des autres moyens de connaître.

D'abord, en admettant les données des sens comme les premiers matériaux de la science, il y comprend forcément les données du sens intime, ainsi que le faisaient les philosophes de son siècle, et que l'ont fait les divers auteurs jusqu'à ces derniers temps. Aussi, dans le *Novum Organum*, liv. I, aph. 127, Bacon soutient-il que sa méthode s'applique, non-seulement aux sciences physiques, mais aussi aux sciences morales qui ont pour premiers matériaux des faits du sens intime. Il admet aussi la mémoire, puisque dans la division des sciences en trois grandes classes, il reconnaît que l'histoire repose sur la mémoire, laquelle suppose elle-même les sens.

Dans cette même division des sciences, il rattache la philosophie à une quatrième faculté qu'il appelle *la raison*. Reste à savoir quelle est cette faculté, quel en est l'objet, ou quels en sont les divers objets, quelle en est la vraie nature et en quoi elle diffère de la faculté de concevoir.

Pour le découvrir, il faut entrer dans des détails assez longs sur *la philosophie*, sur ses divisions, et sur l'objet de chacune de ces divisions.

Dans son grand ouvrage de *Augmentis*, Bacon range, disons-nous, toutes les productions de l'esprit humain en *histoire*, en *poésie* et en *philosophie*, selon qu'elles se rapportent principalement à la mémoire, à l'imagination ou à la raison. Pour nous, laissant de côté la poésie et ses divisions, qui ne s'adressent point à l'intelligence, nous trouvons que Bacon admet, comme appartenant à cette intelligence, *l'histoire* et *la philosophie*. Et comme *la philosophie* est divisée par lui en *physique* et en *métaphysique*, il en résulte que Bacon reconnaît trois degrés principaux dans la science. Voyons ce qu'est chacun de ces degrés dans l'esprit de notre auteur.

L'histoire, quelle que soit la direction qu'il lui donne et que nous n'examinerons pas ici, est du ressort des sens et de la mémoire.

Mais nous avons à nous faire une idée de ce que Bacon appelle *la physique* et *la métaphysique*. Pour le comprendre, il

fait que nous nous donnions la peine d'étudier quelques termes de la langue qu'il parlait en traitant de ces matières.

Bacon, se servant des expressions, sinon des idées, de la philosophie grecque, reconnaissait dans un individu quatre éléments ou quatre points de vue : la *matière*, la *forme*, l'*efficient* et la *fin*.

1^o La *matière* était sans doute pour Bacon, comme pour Aristote, ce dont une nature nous paraît avoir été formée. A l'état de *matière*, cette nature était indéterminée sous tous les rapports ; elle était propre à devenir tout, mais elle n'était encore rien ; c'était un principe de substances sans qualités : conception qui implique contradiction, mais que nous ne pouvons exposer autrement que les anciens la présentaient.

2^o La *matière*, en sortant de son indétermination absolue, pour devenir un des genres les plus élevés et les plus étendus, ou plutôt une des conceptions les plus abstraites et les plus générales, comme l'*être*, la *substance*, etc., étaient ce que les anciens appelaient une *forme* ou cause *formelle*. Toute qualité qui n'apparaissait pas comme la transformation d'une autre qualité, tels que le blanc, le chaud, le lourd, le lumineux, etc., était une *nature* spéciale, et chaque *nature* avait un principe qui en était la *forme*, la cause *formelle*. Les modernes conçoivent mieux le principe appelé la *forme*, que celui qui était appelé la *matière*. Nous reconnaissons même que le principe du blanc, et en général de toutes les couleurs, est le fluide lumineux réfléchi par les corps ; que le principe de la pesanteur est la force attractive dont sont doués les corps les uns à l'égard des autres ; que le principe de la sensation de lumière est dans les vibrations du fluide lumineux répandu dans l'espace.

3^o La cause appelée *forme*, venant à se produire dans des natures spéciales et dans des cas particuliers, devenait l'*efficient*. L'efficient était donc composé en quelque sorte, puis qu'il était la forme unie à une nature ou à des natures particulières. Telle était la cause de la blancheur dans un objet particulier, dans la neige, par exemple. La cause de la blancheur n'est pas la même dans la neige et dans le verre pilé. Dans le premier cas, c'est la lumière mêlée à l'eau gelée ; dans le second, c'est la lumière mêlée à la poudre rendue plus subtile. Le principe commun aux deux cas peut être la lumière.

ou une certaine réflexion de la lumière sur ces deux espèces de corps. Il n'y a là qu'une seule forme, mais il y a deux efficientis.

4^e La fin ou la cause finale était probablement pour Bacon ce qu'elle est pour tout le monde, le but qui doit être atteint suivant l'intention d'un moteur. Cette conception suppose donc une chose mue et un moteur. La fin peut être considérée dans la chose mue ou dans le moteur. Dans la chose mue, c'est la prédisposition qui lui est imprimée et qui la pousse vers le but proposé ; dans le moteur, c'est l'intention dont le moteur est animé quand il imprime à l'objet mu une direction particulière. L'œil est fait pour voir : on peut appeler *fin*, en lui, la prédisposition qui le rend propre à la vision. On peut dire aussi que la fin de cet œil est l'intention qu'a eue sur sa destination l'intelligence qui l'a formé.

Telles sont les quatre causes admises par Bacon, à l'imitation des philosophes grecs.

De ces quatre causes, deux sont du domaine de la *physique*, et les deux autres du domaine de la *métaphysique* ; la *matière* et l'*efficient* appartiennent à la *physique* ; la *forme* et la *cause finale* sont du ressort de la *métaphysique*.

Après ces explications préliminaires, nous pouvons citer ce que Bacon dit de sa *physique* et de sa *métaphysique*.

Dans le *de Augmentis*, liv. III, chap. IV, on trouve ce qui suit :

« La physique est cette science qui a pour objet la recherche de l'efficient et de la matière, et la métaphysique, celle de la forme et de la fin.

La physique embrasse donc ce que les causes ont de vague, d'incertain et de variable, selon la nature du sujet avec ce que ces causes ont de constant. Elle ne dit pas comment d'un côté le limon durcit et de l'autre la cire s'amollit par l'action d'un seul et même feu (1).

Le feu est bien la cause de la dureté, mais dans le limon ; le feu est encore la cause de la liquéfaction, mais seulement dans la cire.

Après ces paroles, viennent, dans le même passage, les divisions et les subdivisions de la physique.

La physique se divise en trois branches ; 1^{re} en science des

(1) *Et mus ut hic durescit et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igne.....* (Virg., *œg.* VIII, v. 60.)

éléments des choses, *de principiis rerum* ; 2° en science de leur ensemble ou du système du monde, *de fabrica rerum* ; 3° en science de leurs variétés ou de leurs diverses espèces, *de varietate rerum*.

Ces sciences ne manquent pas entièrement, dit Bacon, mais elles sont très-imparfaitement traitées.

La science des variétés ou des espèces se subdivise en science des concrets ou des êtres réels, formée par l'agrégation de diverses propriétés, et en science des abstraits, c'est-à-dire, des propriétés qui peuvent se trouver dans les êtres les plus divers, comme la chaleur, le poids.

La science des concrets semble avoir beaucoup de rapports avec l'histoire naturelle des modernes ; elle traite des individus du ciel comme des individus de la terre, des astres et des animaux.

La science des abstraits s'occupe de la densité, de la rareté, de la pesanteur, du chaud, etc. ; puis des tendances ou des forces et des mouvements de la matière, Bacon distinguant avec soin les mouvements simples et les mouvements composés. C'est-là qu'il étudie ou recommande d'étudier à fond les vraies causes occultes, c'est-à-dire, les causes invisibles, au lieu des causes imaginaires qui avaient tant occupé les scolastiques.

La science des abstraits prépare admirablement l'objet de la métaphysique qui recherche principalement la *cause formelle* des abstraits.

Dans le même ouvrage *de Augmentis*, et au même chapitre, on lit ce qui suit, relativement à cette dernière science :

« Quant à la métaphysique, nous lui avons attribué la recherche des causes formelles et finales, attribution qui peut sembler inutile quant aux *formes* ; car il est une opinion accréditée et désormais invétérée, qui fait croire qu'il n'est point d'industrie humaine suffisante pour découvrir les formes essentielles ou les vraies différences des choses, opinion qui nous donne beaucoup, en nous accordant du moins que, de toutes les parties de la science, la découverte des choses est celle qui mérite le plus nos recherches, en supposant que cette découverte soit possible. Quant à ce qui regarde la possibilité de la découverte, ce sont de bien lâches navigateurs et bien peu faits pour les découvertes, que ceux qui, du moment

qu'ils ne voient plus que le ciel et la mer, s'imaginent qu'il n'y a plus de terre au delà de leur horizon. Mais il est clair que Platon, homme d'un sublime génie, qui, promenant ses regards sur toute la nature, semblait contempler toutes choses comme d'un rocher élevé, a très-bien vu, dans sa doctrine des idées, que les formes sont le véritable objet de la science, quoiqu'il ait lui-même perdu tout le fruit de cette opinion si bien fondée, en envisageant et en s'efforçant d'embrasser des formes tout à fait immatérielles et non déterminées dans la matière, méprise dont l'effet pour lui a été de se tourner vers les spéculations théologiques, ce qui a infecté et souillé toute sa philosophie naturelle. Que si, avec la diligence, le soin et la sincérité dont nous sommes capables, nous tournons nos regards vers l'action et l'utilité, il ne nous sera pas difficile de chercher et de connaître les *formes* dont la connaissance peut enrichir le genre humain, et assurer son bonheur.... »

Avouant qu'il est impossible de trouver d'abord la forme ou l'essence d'un objet concret de la nature, à cause de la multiplicité et de la diversité des éléments qui entrent dans sa formation, Bacon insiste sur la possibilité de trouver l'essence des natures simples, et il prend pour sujet de comparaison les mots d'une langue dont on ne peut trouver les éléments, tant qu'on les considère dans leur complexité, mais que l'on analyse très-bien si on les partage préalablement en syllabes, en voix et en articulations. Puis il ajoute :

« De même, en cherchant la *forme* du lion, du chêne, de l'or, ou même celle de l'eau ou de l'air, l'on perdrait ses peines ; mais découvrir la forme de l'une ou de l'autre des natures exprimées par ces mots : dense, rare, chaud, froid, pesant, léger, tangible, pneumatique, volatil, fixe, et autres semblables manières d'être....., c'est à cela même que tendent tous nos efforts. C'est là proprement ce qui constitue et définit cette partie de la métaphysique dont nous sommes actuellement occupés, ce qui n'empêche nullement que la physique ne considère aussi ces formes comme nous l'avons dit, mais seulement quant aux causes variables.

Par exemple, cherche-t-on la cause de la blancheur qu'on observe dans la neige ou l'écume, c'est en donner une juste explication que de dire : que ce n'est qu'un subtil mélange de l'air avec l'eau ; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit là

précisément la forme de la blancheur, attenda que l'air, mêlé aussi avec le verre ou le cristal pulvérisé, produisit la blancheur tout aussi bien que par son mélange avec l'eau, et ce n'est là qu'une cause efficiente, laquelle n'est autre chose que le véhicule de la forme. Mais, si vous faisiez la même recherche en métaphysique, vous trouveriez à peu près le résultat suivant, savoir : que deux corps diaphanes, mêlés l'un avec l'autre par portions optiques disposées dans un ordre simple ou uniforme, constituent la blancheur. »

Comme on le voit, la métaphysique recherche les causes formelles et les causes finales. Mais elle ne doit rechercher les causes formelles que dans une nature simple. La physique recherchera bien la cause efficiente ou l'origine d'un tout composé, par exemple d'une plante qui a son origine dans un germe, la cause efficiente d'un animal qui a la sienne dans un œuf ou dans un embryon. Mais le germe, l'embryon, ne sont pas des causes formelles, ce sont seulement des *efficients*.

S'il était besoin de nouvelles citations pour faire comprendre quel était l'objet de la physique et celui de la métaphysique dans Bacon, nous pourrions renvoyer à bien d'autres passages, par exemple, au chapitre V du même livre, où l'auteur divise la science pratique de la Nature en deux parties principales, la mécanique et la magie : la première, correspondant à la physique, science des causes efficientes et matérielles, et la seconde, à la métaphysique, science des formes ou essences et des causes finales. Dans le *Novum Organum*, liv. II, aph. 9, se trouvent encore les définitions que nous avons données de la physique et de la métaphysique.

Outre la physique et la métaphysique, nous avons vu que Bacon admet dans le savoir général la science des faits ou l'histoire de la nature. D'où nous pouvons conclure qu'il distingue trois degrés principaux dans le savoir humain. Mais nous n'en sommes pas réduits à n'avoir sur ce point que des conclusions implicitement renfermées dans les doctrines de Bacon. Il énonce lui-même positivement sa pensée. A la suite de ce que nous venons de rapporter du *de Augmentis*, il formule lui-même très-nettement sa doctrine sur ce point capital. Il représente les sciences humaines sous la forme de pyramides partielles composant une vaste pyramide totale à trois étages, et dont le sommet est la science divine.

« Les sciences, dit-il, sont comme autant de pyramides dont l'histoire et l'expérience sont l'unique base; et, par conséquent, la base de la philosophie naturelle est l'histoire de la nature, l'étage le plus voisin de la base est la physique, et le plus voisin du sommet est la métaphysique. Quant au sommet du cône, au point le plus élevé, je veux dire l'*œuvre que Dieu opère depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin*, loi sommaire, en un mot, je ne sais (et je n'ai que trop de raisons pour en douter) si l'intelligence humaine peut y atteindre.

» Au reste, ce sont les trois vrais étages de la science; ce sont, il est vrai, pour les hommes enflés de leur propre science, et qui ont l'audace de combattre Dieu même, comme ces trois montagnes qu'entassèrent les géants:

*Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,
Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum.*

» Mais pour ceux qui, s'anéantissant eux-mêmes, rapportent tout à la gloire de Dieu, c'est quelque chose de semblable à cette triple acclamation : *Sanctus! sanctus! sanctus!* car Dieu est saint dans la *multitude* de ses œuvres, saint dans l'*ordre* qu'il y a mis, et saint dans leur *harmonie*. Aussi l'idée suivante, de Parménide et de Platon (quoique ce ne soit au fond qu'une pure spéculation), n'a-t-elle pas moins de justesse que de grandeur : « Toutes choses, disent-ils, s'élèvent par une sorte d'échelle à l'unité. » (*De Augmentis*, liv. III, chap. IV, § 12.)

Puisque Bacon admet que l'homme connaît les *efficients* et les *causes formelles*, il reconnaît donc en lui une faculté intellectuelle différente des sens et du sens intime. Cette faculté n'est point la faculté de concevoir, car elle n'imagine pas, elle perçoit; elle ne peut placer des causes efficientes ou formelles que là où les faits sensibles les appellent nécessairement. Donc cette faculté est véritablement perceptive ou cognitive. Nous sommes bien confirmés dans notre conclusion, lorsque nous voyons que la philosophie, d'après Bacon, a trois objets principaux : la nature physique, l'homme et Dieu, et que, suivant la science de l'homme dans ses divisions, nous y découvrons la science de l'*âme rationnelle*, émanée du souffle divin, de *spiraculo*, et la science de l'*âme sensitive*, irrationnelle, de *anima sensibili*, la seule qui existe dans les animaux, et qui, dans l'homme, n'est que l'organe de l'autre. Si Bacon connaît

l'âme sensitive et l'âme rationnelle, il possède donc une faculté pour connaître ces principes invisibles.

Comme on le voit, bien que Bacon soit un esprit indépendant, il n'est pas pour cela un sceptique, il admet les trois facultés primitives de l'intelligence, ainsi que nous l'avons vu. De plus, son esprit n'est pas une intelligence solitaire, sans communication avec les autres intelligences. L'intelligence Baconienne reçoit l'instruction de toutes les autres et participe à toutes leurs découvertes. Une subdivision de la science de l'âme indiquée par lui, donne *l'art de transmettre ses pensées aux autres* ; de plus, dans ses *Desiderata*, Bacon consigne l'histoire des lettres et des arts, et bien d'autres parties qui supposent la communication que se font les intelligences, de leurs idées et de leurs connaissances. Enfin, toute la sixième partie de *l'Instauratio magna* suppose le consentement des intelligences entre elles et la transmission des idées de la science, puisqu'elle doit se composer de ce que découvrira chaque penseur, chaque génération, et qui sera communiqué aux contemporains et transmis aux générations suivantes.

Du reste, bien que Bacon admette la légitimité de tous nos moyens de connaître, il est loin de penser qu'il n'y ait aucune précaution à prendre contre les méprises que nous pouvons faire en nous en servant. Dans le *Novum Organum*, liv. 1, 45, on lit ce qui suit :

« Une autre cause d'erreur, c'est cette impatience qui, en rendant incapable de supporter le doute, fait qu'on se hâte de décider au lieu de suspendre son jugement comme il est nécessaire et aussi longtemps qu'il le faut..... Dans la contemplation, si l'on veut commencer par la certitude, on finira par le doute ; au lieu que, si, en commençant par le doute, on a la patience de l'endurer quelque temps, on finira par la certitude. »

Comme on le voit, le doute de Bacon est un doute provisoire, un essai de doute momentané et qui ne vient qu'après que nos moyens de connaître ont été reconnus en principe dignes de toute confiance. Ce n'est pas le doute préalable de Descartes, antérieur à tout dogme de certitude, enveloppant les principes de vérités nécessaires, et qui ne peut guère finir que par un scepticisme universel.

DEUXIÈME QUESTION.

Dans le libre examen auquel se livre Bacon, respecte-t-il les dogmes religieux et les doctrines politiques de l'Etat?

Dans le premier essai d'exposition que nous avons fait de l'esprit de Bacon, nous avons vu quel est son respect pour les dogmes religieux, et quelle part il leur fait dans les lumières qui éclairent le genre humain. Nos citations sont tirées de la préface de l'*Instauratio*, 17, du *de Augmentis*, liv. III, c. 2, et du *Novum Organum*, liv. I. Nous n'avons rien à ajouter sur ce point important. Nous savons du reste combien il se montra favorable, dans le cours de sa vie, aux doctrines politiques de sa patrie, malgré son goût pour les réformes dans la jurisprudence et la législation.

TROISIÈME QUESTION.

Quel objet Bacon recommande-t-il d'étudier immédiatement, quand il commence la science générale? Comment prescrit-il de diviser et de subdiviser?

Dans notre premier essai pour exposer l'esprit de Bacon, on voit que cet auteur blâme les philosophes qui ne savent pas distinguer les questions dominantes de la science, ou ne travaillent que pour des gains particuliers, au lieu de chercher les intérêts de la science générale; on voit aussi qu'il blâme ceux qui ne suivent que la logique ancienne, procédant par syllogismes, et se fondant sur des généralités placées en tête de la science. Suivant lui, c'est par l'étude des faits que doit commencer la science générale. Cependant il ne faut pas s'en tenir à l'usage des sens (préface, 13), il faut recueillir les faits et en tirer des inductions, il faut marier la méthode empirique et la méthode rationnelle, dont le divorce et les fâcheuses dissonances ont tout troublé dans la famille humaine.

Dans notre second essai, nous voyons Bacon recommander aussi de commencer l'étude de la science générale sans doute par l'étude de la nature elle-même, mais d'en venir immédiatement ensuite à la philosophie première, qui consiste surtout dans l'étude des axiomes. (Voyez le *de Augmentis*, livre I, 42.)

Voici, du reste, un extrait de ce qu'il dit sur la philosophie première :

« La philosophie a trois objets : Dieu, la nature et l'homme.... Il convient donc de diviser la philosophie en trois doctrines, savoir : doctrine sur Dieu, doctrine sur la nature, doctrine sur l'homme. Or, comme les divisions des sciences ne ressemblent nullement à des lignes différentes qui coïncident en un seul point, mais plutôt aux branches d'un arbre qui se réunissent en un seul tronc, lequel dans un certain espace demeure entier et continu, il est à propos, avant de suivre les membres de la première division, de constituer une science universelle qui soit la mère commune de toutes les autres et qu'on puisse regarder comme une portion de route qui est commune à toutes jusqu'au point où ces routes se séparent et prennent des directions différentes. C'est cette science que nous décorons du nom de philosophie première.... Nous voulons qu'on désigne quelque science qui soit le réservoir des axiomes, non de ceux qui sont propres à chaque science particulière, mais de ceux qui sont communs à plusieurs.

« Qu'il y ait un grand nombre de tels axiomes, c'est ce dont on ne peut pas douter. Par exemple, « si à deux quantités inégales on ajoute deux quantités égales, les deux sommes seront inégales ; » c'est une règle de mathématiques. Mais cette même règle a lieu en morale, du moins quant à la justice distributive ; car, dans la justice commutative, la raison d'équité veut qu'on assigne à des hommes inégaux des choses égales ; mais dans la distribution, ne pas donner à des hommes inégaux des choses inégales, ce serait commettre une très-grande injustice. « Deux choses qui s'accordent par rapport à une troisième, s'accordent aussi entre elles, » est encore une règle de mathématiques ; mais, de plus, elle a en logique une telle influence, qu'elle est le fondement du syllogisme. — « C'est dans les plus petites choses que la nature se décèle le mieux. » Cette règle a tant de force en physique, qu'elle a produit les atomes de Démocrite. Cependant c'est avec raison qu'Aristote en a fait usage en politique, lui qui, de la considération d'une simple famille, s'élève à la connaissance de la république. — « Tout se transforme, rien ne périt ; » c'est encore là une règle de physique qu'ordinaire-

ment, on énonce ainsi : « La quantité de la matière n'augmente ni ne diminue. » Cette même règle convient à la théologie naturelle, pour peu qu'on lui donne cette autre forme : « Faire quelque chose de rien, ou réduire quelque chose au néant, sont des actes qui n'appartiennent qu'à la toute-puissance. » Et c'est ce que témoigne aussi l'Ecriture : « J'ai appris que toutes les œuvres que Dieu a faites demeurent éternellement; nous ne pouvons y rien ajouter, ni en rien retrancher (4). » — « On empêche la destruction d'une chose en la ramenant à ses principes, » est une règle de physique. Cette même règle a sa force en politique (et c'est ce que Machiavelli a judicieusement remarqué), vu que le principal moyen pour empêcher les républiques de périr est de les réformer et de les ramener aux mœurs antiques..... Tout ce que nous venons de dire et tout ce qu'on peut dire de semblable, il ne faut pas le regarder comme de simples similitudes (ainsi que pourrait le penser tel qui manquerait d'une certaine pénétration); mais ce sont des vestiges, des caractères de la nature absolument identiques : caractères qu'elle a imprimés à différentes matières et à différents sujets. C'est une science que jusqu'ici l'on n'a point traitée avec le soin qu'elle mérite. Tout au plus, dans les écrits émanés de certains génies élevés, trouverez-vous répandus çà et là quelques axiomes de cette espèce, et seulement à l'usage du sujet qu'ils traitent. Mais un corps de pareils axiomes qui, étant comme le sommaire, comme l'esprit de toutes les sciences, pussent, en en donnant une première teinte, en faciliter l'étude, personne ne l'a encore composé, et ce serait pourtant de tous les ouvrages le plus propre à faire bien sentir l'unité de la nature, ce qui est regardé comme l'office de la philosophie première. »

Dans le *Novum Organum*, aph. 107, il recommande expressément et de nouveau de ne jamais séparer les sciences particulières de la philosophie naturelle, c'est-à-dire de l'étude des faits, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel. (Voir notre troisième essai d'exposition.)

De ces deux espèces de recommandations faites par Bacon, il résulte que la science générale doit commencer tout à la

(4) Eccl., c. 3, v. 44.

fois par l'étude des faits et par l'étude de la philosophie première. Comment concilier ces deux préceptes ? Les axiomes de la philosophie première sont ou des vérités nécessaires ou des généralités contingentes. Dans le premier cas, les axiomes s'allient très-bien avec l'étude des faits, car, si les faits sont les premiers matériaux de nos connaissances, les vérités nécessaires en sont les conditions indispensables. Dans le second cas, les généralités contingentes servent à nous diriger dans l'étude des faits qui doivent en être la confirmation, et, loin de nuire à cette étude, elles la facilitent notablement.

L'ensemble des choses réelles et observables étant admis comme le premier objet à étudier dans la science générale, il reste à savoir comment on doit diviser et subdiviser cet objet; car, s'il n'y a point de science complète, de science vraie satis la vue de l'ensemble de l'objet, il n'y a point non plus de science claire sans les divisions et les subdivisions régulièrement faites. Or, nous voyons que Bacon commence bien la science par l'ensemble des réalités; mais ensuite nous ne trouvons rien de bien précis concernant les divisions et subdivisions. Nous ajouterons même que Bacon, dans la pratique, n'est pas toujours heureux sur ce point. Et cependant il a fait bien des divisions dans le *de Augmentis*. Le premier partage des sciences humaines en trois grandes classes ne satisfait presque personne. On eût généralement désiré que Bacon commençât par diviser les sciences sous le point de vue de l'objet, et que les sous-divisions au point de vue de l'esprit ne vinssent qu'au second rang dans l'étude des réalités, c'est-à-dire, dans les sciences qui sont fondées sur l'observation.

Nous pensons que, après avoir embrassé les objets concrets dans toute leur complexité, il faut, pour en simplifier l'étude, se contenter de séparer dans les composées les parties juxtaposées, au lieu de faire des divisions conçues *a priori* et de commencer par mutiler l'objet naturel que l'on veut connaître. Nous pensons en outre qu'il y a plus de danger à mutiler l'objet total ou partiel de nos études, qu'à comprendre quelques éléments étrangers dans l'objet spécial de nos études actuelles.

Aussi, pour qu'on ne laisse échapper aucune partie de cet objet, nous recommandons que, après avoir étudié l'objet en lui-même, on le considère dans ses rapports avec l'ensemble

de tous les êtres, et en particulier avec ceux qui ont le plus d'intimité avec lui.

Dans les sciences de faits proprement dits, il ne suffit pas d'avoir établi que ce sont les faits qui doivent être le premier objet de notre étude pour la connaissance de l'univers, c'est-à-dire l'ensemble des réalités observables ou non observables, il faut encore énumérer les différentes espèces de faits qui sont à étudier, suivant Bacon. C'est ce philosophe lui-même que nous laisserons parler sur cette question, comme sur les autres.

Dans la distribution des parties de son œuvre, § 16, nous lisons ce qui suit :

« L'histoire de la nature embrasse les phénomènes de l'univers, c'est-à-dire, les expériences de toute espèce ; une histoire naturelle, en un mot, tellement large, qu'elle puisse servir de base à la science générale. Car, eût-on trouvé une méthode de démonstration, une manière d'interpréter la nature assez parfaite pour garantir l'esprit humain de toute erreur, de toute chute, elle n'en serait pas plus suffisante pour lui fournir la matière première d'une partie quelconque de la science générale. Ceux donc qui ont l'intention, non pas de conjecturer et de faire les devins, mais de découvrir, de savoir ; qui ne se contentent pas de rêver des mondes imaginaires, futiles imitations du monde réel, mais dont le dessein est de pénétrer dans la vraie nature de ce monde que voilà et de le disséquer pour ainsi dire, ceux-là doivent tout puiser dans les choses mêmes.....

Quant à la manière de la composer, l'histoire que nous projetons n'est pas seulement celle de la nature, libre, dégagée de tout lien, et telle qu'elle est lorsqu'elle coule d'elle-même et exécute son œuvre sans obstacle ; telle qu'est l'histoire des corps célestes, des météores, de la terre et de la mer, des minéraux, des plantes, des animaux ; mais bien plus celle de la nature liée et tourmentée, c'est-à-dire, de la nature telle qu'elle se trouve lorsque, par le moyen de l'art et par le ministère de l'homme, elle est chassée de son état, pressée et comme forgée. C'est pourquoi nous faisons entrer dans notre histoire toutes les expériences des arts mécaniques, toutes celles dont se compose la partie pratique des arts libéraux ; enfin, toutes celles d'où résultent une infinité de pratiques

qui ne forment pas encore proprement un corps d'art, et cela autant que la recherche nous en a été possible, et que ces expériences vont à notre but. Il y a plus, s'il faut tout dire : peu touchés de l'orgueil de certaines gens et peu séduits par les belles apparences, nous nous occupons plus spécialement de cette partie, et nous en attendons plus de secours que de celle dont nous parlions d'abord, attendu que la nature se décèle mieux par les tourments que l'art lui fait subir, que lorsqu'elle est abandonnée à elle-même et laissée dans toute sa liberté.

Et, non contents de former l'histoire des corps, nous avons cru que ce soin et cette exactitude, dont nous nous piquons, nous faisaient une loi de former aussi à part une histoire des qualités elles-mêmes, je veux dire de celles qui peuvent être regardées comme cardinales dans l'univers, qui constituent proprement les forces primordiales de la nature, et qui sont comme ses premières passions et ses premiers désirs. Telles sont la densité, la rareté, le chaud et le froid, la consistance et la fluidité, la gravité et la légèreté, et un assez grand nombre d'autres semblables.

Quesi nous venons à parler de la finesse du tissu, qu'on sache que nous rassemblons un certain genre d'expériences beaucoup plus délicates et plus simples que celles qui se présenteraient d'elles-mêmes, car nous tirons de l'obscurité et mettons au grand jour des choses que tout autre qu'un homme qui marche à la recherche des causes par une route constante et toujours la même, ne se serait jamais avisé de chercher, en sorte qu'on voit clairement que ce n'est pas pour elles-mêmes qu'on les a cherchées, mais qu'elles sont, relativement aux choses et aux œuvres, ce que les lettres de l'alphabet sont par rapport aux discours et aux mots ; lettres qui, par elles-mêmes, sont inutiles, et qui sont pourtant les éléments de tout discours. »

A l'étude de la *nature liée et tourmentée*, c'est-à-dire, à l'étude de la nature dans ses productions artificielles, il faut joindre l'étude de la nature dans ses productions anormales, l'étude des maladies et des monstruosité. C'est ce que recommande formellement Bacon, en plaçant à la tête de la liste des sciences qui manquaient de son temps, et dont il provoquait la création, l'*Histoire des erreurs de la nature* (*Errores naturæ, sive Historia præter generationem*). Ce n'est que de nos jours

que l'on a commencé à comprendre l'importance de ces espèces de recherches : l'étude des monstres est un des principaux titres de gloire d'un célèbre zoologiste de nos jours, et l'étude des maladies mentales est employée, par quelques savants, à l'étude de l'esprit humain et au profit de la psychologie.

QUATRIÈME QUESTION.

A quel degré du savoir possible Bacon a-t-il entendu s'élever ?

Nous avons vu précédemment, dans le premier chapitre de ce traité, que Bacon admet trois degrés principaux dans l'échelle du savoir humain, la connaissance des faits, celle des causes physiques, concrètes ou de l'efficient, celle des causes formelles, générales, métaphysiques. Il oublie le degré qui a pour objet la connaissance des lois, lequel doit précéder la connaissance des causes. Sans doute, il parle souvent de la connaissance des lois, mais il entend par là la connaissance des causes formelles, des formes. « *Eadem res est forma calidi aut forma luminis et lex calidi sive lex luminis.* » (Nov. Org., liv. II, aph. 17.)

Il manque donc un degré dans l'échelle du savoir, telle que l'a conçue Bacon. Il est utile de le constater, d'autant plus que nos physiciens modernes regardent avec raison la connaissance des lois comme des plus importantes, et quelques-uns refusent de pousser leurs recherches au-delà de la connaissance des véritables lois de la nature. Dans tous les cas, on admet généralement que la connaissance des lois doit précéder celle des causes.

Il y a même une remarque à faire sur les trois degrés admis par Bacon dans le savoir possible, c'est que ces trois degrés existent bien au point de vue des logiciens et des idéalistes, la connaissance des formes étant le point le plus élevé du savoir, et la connaissance des efficients étant inférieure comme ayant un objet moins simple et moins général : mais, dans l'ordre de l'acquisition des connaissances, nous arrivons, suivant Bacon lui-même, à la *forme*, essence des natures simples, avant de connaître l'efficient, qui est l'essence des natures conjuguées ou des concrets. La connaissance de

l'efficient est un complément de la connaissance de la forme, et en quelque sorte une application de ce principe élevé.

Sous ce point de vue, Bacon n'admettrait que deux degrés dans son échelle ascendante du savoir, et la connaissance de l'efficient serait un degré de l'échelle descendante.

Partie pratique. — Cette quatrième question a rapport, non-seulement au degré du savoir auquel Bacon veut s'élever, mais en général au but qu'il veut atteindre dans ses recherches. Or, le but définitif auquel veut arriver Bacon, c'est la *pratique*, ainsi que nous l'avons établi dans notre première partie. Ce sont des œuvres réelles qu'il veut produire; ce but est annoncé et expliqué bien souvent dans le cours de ses ouvrages, mais principalement dans la préface et dans la distribution de son œuvre générale, dans l'esquisse du *Novum Organum* et dans le *Novum Organum* lui-même.

« La fin de la science que nous proposons, dit-il, n'est pas d'inventer des arguments, mais des *arts*..... Non des raisonnements, mais, des indications de nouveaux procédés..... Dans l'ancienne logique, ce qu'on se proposait de vaincre et de lier pour ainsi dire, c'était un adversaire, et l'on employait l'argumentation. Dans notre science, c'est la nature, et il faut y arriver par des œuvres. » Au titre de la seconde partie de son œuvre : *Aphorismi de interpretatione naturæ*, il ajoute *et regno hominis*, pour faire comprendre dès l'abord que son but est, non pas d'enseigner l'art stérile de disputer, mais de produire des œuvres et de conquérir l'empire de l'univers. De plus, il a soin de commencer le *Novum Organum* par une phrase significative qu'il répète plusieurs fois dans ses ouvrages : *Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit, etc.*

La science de la nature consiste à expliquer des faits; l'application des faits se trouve dans des causes, c'est-à-dire, dans des réalités souvent inaccessibles aux sens et propres à produire d'autres faits que les premiers qui ont été observés. Les causes sont donc des moyens de production. Dans les études des réalités, savoir et pouvoir semblent donc identiques; du moins chaque progrès, dans les recherches spéculatives, doit amener un progrès correspondant dans la pratique et dans les arts industriels, puisque, pour produire les effets, il n'y a

qui à employer dans l'opération, comme moyen, ce que l'on a reconnu comme cause dans la spéculation. Pour dompter la nature, il faut commencer par la connaître et lui obéir.

De là résulte un caractère particulier de la méthode Baconnienne, c'est que son action se compose de deux mouvements, le mouvement ascendant et le mouvement descendant. Elle part d'un petit nombre de faits analogues entre eux pour arriver à leur cause; l'examen d'un plus grand nombre de faits conduit à une cause plus générale; un plus grand nombre de faits et plus différents entre eux que les précédents, fait découvrir une cause encore plus générale, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la cause soit aussi générale que le permettent les faits. C'est là le mouvement ascendant. Une fois que l'on est en possession de la cause la plus générale possible, c'est-à-dire, de la cause pure, dégagée de toutes les circonstances accidentelles au milieu desquelles elle se produit, on peut en disposer, et, par son moyen, produire des effets nouveaux. On entre dans le mouvement descendant. Ce sont ces deux mouvements, lesquels se succèdent suivant deux lignes formant un angle, que Bacon appelle l'échelle double de l'entendement. C'est la double marche que Bacon prescrit continuellement de suivre.

« Nous montrerons comment on peut se prévaloir des propositions déjà établies par l'induction, pour chercher et former des propositions plus générales et plus élevées, afin qu'en s'élevant par degrés et par des échelons non interrompus à l'unité de la nature. » (*Esquisse*, § 13.)

« La vraie route n'est pas un chemin uni, elle monte et descend; elle monte d'abord aux lois générales, et descend ensuite à la pratique. » (*Nov. Org.*, aph. 103.)

« Il faudra bien espérer des sciences, lorsque l'esprit montera par la véritable échelle, par des degrés continus et sans solution, des faits aux causes les moins élevées, ensuite aux causes moyennes, en s'élevant de plus en plus jusqu'à ce qu'il atteigne enfin les plus générales de toutes..... » (*Nov. Org.*, aph. 104.)

Ces deux mouvements de l'esprit, à l'égard des réalités, existent bien, et il était très-important d'en constater la liaison. En marquant cette liaison, d'un côté on assigne un but à la

spéculation, et on la fait aboutir à l'utilité; de l'autre, on fait naître la pratique et on lui donne de la sûreté; on empêche la spéculation de divaguer, et la pratique de tâtonner et d'échouer. Mais il ne fallait pas non plus oublier que ces deux opérations sont cependant distinctes et peuvent se séparer. Les supposer simultanées, supposer même que la pratique précède la théorie, ou seulement les confondre en une seule, c'est quitter le bon terrain sur lequel on s'était placé, et cesser d'être intelligible. Or, cet excès est celui dans lequel Bacon a fini par tomber. Il définit bien la méthode, l'art qui apprend à faire l'usage le mieux entendu et le plus parfait de la raison. Mais la raison est pour lui une faculté qui connaît et qui produit.

« La raison, dit-il, n'a qu'une seule manière d'opérer, et cependant elle peut avoir deux fins distinctes, deux usages différents; le but de l'homme peut être, ou de savoir et de contempler, ou d'agir et d'effectuer; on a en vue, ou la connaissance et la simple contemplation de la cause, ou la nature de l'effet et l'étendue de son influence. Ainsi, connaître la cause d'un effet proposé, dans toute espèce de sujet, est le véritable but de la science humaine; d'un autre côté, sur une base matérielle donnée, enter un effet quelconque, ou telle nature qu'on voudra (dans les limites du possible, toutefois), est le but de la puissance humaine. Mais, pour peu qu'on ait de pénétration et de justesse dans les idées, on reconnaît aisément que ces deux buts, en apparence différents, ne laissent pas de coïncider: ce qui joue le rôle de cause dans la théorie, joue celui de moyen dans la pratique. Savoir, c'est connaître les causes; exécuter, c'est employer les moyens correspondants à ces causes. Si tous les moyens nécessaires pour exécuter toute espèce d'ouvrages à volonté, étaient en la disposition de l'homme, il serait assez inutile de traiter séparément ces deux points de vue; mais comme les opérations de l'homme sont resserrées dans des limites beaucoup plus étroites que sa science; comme chaque individu est pressé par la pénurie et par des nécessités sans nombre; comme ce dont on a le plus souvent besoin dans la pratique, c'est beaucoup moins une connaissance générale de tout ce qui peut être exécuté, qu'une sorte de prudence, de sagacité, de tact, pour choisir ce

qui se trouve le plus sous sa main, il nous paraît plus à propos de distinguer ces deux points de vue, et de les traiter séparément. Cependant nous emploierons la même division des deux côtés, afin que ce qui se dira de l'un des points de vue s'applique également à l'autre. » (*Esquisse*, § 11.)

On le voit, la distinction de la théorie et de la pratique n'est ici pour Bacon que nominale.

La distinction des deux points de vue est tout aussi nominale dans les premiers aphorismes du livre second de l'*Organum*.

« Faire naître dans un corps donné une ou plusieurs propriétés nouvelles et l'en revêtir, c'est l'office et le but de l'industrie humaine. Découvrir, d'une propriété donnée, la forme ou l'essence...., c'est l'office et le but de la science humaine. A ce double but essentiel est subordonné un double but secondaire; au premier, la transformation des corps les uns dans les autres, dans les limites du possible; au second, la découverte, pour toute génération et tout mouvement, du progrès latent, effectué par un agent manifeste et une matière également manifeste, jusqu'à l'achèvement de la nouvelle forme.... »

On voit que Bacon persiste à ne voir que deux points de vue d'une même chose dans la spéculation et la pratique. Il va plus loin dans l'aphorisme 4, il ose placer la pratique expressément avant la théorie, comme si l'homme pouvait exécuter volontairement avant de concevoir.

« Quoique la double voie, dit-il, qui conduit l'homme à la puissance et à la science soit indivisible et n'en forme qu'une seule, cependant, à cause de cette coutume, aussi pernicieuse qu'invétérée, de se tenir dans les abstractions, il est plus sûr de donner pour fondement aux sciences, les faits réalisés, et d'assujettir la théorie à la pratique, qui en doit être la régulatrice.... » Et il entreprend de tracer des règles à la pratique avant que la théorie soit formée. Il est impossible de le suivre sur ce terrain, où il n'est plus intelligible.

Nous n'avons pas commencé par présenter la méthode de Bacon avec ce double caractère; nous avons pensé qu'en confondant ainsi la spéculation et la pratique, en plaçant même la pratique avant la spéculation, contre les habitudes de la

langue, et, nous le pensons, contre la nature des choses, nous n'aurions pas été compris. Il nous semble que c'est en partie à cause de cette confusion de deux éléments si profondément divers, que l'*Organum* de Bacon a besoin d'une introduction faite en parlant des idées communes et reçues de tout le monde. Notre ouvrage est tout à la fois cette introduction et un examen par parties détachées d'un ouvrage qui ne pouvait être embrassé d'abord dans son ensemble et sa vaste complexité. Après avoir lu notre travail, on lira avec intelligence et avec fruit le texte entier de Bacon.

CINQUIÈME QUESTION.

Quelles facultés ou quels autres moyens de connaître Bacon a-t-il choisis pour étudier chacune des parties de son objet total?

Ainsi que nous l'avons dit dans la conclusion de nos recherches sur l'esprit de Bacon en philosophie, cet auteur admet tous nos moyens de connaître, et il assigne à chacun d'eux un domaine particulier. A la vérité, il s'en tient à des démarcations générales; mais les distinctions que nous pouvons regretter dans les écrits de Bacon, telles que la distinction entre l'étendue de perspective et l'étendue tangible, les conditions que doit réunir le témoignage de nos semblables pour mériter notre confiance, etc., ne doivent se trouver que dans des traités spéciaux, et Bacon n'a donné que des ébauches et des indications générales. Néanmoins il insiste sur l'utilité de deux espèces de facultés intellectuelles, les facultés d'observation et la faculté rationnelle.

Dans la préface générale de l'*Instauratio*, dans le passage dont nous avons donné le commencement page 27, après avoir blâmé les philosophes qui n'ont étudié les réalités qu'à la lumière incertaine des sens, il fait sentir la nécessité d'employer la raison pour arriver à la science.

« De même que dans les premiers siècles les hommes, n'ayant que l'observation des étoiles pour se diriger dans leurs navigations, ne pouvaient que longer les côtes de l'ancien continent, ou tout au plus traverser les mers Méditerranées et de

pen d'étendue, et que, pour pouvoir traverser l'Océan et découvrir les régions du Nouveau-Monde, il a fallu d'abord inventer la boussole et y trouver un guide plus fidèle et plus certain; de même aussi, pour ce qu'on a inventé jusqu'ici dans les arts et les sciences, il suffisait de l'usage, de la méditation, de l'observation et de l'argumentation pour le découvrir, attendu que ces connaissances-là sont assez voisines des sens et presque immédiatement subordonnées aux notions communes. Mais, pour pouvoir aborder aux parties les plus reculées et les plus cachées de la nature, il faut absolument découvrir et adopter une manière plus sûre et plus parfaite de s'assurer le concours de l'*entendement humain*..... Par ce moyen, nous croyons marier à jamais et d'une manière aussi stable que légitime la faculté d'observation et la faculté rationnelle, facultés dont le divorce malheureux et les fâcheux désaccords ont troublé tout dans la famille humaine. » (*Préf.*, § 15.)

« Les sciences ont été traitées, ou par les empiriques, ou par les dogmatiques: les empiriques, semblables aux fourmis, ne savent qu'amasser et user; les rationalistes, semblables aux araignées, font des toiles qu'ils tirent d'eux-mêmes. Le procédé de l'abeille tient le milieu entre ces deux; elle recueille ses matériaux sur les fleurs des jardins et des champs, mais elle les transforme et les distille par une vertu qui lui est propre: c'est l'image du véritable travail de la philosophie, qui ne se fie pas aux seules forces de l'esprit humain et n'y prend même pas son principal appui; qui ne se contente pas non plus de déposer dans la mémoire, sans y rien changer, des matériaux recueillis dans l'histoire naturelle et les arts mécaniques, mais les porte jusque dans l'esprit, modifiées et transformées. C'est pourquoi il y a tout à espérer d'une alliance intime et sacrée de ces deux facultés expérimentale et rationnelle, alliance qui ne s'est pas encore rencontrée. » (*Nov. Org.*, liv. II, aph. 95.)

SIXIÈME QUESTION.

Quels procédés Bacon prescrit-il d'exécuter avec les moyens de connaître qu'il a choisis pour l'étude de chacune des par-

ties de l'objet? Quels auxiliaires donne-t-il à l'exercice de chacun d'eux?

La réponse à cette question comprend une grande partie des opérations de la méthode.

Les facultés auxquelles Bacon semble rapporter tous nos autres moyens de connaître sont les sens, la mémoire et la raison, comprenant sans doute le sens intime parmi les sens, considérant d'ailleurs le témoignage de nos semblables comme un complément de nos sens personnels, et l'autorité divine comme un supplément à la raison humaine. De ces trois facultés primitives, il en est une qui, sans absorber les deux autres, les domine et en dirige l'exercice à son profit. La véritable science consistant pour Bacon dans la connaissance des causes, et les causes (les causes extérieures, du moins) ne pouvant être connues que par la raison ou l'entendement pur, c'est à préparer et à faciliter l'exercice de cette faculté que doivent tendre les autres. Les faits qui sont donnés par les sens et la mémoire étant connus avant les causes révélées par la raison, Bacon comprend bien que les sens et la mémoire fonctionnent avant la raison, mais il veut que ces facultés fonctionnent uniquement en vue des découvertes que doit faire la raison. En suivant les traces de Bacon, nous ne devons les traiter que comme des dépendances de la raison, et n'en exposer les opérations qu'après avoir fait connaître les procédés de la raison, lorsque lui-même suivra cette marche. Dans l'esquisse du *Novum Organum*, l'auteur parle des sens et de la mémoire avant d'avoir fait l'exposition des actes de la raison, tout en subordonnant les deux premières facultés à la troisième; mais, dans le *Novum Organum* lui-même, l'exposition des procédés de la raison précède et domine les indications relatives aux sens et à la mémoire. Nous ferons connaître les procédés des trois facultés et les secours qu'on peut leur donner, en puisant nos citations successivement dans ces deux ouvrages, et en suivant l'ordre des idées qui se trouve indiqué dans chacun d'eux.

EXPOSÉ DES PROCÉDÉS DE L'INDUCTION, D'APRÈS L'ESQUISSE DU *Novum Organum*.

Trois espèces de secours.—L'auteur distingue ici trois tâches

dans le travail général de l'induction ou de l'interprétation de la nature : celle des sens, celle de la mémoire, et celle de la raison, qui est la principale (*cui ministraciones duæ priores subministrant*); par conséquent, il distingue trois espèces de secours à donner à l'entendement ou l'esprit.

« Les différents moyens, dit-il, qui peuvent perfectionner l'esprit et le disposer à bien exécuter le travail de l'induction, se divisent en trois espèces : secours pour les sens, secours pour la mémoire, et secours pour la raison. »

Secours pour les sens. — « En indiquant les secours de la première espèce, nous enseignerons trois choses : 1° comment des observations et des expériences on peut extraire et composer une notion vraie, et comment le témoignage du sens, qui n'indique par lui-même que des relations à l'homme, peut être ramené aux relations de l'univers, car nous ne donnons pas beaucoup aux sens pour la perception immédiate des objets, nous ne leur reconnaissons que la faculté de nous manifester le mouvement et l'altération dans ces objets; 2° comment les choses qui échappent aux sens, soit par l'excessive petitesse de leur tout, soit par la ténuité de leurs parties, soit par leur trop grande distance, soit par l'excessive lenteur ou vitesse de leurs mouvements, soit encore par la trop grande familiarité de l'objet, soit enfin par toute autre cause ou circonstance, peuvent être amenées à la portée des sens et soumises à leur jugement; 3° nous enseignerons ce qu'il faut faire dans les cas où ces objets ne peuvent être rendus sensibles, et comment on peut suppléer à ce défaut, soit par les indications que fournit l'observation des corps sensibles analogues à ceux qui ne le sont pas, soit par d'autres substitutions ou par toute autre voie.... » (*Esquisse*, §§ 8 et 9.) »

Il y a donc à pourvoir à trois espèces de besoins des sens : 1° quand leurs données sont fausses, il faut les rectifier; 2° quand ces données sont insuffisantes, il faut les compléter; 3° quand elles manquent absolument, il faut les remplacer par les données que fournissent certaines choses observables.

On remédie aux déviations des sens par des rectifications; au défaut de matériaux, par des faits et des expériences; au défaut de perceptions des sens, par des substitutions.

Bacon a donné ailleurs, dans des ouvrages divers, des indications utiles sur chacun de ces trois points. Sur le premier, il répète sans cesse que son but, en recommandant des observations si minutieuses et des expériences si délicates, est d'apprendre aux hommes à juger des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes et dans l'ordre de la nature, et non telles qu'elles sont par rapport à l'homme. En effet, dans les expériences, ce ne sont pas les sens qui jugent des qualités mêmes des choses : *Sensus de experimentis tantum, experimentum de natura et re ipsa judicat.*

Dans le *Novum Organum*, liv. I, Aph. 98-102, il donne quelques indications pour suppléer à l'insuffisance des matériaux de l'histoire de la nature. Il se plaint qu'on n'ait recueilli jusqu'alors que des faits peu exacts et peu abondants, sur lesquels on ne peut rien fonder, qu'on n'ait étudié les faits qu'en vue du lucre, et non en vue de la science, d'où il est résulté des expériences lucratives, mais non instructives. Puis il conclut que les expériences doivent se faire sous la direction d'une autre méthode, qu'il faut suivre la marche des faits la plume à la main, et consigner par écrit le résultat de chaque observation. Il ajoute que préalablement, pour préparer les résultats de l'observation, il faut dresser des tables pour chaque série de faits de même nature ou du moins de nature analogue.

Dans le même ouvrage, mais au second livre, Aph. 38-43, dans cinq articles importants, il donne des règles beaucoup plus développées et qui embrassent même les cas où il ne s'agit plus d'aider les sens dans leurs opérations propres, mais de suppléer à leur impuissance absolue et de remplacer l'invisible par le visible.

D'abord il parle des moyens qui facilitent l'action immédiate des sens. Ces secours peuvent être de trois genres : ils peuvent nous mettre en état de voir ce qu'auparavant nous ne voyions pas du tout, ou de découvrir de plus loin les objets, ou enfin, de les voir plus exactement, plus distinctement. On comprend que ces secours viennent de l'emploi des divers instruments d'observation aujourd'hui bien connus, mais qui, au temps de Bacon, l'étaient fort peu ou ne l'étaient point du tout. Il parle, en second lieu, des moyens de connaître des choses qui, étant de nature à être observées, ne peuvent l'être

cependant à cause d'un obstacle qui s'interpose entre eux et nous, ou à cause de leur position naturelle. C'est ainsi que l'état intérieur du corps humain n'est qu'indirectement connu par les pulsations du pouls, par l'irritation ou la couleur de la langue, et par d'autres signes de cette espèce.

Il enseigne, comme troisième moyen d'arriver au véritable savoir, l'étude du progrès dans les objets qui ont un mouvement et un développement. Mais comme ce progrès, ordinairement caché aux sens, semble ne pouvoir être toujours attesté par l'observation, et que, dans ce cas, l'emploi de la raison serait nécessaire, il sera bon de reprendre cette indication à l'article qui traite des procédés de la raison.

Les moyens de la quatrième espèce ont un certain rapport avec ceux de la seconde, mais ils ont de particulier qu'ils remplacent ce qui échappe entièrement à l'observation, par des choses accessibles à l'observation, par exemple, les causes par les effets.

Les moyens de la cinquième espèce ont pour but de favoriser l'observation en excitant l'attention et en soutenant le fort de l'esprit. C'est ainsi qu'on fait remarquer qu'un peu de safran suffit pour teindre un muid d'eau, qu'un grain de musc répand son odeur dans une vaste étendue d'air, que la lumière franchit en un clin d'œil des espaces immenses.

Secours pour la mémoire. — Dans les préceptes qui sont relatifs à la mémoire, Bacon se proposait de prévenir, soit l'oubli, soit la confusion.

Pour prévenir l'oubli, il conseille de mettre par écrit le résultat de toutes ses observations ; pour prévenir la confusion et pour préparer le travail de l'induction, il propose de dresser des listes de questions à résoudre (ce qu'il appelle *topiques*, parce que ces listes semblent indiquer le lieu où se trouve l'objet cherché) ; puis de distribuer dans des tables les faits que l'on aura recueillis, et de chercher à résoudre ces questions (*tabulæ inveniendi*) ; enfin, de recommencer les recherches et les tables (*chartæ novellæ*). « Le sujet de la recherche une fois déterminé, limité, séparé de la masse totale des choses, les secours destinés à la mémoire se divisent en trois offices : 1° Nous montrerons quels sont, par rapport à un sujet proposé, les points généraux ou le genre de faits vers lesquels il

faut principalement tourner son attention, points qui, réunis, seront comme le *topique* du sujet ; 2° nous dirons dans quel ordre il faut ranger les faits pour en former des tables. Nous sommes néanmoins bien éloigné d'espérer qu'on puisse, dès le commencement, découvrir la véritable essence du sujet, l'essence absolue au point de vue de l'univers, et la déterminer avec assez de précision pour en faire le fondement d'un ordre exact ; on ne pourra saisir d'abord que des différences apparentes, qui serviront tout au plus à diviser passablement le sujet en ses parties. Mais la vérité surnagera plutôt à une faute dans les divisions qu'à la confusion, et il sera plus facile à la raison de corriger ces divisions que de pénétrer dans une masse qui n'aurait pas été divisée. Ainsi, la première opération n'étant que provisoire, nous indiquerons 3° de quelle manière et dans quel temps la recherche doit être renouvelée, et quand les tables de la première distribution doivent être remplacées par d'autres. Car nous voulons que ces premières tables soient, pour ainsi dire, mobiles sur leurs pivots, et qu'elles ne soient que des ébauches ou essais de recherches. Nous ne pourrions défendre victorieusement et recouvrer nos droits sur la nature qu'en répétant nos essais et nos efforts. Ainsi, le service complet pour la mémoire se divise en trois parties, savoir : trouver le lieu de découverte, dresser et combiner les tables, réitérer les recherches et l'établissement des tables. » (*Esquisse*, § 10.)

On peut voir des exemples de topiques dans les histoires des vents, de la vie, de la densité, dans le *de Augmentis*, liv. V, chap. 3, et dans le *Filum labyrinthi*, § 3. On trouve des modèles de tables d'invention tels que Bacon les conçoit dans le *Novum Organum*, liv. II, aph. 11-19, et dans les *Recherches sur la lumière*. En outre, Bacon a traité spécialement de l'art d'aider la mémoire dans le *de Augmentis*, liv. V, chap. 5. L'auteur y traite des secours à prêter à la mémoire, et de la mémoire elle-même. Les secours externes que l'on peut donner à la mémoire consistent principalement dans l'écriture. Les secours purement internes se réduisent à deux choses pour Bacon : la *prénotion* ou connaissance anticipée de quelqu'une des conditions auxquelles doit satisfaire ce que l'on cherche, et l'*emblème*, ou assimilation des choses

intellectuelles, aux choses sensibles sur lesquelles l'imagination a plus de prise.

Secours pour la raison. — Après le travail des sens et celui de la mémoire, vient celui de la raison, de cette faculté qui, suivant Bacon, a pour objet la connaissance des quatre espèces de causes dont nous avons parlé précédemment, des causes formelles et des causes finales en métaphysique; de la matière et des efficients dans la physique. Bacon s'occupe des secours qui sont propres à cette faculté.

« Reste, dit-il, à parler des secours destinés à la raison, et auxquels sont subordonnés les deux premiers genres de secours; car, à l'aide des deux premières facultés, on ne peut établir une proposition, un principe; on ne peut obtenir qu'une simple notion conforme aux faits qui lui ont donné naissance, vérifiée par le premier travail et conservée par le second, pour qu'elle soit toujours à notre disposition.... »

« C'est la raison qui établit la proposition, le principe vrai (1), c'est-à-dire, qu'elle découvre la dépendance de deux faits tellement liés entre eux, qu'ils semblent n'en faire qu'un seul; car les propositions de ce genre sont les seules qui soient des parties réelles de la science. La simple notion fournie par les sens et conservée par la mémoire n'étant que la base de la proposition, cette proposition ne peut être extraite des faits qu'à l'aide de la véritable et légitime induction, qui décompose les faits complexes, en sépare les parties, et qui, après les exclusions et réjections convenables, affirme par conclusion nécessaire....

RECHERCHE DE L'ESSENCE DANS LES CONCRETS.

Ces règles se rapportent à la recherche de l'essence des abstraits, qui sont les seuls objets de la métaphysique. Bacon n'oublie pas la recherche de l'efficient dans les concrets.

(1) « *Quod ad partem contemplativam attinet, ut verbo dicamus, in uno plane sunt omnia : hoc ipsum non aliud est quam ut verum constituatur axioma, sive idem copulatum. Hæc enim est veritatis portio solida, quæ simplex notio instar superficiei videri possit.....* (Delin., § 12.) »

« Viendra ensuite (la recherche de l'essence des concrets ou des natures conjuguées, objet de la physique) la recherche des causes efficientes et des causes matérielles, non des causes matérielles, non des causes efficientes éloignées, ni des causes matérielles générales, mais des causes prochaines et des causes matérielles préparées. Or, ce genre de recherches, nous l'appellerons *recherche du progrès caché*, pour éviter les dénominations subtiles; et, par *progrès caché*, nous entendons l'ordre, la suite des degrés d'où résulte le changement à expliquer, ou le fait opéré par le mouvement de la cause efficiente et l'écoulement de la cause matérielle.... » (*Esquisse*, § 13.)

Le sujet que nous traitons avec le plus de soin et de clarté, c'est l'établissement des propositions-principes et de la formule de l'interprétation.

Restent pourtant trois opérations qui, jointes à cette première, mènent plus sûrement au but; opérations de la plus grande importance et sans l'explication desquelles notre méthode, toute-puissante qu'elle est, serait encore très-difficile à appliquer; je veux parler des opérations nécessaires pour rendre la recherche continue, pour la varier, pour la resserrer ou l'abrégier, afin qu'il ne reste dans l'art d'interpréter la nature, ni interruptions, ni discordances, ni longueurs, eu égard à la courte durée de la vie humaine :

1^o Ainsi, nous montrerons comment on peut se prévaloir des propositions déjà établies à l'aide de la formule d'induction, pour chercher et poser légitimement d'autres propositions plus générales et plus élevées, afin qu'on s'élève par des degrés sûrs et sans interruption à l'unité de la nature; travail toutefois auquel nous aurons soin d'en joindre un autre, pour examiner et vérifier, à l'aide des expériences mêmes dont on sera parti, ces propositions supérieures. Sans cette vérification, on retomberait dans les conjectures, dans les simples probabilités et les idées fantastiques. Voilà en quoi consiste ce que nous appelons l'art de rendre la recherche continue.

2^o Quant à l'art de la varier, ce n'est autre chose que l'art d'approprier les recherches aux natures diverses, soit des causes dont la découverte est le but de ces recherches, soit du sujet dans lequel elles s'exécutent. Ainsi, abandonnant les

causes finales, dont l'indiscrète introduction dans la physique a dénaturé cette science, et sans remonter si haut, nous nous contenterons de la recherche des différentes *formes*, recherche que nous varierons et approprierons à la nature de chaque chose. La découverte de ces formes a été regardée jusqu'ici comme impossible, et a été abandonnée avec raison par ceux qui l'avaient rendue telle pour eux-mêmes par leur méthode trompeuse ; car, le plus puissant et le plus heureux génie est toujours insuffisant pour découvrir la forme de quelque sujet que ce puisse être, par le seul moyen des *anticipations* ou des argumentations de la dialectique.... Cette variété dans les recherches, qui s'accommode aux natures diverses des différents sujets, naît de leur simplicité ou de leur complexité, la méthode qui dirige la recherche devant se diversifier selon que les sujets sont simples ou composés, ou d'une nature douteuse à cet égard ; ou elle naît de l'abondance et de la disette des faits qu'on peut se procurer pour exécuter une recherche. Lorsque les faits abondent, la recherche est facile ; mais lorsqu'ils sont en petit nombre, on est plus à l'étroit, et alors ce n'est qu'à force d'art, de sagacité, d'ingénieux équivalents, qu'on peut remplir ce vide.....

3^e Reste à parler de la manière de resserrer les recherches, afin qu'on puisse, à l'aide de nos indications, non-seulement se frayer une route où il n'y en avait point, mais, de plus, abréger les routes connues. Or, dans tout ce qui peut être l'objet de nos recherches, il est deux choses qui contribuent efficacement à les abréger, savoir : la nature des faits et la nature des recherches. Nous enseignerons donc d'abord quels sont les faits, quelles sont les expériences les plus propres à répandre la lumière, de telle sorte que quelques exemples instruisent autant qu'un très-grand nombre ; c'est le moyen d'éviter le détail des faits et les longues et pénibles recherches. Nous indiquerons ensuite quels sont les sujets par lesquels il faut commencer l'interprétation de la nature, et qui, étant approfondis les premiers, peuvent la rendre ensuite plus facile, soit parce que ces sujets sont de telle nature qu'étant bien éclaircis, ils répandent un grand jour sur les suivants, soit à cause de la généralité de cette sorte de sujets, soit enfin, à cause de la certitude dont de telles recherches sont susceptibles en elles-mêmes, ou de l'utilité dont elles peuvent être

dans la physique expérimentale et les arts mécaniques. (*Esquisse*, § 13.)

Dans le *de Augmentis*, liv. V, chap. 2, Bacon donne à peu près les mêmes préceptes, et, de plus, il en ajoute de nouveaux. L'ensemble de ces préceptes forme ce qu'il appelle l'expérience guidée (*experientia litterata*). En voici le résumé.

Il faut 1° varier, en changeant quelque circonstance, l'opération que l'on exécute ; 2° prolonger les expériences ; 3° les transporter d'un genre à un autre genre ; 4° les renverser ou les retourner ; 5° les pousser jusqu'aux dernières limites ; 6° les appliquer à quelque usage pratique ; 7° accoupler ou réunir les procédés pour arriver plus sûrement aux résultats ; 8° enfin, faire des essais au hasard et remuer toutes les pierres de la nature.

On ne pourrait, sans faire un livre entier, reproduire toutes les explications que donne l'auteur sur chacun de ces huit articles, surtout si l'on voulait y joindre les observations qu'elles provoquent. L'exposé de l'auteur occupe tout le chap. 2 du V^e livre, et il a environ dix pages in-4°. Pour en avoir une idée exacte, il y a nécessité de le lire dans l'auteur.

EXPOSITION DES PROCÉDÉS DE L'INDUCTION, D'APRÈS LE TEXTE DU *Novum Organum*.

Dans la composition du *Novum Organum*, Bacon, non-seulement fait dominer la raison sur les autres facultés, mais de plus il ne s'occupe des opérations de celles-ci et des secours à leur donner, qu'après avoir fait connaître les procédés de la raison. Au reste, en traitant d'une faculté intellectuelle, Bacon y consacre souvent deux articles : l'un dans lequel il expose les opérations propres de cette faculté, et l'autre dans lequel il en fait connaître les auxiliaires ou les secours qu'on peut lui donner. Il en a agi ainsi pour la faculté de la raison.

SECTION I^{re}. — PROCÉDÉS DE LA RAISON POUR DÉCOUVRIR LES ESSENCES DANS LES ABSTRAITS, OBJET DE LA MÉTAPHYSIQUE.

En commençant, rappelons-nous quel est le but de la science : d'après Bacon, c'est d'expliquer les faits que nous

supposons connus, vérifiés et classés. Expliquer les faits, c'est en trouver la cause, l'essence; ce que Bacon appelle la *forme* ou la cause *formelle*.

« La forme d'une nature quelconque est telle que, cette forme étant supposée, la nature donnée s'ensuit infailliblement. Ainsi, partout où la nature donnée est présente, cette forme est présente aussi; elle l'affirme universellement et elle se trouve dans tous les sujets où se trouve cette nature. Par la même raison, cette forme est telle, que, dès qu'elle est ôtée d'un sujet, la nature donnée disparaît infailliblement. Ainsi, partout où la nature donnée est absente, cette forme est absente aussi; elle la nie universellement, et elle ne se trouve que dans les sujets doués de cette nature. Enfin, la forme vraie est telle, qu'elle tire la nature donnée d'un certain fond d'essence commun à plusieurs natures et qui est, comme on dit, plus connue que la forme de cette nature donnée elle-même. Aussi, au sujet de ce principe véritable et parfait du savoir, a-t-on établi cette règle : *Qu'il faut trouver une autre nature qui soit conversible avec la nature donnée, et qui cependant soit la limitation d'une nature plus connue, nature qui doit être son véritable genre et dont par conséquent elle doit être une espèce.* » (*Nov. Org.*, liv. II, aph. 4.)

L'auteur voit donc entre une nature donnée et sa forme un rapport de l'espèce au genre. C'est en application de cette règle que, dans l'aphorisme 20 du même livre, après qu'il a trouvé qu'un *certain mouvement* est la *forme* de la chaleur, il dit qu'il en est la forme, parce que *la nature dont la chaleur est la vraie limitation, paraît être le mouvement*.

Dans le second livre du *Novum Organum*, Bacon expose que la recherche de l'essence d'une propriété ou la forme d'un abstrait renferme les opérations suivantes : 1^o rédaction de trois tables de faits, dont l'une renferme les faits qui jouissent de la propriété examinée, l'autre, les faits qui n'en jouissent pas, bien qu'ils ressemblent aux premiers sous les autres rapports; la troisième, les faits qui possèdent la propriété à un degré plus ou moins élevé; 2^o exclusions successives de chacune des circonstances du fait, à mesure qu'on reconnaît qu'elle n'est pas l'essence ou ne fait pas partie de l'essence de la propriété; 3^o affirmations provisoires de moins en moins

nombreuses, et qui finissent par disparaître toutes, à l'exception d'une seule, laquelle indique la véritable essence de la propriété. (*Nov. Org.*, aph. 3-20.)

« Voici comment, dit-il, on procède à la recherche des formes :

» *Premièrement.* Sur la propriété donnée, il faut faire *comparaitre devant l'intelligence* tous les faits connus qui offrent cette même propriété, quoique dans des matières fort différentes. Ce recueil doit être composé à la façon d'un historien, sans théorie anticipée et sans trop de subtilité. Prenons pour exemple la recherche de la forme (essence) de la chaleur. »

Ici Bacon énumère toutes les matières et les circonstances diverses où l'on trouve la chaleur, telles que les rayons du soleil, les météores, la foudre, la flamme, etc.

« C'est là ce que nous appelons *table d'être et de présence*.

» *Secondement.* Il faut faire *comparaitre devant l'intelligence* tous les faits où ne se rencontre pas la propriété donnée; car, ainsi que nous l'avons dit, l'absence de la propriété donnée entraîne l'absence de la forme, tout comme la présence de l'une implique la présence de l'autre.

» Mais citer tous ces faits serait une entreprise infinie.

» C'est pourquoi il faut rapprocher les faits négatifs des affirmatifs, et rechercher la privation de la propriété dans les sujets seulement qui ont le plus de rapport avec ceux où la propriété existe et apparaît. C'est ce que nous appelons *table de disparition ou d'absence dans les analogues*. »

Bacon montre que la chaleur ne se trouve pas dans un grand nombre de matières et de circonstances analogues à celles où elle se manifeste. Il énumère et explique les diverses expériences négatives. Par exemple, la chaleur ne se trouve pas dans les rayons de la lune et des étoiles, dans certaines comètes, dans les éclairs sans tonnerre, etc.

» *Troisièmement.* Il faut faire *comparaitre devant l'intelligence* les faits qui présentent la propriété étudiée à des degrés différents, soit en comparant la croissance et la décroissance de la propriété dans le même sujet, soit en comparant la même propriété dans des sujets différents. Puisqu'en effet la forme d'une chose est en réalité la chose même, et n'en diffère

que comme l'être diffère de l'apparence, l'intérieur de l'extérieur, le point de vue absolu du point de vue relatif à l'homme, il s'ensuit nécessairement que l'on ne doit rien recevoir pour la vraie forme, qui ne croisse et ne décroisse sans cesse, lorsque ce dont elle est la forme croît et décroît. Nous appelons cette table *table de degrés ou de comparaison*. »

Bacon donne ici une table des degrés de la chaleur, depuis les corps qui n'ont qu'une certaine disposition à la recevoir, jusqu'à ceux qui la contiennent toujours plus ou moins intense. Il joint à ces observations la description d'un thermomètre à air....

« L'œuvre et l'office de ces trois grandes tables est ce que nous avons coutume d'appeler la *comparution des faits devant l'intelligence*. Cette *comparution* étant faite, on doit travailler à l'*induction*. Il faut trouver dans la *comparution* de toutes et de chacune des expériences, une cause telle, que, partout où elle est présente, croisse ou décroisse avec elle la propriété donnée, et qu'elle soit, comme nous l'avons dit plus haut, la limitation d'une nature encore plus générale. Si l'esprit débutait par établir une telle cause (ce qu'il fait toujours quand il est abandonné à lui-même), il rencontrerait des chimères, des fantaisies, des principes qui reposeraient sur des notions mal définies, des lois qu'il faudrait réformer chaque jour, à moins que nous n'aimassions mieux, comme on le fait dans les écoles, combattre pour des erreurs. Sans aucun doute, de tels résultats auront plus ou moins de qualité, selon la force et le talent de l'esprit qui les produira. Mais il n'appartient qu'à Dieu, qui a créé et mis dans la nature les formes, et peut-être aux anges et aux intelligences pures, de connaître les formes *à priori* et par une appréhension immédiate qui excède les forces de l'homme ; tout ce que peut notre esprit, c'est de procéder d'abord, par des *negatives*, et d'aboutir en dernier lieu aux *affirmatives*, après avoir fait toutes les exclusions convenables.

» Il faut donc opérer dans la nature des solutions et des décompositions, non par le feu, certes, mais par l'intelligence, comme par une sorte de feu divin.

» Le premier travail de l'*induction* véritable, en ce qui touche la découverte des formes, consiste dans le *rejet*

et l'*exclusion* de chacune des propriétés qui ne se trouvent point dans toutes les expériences où se présente la propriété donnée; ou qui se trouvent dans quelqu'une des expériences où la propriété donnée ne se rencontre pas; ou que l'on voit dans certaines expériences croître, lorsque décroît la propriété donnée, ou décroître lorsque celle-ci croît. Alors seulement, et en second lieu, après qu'on aura procédé au *rejet* et à l'*exclusion*, selon les règles, il ne restera pour ainsi dire au fond, toutes les opinions légères s'envolant en fumée, que la forme certaine, solide et vraie, et bien déterminée. Ce travail, que l'on indique ainsi en peu de mots, ne s'accomplit qu'à travers des difficultés et des détours nombreux. Mais autant que possible nous n'omettons aucune des indications nécessaires pour le bien conduire. »

Dans ce passage, on voit que Bacon sait bien qu'il introduit dans la science de ses contemporains des éléments nouveaux. Il se propose par ses analyses d'arriver jusqu'aux derniers éléments des choses, et c'est pour cela qu'il ne veut analyser d'abord que des natures simples. Il sait très-bien que l'écriture alphabétique, si admirable par la simplicité de ses éléments et la fécondité de ses applications, n'a été inventée que parce qu'on a su remonter jusqu'aux premiers principes des mots ou des produits de la voix humaine. En effet, si les décompositions s'étaient arrêtées aux syllabes, nous aurions éprouvé dans l'art de nous instruire tous les embarras sous le poids desquels succombe la race chinoise, condamnée à ne faire que des progrès insensibles qui la laissent dans un état presque stationnaire. Mais en poussant les analyses jusqu'aux éléments des syllabes, jusqu'aux voix et aux articulations primitives, les Occidentaux ou leurs instituteurs ont ramené aux principes les plus simples l'art de l'écriture et de la lecture au point, que les intelligences les plus grossières peuvent se les approprier et participer à toutes les lumières de la civilisation la plus avancée. Bacon, poursuivant en homme de génie cette vue profonde, veut qu'en chaque genre on recherche les premiers principes, c'est-à-dire, les éléments rigoureusement réduits à ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent dans tous les cas possibles. Il faisait de cette recherche l'objet principal de la science, et c'est pour cette recherche qu'il de-

vra établir le travail le plus important de sa méthode totale ou philosophique. Sa méthode de l'induction appellera les véritables découvertes dans les sciences d'observation. Par ces institutions scientifiques, il conviera tous les savants à voir dans la chute d'une pomme la cause générale de la chute des corps et le principe absolu de la gravitation universelle; c'est par ces créations qu'il forçait véritablement la naissance de Newton et de ses successeurs.

SECTION II. — AUXILIAIRES DE LA RAISON DANS L'INDUCTION.

Pour compléter l'art d'interpréter la nature, l'auteur cherche les moyens d'aider et de perfectionner l'induction. Dans l'*Esquisse*, il ne parle que de la direction à donner aux sens, à la mémoire et à la raison; mais, dans le *Novum Organum*, il se proposait de composer neuf traités particuliers, qui, du reste, ne peuvent être que les développements des trois indiqués dans l'*Esquisse*. Ils roulent sur les objets suivants :

- 1° Prérogative des faits (ou degré d'importance relative des faits à recueillir);
- 2° Adminicules de l'induction (ou moyens de la soutenir et de la guider);
- 3° Art de rectifier l'induction;
- 4° Art de varier la marche des recherches selon la nature du sujet;
- 5° Prérogatives des natures ou des qualités des êtres (c'est-à-dire, ordre dans lequel il faut traiter de ces qualités);
- 6° Limites des recherches, ou tableau général de toutes les natures ou qualités;
- 7° Manière d'arriver à la pratique (ou de ce qui est appliqué aux usages de l'homme);
- 8° Préliminaires de toute recherche;
- 9° Echelle ascendante et descendante des axiomes (21).

De ces neuf articles, Bacon n'a traité que le premier. On peut et on doit le lire dans la seconde partie du *Novum Organum*. Nous allons expliquer le sens de chacun des autres traités, et indiquer les idées qu'ils devaient contenir, mais en nous servant des précieuses recherches de M. Bouillet, que nous copierons pour plusieurs passages, ce qui ne remplacera pas cependant la lecture de cet excellent ouvrage, même pour les parties que nous traitons.

Dans le second article, intitulé : *Adminicules ou Auxiliaires de l'induction*, Bacon devait, sans doute, traiter de l'art d'aider les sens, et de celui d'aider la mémoire. A la place de ce qu'il n'a pas fait ici, nous avons ce qu'il a dit ailleurs. Nous avons déjà recueilli ses indications et essayé de les coordonner.

Dans le troisième article, dans la *rectification de l'induction*, Bacon devait enseigner l'art de faire les exclusions ou les rejets de toutes les circonstances et de toutes les propriétés qui ne peuvent être la forme, l'essence d'une chose donnée. A défaut du traité qui n'a pas été composé, voici les indications qu'on a pu recueillir dans ses autres ouvrages.

Une partie des faits privilégiés, cités dans le *Novum Organum*, se rapportent, d'après le propre témoignage de Bacon, à l'art de rectifier l'induction. Il indique lui-même, comme propres à cet usage, les *instantiæ crucis* et les *instantiæ divortiû* (aph. 36 et 37). En exposant les faits de cette dernière espèce, il dit : « *Usus earum est ad prodendas falsas formas.* » Et dans le dernier aphorisme du *Novum Organum*, où il récapitule l'usage de chacune des espèces de faits privilégiés, il dit, en parlant de ces deux espèces de faits : « *Intellectum juvant cavendo de formis et causis falsis.* » Il faut donc lire attentivement l'exposition de ces deux espèces de faits intéressants.

Le quatrième traité est l'*Art de varier les recherches selon la nature du sujet*. Le passage que nous avons déjà cité de l'*Esquisse*, et celui du *de Augmentis*, que nous avons résumé, sur l'art de varier les recherches, nous apprennent avec assez de détails ce qu'il voulait faire entrer dans ce quatrième traité. « Il faut, dit-il, modifier la méthode selon la nature des causes que l'on cherche, et selon la nature des sujets dans lesquels on les cherche. C'est dans cette partie qu'il se proposait, pour appliquer ces procédés, de chercher les différentes textures des corps (*schematismi*), les opérations cachées des causes (*latentes processus*). On peut suppléer à ce qu'il devait dire ici par ce qu'il dit de la manière de découvrir les textures et les progrès cachés, dans un assez grand nombre de passages du deuxième livre, dont nous citons les principaux ci-après.

Le cinquième article, des *natures privilégiées (de præroga-*

tivis naturarum), a pour objet d'indiquer les choses dont il importe le plus de faire l'étude avant toute autre, et dont la connaissance peut épargner un grand nombre de recherches. Le choix de ces recherches dépendra du but qu'on se propose, et variera selon que l'on aura en vue, ou la science pure ou l'utilité particulière et personnelle. Dans la spéculation, l'ordre dans lequel on doit distribuer les divers objets d'études est celui qui peut en rendre la connaissance plus facile. Bacon s'était proposé de déterminer cet ordre, dans un traité spécial qu'il appelait *Abécédaire de la nature*, dont il ne nous reste qu'un fragment. Il a également donné, dans le *de Augmentis*, l'indication des questions qui devaient faire, avant tout, l'objet principal de la science : telles sont les propriétés les plus générales et les plus abstraites, qu'il appelle *conditiones transcendentes entium* (livre III, chap. 4, § 2) ; les divers *schematismi*, ou modes de texture des corps, et leurs appétits ou leurs mouvements primordiaux (*ibid.*, § 8). Il considérait ces premières connaissances comme les lettres de l'alphabet, qui, avec un très-petit nombre de caractères, permettent de déchiffrer tous les livres. Quant à la distribution des objets de recherche d'après leur utilité ou leurs avantages pour l'humanité, il l'a indiquée dans une énumération qui a pour titre : *Magnalia naturæ*, et que l'on trouve dans la collection complète de ses œuvres à la suite du traité anglais de l'*Avancement des sciences* : on y voit figurer en première ligne le prolongement de la vie, l'art de rappeler la jeunesse, de retarder la vieillesse, celui de guérir les maladies réputées incurables, etc.

Dans le sixième article : « *Limites de la recherche, ou Tableau général de toutes les natures de l'univers*, » c'est-à-dire, de toutes les propriétés que l'on peut découvrir dans les autres, son objet est suffisamment indiqué par le titre même. L'*Abécédaire* dont nous venons de parler, ainsi que le tableau des diverses constitutions des corps (*schematisme*), et des mouvements ou appétits simples de la matière, remplissaient cet objet aussi bien que le précédent. Il semble même que cet article et le précédent étaient inséparables, et que celui qui est ici placé en second lieu aurait dû occuper la première place ; car, avant de déterminer l'ordre dans lequel il faut étudier

certaines objets, il est nécessaire d'avoir fait préalablement une liste complète de ces objets. Au reste, le but de l'auteur dans ce traité, paraît avoir été de montrer que l'étude de la nature n'est point, comme on se l'imaginait, quelque chose d'infini, mais qu'elle est renfermée dans d'assez étroites limites pour celui qui sait remonter aux éléments et suivre l'ordre naturel des choses.

Le septième article, l'application à la pratique, *Deductio ad praxim*, devait enseigner l'art d'appliquer la science aux besoins de l'homme, et traiter spécialement des instruments et des moyens de faire des inventions. Les sept dernières espèces de faits privilégiés du *Novum Organum* ont rapport à cet objet, et c'est pour cela qu'elles ont reçu de lui la qualification de *pratiques*. Le sujet qui devait y être traité se confond avec l'art de déduire, des vérités générales déjà connues, les expériences particulières, art dont Bacon fait, dans l'aph. 10, la deuxième grande division de l'*Art d'interpréter la nature*. Nous en parlerons dans la partie pratique de la méthode de Bacon.

Le huitième article traite des préliminaires ou plutôt des préparatifs de la recherche (*de Parascevis ad inquisitionem*). Or, ces préparatifs pouvaient être de deux genres : généraux ou particuliers. Les préparatifs généraux consistaient dans certaines dispositions intellectuelles ou morales que Bacon a fait connaître dans le morceau qui a pour titre : *De interpretatione naturæ sententiæ XII*, où il traite, entre autres sujets, de *moribus interpretis*, de *officio interpretis*. Les préparatifs spéciaux se composaient de règles particulières propres à préparer à chaque genre de travail, par exemple, à la rédaction de l'histoire naturelle, à la confection des expériences.

Le dernier article, qui devait traiter de l'échelle ascendante et descendante des axiomes (*propositions*), semble, au premier abord, se confondre avec le *Novum Organum* tout entier, puisque l'art d'interpréter la nature consiste, suivant Bacon, à tirer de l'expérience, des vérités générales, et à déduire de ces vérités générales de nouvelles expériences. Cependant il est à croire qu'il avait particulièrement en vue, ici, cet art qu'il décrit dans l'*Esquisse*, sous le titre de *Continuatio inquisitionis*, comme formant l'un des trois arts subsidiaires

qui complètent l'art de l'interprétation. Cet art faisait suite au premier travail de l'induction : une fois que, par ce procédé, on avait reconnu les vérités les plus voisines des faits particuliers, et, par conséquent, les moins générales de toutes, il enseignait comment on pouvait s'élever, de ces premières vérités, à des vérités plus générales, jusqu'à ce que l'on s'arrêtât aux vérités les plus générales de toutes en suivant une série d'échelons ou de degrés non interrompus, et sans jamais faire de sauts brusques : c'est ce qui forme l'échelle ascendante ; puis il enseignait à redescendre, en suivant la même gradation, jusqu'aux expériences et aux opérations particulières, ce qui forme l'échelle descendante.

Dans le *Novum Organum*, liv. I, aph. 103, après avoir tracé à grands traits la méthode expérimentale, après avoir prescrit surtout la rédaction des tables pour les faits analogues entre eux, il ajoute :

« Mais, quand la masse des faits aura été en quelque manière mise sous nos yeux avec l'ordre et la méthode convenables, gardons-nous encore de passer tout d'un coup à la recherche des causes, ou, si nous le faisons, de trop nous reposer sur ce premier résultat.... On doit espérer surtout de la lumière qui jaillira des principes extraits des faits particuliers par la vraie méthode, et qui, ensuite, indiqueront de nouveaux faits ; car, la route où l'on marche, guidé par cette méthode, n'est point un terrain uni, une sorte de plaine, mais un terrain inégal, où l'on va tantôt en montant, tantôt en descendant. On monte des faits aux principes, puis on redescend des principes à la pratique.

» Il faut se garder de permettre à l'entendement de sauter, de voler pour ainsi dire des faits particuliers aux principes qui en sont les plus éloignés, et que j'appellerai généralissimes, tels sont ceux qu'on nomme ordinairement les principes des arts et de toutes choses, de les regarder aussitôt comme autant de vérités immuables, et de s'en servir pour établir des axiomes moyens, ce qui serait en effet très-expéditif. C'est ce qu'on a fait jusqu'ici ; l'esprit n'y étant que trop porté par son impétuosité naturelle, et, de plus, y étant formé et habitué depuis longtemps par l'usage des démonstrations toutes syllogistiques. Mais il sera permis de bien espérer des sciences,

lorsque l'esprit montera par la véritable échelle, par des degrés continus et sans solution, des faits aux lois les moins élevées, ensuite aux lois moyennes, en s'élevant de plus en plus jusqu'à ce qu'il atteigne enfin les plus générales de toutes; car les principes les moins élevés ne diffèrent pas beaucoup de la simple expérience. Mais ces principes suprêmes et très-généraux que la raison emploie maintenant, sont fondés sur des conceptions, sur des abstraits, et n'ont rien de solide. Les principes intermédiaires, au contraire, sont des principes vrais, solides et en quelque sorte vivants, sur lesquels reposent toutes les affaires et les fortunes humaines. Au-dessus, enfin, sont réellement les vrais principes suprêmes, mais constitués de telle façon, qu'ils ne soient pas abstraits, et qu'ils soient déterminés par les principes intermédiaires. (En résumé): ce ne sont pas des ailes qu'il faut attacher à l'esprit humain, mais plutôt du plomb et des poids, pour l'arrêter dans son emportement et son vol. C'est ce qu'on n'a pas fait jusqu'ici; mais, lorsqu'on le fera, on pourra mieux espérer des sciences. »

Tels sont sans doute les sujets dont devait traiter chacun des neuf articles destinés à fournir autant d'auxiliaires à la raison dans son travail de l'induction.

Procédés de la raison pour la recherche de l'essence dans les concrets, objet de la physique.

Tout ce que nous venons de citer jusqu'ici de la méthode du *Novum Organum* a pour but de découvrir l'essence des abstraits ou des natures simples. Bacon ne devait-il donc point chercher aussi l'essence des concrets ou des natures conjuguées, objet de la physique?

Certainement cette recherche entrait dans ses plans d'étude, puisqu'il s'en occupe dans l'*Esquisse*, ainsi que nous l'avons vu. De plus, dans le *Novum Organum*, livr. II, aph. 17, après avoir achevé son travail pour la recherche de la forme de la chaleur, il dit :

« Quant aux formes conjuguées, qui sont, comme nous l'avons dit, des combinaisons de natures simples, alliées ensemble suivant le cours ordinaire de la nature, comme celles du lion, de l'aigle, de la rose et autres semblables, ce n'est

point des formes de ce genre qu'il est question pour le moment. Il sera temps d'en parler quand nous en serons aux procédés secrets et aux textures cachées, lorsqu'il s'agira de les découvrir dans les composés ordinairement qualifiés de substances, c'est-à-dire, dans les natures concrètes. »

A la fin du *Novum Organum*, après avoir terminé ce qu'il avait à dire sur les *faits privilégiés*, propres à faire découvrir l'essence d'un abstrait, l'auteur ajoute :

« Nous allons parler des appuis de l'induction et des rectifications de l'induction, ensuite nous passerons aux concrets, aux progrès cachés des faits, et aux textures secrètes des objets. »

L'ordre qu'il indique devoir suivre est précisément celui dans lequel il a énoncé les neuf traités auxiliaires de l'induction. Or, le traité qui suit l'art de rectifier l'induction est l'art de varier la marche des recherches selon la nature du sujet. C'est donc comme matière de l'application des règles de cet art qu'il devait étudier l'essence dans les concrets. Mais la séparation de la recherche de l'essence dans les concrets et de la recherche analogue dans les abstraits, n'en est pas moins clairement établie. L'art de varier les recherches est resté en projet, comme tous les autres traités auxiliaires de l'induction, à l'exception du premier. Au reste, les deux procédés principaux de cette recherche devaient être l'étude des progrès continus et cachés, dans la formation et le développement d'un être, et l'étude des éléments les plus subtils qui résident dans la substance d'un corps, ou qui s'en évaporent, ou bien qui y apparaissent momentanément et s'y insinuent subreptivement. Ces deux études peuvent nous conduire à la découverte de l'*efficient*. En effet, s'il s'agit de trouver la cause immédiate de l'état présent d'un être, où peut-on la chercher ailleurs que dans les états antérieurs par lesquels cet être a passé? Et l'étude de l'état d'un être matériel ne conduit-elle pas aux détails les plus subtils de sa texture et de son organisation?

Voyons ce que dit Bacon du progrès continu dans le *Novum Organum*, liv. II, aph. 5 :

« Ce que nous entendons par le progrès continu et caché est tout autre chose que ce qu'imagineront d'abord les hommes, abusés comme ils le sont par leurs idées grossières. Car nous

n'entendons pas par là des mesures, des signes, ou des échelles de progrès *visibles dans les corps*, mais bien un progrès continu qui échappe presque entièrement aux sens. Par exemple, dans toute génération et transformation de corps, il faut rechercher ce qui se perd et s'envole, ce qui demeure et ce qui survient, ce qui se dilate et ce qui se contracte, ce qui s'unit ou se sépare, ce qui se poursuit ou se rompt, ce qui donne ou arrête l'impulsion, ce qui l'emporte ou ce qui succombe, et ainsi du reste. Et ce n'est pas seulement dans la génération ou la transformation des corps, qu'il faut faire ce travail : dans tous les autres mouvements ou altérations, on doit aussi rechercher ce qui précède et ce qui suit, ce qui est le plus vite et ce qui est le plus lent, ce qui donne le mouvement, ce qui le règle, et ainsi du reste. Toutes ces choses sont encore inconnues aux sciences, où semble régner un esprit aussi lourd qu'inhabile. Cependant, comme toute action de la nature s'accomplit par des transitions infiniment petites, ou du moins beaucoup trop petites pour frapper les sens, personne ne peut espérer gouverner ou changer la nature, s'il n'a saisi et remarqué, par des procédés convenables, toutes ces opérations.

Voici ce qu'on lit encore dans le *Novum Organum*, liv. II, aph. 41, sous le titre d'*Exemples de route*, expression figurée dont il se sert, suivant son habitude, et par laquelle il désigne ici les mouvements graduels et continus de la nature :

«..... Les hommes sont d'une négligence si étrange, qu'ils n'étudient la nature que par intervalles et à certaines périodes, lorsque les corps sont achevés et complets et non dans le travail de leurs formations. Cependant, si l'on voulait se faire une juste idée de l'intelligence et de l'adresse d'un artisan ou d'un artiste, en un mot, saisir le fin de son métier, on ne se contenterait pas de jeter un coup d'œil sur les matières brutes qu'il emploie et sur ses ouvrages tout faits ; on voudrait être là quand il travaille, afin de suivre ses procédés et ses manipulations dans tous leurs détails. C'est à peu près ainsi qu'il faut se conduire dans l'étude de la nature. Par exemple, veut-on faire une recherche sur la végétation des plantes ? il faut les suivre depuis le moment où la graine vient d'être semée, les observer sans interruption (ce qu'on peut faire aisément en tirant de la terre les graines qui y auront

demeuré deux, trois, quatre jours, et ainsi de suite) et les considérer attentivement, afin de voir quand et comment cette graine commence à se gonfler, à regorger, pour ainsi dire, d'esprits; comment elle rompt sa corticule, jette des fibres, en se portant elle-même un peu de bas en haut, à moins que la terre ne lui oppose trop de résistance; comment de ces fibres qu'elle jette, les unes, qui doivent former la racine, se portent vers le bas, et les autres, qui doivent former la tige, se portent vers le haut ou quelquefois serpentent latéralement, quand elles trouvent dans cette direction une terre plus molle et plus souple, où elles peuvent s'ouvrir plus aisément un passage, et une infinité de détails de cette espèce.

» Il faut, en suivant la même méthode, observer les œufs depuis le moment où commence l'incubation jusqu'à celui où ils sont éclos. À l'aide de cette marche, on verra l'action progressive et continue par laquelle l'embryon se vivifie et s'organise; on saura ce qui provient du jaune et quelles parties en sont formées; il en sera de même du blanc, et il en faut dire autant de tous les autres détails de cette nature. Enfin, on observera avec la même continuité les animaux qui naissent de la putréfaction. Quant aux animaux parfaits et terrestres, on ne pourrait observer leur formation qu'en disséquant les mères et tirant les fœtus de la matrice, ce qui répugnerait davantage à l'humanité, et il ne reste d'autre parti, après avoir renoncé à cette odieuse ressource, que celui de profiter des avortements, des hasards qu'offre la chasse, et d'autres semblables occasions. Quoi qu'il en soit, il faut faire autour de la nature une sorte de veillée, attendu qu'elle se laisse plutôt voir de nuit que de jour, car les recherches et les études de ce genre peuvent être qualifiées de nocturnes, la lumière qui les éclaire étant perpétuelle, il est vrai, mais bien faible.

» Il faut suivre la même marche en observant les corps inanimés, et c'est ce que nous avons fait nous-mêmes par rapport à la manière dont les différentes liqueurs s'ouvrent (se dilatent) par l'action du feu; car autre est le mode de cette dilatation dans l'eau, autre dans le vin, dans le vinaigre, dans l'opium, etc. La différence est encore plus marquée dans le lait, dans l'huile et autres substances de cette nature; différence que nous observâmes avec la plus grande facilité en fai-

sant bouillir successivement différentes liqueurs à un feu doux et dans un vaisseau où toutes ces différences et toutes leurs nuances étaient plus sensibles. »

Après ce qu'il dit sur le progrès continu et caché, Bacon revient sur l'étude de la texture cachée et la constitution intime des corps, sujet qu'il avait traité trop légèrement en commençant le second livre du *Novum Organum*. Voici les idées contenues dans le septième aphorisme de ce second livre :

« La recherche et la découverte de la texture cachée et de l'intime constitution des différents corps, est un objet tout aussi neuf que la découverte du progrès caché et de la forme. Nous ne sommes encore qu'à l'entrée du sanctuaire de la nature, et nous ne savons pas nous ouvrir un passage pour pénétrer dans l'intérieur.....

» On a eu raison de s'attacher avec ardeur et constance à l'anatomie des corps organiques, tels que ceux de l'homme et des animaux ; c'était un sujet délicat à traiter , et l'on y a employé une bonne manière d'interroger la nature. Cependant, ce genre d'anatomie s'applique dans ces cas à des objets observables, très-accessibles aux sens, et qui ne sortent pas hors du cercle des corps organisés. De tels objets sont comme sous la main, et une telle étude est bien facile en comparaison de cet autre genre d'anatomie de la *constitution cachée*, dans les corps qui passent pour similaires, surtout dans les substances d'un genre déterminé, comme le fer, la pierre, et dans leurs parties, ou dans les parties similaires de la plante , de l'animal, comme les racines, les feuilles, les fleurs, la chair, le sang, les os, etc. L'industrie humaine n'a pas été jusqu'ici entièrement étrangère à ce dernier genre de recherches ; c'est à quoi tend la séparation des corps similaires dans les distillations et les autres modes de solution dont le but est de faire apparaître la diversité des éléments composés par la congrégation des parties homogènes. Rien de plus utile que de telles analyses , et elles servent pour le but que nous nous proposons. Cependant, trop souvent elles trompent l'observateur, parce qu'il attribue à la séparation plusieurs éléments, comme ayant auparavant fait partie du composé, tandis qu'en réalité, c'est le feu ou les autres agents de la décomposition qui les ont produits ou ajoutés. Mais, eût-on découvert un moyen

d'éviter ces méprises, ce ne serait encore là que la moindre partie du travail nécessaire pour découvrir la texture cachée et l'intime constitution dans un composé quelconque, texture ou constitution que le feu ne peut que changer ou détruire, loin de la rendre plus sensible. Ainsi, cette analyse et cette décomposition des corps, ce n'est point à l'aide du feu qu'il faut la faire, mais à l'aide de la raison et de la véritable *induction*, par le moyen de certaines expériences auxiliaires et décisives, par la comparaison de ces corps avec d'autres, en ramenant enfin leurs propriétés composées aux matières simples et à leurs formes, qui se trouvent combinées et entrelacées dans les mixtes proposés. Il faut quitter Vulcain pour Minerve, si l'on a à cœur de rendre sensible et de mettre en lumière la vraie structure ou texture des corps, texture d'où dépend toute qualité secrète, ou, comme on dit, toute propriété spécifique.....

• Nous n'irons pas pour cela nous perdre dans les atomes dont l'existence supposerait le vide et une matière immuable (deux hypothèses absolument fausses); mais notre marche ne nous conduira qu'aux particules véritables de la matière, et telles que nous les trouvons dans la nature. Il ne faut pas se laisser rebuter par les difficultés d'une analyse délicate et détaillée; mais au contraire se bien persuader que plus, dans ce genre d'étude, on tourne son attention vers les natures simples, plus aussi tout s'éclaircit et s'aplanit, puisqu'alors on passe du composé au simple, de l'incommensurable au commensurable, des raisons sourdes aux raisons déterminables, des notions vagues et indéfinies aux notions définies, comme il arrive pour les éléments des lettres et les tons des accords...

SEPTIÈME QUESTION.

Quel moyen Bacon emploie-t-il pour contrôler les théories qui ont été trouvées par un premier travail d'observations et d'inductions?

Les théories qui ont été trouvées par l'étude des faits de l'ordre physique et par les inductions qui en sont tirées, sont contrôlées par l'expérience même que Bacon consulte sous une forme nouvelle. De même que, pour vérifier une

addition en arithmétique, on se borne à la répétition des mêmes calculs faits dans un ordre différent de celui qu'on avait suivi d'abord, de même le contrôle des sciences fondées sur l'observation ne peut consister qu'à répéter les opérations qui ont été faites, mais dans un ordre différent, et à vérifier les inductions par l'expérience même.

Dans le morceau de l'*Esquisse* que nous avons cité sur l'art de varier les recherches, nous lisons ce qui suit :

« A cet art, nous aurons soin d'en joindre un autre pour examiner et vérifier, à l'aide des expériences mêmes dont on sera parti, ces propositions générales et supérieures. Sans cette *vérification*, on retomberait dans les conjectures, dans les simples probabilités et les idées fantastiques. » (*Esquisse*, § 43.)

Bacon n'a rien dit de particulier pour le contrôle des théories des sciences morales, telles que la morale, l'esthétique, la logique et la métaphysique. L'appel que l'on fait à l'expérience peut être un guide assuré pour les vérités de la logique et pour les règles de l'esthétique; mais l'expérience ne peut pas nous instruire sur la vérité de toutes les règles de la morale et de toutes les théories de la métaphysique. Est-ce l'expérience qui me dira qu'il vaut mieux travailler pour le bien en soi que pour l'intérêt personnel? Qu'il existe une autre vie après celle-ci, et que chacun y sera traité selon ses œuvres?

Pour ces sciences, on en appelle à un autre tribunal, au *sens commun*. Tous les hommes ont des idées confuses, mais cependant certaines et invariables, sur les questions de la morale et de la métaphysique, aussi bien que sur celles de la logique et sur la beauté. L'ensemble de ces idées confuses mais certaines qui dirigent tous les hommes, même à leur insu, dans leurs jugements et dans leurs déterminations, a reçu le nom de *sens commun*. C'est à l'aide de ces idées, naturelles et communes à tous les hommes, que nous devons juger de la vérité des théories de morale et de métaphysique; c'est devant le tribunal du *sens commun* que nous devons aimer à faire comparaitre tous nos systèmes de morale et de métaphysique, bien persuadés d'avance que tout système qui sera repoussé par le sens commun est inévitablement faux.

En un mot, impuissant à éclaircir les idées et à créer des théories, le sens commun est essentiellement propre à les apprécier ; il en est le juge unique et sans appel. L'expérience et le sens commun, tel est le double contrôle que nous adoptons pour les théories des sciences, soit physiques, soit morales.

CONCLUSION SUR LA MÉTHODE PHILOSOPHIQUE DE BACON.

Pour connaître cette méthode, nous avons eu à consulter une bien petite partie de l'œuvre de Bacon. Puisque, dans l'œuvre générale de Bacon, il y a un ouvrage spécial consacré à l'exposition de la méthode, il est évident que c'est dans cet ouvrage que nous devons puiser les matériaux de notre exposition ; nous sommes même restreints au second livre, le premier n'étant que l'introduction au véritable sujet de l'ouvrage ; mais nous devons puiser aussi dans l'*Esquisse* de ce même ouvrage qui fut composée auparavant, et qui en avait tracé très-nettement le plan entier, tandis que le *Novum Organum* lui-même est resté incomplet et serait insuffisant à nous en faire comprendre tout l'objet. Nous trouvons aussi quelques bonnes indications dans la partie de la préface générale ou de la distribution qui a rapport au second livre du *Novum Organum*.

La série des questions dont les réponses composent, suivant nous, la méthode philosophique est presque toute indiquée dans l'*Esquisse*.

*..... Outre plusieurs autres différences, y est-il dit, qui séparent notre logique de la logique ordinaire, elle en diffère principalement en trois choses, savoir : la manière de commencer les recherches, la marche des démonstrations, et le but ou la destination. 1^o La nôtre, en commençant une recherche, prenant les choses de beaucoup plus haut, soumet à l'examen ce que la logique ordinaire adopte sur la foi d'autrui et en déferant aveuglément à l'autorité. 2^o Elle renverse tout à fait l'ordre qu'on suit ordinairement, soit pour démontrer les propositions, soit pour découvrir ou vérifier les principes, ou encore pour former les notions mêmes, ou

pour entendre le témoignage des sens. Au lieu de s'élan-
cer, pour ainsi dire, du premier saut, comme on le fait
communément, aux principes les plus élevés, ou aux propo-
sitions les plus générales, pour en déduire ensuite les propo-
sitions moyennes; partant au contraire de l'histoire natu-
relle et des faits particuliers, elle ne s'élève qu'insensible-
ment et avec une extrême lenteur, par l'échelle ascendante,
à ces propositions si générales et à ces principes du premier
ordre. 3^e Enfin, le but de cette science est d'inventer et de
juger, non pas simplement des arguments et des probabilités,
mais des choses réelles, des moyens effectifs (1). »

Ces mots : *La manière de commencer les recherches*, indi-
quent le point de départ du travail scientifique, et répondent
à notre troisième question : *Quel objet faut-il immédiatement
étudier ?*..... Cette première partie indique aussi quelle faculté
spéciale, quel moyen de connaître en général est assigné à
l'étude de chaque partie de l'objet; c'est-à-dire, elle indi-
que notre cinquième question.

Ces mots de la seconde partie : *Au lieu de s'élan-
cer du premier saut*, répondent admirablement à notre sixième question :
Quels procédés faut-il exécuter ?.... Ils résolvent en même
temps la question septième, relative au contrôle à exercer sur
les propositions plus ou moins générales que les faits ont
donné lieu d'établir.

Dans la dernière partie, ces mots : *Le but de cette science
est d'inventer et de juger, non pas simplement des arguments*...,
traitent notre quatrième question : *A quel degré du savoir
possible.... ?*

Nos deux premières questions relatives au prolongement
et aux limites du doute et de l'examen sceptique, sont des
souvenirs de la partie critique de l'œuvre complète d'une
philosophie quelconque, et, comme nous l'avons dit, bien
que cette critique ne soit pas comprise dans la partie pratique
dont s'occupe surtout la méthode, elle y porte inévitablement
son influence d'une manière puissante, et l'on ne peut se
dispenser d'en tenir compte dans la détermination de la mé-

(1) Ces mêmes vues se trouvent exprimées avec beaucoup plus de
développements dans la *Distribution de l'œuvre*.

thode. Cet esprit de critique se fait sentir, plus que chez tout autre philosophe, chez Bacon et Descartes.

Toutes les questions comprises dans notre idée de la méthode philosophique, se retrouvent donc facilement dans l'idée que s'en formait Bacon; seulement, on peut voir que nous avons disposé ces questions dans un ordre plus commode pour l'étude spéciale et rigoureuse que nous voulions en faire.

D'après l'exposé que nous avons donné de la méthode de Bacon, on comprend que toute sa vertu productive de vérités, toute son utilité pour des découvertes dépend de la nature de la cause ou de l'essence qu'il cherche sous le nom de *forme* d'une propriété, d'une nature simple. Certes, il n'entend pas par là une abstraction, une pure conception, une cause occulte, comme celle des scolastiques. Il n'entend pas non plus une cause finale comme serait la volonté humaine, quand une œuvre matérielle se produit sous sa direction, par exemple, un édifice sous la direction d'un architecte; une telle volonté n'a vraiment rien d'analogue à l'édifice qui se construit; il y a un saut trop grand à franchir de la nature de l'édifice à la nature de l'intention de l'architecte, pour que Bacon s'occupe d'abord d'y arriver. La recherche de la cause finale est comprise comme la cause formelle dans l'objet de la métaphysique, mais elle ne doit venir qu'après l'autre recherche. A plus forte raison n'entend-il pas parler de la cause créatrice, toute-puissante pour la formation des choses et de leurs lois: en tout, Bacon procède par degrés. D'un autre côté, la cause formelle ou l'essence est-elle pour Bacon un principe composant, une matière passive, qui, par un changement d'état, est devenue la nature que l'on veut expliquer? Si l'on veut dire que ce principe est passif, que cette matière est inerte, on est loin sans doute de la pensée de Bacon; car il demanderait alors quel agent produit le changement qui a eu lieu? Evidemment son principe est actif, son essence est cause en même temps qu'elle est substance, ou du moins en même temps qu'elle se rattache à une substance. Par exemple, suivant lui, l'essence de la chaleur est un mouvement particulier, c'est-à-dire que, comme nos physiciens les plus avancés d'aujourd'hui, Bacon explique la chaleur par les on-

dulations, plutôt que par l'émission d'un fluide spécial et nouveau. Il montre bien là que l'essence qu'il admet est active et cause, mais non pas qu'elle soit substance. La réponse est facile à cette objection. De ce que Bacon ne demande pas l'existence d'un nouveau fluide pour produire la chaleur, et qu'il se contente de la présence des fluides connus et constatés, il ne s'ensuit nullement que le mouvement dont il parle, que les ondulations par lesquelles nous l'interprétons, ne soient pas le mouvement, les ondulations d'une substance, de l'éther, par exemple. Il n'y a pas même possibilité de l'expliquer autrement. Prenons donc pour constant que l'essence cherchée par Bacon est une vraie cause qui est substance ou se rattache à une substance. Et n'est-ce pas là la véritable idée qu'il faut se faire des causes naturelles? La physique, suivant M. Gay-Lussac, n'est autre chose que l'étude des agents de la nature. Et ce que cet illustre physicien dit de la physique, nous devons le dire de chacune des sciences qui s'occupent de la nature physique ou de la nature morale.

Ce sont donc les agents naturels que veut trouver Bacon sous le nom de causes formelles; et, dans cette voie, il se rencontre avec les Leibnitz, les Maine de Biran, les Gay-Lussac, et nos physiciens les plus profonds. Il va plus loin que Leibnitz dans la théorie des principes actifs, puisque le philosophe allemand, après avoir reconnu avec tant de bonheur l'activité des éléments, il leur refusa l'attribut qui les caractérise, la faculté d'agir isolément et les uns sur les autres. Bacon a peut-être une foi plus entière que tous les autres philosophes dans les lois des principes actifs, puisque, après avoir découvert et bien constaté le mode d'activité d'un principe, il proclame absolu ce mode d'activité, et universelle la loi constatée. S'il avait connu la loi d'attraction pour les corps sur la terre, il en aurait conclu hardiment l'universalité: c'est ce que n'ont osé faire Newton et plusieurs des savants qui lui ont succédé. Un astronome piémontais, M. de Marcoz, repoussait dernièrement les plus beaux résultats de la mécanique céleste de Laplace, et prétendait ainsi réduire l'astronomie à n'être que l'expression des faits observés. Dernièrement encore, un astronome illustre de l'école anglaise, M. Airy,

étonné des anomalies de la marche d'Uranus, doutait que la loi de gravitation s'étendît jusqu'à cette planète. Mais un astronome de l'école française, M. Leverrier, a pris la loi de l'attraction universelle pour donnée fondamentale du problème, la cause des anomalies pour inconnue, et le résultat du calcul a été de désigner à l'observation le point précis du ciel où se trouvait une planète encore inconnue. Les lunettes astronomiques de différents pays ont été dirigées sur ce point, et la planète est immédiatement apparue, comme pour répondre à l'indication. Voilà la réponse de la mécanique céleste et de la méthode Baconienne, à cet empirisme faux qui veut que la science se réduise à exprimer des observations. Ici la méthode Baconienne s'est traduite en un fait éclatant, comme pour se mettre à la portée de ceux qui ne veulent pas la comprendre. (H. MARTIN, *Philosophie de la Nature*.)

La méthode de Bacon est éminemment inductive, *étilogique* ; elle est tournée tout entière vers la cause. Les histoires sur lesquelles elle se fonde sont inductives, c'est-à-dire préparées pour l'induction et se penchant vers elle : on n'y admet que des faits de nature à manifester les causes, et on les dispose en tableaux pour les rendre plus propres à l'induction. On pourrait même dire que l'auteur est si pressé d'arriver aux causes, qu'il ne fait que se tracer une route à travers la forêt des faits.

Toutefois, avec ce caractère si marqué de sa méthode, Bacon s'appuie sur les faits pour tirer ses inductions. Il s'est beaucoup occupé de rassembler, et de faire rassembler aux autres, des faits pour la composition des histoires ; partout, dans ses ouvrages, il est question d'histoires : *Histoire de la densité, de la rareté, Histoire de la pesanteur et de la légèreté, Histoire des vents, Histoire du son, Histoire de la vie et de la mort, Histoire naturelle*.

De là deux physionomies données à sa méthode par ceux qui ne l'ont connue qu'indirectement : aux uns, Bacon semble n'avoir songé qu'à trouver la cause et s'être précipité tout entier vers l'origine des faits ; aux autres, il semble ne s'être occupé que de faits, de rédaction d'histoires, et s'être borné au pur travail de l'observation.

De là aussi deux espèces de philosophes et de savants qui se sont dits *Baconiens*, les uns visant tout d'abord à la découverte des origines, les autres exclusivement voués à l'observation des faits, sans en chercher d'explication. Ici sont beaucoup de médecins, et souvent beaucoup de demi-savants; là se trouvent Locke, Condillac, Laromiguière, qui se firent gloire de chercher d'abord l'origine des faits et de tout réduire à un petit nombre de principes, pour tout simplifier. Mais certainement ni les uns ni les autres ne suivent en cela les indications de Bacon; ni les uns ni les autres ne le connaissent. Ils finissent tous par le déclarer eux-mêmes, et leurs ouvrages le disent assez clairement.

Newton lui-même, qui touchait de plus près à Bacon pour le temps et pour le lieu, ne le connaissait pas. Sans doute, dans ce qu'il a écrit sur la méthode, on trouve la marche indiquée par Bacon. Une fois même il l'a décrit bien et avec précision; mais il ne se tient pas à cette description, il y mêle ailleurs des éléments étrangers qui la défigurent; il la compare à l'analyse et à la synthèse des mathématiciens; il lui en donne le nom, et, par là, il s'en fait et en donne aux autres une idée très-fausse. Comment penser alors qu'il suive un modèle, lorsqu'il hésite et change si souvent? De plus, il veut tout devoir à l'observation, il prétend même qu'il y reste renfermé, alors qu'il atteint les causes inobservables. Bacon, au contraire, proclame qu'il induit, qu'il interprète; or, interpréter, c'est aller de l'observable à l'inobservable, et le résultat de l'interprétation n'est pas obtenu par l'observation.

Voici un passage extrait de la préface de son livre des *Principes de la philosophie naturelle*, dans lequel la méthode de Bacon est bien décrite avec son mouvement ascendant et son mouvement descendant.

« Tout le travail de l'étude de la nature paraît consister en deux choses que voici : les phénomènes des mouvements étant donnés, découvrir les forces de la nature; en second lieu, les forces de la nature étant découvertes, expliquer les autres phénomènes à l'aide de ces forces. C'est à produire ce résultat que tendent les propositions que nous avons exposées dans le premier et dans le second livre de

cet ouvrage. Dans le livre troisième, nous avons voulu montrer par un exemple, comment le système du monde peut être expliqué d'après cette méthode (1).... »

En voici un second tiré de son *Optique*, liv. III, question 31, pag. 326, 1740 :

« Dans les sciences naturelles, la recherche des choses difficiles par la méthode d'*analyse*, doit toujours précéder, comme dans les mathématiques, la méthode de composition, la synthèse. Cette analyse consiste à faire des expériences et des observations, à en tirer des conclusions par l'induction.... Par cette voie d'analyse, nous pouvons aller des *composés aux composants*, des mouvements aux forces qui les produisent, et, en général, des effets à leurs causes, et des causes particulières à des causes plus générales, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivions aux plus générales. C'est la méthode d'*analyse*.

« La *synthèse* consiste à partir des causes découvertes et établies comme principes, pour expliquer par elles les phénomènes qui en naissent, et à prouver ces explications (2).... »

Mais la prétendue analyse des sciences naturelles ne peut être identifiée avec l'analyse des mathématiques. Dans les mathématiques, on opère sur des idées abstraites : on est dans le monde idéal. Or, dans le monde idéal, il n'y a ni causes ni effets ; on n'y peut donc aller des effets aux causes, comme le

(1) *Omnis philosophiæ difficultas in eo versari videtur, ut a phænomenis motuum investigemus vires naturæ, deinde ab his viribus demonstremus phænomena reliqua. Et huc spectant propositiones generales quas libro primo et secundo pertractavimus. In libro autem tertio, exemplum hujus rei proposuimus per explicationem systematis mundani....*

(2) *Quemadmodum in mathematica, ita etiam in physica, investigatio rerum difficultium ea methodo quæ vocatur analytica semper antecedere debet eam quæ appellatur synthetica.*

Methodus analytica est, experimenta capere, phænomena observare, indeque conclusiones generales inductione inferre.....

..... Hac analysi licebit, ex rebus compositis ratiocinationes colligere simplices; ex motibus vires moventes; et in universum ex effectis causas; ex causisque particularibus, generales; donec ad generalissimas tandem sit devenitum; atque hæc quidem est methodus analytica.

Synthetica est, causas investigatas et comprobatas, assumere pro principis, eorumque ope explicare phænomena ex iisdem orta, istasque explicationes comprobare....

fait l'induction Baconienne dans les sciences naturelles. On a défendu cette identité, en disant que l'analyse mathématique va du connu à l'inconnu, et qu'elle devait comprendre l'induction Baconienne, qui, sans doute, ne commence pas par l'inconnu. Il est facile de répondre à cette objection. L'analyse du mathématicien ne va pas d'un connu quelconque à un inconnu quelconque; elle part du connu *donné* dans la question, lequel est une *abstraction*, et l'induction Baconienne part d'un fait, lequel est l'opposé de l'abstraction. De même, l'inconnu de la première est aussi une abstraction, tandis que l'inconnu de la seconde est une cause réelle.

La synthèse mathématique diffère tout autant de la déduction pratique de Bacon, qui n'est autre chose que l'application d'un principe trouvé à la production de faits nouveaux. Lorsque l'analyse du mathématicien a trouvé son inconnu, elle part de cet inconnu pour revenir sur ses pas et retrouver le connu; elle fait deux fois la même route en sens opposé, et les deux procédés se succèdent consécutivement. La déduction pratique de Bacon regarderait comme une frivolité de revenir à son point de départ; c'est qu'elle ne se propose pas d'enseigner des démonstrations, elle veut obtenir des productions.

L'analyse et la synthèse mathématiques mentionnées ici ne peuvent donc que tromper étrangement sur la nature de l'induction et de la déduction Baconiennes.

La différence est encore plus grande, s'il est possible, quand on parle de l'analyse et de la synthèse des chimistes, opérations qui consistent à décomposer et à recomposer les substances de la nature. A ce compte, trouver la cause de la chaleur (nature supposée simple), ce serait donc décomposer la chaleur! Dans l'induction Baconienne, si le fait à expliquer est complexe, il faut commencer par le décomposer, sans doute, mais cette décomposition est une opération préalable à l'induction; elle est accidentelle; elle ne lui est pas essentielle. Et quand la cause est trouvée et qu'on la retourne vers la production, est-ce donc une composition, un rassemblement d'éléments que l'on fait?

Concluons qu'il n'y a point d'analogie réelle entre les procédés de cette triple dualité. Quelle confusion ne met donc pas

dans les idées l'introduction des mots *synthèse* et *analyse* dans la langue de la méthode !

Si l'on avait connu et compris Bacon, on n'aurait parlé dans la méthode des sciences naturelles que d'*induction formelle*, peut-être d'une expression équivalente, *induction étiologique*, de *déduction pratique*, d'application de la cause à la production, de *marche ascendante spéculative*, et de *marche descendante pratique*, d'*échelle double de l'intelligence*. Que d'erreurs on eût évitées dans la théorie et dans la pratique !

Non, Bacon n'eut point de disciples pendant sa vie, et il n'en a pas encore eu jusqu'à présent. Quand certains amis de la vérité ont marché dans les mêmes voies que lui, c'est leur propre génie qui les y a poussés ; mais, n'ayant qu'eux seuls pour s'y conduire, ils n'y ont pas marché avec fermeté et constance. Ses contemporains ne l'ont pas connu ; ils n'ont pas vu la lumière qu'il leur apportait. Aucun étranger ne l'a réellement compris et ne s'est associé à son œuvre. Ses concitoyens eux-mêmes l'ont méconnu, loin de s'inspirer de son génie et d'en être fiers. Non, il n'a pas eu la gloire d'exercer une grande influence sur son siècle ; mais il n'en a pas moins celle d'avoir nettement découvert, et tracé d'une main assurée la route à suivre pour la régénération des sciences. Si, dans le siècle suivant, il a encore été méconnu, déshonoré même par la fausse gloire qu'on voulait lui donner, il sera enfin mieux apprécié et glorifié convenablement, car la vérité a son jour assigné dans l'histoire de l'humanité. Il faudra bien qu'on revienne à lui. Bacon est, comme nous l'avons dit en commençant, le génie des sciences modernes fondées sur l'observation. Ce sont ses principes qu'il faut développer dans ce genre de sciences.

Nous avons donné ailleurs (1) la méthode des sciences de raisonnement, conduite à sa perfection par les philosophes cartésiens. Reste la méthode, ou plutôt restent les méthodes de l'autre famille de sciences. Bacon les a-t-il données toutes

(1) *Nouvel exposé de la méthode de Descartes*, Paris, chez Hachette, et chez Durand, rue des Grès-Sorbonne, 7.

à lui seul? Non, sans doute. De même que Descartes a borné sa tâche aux premiers travaux des méthodes de raisonnements, Bacon n'a posé que les fondements des méthodes des autres sciences. Pour satisfaire aux besoins dans l'étude et la formation de ces sciences, nous croyons qu'il faut les ranger en quatre groupes.

Le premier groupe est formé des sciences qui ont pour objet un tout continu, comme le globe terrestre, objet de la géographie, comme l'aspect des cieux, objet de l'astronomie descriptive.

Le deuxième groupe comprend les sciences qui ont pour objet des tous disjoints, séparés, qu'il faut décomposer dans leurs éléments, des faits dont il faut constater les lois et trouver les causes; tels sont les objets de la physique et de la chimie.

Le troisième groupe contient les sciences qui classent les faits et les objets d'une même nature ou d'un même système naturel, en fondant les classifications sur les véritables propriétés des objets et sur les lois constatées des faits, comme la minéralogie, la botanique, la zoologie.

Le quatrième groupe est réservé aux sciences comparées et générales, comme l'*anatomie comparée* et la *physiologie générale*, sciences qui ne se forment que lorsqu'on a obtenu les tableaux scientifiques de chaque série de faits et de chaque système naturel.

Pour exposer ces diverses méthodes ou ces divers développements de la même méthode, nous devons nous inspirer des idées des grands géographes, des grands naturalistes, des physiciens et des chimistes les plus célèbres, et surtout des Linnée, des Jussieu, des Laplace, des Cuvier, des Flourens; ou plutôt nous ne devons que résumer leurs travaux de méthode et de classification.

Ces divers exposés occuperaient trop de place auprès de ce premier essai : nous nous arrêterons donc ici.

M. de Gournay termine par la lecture suivante ses communications à l'Académie sur les travaux de la commission scientifique de Morée :

Course à Zonchio (vieux Navarin). — Aspect de la rade et du rivage. — Pêcheurs grecs. — Recherche de l'emplacement de la Pylos d'Homère. — Nos investigations infructueuses d'abord. — Nous retrouvons enfin les vestiges de la cité antique au moment où, découragés de nos vaines recherches, nous abandonnions la partie. — Départ pour Modon. — Nos essais de vie nomade. — Le marquis Maison nommé maréchal de France. — Grand dîner. — Retour à Pylos. — Notre opinion confirmée par de nouvelles découvertes. — Emplacement manifeste d'une ville antique sur le cap Coryphasium. — Retour à Modon. — Préparatifs de départ pour l'intérieur de la Morée.

Le lendemain dimanche 8 mars, le ciel de la Grèce nous souriant de nouveau et de son plus beau sourire, nous nous apprêtâmes à aller montrer nos joyeux visages (*tel temps, telle mine*, si l'on veut me passer ce proverbe de ma façon) au cap Coryphasium, nom qui ronfle si bien à l'oreille ! Hélas ! pourquoi le jour du Seigneur, qui eût été si bien rempli, du reste, par une excursion dans le domaine de la science et à travers le monde homérique, ce monde plein de dieux et d'autels, pourquoi ce jour solennel ne commença-t-il pas à notre bord par l'offrande de la victime propice, de l'agneau sans tache qui ôte les péchés du monde et explique l'énigme de tant de ruines ! Pourquoi ne vîmes-nous pas se dresser à bord de ces vaisseaux du roi très-chrétien, qui se balançaient orgueilleusement sur le sépulcre de la flotte ottomane, des autels guerriers composés de fusils, de boulets et de lances, force précaire qui eût rendu hommage au dieu qui renverse d'un souffle le cheval et le cavalier ? Pourquoi l'homme de la prière, pourquoi le prêtre manquait-il sur toutes ces nef, dont la tempête se joue parfois avec un si terrible dédain ? Cette absence de culte et ce mépris des lois du Dieu des armées me causèrent, tout homme du monde que j'étais, un secret effroi, et je me rappelai cette belle vision du soir qui s'était offerte à moi peu d'années auparavant, dans le golfe d'or de Smyrne, la ville des caravanes.

Notre gabarre, la *Truite*, venait de dépasser l'île de Lesbos, et elle voguait doucement à pleines voiles vers la patrie d'Ho-

mère, montrant au bout de l'immense nappe bleue du golfe, luttant de douceur avec l'azur du ciel, ses contours enchantés, lorsque arriva derrière elle un vaisseau paré aussi de toutes ses voiles; il arrivait superbe sur notre humble gabarre, et nous atteignit bientôt de manière à se trouver presque bord à bord avec nous; ses voiles, son sillage, bruissaient à nos oreilles entre les deux majestés du ciel et de la mer, qui semblaient se fondre et s'effacer dans la plus molle atmosphère...; l'Ionie palpait là dans toute son indicible suavité.

Tout à coup, sur un coup de sifflet, notre imposant compagnon de route, qu'une faible brise poussait à peine, mit en panne; le sifflet se fit encore entendre à son bord, et nous vîmes aussitôt ses agrès se couvrir de matelots qui se rangèrent en bel ordre dans la mâture. Au même moment, une symphonie religieuse partit des flancs du vaisseau, qui sembla prêter l'oreille; puis, la symphonie ayant cessé, nous vîmes ce peuple de matelots se découvrir et s'agenouiller sur les vergues au haut des airs, pour y adorer le *refréneur des vents et des flots*..... Un instant de silence solennel régna sur ce bord en prières, qu'entouraient les plus admirables harmonies de la nature; puis, à un dernier coup de sifflet, tous ces adorateurs immobiles se dressèrent, lancèrent, avec des vifs, leurs chapeaux en l'air, et se replongèrent précipitamment dans la coque du navire, qui, meilleur marcheur que nous, fuyait devant notre lourde gabarre, et se rapetissait à vue d'œil, s'abîmant dans le vaste et radieux espace du golfe.

Oh! quelle magnifique scène! Qu'elle fut belle, cette prière du soir à bord du vaisseau rasé autrichien *la Bellone*, et combien ce souvenir ne me fit-il pas baisser les yeux tristement devant cette escadre française, qui ne proclamait aucune croyance et professait l'indifférentisme sous l'éclat même du labarum qui venait d'ouvrir la tombe depuis si longtemps scellée de la Grèce..... Triste, oh! oui, bien triste je devins devant cette *violation du dimanche* à bord de nos vaisseaux, au moment d'aller visiter les Etats de ce sage et pieux Nestor qui fut chanté par le divin Homère. Mais cette tristesse passagère, qui avait saisi l'âme du poète, ne réveilla pas encore le cœur du chrétien, et mon imagination ne pleura qu'une lacune de poésie, là où un vrai philosophe eût aperçu avec effroi la cause du dépérissement des empires!

Mais que parlais-je de tristesse ? La barque qui va nous conduire au cap Coryphasium, ce cap qui forme un renflement si heureux au bout de la longue muraille de Sphactérie, ne se mire-t-elle pas dans les eaux de la rade, unies, lisses et éclatantes comme une table d'or poli ? Le soleil du printemps, le soleil de la Grèce, n'enveloppe-t-il pas de chaleur et d'amour la nature entière ? Comment l'âme pourrait-elle résister à l'enivrante séduction qui l'entoure, comment pourrait-elle gémir ou se plaindre parmi ces flots de lumière, parmi ces douces caresses du printemps ? Non, non, point de tristesse, ni sur le liquide linceul de la flotte du Sultan, ni au fond du cœur de ces jeunes artistes qui viennent de descendre dans cette placide barque qui fuit maintenant en diagonale, à l'aide des avirons harmonieux, sur le miroir éclatant de la baie. Je dis en diagonale, car le vieux Navarin, Zonchio, se présentait ainsi à nous, qui étions mouillés à l'angle de droite et près de la passe de la rade. Celle-ci, à moitié dépeuplée des navires qui la couvraient aux premiers jours de notre arrivée, présentait naturellement une surface plus étendue, et nous pûmes distinguer alors au milieu de son ellipse, un peu vers la droite, un petit flot que nous n'avions pas encore aperçu, et qui semblait là comme un autel dressé à Neptune. Nos matelots nous dirent son affreuse histoire, qui se rattache à celle si sanglante de Sphactérie. Ce fut sur ce roc à fleur d'eau que les Grecs, usant d'atroces représailles contre les Turcs, qui avaient condamné jadis plusieurs d'entre eux à mourir de faim en ce lieu, déposèrent une famille turque que la capitulation de Navarin leur avait livrée. Cette famille y périt de la même manière : Des barques, chargées de veiller sur cette proie dévolue à la famine, environnaient l'étroit écueil, et, à la moindre tentative d'évasion de la part des prisonniers, il était ordonné de faire feu sur eux. Un vieillard, dernière victime survivante, avait réussi à tromper la vigilance de ses gardiens ; il s'était jeté à la nage et se croyait sauvé, lorsqu'un plomb mortel vint l'atteindre. Nous avons à peine recueilli ce lamentable épisode, qu'un tableau de marine à la Salvator Rosa s'offrit à nos yeux au pied des rocs perpendiculaires et sanglants de Sphactérie, que nous commençons à serrer de près.

Là, deux vastes carcasses de navires, à demi submergées et

portant les lugubres traces de l'incendie, étaient exploitées par des industriels plongeurs. Nus pour la plupart, ces hommes, qu'on aurait pu prendre pour des naufragés, s'enfonçaient dans les flancs de ces cadavres de navires, et en retiraient, avec des cris sauvages, des poutres et des morceaux de fer. Ainsi l'on voit s'abattre dans les champs, sur quelque carcasse de cheval, une troupe de corbeaux affamés. « Ah ! ah ! » s'écria un de nos matelots, voilà des restants de la fête et des chiens qui rongent les os. Il fallait voir comme toutes ces dames frégates sautaient avec messieurs les vaisseaux, le jour de la grande danse ! Le bal ne fut pas long ; mais il fut brillant et bien illuminé ; le feu d'artifice, surtout, qui le termina jeta un fameux éclat ; il me brûle encore les yeux. Dam ! quand le bouquet eut éclaté, la salle de danse parut joliment déserte : de cinquante et un danseurs, vingt seulement avaient tenu bon ; le reste avait disparu ou à peu près, comme on le voit par ces carcasses : faut avouer que le grand Turc a payé cher les violons. »

Notre inculte mais non inéloquent Thucydide parlait encore, quand nous vîmes soudain l'île de Sphactérie se détacher du continent, et donner passage à nos regards sur la plaine sans borne de la mer. Un petit détroit, celui que j'ai signalé au moment de notre arrivée, communiquait du fini dans l'infini, ou, si l'on veut, reliait la rade à la pleine mer. Cette passe, où me s'engagerait pas sans péril, tant à cause de son étroitesse que de son peu de profondeur, un fort bateau pêcheur, est toute semée de récifs. Le promontoire Coryphasium y trempe ses racines. Nous touchions donc au terme de notre course. Néanmoins, sans le secours d'une énorme poutre à demi consumée, qui se projetait du sein des flots au-dessus des écueils et aboutissait au rivage, je ne sais pas comment nous aurions pu effectuer notre débarquement, la quille de notre canot touchant les roches et celui-ci ne pouvant atterrir. Ce fut donc à l'aide de cette jetée funèbre que nous prîmes possession des Etats de Nestor, du moins nous le présumions. Troie avait montré au fils de Nélée des ruines non moins terribles, et moi, pèlerin arrivé d'hier des bords du Simois et du Scamandre, moi qui étais descendu pensif et glorieux du haut du Pergama quelques années auparavant, je me plaisais à pen-

ser que je plaçais cette fois mon pied sur le sol de l'Odyssée, après avoir foulé celui de l'Iliade.

Un charmant tableau, qui eût été digne d'inspirer le pinceau d'un Léopold Robert, se présenta à nos yeux sur le rivage qui formait un isthme étroit entre la rade, et un vaste étang d'eau salée environné de verts buissons. Ce tableau, moins solennel que celui du chant troisième de l'Odyssée, qui nous représente, aux mêmes lieux, cinquante tables entourées chacune de cinquante Pyliens se disposant à en venir aux prises avec quatre cent cinquante pièces de résistance, autrement dit, avec quatre cent cinquante bœufs rôtis, menu de ce dîner homérique ; ce tableau, dis-je, qui participait du style et du genre, eût pu être désigné dans un livret de musée sous ce titre : *Un campement de pêcheurs grecs*. Effectivement, nous avions une scène de ce genre sous nos yeux, et je vais la décrire.

Une file de cabanes construites avec des branches d'arbusiers et de myrthes au vert foncé, regarde une file de barques qui sont rangées en cercle sur le sable doré du rivage, à quelques pieds des vagues endormies et presque éteintes. Aux portes de ces huttes, sont assis ou couchés en habit de fête, et avec des attitudes pittoresques qui sentent plus le guerrier que le marchand, des pêcheurs ou des pirates Je pencherais pour cette dernière conjecture, si les visages de ces hommes, empreints d'une certaine noblesse et souvent d'une beauté antique, ne me mettaient en droit de croire que j'ai peut-être sous mes yeux des compagnons de l'immortel Canaris ; tant il y a que ces pêcheurs héroïques, si dignes de figurer dans un bas-relief, et qui auraient pu s'exprimer, sans nous étonner, dans le noble langage de Nestor disant à Minerve : « *Sans doute ton compagnon (Télémaque) adore aussi les dieux ; tous les mortels ont besoin de leur appui.* » Tant il y a, dis-je, que ces hôtes de Pylos nous sourient avec la plus cordiale bienveillance, et semblent nous dire par leurs regards : « *Chers libérateurs, soyez les bienvenus.* » Les nôtres leur répondent : « *Gloire et amitié à la Grèce !* » et, complétant ce langage affectueux du regard par un geste amical, nous atteignons la pente du mont *Ægalée*, qui s'enchaîne au cap Coryphasium.

Cette pente, d'abord abrupte et sourcilleuse, est revêtue à

sa base d'épaisses touffes de fleurs roses, retrouvées par moi, avec bonheur, au printemps, sur les montagnes du Dauphiné, et dont l'incarnat délicat éclate à travers des buissons de myrthes et de lentisques au vert noirâtre. Nous cheminons entre cette base et l'étang salé que nous avons à notre droite, et nos pieds foulent les pierres disjointes d'une chaussée vénitienne qui serpente parmi des massifs des mêmes arbustes qui décorent la montagne; des anémones pourpres et violettes, symbole de puissance et de deuil, jettent de brillantes lueurs, soit sous l'ombre diaphane du mont, soit dans les ombres plus épaisses, produites par la densité des buissons, et, dans le lointain, un bel amphithéâtre de montagnes, au-devant duquel se dresse la pyramide solitaire du mont Pila, et dont les derniers plans se dégradent en nuances paonnées, captive nos regards, et nous révèle en quelque sorte l'origine des grâces et des perfectionnements de l'art grec.

Nous n'eûmes pas fait un millier de pas, que la scène, du côté du promontoire, changea totalement. Le mont *Ægalée*, adoucissant ses formes âpres et fières, se dépouilla de ses rochers, s'affaissa, et se fonda en une colline de sable fin et safrané, parsemée çà et là de quelques buissons de genévriers accroupis comme des mendiants sur ce sol maigre et stérile...

Nous jetâmes tous un cri de joie, car il nous était impossible de ne pas reconnaître, dans la transformation subite qui venait de s'opérer à nos yeux, des caractères identiques avec les tristes épithètes qu'emploie Homère pour désigner Pylos (1). Aussi fûmes-nous prompts, sinon à escalader, du moins à gravir la pente rapide et sablonneuse qui paraissait devoir supporter ou recouvrir les ossements de la cité homérique.

Cette ascension nous fit compatir au supplice de Sisyphe, et si nous n'étions pas condamnés, comme l'illustre brigand de ce nom, à rouler un rocher au sommet de cette éminence mobile, nous avions toutefois à lutter contre un sol plus désespérant que celui de la montagne infernale, sur laquelle la

(1) Cette contrée, sablonneuse comme elle est, ne pouvait pas produire beaucoup de pâturages; c'est ce qu'Homère témoigne en parlant de Nestor; il le qualifie toujours Roi de Pylos, qui est, dit-il, un pays fort sablonneux. (*Pausanias*, liv. IV, chap. XXXVI, pag. 407. Traduction de l'abbé Gedoy.)

sable nous représente l'incessant et vain labeur du fils d'Eole. Avancer pour reculer, telle était notre marche dans ce sable pédifuge qui croulait tout à coup sous nos pieds, et nous faisait perdre, en une seconde, plus de pas que nous n'en avions gagnés en deux minutes; ainsi chemine une politique sans principes, et un pouvoir qui n'est fondé que sur les caprices de la multitude : *labor improbus omnia vincit*. Nous atteignâmes, après bien des efforts, la croupe de sable du mont Égalée, qui se gonflait à notre gauche comme une vague de verdure et de fleurs au-dessus de la nappe clapoteuse de la grande mer. L'abîme, lui aussi, souriait au printemps, et l'on aurait pu, à toute force, se figurer que ses vagues de topaze et de saphir allaient enfanter la mère des ris et des grâces; à droite, notre œil plongeait dans un petit port en miniature, creusé dans les sables avec une perfection de contour merveilleuse, ou par l'action incessante des vagues, ou par les mains des antiques Pyliens; la côte fuyait derrière en brusques redans bleuâtres, qui emportaient le nom charmant de Messénie, vers d'autres côtes plus vaporeuses qui s'appelaient l'Elide.

Nous n'étions pas au bout de nos peines; il s'agissait d'escalader le dos du mont Égalée, sur lequel plane le vieux Navarin, dont la couronne de remparts apparaissait. La fermeté du terrain nous fit trouver la tâche facile; et, nous orientant au moyen de certaines notes prises à de bonnes sources, nous nous mîmes en devoir de chercher la grotte de Nestor, qui devait se creuser dans cette partie de la montagne. Nous ne tardâmes pas à découvrir sa bouche ténébreuse, en partie obstruée de huissons d'érables, de figuiers et de lentisques, qui mariaient au-devant d'elle, dans une confusion pittoresque, leurs rameaux lourds ou légers, opaques ou diaphanes, au-dessus de tapis d'anémones : charmante alliance de feuillages, les uns nés d'hier sous le souffle régénérateur du printemps, et à travers lesquels tamisait le soleil; les autres, vainqueurs de l'hiver et impénétrables aux rayons ardents de l'astre du jour.

Notre premier mouvement fut de nous précipiter en avant pour pénétrer dans le trésor du vieux Nélée; mais l'entrée de la grotte, creusée dans des masses de tuf, était défendue par des gardiens formidables, qui nous forcèrent à avancer prudemment; une nuée de bourdons noirs s'agitait en tout sens.

creusée au milieu en forme de patère, et qui nous parut avoir servi à l'usage des sacrifices; mais quant aux assises helléniques, point ne s'en montrait, et le petit appareil des murailles vénitiennes continuait seul à raconter sur le haut lieu la vanité des Empires. Pendant ce temps, un pâtre grec qui venait de s'établir avec son troupeau de chèvres sur le plateau désert de Zonchio, en face du double abîme des cieux et de la mer, chantait, au milieu du tintement des clochettes de son troupeau et des gémissements de la brise, un plaintif cantique, en se tenant appuyé nonchalamment sur sa longue houlette, vrai lituus, ayant la forme et la majesté d'un bâton augural.

Le soleil était sur son déclin; la mer montonnait; il fallait retourner à bord. Nous dîmes tristement adieu à Zonchio, où nous ne comptions pas revenir, et nous redescendîmes la pente rapide qui nous avait conduits dans son enceinte. Nous venions de dépasser la porte, et notre œil morne, et notre tête baissée, nous assimilaient quelque peu aux coursiers d'Hippolyte, quand deux d'entre nous (j'étais un de ces heureux mortels) eurent apercevoir, sous les prolongements de remparts qui faisaient suite à cette même porte, des pierres d'une grandeur inusitée; des buissons de ronces et des touffes d'acanthé permettaient à peine de les distinguer. Mais quel obstacle peut arrêter l'œil de l'antiquaire? Il devine à mi-objet, et l'aspect de ces pierres fut pour nous comme un trait de lumière. Nous ne fîmes qu'un bond au pied des murailles pour nous assurer de la nature de cette construction, Abattre les ronces et les compluqueses feuilles d'acanthé sous nos pieds, écarter, même au besoin avec nos mains, au risque de les ensanglanter, ces dangereuses végétations, fut l'affaire d'un moment, et nous ne tardâmes pas à mettre à découvert une longue file d'assises helléniques. Comment douter, alors, que Zonchio a usurpé l'emplacement, l'assiette même de Pylos? Il nous faut cependant encore d'autres preuves avant de nous prononcer, et dût la mer nous mal accueillir quand nous cinglerons vers la *Cybèle*, nous ferons encore effort des yeux pour recueillir, s'il se peut, d'autres documents qui confirment une conjecture si bien fondée. Epars sur le versant du cap Coryphasium, d'où la rade de Navarin apparaissait mouchetée de navires, nous regardons attentivement ce sol aride, au-dessus duquel s'élève

vent quelques roches grises, rehaussant de leur teinte sombre l'éclat de mille fleurs qui couvrent en cet endroit la montagne.

Ne vous y trompez pas; ne donnez pas le nom de roches à ces pierres jadis taillées et polies; regardez bien : ce sont des débris de soubassements antiques qui portent, si on les examine de près, des traces de travail humain; et nous nous montrions, pleins de joie, ces traces précieuses qui nous confirmaient dans notre opinion. Bien mieux, voici un témoignage irrécusable : Voyez-vous ces débris de poteries antiques incrustés de tous côtés dans le sol? Quelques-uns portent encore l'empreinte de moulures délicates ou d'élégants dessins étrusques. Qu'avons-nous besoin d'autres preuves? nous sommes à Pylos, nous foulons sa cendre.

Ainsi, quelques pierres de large dimension, enfouies sous les brousses à la base d'un mur vénitien en ruines; ainsi, quelques débris de murs défigurés par les siècles, et se confondant avec les roches du rivage; ainsi, quelques fragiles particules de vases incrustés dans le sol avec une ténacité raillieuse, et témoignant encore plus haut que le reste en faveur de notre brillante découverte archéologique, nous disaient au sommet du cap Coryphasium : *« C'est là que la ville de Nélée n'est plus! »*

Ce premier succès de la commission scientifique de Morée fit battre avec orgueil le cœur des membres de la commission d'architecture qui avaient l'honneur de le remporter. Pour moi, je ne puis dire quelle impression profonde je ressentis en participant à la gloire d'une si belle découverte dont le monde archéologique allait s'entretenir; et je défie l'inventeur d'un ingénieux système, le chercheur d'or qui a trouvé un filon monstre, le joueur d'échec ou le diplomate qui gagne la partie sur un damier ou dans un habile traité, d'éprouver une joie plus intime que celle que nous causait l'aspect de ces infimes débris. C'était à s'écrier, comme Archimède à travers les rues de Syracuse : *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!*

Plus tard, familiarisé avec ce genre de découvertes, je me sentis moins ému devant ces reliques de l'ancien monde; mais cette première recherche, et la réussite inespérée qui l'avait suivie, me firent connaître un de ces bonheurs d'intelligence qu'il est bien rare de ressentir, et qui vous paient de bien des fatigues et des peines. Aussi, quoique la fortune ait peu ré-

compensé mon zèle d'archéologue aux rives de Morée, et se soit jouée, à mon retour dans la patrie, de mes légitimes espérances, je ne me sens point en courroux contre elle, et je remercie, néanmoins, la déesse propice qui voulut bien me faire toucher, sur la cime auguste du cap Coryphasium, les cendres réunies de Pylos et de Venise.

Nous aurions bien volontiers poussé plus loin notre excursion, et visité, par exemple, cette partie du promontoire qui se baigne dans la haute mer, ainsi que le littoral de la Passe; mais comme il vient d'être décidé que nous retournerons le plus prochainement possible à Pylos, pour relever le plan et le dessin de la citadelle, nous reprenons le chemin du rivage; nous tournons par conséquent le dos à Zonchio, à la pleine mer, à l'étroite passe dont notre œil a sondé les lumineux bas-fonds à travers le remous des vagues, et passant près d'un puits creusé dans la roche à la naissance de l'isthme qui sépare la rade du lac, puits qui pourrait bien être antique, nous nous retrouvons en face de notre tragique débarcadère, vis-à-vis, dis-je, de cette poutre brûlée qui forme pont-levis au-dessus des flots, et qui a facilité, le matin, notre débarquement sur l'illustre plage. Le canot de la *Cybèle* n'apparaît point encore dans les lointains de la rade d'où il va venir nous prendre; mais ce retard ne nous cause aucun ennui, car voici qu'un nouveau tableau, aussi rempli de charmes que celui qui s'est offert à nous à notre arrivée, palpite sous nos regards. C'est un pendant exquis à mettre à côté du *Campement des pêcheurs*, et le funèbre et glorieux souvenir de Léopold Robert revient encore une fois m'attrister à cette vue. Ah! si le grand peintre eût été là, quel parti il eût tiré de ces jeux quasi homériques, auxquels se livraient alors nos amis les pêcheurs! Nous avons laissé ces derniers plongés dans une apathie toute orientale, et nous les retrouvions vifs, animés, joyeux, et occupés avec une ardeur fiévreuse à des exercices qui exigeaient adresse, souplesse et vigueur. Ceux-ci, légers comme des daims et bondissant comme des lions, courent et s'élancent par-dessus le dos courbé d'un de leurs camarades, placé à une effrayante distance de la ligne d'où l'élan doit partir; ceux-là, saisissant un boulet entre leurs pieds nus et nerveux, s'évertuent à lancer de la sorte, le plus loin possible, le

projectile de guerre ; d'autres, enfin, c'est le plus petit nombre, plus délicats dans leurs plaisirs, mais sauvages amants des Muses, râclent avec le revers de leurs ongles les cordes d'une antique mandoline, qui rappelle la lourde carapace dont la fille de la Nuit et du Sommeil fut affublée, en punition de sa facilité envers Vulcain. C'est avec le secours de la *testudodes* anciens, qu'ils s'accompagnent de longs chants pleureurs, où l'on entend résonner les noms de *Canaris*, de *Nicetas* et de *Miaoulis*, qu'ils appellent, le premier, *le mangeur de flottes* ; le second, *le mangeur de Turcs* ; le troisième, *le Nestor de l'armée navale grecque*, expressions approchantes de celles qui sont employées dans cette moderne Iliade dite la régénération de la Grèce, et qui se chante sur terre et sur mer, dans le port d'Hydra et sur les cimes de l'Arcadie ; et quant au surnom de *mangeur de Turos*, *Turcophage*, donné à Nicetas, il est textuel, et c'est celui que mérita ce héros au passage du *Trochos*, où l'on rapporte qu'il tua, tant de sa main droite que de sa main gauche, trois cents Turcs. En effet, l'on prétend que, sentant son bras droit fatigué de carnage, il fit passer son cimeterre dans sa main gauche, en s'écriant : *Courage, mon bras gauche !*

L'abîme appelle l'abîme, est-il dit, et moi je dirai la poésie appelle la poésie, et je me mets de la partie des chanteurs à ma manière. Les vagues aussi se sont réveillées depuis notre débarquement du matin ; elles font bruit et écume sur ces bords, où, allanguies naguère, elles ne formaient que de légers plis, et je vais promener mes rêveries sur le rivage en la compagnie de Nestor, de Télémaque et de Nicolas de Saint-Omer : courte excursion dans le pays des songes qui fut bientôt terminée ; brillantes images qui s'enfuirent éperdues devant les débris redoutables que les vagues lançaient sur la plage en gémissant ; le sable du rivage en était jonché, et chaque nouvelle volute des flots apportait son tribut à l'ossuaire, éclatant comme une mosaïque funèbre sur un lit de noirs charbons, entremêlés de débris de bois à demi consumés. Le contour de la baie se dessinait de cette manière, et le grand croissant de navires, que la flotte ottomane décrivait au fond de la rade au jour du désastre, était encore là sous les yeux, mais réduit en poussière, et ne formant plus qu'un tapis mortuaire sur lequel se jouait Amphitrite !

Je me trouvais en présence d'une trop célèbre page d'histoire, pour ne pas désirer en rapporter un souvenir palpable. Je ne pouvais dessiner, et encore moins peindre ces arabesques d'incendie et de mort ; j'eus donc recours au procédé vulgaire qu'emploient certains voyageurs pour aider leur mnémonique et raviver plus tard leurs émotions fugitives..... Je m'adressai au matériel du drame, et je choisis avec soin, parmi ces portioncules de navires et ces fragments d'hommes, trois échantillons bien saisissants, à savoir : une poulie mi-brune mi-noire, un humérus, et une mâchoire encore toute meublée de ses dents, à l'exception d'une seule ; ce dernier débris indiquait une jeune vie tranchée dans sa fleur. La mer avait pris soin d'apprêter les deux pièces d'anatomie ; elles étaient blanches, polies et luisantes à plaisir, et je me félicitai de ma trouvaille, trésor que m'auraient envié bien des Anglais. En ce moment, la barque de la *Cybèle* arrivait, rasant l'eau de sa voile, du fond de la rade. Je la reconnus, et je courus avertir mes collègues, qui s'amusaient à contempler la gymnastique des pêcheurs.

Ceux-ci ne furent pas médiocrement épouvantés à l'aspect de mon trophée, et ils regardaient alternativement mes reliques et ma personne avec une méfiance qui ne m'eût pas rassuré, si j'avais été seul. Je leur fis comprendre, dans un mauvais italien (les Grecs du littoral connaissent presque toute cette langue), que je ne comptais ni invoquer ces reliques, ni m'en servir, à minuit, devant une poule noire sacrifiée à As-tartée (un philosophe de mon pays, homme d'intelligence et de grand savoir, prétend qu'il évoque de la sorte, quand il lui plait, le démon de la volupté) ; et j'allais encore ajouter quelques mots pour rassurer complètement, sur mes intentions, nos braves athlètes de Bylos, lorsqu'un vieillard, qui était demeuré assis, pensif et solitaire, devant la porte de sa hutte de verdure, jette les yeux sur nous, se lève brusquement, et court à moi ; il m'aborde, et, sans préambule, hantant avec sa main ridée et brûlée par le soleil, les blancs ossements que je montre à ses compagnons, il s'écrie avec l'accent de la rage et du désespoir : « *Turchi, Turchi, hanno ammazzato la mia sposa e il mio figlio.* » (Les Turcs, les Turcs, ont assassiné ma femme et mon fils !)

La douleur de cet obscur Priam me fit bondir le cœur. Je saisis vivement la main du vieillard, et lui répondis en italien, en mettant le doigt sur les ossements : « *Ecco il castigo del delitto!* » (Voici le châtimement du crime.) Le vieux Grec me sourit amèrement, et reprit avec un accènt de sombre satisfaction : « *Sì, davvero, ecco il castigo!* » (Oui, vous avez raison, voilà le châtimement.) Comme le malheureux père disait ces mots, les canotiers de la *Cybèle*, qui venaient d'atteindre le rivage, nous crièrent d'embarquer. Deux d'entre eux durent nous prendre tour à tour sur leurs épaules pour nous porter dans la barque, autrement nous aurions été obligés, pour l'atteindre, d'opposer nos tibias au choc violent des vagues; et, dès que nous fûmes tous casés dans la frêle coquille, contre laquelle battaient d'affreux débris, la voile se dressa et se gonfla.

Nous n'avions pas atteint le milieu de la rade, champ tourmenté par l'aquilon et opprimé de moment en moment par des coups de rafale, qu'excédé de fatigue morale et physique, car la journée avait été chaude de toute manière, je m'endormis profondément; ma main n'avait point pour cela laissé échapper mes dépouilles opimes; et quand la barque, au bout de sa course, s'arrêta contre la paroi de cuivre de la frégate, paroi luisante comme une flamme à travers les dentelures des vagues, je me réveillai majestueusement appuyé sur mon humérus....., non sur le mien encore revêtu de sa chair, mais sur l'autre, qu'avait dégarni la dent des requins, et que m'avaient procuré les canons des trois puissances.

Nous fûmes accueillis à bord par une nouvelle qui nous combla de joie; nos maisons de Modon étaient enfin réparées, et nous pouvions nous y installer immédiatement. Il fut donc convenu que les trois sections chargeraient chacune un de leurs membres de pourvoir, dans le plus bref délai possible, au transport des effets de la commission. Je fus le mandataire de ma section, et m'occupai tout de suite de trouver quelque moyen expéditif pour terminer notre captivité. Un heureux hasard nous servit : un brick marchand, le *Santa-Maria*, qui était notre compagnon de rade, devait mettre à la voile le lendemain matin pour le port de Modon, et il fut décidé que nous prendrions passage à son bord. Effectivement, nous étant entendus avec le patron de ce navire, au sujet du prix

de transport, nous donnâmes activement nos soins aux préparatifs du départ, car le capitaine du *Santa-Maria* était pressé, et il avait exigé la prompte remise à bord de nos effets, qui ne laissaient pas que de monter à un effectif considérable. Aussi, craignant que nous ne le fissions attendre, notre farouche capitaine fit déployer les voiles, et se mit en marche avant que nous eussions eu le temps de déposer à bord du brick, dans un second voyage, la queue de notre corps de bagages; nous fûmes donc contraints de prendre au vol le *Santa-Maria*, qui voulut bien faire un petit temps d'arrêt : on hissa précipitamment nos derniers paquets sur le pont, et les voiles du brick, rendues au vent, nous emportèrent.

Il était fier, le patron du brick marchand le *Santa-Maria* : il ne voulait pas rester en arrière de la haute considération dont sont revêtus les officiers de marine, et il n'avait pas été fâché de montrer que, tout capitaine au long cours qu'il était, il tranchait aussi du souverain à son bord, et ne badinait pas lorsqu'il avait exprimé un *volo* ou un *veto*. A cela près, le patron du *Santa-Maria*, qui parlait le français de Toulon ou de Marseille, était le meilleur homme du monde, et, sauf un ton bourru, une chique énorme en permanence, qui lui déformait la joue, et les conséquences nauséabondes de cet exercice maxillaire, il avait un certain air tout à fait imposant et martial; enfin, notre automédon de mer, commerçant par nécessité, mais marin jusqu'au fond de l'âme, et par cela même dégagé, jusqu'à un certain point, des intérêts matériels, souriait à ses voiles, qu'il contemplait avec un œil d'aigle, et faisait la moue à ses ballots, qui déshonoraient le tillac; en un mot, le patron de notre brick marchand était un Spartacus de comptoir qui secouait ses chaînes de girofle et de cannelle, et qui eût volontiers jeté par-dessus bord tout son chargement de coton, si le coton, cependant, n'avait été en hausse. Achille, relégué dans le Gynécée, ne souffrait pas davantage que ce loup de mer, porte-balles de l'Océan et guerrier par toutes ses fibres.

Nous eûmes bientôt amadoué, par nos manières cordiales, notre intraitable capitaine, et nous n'étions pas encore sortis du port, que nous étions les meilleurs amis du monde. Cette petite traversée de Navarin à Modon fut d'une suavité infinie, et je fus ému d'une bien douce surprise, quand, au moment

de sortir de la passe, notre brick longea le bord svelte et élégant de la belle frégate *la Marie-Thérèse*, ce bord ami sur lequel j'avais arpenté pour la première fois la plaine liquide en vue des rives fortunées de la Catalogne. J'ignorais que ce navire fût un des hôtes de la rade; j'appris son nom au moment où nous frôlions sa hanche superbe, et mes yeux devenus humides, et mon cœur battant plus fort, saluèrent cette nef hospitalière où j'essayai mes premiers pas sur l'Océan ! Je songeai que j'avais eu l'honneur d'être en ce noble navire, le premier de cette construction qui eût paru, et que je l'avais vu arriver tout brillant de jeunesse dans cette mer d'Espagne qui avait reçu, la première de toutes, mes aspirations de poésie et mes hommages. Je songeai aussi à l'hôte excellent qui m'y avait accueilli comme un père, hôte que mon heureuse étoile venait de me faire retrouver en ces lieux, et je me rappelai avec dilatation de cœur la promesse qu'il avait exigée de moi, si le typhus mettait sur moi sa griffe. Salut, salut de cœur à *la Marie-Thérèse* ! que sa carène ne rencontre jamais la pointe perfide d'un écueil, que ses mâts soient respectés par l'ouragan, et que les frères d'Hélène, ces astres lumineux, *fratres Hellenæ, lucida sidera*, lui servent de guides au milieu des redoutables ténèbres de la nuit ; que la victoire s'attache à son pavillon glorieux, et qu'elle ne l'achète jamais au prix d'avaries meurtrières !

La journée était magnifique ; cieux et mer étaient mariés dans un fluide d'or qui éteignait mollement leur azur ; un vent tiède gonflait les voiles du *Santa-Maria*, dont le pont silencieux et tranquille nous conviait à la méditation. Ce n'était plus, comme sur la frégate, ces bruits stridents de sifflet, ces pas précipités d'une multitude de matelots courant aux cordages, cet imbroglio de manœuvres, ces ordres brefs et durs, qui troublaient jadis nos yeux et nos oreilles ; tout respirait la paix sur notre nouveau bord, et nous nous disions que nous avions maintenant devant les yeux l'image d'une vie humble et modeste, dégagée des embarras et des soucis de la fortune, après avoir contemplé, durant de longs jours, sur le pont de notre orgueilleuse frégate, les pesants inconvénients des hautes positions sociales. Il n'y avait pas jusqu'à ces deux couples de pigeons privés, frayant de bonne amitié avec

un pacifique rominagrobis, sur le plancher de notre tillac, qui ne nous conviassent à une douce sécurité..... Tout notre être surabondait de délices, et nous aurions pu dire, si ce n'eût été profaner des paroles sacrées, que *nos sens dormaient, mais que nos cœurs veillaient* au milieu d'un océan de paix et de lumière, sublime définition qui remonte au divin séjour; ainsi nous voguions vers les rivages de Modon, et nous nous abandonnions avec ravissement aux charmes de la navigation la plus sereine.

Notre traversée ne dura pas plus de deux heures, et, au bout de ce temps, nous atteignîmes, toujours rasant la côte, les remparts de cette ville, pittoresquement assise sur les derniers degrés du mont Saint-Elie. Masquée par sa ceinture guerrière, la triste cité dérobait à nos regards son deuil et ses ruines, et, derrière elle, les cimes neigeuses du Taygète, perçant dans un lointain enflammé, la couronnaient d'un diadème de poésie. C'était la première fois que nous apercevions ces cimes augustes; elles s'étaient tenues cachées jusqu'alors sous des bandes de nuages opaques, et elles semblaient ne surgir à nos yeux, à notre entrée dans le port de Modon, que pour nous exhorter à supporter la vie vraiment lacédémonienne que nous étions appelés à mener sur la terre inculte et dévastée de Pélops.

Dieu me garde des redites, ce narcotique des récits; je ne ferai point un second portrait du port de Modon, dont j'ai déjà donné une ébauche du haut des remparts; je me contenterai seulement d'ajouter un coup de pinceau à ma description: C'est que, lorsque nous eûmes dépassé la tour mauresque, cette tour qui semble le séjour des fantômes les plus lugubres, nous longeâmes les débris d'un vieux môle, qui nous parurent, à la première vue, offrir un caractère antique; un tronçon de colonne en marbre blanc, servant d'amarre aux barques des pêcheurs, y culminait, et, derrière ces restes vénérables, un quai sans grandeur, mais bien exposé aux rayons du soleil, offrait la plus mélancolique promenade à ceux de nos soldats qui commençaient à ressentir les frissons de la fièvre.....

C'est près de ce quai que le *Santa-Maria* plie ses voiles et jette l'ancre; et c'est aussi sur ce quai que les effets de la commission sont bientôt débarqués: quelques soldats valides

qui se trouvent là, nous proposent obligeamment de les transporter à leur destination ; nous acceptons et, quelques instants après, chacun de nous prend possession, au nom de sa section, de la maison, lisez mesure, qui a été préparée pour elle. J'ai dit le confort de l'habitation du commandant de place, l'on se figure bien que les nôtres ne dépassaient pas cette magnificence, si elles l'atteignaient toutefois. N'importe, nous étions délivrés de la vie de bord et des mille entraves tyranniques dont elle nous liait, et, comme Tancrède à son arrivée en scène, nous étions tentés de nous agenouiller sur le sol, et de nous écrier avec le libretto : *Cara terra, ti bacio !*

Il était temps que notre échauffante vie d'amphibies cessât. Deux d'entre nous étaient déjà atteints d'un grave malaise. M. Trézel, surtout, nous donnait de vives inquiétudes ; et cet excellent compagnon, qui devait reproduire plus tard, avec un crayon si ferme et si facile, les merveilleuses sculptures que nous allions arracher des sables d'Olympie, était attaqué d'une ophthalmie des plus intenses qui faisait craindre pour sa vue.

Frère du colonel de ce nom, qui occupait le poste honorable de sous-chef d'état-major général à l'armée de Grèce, notre collègue avait heureusement trouvé sur la terre étrangère les soins tendres et intelligents que réclamait sa position alarmante. Le colonel soignait son frère avec la tendresse d'une mère, et c'était chose douloureuse et attendrissante à la fois, que de voir ce brave militaire, qui était borgne, remplir l'office de garde-malade auprès de son malheureux frère quasi aveugle. Que je puisse, en passant, offrir un tribut de gratitude à ce nom qui me rappelle ce qu'il y a de plus rare au monde, un homme reconnaissant ! Proscrit de 1848, si le général Trézel, ex-ministre, lit jamais ces lignes, qu'il les regarde comme un hommage d'un naufragé politique qu'il obligea après 1830, pour satisfaire à une dette de cœur par lui contractée vis-à-vis d'un parent de ce naufragé.

Nous fûmes à peine installés dans Modon, que nous reprîmes le cours de nos explorations. Nous nous attachâmes d'abord à constater que cette ville recouvrait bien, en effet, l'ancienne *Mothone*, ce que nous ne tardâmes pas à reconnaître en inspectant les remparts, qui reposaient encore, dans quelques

endroits, sur des soubassements helléniques. L'inspection des débris du môle amena la même conviction ; son massif de maçonnerie retenait aussi quelques pierres antiques. Ce point important étant éclairci, nous visitâmes sur différents rayons les environs de la place, pour tâcher de découvrir, soit les restes du temple de *Minerve Anémotthis*, soit ceux du temple de Diane, dont parle Pausanias. Nos efforts furent vains, et l'œil exercé de M. Blouet ne put saisir aucune forme, aucun mouvement de terrain qui pût faire soupçonner où s'élevaient jadis ces deux monuments célèbres, l'un à cause du vœu de Diomède, l'autre à cause du puits bitumineux (1) qu'il renfermait. Pour en revenir au vœu de Diomède, le héros avait consacré dans le premier de ces deux temples une statue à Minerve, afin que cette déesse conjurât les ouragans affreux qui désolaient la côte. Nous ne trouvâmes pas, je l'ai dit, le moindre vestige du temple que les Mothonéens lui avaient élevé ; mais en revanche, nous reconnûmes, d'après une expression vulgaire applicable au vœu de Diomède, qu'on pouvait dire de ce vœu : *Autant en emporte le vent* ; car je ne sache pas de lieu sur la terre où le courroux d'Eole se déchaîne d'une manière plus terrifiante qu'à Modon ; et la première nuit que nous passâmes dans cette place, fut troublée par la plus furieuse tempête que mes oreilles eussent encore entendue..... Je crus un instant que les vagues déchaînées avaient franchi les remparts, et qu'elles s'abattaient sur notre chétive bicoque, tremblante à chaque secousse des flots.

Quelques travaux secondaires nous occupèrent pendant notre séjour à Modon, et ce ne fut pas la faute des Naturels et de nos obligeants compatriotes, si ces travaux ne prirent pas une plus grande importance ; car, une fois la commission scientifique installée au quartier général, ce fut à qui nous signalerait des temples antiques : il en pleuvait ! Tantôt c'était sur la cime d'un mont, et tantôt c'était dans le creux d'une vallée, que nous allions chercher ce qu'on nous désignait comme une ruine antique ; et cette ruine, souvent pittoresque, j'en conviens, ne se trouvait être qu'une vieille chapelle byzantine, avec son porche plein cintre et son double campanile dé-

(1) Paus., lib. IV, c. 35, pp. 300 et 301.

garni de cloches. Quelques-unes de ces chapelles offraient souvent de précieux restes de peintures grecques sur fond or très-bien conservées. Les figures de ces fresques, qui touchaient quelquefois au grotesque et quelquefois au sublime, nous montraient la voie naïve par laquelle le divin Raphaël est monté à l'apogée de l'art.

Les différentes courses que ces trompeurs renseignements nous faisaient faire autour de Modon, avaient cela de bon qu'elles nous familiarisaient peu à peu avec la vie nomade que nous serions bientôt obligés de mener. Nous passions des journées entières dehors, par conséquent *sub Jove*; et comme il y avait fort peu de restaurateurs dans les déserts où nous entraînait la science, nous étions forcés d'emporter avec nous, à dos d'âne ou de mulet, les provisions nécessaires à notre subsistance. Nos dispositions culinaires étaient bientôt faites, je vous jure, et la *bouche* des savants était *fournie* d'aliments de très-pauvre aloi. Nous contractâmes alors, pour ne la plus rompre pendant cinq mois de suite, une funeste alliance avec le gigot bouilli ou rôti dans tous les degrés de dureté ou de tendreté désespérante. Nous n'avions pas toujours le loisir de choisir le cher animal qui devait, sur l'heure, fournir aux besoins de notre table, et presque toujours son bèlement dénotait, ou une vieillesse redoutable, ou une jeunesse plus déplorable encore; un saucisson, du riz cuit dans un bouillon limpide, où le beau Narcisse eût pu se mirer, et pour dessert, un chapelet de figues élastiques faisant face à un fromage tête de moine qui nous prêchait la tempérance, tel était, presque invariablement, le menu de nos festins, rarement égayés par un plat de légumes, et plus rarement encore par une assiette de fruits frais. Aussi, qu'on me pardonne cette révélation honteuse, dont j'assume au besoin toute la responsabilité, d'autant mieux que je n'ai jamais passé pour un gastronome, un bon dîner faisait événement, doux événement, parmi nous. Cette satisfaction nous fut bientôt procurée par un événement véritable : Le canon retentit un matin, à l'aube du jour, dix-huit fois de suite, proclamant au loin, dans les solitudes de la Grèce, la nomination d'un nouveau maréchal de France. M. le marquis Maison venait d'être élevé à cette suprême dignité militaire, et plusieurs autres promotions à des

grades supérieurs, satellites tournant autour de cette planète, étaient aussi annoncées dans l'armée. La triste Modon prit tout à coup un air de fête, et son enceinte retentit de symphonies militaires, qui stationnèrent successivement sous les fenêtres des différents officiers supérieurs qui venaient de monter en grade. Notre bon général Durieux était du nombre, et une troisième étoile venait de pointer au-dessus de son épaulette de simple général. Nous nous en réjouîmes tous. Pour nous, tristes fidèles du bronet, nous étions élevés, comme l'aurait pu dire Brillat-Savarin, *à une haute dignité gastronomique* ; le nouveau Maréchal nous invitait à venir fêter son bâton et à nous asseoir à sa table.

Il était impossible d'en voir une mieux servie, et les convives étaient nombreux : nous étions trente à table. Tout délicat et exquis qu'était ce repas, j'y mangeai peu. Les entraînantes et suaves mélodies qu'une excellente musique militaire faisait entendre autour de nous dans la salle du festin, me portèrent au cœur, et quoi que je fisse pour me retenir, je sentis que l'attendrissement me gagnait, et que les pleurs étaient près de me tomber des yeux, en présence de tant de faces martiales ; le sensualisme supérieur l'emportait sur l'inférieur. Une autre distraction faisait tort à mon estomac : c'était celle que me causait la présence d'un domestique de Byron qui nous servait à table ; tout le monde se montrait ce fidèle serviteur du grand poète, et moi je cherchais avidement sur le visage du valet un reflet du génie du maître, très-vaine recherche en vérité. Enfin, une espèce de torture m'empêchait de bien jouir des délices de ce splendide festin : c'était celle que m'infligeait le coassement immense d'un peuple de grenouilles qui chantaient autour du barem leur doux martyre, et couvraient par moments les amoureux andanté des cornets à piston et des clarinettes. L'indignation me transportait, et j'appelais de tous mes vœux des bataillons de rats imaginaires, pour punir ces insolentes bêtes et terminer cette cacophonie. Voilà comme je fus tout naturellement remis en présence de la gloire d'Homère, et je satisfis un peu ma colère en prononçant lentement et d'un ton guttural le mot retentissant de *batrachomyomachie* ; c'était un juron honnête.

Le bon Homère ! il allait nous jouer un bien méchant tour

à ce cap Coryphasium, où son ombre auguste nous rappelait : car, pour Nestor, nous ne lui en voulions d'aucune manière. Il n'y avait pas à balancer, il fallait remonter à Pylos, et tâcher de relever, parmi les inextricables ruines de Zonchio, le plan présumé de la ville antique, dont quelques précieuses parcelles nous avaient affirmé la présence. Nous dûmes donc adieu pour quelques jours à nos foyers délabrés de Modon ; et, munis d'un léger bagage, nous reprîmes la route de Navarin. Nous débarquâmes dans une mauvaise auberge mi-châlet, mi-cabaret, construite le long du chemin tortueux de la citadelle, et reposant sur les rocs gris de cendre qui percent le sol ferrugineux de ce rivage. La salle du rez-de-chaussée, partagée en deux par une mince cloison, abritait, d'une part, des herbivores et des ruminants ; d'une autre, des buveurs d'eau-de-vie et des piliers de salle de police. Une échelle, partant de la moins repoussante de ces deux cases, de la première, s'entend, conduisait à une chambre haute où nous dressâmes nos lits de campagne, couchés de Spartiates dont nous faisons depuis peu le dur apprentissage. L'on se figure les concerts qui berçaient notre sommeil, tant du côté des bêtes à cornes, que du côté des prétendants....., car, si j'ai bonne mémoire, il y avait là une Pénélope qui n'était nullement tourmentée par la jalousie de son Ulysse, très-disposé à laisser le champ libre aux soupirants, qui faisaient grand tapage. C'est de cet ignoble repaire, que, pendant trois jours, dès que l'index rose de l'aurore passait à travers le volet disjoint de notre fenêtre, nous sortions avec un maintien superbe pour traverser la rade en canot, et nous faire déposer sur le rivage homérique, où tant de misères attendaient M. Blouet et moi, qui relevions à deux le plan de la citadelle. Je tenais humblement la chaîne d'arpenteur, et l'habile architecte, muni de son crayon et de son niveau d'eau, m'indiquait où je devais planter les jalons, et retraçait avec une fidélité minutieuse les moindres contours de la vieille citadelle.

Ces hautes fonctions de manœuvre que j'avais accepté de remplir, n'avaient pas été, à vrai dire, fort ambitionnées par mes collègues, qui les jugèrent au-dessous de leur dignité... et de leur talent. Moi, qui n'avais point à soigner ma réputation sous ce dernier rapport, et qui avais à cœur de montrer

l'homme utile, à défaut de l'homme habile, je m'offris de grand cœur pour coopérer au beau travail que le chef de ma section s'était adjugé en vertu du *nominor leo*. Je me mis, pour parler en style de saint-simonien, à chaîner avec amour !

Je ne saurais dire les peines infinies, les véritables dangers que je courus à Zonchio pour gagner mes éperons d'archéologue. Il y eut tel angle de muraille, telle position de tour, qu'il me fallut donner au péril de ma vie, et que M. Blonet, du reste, me défendait de prendre avec la plus charitable insistance. Une fois entre autres, il s'agissait de poser un jalon sur le soubassement d'une tour ronde, pendant au bord de la paroi à pic que forme le promontoire au-dessus de la baie ; ce soubassement, terminé en petit monticule recouvert d'une herbe fine et glissante, était inabordable, à moins qu'on ne s'y glissât à plat ventre comme un serpent..... C'est ce que je fis, et, dans un état d'inclinaison dont le souvenir me fait encore frémir, je plantai mon frêle étendard d'arpenteur au bord d'un vide de 300 pieds, devant lequel je fermai, je l'avoue, respectueusement les yeux.

L'on se doute aussi du danger qu'il y avait pour nous à parcourir l'enceinte de Zonchio, dont j'ai dépeint l'affreux désordre, et où nous rencontrions à chaque pas, parmi des réseaux de lianes, des tas de pierres chancelants, des citernes à demi comblées, ou des crévasses profondes. Le troisième jour de notre campagne archéologique dans cette ruine, mes robustes souliers étaient taillés et découpés à la façon des chaussures du moyen âge. Vraiment j'aurais dû conserver ces marques de ma vaillance ; j'aurais demandé pour cette vénérable chaussure une place dans le temple du Patriotisme, à côté de ces fameux souliers (1) qui firent tant de bruit en 1830, mais qui ne s'étaient pas usés dans une voie aussi irréprochable. Politique, arrière ! Continuons.

Cette nouvelle excursion à l'ancien Navarin nous confirma de plus en plus dans la certitude qu'une ville antique avait reposé sur le sommet et sur les pentes du mont Ægalée. Nous reconnûmes que dans plusieurs endroits les murs véni-

(1) Souvenir d'un article du journal *la Mode*, intitulé *Souliers de M. Dupin*.

tiens étaient engrenés dans plusieurs lambeaux d'assises helléniques. A droite, près de l'entrée principale, une tour carrée était établie sur une pareille base ; il en était de même des tours rondes et de toute la partie des murs qui enceignent la citadelle du côté du nord. Le merveilleux petit port que la nature paraît avoir creusé dans les sables au-dessous de la grotte de Nestor, et que nous examinâmes cette fois avec la plus scrupuleuse attention (les Grecs l'appellent *ventre de bœuf*, probablement à cause de son analogie avec la panse de cet animal), nous parut aussi avoir été créé par la main de l'homme ; une masse de rochers qui le flanque, et dont les aspérités sont adoucies, nous sembla également porter les marques de l'industrie humaine, et avoir été taillée pour faciliter une descente. Enfin, étant parvenus près des rochers à pic qui terminent le cap Coryphasium, nous y trouvâmes les restes d'un mur antique, qui formait de ce côté l'enceinte et l'extrémité de la ville.

Or donc, si l'on rapproche tous ces différents documents de ceux qui sont fournis par les auteurs, on sera porté à croire, en toute assurance, que si nous n'avions pas retrouvé la ville même de Nestor, qui nous eût offert, je pense, des vestiges cyclopéens, nous avions découvert au moins les restes de la cité que les Lacédémoniens bâtirent sur son emplacement, et dont ceux-ci furent chassés par les Athéniens dans ce fameux siège de Pyle, raconté par Thucydide avec tant de verve et d'éclat. Qu'on juge, du reste, par ce court passage, et du style chaleureux de l'historien, et de l'énergie des assiégeants. J'emprunte ces lignes à la traduction de *Louis Jausaud d'Uzès*, traduction estimée, dont le vieux langage s'harmonise si bien avec la simplicité antique : « Comme ils (les Athéniens) eurent » mis la main à la besogne, ils se trouvèrent sans ferrement à » couper pierres, mais ils portaient de pierres choisies, et les » joignaient ensemble le mieux qu'ils pouvoient, portant sur » le dos de la bouë, s'ils en avoient besoin, et se courbant à » faute de vaisseaux, afin qu'elle se tint mieux, et ployant les » mains par derrière de peur qu'elle ne tombât. En somme, » ils s'efforçoient par tous moyens de prévenir les Lacédæ- » moniens, devant qu'ils vinssent au secours, fortifiant tous » les endroits qu'il était besoin. » (Liv. III, pag. 215.)

Quelle vivacité d'allure ; que d'entraînement dans l'admirable harangue de Démosthènes disant à ses soldats : « Soldats » qui vous êtes mis en ce danger comme moi, qu'il n'y ait » aucun de vous en cette nécessité qui veuille sembler bien » entendu (il ne voulait pas de libres penseurs, le général), » pensant plutôt à toutes les difficultés qui nous environnent, » que sans y regarder de près, ayant bonne espérance à attaquer hardiment les ennemis, pour en échapper mesme sain » et sauf. » (*Ibid.*, p. 217.)

Le discours des ambassadeurs lacédémoniens devant l'Aréopage est un chef-d'œuvre d'habileté diplomatique; pas un mot qui ne porte; Lacédémone n'use pas de laconisme, cette fois; elle sent qu'il faut intimider par de nombreux arguments un vainqueur qui vient de lui porter un coup mortel, et qui est disposé à l'achever..... La voilà donc qui, pour la première fois peut-être, se met en frais d'éloquence, et se met à plaider avec toute la faconde d'un avocat de profession. Elle termine par ce trait incisif son long et artificieux plaidoyer : « Car si » nous et vous sommes de bon accord, sachez que les autres » Grecs, qui sont plus faibles, nous en honoreront beaucoup. » (*Ibid.*, p. 224.)

Enfin, le combat dans l'île de Sphactérie, combat qui a lieu au milieu de nuages de cendres dont l'incendie récent d'une forêt a couvert le sol, est décrit avec une vérité saisissante. L'on est aux prises avec l'ennemi. Mais dans quelle digression m'a entraîné mon admiration pour Thucydide ? le cap Coryphasium n'est point occupé par les Athéniens vainqueurs; le vaillant et malheureux *Epitadas* n'est pas retranché avec sa troupe d'élite sur la roche nue et dépouillée de Sphactérie, où il lutte en vain; Pylos n'est plus, et je me trouve de nouveau en présence de son désert et de ses ruines !

Je terminai les petits services matériels que j'avais eu l'honneur de rendre à la science en ce lieu fameux, par un dessin pittoresque qui me valut quelques compliments de mes collègues. Ce dessin était une reproduction exacte des lieux. On m'encouragea à suivre mon humble sentier artistique, et j'eus le bonheur de ne pas en sortir les mains vides.

Un lugubre incident termina nos émotions à Pylos; nous allions faire à tout jamais nos adieux à ces tristes ruines,

quand nous découvrîmes au milieu de la citadelle, dans une large crevasse qui avait échappé à nos regards, et qui, pratiquée en forme d'entonnoir, correspondait à la voûte de la grotte de Nestor, un squelette encore revêtu de quelques lambeaux de chair et de vêtements..... Au même moment, ayant levé les yeux du côté de la mer, nous vîmes s'enfoncer lentement dans l'abîme dont elle venait de franchir la courbe, la haute voilure du *Conquérant*, qui s'éteignait comme un léger nuage sous la barre solennelle de l'Océan..... Notre formidable compagnon de rade fuyait à tire-d'aile vers notre chère France. Enfin, pendant ce temps, un des nôtres, qui avait été chargé d'explorer les rocs de Sphactérie, venait nous rapporter, en termes brefs et laconiques, l'inanité de sa mission : d'énormes poutres à demi brûlées, lancées par l'explosion des navires, voilà toutes les curiosités qu'il avait rencontrées sur le théâtre de la lutte d'Athènes contre Sparte..... Ajoutez l'heure du soir à toutes ces circonstances, le bruit du vent gémissant dans les herbes, les ronflements des vagues sur la plage, et vous ne vous étonnerez pas que, courbaturé, du reste, et quelque peu atteint du frisson de la fièvre, j'eusse grandement perdu de mon enthousiasme et de mon amour pour la Grèce. La hideuse dépouille qui venait de s'offrir subitement à nos regards, revenait surtout assombrir mon esprit. Quel avait été le sujet du drame que la solitude de Pylos venait de nous révéler ? l'infortuné qui avait péri sur ce haut lieu, devait-il la mort à son imprudence ou bien au fer d'un assassin ? Dieu seul pouvait répondre à cette question. Hélas ! nous dûmes laisser cette malheureuse victime sans sépulture ; l'heure nous pressait, et la touchante supplication de l'ombre d'Archilas,

*Quamquam festinas, non est mora longa ; licebit
Injuncto ter pulvere curras*

sembla nous poursuivre jusqu'au rivage !

Maintenant, Messieurs, que je vous ai fait assister, en quelque sorte pas à pas, à la découverte des restes de Pylos, et qu'après avoir presque chanté en poète, tout en conservant la vérité historique, notre campagne archéologique au cap Coryphasium, je vais quitter, pour ne la plus remuer, la cendre de la cité d'Homère et de Thucydide, une espèce de re-

mords me saisit. Je songe que j'occupe dans le sein de l'Académie delphinale le poste sérieux d'archéologue, et que ces fonctions exigent que je m'appesantisse davantage sur la réalité de l'emplacement célèbre que nous venons de parcourir ensemble. Qui vous assure, me dira-t-on peut-être, que vous ayez retrouvé à Zonchio l'assiette de la ville de Nélée? Sur quoi vous fondez-vous pour proclamer une pareille victoire? Ne pourrait-il y avoir sur le vaste littoral que vous venez d'explorer, une autre veine de terrain, également sablonneuse, qui eût échappé à vos investigations? Vient enfin ce reproche : Comment avez-vous retardé si longtemps votre course au vieux Navarin, puisque des notes prises *à de bonnes sources*, ainsi que vous nous l'avez dit, vous désignaient ce point du rivage comme recélant le trésor archéologique dont vous aviez mission de constater l'existence? Je réponds d'abord à cette dernière objection, dont la valeur tourmente ma conscience fort modérément, et je dis : Oni, plusieurs auteurs, et, à leur tête le prince des archéologues, Pausanias, désignent le cap Coryphasium comme ayant servi d'assiette à la ville de Nestor, et comme possédant la fameuse grotte où ce roi-pasteur renfermait ses troupeaux de bœufs. Mais nous avons aussi d'autres indications qui nous étaient fournies par un homme d'un mérite éminent, M. Pouqueville, et nous ne devions pas les négliger. Nous savions que des voyageurs modernes, tenus à distance des lieux et des choses par les espions des Clephtes (en cela nous étions plus heureux), n'avaient vu que du coin de l'œil et au pas de course la Morée, et avaient commis (nous regrettons de faire ce reproche à l'illustre Châteaubriand (1) des erreurs géographiques passablement grossières. Il devenait donc important de vérifier les assertions de M. Pouqueville, qui s'est montré, à vrai dire, voyageur également très-superficiel. D'ailleurs, s'il m'est permis d'essayer un mot d'apologie; je n'étais pas fâché, Messieurs, de vous faire un peu attendre notre brillante découverte, et, je l'avoue, j'ai mis quelque coquetterie, voyez l'impénitence finale! à la faire ressortir.

(1) M. de Châteaubriand a pris Misitra pour Sparte, qui en est distante de plus de cinq kilomètres.

Remontons à présent aux premières objections que je trouvais les moins embarrassantes, et auxquelles je me suis réservé, à cause de cela même, de répondre en dernier lieu; les voici : Qui vous assure que Zonchio n'est autre que Pylos ? Vous vous fondez sur la nature sablonneuse du sol ; mais avez-vous suffisamment recherché ailleurs ? Cette même nature, ne l'auriez-vous pas rencontrée un peu plus loin ?

Toutes ces objections, Messieurs, s'évanouissent devant les pages de l'*Odyssée*. Ce n'est pas dans l'intérieur des terres, mais sur le rivage de la mer, que le prince des poètes assigne l'emplacement de Pylos ; écoutez : « Le vaisseau touche aux rives où s'élève la superbe Pylos, la ville de Nélée ; les Pyliens, rassemblés au bord de la mer, offraient des taureaux noirs au dieu qui, de son trident, fait trembler la terre. (*Odyssée*, chant III^e, p. 50.)

D'ailleurs, Messieurs, tout le monde sait que les villes antiques étaient posées, la plupart, sur des mamelons fort élevés, d'où elles prenaient le nom d'Acropoles, et le cap Coryphasium, seul, forme, à bien dire, une éminence digne de cette appellation sur le rivage de Navarin ; point de sables autour de la baie, si ce n'est à Zonchio, autre preuve ; point de grottes dans toutes ces montagnes rocheuses qui environnent la baie du côté du nouveau Navarin. Or donc, point d'équivoque possible au sujet de celle qui s'ouvre dans le flanc du mont Égalée, et qui demeure là comme une pierre éternelle de témoignage en faveur de l'opinion que nous présentons.

Enfin, que Zonchio recouvre l'emplacement de la forteresse athénienne et le théâtre d'un des plus beaux faits d'armes de l'antiquité, celui du combat de Pyle, il est impossible de ne pas le reconnaître, et nous venons, d'ailleurs, de toucher les assises helléniques qui portaient cette citadelle. Voulez-vous une autre preuve ? parcourez, Thucydide à la main, ces lieux augustes ; mesurez ces deux passes de la rade, la grande et la petite, et vous reconnaîtrez, non sans émotion, que les fureurs de l'Océan, que la sape séculaire des flots, n'ont point entamé ce proscénium de granit, et n'ont point agrandi ces deux ouvertures où les vaisseaux antiques ne trouveraient ni plus ni moins d'accès.

J'ai dû insister, Messieurs, sur toutes ces considérations,

afin de ne pas paraître narrateur trop léger, et de vous prouver au moins que je prenais au sérieux mon rôle d'archéologue, que je remplis, je l'avoue, d'une manière bien insuffisante. Je termine là cette dissertation, qui m'a semblé nécessaire, et je reprends, sans plus tarder, le fil de ma narration.

Notre retour à Modon fut presque un triomphe; on ne parlait au quartier général que de nos prouesses de Pylos. Quelques officiers y étaient venus nous visiter pendant le cours de nos pénibles travaux, et leurs rapports flatteurs avaient éveillé l'attention générale. L'on me demanda à voir mes héroïques souliers, et je fus complimenté sur ma belle conduite de chatneur par M. le maréchal.

Notre premier soin à notre retour au quartier général fut d'instruire le ministre de l'intérieur et de l'Institut du beau résultat de nos investigations à Zonchio. Ce devoir rempli, nous nous occupâmes de nos préparatifs de départ pour l'intérieur du Péloponèse, car le mois d'avril où nous étions entrés, mois si beau en Grèce, nous invitait à commencer notre vie nomade. Quand donc nous eûmes réglé nos affaires avec l'intendance militaire, qui avait ordre de nous fournir les fonds et les instruments destinés aux fouilles, quand on nous eut désigné les deux soldats du génie qui devaient nous prêter main-forte, et que, munis de nos deux tentes, nous eûmes arrêté nos guides et nos montures, nous allâmes jeter un dernier coup d'œil aux alentours de ce quartier général, où nous n'étions pas sûrs de revenir tous, et où nous avions été accueillis en frères.

La pauvre Grèce renaissait de ses cendres autour de cette petite France passagère. Des chalets en bois s'élevaient dans le faubourg; les marchands arrivaient; le marché s'approvisionnait de jour en jour, et quelques champs, naguère incultes et portant les traces de la dévastation qu'y avait semée l'armée d'Ibrahim, s'étaient transformés en guérets. Toutefois, ces améliorations s'opéraient sur une si petite échelle, que c'était pitié d'être obligé de se réjouir de si minces progrès. Je me désolais de voir cette renaissance s'accomplir si lentement.

La veille de notre départ, comme je faisais le tour de la baie, dont les milliers de galets, repoussés par les vagues, faisaient entendre, en redescendant avec le flot, un cliquetis si-

nistre qu'on aurait pu poétiquement comparer au bruit des chaînes que traîne l'esclave, je me sentis plus que jamais atteint de découragement, à la vue d'une si profonde misère..... J'avais baissé tristement mes regards vers la terre, quand des imprécations lointaines me firent lever la tête ; je vis alors dans les champs de la Messénie, trois majestueux laboureurs occupés à déchirer le sein de cette terre naguère inculte : la tête entourée d'un turban , le yatagan et les pistolets à leur ceinture formée d'un tissu aux couleurs vives , ils marchaient de conserve comme une trinité tutélaire, et stimulaient fièrement, debout sur le soc de leur charrue , tels que les cochers aux jeux olympiques, un attelage de deux bœufs, sous les pas desquels les sillons semblaient naître. A cette vue, un poids de cent livres sembla tomber de dessus mon cœur , et , prenant la chose sur un ton véritablement épique, je m'écriai *intérieurement*, car ce n'est que dans les poèmes qu'il est permis d'exclamer en plein air : « Puissé-je, ô Grèce infortunée, » voir tes plaies saignantes cicatrisées à mon retour ; que ces » guérêts se chargent d'abondantes moissons ; que ces collines » se parent de nouveau de l'arbre de Minerve et de celui des » Hespérides ; que Dieu bénisse les premiers efforts , pauvre » Lazare, à peine sorti du tombeau , et que tes enfants , cessant de compromettre ta faible convalescence par leurs dissensions impies, se réunissent pour assurer ta gloire et ton bonheur. »

Notre dernière soirée à Modon se passa dans le salon de M. le maréchal, dont nous avons été prendre congé. M. Maison voulut bien me remettre de lui-même une lettre de recommandation pour le président de la Grèce ; je la joignis à une autre que je tenais du frère de mon père , qui était l'ami de ce grand homme. Nous verrons en temps et lieu l'usage que je fis de ces deux lettres, et comment Capo d'Istria les accueillit l'une et l'autre.

M. Bourdat communique trois notes mathématiques sur les points suivants: 1^o calcul de l'erreur que l'on commet en établissant la proportion que prescrit l'usage des tables trigonométriques; 2^o propriétés des résidus;

3° sommation des séries binominales: fonctions exponentielles qui en dépendent.

M. Bourdat fait suivre cette communication de quelques réflexions que lui ont suggérées la lecture de M. l'abbé Genevey sur le *Progrès* :

Il pense, comme M. Genevey, que le progrès est l'acheminement direct de l'homme vers ses destinées futures, mais il reconnaît de plus un progrès secondaire et subordonné qu'il appelle « le développement des facultés humaines de quelque nature qu'elles soient dans l'individu ou la collection des individus, et la perfection de tous les moyens qui peuvent concourir à ce développement. » Ce progrès secondaire est celui dont il s'agit presque toujours quand on parle généralement des progrès de l'humanité. Entre les moyens du progrès, M. Bourdat distingue le travail qu'il définit ainsi « l'emploi ou l'application de nos facultés de quelque genre qu'elles soient, dans un ordre de faits quelconque. » C'est donc restreindre le travail et par conséquent le progrès, que de ne le faire consister que dans l'effort de l'individu sur lui-même pour reconnaître et régulariser ses penchants.

Dans la séance du 6 février, M. Bourdat ajoute à ses premières observations quelques réflexions écrites qui les complètent. « M. Genevey ne paraît voir le progrès que dans l'acheminement direct de l'homme vers ses destinées immortelles, il n'en place les moyens que dans le travail de l'individu sur lui-même. M. Bourdat prétend, au contraire, que le progrès religieux, sur lequel sont d'accord tous les esprits bien pensants, est en dehors de la question tant débattue du progrès. On doit appeler proprement de ce nom le développement des facultés humaines, quel qu'en soit le principe ou le motif, et généralement toute amélioration des conditions sociales et individuelles. »

Séance du 19 mars 1852.

M. l'abbé Genevey, pour répondre aux objections de M. Bourdat, lit la note suivante sur le *Travail* et le *Progrès* :

Qu'est-ce que le travail ? Quelles conditions doit-il avoir pour concourir au progrès, c'est-à-dire à l'amélioration des hommes, de quelque manière qu'on le veuille entendre ? Le travail, dans sa signification la plus commune, n'est autre chose que l'effort fait par l'homme pour produire, soit au dedans de lui, soit hors de lui, un effet qu'il regarde comme avantageux. Lorsque l'homme ne sort pas de lui-même pour trouver l'objet de son travail, soit qu'il veuille enrichir son intelligence de connaissances nouvelles, soit qu'il veuille affermir ou perfectionner des sentiments louables ou combattre des tendances cupides et mauvaises, il n'agit, il ne travaille que pour trouver ou développer ce qu'il regarde comme désirable et par conséquent comme meilleur. Ce premier travail est une condition essentielle du progrès, du moins nous pensons qu'on ne peut le contester sérieusement.

Mais lorsque l'homme cherche hors de lui l'objet de son travail, peut-on dire la même chose de ce travail que d'un travail tout intérieur ? Nous le pensons, et nous disons qu'alors il cherche aussi ce qui, dans son idée, du moins, lui paraît le plus avantageux, autrement on ne verrait pas la raison de ses efforts ; or, pour l'ordinaire, l'homme ne fait rien sans motifs. Par là même donc qu'on se propose quelque chose de plus avantageux, peut-on dire que nécessairement ce travail conduise au progrès, quels que soient les sentiments intérieurs de celui qui l'exécute ? Quelques-uns nous répondent affirmativement, sans s'inquiéter d'autre chose que du résultat apparent du travail. Pourvu que l'on produise, disent-ils, il y a progrès, secondaire si l'on veut, mais pourtant véritable.

D'autres, et nous sommes de ce nombre, ne se montrent pas aussi faciles. Ils ne veulent pas que le progrès, dans sa vraie et grande signification métaphysique, puisse être séparé de la morale. Ils n'accorderont pas qu'un travail quelconque, séparé, dans l'agent qui le produit, de toute idée juste

et vertueuse, soit une condition du progrès. Se trompent-ils en pensant ainsi? Non; et, nous le disons hautement, l'homme serait bien à plaindre, si cette notion du progrès, si belle, si élevée quand on la considère en elle-même, pouvait descendre jusqu'à être quelque chose de matériel et même de vicieux, dans la fin qu'on se proposerait. On nous parle du progrès des sciences physiques, de certains arts plus mécaniques que libéraux, qui se perfectionnent sans que les agents se perfectionnent eux-mêmes, et l'on nous dit que là pourtant se trouve un progrès réel et l'on nous accuserait presque de le méconnaître.

Ici il y a une confusion dans les idées: nous ne méconnaissons pas cette amélioration matérielle, ni les avantages matériels aussi qui en découlent; mais nous disons, et c'est de notre part une conviction profonde, que ce n'est point là un progrès direct pour l'homme, à moins que l'homme, contrairement à la supposition que l'on nous fait, n'apporte dans son travail une idée morale. Qu'on nous permette une comparaison. L'industrie se sert aujourd'hui d'admirables machines qui font le travail de l'homme avec plus de force et plus de précision que lui. Attribuera-t-on à ces machines quelque mérite dans le travail qui en sort? Dira-t-on qu'elles sont en progrès, autrement que pour dire peut-être qu'on les fait mieux qu'autrefois? Non, et la conscience humaine répugnerait à cet abus du langage. Et ce qu'on ne dit pas d'un agent inerte, sans vice comme sans vertu, on voudrait le dire d'un agent libre, éclairé sans doute, mais vicieux? En examinant bien la valeur des termes, on ne pourrait guère le comprendre.

Cet homme vicieux, dira-t-on, peut cependant perfectionner son intelligence, il peut aussi, par l'application qu'il fera de ses connaissances, amener un bien-être qui, en se généralisant, sera un véritable progrès. Soit: nous croyons cependant pouvoir dire que cet homme aurait bien mieux contribué au progrès même matériel, s'il avait été un agent moral, au lieu d'être un agent vicieux; car nous pensons être dans le vrai, en soutenant qu'un homme consciencieux, honnête, use beaucoup mieux de ses forces pour l'utilité de tous, qu'un homme qui méprise ses qualités. Nous croyons, en un mot, que le

vice est un dissolvant fatal qui, mêlé avec ce qu'il y a de meilleur, en amène la corruption, et que, considéré sous ce rapport, il est un ennemi du progrès en tout et partout. Nous sommes bien éloigné donc de repousser le travail, puisque nous le regardons comme une condition nécessaire de tout progrès; seulement nous sommes convaincu qu'il doit avoir certaines qualités pour remplir pleinement son objet, qualités dont l'absence, en lui enlevant toute moralité, lui enlève aussi une portion de son efficacité et amoindrit le résultat qu'il doit atteindre. Dans la supposition que l'on nous fait, on paraît tenir peu de compte des vertus de l'agent, pour ne considérer que des avantages extérieurs. Nous le répétons, alors on ne donne pas au mot de progrès toute sa signification, on lui enlève la plus belle partie de ses effets, en un mot, c'est une vérité qu'on amoindrit, et toute vérité amoindrie est bientôt défigurée, bientôt détruite. Pour nous, le progrès consiste essentiellement dans le perfectionnement de l'homme; nous ne repoussons rien, nous n'étouffons rien. Toutes les applications qu'on peut faire de cette idée, même les plus éloignées, les moins importantes, ont à nos yeux leur prix. Mais nous ne pouvons admettre qu'on leur donne une valeur indépendante. Qu'on veuille établir entre le progrès matériel et le progrès moral une scission funeste, une scission qui a toujours été le commencement de la décadence des peuples, pour nous, le principe d'unité en tout, pour tout, est le principe de tout bien, et ce principe d'unité ne peut être qu'un principe moral.

Du reste, jetons un coup d'œil sur l'histoire, et nous verrons la confirmation de nos idées. Lorsque les Grecs se vendaient à Philippe de Macédoine, étaient-ils en progrès? Et pourtant ce n'étaient ni les grands orateurs, ni les philosophes, ni les artistes qui leur manquaient, c'était l'affaiblissement continuel du principe moral qui les préparait ainsi à la servitude. Les Romains, dans les derniers temps de la République, étaient-ils en progrès? A cette question, la réponse ne peut être douteuse, et pourtant ils étaient bien plus habiles que leurs ancêtres; mais ils avaient moins de vertus, quoique, pour le dire en passant, les Romains n'aient jamais été très-vertueux. De nos jours, les Chinois sont-ils en progrès? Et pourtant si l'habileté

dans le travail matériel pouvait seule faire progresser une nation, celle-là devrait être la première du monde. Mais la doctrine de Confucius n'y trouve plus que bien peu de partisans, et avec les convictions morales tout le reste s'est affaibli.

La raison de tout cela, c'est que l'homme a été fait *être* intellectuel et moral avant tout. Il ne peut marcher d'une manière ferme dans la voie de ses destinées qu'en restant ce qu'il est. Pour lui, marcher c'est le progrès. Dès lors le progrès doit porter la marque du caractère de l'homme ; il doit donc absolument être intellectuel et moral.

M. Emile Burnouf communique à l'Académie un fragment d'une traduction complète des *Confessions de Saint-Augustin*. Il a voulu appliquer à un Père de l'Eglise la méthode de traduction usitée aujourd'hui pour les écrivains profanes, et essayer, tout en restant fidèle au génie de la langue française, de rendre toutes les nuances de l'auteur sacré. Les morceaux qu'il a choisis sont les huit derniers chapitre du livre ix°.

M. Maignien fait la lecture suivante, ayant pour objet le caractère du *Fâcheux*.

Un homme d'esprit, dit Labruyère, sait disparaître l'instant qui précède celui où il serait de trop. Que n'y a-t-il plus de gens d'esprit, ou au moins d'un assez bon esprit pour ne pas toujours *paraître*, et s'imposer précisément dans le moment noté par Labruyère, et forcer à se donner au diable tant d'honnêtes chrétiens, exposés comme une pâture à l'avidité de tant d'égoïstes !

C'est l'égoïsme, en effet, aidé de la sottise, sa complice, qui fait tout le mal. Un égoïste qui avait peut-être tout ce qu'il

fallait pour être aimable, n'aime que lui, ne voit que lui-même ; les autres, *le prochain* ! il ne les connaît pas, il s'en inquiète encore moins, il les met à la torture sans s'en douter. — O Molière, tu as fait une admirable peinture des fâcheux, dans une comédie en trois actes ; mais ta comédie en eût-elle dix-huit, tu n'aurais pas épuisé, à beaucoup près, la matière : permets donc au plus humble de tes admirateurs de glaner péniblement quelques épis dans le champ que ton génie a moissonné en se jouant ! Dans toutes les situations, dans toutes les fortunes, des fâcheux, frelons incommodes, conspirent contre notre repos ; ils sont là, prêts à nous assassiner, non avec l'épée, ce serait une mort trop douce, mais à coups d'épingle, et il faudrait encore leur dire merci..., c'est trop fort !

Jetons un coup d'œil sur cette trop féconde espèce : il est moins rare qu'on ne le pense de trouver des sots qui ne manquent pas d'esprit ; il ne leur manque que du tact et de l'à-propos. Ceux-là sont les plus terribles : ils ne vous lâchent pas, il faut subir leur éloquence jusqu'au bout, être là, comme Dave, le cou tendu, j'allais dire la gorge. Le premier qui se présente est le sophiste bavard ; voici son signallement, prenez garde à lui : il se pose d'abord comme esprit original, il croirait être froid et pâle s'il était vrai ; son ambition, son triomphe, c'est de vaincre en argumentant, dût-il prouver que le soleil n'est pas rond, que l'orient c'est l'occident, que la propriété c'est le vol ; il argumentera, c'est une passion. Quand il est seul, il s'escrime contre lui-même, il se prouve à lui sophiste qu'il n'a pas le sens commun : on voit bien qu'il a quelquefois raison. Il ne lui faut pas une minute pour saisir votre pensée, la disséquer, la réfuter ; elle devient une balle, une muscade qui glisse entre ses doigts, passe à travers ses gobelets de fer-blanc.... Vous êtes vous-même une chose avec laquelle il jongle agréablement : vous tournoyez dans l'air avec des poignards et des fourchettes, et après un tel exercice, vous êtes fasciné, abasourdi au point de n'être plus bien sûr si vous veillez, ou même si vous existez..... Heureusement Descartes vous sauve avec son éternel axiome : je suis étourdi, asphyxié, donc je suis. Rien ne lui est étranger, et c'est là le dommage ; il n'a jamais un motif suffisant pour se taire : il a un magasin, il tient en réserve des syllo-

gismes et des dilemmes qui s'appliquent à toutes les questions. Habile à changer l'idée que présente un mot, à diviser, à subdiviser, il vous perd dans un labyrinthe....; il vous enlance dans sa toile d'araignée, vous pauvre insecte, innocente victime qui vous débatter entre les pattes d'un sorite : il vous force d'avouer, il vous fait dire *oui* ou *non* comme Socrate; c'est, d'ailleurs, le seul point de ressemblance qu'il ait avec le maître de Platon.

Parlez-lui de principes, il sourit; s'agit-il de scepticisme, il fronce le sourcil; puis, ayant pris son temps, il vous foudroie: 1° avec Larochefoucauld et Helvétius; 2° avec J.-J. Rousseau et Prôudhon. Il ne comprend rien à ce que tout le monde comprend fort bien; et ce que personne n'entend, il le possède à fond: rare génie! — Il aime les comparaisons: le *Cid*, dit-il, a été vivement critiqué à son apparition; ma pièce vient d'être sifflée. — Ici, une pause pour vous laisser le temps de tirer la conclusion....., puis il dit *nous* en parlant de lui et de Corneille, et termine en exprimant un profond dédain pour ce pauvre Racine. Evitez-le donc, fuyez-le, vous n'avez qu'à perdre à la guerre qu'il vous fera: il vous guette, il lui faut un adversaire, un ennemi, un *sujet* pour ses expériences logiques *in anima vili*. Il est une des nombreuses variétés de l'espèce, mais je ne puis les passer toutes en revue; je veux cependant faire un court tableau des tribulations auxquelles peuvent être exposés par leur rencontre, des gens studieux, amis de la solitude. Ce que je ne puis dire aux fâcheux en personne, je *le dis au papier*; peut-être le liront-ils, ils ne s'y reconnaîtront pas, les malheureux; mais enfin, si ce n'est qu'une demi-vengeance, c'est toujours une petite consolation.

Vous sortez de votre cabinet pour vous rafraîchir au grand air et reposer un peu votre tête par le spectacle de la nature: prenez garde, le voici qui s'avance, il va s'emparer de vous, il vous tient; il vous parle littérature, musique, poésie, vous demande ce que vous pensez du dernier drame, de la nouvelle débatante, et, avant votre réponse, la politique est en jeu; il passe en revue tous les cabinets de l'Europe, vous dit ce que fera la Russie avant qu'il soit cinquante ans; que, si vous lui dites d'un ton moitié dolent moitié grondeur: j'ai mal à la tête,

j'ai besoin de respirer, ce qui signifie pour les gens ordinaires, comme vous et moi : je pensais à autre chose, mes idées suivaient un autre cours..... sur une pente naturelle où il n'y avait pour moi ni travail ni fatigue.....; je commençais à débrouiller une analyse subtile ou curieuse ; faites-moi grâce..., il ne vous tient pas quitte d'Abdul-Medjid, du gouvernement provisoire et de la politique de la perfide Albion. Vous faites un pas, il avance avec vous comme pour vous dire son dernier mot, mais ce mot, c'est le *per me ei va nell' eterno ... discorso*; aussi ne vous quitte-t-il qu'après votre promenade, en vous promettant la suite pour une autre fois ; et vous rentrez chez vous malade, maugréant, avec cette suite en perspective.... Allez donc vous promener !

On le trouve partout : à l'église, il vient se placer auprès de vous, et, s'il a en réserve quelque mauvaise plaisanterie, c'est au moment le plus solennel qu'il vous en régale. Vous n'en riez pas, il en rit, lui, et tout haut, ignorant seul le scandale qu'il cause, et vos voisins disent : Voilà des rieurs bien impertinents.... — Merci.

Vous êtes grave et sérieux : il vous accoste et se promène un quart d'heure avec vous ; il parle et rit bruyamment, jette une phrase saugrenue à ses amis qui passent à vingt pas, sourit à droite et à gauche à des personnes que vous ne connaissez pas, puis vous parle à mi-voix, en ricanant, et l'on dit : Voilà deux libertins. C'est fort agréable.

Vous croyez avoir un moyen de lui échapper : vous allez vous placer modestement dans le coin le plus obscur du théâtre ; là vous serez tout au spectacle, et, pendant les entr'actes, à vous-même. Vite, retournez-vous, regardez ailleurs avec une distraction occupée et sérieuse, et tâchez d'esquiver, si c'est possible : l'œil du fâcheux a plongé sur vous ; il vous a découvert dans votre imprudent incognito ; sa stratégie vous a fermé toute retraite ; en un moment il est près de vous. Il entame aussitôt la conversation ; vous ne répondez que ce qu'exigent les plus strictes convenances... ; il continue, et il a en même temps, sans vous perdre de vue, un dialogue très-animé avec ses voisins ébahis. — L'ouverture commence, il élève la voix : Ce diable de Rossini empêche les gens de causer, dit-il ; je crois, en vérité, qu'il le fait exprès. — Et il

parle, il s'agite, pestant fort d'être vaincu par le tam-tam et les ophicléides. Enfin, un passage plus calme succède à la tempête d'harmonie, et il se hâte d'en profiter : Croyez-vous que la révolution romaine.... — De grâce, écoutons cette voix charmante....—C'est vrai, répond-il, et cette musique, donc ! et le voilà qui chantonne, qui fredonne, qui détonne, et vous n'entendez quelques notes justes et vibrantes qu'à travers les sons enrôlés de son larynx maudit. Enfin, il se tait ; votre cauchemar se dissipe, vous commencez à respirer ; dans le fond de votre âme vous pardonnez au fâcheux, tant vous êtes bon ; mais, au plus bel accord, il éternue, se mouche, crache sur le pan de votre habit, s'excuse tout en vous parlant de son rhume de cerveau, et vous présente sa tabatière ! Oh ! pourquoi l'humanité me défend-elle de souffler sur cette poussière, en la dirigeant vers ses yeux, et de me venger une bonne fois ! J'ai eu cette tentation, j'y ai résisté, et l'on me permettra de consigner ici cet acte de vertu. Alexandre, traitant Porus en roi, était moins magnanime, car enfin Porus ne lui avait pas fait de mal.

Le fâcheux est un être abstrait, un Protée qui revêt toutes les formes, prend tous les caractères, et rend ainsi la fuite impossible : ainsi, après le fâcheux *bavard*, il y a le fâcheux *muet*, qui prend racine à côté de vous, et vous force à faire tous les frais de la chose. Quant à lui, il regarde, il écoute, il observe.... les mouches ; il vous fait poser pour sa propre satisfaction ; il se complait à voir votre lutte douloureuse dans l'essai de vingt sujets ; et dans les motifs de retraite que vous faites seulement entrevoir..... vous avez un travail commencé..... vous craignez de perdre le fil de vos idées, votre palette va sécher par cette chaleur, vous avez dix lettres en retard..... Ah ! ah ! dit-il, vraiment ! et il s'enfonce dans votre fauteuil. Si l'homme est un animal raisonnable, il faut appeler celui-ci une sangsue raisonnable..... et encore.....

Il y a aussi le fâcheux *indiscret*, qui, en vous racontant toutes ses affaires, ne rougit pas, mais vous fait rougir pour lui, par compensation ; le fâcheux *discret*, qui vous entretient énigmatiquement pendant une heure de son secret, qu'il ne vous dira pas ; le fâcheux *chasseur*, qui tire sur vous tous les

coups de fusil dont il a fait peur au gibier ; le fâcheux *amateur*, qui vous étourdit de mots retenus à l'orchestre ou dans l'atelier, et qui sait tout de l'art, hors le point essentiel ; le fâcheux *savant*, qui vous place sur un terrain inconnu où il vous prend pour plastron, pour but, pour cible de sa stridente éloquence ; le fâcheux *pédant*, dont la pensée, toujours hérissée d'étymologies et de racines, toujours empêtrée dans une profonde ornière, vous y traîne derrière son chariot de triomphe ; le fâcheux *nouvelliste*, qui vous distrait violemment de vos idées pour une foule d'anecdotes un peu moins intéressantes que ce qui se passe aux antipodes ; le fâcheux *affairé*, qui sait toujours tout seul les secrets les plus sinistres ; enfin, le fâcheux *maladif*, qui vous fait visite pendant votre dîner, s'assied en protestant qu'il ne peut rester, reste néanmoins, et assaisonne vos mets du récit de ses maux et de la peinture circonstanciée des opérations qu'il a subies.

Que d'autres encore dont je ne parle pas ! je les vois apparaître comme au printemps les nuées d'hirondelles. Ah ! que j'aime mieux les hirondelles ! O peuple de fâcheux, monstre aux mille têtes, que ne suis-je Hercule !

Mais je n'ai plus rien à vous apprendre. Si un fâcheux vous a suivi dans votre bibliothèque, s'il vous a poursuivi jusqu'en ce sanctuaire, s'il s'est installé, en bâillant, devant ces rayons chargés de trésors, s'il a manié sans respect ces morts et ces vivants illustres, à six francs le volume, et même à trente sous ! Si, pour souvenir, il vous a laissé l'impression de ses doigts sur les marges et sur les gravures, jamais, j'aime à le croire, vous n'oublierez la profonde sensation qui vous a serré le cœur, lorsqu'il a pris, pour en lire quelques lignes et les parcourir d'un œil à la fois indifférent et curieux, les feuilletts épars sur votre table, lorsqu'il a fermé un volume ouvert, ôté, en se jouant, les petites bandes de papier qui vous indiquaient des citations, perdu une note, fait un pâté d'encre sur un pamphlet de *Courier* ! Dans votre indignation, qu'il a fallu déguiser sous un sourire qui n'est pas sans analogie avec celui d'Annibal vaincu...., vous l'avez comparé, tout bas, à un conquérant qui ne laisse après lui que la dévastation. Enfin, délivré du *vainqueur sans le savoir*, tout en réparant le désordre, en retrouvant une à une vos notes et vos

citations, en remplaçant les volumes, les cahiers, tous vos chers griffonnages, de ce cahos vous avez recréé votre petit monde, et, heureux comme Horace qui, dans la rue sacrée, s'était cru à son dernier jour, vous vous êtes écrié : Mon Dieu, délivrez-moi de tous ceux qui, sur la terre, empêchent que la paix soit aux hommes de bonne volonté.

Séance du 3 avril 1852.

M. Macé fait un rapport sur un ouvrage d'Aymar du Rivail ayant pour titre : *Aymari Rivallii Delphinatis de Allobrogibus libri novem, ex autographo codice bibliothecæ regis editæ, cura et sumptibus Alefredi de Terrebasse.*

Ce rapport a paru en tête de la traduction partielle d'Aymar du Rivail, publiée par M. Macé en 1852, chez M. Ch. Vellot, sous le titre de : *Description du Dauphiné, de la Savoie, du Comtat Venaissin, de la Bresse et d'une partie de la Provence, de la Suisse et du Piémont au XVI^e siècle, extraite du 1^{er} livre de l'histoire des Allobroges, par Aymar du Rivail, traduite pour la première fois en français, et accompagnée de notes historiques et géographiques.*

Séance du 30 avril 1852.

M. Maignien fait la lecture suivante sur l'art égyptien :

D'après ce que nous avons vu sur les principes essentiels de l'art, sur l'hostilité, l'union intime, la séparation des deux éléments : idée et forme, il sera, je crois, facile de comprendre la nature de l'art égyptien, de se rendre compte de son immobilité dans la variété de ses expressions, et, si je puis ainsi dire, de sa momification, au sein de l'éternel symbole dont il ne veut pas se dégager. Une idée qui semble dominer partout est celle de l'immortalité, de l'éternité. La masse, la

solidité, l'énormité de leurs monuments, temples, palais, pyramides ; et de leurs statues colossales, memnons, sphinx , et de leurs momies embaumées pour une durée indéfinie, en sont déjà l'expression, indépendamment des formes de détail, qui, comme nous le verrons, en expriment presque toujours et partout l'idée plus ou moins enveloppée ; mais l'incertitude de la science égyptienne, toujours flottante entre l'esprit et la matière, les a empêchés de bien comprendre l'un et l'autre, de leur assigner leur rang, de régler leur union. Donnant toujours trop à l'un ou à l'autre, et n'osant changer, corriger, essayer quelque forme nouvelle, ils n'ont pu arriver à une conclusion complète et claire ; ils n'ont pu saisir leur propre science et s'en rendre compte ; ils n'ont pu arriver à l'art véritable auquel ils tendaient, et c'est pour cela qu'ils sont restés dans l'énigme, que tout, chez eux, est énigmatique. Chaque pas dans la science et dans l'art (j'entends la science et l'art vrais, légitimes, non l'utopie et la fantaisie) constate la solution d'un problème cherché, d'une énigme qu'il fallait deviner ; on reste donc dans l'énigme et le problème quand on est immobile. Au moment de l'art naïf et irréfléchi, l'homme éprouve le besoin irrésistible de produire pour s'instruire, pour fixer ses idées, et s'emparer de sa science encore confuse. Il ne s'agit pas alors pour lui de chercher les hautes délicatesses de l'art, ni la fortune ou la gloire ; il ne veut qu'*objectiver* sa pensée, pour qu'elle existe, pour qu'il puisse l'étudier à son aise et la contempler, pour qu'il lui soit plus facile de se livrer à d'autres méditations, qu'il rendra également vivantes par la forme, par l'art.

L'Egyptien confond toujours l'intérieur et l'extérieur, l'idée et sa forme, parce que, ne les connaissant pas bien, il n'a pas une méthode qui puisse l'amener à les distinguer par la science et à les unir par l'art ; il a des formes déterminées auxquelles il s'arrête, et, stationnaire dès les premiers pas, il ne peut éclaircir et encore moins résoudre le problème.

Tout porte dans ses œuvres un caractère religieux, ramené bien vite à la forme matérielle, à un sensualisme grossier. S'agit-il de vie et de création ? des phallus, les plus étranges aspersions, en sont le signe caractéristique, le symbole suffisant ; veut-il exprimer la croyance, l'espérance d'une autre

vie, des phallus ailés, sur un tombeau, un tombeau indestructible comme les pyramides, et une momie emmaillottée dans ses bandelettes, lui suffisent comme forme de son idée. Mais cette vie physique, cette procréation matérielle et grossière, cette lutte contre la destruction physique, n'expriment même qu'imparfaitement son idée ; c'est la vie dans son acception la plus générale ; mais cette forme même l'arrête ; il s'y tient, et la pensée ne peut alors aller plus loin.

Dans cette grossière représentation, chose singulière, c'est la prédominance de l'idée qui arrête l'essor de l'art. En effet, pourvu que l'idée soit exprimée symboliquement, l'Égyptien est content ; elle est devinée, cela lui suffit ; ses idées, en petit nombre, étant *toujours les mêmes*, sont bien vite et facilement reconnues ; de là, l'Égyptien s'en tient à des formes toujours les mêmes. Or, pourquoi est-ce toujours la même idée ? parce que c'est toujours la même forme, et réciproquement. Étonnant cercle vicieux où est enchaîné l'art égyptien ! Mais, ne tenant pas assez à la forme et n'y pouvant arriver, il nuit d'autant à l'idée qui, seule, le préoccupe. En effet, ne voulant montrer que l'idée, il la cache précisément par le moyen employé pour la manifester, et l'étouffe sous une forme étrangement symbolique, qu'il ne sait ni changer, ni perfectionner, ni enfin rendre vraie en la pénétrant de l'idée. C'est toujours la matière avec son impénétrabilité et son hostilité primitives.

Quelques exemples suffiront pour faire ressortir le fait de cette contradiction, et la prédominance de l'idée qui fait négliger tout progrès dans la forme. Ainsi, le suppliant tient à la main une fleur de lotus ; la tige est un bâton droit, la fleur est de convention : l'idée totale se devine. Le personnage est raide, souvent en profil par la tête et les jambes, et, de face, par la poitrine ; alors il y a une épaule pointue beaucoup trop éloignée de la tête. Dans l'Isis allaitant son fils Horus, il n'y a ni sensibilité ni sympathie maternelle ; elle soutient de la longueur de sa main la mamelle qu'elle lui présente ; l'autre bras entoure l'enfant, en profil, sans le toucher, faisant un angle aigu au coude. Il y a des Isis allaitant de jeunes garçons. On représentait ainsi la protection accordée par la déesse à des enfants de rois. Le grand enfant, de 12 à 15 ans, se tient debout devant la mamelle divine. Quant à la forme artistique,

même observation que pour la figure précédente. Quoique les figures d'animaux soient beaucoup mieux et quelquefois même assez bien faites, on y trouve cette habitude de ne pas étudier la nature : ainsi, la crinière des lions est souvent figurée par trois rangs de festons dentelés. En général, vous devinez l'idée, vous la comprenez même du premier coup ; cela suffit. Il y a là une autre contradiction frappante : c'est le mépris relativement à la forme matérielle vraie, qui, à l'insu de l'artiste, fait précisément dominer la matière dans son œuvre, puisque l'art ne la dissimule pas : c'est la matière qu'on voit et non la chose représentée. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que ces lignes raides, anguleuses, ces pauses impossibles, ressemblassent à ce qui est dans la nature, et ne fussent employées que comme moyen de représenter l'idée ; or, il s'en faut de beaucoup ; on le voit, il y a double contradiction dans la pensée et l'expression de l'art égyptien.

Mais à notre point de vue, l'art, chez eux, enfermé dans ce cercle d'airain, mérite à peine le nom d'art, et leurs artistes sont des artisans ; ils font un simple métier, et un métier assez peu estimé ; ils mettent un grand soin aux détails, mais ne connaissent pas la nature ; ils ne la voient pas ; ils ne cherchent pas à la rendre ; ils copient dans leur imagination des formes convenues qui ne permettent rien à la touche originale et vraie. Il y a des règles toutes faites, de certaines mesures à la règle et au compas. Ce qu'ils veulent représenter étant tout intérieur, ils ne font aucun effort pour attacher à leur idée une forme extérieure qui la représente naturellement, c'est-à-dire, par un élément tiré de la nature ; ainsi, l'idée intérieure, toujours confuse, ne peut arriver à la lumière et à la vie. Alors l'Egyptien, s'étant d'abord posé le problème ou l'énigme de la vie et de la vie future, immortelle, et ne comprenant pas bien sa propre idée (à cause de la confusion dont nous avons parlé), ne fait pas de progrès et ne peut arriver au *fat lux*, parce qu'il ne change rien à une forme pétrifiée sous ses mains, et qu'il s'en croit satisfait ; l'incertitude de sa pensée demandait une recherche nouvelle de formes nouvelles, fixant et déterminant les progrès à mesure qu'ils sont possibles et qu'on y atteint ; or, l'Egyptien ne sait pas cela et ne le cherche même pas ; au contraire, par sa manière d'en-

tendre la vie et l'art, il a horreur de toute nouveauté. En un mot, cherchant l'idée, il est toujours dans la forme convenue et habitué à tout formuler immédiatement : traçant ses lignes et mesurant ses angles d'après ses règles arrêtées, il finit par ne se préoccuper que de la forme, qui lui semble toujours représenter suffisamment son idée.

C'est une forme impitoyable qui ressemble à leurs représentations de victoires; elles expriment une grande et sauvage puissance, une sorte d'adoration pour le héros victorieux; ce sont des vengeances effroyables, naïves à force d'atrocité : on voit des prisonniers enchaînés qui n'attendent trop évidemment aucune merci; des esclaves jettent aux pieds du vainqueur des mains et des phallus coupés; le héros victorieux, fier, inexorable, s'avance sur un char sans éprouver aucun obstacle, et perce de ses flèches une foule d'ennemis dont plusieurs sont suppliants; ou bien, il tient d'une main beaucoup de chevelures de vaincus agenouillés, et s'apprête à couper toutes les têtes. C'est toujours l'idée d'une victoire impitoyable, de supplices qui sont le régal obligé du vainqueur.

Les preuves abondent que l'Egyptien ne se soucie pas de la forme proprement dite, puisqu'il l'emploie comme objet d'industrie, comme simple métier de lignes convenues, presque comme caractère alphabétique, dont la beauté calligraphique intéresse très-peu; il la méprise même comme expression particulière de son idée, ne songeant pas à chercher dans la nature la vérité des lignes, la science qui, employée à propos, serait de l'art et donnerait la vie à son idée. Uniquement préoccupé de l'idée, il ne s'arrête, pour la forme, ni devant la bizarrerie, ni devant l'indignité. Ainsi, le mélange de la forme humaine et purement animale (personnages à têtes d'éperviers, de loups, de singes, le plus souvent cynocéphales) se trouve souvent dans ses représentations; ce sont là, on le sait bien, des idées religieuses et symboliques; mais, et c'est là précisément notre sujet, cette représentation monstrueuse augmente les ténèbres; l'esprit, qui croit y voir la lumière, est perdu, et, quelle qu'en soit la vraie signification, cela prouve précisément l'immobilité, l'impossibilité de leur art, qui, à son tour, pourrait avoir pour symbole une statue équestre toujours prête s'élancer, mais éternellement attachée au sol.

Le caractère de l'Égypte est donc l'énigme, puisque, dès le premier pas, elle s'arrête embarrassée dans une forme qui, n'apportant point de lumière, l'empêche de faire un second pas; car les peuples, livrés à eux-mêmes, se donnent ainsi à eux-mêmes, par une forme d'art, la leçon dont ils ont besoin pour avancer. A chaque pas, se trouve ainsi une idée d'abord confuse et une énigme qui, expliquée, permet de marcher. L'Égypte reste donc dans la première énigme, et par conséquent dans l'immobilité. Ses memnons, ses sphynx qui la représentent, sont là, dans une muette immobilité, avec une éternelle patience, attendant le *fiat lux* qui n'arrivera pas, mais ils attendent toujours.

La Grèce, avec son bon sens et son pénétrant esprit, a hérité de l'Égypte, mais elle a bientôt remis chaque chose à sa place; ce qu'elle ne comprenait pas non plus dans ces formules *cabalistiques*, elle s'en est moquée; elle a tué l'Égypte en la jugeant; elle a deviné au hasard, mais juste, cette énigme infinie. Un misérable *rébus* qu'on s'amuserait à proposer aux enfants en a fait les frais. Le sphynx égyptien ne demandait pas ce que c'est que l'homme, comme le sachant lui-même; au contraire, il aspirait à le savoir, et il attendait la lumière. Le sphynx, dans sa forme monstrueuse, avait cela d'artistique, comme principe élémentaire, que, représentant l'énigme, l'ignorance, la volonté, en même temps que l'incapacité de savoir, son expression formelle devait avoir aussi quelque chose de monstrueux. Or, que fait l'esprit grec, dont l'expression naturelle est *Apollon, Diane, Vénus*? Il change d'abord la situation intellectuelle du sphynx, qu'il charge de proposer le problème. C'est l'esprit égyptien qui s'arroge le droit étrange de venir questionner les autres, comme s'il savait lui-même quelque chose, et qui, bien plus, les punit de leur ignorance; c'est l'énigme personnifiée, qui, comme si elle s'était comprise elle-même, vient se poser devant des Grecs! Cela est trop fort. Le sphynx ne demande pas : qu'est-ce que l'homme? (question difficile!), mais : quel est l'animal qui marche le matin sur quatre pattes, etc., c'est-à-dire, qu'il propose un synonyme grossier de l'homme, de telle sorte qu'avec l'un on n'est pas plus avancé qu'avec l'autre. Que fait OEdipe? Il lâche le grand mot très-sérieusement, je suppose,

et, au rébus symbolique, il répond : *c'est l'homme*, et le sphynx n'a plus qu'à se précipiter dans la mer, s'y perdre et s'y anéantir avec son ignorance séculaire. La Grèce a pensé à *l'homme* ; elle n'a pas encore la science et l'art, mais elle les aura, et elle montrera dans ses œuvres l'âme et la vie de l'homme. N'y a-t-il pas dans cette spirituelle et toute grecque histoire une naïve et sublime épigramme contre l'Egypte, embarrassée pour si peu ! Voici la conclusion : Le mot de la grande énigme qui a couvert l'Egypte de monuments curieux et gigantesques, ce mot introuvable, c'est l'homme. L'Egypte n'a plus rien à chercher ni à dire : c'est maintenant le tour de la Grèce ; elle n'a plus besoin de chercher à comprendre la vie en contemplant ses labyrinthes et ses tombeaux symboliques, ses pyramides, ses momies d'hommes, de chiens, d'ibis, en tournant toujours dans ce cercle fatal. Que son Memnon résonne tant qu'il pourra au lever de l'aurore, jamais la brise du désert ne lui apportera l'idée qu'elle attend toujours ; jamais ses pylônes en talus, avec leurs vingt-quatre pieds d'épaisseur à la base et leurs globes ailés sous la corniche, jamais ses temples, ses palais, ses colosses, faits pour l'éternité, ne lui apprendront le premier mot de l'éternité ; elle n'a plus qu'à se taire, qu'à écouter, à recevoir une science toute faite, un art tout fait, qui lui arriveront du Nord ; elle peut se reposer de sa longue et infructueuse méditation ; et, comme dans son génie patient et fort elle a produit des monuments en quelque sorte indestructibles, elle n'a plus qu'à en faire usage et à s'endormir calme, sérieuse, résignée, embaumée, à côté de ses momies, sous ses pyramides éternelles.

Séance du 21 mai 1853.

L'Académie a reçu les ouvrages suivants :

- 1° Une brochure in-8° de M. Gerbaud, sur le régime cellulaire ;
- 2° Annales de la Société académique de Nantes, 21° vol. 1850, 22° vol. 1851.

M. Revillout, secrétaire perpétuel, lit le compte-rendu que, par délibération du 19 mars 1852, il est chargé de faire sur les publications des Académies correspondantes (1).

Messieurs,

Les différentes sociétés qui nous ont envoyé leurs publications ont ensemble pour domaine à peu près tout le champ de nos connaissances : aussi, depuis les mathématiques pures jusqu'à la poésie légère, tout se trouve dans les Recueils dont j'ai à vous rendre compte; mais tout s'y trouve d'une manière confuse et désordonnée : c'est que les Académies, abandonnant, pour la plupart, à l'initiative de leurs membres, l'ordre de leurs travaux, leurs Bulletins doivent presque toujours offrir une image de cette inévitable confusion. Quelques-unes, il est vrai, entre autres celle de Metz, ont introduit dans leurs annales une classification méthodique, mais c'est le petit nombre, et presque tous les Mémoires que

(1) Les Recueils dont M. le secrétaire avait à rendre compte étaient au nombre de treize, savoir :

1. Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg, 1852;
2. Séances publiques de la Société d'agriculture et de commerce de Châlons-sur-Marne, 1852;
3. Annales de l'Académie de Metz, 1847-1849;
4. Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 1850;
5. Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Indre-et-Loire, 1854;
6. Compte-rendu de la séance publique de l'Académie du Gard, 1854;
7. Séances publiques de la Société archéologique de Béziers, 1848-1854;
8. Bulletin semestriel de la Société du Var, à Toulon, 1854;
9. Bulletin des travaux de l'Académie d'Aix, 1854;
10. Revue de la Société des gens de lettres belges, à Bruxelles, 1850;
11. Compte-rendu de la séance publique de la Société libre d'émulation de Liège, 1854;
12. Annales de l'Académie archéologique de Belgique, à Anvers, tom. VIII;
13. Compte-rendu des travaux de l'Académie de Savoie, 1844-1846.

j'ai parcourus n'ont d'autre ordre que l'ordre chronologique des séances académiques. Un rapport qui prendrait chacun de ces Mémoires séparément, à mesure qu'ils se présentent dans les volumes, serait par là même fastidieux à entendre et impossible à suivre, car il amènerait, par le retour irrégulier des mêmes sujets, des répétitions fatigantes, en même temps qu'il présenterait un mélange confus de matières disparates : il m'a donc paru préférable de choisir, dans les divers Recueils, tous les travaux de même genre qui s'y trouvent épars, et de les réunir dans un même cadre. Vous verrez ainsi, dans un seul tableau et sur un même plan, tous les objets traités par les sociétés qui sont en relation avec la nôtre, et vous pourrez mieux apprécier, de cette manière, le mouvement général de leurs travaux. J'ai donc partagé mon rapport en cinq divisions correspondant aux principales branches des occupations académiques : 1° agriculture et horticulture ; 2° sciences ; 3° philosophie ; 4° histoire ; 5° littérature.

Agriculture, horticulture, etc. — Les sociétés qui s'occupent particulièrement de l'agriculture, et dont les Mémoires nous sont parvenus, sont au nombre de cinq : l'Académie nationale de Metz, l'Académie d'Aix et les sociétés de Tours, du Mans et de Châlons-sur-Marne. Tous ces corps savants, à l'exception de l'Académie d'Aix, ont institué des concours agricoles, et les rapports sur ces concours tiennent le premier rang dans leurs Mémoires, mais ne le remplissent pas entièrement et y laissent encore place pour des articles et des observations sur divers sujets d'agriculture ; ainsi, l'Académie de Metz a inséré dans ses annales, avec trois Mémoires sur la culture et la maladie des pommes de terre (1), un aperçu de M. Victor Simon sur l'agriculture du département de la Moselle (2). En outre, cette Académie a fait imprimer en entier un Mémoire qu'elle a couronné, et qui a pour sujet l'éloge de l'horticulteur lorrain L.-Joseph Pirotte. La méthode de ce travail, dont l'auteur est M. Victor Paquet, n'est pas irréprochable,

(1) De MM. Altemayer (pag. 394), L. Genot (pag. 402), et André (pag. 443).

(2) Pag. 363 à 390. Il y a encore, du même auteur, un Rapport sur plusieurs journaux d'agriculture (pag. 406).

mais on y trouve de nombreux passages écrits avec verve, où l'on sent, sous une forme souvent trop apprêtée, un amour vrai et vivement senti, des jardins et des fleurs ; je vous citerai pour exemple la description du champ de tulipes de Pirolle : « Figurons-nous un vaste parc ou carré, planté en » tulipes ornant la terre avec leurs feuilles d'un vert uni et » glauque, du centre desquelles s'élèvent des tiges libres, » fermes, couronnées par un beau vase qui pourrait bien » avoir servi de modèle à celui dans lequel la jeune et ravissante Hébé présentait le nectar au maître des dieux ! A » la régularité de cette corolle enchanteresse, ajoutons la » symétrie des étamines qui en garnissent l'intérieur, le » velouté des pétales, le port élancé, noble et gracieux de » chaque fleur, et l'élégance de ses contours, nous aurons » une faible idée de l'effet que produisait sur l'imagination » des curieux, l'ensemble de toutes les nuances de ce brillant » tableau, lorsque, par une belle matinée, le soleil se dé- » gageait des nuages et qu'un doux zéphir venait agiter » leurs colonnettes mobiles ; toutes ces fleurs balançaient » amoureusement alors leurs élégants chapiteaux diaprés de » pourpre, d'ivoire et d'azur sur un fond argenté..... Quand » on a vu un champ de tulipes comme celui dont nous parlons, et que la teinte des plantes est relevée par une terre » noire et bien sillonnée, ainsi que par une bordure gracieuse » en gazon, d'un vert amoureux, on se souvient alors de la » guerre des Titans, comme le fait observer Pirolle lui-même, et l'on s'imagine voir l'Olympe entier déguisé sous » toutes ces fleurs (1) !

M. Pâquet signale avec raison l'action salulaire de la campagne sur les mœurs et sur les idées, et le rôle plein d'avenir et de puissance réservé à l'homme riche et instruit qui cultivera lui-même ses terres (2) : peut-être, cependant, pourrait-on lui reprocher d'attribuer aux champs une vertu qu'ils n'ont pas seuls. Il y a plus de vérité et de bon sens qu'on ne pense dans ce vers de Lafontaine :

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre (3),

(1) Pag. 72 et 73.

(2) Pag. 85.

(3) Liv. VIII, fab. 40.

et la nature ne serait pas capable d'améliorer les mœurs et de rectifier les idées, si on la consultait sans interprète.

L'Académie d'Aix a inséré dans son Bulletin un Mémoire très-complet et très-intéressant sur le reboisement des montagnes et des terrains vagues du département des Bouches-du-Rhône (1). L'auteur, M. Louis Gastagne, a donné à sa dissertation le titre modeste d'*Observations* ; il y prouve la nécessité de reboiser les montagnes, indique les difficultés que rencontrera ce travail et les moyens de les surmonter, et fait connaître les essences que l'on pourrait y employer.

Les Annales de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire renferment plusieurs Mémoires intéressants, parmi lesquels on remarque des observations de M. de Sourdeval, sur les incendies dans les bois et dans les forêts (2), et une critique des banques agricoles, par M. d'Outremont (3). L'honorable général se prononce énergiquement contre cette institution ; il laisse à de plus habiles le soin de décider si ses objections sont dictées par le bon sens et l'expérience, ou inspirées par une frayeur mal entendue ; mais voici la manière toute militaire avec laquelle il formule son opinion : « Le travail est le premier intérêt, et le moins ingrat des capitaux ; il paie largement ses intérêts, et procure à l'homme, en compensation des peines qu'ils lui coûtent, la paix de l'âme, le repos de l'esprit, la santé du corps, et la plus noble des indépendances. Pénétrez-vous de ces idées, faites-les germer dans le cœur et dans la tête de vos enfants ; vos courageux efforts seront récompensés par le succès, et votre travail, justement honoré, vous sauvera à la fois des serres des usuriers et des bons offices des banques agricoles (4).

Le Bulletin de la société d'Indre-et-Loire contient encore, outre des observations sur la race ovine (5), l'état de l'agri-

(1) Bulletin de l'Académie d'Aix, pag. 437.

(2) Annales de la Société d'agriculture, etc., du département d'Indre-et-Loire, pag. 23.

(3) Pag. 447.

(4) Pag. 423.

(5) Par M. Charlot, pag. 29.

culture dans le département (1), la maladie des vers à soie (2), le lin de la Nouvelle-Zélande (3) et l'ampélographie rhénane de M. Stoltz (4), l'analyse d'une notice sur le marquis de Turbilly, agronome angevin du XVIII^e siècle. Ce grand seigneur consacra sa fortune et le temps que lui laissait la guerre à l'amélioration de ses terres : il fit une révolution agricole dans le pays ; fonda, en 1755, le premier comice de France ; établit, en 1761, la Société d'agriculture de Tours, divisée en trois bureaux d'où sortirent, plus tard, les sociétés actuelles de Tours, d'Angers et du Mans ; publia, en 1760, un Mémoire sur les défrichements, qui fit grand bruit dans un siècle si fécond cependant en ouvrages renommés ; puis, ayant été ruiné par de nombreux procès, perdit, avec sa fortune, la gloire qu'il aurait pu acquérir. Aujourd'hui, son souvenir est oublié, même à Turbilly ; M. Guillory, d'Angers, s'est chargé de replacer la mémoire de cet homme utile au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre (5).

Je ne quitterai pas les Annales de la société d'Indre-et-Loire, si pleines d'excellentes choses, malgré leur peu d'étendue, sans vous parler d'un fait des plus extraordinaires qui s'y trouve mentionné et constaté de la manière la plus formelle. A St-Patrice, non loin du château de Roche-Cotté, existe, depuis longues années, sur le penchant d'un coteau, une épine noire qui, tous les ans, se couvre de fleurs à la fin de décembre. La science ne s'est point encore occupée de ce phénomène, et, en attendant son explication, voici celle de la légende : « Un jour, saint Patrice vint d'Irlande dans les Gaules. Arrivé sur les bords de la Loire.... il se reposa sous un arbuste. C'était au milieu d'un hiver rigoureux, à l'époque des fêtes de Noël. L'arbuste, par respect pour le saint, étendit ses branches, secoua la neige qui le recouvrait, et, par un prodige inouï, se recouvrit d'une neige

(1) Par M. Charlot, pag. 245.

(2) Par M. Guérin-Menneville, pag. 660.

(3) Par M. Deffaux, p. 61.

(4) Pag. 267.

(5) Rapport sur la Notice de M. Guillory, par M. Ch. de Sourdeval, pag. 424.

» de fleurs, saint Patrice traversa la Loire sur son manteau,
 » et arrivé sur le bord opposé, se reposa sous une épine
 » noire, qui fleurit aussitôt. Depuis lors, dit la chronique, les
 » deux arbustes n'ont cessé de fleurir, chaque année, à Noël,
 » en témoignage du passage de saint Patrice (1). »

Le fait est certain, l'explication est pleine de grâce naïve et de fraîche poésie : c'est maintenant aux savants d'étudier les causes du phénomène, et de remplacer la tradition populaire, quelque charmante qu'elle puisse être, par la vérité scientifique.

Enfin, pour terminer cette rapide analyse des différents travaux de vos correspondants sur l'agriculture, le Bulletin de la société de la Sarthe contient des observations sur différents moyens d'obtenir de nouveaux fruits à cidre et d'apprécier leur qualité, par M. P. Letronne (2), et un Rapport, du même auteur, sur les expériences faites dans la Société en 1849 et en 1850, dans le but d'apprécier la valeur du sel marin, comme amendement des terres (3). Ce dernier rapport est d'autant plus important que l'opinion de la commission, après ces essais, n'est pas à l'avantage du sel. « Si nos travaux » seuls, dit le rapporteur, ne suffisent pas à convaincre les » esprits, au moins nous croyons fermement qu'en les réunissant à un faisceau d'autres expériences, conduites avec » la même prudence et la même réflexion, on ne tardera pas » à prononcer la déchéance du *sel marin*, comme engrais. »

Sciences. — Les sciences mathématiques tiennent peu de place dans les volumes dont j'ai à vous entretenir ; cependant elles n'y sont pas complètement absentes. En effet, la Société d'Indre-et-Loire a inséré dans son Bulletin de 1850, un Mémoire de M. Borgnet, sur *les lignes cylindriques*, qui fait suite à un autre précédemment publié (4).

Les sciences physiques ont donné lieu à des travaux plus nombreux. La Société dont je vous parlais tout à l'heure en a

(1) Fleurs de St-Patrice, p. 70. Nous avons en ce moment une petite branche fleurie de l'épine noire de St-Patrice. (Note du rédacteur.)

(2) Bulletin de la Société d'agriculture, etc., de la Sarthe, p. 443.

(3) Pag. 447.

(4) Société d'Indre-et-Loire, tom. XXX*, pag. 75, 83 et 37.

fait imprimer plusieurs à elle seule : ce sont d'abord des observations et des calculs sur la force moléculaire, par M. Brame, docteur en médecine; puis, sous le titre original de *Paradoxes scientifiques*, et avec cette épigraphe :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, »

un exposé des expériences et des théories de M. Boutigny, sur l'incombustibilité. L'auteur de cet article, M. l'abbé Chevalier, explique, d'après le physicien d'Evreux, comment on pouvait autrefois, avec les apparences de la magie, et aujourd'hui sans autre sorcellerie que la science, se rendre incombustible. Ceux qui ont vu, l'année dernière, au laboratoire de la faculté de Grenoble, les expériences répétées de MM. Viard et Lory, pourront dire, avec M. Chevalier, qu'il n'y a rien de « *plus facile*, de *plus simple* et de *plus insignifiant*, » que de manier la gueuse incandescente, et de plonger ses mains dans le plomb et le bronze en liquéfaction.

Nous voyons aussi, dans le procès-verbal des travaux de l'Académie du Gard, que cette Société savante a consacré plusieurs séances à des expériences de physique. Ainsi, M. Liotard a présenté à ses confrères un petit appareil ingénieux, propre à servir de préliminaire à la belle expérience de M. Léon Foucault. C'était évidemment un appareil semblable, quoique établi sans doute sur de moindres proportions, à celui que M. Viard suspendit, l'année dernière, à la voûte d'une des salles de notre bibliothèque publique.

La Société académique de Cherbourg a inséré, dans son Bulletin, des observations de M. Emm. Liais, sur l'éclipse du 28 juillet dernier, et une notice de M. Th. du Moncel, sur un télégraphe écrivant et imprimant, établi d'après un système imaginé par M. du Moncel lui-même, et destiné seulement à la démonstration (1).

Cette Société a aussi donné place, dans son Recueil, à la météorologie : une théorie mathématique des oscillations du baromètre, par M. Liais, sert, pour ainsi dire, d'introduction

(1) Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg, 1852, pag. 393 et 385.

naturelle à cette étude (1) ; M. Th. du Moncel y a fait entrer plus complètement ses confrères, en leur lisant un Mémoire en règle, intitulé : *Des observations météorologiques, de leur utilité et de la manière dont il faut les faire*. Dans ce traité, M. du Moncel donne à la fois la théorie et l'application de la méthode qu'il veut voir employer et qu'il emploie lui-même pour de pareils travaux. Après avoir exposé la manière d'y procéder et de se servir de l'anémomètre, du thermomètre, du baromètre et de l'électromètre, il termine en publiant le relevé mensuel de ses propres observations (2). Ces études ne sont pas particulières à la Société de Cherbourg : l'Académie de Metz a publié, de son côté, les observations météorologiques du docteur Schuster, pendant l'année 1846, et la Société d'Indre-et-Loire a imprimé dans son Bulletin celles de M. Delaunay père, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Tours (3).

C'est à l'aide seulement de ces patientes et modestes observations que la météorologie peut devenir une science : indiquer les recueils où elles se trouvent, c'est donc rendre service à ceux qui s'occupent de semblables travaux, et leur épargner de longues et pénibles recherches.

La météorologie n'est pas, du reste, seule à avoir besoin, pour se constituer à l'état de science et se développer, de ces observations locales ; la géologie, quoique beaucoup plus avancée, ne peut mieux s'en passer. C'est ce qu'a compris M. Spieiro, membre de l'Académie de Metz. Voici comment il explique les motifs de son travail sur les carrières qui fournissent, dans les environs de Metz, la pierre à chaux hydraulique : « Les naturalistes, dit-il, qui s'occupent de géologie ne peuvent rien faire de bien sous le point de vue général ; mais habitant constamment dans les mêmes lieux, ils doivent s'appliquer à étudier le terrain dans son organisation intérieure, visiter les carrières, les puits qu'on creuse, les excavations ; enfin, pénétrer, s'il est possible, dans les en-

(1) Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg, 1852, pag. 97.

(2) Ibid., pag. 334.

(3) Annales de Metz, pag. 313 et 339 ; Société d'Indre-et-Loire, pag. 54, 94, 195, 253.

» traillies de la terre et recueillir tout ce qui peut se présenter
» à leurs investigations (1). »

M. Soleirol s'est parfaitement rendu compte du rôle modeste, mais plein d'importance, auquel sont appelés la plupart des savants de province : qu'ils s'occupent de la nature ou de l'histoire, des phénomènes physiques ou des ouvrages de l'homme, c'est en étudiant, avec une infatigable patience, les lieux sur lesquels ils sont constamment, qu'ils rendront service à la science, bien plus qu'en se livrant à des généralités vagues et à des théories dépourvues d'utilité. C'est aussi en donnant place à ces recherches et à ces découvertes locales, que les Académies enrichiront leurs Bulletins, et, tout en paraissant négliger les hautes spéculations, les prépareront par ces travaux d'analyse.

L'histoire naturelle a, comme les autres sciences, exercé l'activité des sociétés savantes : M. Alfred Matherbe a publié, dans les Annales de l'Académie de Metz, une première suite au *Catalogue raisonné des oiseaux de l'Algérie* (2); M. Aug. Le-Jolis a lu à la Société académique de Cherbourg une note sur une oedipode voyageuse ou sauterelle de passage trouvée à Cherbourg (3). Enfin, la Société de Châlons-sur-Marne a donné un exemple utile en faisant imprimer le catalogue de ces collections (4).

Je terminerai cette analyse sommaire des travaux scientifiques, en vous signalant un Mémoire que M. Guillery, ingénieur belge, a inséré dans le compte-rendu de la Société d'émulation de Liège, et consacré à la Mouve et aux dérivations de celle-ci (5).

La médecine occupe une place considérable dans les Recueils dont je vous fais passer la revue rapide. Les articles médicaux qui s'y rencontrent sont de deux sortes : les uns exposent et résument les découvertes et les théories nouvelles; les

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. 433.

(2) Ibid., pag. 428.

(3) Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg, pag. 809.

(4) Séance publique, année 1854, pag. 245.

(5) Société d'émulation de Liège, pag. 424.

autres contiennent et relatent les expériences personnelles de leurs auteurs ; ceux-ci vulgarisent la science et la mettent à la portée d'un plus grand nombre d'esprits ; ceux-là l'enrichissent d'observations précieuses et la confirment par des vérifications pratiques : tous servent à son développement. Ainsi, MM. les docteurs Ibrelisle et Hénot, dans les Mémoires de l'Académie de Metz (1), se sont occupés le premier de l'action du froid, le second de l'éthérisation (on n'employait pas encore le chloroforme en 1846). M. Hénot accompagne sa notice d'une longue suite d'opérations chirurgicales qu'il a pratiquées lui-même à l'aide de l'éther, et, dans son enthousiasme pour les préparations anasthésisantes, il s'écrie en terminant : « Grâce à l'éthérisation, on pourra appliquer » avec plus d'exactitude que par le passé, au profit de l'humanité, cet ancien axiome de l'art chirurgical : opérer les » malades promptement, sûrement et agréablement, *cito, tuto et jucundè*.

Dans le Bulletin de la Société d'Indre-et-Loire, M. le docteur Guiraudet a résumé fort clairement, d'après le remarquable ouvrage de M. Prosper Lucas, les lois physiologiques de l'innéité et de l'hérédité. Cet article a sans doute une grande importance au point de vue purement médical, mais il a surtout une véritable portée philosophique. Nier l'innéité, c'est-à-dire, la part individuelle de l'homme dans la famille et dans l'espèce, c'est, comme le remarque fort bien M. Guiraudet, donner raison à ces systèmes erronés qui prétendent asservir l'humanité à une « loi commune, en effaçant du livre de l'intelligence le toi et le moi, le tien et le mien ; » nier l'hérédité, c'est conduire à un autre genre de socialisme où l'individu, dégagé de tout rapport avec la famille et avec l'espèce, ne s'appartient plus qu'à lui-même, et, libre de tout devoir envers les autres, proclame l'athéisme pour religion, l'égoïsme pour morale, et l'anarchie de M. Proudhon pour gouvernement. Reconnaître l'une et l'autre, c'est reconnaître en même temps la double loi de notre existence, concilier la liberté de l'individu et la solidarité de l'espèce, c'est rentrer dans les voies de la révélation et du christianisme. Le travail de M. Guiraudet mérite

(1) Académie de Metz, pag. 246 et 277.

donc, malgré la modestie de l'auteur, une attention sérieuse, et l'on peut répondre affirmativement à l'espérance qu'il exprime en finissant : « J'ai la confiance que cette faible ébauche, » fruit d'études commencées par un vain attrait philosophique, pourra vous intéresser à la question si délicate de la » doctrine de l'hérédité, doctrine dans laquelle tout s'en- » chaine, et qui, méconnue ou tronquée, jette l'esprit dans » un milieu où tout paraît également désordonné, fatal, in- » compréhensible (1). »

Enfin, MM. les secrétaires perpétuels des Académies du Gard et de Chambéry indiquent, dans leurs comptes-rendus, les titres de plusieurs Traités ou Mémoires relatifs à la médecine (2); mais ils n'en donnent qu'une très-brève et très-courte analyse. L'un de ces Mémoires, œuvre du docteur L. Savoyen, directeur de l'établissement thermal de Salins en Tarentaise, a pour titre : *De l'homme dégénéré sous l'influence de l'air, des eaux et des lieux*, et pour objet *l'étiologie du crétinisme et du gottre*. M. Léon Ménabréa, secrétaire de l'Académie de Savoie, fait, avec quelques réserves, l'éloge de ce travail, et il n'est, en cela, que l'interprète d'une commission académique et de ses deux rapporteurs, MM. Guillard et St-Martin; il est donc bien regrettable que le volume des Mémoires de la Société royale, qui contient ce Traité si important pour le Dauphiné, ne soit pas parvenu à l'Académie delphinale, et soit encore retenu au delà de la frontière par les règlements de la douane.

Vous voyez, Messieurs, d'après cette rapide indication, que les sociétés qui vous ont envoyé, cette année, leurs publications, s'occupent des sciences avec activité et avec succès. Si quelques-uns des articles qu'elles ont imprimés n'offrent pas un intérêt bien vif, il en est d'autres, au contraire, qui méritent une attention sérieuse, et prouvent que leurs auteurs ne se sont pas livrés vainement à de pénibles études. Du reste, quel que soit le mérite relatif de ces sortes de productions intéressantes ou insignifiantes, distinguées ou médiocres, elles

(1) Bulletin de la Société d'Indre-et-Loire, pag. 435, 457 et 458.

(2) Compte-rendu des travaux de l'Académie du Gard, pag. 7 et 8.—
Compte-rendu des travaux de l'Académie de Savoie, pag. 74 à 82.

n'en démontrent pas moins l'utilité des sociétés savantes. A ceux de ses membres qui ne lui apportent que leur attention et n'y travaillent pas, une Académie offre un contingent de connaissances diverses qui n'est point à dédaigner ; à ceux qui travaillent pour elle et lui fournissent le tribut de leurs labours, elle ouvre un théâtre accessible à leur ambition et à leurs efforts ; elle les habitue à un public, restreint, il est vrai, mais qui, avec beaucoup de bienveillance et de confraternité, a aussi ses exigences, et, leur procurant le moyen d'essayer leurs forces, elle leur donne, par le succès, le noble désir de courir une plus vaste carrière. Le talent peut y risquer ses premiers pas, et plus tard, quand il a atteint son complet développement, il instruit et intéresse la compagnie par ses doctes communications. Quant à la médiocrité laborieuse qui se charge de populariser la science ou d'apporter, après de consciencieuses et difficiles recherches, sa pierre à l'édifice, sa goutte de miel à la ruche, elle y trouve aussi sa place, et la mérite.

Je vous ai entretenus jusqu'ici, Messieurs, des travaux scientifiques des Académies, nos correspondantes ; je vous donnerai, si vous le permettez, dans la prochaine séance, le compte-rendu de ce qu'elles ont fait en philosophie, en histoire et en littérature.

Séance du 4 juin 1859.

L'Académie a reçu :

- 1^o *Bulletin historique des antiquaires de la Morinie* (4^{me} livraison) ;
- 2^o *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Indre-et-Loire*, tom. XXXI ;
- 3^o *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 1854 ;
- 4^o *Bulletin de l'Athénée du Benwaïsis*, 1^{er} semestre de 1854 ;

5^o *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., de la Sarthe* (2^e et 3^e liv., 1851);

6^o *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* (tom. VIII, 4^e liv.).

M. le secrétaire perpétuel lit la seconde partie de son rapport sur les Mémoires des Sociétés correspondantes.

Philosophie, morale, etc. — Si l'on veut entendre seulement par philosophie la science que l'on enseigne sous ce nom dans nos collèges, nous n'avons rien, dans les Bulletins, que l'on puisse, à proprement parler, ranger sous ce chef; mais si nous prenons ce mot dans sa signification la plus générale; nous pourrions hardiment l'appliquer à un certain nombre de travaux dont j'ai à vous présenter l'analyse.

Ainsi, par exemple, on peut faire rentrer dans le domaine de la philosophie morale et économique, un Mémoire sur le paupérisme et les moyens d'y remédier, contenu dans les Annales de l'Académie de Metz, et dû à la plume d'un magistrat, M. de St-Vincent. Le plus grand mérite de cette dissertation, écrite avec une certaine vigueur de style, bien qu'elle manque parfois de simplicité et de naturel, c'est la généreuse conviction de l'auteur. M. de St-Vincent n'a pas pris la plume pour faire parade d'un vain talent d'exposition: il ne songe qu'à mettre au jour les idées que lui inspire la philanthropie la plus désintéressée: « Dans des sujets si graves et si importants, l'homme n'est rien, il doit s'oublier, lui et son obscurité, et on doit l'oublier. La chose est tout, et elle doit être prise pour sa valeur, quand même ce n'est que la voix d'un passant ignoré qui en frappe l'oreille, tout comme quand l'inspiration du génie en grave les mots en lettres de feu (1). »

A ce mérite d'une conviction sincère, échauffée par l'étude et mûrie par l'expérience, M. de St-Vincent joint une grande sagacité: il a pénétré dans le sein de notre société, il a aperçu

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. 244.

et sondé les plaies qui la dévorent ; il a vu les dangers qui la menacent. En 1846 , au milieu des illusions de la prospérité croissante, peu de personnes ont porté sur l'avenir un coup d'œil aussi ferme et aussi clairvoyant. Après les épreuves comme celles que nous avons eu à traverser , les paroles que je vais vous citer ne vous semblent-elles pas prophétiques : « Le spectre de l'indigence , à cette heure silencieusement accroupi dans ses haillons, peut, se dressant soudain, briser tout dans sa force brutale et ses convulsions désordonnées.... (1).

» Si nous dédaignons les charges d'une tutelle bienveillante et affectueuse, l'émancipation se fera brutalement et malheureusement pour tous. Les grèves de l'ouvrier, ses ligues formidables, lui révéleront toute sa force et l'abusent sur l'étendue de ses droits. Pour n'avoir pas pris la peine de guider sa faiblesse, nous aurons à combattre sa force, force d'autant plus formidable et plus ennemie, que les passions politiques lui tendront la main, et c'est ainsi qu'une ruine commune pourra devenir le châtiment mérité du quêtisme des uns, de la violence des autres, et de l'esprit de discorde malheureusement répandu sur tous (2). »

Nul n'a mieux signalé les dangers et la stérilité de ces luttes de partis, au milieu desquelles la France usait son énergie et ses qualités les plus fécondes. « Dans ce champ stérile, labouré par la discorde, naissent et croissent à l'aise les exagérations, les aigreurs, les folles visions, et toutes ces pauvretés des partis qui rétrécissent les esprits les plus généreux, faussent les jugements les plus sages, et détournent les plus nobles facultés de l'utile emploi qui leur était assigné. »

M. de St-Vincent propose un plus noble but aux esprits actifs et aux cœurs généreux : « Donnez au peuple une existence laborieuse mais douce et paisible, ingéniez-vous à l'éloigner de la débauche et des excès, enseignez-lui, par les paroles, par l'exemple, par toutes les ressources de votre imagination, la religion, la paix, la droiture et la moralité,

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. 490.

(2) Ibid, pag. 228.

» et après cela, dormez en repos, votre politique sera toute trouvée (1). »

Mais M. de St-Vincent ne va pas chercher dans de dangereuses utopies le secret de l'amélioration sociale ; il a l'esprit trop droit pour se laisser séduire par les rêves ou par le charlatanisme ; il aime le peuple d'un amour trop réel, pour l'exposer à de cruelles expériences. Ce n'est donc point un système nouveau qu'il préconise ; il propose des améliorations simples, faciles à accomplir, et dont l'expérience, faite sur de petites proportions, a déjà réussi ; ou bien il demande que l'on fasse aux lois existantes de légères modifications, dont on peut contester l'efficacité, mais qui ne troubleront pas assurément l'ordre social. Les réformes qu'il indique peuvent se réduire à cinq points principaux : 1^o empêcher l'abus des liqueurs enivrantes ; 2^o occuper les loisirs du peuple ; 3^o procurer du travail aux ouvriers ; 4^o fonder des institutions de prévoyance. Subsidiairement, M. de St-Vincent demande quelques améliorations au système pénitentiaire. Il voudrait, par exemple, que la peine, au lieu d'être fixe, fût *élastique*, c'est-à-dire, qu'elle pût être, pendant toute sa durée, augmentée ou diminuée d'un dixième au plus (2), par des arrêtés de commission de surveillance, homologués par le tribunal. Il demanderait en outre que, lorsque la peine n'excéderait pas un mois d'emprisonnement, les tribunaux pussent décider qu'elle ne sera exécutée qu'*éventuellement*, selon la conduite du condamné après le jugement (3). Il proposerait de remplacer, par des prestations obligatoires, la contrainte par corps pour le recouvrement des amendes et frais (4) ; enfin, il voudrait donner aux condamnés libérés des patrons, sans lesquels ils ne pussent agir civilement (5).

En résumé, tous les moyens proposés par M. de St-Vincent paraissent dictés par une philanthropie réelle ; et frappés au coin du bon sens. Son Mémoire est digne du plus sérieux

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. 224.

(2) Ibid., pag. 244.

(3) Ibid., pag. 243.

(4) Ibid., pag. 248.

(5) Ibid., pag. 245.

examen ; aussi, quand il parut dans l'Académie de Metz, a-t-il conquis les suffrages unanimes, ainsi que s'exprime le secrétaire dans son compte-rendu (1). Peut-être cependant l'auteur se flatte-t-il trop du succès, non pas de ses remèdes, il est sur ce point d'une noble modestie, mais de tous les autres remèdes indiqués par un amour de l'humanité semblable au sien. Il considère l'extirpation du paupérisme, non pas comme impossible, mais comme immensément difficile (2). Il croit que ce mal « peut être tari dans sa source (3), » erreur déplorable d'où sont sortis tant de systèmes funestes, et dans laquelle il serait dangereux d'entretenir le peuple. De là, chez M. de St-Vincent, une appréciation dédaigneuse de l'aumône « qui perpétue l'indigence et les vices qui en sont la suite, » qui organise et consolide le prolétariat, qui constitue une « liste civile à l'indigence. » De là cette pensée incomplète, belle en théorie et toujours déconcertée par la pratique : « La moralisation, le travail et sa juste rémunération, la prévoyance contre les accidents, tels doivent être les buts incessants, *exclusifs*, de la bienfaisance publique et privée : » Tout cela est bon à dire, désirable assurément, mais, même avec tout cela, l'indigence et le paupérisme subsisteraient encore, sur une moindre échelle, il est vrai, et il serait souvent nécessaire de « donner pour donner, de laisser tomber quelques miettes de la table du riche, pour céder à l'importunité de la faim (4), » en un mot, de faire l'aumône.

En outre, M. de St-Vincent, qui connaît l'influence de la religion, a peut-être eu le tort de laisser complètement de côté les moyens religieux ; il ne s'est pour ainsi dire occupé que du côté matériel de la question et en a négligé le côté moral. Cependant, la religion est nécessaire pour obliger le riche à s'occuper du pauvre, pour faire résigner le pauvre à recevoir de la main du riche ; *alter alterius onera portate*, et l'on peut dire, de toute organisation sociale qui manque d'élément religieux, fût-elle, du reste admirable dans ses détails,

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. XXXV.

(2) Pag. 194.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

ce que Caligula disait du style de Sénèque : *arena, sine calce.*

A l'occasion d'un tableau qui représentait l'apothéose de l'empereur, M. Faivre, peintre en miniature, a présenté à l'Académie de Metz quelques considérations sur l'immortalité de l'âme. Il s'élève avec force contre l'erreur capitale de notre époque, qui « renferme toute la vie de l'homme, entre la » naissance et la mort, » et veut trouver la solution du problème humain dans les éléments de l'existence terrestre, « c'est-à-dire, construire un triangle avec deux côtés (1). » D'autres voient le progrès dans les chemins de fer, les allumettes chimiques, les pénitenciers et les salles d'asiles. M. Faivre le voit, avant tout, dans le perfectionnement moral de l'homme. « Remarquez, dit-il avec une spirituelle justesse, » qu'on peut bien fabriquer trop de sucre ou trop d'indiennes, » et qu'il peut y avoir trop de machines à tisser ou trop d'usines pour la préparation du fer; mais, on dira tout ce » qu'on voudra, il ne peut y avoir trop d'honnêtes gens, ni » des gens trop honnêtes. Et voilà, croyons-le bien, le progrès par excellence, celui qu'il faut souhaiter, hâter et favoriser de tout son pouvoir. Multiplier les honnêtes gens, les bonnes gens, les bons citoyens, les bons pères de famille, les grands cœurs, sur qui l'on peut compter à la vie, et à la mort, tel est le but qu'il faut poursuivre sans relâche (2). »

Pour améliorer l'homme, pour faire le plus d'honnêtes gens possible, M. Faivre indique, comme excellent moyen, de « réveiller, de répandre et de fortifier la croyance dans » une autre vie, et dans la rémunération rigoureuse du bien, » et du mal moral (3). » Et à ce sujet, il signale, avec une exactitude malheureusement trop vraie, l'indifférence profonde que montre pour cette autre vie la plupart des gens de progrès et des hommes éclairés : « Entre autres circonstances » où nous devrions professer hautement notre foi dans l'immortalité de l'âme, et dans la rémunération des œuvres, il

(1) Annales de l'Académie de Metz, pag. 65.

(2) Ibid., pag. 64 et 62.

(3) Ibid., pag. 62.

» en est une qui m'a toujours inspiré de décourageantes réflexions, c'est le convoi funèbre de nos proches et de nos amis. Je le demande, dans ces solennelles occasions lit-on sur nos visages que nous voyons en esprit notre parent, notre ami, tremblant au pied du tribunal suprême? Que dis-je, le voyons-nous déjà jugé, condamné peut-être, et expiant douloureusement des fautes connues ou secrètes, sur la réalité desquelles il s'est fait tant de fois illusion? Est-ce cette pensée-là qui fait le sujet des conversations animées et bruyantes, qui inspire les attitudes distraites, les airs légers, les bâillements, les signes d'impatience (1)?»

M. Faivre n'a pu donner à sa doctrine tous ses développements; il en était empêché par les prescriptions du règlement, c'est le secrétaire qui nous l'apprend dans son compte-rendu. Retenu dans la libre et complète expression de sa pensée par un statut académique, qui, sans doute, interdit toute discussion religieuse, l'auteur a dû s'arrêter sur le seuil du temple, et le chrétien, pour faire passer ses idées, a dû paraître seulement philosophe (2).

Dans la Société d'agriculture de la Sarthe, M. Lepelletier-Deslandes, en présentant une assez courte mais attrayante analyse du voyage en Icarie de M. Cabet (3), s'est aussi élevé contre l'opinion funeste qui restreint le bonheur de l'homme à des jouissances matérielles, et, sans creuser la question aussi profondément que M. Faivre, il a du moins combattu avec force cette doctrine désastreuse: « Lorsque l'esprit du » siècle, conclut M. Lepelletier, s'est laissé imprudemment » envahir par l'appât des jouissances matérielles, lorsqu'une » littérature aventureuse en a fait l'idéal de toutes les ambitions et de tous les rêves, il serait à souhaiter ardemment » que les moralistes et les écrivains de bonne foi s'entendis-

(1) Pag. 63.

(2) Ibid. Votre règlement ne permettait pas que cette doctrine reçût tous ses développements; l'auteur s'est renfermé dans les étroites limites qui lui étaient imposées. (Compte-rendu de M. Robert, page XXXIV.)

(3) Etude littéraire sur le voyage en Icarie de M. Cabet. (Bulletin de la Sarthe, pag. 495.)

» sent, d'un commun accord, pour ramener le principe de la
 » félicité humaine, à une source plus pure, à une base plus
 » solide, de telle sorte que le bonheur, but légitime de toute
 » société civilisée, apparût aux yeux de tous réel et praticable dans toutes les conditions de la vie, et qu'en dehors de
 » tout procédé surnaturel, protégés par la double égide de
 » la religion et du vrai patriotisme, l'honnête homme et le
 » bon citoyen fussent encore jugés les plus dignes, sur cette
 » terre, d'être salués du nom d'heureux (1) ! »

Le même recueil contient, sous ce titre : *Le pianiste Hermann au couvent de l'Ermitage* (2), un article où l'auteur, M. de Châteauneuf, explique, en termes chaleureux et avec une conviction énergique, les raisons qui peuvent porter un artiste, couvert d'applaudissements et de couronnes, à quitter le monde qui l'idolâtre, et à s'enfermer dans un cloître.

M. de Châteauneuf prend occasion, à propos d'Hermann, ou plutôt du frère Auguste-Marie du St-Sacrement, d'aborder cette redoutable question qui occupait tout à l'heure M. Falivre et M. Deslandes : il établit, en passant, mais d'une main ferme, ces principes sur lesquels doit reposer l'organisation sociale. Voici les pensées par lesquelles il termine son article : « Un poète qui, s'il n'est pas sans génie, n'est pas aujourd'hui sans reproche, vous disait, il y a quelques années, dans de beaux vers qu'on dirait écrits hier, en vue d'une sainte croisade contre ces folles idées qui nous ont déjà fait tant de mal :

- » Pierre à pierre, en songeant aux vieilles mœurs éteintes,
- » Sur la société, qui chancelle à tous vents,
- » Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes,
- » Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

» Le poète oublie, Messieurs, le plus ferme appui de la société, dont les assises sont depuis longtemps ébranlées, le sentiment religieux qui peut nous garantir cet avenir de paix.

(1) Etude littéraire sur le voyage en Itarie de M. Cabet, pag. 204.

(2) Ibid., pag. 190. Le couvent des Carmes de l'Ermitage est près d'Agén.

» et de liberté que tant de voix appellent et aiment à saluer
 » comme une douce espérance. Le sentiment religieux, telle
 » est notre sauvegarde à tous. »

Vous le voyez, Messieurs, les Sociétés avec lesquelles nous sommes en correspondance, se sont inquiétées, pour la plupart, du malaise général et des dangers qui tourmentent ou menacent le monde moderne; presque dans tous leurs Mémoires se reflètent plus ou moins vivement les sentiments d'angoisse et de terreur que la France et l'Europe ont éprouvés pendant ces dernières années. Mais, de toutes les compagnies savantes qui se sont effrayées des périls que courait la société, aucune n'en a été plus fortement émue que celle de la Marne. Elle a cherché autour d'elle les causes du désordre moral et de l'anarchie des idées, et, croyant les apercevoir dans la littérature et dans le théâtre, elle a voulu faire porter un jugement accablant contre ces deux agents de démoralisation et de ruine. En 1849, elle mettait au concours cette question: « Quelle a été l'influence de la littérature et du théâtre sur » les mœurs, en France, depuis vingt ans? » Mais, comme elle ne reçut, la première année, qu'un seul Mémoire, indigne du prix, elle remit le même sujet au concours, en lui donnant cette nouvelle forme: « Quelle a été, en France, depuis vingt » ans, l'influence de la littérature et du théâtre, sur l'esprit » public et sur les mœurs? » Le but de la Société académique de la Marne n'était pas douteux; il est ainsi exprimé dans le rapport de la commission: « Vous vouliez, Messieurs, qu'un » concours d'honnêtes gens et d'écrivains dignes de ce nom » vint frapper de son énergique réprobation ces œuvres » monstrueuses dans lesquelles des hommes d'un talent in- » contestable n'avaient pas craint de prostituer leur plume, » en l'employant à préconiser les plus viles passions, et à » prêcher les doctrines subversives de toute autorité, de toute » religion et de toute morale. Il ne s'agissait plus, en effet, » d'attaques contre telle ou telle forme de gouvernement; ce » n'était pas une nouvelle révolution politique qu'avait en- » vue la littérature moderne; c'est la société même qui était » battue en brèche; c'est l'œuvre de Dieu que voulaient re- » faire ces novateurs, qui ont eu du moins le bon sens de » penser que, pour en venir à leurs fins, ils devaient, ayant

» tout, pervertir le pays en détruisant ses croyances et ses mœurs (1). »

C'était donc le procès de la littérature et du théâtre contemporains que la Société de Châlons-sur-Marne voulait faire instruire : cet appel fait à la critique a été entendu, et sur les quinze Mémoires envoyés, un seul a pris la question à rebours, et a présenté, au lieu d'un réquisitoire, l'apologie des accusés que voulait condamner l'Académie.

« Le résultat de la lutte a été brillant, dit le rapporteur, et si les plus dignes ont dû être placés en tête de leurs concurrents, les rangs qu'ils ont laissés derrière eux pouvaient encore être honorablement occupés (2). » Le talent du rapporteur, M. Sellier, avocat à Châlons, membre du conseil général et du conseil académique de la Marne, répondait à l'éclat du concours : son analyse n'est point un compte-rendu aride et sans couleur, c'est l'exposition animée et élégante des Mémoires présentés, en même temps que l'appréciation de leur mérite. On voit que M. Sellier connaît à fond la littérature moderne, et au ton de conviction qui règne dans son compte-rendu, à la chaleur qui l'anime, on n'a pas de peine à se persuader que le juge du concours est aussi le membre de l'Académie qui a fait proposer la question. Le prix a été mérité par M. Ch. Menche de Loisne, aujourd'hui secrétaire général de la police à la préfecture du Rhône. Voici comment M. Sellier résume le jugement de la commission sur le Mémoire couronné, qui a été imprimé depuis, et a occupé l'attention des journaux : « L'immense et sérieux travail que nous venons d'analyser d'une manière bien succincte et bien imparfaite, a au plus haut degré le mérite du style et des pensées. Peut-être y rencontre-t-on cependant un peu de pessimisme, car l'auteur ne nous laisse pas même l'espérance. Mais, en somme, son Mémoire offre beaucoup d'intérêt : on y voit, pour ainsi dire, en action toutes les œuvres littéraires et théâtrales, et tous les romans de nos jours, et, à la suite de chacune de ces œuvres, les appréciations les

(1) Séance publique de la Société d'agriculture, etc., de la Marne, pag. 50.

(2) Ibid., pag. 52.

» plus vigoureuses, les plus saines et les plus justes qui,
 » toutes, concourent à démontrer combien a été fatale pour
 » l'esprit public et pour les mœurs de la génération actuelle,
 » la littérature désordonnée de notre époque. — Vous ne
 » pouviez trouver un meilleur interprète de votre pensée (1). »

Mais si les dangers de l'ordre social préoccupaient plus ou moins toutes les Sociétés savantes, ils ne leur ont cependant point fait perdre de vue leur objet principal, et c'est un signe de la force de nos Sociétés modernes, qu'au milieu même des craintes les plus légitimes, les Académies n'aient pas cessé leurs travaux littéraires et scientifiques. C'est ce que prouvera l'analyse des Mémoires qui ont pour objet l'archéologie, l'histoire et la littérature proprement dite.

Archéologie, Histoire, Biographie. — L'Archéologie a donné son nom à quatre des Académies qui sont en rapport avec la nôtre : l'Académie archéologique de Belgique, la Société archéologique de Béziers, la Société archéologique de Touraine, l'Académie espagnole d'archéologie. Ces deux dernières ne nous ont pas envoyé de Mémoires cette année. La Société de Béziers a fait beaucoup pour la science dont elle porte le nom. « Toutes nos médailles, dit M. Fraissinet, rapporteur du » concours de 1854, ont été de nouveau déterminées et classées. Bientôt l'on pourra les voir dans notre cabinet, rangées par ordre chronologique. Notre collection renferme » des médailles rares. Nous commençons à être surtout riches en monnaies baronales; nous avons dans cette série » un grand nombre de pièces, même inédites (2). — Nous » avons, dit un autre membre, déterré beaucoup de nos vieilles chartes, de nos vieilles chroniques; nous ne cessons pas » de faire des recherches sur l'histoire et sur la linguistique, » et nous avons, dans quatorze ans, fait imprimer plus de » volumes que l'ancienne Académie de Béziers n'en fit imprimer en quarante ans (3). »

Mais cette Société a trouvé que les études dont elle s'occu-

(1) Séance publique de la Société d'agriculture, etc., de la Marne, pag. 86, 87.

(2) Rapport de la commission du concours de 1854, pag. 44.

(3) Séance publique de 1848. Discours de M. Azais, président, pag. 4.

pait d'abord n'étaient pas du goût de tout le monde, et « pour
 » prouver que l'archéologie n'est hostile à aucun art, à au-
 » cune science, à aucun progrès (1), elle a appelé à des tour-
 » nois littéraires, dans l'arène biterroise, des champions bar-
 » dés de vers (2). » En un mot, et pour laisser ces métapho-
 res où circule trop abondamment la sève méridionale, la So-
 ciété d'archéologie biterroise a institué des concours de poé-
 sie. Elle a bien fait, si c'était pour elle une question de vie et
 de mort, si, comme le veut M. Fraissinet, « l'arbre s'étiolait
 » au milieu d'un désert battu par les tempêtes, et végétait tout
 » fruits (3). » Elle a bien fait encore à un autre point de vue,
 puisqu'elle a ouvert une lice de plus à tous ces chevaliers er-
 rants de la poésie qui ont tant besoin, dans ce siècle prosaïque,
 de trouver un champ clos pour y soutenir la beauté de leur
 muse. Mais, pour parler avec plus de franchise, je me per-
 mettrai de dire aux archéologues de Béziers qu'ils ont été mal
 inspirés. Quoi ! dans cette terre où latèrent Simon de Mont-
 fort et le vicomte Raymond Bérenger ; dans cette Septimanie
 où se sont combattus et mêlés les Gaulois, les Phéniciens, les
 Rhodiens, les Romains, les Goths, les Bourguignons, les
 Francs et les Sarrasins, une Société d'archéologie n'avait rien
 de mieux à faire que d'instituer des concours de poésie ? Nos
 confrères de Béziers ont bien, il est vrai, placé à côté de la
 couronne de lauriers, un rameau de chêne destiné à récom-
 penser les études d'histoire et de littérature locales ; mais,
 tandis qu'ils voyaient accourir à la conquête de leur *laurier*
d'argent aux stigmates de la régie, tous les preux et toutes les
 héroïnes des joutes académiques, leur rameau de chêne n'a
 été recherché que par une ambition si molle, qu'ils n'ont pu
 le décerner ni en 1848 ni en 1851. Je ne crains donc point de
 le répéter, les académiciens de Béziers ont eu tort de vouloir
 plaire à tout le monde : l'agréable menace de tuer l'utile.
 Pour prouver que l'archéologie n'est hostile à aucun art, il
 ne faudrait pas pour cela l'anéantir. A cette innovation, qui

(1) Séance de 1851, pag. 46.

(2) Ibid., pag. 46.

(3) Ibid., pag. 45.

paraît dater de plusieurs années, la Société de Béziers a gagné, il est vrai, quelques beaux vers, mais cette noble Septimanie, si fertile en souvenirs, doit-elle être ainsi négligée et abandonnée ?

Ne soyons pas injustes, néanmoins, envers la Société archéologique de Béziers. M. Azais, son président, dans les deux séances, du 1^{er} juin 1848 et du 29 mai 1851, a entretenu le public de matières qui se rapportaient parfaitement au titre de la compagnie. Dans la première, il a donné une traduction en vers français, accompagnés de quelques considérations littéraires, du psaume *In exitu Israël* (1). Dans la seconde, il a produit des extraits d'un grand ouvrage auquel il travaille, et dans lequel il a pour but, sous ce titre : *Dieu, l'homme et la parole*, de démontrer que toutes les langues, sans exception, ont une origine commune, et que la parole que Dieu donna au premier homme, a été successivement transmise par celui-ci à tous ses descendants (2). Ce sujet amène naturellement M. Azais à faire, entre les différents dialectes, de curieux rapprochements, qui, s'ils ne paraissent pas toujours justes et concluants, promettent du moins un ouvrage plein d'intérêt scientifique.

L'Académie archéologique de Belgique a été plus fidèle à son titre, et tous ses travaux s'y rapportent. Mais, indépendamment des Sociétés qui prennent le nom d'archéologiques, il y en a beaucoup d'autres qui, sans l'avoir, s'occupent aussi des antiquités. Vous verrez donc passer successivement sous vos yeux, dans une sorte de pêle-mêle, amené par l'ordre des matières, presque toutes les Académies savantes avec lesquelles nous faisons échange de Mémoires.

Le premier travail dont je vous occuperai est de M. Rouard, conservateur de la bibliothèque publique à Aix. C'est plus qu'une simple notice, c'est un Mémoire complet, quoique court, et le sujet qui s'y trouve traité est curieux et important. Il s'agit de trois pierres d'une architecture singulière, qui ont été trouvées, en 1817, sur la colline d'Entremont, et dont la signification n'était pas encore éclaircie. M. Rouard a

(1) Séance de 1848, pag. 6 et suiv.

(2) Séance de 1851, pag. 4 à 14.

entrepris d'expliquer ces débris d'une civilisation perdue : selon lui, l'enceinte d'Entremont appartenait à l'*oppidum* principal des Salyes, détruit par les Romains après leur conquête, et les sculptures qui y furent découvertes faisaient partie d'un monument religieux et national, exécuté, pour les habitants du pays, par des artistes de Marseille. Si ces conclusions sont vraies, et l'Académie des inscriptions, à laquelle elles ont été soumises, paraît disposée à les accepter (1), M. Rouard aurait restitué aux bas-reliefs d'Entremont leur véritable valeur. Sa critique, comme l'a fort bien remarqué M. Lenormant, dans son rapport à l'Académie des inscriptions, est pleine de sagesse et de retenue : il ne force ni le sens des auteurs, pour expliquer les monuments, ni la signification des monuments, pour les faire concorder avec les assertions des auteurs : on peut donc accorder beaucoup de confiance à ses conjectures. Malheureusement les Mémoires sur cette période si reculée de notre histoire monumentale sont bien peu nombreux, et dans ce petit nombre encore, la critique se montre bien souvent fort aventureuse et fort ignorante : le travail de M. Rouard est donc une bonne fortune pour l'Académie d'Aix et son Bulletin (2).

Il n'y a rien de particulièrement intéressant sur l'archéologie romaine dans les recueils que j'ai dépouillés : ce sont des inscriptions sépulcrales ou votives, des descriptions de villas ou de bains : ainsi, M. Antoine Raikem a publié une notice sur les anciens thermes romains de Volterra (3) ; M. le docteur Bosel a étudié les villas et les monuments anciens qui se trouvent dans la commune de Limeslé (Limbourg belge) (4) ; l'Académie royale de Chambéry a recueilli un certain nombre d'inscriptions, trouvées en Savoie (5). Tous ces travaux sont

(1) Votre commission est disposée à accepter les conclusions de son Mémoire. (Rapport de M. Lenormant, du 22 août 1854, cité dans le Bulletin d'Aix, pag. V.)

(2) Bulletin d'Aix, pag. 344 et suiv.

(3) Société littéraire d'émulation de Liège, séance du 29 décembre 1850, pag. 39.

(4) Ibid., pag. 73.

(5) Compte-rendu de la Société royale académique de Savoie, 1844-1845, 1845-1846, pag. 49 à 64.

curieux à consulter, comme renseignements, mais seraient fastidieux à analyser; je me contenterai donc d'en avoir cité les titres. Je ferai cependant connaître à l'Académie une inscription très-originale, découverte depuis longtemps à Aïme en Tarentaise, et dont je donnerai une traduction à peu près conforme à celle qu'en a faite, en dernier lieu, M. Léon Ménabréa (1): « Sylvain, clos à demi dans le frêne sacré, — et sa-
 » prême gardien de ce petit jardin élevé, — nous te dédions
 » en remerciements harmonieux, — parce que, au milieu des
 » champs et des hôtes alpiques de la montagne (2), — de ta
 » forêt sacrée, aux suaves odeurs, — tandis que j'administre
 » la justice et fais les affaires des Césars, — tu nous conser-
 » ves par ta faveur propice. — Ramène-nous à Rome, moi et
 » les miens, — donne-nous de cultiver, sous tes auspices, les
 » campagnes de l'Italie, — je te consacrerai alors mille arbres
 » élevés. — Pomponius Victor, procureur d'Auguste (3). »

Les Bulletins que vous avez reçus contiennent un grand nombre de documents archéologiques et historiques, sur le moyen âge. Les deux livraisons publiées par la Société d'archéologie de Belgique renferment: 1° des recherches historiques sur le chapitre impérial de St-Servais à Maestricht, par M. A. Perreau; c'est une monographie fort importante pour l'histoire ecclésiastique et civile des Pays-Bas; 2° trois notices sur les églises de Coninxheim, de Laëken et de Ste-Waudru à Herentals; 3° un article sur un château du XVII^e siècle; 4° des notes sur les tombeaux chrétiens, par M. Alex. Schaëkpens (4). Les notes que nous venons de citer en

(1) Compte-rendu, pag. 53. *Sylvane sacra semi cluse fraxino — et hujus alti summe custos ortuli — tibi hasce grates dedicamus musicas — quod nos per arva perque montis alpicos — tuique luci suaveolenti hospites — dum jus gubernæ remque fungo Cesarum — me favore prosperanti sospitas — tu me nequeque reduces Romanæ sistis — digne itala rura te colamus præside — ego jam dicabo mille magnas arbores.*

(2) M. Ménabréa traduit *Alpicos* par les Alpes, et en fait un substantif à tort, selon nous.

(3) *I Pomponi Victoris Proc. Avgvstro.* M. Ménabréa n'a pas traduit cette ligne.

(4) *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, pag. 323, 368, 375, 383, 355, 408.

dernier lieu, sont destinées à précéder un recueil d'inscriptions tumulaires, copiées dans différentes églises des Pays-Bas, et ont pour sujet les anciens usages de l'Eglise, relatifs aux cimetières, aux tombeaux et aux enterrements. Il résulte de ce travail, que ce furent les chrétiens qui introduisirent la coutume d'enterrer dans l'intérieur des villes, malgré les défenses réitérées des empereurs romains, et qu'au moyen âge les sépultures étaient de droit ecclésiastique. M. Schaëkpens est amené par son sujet à étudier la législation des enterrements : il analyse les lois romaines, les canons des conciles, les lois religieuses du roi d'Ecosse Kenneth, et le règlement que fit, au XIII^e siècle, le pape Grégoire IX sur cette matière importante. Toutes ces indications sont dignes d'intérêt, mais il est à regretter que l'auteur ne leur ait pas donné une autre forme : le sujet méritait un traité en règle, plus complet et plus méthodique, et M. Schaëkpens, par ses connaissances spéciales, était très-capable de le faire. Le style de ces notes n'est pas non plus sans reproche, mais elles ont été écrites, il ne faut pas le perdre de vue, à l'extrême frontière de notre langue.

M. l'abbé Stroobant a publié, dans le même recueil, l'acte d'érection de la collégiale de Ste-Wandra (1). Ce document, qui nous fait parfaitement connaître l'organisation des chapitres collégiaux, renferme un fait qui peut jeter un jour nouveau sur la question tant débattue de l'enseignement. Les revenus de l'école (scholastrie), et de la fabrique (matricularie), sont consacrés aux distributions quotidiennes du chapitre, à la condition, par lui, d'entretenir un maître d'école et un sacristain (2). Il y avait donc des droits utiles et des revenus attachés à la charge d'écolâtre ; il serait du moins curieux de rapprocher ce fait de faits analogues.

Les Annales de l'Académie de Metz contiennent : 1^o une notice sur des monnaies découvertes aux environs de Metz, à la fin de 1846, et qui appartenaient toutes à la Lorraine (3) ;

(1) Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, pag. 382.

(2) Nec non proventus et emolumenta scholastrie et matricularie... sic tamen quod decanus et capitulum teneantur providere de magistro scholarum et de custode, pag. 385 et 386.

(3) Académie de Metz, pag. 400.

2° un Mémoire de M. Clercx, sur quelques villages indiqués dans l'histoire de Metz, et qui sont maintenant inconnus (1);
3° des extraits des registres des paroisses de la ville de Metz, faits par M. Emm. Michel.

Ce dernier article est assez curieux : « En parcourant les » registres des paroisses, destinés à constater les baptêmes, » les mariages et les décès, pendant le XVII^e siècle, nous » avons trouvé, dit M. Michel, de la main même des curés, » les annotations suivantes, relatives aux événements du » temps (2). » Les extraits de M. Michel n'intéressent guère que la ville de Metz; j'y ai cependant recueilli deux faits assez saillants, et qui font connaître les mœurs de l'époque : « Le 17^e jour du mois de janvier, année présente, 1670, a esté » bruslé un juif au champ à Seille, tout vif, pour avoir pris » et enlevé un enfant à la campagne, l'avoir tué pour le sa- » crifier, etc. (3). »

« Le 5 avril 1682, je soussigné, curé de St-Victor, ay reçu » pour matrone ou sage-femme, Elisabeth Brunet, après » m'avoir promis et assuré de s'acquitter dignement de cette » charge; et ensuite de la permission que luy en a donnée M. » le lieutenant général, elle a presté le serment accoutumé » au pied de l'autel (4). »

Enfin, une notice sur le calendrier républicain et les fêtes décadaires, par M. F. Munier, et une notice statistique sur les Etats-Unis de l'Amérique du nord, par M. Alfred Malherbe, terminent la série des articles archéologiques et historiques contenus dans les Annales de l'Académie de Metz (5).

Le Bulletin trimestriel de la Société du Var contient une analyse des Capitouls de la Cadière (6). Cette petite bourgade, située dans l'arrondissement de Toulon, et formée sur les ruines de la cité romaine de *Tauroentum*, avait le droit de faire des lois ou règlements appelés Capitouls, et de choisir ses magistrats,

(1) Académie de Metz, pag. 406.

(2) Ibid., pag. 409.

(3) Ibid., pag. 444.

(4) Ibid., pag. 442.

(5) Ibid., pag. 444, 479.

(6) Bulletin semestriel de la Société, etc., du Var, pag. 43.

quoiqu'elle fût placée sous la domination des moines de St-Victor. M. le chanoine Magloire Giraud a publié un choix de ces règlements, curieux à plus d'un titre, et écrits, pour la plupart, en langue provençale. Il est remarquable que des habitants d'une obscure terre d'église aient réglé, d'une manière souvent fort heureuse, ces détails de police et d'administration municipales, qui font encore le désespoir de nos législateurs modernes.

Aussi M. l'abbé Giraud a-t-il appliqué aux auteurs de ces lois, qu'il a fait connaître au public, ce proverbe de son pays :

Vouu maï uno onço de bouen sens qu'uno lieouro d'esprit (1).

Ajoutons que sa publication, enrichie de savantes notes, est des plus importantes pour l'histoire du régime municipal en France, si peu connu encore, malgré les travaux de Raynouard et de ceux qui l'ont suivi dans cette carrière.

La Société académique de Cherbourg a inséré, dans ses Mémoires, plusieurs morceaux intéressants pour l'histoire du département de la Manche, et même pour l'histoire générale : une charte de Guillaume le Bâtard, donnée en faveur de Cherbourg (2), alors qu'il n'était encore que duc de Normandie (ce que, par parenthèse, on exprimait, au XIV^e siècle, par *consul* (3), et publiée en latin et en français, par M. Gouppéy ; une notice sur les deux ermitages de la montagne du Roule, situés près de Cherbourg (4) ; un coup d'œil sur la Hague, suivi de la fantastique histoire du comte de Bel (5) ; une espèce de roman à propos des Rosières de Bricquebec (6), cette institution du célèbre avocat Elie de Beaumont, qui fit assez de bruit dans son temps pour qu'il en fût question dans

(1) Bulletin semestriel de la Société, etc., du Var, pag. 92.

(2) Société académique de Cherbourg, pag. 453.

(3) Postquam vero consul Deo adjuvante de consule rex anglie est factus, pag. 464.

(4) Par M. Lesdos, pag. 478.

(5) Par M. Digard de Lousta, pag. 228, 242.

(6) Par M. de Pontaumont, pag. 345.

les affiches du Dauphiné, de la veuve Giroud ; un précis historique sur l'hôpital de la marine, à Cherbourg (1) ; enfin, un voyage sur les bords du Rio-Nunez, par M. Jardin (2), et une notice sur les réclamations faites au dey d'Alger, en 1802 (3), offrent des renseignements fort curieux à consulter. Mais les deux documents les plus importants, publiés par cette Société, sont : 1° les pièces d'une procédure du XV^e siècle, relative à la confiscation de biens saisis sur un Anglais, après la conquête de la Normandie, par Charles VII, et à leur adjudication en faveur d'un capitaine de Cherbourg (4) ; 2° un Mémoire de Vauban, sur les fortifications de Cherbourg, précédé d'une notice sur Vauban et les fortifications de l'ancien Cherbourg, par M. Mépant (5). Le grand ingénieur du XVII^e siècle avait compris l'importance militaire et maritime du port créé plus tard par Louis XVI. « Cherbourg, dit-il dans ce » Mémoire, est une place de la dernière conséquence....(6). » Je puis dire n'en pas connaître une dans le royaume qui le » soit tant, en égard aux malheurs qu'elle pourrait faire, par » la piraterie, à nos ennemis les plus naturels, si son port » était un peu accommodé, et à l'empêchement qu'elle peut » donner à leurs desseins (7). »

Indépendamment des documents originaux et des dissertations sur des points particuliers d'histoire, nos Bulletins contiennent encore un grand nombre de biographies : les unes ont un caractère tout spécial ; ce sont des éloges consacrés par les Académies à leurs membres décédés. Ainsi, l'Académie de Metz a ouvert ses Annales à deux notices, l'une sur M. Fournel, professeur d'histoire naturelle ; l'autre sur M. Gasté, médecin en chef de l'armée d'Afrique (8).

(1) Par M. de Pontaumont, pag. 169.

(2) Pag. 200.

(3) Par M. Lefebvre, pag. 222.

(4) Publié par M. Lejollis, pag. 254.

(5) Pag. 1.

(6) Pag. 25.

(7) Pag. 23.

(8) Académie de Metz, pag. 8 et 29.

L'Académie royale de Savoie a publié des notices nécrologiques sur MM. de Vignet, archéologue; Michaut, l'historien des croisades; Bouvard, astronome; Bonjean père, botaniste; Veyrat, poète, et Pactod, mécanicien et chimiste (1).

Le Bulletin de la Société du Var contient l'éloge de M. Mitre, chirurgien de marine (2); celui de Cherbourg renferme des articles nécrologiques sur MM. Lamarche, l'abbé Legoupils et Bogaërts (3). On retrouve la biographie de ce dernier dans les Mémoires de la Société des gens de lettres belges, et nous nous arrêterons un moment sur ce nom, parce que le digne écrivain qui le portait, était un des correspondants de l'Académie Delphinale. M. Félix Bogaërts, professeur d'histoire à l'Académie d'Anvers, était une des gloires littéraires de la Belgique. Jeune encore (il est mort en 1851, à 42 ans, épuisé par des excès de travail), notre regrettable confrère a publié un grand nombre de productions littéraires, ce qui ne l'empêchait pas de remplir avec un dévouement digne du plus grand éloge, les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie d'archéologie: « Cette place, disait-il souvent, me » charme d'autant plus qu'elle me met en relation avec tout » ce que le monde savant compte de distingué (4). » Ce n'était pas seulement un écrivain de mérite, un professeur plein d'érudition, c'était encore un homme de bien. « Telle était, dit un » de ses confrères, l'aménité de ses manières, le charme et la » sûreté de son commerce, que ceux même qui ne l'avaient » recherché que pour les qualités de son esprit, les oubliaient » bientôt, si éminentes qu'elles fussent, pour celles de son » cœur (5). » Ajoutons à cet éloge qu'il a pu se rendre lui-même ce grand témoignage de n'avoir jamais écrit une ligne dont il dût se repentir (6).

Mais, outre ces biographies, que j'appellerais volontiers de famille, et qui sont un pieux hommage rendu par les com-

(1) Compte-rendu, pag. 222.

(2) Bulletin du Var, pag. 454.

(3) Mémoires, pag. XX, XXI, XII.

(4) Ibid., pag. 244.

(5) Ibid., pag. 243.

(6) Bulletin de Cherbourg, pag. XX.

pagnies à la mémoire des membres qu'elles ont perdus, nos Bulletins en renferment d'autres qui ont un intérêt moins restreint. Je ne parlerai pas d'une notice sur la tombe de la danseuse Camargo, bluette légère et gracieuse, insérée, par M. Louis Schoonen, dans sa revue de la Société des gens de lettres belges (1); je ne m'étendrai pas sur une notice de l'Académie d'archéologie de Belgique, concernant Clercq, ce médecin de Louis XIV qui aimait tant les pauvres, qu'il écrivit pour eux, en latin, avec une dédicace également en latin, un traité de leurs principales maladies (2); je m'arrêterai encore moins sur une liste des médecins célèbres belges, publiée par la même Académie, et où l'on est tout surpris de trouver, vers la fin du XVII^e siècle, un petit-fils du maréchal d'Ancre (3); je n'insisterai pas non plus sur la vie du maréchal de Belle-Isle, gouverneur et bienfaiteur de Metz, et fondateur de son Académie, en 1760 (4), j'ai hâte d'arriver à une biographie beaucoup plus curieuse, imprimée dans le Bulletin de l'Académie d'Aix, et qui a pour auteur M. Mouan, secrétaire perpétuel de cette compagnie (5). C'est celle du président Jacques de Gaufridi, qui naquit à Aix en 1597, y mourut en 1684, et joua un rôle important dans son pays pendant la première moitié du XVII^e siècle. A cette époque, la Provence fut fort agitée par les entreprises de la Cour contre les privilèges et les libertés des habitants. Gaufridi fut appelé, par sa naissance, sa popularité et les charges qu'il remplissait, à prendre à toutes ses agitations une part presque toujours honorable. Ami de son pays, attaché à ses prérogatives, mais admis aussi dans la faveur de plusieurs gouverneurs et rompu au manège des cours, il servit souvent d'intermédiaire entre le peuple et le pouvoir. Un semblable rôle était plein de périls. Il arriva à Gaufridi, malgré son amour dévoué pour sa patrie et son désir sincère de calmer les agitations, ce qui arrive à

(1) Bulletin, pag. 472.

(2) Par M. Broeckx, pag. 394.

(3) Par M. d'Avoine, pag. 400. Armand d'Ancre, médecin à Malines.

(4) Annales de l'Académie de Metz. Discours du président, M. Bmm. Michel, pag. 4.

(5) Bulletin d'Aix, pag. 497.

presque tous les personnages engagés comme lui dans les intrigues et dans les troubles : il fut méconnu et calomnié par les uns et par les autres. On le représenta à la Cour comme un cabaleur (1), au peuple comme un ambitieux, et, à la suite d'une violente sédition, il fut chassé de la ville et eut sa maison pillée. Victime des partis et de leurs passions, Gaufridi, dans la retraite, s'occupa, au milieu des pratiques de la religion, de composer son apologie pour la postérité. Il raconta, sous le titre d'*Emplois*, les différentes négociations dont il avait été chargé, et retraça, dans une histoire de Provence, les troubles dont son pays avait été le théâtre. A l'aide de ces écrits et de plusieurs autres documents contemporains (2), M. Mouan s'est proposé de faire revivre le souvenir de Gaufridi dans la mémoire des Provençaux, et en même temps de mettre dans tout son lustre la vertu de ce grand magistrat. Peut-être M. Mouan, par un faible commun à tous les auteurs de biographies, s'est-il montré trop partial pour son héros ; un passage des *Emplois* le ferait du moins supposer : « J'avais tant d'amour, avoue Gaufridi, pour la liberté de ma » patrie, que j'estimais que ceux qui la protégeaient par des » actions, même illégitimes, méritaient des louanges, et » je ne prenais pas garde que je me rendais coupable devant » Dieu, en faisant des souhaits pour ceux qui commettaient » des crimes (3). »

Noble aveu, digne d'un homme que l'expérience avait mûri et corrigé de ses tendresses pour les résistances populaires, que la pratique de la religion avait rendu sévère pour lui-même ; aveu important à recueillir dans un temps de troubles comme le nôtre, mais qui cependant laisse douter si la conduite de celui qui a la franchise de le faire, a toujours été irréprochable. Au reste, que la vertu de Gaufridi ait gauchi au milieu de ces agitations où la difficulté n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître, qu'importe ? Le président s'est plusieurs fois dévoué pour son pays ; il a noblement supporté, avec une résignation toute chrétienne, l'exil et la persécution.

(1) Bulletin d'Aix, pag. 508.

(2) Par exemple, l'Histoire de Haïre.

(3) Pag. 504.

tion ; ne pouvant plus servir sa chère Provence dans l'exercice de sa charge, il l'a servie encore par ses abondantes *an-mônes* ; sa vie, même avec quelques tâches, n'est-elle pas assez bien remplie ? Savoir admirer le beau dans les œuvres des hommes, c'est se résoudre, dit M. Molé, à d'inévitables imperfections (1). M. Mouan a donc fait une œuvre patriotique, en remettant en lumière cette noble existence, consacrée, même dans ses égarements, aux intérêts de son pays. L'époque où vécut Gaufredi, n'est-elle pas d'ailleurs une des plus curieuses de l'histoire de Provence ? On y voit figurer et lutter ensemble, la cour, le gouverneur, le lieutenant du gouverneur, l'archevêque, le parlement, les États, les consuls d'Aix, procureurs de la province, tous les pouvoirs, tous les intérêts de l'ancienne France ; c'est une des dernières scènes du grand drame du moyen âge. Que M. Mouan complète maintenant son œuvre, qu'il en élargisse le cadre, en renforce les couleurs, et qu'à l'aide des documents qu'il possède ou qu'il a sous la main, il présente un tableau complet de ces résistances provinciales au despotisme administratif, et il aura fait, sans doute avec plus de patriotisme local et avec un amour moins intrépide de la centralisation, un livre du même genre que la thèse de M. Alexandre Thomas, sur les États de Bourgogne.

Littérature. — La poésie, dit-on, est tombée dans un grand discrédit, elle n'est plus du goût de tout le monde ; voilà ce que l'on répète partout, ce qui ne glace néanmoins pas la veine des poètes. C'est, dit avec raison M. Nicot, l'élégant et grave secrétaire perpétuel de l'Académie du Gard, « parce que la poésie » est toujours le premier des plaisirs de l'intelligence, la plus » noble satisfaction de l'âme qui a besoin de s'épancher. » Mais si la poésie est le plus beau des arts, le plus délicat comme le plus sublime des plaisirs, elle est bien souvent aussi le plus facile des labeurs de l'esprit. Une rime riche, des épithètes à effet, un rythme harmonieux, font illusion sur l'absence de la pensée, on prend les efforts de l'imagination pour de la verve, les mouvements de la sensibilité pour de l'inspiration,

(1) Réponse au discours de réception de M. Vitet, à l'Académie Française.

l'imitation des poètes à la mode pour du génie. A force de faire des vers et d'en écrire, on acquiert une facilité qui vient de l'habitude ; des expressions outrées, des métaphores d'occasion, voilà souvent tout le bagage poétique de bien des poètes. On n'en rêve pas moins la gloire de Lamartine ou de Victor Hugo, et l'on se donne innocemment de l'encens en attendant celui du public.

« Je crus, quand j'écoutais vos accords à genoux,
Que la Muse daignait m'appeler comme vous,
Et qu'elle encourageait ma main faible et novice
A porter une pierre au commun édifice. »

Au siècle d'Auguste, quand les hommes, les dieux et les colonnes étaient les arbitres du goût, Horace aurait chassé du Parnasse ces poètes si contents d'eux-mêmes ; sous le règne de Louis XIV, Boileau leur aurait crié brutalement :

« Soyez plutôt maçons, si c'est votre métier. »

Mais Horace et Boileau étaient trop sévères ; ils disaient tout nettement leur pensée. Aujourd'hui, les princes de l'art sont moins dédaigneux : ils distribuent à tous leurs admirateurs la monnaie de leur gloire : nous voyons comme au XVIII^e siècle, les vers de Saint-Lambert

....fort vantés par Voltaire qu'il vante,

et nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus difficiles en poésie que nos grands écrivains, quand il n'est pas un rimeur qui n'ait son diplôme de poète, signé de Châteaubriand, de Lamartine ou de Victor Hugo.

D'ailleurs, ce même Horace que nous citons tout à l'heure, pourrait se retourner contre nous : « Quand j'ai un moment de » loisir, je m'en prends à mon papier, c'est un de ces petits » défauts dont je parlais tout à l'heure. Il faut bien me le » pardonner, sans quoi la troupe des poètes viendra à mon se- » cours ; il y en a bon nombre ; et, comme les juifs, nous te » forcerons à être des nôtres. » Aussi, par frayeur de ce

compelle intrare, je pardonnerai aux poètes bons ou mauvais de faire des vers et de les imprimer, et je leur dirai même avec un d'entre eux,

Vous avez tous pour moi, du cèdre à l'arbrisseau,
Quelque chose de doux, de consolant, de beau.

Tous les genres de poésie sont abordés dans les recueils dont j'ai à vous rendre compte, depuis l'ode jusqu'à la fable, depuis le poème épique jusqu'à l'épigramme. Prenons d'abord la fable. L'Académie de Metz nous en a envoyé cinq, composées par M. Dominique Macherez, professeur de langues. Elles ont pour titre *Le notaire et le poète*, *Les deux araignées*, *Le chien et l'ours*, *Le hibou et le rossignol*, *L'édifice, les arcs-boutants et la tourelle*: la versification en est aisée, et la morale sort naturellement du récit. M. Gustave de la Boullie, un des tenants du tournoi poétique de Béziers, a fait une fable assez gracieuse, ayant pour titre *Les deux poules*; la société archéologique de Béziers lui a accordé la deuxième mention honorable.

L'Académie d'Aix nous apporte aussi une fable, et qui plus est une fable politique; c'est une commotion sociale dans une ruche d'abeille, ou plutôt c'est la Révolution de février, racontée sous forme d'apologue par un conservateur. On y trouve donc tout ce que nous avons vu sous nos yeux, depuis le gouvernement provisoire jusqu'aux attaques contre les riches oisifs. Mais l'auteur aurait pu resserrer sa pièce dans un cadre plus étroit, y mettre une action plus dramatique et moins de controverse: ses vers ne sont trop souvent que de l'économie politique en rimes.

Plus sobre de discussions, est une autre fable également politique, composée par M. de Jège, et imprimée dans les mémoires de la Société royale académique de Savoie; elle a pour titre *L'hirondelle et l'enfant*; c'est une satire en vers harmonieux de notre état social; une hirondelle chassée par l'hiver est appelée dans un splendide château par le fils d'un riche parvenu: l'oiseau refuse d'accepter cet asile.

Ton père est en ces lieux le maître :
Le sera-t-il longtemps ? Qui sait ? demain peut-être,

Pour un léger caprice ou pour quelque peu d'or,
 Il vendra la demeure
 Qu'il appelle à cette heure
 Son manoir bien-aimé, son unique trésor...

Et l'hirondelle va chercher un logis dans un vieux donjon,
 dont les maîtres

Offrent aux hirondelles
 Des retraites fidèles,
 Où l'on tient pour sacré le ciment de leurs nids.

M. Louis Schoonen, dans le *Bulletin de la société des gens de lettres belges*, a placé deux fables de sa composition, *L'oiseau prisonnier*, *Le rossignol, les corbeaux et les coucous* : la première fait partie d'une série d'apologues ayant pour titre *Les animaux politiques* : c'est une satire ingénieuse des projets d'amélioration politique ou sociale. L'auteur exprime ainsi la morale de ce petit morceau :

Le mieux est l'ennemi du bien,
 Je veux prouver cela par une courte fable.

On y remarque les vers suivants, qui, sans être irréprochables, forment du moins un tableau assez gracieux :

Un enfant nommé Fabien,
 Avait pris un tarin au ramage agréable.

 Notre tarin vivait chez lui mieux qu'au bocage,
 Il était à l'abri du vent et de l'orage;
 Fabien le choyait et le comblait de soins,
 Prodiguant miettes, sucre et graines dans sa cage,
 Il prévenait tous les besoins
 Du volatile au peu de voyage.

L'autre apologue de M. Schoonen est une critique amère des ennemis de la poésie et des poètes : il semble qu'il y aurait quelque chose à reprendre dans ce morceau, mais l'auteur est terrible pour ceux qui font fi des poètes : il leur dit sans ménagement :

- « Messieurs les détracteurs de ces sublimes fous,
- » Vous êtes des corbeaux parlant à des coucous. »

Et je ne voudrais, ni pour l'Académie, ni pour son secrétaire, qu'on pût nous adresser cette terrible qualification, pour m'être avisé de blâmer des vers comme ceux-ci :

- « Et veufs de leurs accords aux douceurs infinies,
- » Les lieux qu'il désertapleuraient leurs harmonies,
- » Et depuis son départ souriaient moins aux yeux. »

Et si, mettant le comble à mon audace, je me permettais d'appeler galimathias cette strophe d'un chansonnier moderne, citée avec éloge par M. Schoonen :

- « Philanthropie ! astre que l'on encense,
- » Sous ton manteau l'auteur s'est abrité ;
- » Dans chaque aumône il voit sa récompense
- » En faveur de la charité, »

tous les rossignols, grands et petits, me répèteraient avec mille variations, ce motif de M. Schoonen :

- « Vous êtes un corbeau... »

je n'achève point, par respect pour l'Académie.

La société libre d'émulation de Liège donne aussi trois fables imitées de J. Gay, par M. de Rossius-Orban. Elles ont pour sujet *Le peintre de portraits*, *La jeune fille et la guêpe*, *L'ananas et le fumier*. Dans la première nous avons remarqué les vers suivants :

- Ainsi pensait Lysandre,
- Croyant qu'il est toujours peu sage de se pendre,
- Et qu'on ne meurt jamais trop tard.

La société archéologique de Béziers a accordé la première mention honorable du concours de 1851, à une satire contre les *blagueurs* de M. Méric. L'auteur passe en revue la nombreuse et féconde lignée de son héros, Jean Drague, les bla-

gueurs du *Journalisme*, les blagueurs par ambition et hypocrisie, enfin les blagueurs politiques, gens que l'on voit

Manger plus que personne au commun râtelier,
Se gorger à plaisir des repas monarchiques,
Sauf à s'accommoder de ceux des Républiques.

M. Méric n'a garde d'oublier les blagueurs révolutionnaires, pour lesquels un des leurs a justement créé l'épithète. Puis vient la blague californienne, celle du commis-voyageur, du marchand d'orviétan ; et en dernier lieu, le blagueur aimable, c'est-à-dire l'homme de talent,

Qui donne du relief aux plus petites choses,

et que l'on s'étonne de voir introduit en pareille compagnie : l'esprit de conversation, ce talent charmant, tend tous les jours à disparaître, et le confondre avec l'ignoble blague : c'est assimiler la monnaie d'or à la fausse monnaie.

Ce morceau plein de vers spirituels aurait gagné à être resserré : la phrase est souvent diffuse et lâche ; mais je ne veux pas être trop sévère pour un auteur qui s'exécute comme M. Méric :

Je finis : c'est assez parler blague et blagueurs !
Si mon discours allait se perdre en des longueurs,
On pourrait m'accuser de blaguer sur la blague,
Ce qui mériterait ou le knout ou la schlague.

Je me suis arrêté avec une sorte de complaisance sur la fable et la satire, parce que, en dépit du préjugé commun, ces deux genres de poésie me semblent mieux convenir que tous les autres à notre époque et aux Sociétés savantes. La grande poésie, c'est la Corinthe antique, où, malgré son double port, il n'est pas donné à tout le monde d'aborder : elle demande du génie, de l'inspiration, ce *mens divinior* qui n'est le privilège que du petit nombre. Mais la poésie familière, dans son cadre moins vaste, admet une heureuse médiocrité ; des vers spirituels, quelques remarques fines, un tableau bien rendu, font le mérite d'une satire, d'une épître ou d'une fable, et ne

seraient pas à la hauteur de la poésie lyrique, ou seraient perdus dans le drame ou le poème épique.

J'ai nommé ce dernier genre parce qu'il y a encore, vous ne le croiriez pas, Messieurs, des écrivains qui s'y essaient sérieusement. La société académique de Savoie mentionne un poème sur Emm. Philibert, cinq sur les missions de saint François de Sales dans le Châblais et le Faucigny. M. Macherez, de l'Académie de Metz, en compose un sur Clovis; ce qui fait, bien compté, huit essais de poésie épique; vous conviendrez que si cette plante exotique ne peut fleurir sur notre sol ingrat, ce ne sera pas faute d'expériences.

La poésie lyrique et cette création de notre siècle qu'on appelle la poésie intime ont aussi servi à augmenter nos recueils. Aix nous envoie deux odes du marquis d'Arbaud Jouques; la société archéologique de Béziers a couronné, en 1848, une scène biblique et mentionne une pièce intitulée *Merci*; en 1851, elle a jugé dignes d'être insérées entièrement quatre odes ou poèmes lyriques. Liège, outre les fables de M. de Rossius-Orban, nous adresse une élégie sur la vie et une épître de M^{me} Georgina.... à ses poètes favoris; Cherbourg publie une épître paternelle de M. l'abbé Legoupils, avec une traduction nouvelle du *Cimetière de campagne*; Tours insère dans ses mémoires une pièce adressée à l'auteur d'une notice sur le château de la Bourdaisière; le Bulletin du Mams nous apporte des *Psaumes de David*, traduits en vers français par M. Boyer.

Il n'est pas jusqu'à la poésie latine qui ne soit représentée: nous avons la traduction en vers français de la *IV^e triste d'Ovide*, et la traduction en strophes latines de la *Chute des feuilles*, par un latiniste belge, M. Fuss.

Je vous citerai quelques vers du marquis d'Arbaud Jouques:

Fraicheur, jeunesse, amour, beautés
Dont l'aurore est l'image,
Sur l'aile du temps emportés,
Durez-vous davantage?

Cette citation est prise dans une pièce intitulée: la *Solitude et l'Aurore*.

On trouve dans l'*Épître fraternelle* de M. l'abbé Legoupils
ces vers d'un naturel et d'une sensibilité charmantes :

Et nous restâmes seuls dans la pauvre chaumière
Où le dernier venait de recevoir le jour,
Seuls comme un nid d'oiseaux, lorsque la tendre mère
A péri dans les airs sous l'ongle du vautour.
Petits infortunés ! en vain leur voix appelle
La douce nourriture et la douce chaleur,
Leur mère ne vient pas réchauffer sous son aile,
La famille chérie au foyer de son cœur.

Et plus bas, ce frais et mélancolique tableau :

C'est toi ; je te revois, ô chère Guérinière !
Charmant petit ruisseau que j'appelais rivière ;
Oh ! que j'étais heureux, dans mes jeux enfantins,
Quand ton courant faisait tourner tous mes moulins !
Que de fois, sur tes bords, tu voyais mon visage
Contempler dans tes eaux ma vacillante image !
Relevant mes habits au-dessus du genoux
J'affrontais de tes flots le risible courroux.
Plein de crainte et d'amour, je suivais à la trace
Le rameau détaché, nageant à la surface.
Si quelque promontoire en arrêtait le cours,
Je l'aidais de la main et le suivais toujours.
Quoi ! je retrouve encor sur ta robe ondulante
Ces brillants mouchérons à l'aile étincelante ?
Mais mon œil attentif les poursuivait en vain,
Ils échappaient toujours à mon avide main.
Comme mon cœur battait quand ma main triomphante
Étreignait sous tes bords la carpe fréillante,
Ou qu'à l'aide des doigts, courbée en hameçon,
Mon épingle enlevait un agile véron !
Pauvre petit ruisseau, sous ta rive chérie
Me reconnais-tu bien ? Vois, ma tête est blanchie :
Hélas ! comme les flots sont écoulés mes jours ;
Ils tariront bientôt. Toi, tu coules toujours !

Ces vers ont été lus par M. Legoupils, le 7 avril 1851 : il
est mort le 27 juin de la même année.

Il y a également de la facilité et de la grâce dans ces vers
de M. Alphonse Bodin :

Heureux qui, s'arrachant aux discordes civiles,
Loin du bourdonnement que font les grandes villes,
Dans un large fauteuil mollement enfoncé,
En face du présent peut rêver au passé.
Heureux qui, dans sa noble et douce quiétude,
Antiquaire ou savant amoureux de l'étude,
Sur de vieux parchemins, en silence penché,
Des choses d'autrefois cherche le sens caché.

Il y a loin de ces doux souvenirs et de ces pacifiques aspirations aux vers sombres et effrayants que la société archéologique de Béziers a insérés dans ses mémoires et qui ont pour titre les *Derniers temps*. M. Richard Baudin, qui les a présentés au concours de 1851, est un lauréat de plusieurs académies : il tourne le vers d'une façon élégante et correcte, et sa muse, tout en montant sa lyre sur un ton élevé et dramatique, n'en fait jamais sortir que des sons harmonieux et purs, et n'a pas le secret de ces notes aigres et stridentes, de ces expressions heurtées et ambitieuses que beaucoup de poètes lyriques prennent pour la perfection de l'art. Plus audacieuse et plus tourmentée est la poésie de M. Ch. Deloncle, lauréat du même concours. Dans son ode sur saint Pierre de Rome, on reconnaît facilement l'imitation de Victor Hugo ; c'est la même coupe de vers, les mêmes oppositions. Vous en jugerez par la première strophe :

Dieu, lorsqu'il eut fermé devant l'homme parjure,
L'Eden, la primitive et féconde nature,
A la honte, aux douleurs de l'expiation,
Ne voulut pas livrer, sans espoir, sans défense,
Le chef-d'œuvre imparfait de sa toute-puissance,
Le roi de sa création.

Au précédent concours de Béziers, M^{ll}. Sassernò avait mérité le prix par un petit poème ayant pour titre le *Festin de Balthazar* ; c'est un morceau curieux, plein d'orientalisme, de verve, de couleur, de mouvement et de vie, mais aussi rempli d'inégalités, de longueurs, d'expressions outrées ; le passage suivant nous donnera une idée du talent de l'auteur :

Aux armes! Babylone est surprise et vaincue ;
 Aux armes! les Persans entrent de tous côtés.
 Aux armes! l'ennemi pille, massacre, tue,
 Et rase jusqu'au sol la reine des cités!

Si nous passons de la poésie à la prose, nous trouverons peu de compositions originales ; mais, en revanche, un certain nombre de dissertations et d'œuvres de critique et d'analyse. Ainsi la Bible a donné lieu à deux études, l'une contenue dans le Bulletin du Var, et l'autre dans les Annales de l'Académie de Metz. L'auteur du premier travail, M. Alfred de Martonne, homme de lettres à Paris, s'occupe des transitions dans les psaumes, et avance que leur liaison n'existe nullement dans la formule, mais est toute dans la pensée, ce qu'il prouve en présentant successivement le texte pur du psaume 109 : *Dixit Dominus*, puis la paraphrase explicative et pour ainsi dire *transitionnelle* des diverses idées de ce psaume. Dans l'Académie de Metz, M. l'abbé Maréchal a lu une dissertation sur le cantique de Débora, dans laquelle il a donné, avec une traduction littérale, l'explication, d'après les règles de l'exégèse, de ce chant de victoire.

La littérature française a été le sujet de deux articles, l'un de M. Saucié (1), professeur de rhétorique à Tours, l'autre de M. Martin, savant belge. Ces deux honorables écrivains se sont également occupés de l'histoire de notre langue, mais l'un s'est contenté de faire une introduction à cette histoire, c'est-à-dire d'étudier le mouvement littéraire de la Gaule depuis les druides jusqu'au onzième siècle, tandis que l'autre, M. Martin, a tracé un aperçu historique complet. Après avoir présenté les origines celtiques, tudesques, latines, ibériennes et grecques de notre langue, puis la formation du roman-wallon et du provençal, il suit la marche et les progrès du langage français depuis le onzième siècle jusqu'au romantisme inclusivement, en signalant les influences diverses qui ont agi sur

(1) M. Saucié est mort depuis : qu'il me soit permis de payer ici un juste tribut de regret à la mémoire d'un camarade, distingué par son mérite, mais encore plus distingué par ses vertus modestes et l'aimable aménité de ses mœurs.

notre littérature. Il termine en examinant l'histoire de la syntaxe, de l'orthographe, de la prononciation, de la prosodie et de la poétique.

La société académique de Cherbourg, qui a son siège en face des côtes d'Angleterre, était appelée naturellement à s'occuper de la littérature anglaise, et un de ses membres, M. de La Chapelle, a consacré un long et curieux article à l'étude des poètes anglais Gay et Burns.

Les méthodes d'enseignement ont aussi attiré l'attention des sociétés nos correspondantes, et dans le Bulletin de la Sarthe se trouve un rapport sur le cours éducatif de langue maternelle à l'usage des écoles et des familles du R. P. Grégoire Girard. Ce rapport est l'œuvre de M. Edom, ce digne universitaire qui fut un moment à la tête de l'Académie de Grenoble, en 1848.

Je terminerai ce long panorama, qui doit depuis longtemps fatiguer vos regards, en vous demandant la permission d'envoyer votre Bulletin à trois sociétés qui nous ont adressé le leur : 1° la société académique de Cherbourg ; 2° la société d'agriculture d'Indre-et-Loire ; 3° la société d'agriculture du département de la Marne. Ainsi que vous avez pu facilement vous en convaincre, les travaux de ces trois sociétés ne sont pas sans importance. Mais au mérite de leurs publications vient s'ajouter, du moins pour deux d'entre elles, une considération qui pourra vous frapper. Dans une espèce de tableau géographique que j'ai dressé des corps savants qui sont en relation avec l'Académie Delphinale, il y a plusieurs provinces considérables de la France qui ne figurent pas : ainsi la Champagne n'est pas représentée, et la Normandie ne l'est que par la société de Falaise. En acceptant pour correspondante la société de la Marne, nous comblerons la lacune pour la Champagne, et la société nationale académique de Cherbourg augmentera convenablement nos relations en Normandie.

La société d'agriculture du département d'Indre-et-Loire ferait un double emploi, car nous sommes déjà en rapport avec la société archéologique de Touraine ; mais elle est une des plus actives qui existent en province ; son Bulletin, sous un médiocre volume, renferme un grand nombre d'articles intéressants et consciencieux. Je pense donc qu'elle doit

être admise à échanger ses publications avec les nôtres, et son nom, dans la liste des sociétés correspondantes, figurera dignement près de celui de ses sœurs, les sociétés d'Angers et du Mans, fondées, comme elle, au XVIII^e siècle, par le marquis de Turbilly.

A la suite de ce rapport, l'Académie décide qu'elle échangera ses publications avec la Société académique de Cherbourg, la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, et la Société d'agriculture, commerce, etc., de la Marne.

Séance du 18 juin 1852.

L'Académie a reçu une pièce de vers de M^{lle} Elisa Morin, intitulée : *Le Mois de Marie*.

M. Alb. du Boys lit un morceau de son *Histoire du droit criminel*. Ce fragment, qui forme plusieurs chapitres du 1^{er} volume (1), a pour titre : *Résumé rétrospectif sur le droit de punir dans l'Europe Germanique; des sources et de l'exercice de ce droit au temps de la féodalité*.

M. Maignien commence la lecture d'un drame intitulé : *Galeswinthe*.

(1) Ce volume a paru en 1854, chez Aug. Durand, rue des Grès, avec ce titre : *Histoire du droit criminel des peuples modernes, depuis la chute de l'empire romain jusqu'au XIX^e siècle*.

PERSONNAGES.

CHILPÉRIC, roi de Neustrie.

EBROIN, officier de Chilpéric.

LANDRI, jeune écuyer.

DÉODATUS, poète.

GALESWINTHE, fille d'Athanagilde, roi des Goths d'Espagne.

CLOTILDE, suivante et amie de Galeswinthe.

FRÉDÉGONDE, dernière femme de Chilpéric.

Ambassadeurs goths.

Seigneurs, officiers francs.

Serviteurs, femmes du palais.

La scène est à Rouen, au palais de Chilpéric.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Une salle du palais du roi, à Rouen.)

FRÉDÉGONDE, EBROIN.

FRÉDÉGONDE.

Vient-elle donc sitôt, la noble fiancée,
La fille du roi goth ?

EBROIN.

Le roi l'a fort pressée,
Et, cédant à ses vœux, si rien ne la retient,
C'est sans doute aujourd'hui, madame, qu'elle vient.

FRÉDÉGONDE.

Déjà !

EBROIN.

Mais je le crois.

FRÉDÉGONDE.

Pour moi, femme oubliée,
Pas même cet honneur d'être répudiée.....
Du mépris, du mépris !

EBROIN.

J'en ai souffert pour vous,

Mais...

FRÉDÉGONDE.

Mais bientôt ici vous dédaignerez tous
La reine de la veille, et la nouvelle reine
Aura tous vos respects... comme elle aura ma haine.

EBROIN.

Vous savez si, toujours prêt à vous seconder...

FRÉDÉGONDE.

Il faut l'occasion pour ne pas en douter...
 Je puis me résigner ; mais j'ose vous le dire,
 Le sort, quand je voudrai, peut toujours me sourire ;
 Oh, oui ! si je voulais ranimer d'anciens feux
 Dans ce sauvage cœur, moins léger qu'orgueilleux,
 Je pourrais recouvrer mon nom et ma puissance
 Et payer dignement le zèle et la prudence
 D'un ami dévoué.

EBROIN (à part.)

Que dit-elle !

FRÉDÉGONDE.

Aujourd'hui,
 Qu'un ami sûr me dise, en m'offrant son appui :
 « Vous êtes reine, eh bien, soyez toujours la reine ! »
 Je tenterais peut-être ; et, sans faire la vaine,
 Tout ce que j'entreprends, moi, je sais le finir...
 Quel espoir pouvez-vous fonder sur l'avenir ?
 Officier du palais, brave, loyal et sage,
 D'être un jour plus heureux, vous n'avez nul présage ;
 Tandis que..., mais restez officier du palais :
 Loin de moi le désir de troubler votre paix !

EBROIN.

Dites, qu'exigez-vous et que faudrait-il faire ?
 Par quel puissant moyen, par quel secret mystère
 Cet hymen..., glorieux une fois contracté,
 Pourrait-on...

FRÉDÉGONDE.

Et le mien ne l'a-t-il pas été ?

EBROIN.

Sans doute ; mais de rompre un pareil mariage,
 Où chacun des époux trouve un même avantage,
 Où l'amour n'est pour rien, où la naissance est tout,
 N'est-ce pas impossible !

FRÉDÉGONDE.

Oh ! non.

EBROIN.

Lorsque surtout,

Jaloux de Sighebert, il croit que rien n'égale
L'honneur de se donner une épouse royale !
C'est la première fois.

FRÉDÉGONDE.

Mais vous pourriez savoir
Des passions sur lui l'invincible pouvoir,
Et que ce fier lion, soit qu'il aime ou trahisse,
N'est toujours qu'un enfant, esclave d'un caprice.

EBROIN.

Achevez, je me voue à tous vos intérêts.

FRÉDÉGONDE.

Soyons donc, dès ce jour, unis, prudents, tout prêts...
Épiant de concert l'heure de la vengeance,
Laissons-lui savourer son illustre alliance... ;
Il cédera bientôt..., je le veux, c'est assez.
Le voici, taisons-nous, mais vous m'appartenez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHILPÉRIC.

CHILPÉRIC (en entrant, à part.)

Bon, elle se résigne, et cette contenance
Humble et modeste en est la meilleure assurance.
— Bonjour, ma Frédégonde. — Avais-tu donc besoin
De consoler son cœur, ô mon cher Ebroin ?
Quant à moi, je serais très-fâché de sa peine ;
Cependant je ne vois... —

EBROIN.

Elle n'est pas hautaine
Ni fière, Frédégonde ; et, je dois l'avouer
Pourtant, oui, je cherchais, prince, à la.... rassurer.

CHILPÉRIC.

Tu fais bien, s'il le faut ; mais je ne puis comprendre...

EBROIN.

Frédégonde était riche ; elle est prête à tout rendre ;
Elle peut, sans regret, tout perdre en un seul jour,
Tout... Si ce n'est peut-être...

CHILPÉRIC.

Et quoi donc ?

EBROIN.

Votre amour.

CHILPÉRIC.

L'amour, l'amour ! je sais ce qu'il peut sur nos âmes ;
Mais qu'elle voie aussi le sort de tant de femmes
Dont l'exemple est bien fait pour servir de leçon.
Eh ! sans aller plus loin, dans ma propre maison,
Mon père trouva-t-il une femme indocile ?
Il épousa deux sœurs. Serait-il bien facile
De compter, sans erreur, les femmes de Gonthran ?
Oui, du sage Gonthran ! Familles d'artisan,
Suivantes de la reine, ou filles et servantes.....
L'ainé porte partout ses amours inconstantes,
Et, croyant qu'il revient au moins deux parts aux rois,
Il eut, dans sa grandeur, deux reines à la fois.
Il aurait donc fallu que toutes ces épouses
Fissent de grands éclats en leurs fureurs jalouses... ;
Les hommes ont leur droit, la femme a son devoir... ;
L'amour qu'offre le maître, il le faut recevoir. —
Il faut savoir aussi, quand son cœur le retire,
S'incliner devant lui, l'écouter sans mot dire,
(Frédégonde fait un mouvement de fierté que Chilpéric n'aperçoit pas.)
Etre toujours soumise, enfin, et tour à tour
L'aimer et l'oublier... Voilà, voilà l'amour !
Je ne dis pas cela, mon Dieu, pour Frédégonde ;
Je l'ai toujours aimée autant que chose au monde,
Et je ne voudrais pas qu'elle pût aujourd'hui
Avoir quelque regret et manquer d'un appui. —

(S'adressant à Frédégonde.)

Oui, j'aime ta gaîté, ta douceur, ta tendresse ;
 Je fus heureux par toi, depuis ce jour d'ivresse
 Où tu te fis choisir, sans me dompter pourtant !
 Ce jour où je fus veuf, bien veuf, grâce au couvent.
 De me trouver ingrat, tu n'as pas à le craindre ;
 Je ne veux pas non plus que tu puisses te plaindre ,
 Et je t'accorderai, car tel est mon plaisir,
 Tout ce que tu voudras ; parle, tu peux choisir.

FRÉDÉGONDE.

Monseigneur est trop bon ; suis-je pas sa servante ?
 Quoi qu'il fasse pour moi, toujours obéissante...

CHILPÉRIC.

Vraiment, c'est trop modeste ; eh bien, moi je le veux ;
 Dis ce qui te plairait, je comblerai tes vœux.

(A Ebroïn.)

C'est un agneau qui cède ; au fait, elle était reine
 Depuis tantôt six mois ; et, fût-on la plus vaine,
 On peut s'en contenter. Or, pour son avenir,
 Avec elle un moment je veux m'entretenir ;
 Laisse-nous.

SCÈNE III.

CHILPÉRIC, FRÉDÉGONDE.

CHILPÉRIC.

Frédégonde, oui, je t'ai bien aimée,
 Je veux donc, quand tu peux te croire méprisée,
 Te prouver que je suis un ami vrai pour toi.
 Roi, j'ai voulu pour femme une fille de roi ;
 Tu comprends, et tu sais que, plein de méfiance,
 Le roi des Visigoths, soit excès de prudence,
 Soit tout autre motif, a très-formellement
 Pour me donner sa fille exigé le serment
 D'éloigner à jamais toute femme ou maîtresse,
 Pour la reine, qui doit seule avoir ma tendresse.

J'ai dû tout accorder. On me traitait fort mal
 Là-bas ; je veux prouver combien je suis loyal.
 Enfin, sans ce serment, je n'avais pas d'épouse ;
 Je puis te dire tout, car tu n'es pas jalouse.....
 Tu vois que Sighebert, mari de Brunehaut,
 S'il se compare à moi, serait placé trop haut.
 Je vais avoir l'aînée, il a, lui, la cadette ;
 Tout redevient égal, et rien ne m'inquiète.

FRÉDÉGONDE.

Pour moi, prête à combler votre moindre désir,
 Sais-je autre chose, hélas ! que de vous obéir ?
 Quand vous me rejetez...

CHILPÉRIC.

Oh, quand je te rejette...!

Le mot est trop dur ; non, et je te le répète,
 Tu cesses seulement d'être femme du roi,
 Cela, c'est nécessaire, et j'ai donné ma foi.
 Mais, quelque part aussi que tu prennes retraite,
 Toujours mon amitié planera sur ta tête ;
 Libre, tu peux choisir...

FRÉDÉGONDE.

Quoi donc, me retirer ?

CHILPÉRIC.

Sans doute, il le faut bien, et tu ne peux rester,
 Tu le vois.

FRÉDÉGONDE.

Je comprends que notre destinée
 N'était pas d'être unis, et j'y suis résignée.
 Si j'osais cependant, pour dernière faveur,
 Bien qu'il ne faille ici voir que votre bonheur,
 Pour toute grâce, enfin, puisqu'aussi bien vous-même
 Vous l'avez exigé, par complaisance extrême,
 Je vous prirais...

CHILPÉRIC.

Eh bien ?

FRÉDÉGONDE.

Serez-vous assez bon ?

CHILPÉRIC.

Parle donc ! et pourquoi, mon Dieu, tant de façon !

FRÉDÉGONDE.

Ma seule ambition serait d'être rendue
 A mon ancien état. Vous m'avez entendue,
 Voilà ce que je veux. J'étais en ce palais
 Suivante de la reine, et désire à jamais,
 Dans cette obscurité digne de ma naissance,
 Vivre, mais sans regret, mais sans nulle espérance..
 Habitée ici, chercher un autre sort
 Ailleurs, serait cruel, et ce serait ma mort.
 Permettez que chez vous, inconnue, oubliée,
 Du soin de vous servir seulement occupée,
 Je puisse...

CHILPÉRIC.

Ta naissance est fort humble, en effet,
 Mais je ne comprends pas cet étrange souhait.

FRÉDÉGONDE.

Hélas !

CHILPÉRIC.

Il me semblait qu'une retraite aimable.....

FRÉDÉGONDE.

Ce serait, monseigneur, me traiter en coupable.

CHILPÉRIC.

Mais c'est par pure estime.

FRÉDÉGONDE.

Et si c'est m'affliger,
 Me voulant trop de bien, que de me refuser ?
 Dites-moi si c'est trop, et vous suis-je importune ?

CHILPÉRIC.

Mais c'est placer trop bas ta modeste fortune.

FRÉDÉGONDE.

C'est la seule faveur que je veuille exiger.
 Ma présence pour vous serait-elle un danger ?

CHILPÉRIC.

Non, sans doute.

FRÉDÉGONDE.

Achevez.

CHILPÉRIC.

J'y consens et sans peine ;
Confonds-toi donc parmi les femmes de la reine.
Vis à ton gré ; jouis d'un facile bienfait
Qui me coûte trop peu ; tu le veux, je l'ai fait.

FRÉDÉGONDE.

Vous ne me verrez pas, quoique je sois présente.

CHILPÉRIC.

C'est bien ; j'avais promis, tu seras donc prudente.

FRÉDÉGONDE.

Que de remerciements et que vous êtes bon !

CHILPÉRIC.

C'est peu pour ta sagesse et ta soumission ;
N'écoutant que mon cœur, j'eusse voulu mieux faire ;
Le meilleur, cependant, est de te satisfaire ;
Ainsi, c'est arrangé.

FRÉDÉGONDE.

Merci.

CHILPÉRIC (à part.)

La pauvre enfant !
Peut-on de meilleur cœur et plus naïvement
Sortir du lit d'un roi pour devenir servante ?
C'est bien ; je suis heureux : Frédégonde est contente,
Et repoussant bien loin tous regrets superflus,
Elle prend son parti, car je ne l'aime plus.

SCÈNE IV.

FRÉDÉGONDE seule.

(Elle a entendu les derniers mots.)

Car je ne l'aime plus ! — Triomphe, mais peut-être
 Tu m'aimeras plus tôt que tu ne penses, traître !
 Traître à sa femme, à moi, traître à ses trois enfants !
 Va, tu me païras cher ma honte et mes tourments.
 Ivre de sang royal, je t'en ferai répandre ;
 Heureux, alors, heureux de me pouvoir reprendre...
 Viens, noble Galeswinthe, étaler ton orgueil,
 Entre dans ce palais, mais j'en garde le seuil.
 Je serai là, toujours, sur ta trace attachée,
 Pour te chasser aussi comme tu m'as chassée...
 Je n'ai, moi, de salut que dans ce qui te perd,
 Et ma main, sous des fleurs, tient ton cercueil ouvert.
 Viens donc, et nous verrons qui sera la plus forte ;
 Pour la fille d'un roi, s'il faudra que je sorte,
 Si je dois tout souffrir quand on m'ose insulter,
 Viens enfin, tu verras si je sais me venger.
 J'aurai su maîtriser ce cœur dur et sauvage,
 Pour être réservée à cet horrible outrage,
 Et chassée en maîtresse indigne d'amitié,
 Sur qui l'on jette à peine un regard de pitié !
 Ainsi donc tout d'un coup mes ruses seraient vaines !
 Je perdrais en un jour le fruit de tant de peines !
 On me dirait : va-t-en, et tout serait fini !
 Quand il vient m'écraser, je répondrais : merci !
 Oh non ! tu connaîtras autrement Frédégonde.
 Mais son poète, ayant des vers pour tout le monde,
 Vient tout préoccupé ; renfermons ma douleur,
 Et gardons bien surtout qu'il ne lise en mon cœur.

SCÈNE V.

FRÉDÉGONDE, DÉODATUS.

DÉODATUS.

(Il entre en scandant des vers latins.)

C'est bon ! voilà des vers dignes de Galeswinthe ;
 Ils se scandent très-bien, et marchent sans contrainte.
 Voyons :

..... *Venerique simillima virgo*
Palladis arte sagax.....

Oui, voilà bien la fille du roi Goth,
 L'illustre Galeswinthe.

(Apercevant Frédégonde.)

Ah ! pardonnez, madame. —

(Revenant à son sujet.)

Je me sens transporté par cette noble flamme.

Palladis arte sagax.....

FRÉDÉGONDE.

Et que faites-vous donc, seigneur Déodatus ?

DÉODATUS.

Des vers, des vers latins, comme Virgilius,
 Madame, et ce langage élevé, poétique,
 Charme de vos guerriers l'oreille germanique...
 Ah ! si vous aviez vu les noces de sa sœur !
 Qu'eussiez-vous dit, grand Dieu, de ce style enchanteur,
 Quand je lus, célébrant une si belle flamme,
 Les distiques pompeux de mon épithalame :

O virgo miranda mihi!....

Je reçus en ce jour les plus beaux compliments
 De tous les assistants, surtout des seigneurs francs...
 Ils ont du goût, ma foi ! mais quant à l'épousée,
 Un sourire charmant m'exprima sa pensée.
 J'avais précisément prévenu son souhait.
 Des distiques latins rare et sublime effet !

FRÉDÉGONDE.

Et vous faites des vers....

DÉODATUS.

Pour la nouvelle reine.

FRÉDÉGONDE.

Un si noble sujet en valait bien la peine.

DÉODATUS.

Chilpéric, de son frère imitant la grandeur,
Veut l'égaliser en tout : or, dans cette splendeur,
Vous sentez qu'il voulait un semblable interprète :
Ainsi donc même sang, vers du même poète.

FRÉDÉGONDE (à part.)

Orgueilleux, indiscret, tout plein de son savoir,
Il pourra nous servir bientôt, sans le vouloir...

(Haut.)

Elle est de sang royal, mais surtout elle est belle ? —
C'est bien pour enflammer un poétique zèle.

DÉODATUS.

Je le crois ; mais pour nous qui fabriquons des vers,
L'épousée a toujours mille agréments divers ;
Et si, par un bonheur, sur le trône elle est née,
Elle efface l'éclat des feux de l'empyrée.

Clarior aetherea.....

C'est notre privilège, et, pour tout embellir,
Dans les plus belles fleurs nous n'avons qu'à choisir :
Les vers, comme le miel, coulent de notre bouche.

FRÉDÉGONDE.

Et la reine qui part ?

DÉODATUS (hésitant avec politesse).

Un astre qui se couche.....

FRÉDÉGONDE (à part).

Mais qui, le lendemain, brillant et radieux,
Sort vainqueur de la nuit, et brille au haut des cieux.

(Haut.)

Je me retire, adieu, je crains d'être indiscrete,
Je sais mieux respecter les loisirs d'un poète ;

Mais je vous le déclare, et du fond de mon cœur :
 Pour le roi Chilpéric, c'est un double bonheur,
 Dans ce nouvel hymen, d'avoir une princesse
 Sujet de tant de gloire et de tant d'allégresse,
 Et de plus, pour chanter un lien aussi doux,
 Un poète romain, habile comme vous.

SCÈNE VI.

DÉODATUS seul.

Elle est vraiment aimable autant que belle et sage,
 Mais sa naissance est basse et vraiment c'est dommage.
 Elle est très-aimable, oui : *pour un lien si doux*
Un poète romain, habile comme vous...
 Il n'est pour bien juger que le cœur d'une femme.
 Mais j'oublie, à propos, que mon épithalame
 Est loin d'être fini... l'époque vient pourtant,
 Et je ne suis pas prêt. Oh ! ce serait plaisant
 Qu'un poète latin, perdant sa contenance,
 Pour un hymen royal ne fût pas prêt d'avance !
 Je craindrais cent fois moins de me rompre le cou.
 Voyons donc. — J'y suis, bien...

Palladis arte sagax...

SCÈNE VII.

DÉODATUS, LANDRI.

DÉODATUS (apercevant Landri).

Encor ce jeune fou !

(Il paraît méditer profondément.)

LANDRI.

Ah ! c'est vous ? mais vraiment, très-honoré poète,
 Ce n'est pas votre nom que j'avais dans la tête.

DÉODATUS.

Et vous cherchiez...

LANDRI.

Quelqu'un. Vous êtes curieux,
 Seigneur Déodatus ; eh mais ! vous avez mieux

Que ce seul nom latin, et la nomenclature
M'en paraît difficile et longue outre mesure.
Voyons : Déodatus... Virgilius aussi....

DÉODATUS.

Je m'appelle de plus Augustinus...

LANDRI.

Merci.

DÉODATUS.

Et Dionysius, ce qui fait, en tout, quatre.

LANDRI.

Dès lors que vous avez, et sans en rien rabattre,
Quatre grands noms en *us*, je dois, à deux genoux,
Écuyer de vingt ans, m'incliner devant vous.
Mais dites-moi, vous qui, par état de poète,
Pour chanter les hymens vous creusez tant la tête,
Vous qui citez toujours Vénus et Cupidon,
Savez-vous ce que c'est que l'amour?

DÉODATUS.

Ah ! pardon ;

Par ma foi, c'est plaisant.

LANDRI.

Plaisant ! mais oui, peut-être :

Vous, poète, en effet, vous devriez connaître
Ces matières à fond. Je gagerais pourtant
Que vous n'entendez rien à l'aimable tourment....

DÉODATUS.

Qu'est-ce donc que l'amour, car j'aime qu'on précise.

LANDRI.

C'est, c'est... on sent cela mieux qu'on ne l'analysé :
L'amour vous prend au cœur ; il vous force à rêver
A la femme chérie ; elle vient ; soupirer
Est tout ce que l'on peut. On l'aime, on veut le dire,
Mais chaque mot du cœur sur les lèvres expire ;
C'est une chose... là... qui rend triste et content,
Heureux et malheureux ; c'est un bien, un tourment,

C'est un poison qui tue ou plutôt qui fait vivre,
C'est...

DÉODATUS.

C'est du verbiage ; ami, vous êtes ivre
De me parler ainsi ; si j'y comprends un mot...

LANDRI.

Le comprendre, ma foi, ne serait pas d'un sot ;
Mais vous y renoncez, et je vous trouve sage,
Car votre amour joufflu, votre Vénus volage
Ne ressemblent en rien à cet émoi divin
Que ne saurait nous peindre une mortelle main.

DÉODATUS.

Et d'où vous vient, Landri, cette rare finesse ?

LANDRI.

C'est que j'aime aussi, moi.

DÉODATUS.

Vous ?

LANDRI.

Je suis dans l'ivresse

De mon premier amour.

DÉODATUS.

Vous êtes amoureux !

LANDRI (riant).

Oui, vraiment.

DÉODATUS.

Et quel est l'objet de ces beaux feux ?

LANDRI (à part).

Allons, nous y voilà. Quoi ! tous les jours j'espère
Pouvoir me contenir, et ne sais pas me taire !...
Il faut le dérouter.

(Haut.)

J'aime...

DÉODATUS.

Je l'entends bien ;

Mais qui ?

LANDRI.

La reine.

DÉODATUS.

Vous !... Je n'y comprends plus rien.

Quelle reine ?

LANDRI.

Comment, quelle reine ?

DÉODATUS.

Sans doute ;

Votre discours, mon cher, s'embrouille et me déroute ;
Comment vous deviner ?

LANDRI.

C'est vrai : Vous n'êtes point
Homme à rien deviner ; convenons donc d'un point :
Quand on vous dit *la reine*, entendez la dernière.

DÉODATUS.

La dernière ? j'y suis ; c'est la reine Audowère.

LANDRI.

Non pas.

DÉODATUS.

C'est donc Frédég...

LANDRI.

Eh non ! vous dis-je, non ;

C'est Galeswinthe !

DÉODATUS.

Bah ! cette prétention
A droit de m'étonner. Mais où l'avez-vous vue ?
A Tolède ?

LANDRI.

Jamais.

DÉODATUS.

Vous l'avez aperçue ,

Au moins.

LANDRI.

Jamais, jamais.

DÉODATUS.

Vous vous moquez de moi,

Jeune homme.

LANDRI.

Non vraiment. Voyez ; si j'étais roi,
Si j'étais prince, au moins, je la voudrais pour femme,
Cette belle inconnue, et dont l'amour m'enflamme.
Et tenez, quand je pense à cet ange aux yeux bleus....

DÉODATUS.

Mais comment savez-vous la couleur de ses yeux ?
C'est vraiment singulier ! je m'y perds.

LANDRI.

C'est possible ;

Ce délice profond, et ce charme indicible,
L'amour enfin, le cœur, vous n'y comprenez rien,
Tout Dionysius que vous êtes.

DÉODATUS.

Très-bien,

Et grand merci ; le fou !

LANDRI.

Mais votre épithalame ,

A propos, vous l'avez oublié.

DÉODATUS.

Sur mon âme,

Je perds à bavarder un temps trop précieux.
Laissez-moi : je compose et j'invoque les dieux.

Palladis arte sagax, Venerique simillima virgo....

(Dans le reste de la scène, Landri l'interrompt chaque fois qu'il essaie de
scander ses vers.)

LANDRI.

C'est cela : Cupidon, les dieux et les déesses,
Vous ferez, je le crois, de fort belles prouesses
Avec tous ces gens-là.

DÉODATUS.

Comment, tous ces gens-là ?

Petit barbare !

LANDRI.

Moi ?

DÉODATUS.

Gens barbarissima !

Mes vers ne sont pas bons !...

Palladis arte...

LANDRI.

Que veut dire Minerve

Ou Pallas, en vos vers ? Rien du tout.

DÉODATUS.

Mais la verve

S'échauffe à ces grands noms :

Palladis arte...

LANDRI.

Mais vous vous abusez.

DÉODATUS.

Que vous importe, enfin ! allez, et me laissez...

Palladis...

LANDRI.

J'y consens, mais Pallas sera toujours la même,
Vous n'y changerez rien.

DÉODATUS.

Encor !

LANDRI.

C'est mon système

A moi, que voulez-vous !

DÉODATUS.

Mais vous avez grand tort.

LANDRI.

Peut-être.

DÉODATUS (se préoccupant de ses vers).

Palladis arte...

LANDRI.

Tous ces dieux ont accompli leur sort ;
Ils sont anéantis.

DÉODATUS.

Pour moi, je me retire.
 Quel poète en ces lieux ferait vibrer sa lyre...
 Adieu.

LANDRI.

Jusqu'au revoir, favori d'Apollon...
 Mais sans rancune, au moins:

DÉODATUS.

Le fou !

LANDRI.

Par Cupidon !

Je ne vous en veux pas.

(Déodatus se retire, toujours en scandant son vers *Palladis*.)

SCÈNE VIII.

LANDRI seul.

Frédégonde, ma reine
 Qui fait toute ma joie et plus encor ma peine,
 Passe souvent ici. — Je pourrai lui parler,
 Lui dire... quoi ? d'abord, il le faudrait oser !
 Oserai-je, en parlant à Frédégonde même,
 Dire, comme je sens : Madame, je vous aime !
 Non, je n'oserai pas... Déodatus, vraiment
 A bien raison : je suis un fou... moins qu'un enfant.
 Mais je l'entends ; allons, allons, un peu d'audace.

SCÈNE IX.

LANDRI, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE (à part).

Landri, l'aimable enfant !

(Elle marche pensive, comme si elle ne faisait que passer.)

LANDRI (à part).

Quel regard ! que de grâce !
 Voyons, il faut parler. Madame... elle me fuit,
 Elle ne m'entend pas... eh ! faisons plus de bruit.
 (Il tousse.)
 Frédégonde !

FRÉDÉGONDE.

Ah ! Landri , vous faut-il quelque chose ?

LANDRI.

(A part.)

A moi ? rien, oh ! rien... non ; c'est-à-dire... je n'ose...

(Haut.)

Je voudrais...

FRÉDÉGONDE.

Quoi ? parlez. Je n'ai plus nul pouvoir ;
 Dites-moi cependant vos craintes, votre espoir :
 Si je puis vous servir, je le ferai.

LANDRI.

Madame...

FRÉDÉGONDE,

Vous savez que du roi je ne suis plus la femme...

LANDRI.

Plus sa femme ! pour vous c'est peut-être un malheur,
 Mais pour moi ! — pardonnez si, dans votre douleur,
 Je trouve méchamment une cause de joie ; —
 Enfin je prends le bien quand le ciel me l'envoie :
 Aujourd'hui vous tombez, et j'en puis profiter.

FRÉDÉGONDE.

Comment cela ? comment ?

LANDRI (à part).

Il faut s'exécuter.

(Haut.)

C'est que jusqu'à présent, quand vous étiez la reine,
 On ne pouvait vous voir que de loin, à grand'peine ;
 On n'aurait pas osé, certes, vous aborder ;
 Quoi qu'on pensât de vous, il fallait le garder.
 Aujourd'hui, si, rentrant dans la classe commune,
 Sans changer de beauté, vous changez de fortune,
 Si, libre et sans nul compte à rendre à votre époux,
 Vous devenez enfin votre maîtresse ; en vous
 Si l'on trouve non plus une femme puissante,
 Mais toujours une femme aimable et ravissante,

Une femme, en un mot, faite pour tout charmer...
Mais une simple femme...

FRÉDÉGONDE.

Eh bien ?

LANDRI (à part).

J'ai beau parler,

Elle ne comprend rien.

(Haut.)

Mais une simple femme

Qu'on ne peut regarder sans sentir dans son âme

Du respect... de l'amour... je puis alors sans peur

Vous aimer... vous le dire, à vous ; ah ! quel bonheur !

FRÉDÉGONDE.

Enfant ! et d'où vous vient ce singulier caprice ?

LANDRI.

Ah ! laissez-moi du moins le seul espoir qui puisse

Me faire aimer la vie et soulager mon cœur...

Vous me feriez mourir.

FRÉDÉGONDE.

Ce serait un malheur

Et je ne le veux pas. Cependant, soyez sage,

On s'enflamme, on s'apaise aisément à votre âge ;

Et si l'on me voyait...

LANDRI.

Ah ! vous me repoussez...

FRÉDÉGONDE.

Vous ne m'offensez pas, et je le montre assez ;

Mais du roi Chilpéric je suis abandonnée,

Et pour tout ce bonheur je ne me sens point née ;

Dites-moi cependant : si j'étais reine encor,

Pouvant vous prodiguer des titres et de l'or,

N'aimeriez-vous pas mieux...

LANDRI.

Ah ! puissiez-vous, Madame,

Ne plus l'être jamais.

FRÉDÉGONDE (à part).

Bien, il m'aime dans l'âme !
 Tout dans cet avenir conspire en ma faveur,
 Et je puis retrouver la puissance et l'honneur
 Par lui, pour lui peut-être.

(Haut.)

Enfant, qu'il vous suffise
 De voir que Frédégonde, à son destin soumise,
 A voulu sans colère écouter vos discours...
 Adieu !

(Elle se retire.)

LANDRI.

Que de bonté ! je l'aimerai toujours.
 (Il sort par le même côté que Frédégonde, pour éviter les personnages
 suivants.)

SCÈNE X.

CHILPÉRIC, ÉBROIN.

(Ils entrent par une galerie opposée, en continuant une conversation; ils paraissent lorsque Landri prononce les derniers mots.)

CHILPÉRIC.

Enfin, cher Ebroïn, j'ai fait ce sacrifice ;
 Il le fallait ; d'ailleurs, don pour don , c'est justice.
 Je suis riche , elle est noble et riche autant que moi ,
 Et mon présent doit être un vrai présent de roi.

ÉBROIN.

C'est un fort beau cadeau pour le noble beau-père ,
 Il fait un coup de maître.

CHILPÉRIC.

Il m'oblige, et j'espère
 Qu'il s'en réjouira. Galeswinthe , après tout ,
 M'apporte des trésors. Mais sa race surtout
 Est pour moi l'important : au point que , sans fortune ,
 Sans terres , sans bijoux , enfin sans dot aucune ,
 Je l'aurais épousée. Il me faut à tout prix
 Une fille de roi.

ÉBROIN.

Vous en êtes épris

De cœur !

CHILPÉRIC.

De cœur, c'est vrai : cette noble alliance,
 En faisant mon bonheur, élève ma puissance.
 Oui, je me trouve heureux, et je ne sais pourquoi
 D'aujourd'hui seulement il me semble être roi.
 De son prochain départ j'ai reçu la nouvelle,
 Et mes ambassadeurs, qui la trouvent fort belle,
 En louant son esprit, ses grâces et son cœur,
 Lui trouvent, me dit-on, un peu trop de langueur....
 Son départ, ses adieux à son père, à sa mère,
 La rendent un peu triste et pensive.... Oh ! j'espère
 Qu'au milieu des plaisirs, des fêtes de ma cour
 Elle sera contente et toute à mon amour.

ÉBROIN.

Frédégonde....

CHILPÉRIC.

Ne veut nul autre bénéfice
 Que de rester ici, mais femme de service,
 Servante de ma femme. Ebroïn, qu'en dis-tu ?
 Est-ce de la candeur, est-ce de la vertu,
 Cela ?

ÉBROIN.

C'est très-bien fait.

CHILPÉRIC.

Et quelle modestie !

ÉBROIN.

Il n'est pas de plus bel exemple, sur ma vie ;
 Je n'en suis pourtant pas étonné.

CHILPÉRIC.

Je n'ai pu

Refuser....

T. IV.

ÉBROIN.

C'est tout simple, et vous auriez paru
La craindre, la traiter en femme rejetée,
En véritable épouse autrefois redoutée,
Tandis que.....

CHILPÉRIC (avec ironie).

Pur caprice....

ÉBROIN.

En effet.

CHILPÉRIC.

Passion

Satisfaite bientôt par la possession.

ÉBROIN.

Quand vous l'avez choisie, elle en était bien digne.

CHILPÉRIC.

On le voit au grand cœur dont elle se résigne.

ÉBROIN.

Vous vouliez être heureux, et vous l'avez été ;
Mais toute sa noblesse était dans sa beauté.
Elle est noble de cœur, sans doute, et sa prudence
Pourrait faire excuser cette mésalliance ;
Enfin, elle eût été très-digne de vous.... mais
C'est la fille d'un pâtre.

CHILPÉRIC.

Oui, d'abord je craignais,
Pensant à cet amour, à ces six mois d'ivresse,
Que sa présence ici n'offusquât la princesse.

ÉBROIN.

Vous avez, selon moi, très-sagement agi :
Quand vous ne l'aimez plus, tout n'est-il pas fini ?
Frédégonde, sans doute, est belle, je l'avoue,
Et, quoi qu'on veuille dire, il faut bien qu'on la loue ;
C'est descendre beaucoup d'être servante.... mais
C'est la fille d'un pâtre.

CHILPÉRIC,

Et pour moi, désormais

Elle n'est plus à craindre.

Ironiquement.

Une petite fille

D'assez piquant minois, de taille assez gentille....

Oh ! tu verras bientôt la sœur de Brunehaut,

Cette princesse illustre et fille du roi Goth !

Du sang royal ! aussi la gloire la devance :

Quel cortège, Ebroïn, quelle magnificence !

Au fond, j'étais jaloux de Sighebert ; c'est lui

Qui, voyant mon bonheur, le doit être aujourd'hui.

Je veux le surpasser : nous aurons un poète

Aussi, Déodatus ; et ce digne interprète

En distiques brillants chantera mon hymen.

J'aime la poésie, et je sais le latin....

Tu verras ! Oh ! je veux fêter ma souveraine,

Car, enfin, celle-ci, c'est vraiment une reine !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Monseigneur !

CHILPÉRIC.

Qu'est-ce donc et pourquoi nous troubler ?

LE SERVITEUR.

Des cavaliers nombreux s'empressent d'annoncer

A Rouen, que la reine approche.

CHILPÉRIC.

Qu'elle arrive !

Ah ! comment exprimer combien ma joie est vive !

La reine, ma princesse, enfin je vais la voir !

Allons, apprêtons-nous à la bien recevoir.

A Ebroïn.

Assemble nos guerriers, qu'on te voie à leur tête,

Que tout sente la joie, ainsi qu'un jour de fête ;

C'est une fête aussi ; qu'en l'amenant chez moi,
Son cortège soit digne et d'elle et de ton roi.

Va.

ÉBROIN.

Monseigneur, j'y cours.

GHILPÉRIC.

Courons, courons nous-même
Jouer un peu plus tôt de voir celle que j'aime.

SCÈNE XII.

LANDRI, DÉODATUS.

DÉODATUS.

Mais où courez-vous donc, seigneur Landri ?

LANDRI.

Hé ! mais

Vous le voyez, mon cher, et je ne fus jamais
Plus heureux ; notre reine arrive ! je m'empresse
De courir au-devant....

DÉODATUS.

De la noble princesse !

LANDRI.

Sans doute.

DÉODATUS.

Ecoutez-moi, vrai, je vous veux du bien,
Malgré vos quolibets, et cela ne vaut rien.
Vous vous empressez trop, gare à quelque sottise.

LANDRI.

Comment donc, s'il vous plaît ?

DÉODATUS.

Faut-il qu'on vous le dise ?

Vous l'aimez, cette reine....

LANDRI.

Eh bien ?

565

DÉODATUS.

En l'abordant ,

Renfermez bien surtout ce secret important :
Quand d'amour une fois les flèches acérées
Ont percé notre cœur....

LANDRI.

Ce sont billevesées

Que vous me contez là.

DÉODATUS.

Le dieu malin.....

LANDRI.

L'amî ,

Vous êtes trop plaisant ; mais n'ayez nul souci ;
Impossible de faire une telle sottise.
Qu'à son aise pourtant votre esprit subtilise.....

DÉODATUS.

Ecoutez-moi du moins....

LANDRI.

Hé ! je n'ai pas le temps.

SCÈNE XIII.

DÉODATUS seul.

Cours donc où tu voudras , et si tu t'en repens ,
Vrai feu ! tant pis pour toi. Mais la noble princesse
Est déjà dans Rouen , et j'ai fait la promesse
De chanter dans mes vers ce doux et noble hymen ;
Il faut donc composer, sans perdre mon latin. —
Quel honneur c'est pourtant de se trouver poète,
Et d'être le plus bel ornement d'une fête !
Car, si j'excepte ici ce jeune écervelé ,
Je suis aimé de tous et même vénéré ;
Je jouis amplement de l'estime publique....
(En s'en allant.)
Voyons donc.... Ah !.... voilà mon sixième distique.

SCÈNE XIV.

CHILPÉRIC, GALESWINTHE, CLOTILDE, ÉBROIN, LANDRI,
SEIGNEURS FRANCS, AMBASSADEURS GOTHs. — GARDES.

CHILPÉRIC.

Fille illustre d'un roi, vous voyez votre époux
Pénétré d'un bonheur qu'il ne devra qu'à vous ;
Et devant ces guerriers, mes amis, je vous donne
En don propre, à toujours, et je vous abandonne
Pour que vous en fassiez selon votre plaisir,
Sans craindre que jamais j'en aie un repentir,
Mes cités de Bordeaux, Béarn, Cahors, Bigorre,
Limoge. En vous faisant ces présents, je m'honore,
Ils sont à vous, leurs champs, leurs populations.....
Mon épée et ma foi, voilà mes cautions.

UN AMBASSADEUR GOTH.

Nous vous prions aussi, Monseigneur, de redire
Le serment convenu : notre roi le désire.

CHILPÉRIC.

De grand cœur ; oui, c'est vrai. Donc, Galeswinthe, à vous,
A vous que j'ai choisie et dont je suis l'époux,
Suivant la loi salique, aujourd'hui ; oui, je jure
De vous rester uni par la foi la plus pure,
Et, tant que vous vivrez, de ne jamais aimer
Une autre femme.

UN SEIGNEUR FRANC.

Et moi je viens vous engager,
A vous que notre roi Chilpéric prend pour femme,
Notre foi, notre amour : j'en jure sur mon âme,
J'en jure sur ce fer, et voue à son tranchant
Quiconque violera ce solennel serment.
Gloire, gloire à la reine, et vive Galeswinthe !

LES SEIGNEURS FRANCS.

Gloire, gloire à la reine, et vive Galeswinthe !

GALESWINTHE.

Quel accueil délicat, et, pour moi quels honneurs !
 Merci, vous mon époux, et vous, nobles seigneurs ;
 J'en suis fière, et sachant quelle est votre constance,
 Je reçois vos serments avec reconnaissance.

SCÈNE XV.

CHILPÉRIC, GALESWINTHE, CLOTILDE.

CHILPÉRIC.

Vous voyez quel respect, quel amour vous attend,
 Princesse, et cet honneur qu'ici chacun vous rend
 N'est de mon amitié qu'un simple et faible gage.
 Donc, chère Galeswinthe, acceptez ce présage :
 Vous êtes notre reine, et je veux que bientôt
 Vous vous trouviez heureuse autant que Brunehaut.

GALESWINTHE.

Brunehaut ! il est vrai, ma sœur tendre et chérie !
 Dans une heureuse paix elle coule sa vie ;
 Mais je me fie aussi, seigneur, à votre foi.

CHILPÉRIC.

C'est bien ; oh ! vous pouvez vous confier à moi.
 Je sais bien qu'à Tolède on ne m'épargnait guère ;
 Vous voyez, je le sais et n'en fais pas mystère ;
 Mais je ne craindrai plus ces bruits accusateurs.
 Je veux faire trouver tous les soupçons menteurs,
 Et j'espère qu'ici pleinement rassurée,
 Vous m'aimerez aussi, dites, ma bien-aimée.

GALESWINTHE.

Je suis toute à l'époux dont, s'il dépend de moi,
 Le seul bonheur sera ma seule et chère loi.

CHILPÉRIC.

Bien, je vous crois. Allez, le païen détestable
 Sera, par votre amour, un chrétien véritable....

Mais je n'avais pas vu cette étrange pâleur,
Souffrez-vous ?

GALESWINTHE.

Non , merci ; cependant la chaleur ,
La longueur des chemins , la fatigue... , la peine ,
Le souvenir si doux.... et si cruel.... qu'entraîne
Une première absence.....

CHILPÉRIC.

Il vous faut du repos ;
Dans deux jours votre esprit redevenu dispos
Retrouvera sans doute et sa paix et sa joie.
Pour être heureux moi-même , il faut que je le croie ;
Oui , vous serez heureuse.... , aussi bien je le veux....
C'est comme je le sens que j'exprime mes vœux.
La reine de Neustrie est bien assez puissante
Et riche , pour qu'aucun souci ne la tourmente.
Reine de mes guerriers qui sont tous mes amis ,
Ici tout vous respecte et tout vous est soumis ,
Songez-y bien , adieu.

SCÈNE XVI.

GALESWINTHE , CLOTILDE.

GALESWINTHE.

Oh ! ma mère , ma mère !
Te reverrai-je encor ?

CLOTILDE.

Mais , pour moi , je l'espère
Certes beaucoup. — Pourquoi ce noir pressentiment ?
N'osez-vous être heureuse et libre un seul moment ?
Quand la première fois on quitte sa famille ,
Ce souvenir toujours trouble une jeune fille....

GALESWINTHE.

Je sens , je sens encor l'empreinte de tes bras
Qui me serraient toujours , comme si le trépas

M'eût attendue ailleurs, et je sens mon visage
 Encor chaud de tes pleurs qui m'ôtaient tout courage...
 Du bonheur d'un époux le soin m'est confié
 Pourtant, et je me dois à lui, je l'ai juré.
 Consumant en ce soin les jours de ma jeunesse,
 Je veux, quoi qu'il advienne, accomplir ma promesse.

CLOTILDE.

Et vous serez heureuse aussi.

GALESWINTHE.

L'espères-tu ?

CLOTILDE.

Oui, de la foi du prince et de votre vertu.

GALESWINTHE.

Je ne l'espère pas ; je sens là, dans mon âme,
 Un froid dur, glacial....

CLOTILDE.

Remettez-vous, Madame ;
 Le roi de vous avoir est bien heureux, bien fier ;
 A votre place, moi, j'oserais me fier.

GALESWINTHE.

Sans doute Chilpéric est aujourd'hui sincère ;
 Mais demain, mais demain !

CLOTILDE.

Allons, cette chimère
 Vient là bien follement pour troubler votre cœur ;
 Pourquoi tout craindre, enfin ? Prenez votre bonheur
 Comme il vient.

GALESWINTHE.

Mais crois-tu qu'un cœur aussi volage
 Ait changé tout à coup ? Qu'a-t-il fait, et quel gage
 M'a-t-il donné ?

CLOTILDE.

Sa foi.

GALESWINTHE.

Peut-être, ma Clotilde,
 Il se trompe, en trompant la sœur de Brunehilde....
 Oui, malgré ses serments, je l'avouerai, j'ai peur ;
 Je ne puis dans ces murs dominer ma terreur,
 Et, cherchant à te croire, afin de m'en distraire,
 J'ai peur, je te le dis, de ne plus voir ma mère.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FEMMES DU PALAIS, ET, PARMI ELLES, FRÉDÉGONDE.

CLOTILDE (se levant).

(A Galeswinthe.)

(Haut.)

Modérez-vous.... Voilà les femmes du palais
 Qui viennent vous offrir leurs vœux et leurs souhaits.

GALESWINTHE (allant au-devant d'elles).

Approchez-vous ; je sais quel sujet vous amène.

UNE FEMME.

Nous venons saluer notre nouvelle reine.

GALESWINTHE.

Grand merci.

FRÉDÉGONDE.

Nous venons avec sincérité
 Lui souhaiter aussi longue prospérité.

GALESWINTHE.

J'accepte vos souhaits avec reconnaissance.

(A part.)

Longue prospérité ! triste et vaine espérance !

(Haut, à Frédégonde.)

Vous êtes belle, et, j'aime à croire, sage aussi ;

Sur votre front serein n'apparaît nul souci.

Dites, ma belle enfant, votre nom ?

FRÉDÉGONDE.

Frédégonde.

GALESWINTHE.

Frédégonde !

FRÉDÉGONDE.

Sans doute ; inconnu dans le monde ,
Ce nom semble pourtant vous.... toucher.

GALESWINTHE.

Oui , c'est vous

Qui ?....

FRÉDÉGONDE.

C'est moi-même , hélas ! embrassant vos genoux ,
Je ne me souviens pas qu'hier j'étais puissante....
Je ne suis plus ici que votre humble servante
Et la serai toujours , si vous le voulez bien ;
Car pour vous.... ni pour moi , le passé n'est plus rien.

GALESWINTHE (après un moment d'hésitation).

Allez , et sachez bien qu'ici , toute sa vie ,
Votre reine pour vous veut n'être qu'une amie.
Jeunes filles , allez.

SCÈNE XVIII.

GALESWINTHE , CLOTILDE.

GALESWINTHE.

Clotilde , quel effroi !
Celle qui fut longtemps la maîtresse du roi
Je la verrai donc là tous les jours !

CLOTILDE.

Hé ! qu'importe ?

Dans ces terreurs d'enfant montrez-vous donc plus forte ;
Vous êtes seule ici maîtresse , et désormais
Frédégonde oubliée est servante au palais.

GALESWINTHE.

N'as-tu pas remarqué sur son front.... plein de grâce ,
Un mélange cruel de pudeur et d'audace ?
Oui , devant ce regard calme , mais dédaigneux ,
J'ai frissonné , Clotilde , et j'ai baissé les yeux.

CLOTILDE.

Mais elle se résigne, et de très-bonne grâce.
De son ancien état reste-t-il une trace?

GALESWINTHE.

Ah ! le présent m'afflige et je crains l'avenir.

(Très-préoccupée.)

Que me disait ma mère au moment de partir ?

CLOTILDE.

Mon Dieu, tout vous chagrine et tout vous désespère,
Parce que votre mère est loin....

GALESWINTHE.

Ah ! oui, ma mère !

FIN DU PREMIER ACTE.

Séances des 2 juillet, 16 juillet et 13 août 1859.

L'Académie a reçu :

1^o *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy* (tom. XV, 2^e semestre, 1850).

2^o *Statuts de l'Académie belge d'histoire et de philologie.*

L'Académie, dans la séance du 13 août, décide qu'elle fera l'échange de son Bulletin avec l'Académie de Reims et la Société industrielle d'Angers.

M. de Gournay lit le rapport suivant, sur les travaux d'assainissement de la crypte de Saint-Laurent.

Messieurs,

J'abandonne cette fois les autels des faux dieux, et leurs temples réduits en poudre sur le sol de la Morée, pour vous parler d'un des plus vieux sanctuaires chrétiens que possède

la terre de France, et qui jettera bientôt un lustré tout particulier sur la ville de Grenoble : vous devinez à ces mots que je veux vous entretenir de la crypte de Saint-Laurent, qui est mon éternel cheval de bataille.

L'assainissement de cet auguste édifice est enfin opéré de la manière la plus victorieuse : une des ailes de l'église, dégagée de laasure qui l'emprisonnait, a reparu presque intacte avec sa corniche ornée, comme celle de l'abside, de pittoresques modillons ; l'on poursuit le dégagement de l'aile gauche encore noyée dans la construction informe de la sacristie qui devra bientôt tomber sous un marteau vengeur ; enfin, la précieuse crypte, à jamais délivrée des eaux qui l'envahissaient lors des grandes pluies et rendaient son abord impossible, offre déjà un sol consistant sous les pieds de l'explorateur, et est en pleine voie de restauration : les ouvriers viennent de dérober les voûtes et les murailles qui livrent maintenant aux regards le secret de la construction romaine, et ils s'occupent en ce moment d'enlever de place les colonnettes qui, dépouillées ainsi que leurs précieux chapiteaux de leur tartre séculaire, par les soins intelligents de M. Sappey, vont reposer sur des bases neuves. Vous voyez, Messieurs, que nous avons marché depuis mes dernières communications, et que nous pouvons dire à notre manière, de la grande œuvre artistique qui s'opère dans l'humble rue Saint-Laurent : *Eppur si muove!*

Maintenant, Messieurs, que je vous ai donné une idée succincte des progrès qu'a faits cette œuvre qui a été stagnante si longtemps, il me reste à remplir un devoir envers vous qui l'avez, à ma pressante requête, patronnée d'une manière si honorable pour vous et pour moi. Ce devoir, c'est de vous raconter la marche des travaux pénibles qu'il a fallu entreprendre pour arriver à l'assainissement de la crypte, et les découvertes intéressantes que ces travaux ont amenées. Nous prendrons, si vous le permettez, les choses à l'alpha, et nous dirons de suite quel parcours devait suivre, et quelle profondeur devait avoir le canal qu'il s'agissait de creuser pour opérer l'assainissement.

Ce canal devait enceindre la crypte tout entière, passer par conséquent sous l'église en forme de pyramide tronquée, envelopper l'abside, et aller rejoindre en ligne directe le lit de

l'Isère, présentant de la sorte la forme exacte d'un sistre antique, ou autrement d'une raquette, dont l'incommode poignée devait traverser le corridor de la cure, et ravager le gracieux jardin du presbytère, sans respect pour une vieille treille et une ombreuse tonnelle, nid de verdure suspendu au-dessus des ondes fuyantes et le plus souvent troublées de la rivière, en face de cette ravissante Ile-Verte, véritables Champs-Élysées, gracieux dédale d'ombrages qui s'interpose en vain entre le sombre fleuve et l'épaisse phalange des gigantesques peupliers de Saint-Roch (1) qui dominent cet heureux séjour, et semblent porter jusqu'au ciel les larmes et les aspirations de la douleur !

C'était naturellement proche de l'Isère que le canal devait atteindre la plus grande profondeur, et c'est à partir de ce point qu'il devait cheminer avec une rampe de cinq millimètres par mètre, jusqu'au sommet du sistre qu'il devait figurer.

Cette première partie des travaux, commencée le 14 septembre 1851, tint longtemps le presbytère dans l'état d'une ville assiégée, et compromit de la manière la plus grave la santé des respectables ecclésiastiques qui y demeurent. Mais pleins de zèle pour l'honneur de la maison de Dieu, dont ils sont de si dignes ministres, et enchantés de voir enfin sortir de l'abjection leur antique et vénérable sanctuaire, *MM. Keisser* endurèrent avec une sainte joie les tribulations que leur apportait la restauration de la crypte.

Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines que cette portion du déversoir du canal, qui enfilait successivement le jardin et le long corridor de la cure, fut achevé. La porte de la cure, ouverte pendant de si longs jours aux intempéries précoces de la saison, put enfin se refermer, mais non sans danger ; car, selon une expression bien connue et qui trouve ici sa place, l'on enfermait le loup dans la bergerie, c'est-à-dire, une masse d'humidité désolante, au sein de la maison du pasteur.

Les ouvriers attaquèrent alors le sol de la rue, toujours perpendiculairement sur l'abside de l'église, et vers son point

(1) Le cimetière.

central, en ayant soin toutefois de laisser un passage libre aux nombreuses voitures qui sillonnent en tout temps la rue Saint-Laurent. Jusqu'alors les fouilles n'avaient produit aucune découverte, et cette absence d'intérêt dans les travaux affligeait les ouvriers, qui s'attendaient à rencontrer des trésors ; mais ce qui les contrariait bien davantage, c'étaient des pluies incessantes qui se jouaient de leurs efforts, et rendaient la construction du canal presque impraticable. Ils avançaient cependant courageusement, mettant à profit les courts intervalles de beau temps.

On atteignit enfin le milieu de la voie publique, et là, à une profondeur de deux mètres soixante centimètres, la pioche mit à découvert un petit canal romain oblitéré, formé de tuiles fort épaisses à rebords très-saillants : ce canal traversait une couche argileuse. Cette découverte, qui en faisait espérer d'autres, doubla le zèle des travailleurs, et ils purent bientôt compter une autre conquête des fouilles. Un tombeau revêtu de tuiles romaines fut rencontré proche du canal ; il contenait quelques ossements, et la foule curieuse vint contempler avidement cette expropriation du sépulcre, se rappelant peut-être les mots amers du grand écrivain (Châteaubriand) à qui nos derniers troubles donnèrent le coup de mort : « Hélas ! l'homme n'est pas même assuré de la tranquillité de sa possession de son tombeau. »

Pendant ce temps, une autre expropriation plus douloureuse avait lieu ; elle frappait de la manière la plus sensible une vieille et respectable dame qui faisait depuis longues années l'édification de la paroisse de Saint-Laurent, et qui, propriétaire de la malencontreuse maison, je devrais dire baraque, qui flanquait et écrasait l'église, vivait nuit et jour dans le saint des saints, et bien réellement à l'ombre même du sacré tabernacle, contre lequel sa couche était adossée, et dont un petit guichet, percé dans le mur de sa chambre, lui procurait au besoin la vue consolante. Cachée là parmi les fleurs d'un petit jardin qui enveloppait cette demeure anachorétique d'une douce poésie, habitante, en quelque sorte, dès cette terre, de la Jérusalem céleste, dont elle goûtait la paix au milieu du tumulte de la bruyante rue Saint-Laurent, la vénérable M^{me} B., appuyée sur un ange, sa fille, s'avan-

çait avec la sérénité d'une sainte vers la cité qui ne change pas : *permanentem civitatem*.

La restauration de la crypte de Saint-Laurent vint troubler, hélas ! d'une manière bien cruelle, une si sainte et si privilégiée existence. L'architecte du gouvernement, M. Manguin, déclara que l'assainissement de la crypte ne pouvait s'obtenir qu'au moyen de la suppression immédiate de la maison en question, maison d'ailleurs qui déshonorait l'église, et dont la construction avait causé de graves dommages à celle-ci, témoins les profondes lézardes qui sillonnent en tous sens le pourtour de l'abside.

Les démarches faites par l'architecte auprès de l'autorité avaient porté leur fruit ; et c'est au moment où l'on venait de découvrir le tombeau romain, qu'ordre avait été signifié à M^{me} B... d'abandonner, elle octogénaire, la retraite bénie où elle coulait si doucement le peu de jours qu'il lui restait à vivre ! De sorte que pendant que les ouvriers achevant à la hâte, à cause des pluies incessantes, la moitié du canal qui devait traverser la rue, s'apprétaient à poursuivre leur œuvre si entravée du côté laissé aux voitures, M^{me} B... et sa fille, plongées dans l'affliction, se disposaient à vider les lieux, et se livraient aux fatigues d'un onéreux déménagement, non sans venir jeter quelquefois à la dérobée, à travers une petite persienne placée dans le mur de leur jardin, un regard de tristesse sur la marche rapide et menaçante des ouvriers qui allaient bientôt saper à travers leur chère demeure.

Ce souvenir m'est trop présent au cœur, à moi qui ai été la cause innocente d'un si grand chagrin, pour que je ne consigne pas ici ce dramatique épisode de la restauration de la crypte de Saint-Laurent, trop heureux si j'ai pu adoucir par quelques soins empressés et mes respectueuses prévenances, la douleur que j'avais apportée, sans m'en douter, à deux âmes angéliques. J'avais demandé avec instance, il est vrai, l'assainissement de la crypte, mais, dans mon ignorance, j'avais espéré qu'on pouvait l'effectuer d'une manière bien plus simple ; et si j'avais su à quel prix il fallait l'obtenir, j'aurais attendu sans contredit que M^{me} B... eût quitté la terre, avant de commencer mes démarches.

Je reviens aux fouilles : elles ne produisirent rien autre

jusqu'au moment où, jetant bas le mur du jardin de M^{me} B..., on envahit, pour la saccager, son habitation. On s'occupa immédiatement de déblayer la terre de ce jardin qui surplombait d'environ deux mètres la base de l'église qui y était ensevelie ; précieuse terre, terre fertile, engraisée de plusieurs couches de tombes que l'on découvrit successivement, et dont le nombre dépasse celui de soixante. On pouvait compter jusqu'à trois de ces couches mortuaires, variant d'une profondeur de 1 mètre à 1 mètre 50 et 2 mètres 60. Les uns étaient simplement formés avec des *lauxes* posées sur champ, d'autres étaient construits en maçonnerie ; et parmi ceux-ci, il y en avait qui étaient entièrement enveloppés de ciment ; de telle sorte que le nom de *tombeaux chrysalides* leur conviendrait parfaitement. Enfin, les tombeaux de la 3^e région, ceux par conséquent que l'on rencontrait au niveau du sol du canal, c'est-à-dire à 4^m 50^c au-dessous du sol du jardin, étaient construits en tuiles romaines de la plus belle fabrication. Ces tombeaux, intacts pour la plupart, et quelquefois d'une dimension colossale, renfermaient encore la *chose sans nom* dont Bossuet parle quelque part. Je mesurai l'un de ces tombeaux ; il appartenait à la 3^e région, et je lui trouvai une longueur de 2^m 40. Il recelait un squelette d'une proportion gigantesque ; le crâne était de la fabuleuse épaisseur de 12 millimètres. Ces précieuses dépoüilles, ainsi que d'autres d'une conservation et d'une dimension insolites, furent, à ma requête, retirées du sépulchre, et déposées dans une armoire de la maison de M^{me} B... qui tombait sous le marteau des démolisseurs, et dont une chambre seule de l'étage supérieur devait être conservée pour servir de sacristie provisoire. Mes soins d'antiquaire furent malheureusement rendus inutiles par la négligence qu'on apporta à se clore. Le mur du jardin de M^{me} B... une fois abattu, les curieux envahirent l'enceinte de l'habitation, et dès lors on put s'attendre à toutes sortes d'excès de la part de misérables enfants que leurs parents laissent errer tout le jour sur le pavé de notre rue. Les ruines de l'habitation de M^{me} B... furent inondées chaque jour d'une nuée de ces petits vandales qui s'introduisaient dans la pièce basse où les ossements avaient été déposés, et trouvèrent plaisir de les réduire en poudre, à ma grande consternation. *Cet âge est sans*

pitié, comme l'a fort bien dit le grand fabuliste ; nous pourrions ajouter : De quoi cet âge n'est-il pas capable, l'impiété aidant !

Une chose est encore à observer au sujet des tombeaux de la 3^e région ; c'est que la partie supérieure des corps était ajustée dans un massif de maçonnerie disposé à cet effet, et qui était creusé de manière à recevoir la tête et les épaules.

J'ai dit que la maison de M^{me} B... tombait sous les marteaux des démolisseurs ; nous bénîmes bientôt, tout en gémissant du chagrin causé à la digne dame, leur action réparatrice envers l'église. Toute l'aile droite, désenfermée de l'ignoble maçonnerie qui la recouvrait, reparut à la lumière avec sa corniche, et qui plus est, avec ses modillons parfaitement conservés ; on distinguait de suite, sans effort, une tête de hibou, un aigle vu de face, une feuille d'acanthé formant volute, et un autre aigle se présentant de profil, en tout cinq modillons d'un beau caractère.

Pendant que le dégagement de l'église avait lieu d'une façon si heureuse, et que de peur d'accident, on élançonnait avec soin ses vénérables murailles crevassées qui menaçaient de s'écarter tout à fait, faute de supports, les fouilles continuaient autour de l'abside et produisaient quelques découvertes importantes, telles qu'un joli fragment de frise byzantine d'un heureux dessin, des débris d'inscription tumulaire en marbre blanc, deux blocs et deux fûts de colonnes d'une très-riche brèche, colonnes dont le diamètre dépasse de beaucoup celui des colonnettes de la crypte, dont quelques-unes sont du même marbre. C'est sur ces deux fûts de colonnes, dont les pareils amoindris ont pu fournir les colonnettes de la crypte, que j'appellerai, Messieurs, toute votre attention ; car après m'être refusé à admettre avec une vieille version grenobloise que l'église de Saint-Laurent fût un temple d'Esculape, version qui fait sourire, si l'on considère avec quelque attention le monument, et que l'on examine avec de bons yeux les prétendus serpents qui décorent le pourtour de l'abside, et qui sont tout bonnement des dragons à tête d'homme, c'est-à-dire des emblèmes de Lucifer ; après, dis-je, m'être élevé contre cette prétention d'antiquité et cette dénomination pompeuse, je ne puis m'empêcher de croire maintenant, à la vue des

deux fûts de colonnes que je viens de signaler, qu'un monument d'une beaucoup plus grande importance ait surgi jadis sur l'emplacement de la vieille église byzantine. Dans cette hypothèse, pourquoi ne pourrait-on pas admettre que ce monument ait été effectivement un temple, et que ce temple ait été consacré à Esculape, dont le nom s'attache si obstinément à la vieille église, par le fait d'une grande méprise, il est vrai, mais néanmoins d'après quelque tradition qui plaçait probablement un temple d'Esculape en cet endroit ? Pour moi, je ne serais pas étonné que Grenoble, possédant de tous côtés dans ses environs des eaux thermales si bienfaisantes, n'ait voulu, dans l'antiquité, témoigner sa reconnaissance envers le dieu de la médecine, en lui élevant un temple dans l'enceinte de ses murailles. Ces deux fûts de colonnes permettent d'aventurer cette opinion; et la poésie se plaît à retrouver dans le monument sacré qui a remplacé l'édifice profane, un hommage au véritable Esculape, au dieu qui peut guérir à la fois les maux de l'âme et ceux du corps.

On trouva encore dans les fouilles pratiquées autour de l'abside, quelques médailles de peu de valeur, des débris de poteries antiques, et quelques fragments d'ustensiles en verre que j'ai soigneusement recueillis, et dont l'architecte du gouvernement m'a permis de disposer; quelques-uns de ces fragments sont curieux, soit par leur forme, soit par leur ornementation, et je suis heureux de les offrir à l'Académie delphinale.

Le dégagement de l'aile droite de l'église faisait vivement désirer que la vieille sacristie, qui empêtre l'aile gauche d'une façon si déplorable, fût abattue. Dans les plans de l'architecte, cette sacristie devait immédiatement disparaître, tant pour faire cesser le déshonneur du monument, que pour faciliter les travaux du canal qui devait passer sous l'église et rejoindre ensuite, en cet endroit, la portion déjà terminée autour de l'abside; mais toute nécessaire qu'était cette démolition, et sous le rapport de l'art, et sous le rapport de la sûreté publique que cette malheureuse bâtisse toute lézardée menaçait depuis longtemps, elle ne pouvait s'effectuer qu'avec la permission de l'Evêque qui, tenu de se conformer aux arrêtés ministériels, lesquels enjoignent aux Evêques, comme un

dévoir, d'exercer le droit de contrôle relativement aux additions ou aux suppressions que les architectes du gouvernement se proposent d'introduire dans les églises (nous applaudissons à ces arrêtés pleins de sagesse), devait être consulté sur l'opportunité de la démolition en question. Monseigneur, bien loin de s'y opposer, y consentit de bon cœur, pourvu toutefois que l'architecte lui assurât la construction d'une autre sacristie dans un délai convenable ; mais comme M. Manguin ne put lui fixer l'époque où ce remplacement aurait lieu, et comme les fonds soi-disant alloués par le ministère des cultes, ne l'étaient pas encore, Monseigneur se refusa expressément à la démolition, le culte ne pouvant se passer d'une sacristie, et un provisoire de cette nature ne pouvant être maintenu indéfiniment dans aucun temps, et surtout dans les circonstances présentes.

Cette difficulté inhérente à l'état des choses, et que plus d'entente cordiale entre le ministère des travaux publics et celui des cultes aurait pu faire cesser pour le plus grand bien de l'art et de la religion, amena la cessation des travaux..... En effet, comment oser creuser le canal sous cette mesure défailante, qui menaçait d'écraser les travailleurs ? Et pourtant, impossible d'assainir la crypte menacée des grandes et longues pluies de l'hiver, si ce canal n'était achevé. La saison avançait ; une supplique adressée au ministère des cultes par la fabrique de Saint-Laurent, supplique très-explicite, revêtue d'une apostille de Monseigneur l'Evêque, demeurait sans réponse. On risquait de perdre, faute d'emploi, les fonds alloués à la crypte sur l'exercice de 1854. Toutes ces raisons concourant, l'entrepreneur se décida courageusement, après un certain délai, à reprendre les travaux et à tenter la périlleuse jonction du canal.

C'est vers le mois de décembre qu'eut lieu la reprise des travaux. Il fut décidé que les ouvriers, divisés en deux compagnies, travailleraient simultanément sur les deux flancs de l'église, de manière à se rencontrer au sommet de l'angle obtus que le canal devait former sous elle, afin de faciliter l'écoulement des eaux. Cette opération de contre-mine s'effectua avec un bonheur inespéré, et sans difficulté sérieuse pour les ouvriers qui travaillaient sur le flanc droit de l'église.

Arrivés au point culminant du canal, qui jaugeait 2 mètres 40 centimètres environ, ceux-ci rencontrèrent une espèce d'ossuaire très-compacte qu'ils durent percer avec effort. Bientôt après, les deux compagnies d'ouvriers se trouvèrent pioche à pioche et face à face sous ce plafond d'ossements, ayant ainsi opéré leur jonction de la manière la plus précise. Restait encore à relier le triangle obtus du canal au croissant qui entourait l'abside, et à passer sous la fatale sacristie, épée de Damoclès suspendue aussi par un cheveu sur la tête des travailleurs. C'est là que ceux-ci durent déployer un véritable courage, et que l'entrepreneur, *M. Ollivier Pallu*, mérite des éloges tout particuliers. L'ossuaire dont je viens de parler, cristallisé en quelque sorte par l'action séculaire des sources qui abondent dans cette partie du sol, résistait au pic comme une roche ; c'était, si je puis m'exprimer ainsi, un vrai pudding d'ossements pétrifiés et un bloc de ciment humain qu'il s'agissait de réduire avec un instant labeur. Si l'on ajoute à ce travail pénible l'invasissement des eaux qui affluaient de toutes parts dans le canal, et dont il fallait se débarrasser sans relâche, si l'on considère que l'ébranlement causé par les coups de pioche amenait de moment en moment des éboulements partiels, sinistres avertisseurs qui rappelaient aux ouvriers la menace de mort suspendue sur leurs têtes.... on conviendra que ce n'a pas été sans gloire que *M. Pallu* a opéré les travaux d'assainissement. Le danger fut tel en cet endroit des fouilles, que l'on fut obligé d'arc-bouter le canal de tous côtés, et ces arcs-boutants, il n'y eut pas moyen de les retirer quand l'ouvrage fut terminé ; il fallut les sacrifier, et les laisser en place. On voit, d'après ce que je viens de dire de l'affluence des eaux de source, que l'on rencontra sur le flanc gauche de l'église, que la crypte se remplissait non-seulement des eaux pluviales tamisant à travers la terre du jardin de *M^{me} B...*, mais encore des eaux qui provenaient du sein de la montagne. L'assainissement ne pouvait donc s'obtenir à de moindres frais. Mais, dira-t-on, si ces eaux de source coulent avec une telle abondance, ne battront-elles pas en brèche à la longue la maçonnerie du canal, et ne finiront-elles pas par la miner ? *M. Pallu* a prévu ce danger, et pour y obvier, il a fait placer à des distances très-rapprochées des tuyaux de fontaine qui

plongent avant dans le sol, et forment autant d'exutoires par le moyen desquels la montagne se dégorgera du trop plein de ses eaux dans le canal.

Tous les détails de cette opération d'assainissement sont, à mon avis, si intéressants, que je ne veux pas, Messieurs, vous en omettre un seul ; j'ose espérer que vous m'en saurez gré. Je vous dirai donc, en terminant le récit de ces pénibles travaux, que le point culminant du canal plonge de 50 centimètres en contre-bas du sol de la crypte. Cette profondeur est, comme vous le voyez, plus que suffisante pour délivrer la crypte de toute violence des eaux.

Après les travaux d'assainissement, devaient venir immédiatement, du moins telle était notre espérance, les travaux de restauration. La malheureuse affaire de la sacristie qui traînait toujours, et qui traîne, hélas ! encore en longueur, découragea apparemment l'architecte du gouvernement, qui s'était proposé de faire simultanément la restauration extérieure et intérieure de l'édifice. La maladie, en outre, étant survenue, M. Manguin, sourd à nos justes réclamations, parut nous oublier tout à fait..., et les travaux avaient cessé de nouveau depuis près de cinq mois, au grand désappointement des amis de l'art, quand M. l'architecte, heureusement ressuscité, vint donner l'ordre d'entamer la restauration de la crypte. On y travaille depuis un mois avec activité, et l'Académie delphinale que j'ai eu l'honneur d'y conduire lorsque cette crypte n'était encore qu'une triste piscine, s'étonnerait de la transformation qu'elle a déjà subie, et que j'ai indiquée en commençant. Honneur à M. Manguin, qui a si bien compris comment il fallait guérir les plaies faites à ce charmant édifice ! Le sol est réformé en béton déjà dur sous le pied, et rivalisant bientôt de ténacité avec l'antique ciment romain ; les murs et les voûtes, dépouillés de la robe d'ignominie qui les recouvrait, dégagés, dis-je, de ce honteux crépi qui donnait à la crypte l'aspect d'une cave (c'était du reste à cet état d'abjection qu'on avait osé la réduire), offrent à l'œil charmé leur élégante contexture, mélange de pierres et de briques. Les arceaux pleins cintres rayonnent de belles tuiles romaines épaisses et vermillonnées, qui forment comme des auréoles autour des voûtes. La nef, partagée en sept zones de pareilles

tuiles, offre l'aspect pittoresque de la carène renversée d'un navire qu'on voudrait radoubler, et quelques essais de nettoyage pratiqués avec discrétion sur le riche marbre des colonnettes et des entablements, promettent une rénovation très-piquante de cet antique sanctuaire si longtemps humilié. Voilà l'aspect actuel de notre crypte romaine, Messieurs, aspect qui va gagner de jour en jour, car les ouvriers font diligence. Aussi, si rien ne vient entraver la marche des travaux, nous avons l'assurance que la crypte sera entièrement restaurée à la fin de la belle saison.

Voilà, Messieurs, où nous en sommes. Maintenant, quand obtiendrons-nous du ministre des cultes, qu'une nouvelle supplique des fabriciens de St-Laurent, également apostillée par l'évêque, n'a pu faire sortir de son silence, les 6,000 fr. nécessaires à la construction de la nouvelle sacristie ? et par conséquent, quand nous sera-t-il donné de voir tomber la hideuse excroissance de mortier qui flanque l'aile gauche de l'église, et qui est affublée du nom de sacristie ? Voilà la grande question à résoudre. M. le maire de Grenoble, qui est à la fois notre député, m'a permis de le mettre à même de finir cette importante affaire en l'adressant à l'une de nos plus grandes célébrités oratoires, qui brille aussi au premier rang dans le domaine de l'archéologie où il exerce une notoire et légitime influence ; il m'a permis, dis-je, de le mettre en rapport avec M. le comte Charles de Montalembert, qui veut bien me porter quelque intérêt, et pour lequel je lui ai remis une lettre détaillée. Espérons que notre intelligent mandataire, qui m'a exprimé une si vive sympathie pour notre belle crypte, se fera un devoir de patriotisme de mener cette affaire à bien.

Je reviens encore à la crypte elle-même, et, déplorant un acte de vandalisme épouvantable qu'on y a commis dans le temps, celui d'y briser des urnes antiques d'une belle forme qui en décoraient les murs, urnes qui portaient des inscriptions, et qui servirent de jouets à des hommes encore existants qui avouent en rougissant ce méfait de leur jeune âge, je me demande si l'église souterraine sera ou non reliée avec l'église supérieure par le moyen du puits que votre commission avait proposé d'ouvrir dans celle-ci. Ne pas rattacher la crypte à l'église, c'est, si j'ose le dire, *commettre un adultère religieux*

et artistique. La crypte est l'épouse de l'église ; l'église militante représentée par la première, doit aboutir à l'église triomphante que figure le sanctuaire supérieur, et ce serait d'ailleurs se priver dans l'occasion d'un grand effet religieux, que de séparer ces deux vaisseaux, qui pourraient se prêter une saisissante assistance, surtout le jour de Noël et le vendredi saint, où une crèche et un Christ au tombeau établis dans les demi-ténèbres de la crypte, sous la lueur des cierges, feraient merveille. Nul doute que ce passage de la lumière de l'église supérieure, à cette sainte obscurité de l'église souterraine, n'inspirât aux fidèles le plus profond recueillement. Enfin la crypte et l'abside de l'église une fois restaurées (celle-ci est en si fâcheux état, grâce aux constructions hétéroclites dont on s'est permis de la surcharger, qu'on ne pourra apporter que de faibles palliatifs à ses graves blessures), ces travaux, dis-je, terminés, croira-t-on avoir assez fait pour cette vénérable basilique de Saint-Laurent, ancien siège des évêques de Grenoble et berceau de la foi dans cette contrée ? Voudra-t-on que l'intérieur de l'église supérieure jure avec ces restaurations partielles, et continue à offrir l'aspect d'une pauvre et ignoble crèche, insuffisante en outre, à cause de sa petitesse, pour les besoins de la population qui s'y presse, à étouffer, aux jours de fête ? Non, cela n'est pas possible ; la restauration de la crypte n'est qu'un marche-pied qui nous conduit inévitablement, *sous peine de dérision*, à la restauration et à l'agrandissement de l'église entière. Cette nécessité ressort de tous les travaux commencés ; nous étions loin de la prévoir, mais maintenant qu'elle nous est démontrée, nous regardons comme un devoir de la proclamer. Et pourquoi se refuserait-on à entrer dans cette dépense à l'égard de cette paroisse, quand récemment toutes les autres églises de Grenoble ont reçu tant de notables embellissements ? Disons la chose : il faut deux bas-côtés à cette église, et ces bas-côtés, le sol sur lequel elle est assise les lui fournira amplement, tant du côté du chemin de ronde sur le terrain duquel elle a des droits, que du côté de son préau, fâcheuse liée ouverte aux ébats éragaux et trop souvent honteux, qu'on ne me comprenne bien, des polissons du quartier.

Il faudra bien en venir là, telle économie que l'on veuille

faire : Qu'on sache bien que cette paroisse, qui n'est en grande partie composée que d'ouvriers, est peut-être la meilleure de Grenoble ; que sa piété peut être citée comme exemple, et qu'elle mérite par cela même de grands égards. Qu'on songe enfin que cette église, *forum* de l'antique Grenoble, s'élève près d'une des plus belles entrées de notre ville ; que cette entrée sert d'arrivée aux voyageurs qui nous viennent de Piémont, de la Suisse et de la Savoie, et que le premier monument qui attire les regards de ceux-ci est notre vieille et respectable basilique. Alors n'est-il pas honteux pour notre cité qu'une église, qui réclame à tant de titres la visite des étrangers, demeure dans l'état d'avilissement intérieur et extérieur où on l'a laissée croupir jusqu'à présent ? Non, cet état de choses n'est pas tenable : aussi, tout en me réjouissant vivement de la restauration de notre admirable crypte qui s'opère d'une manière si intelligente, et tout en remerciant, au nom de l'art et de la science, le conseil municipal pour le modeste concours qu'il a apporté à cette grande œuvre, je ne peux m'empêcher de lui faire entendre ces mots qui terminent ce trop long rapport, et qui sont l'expression d'un vœu général : *Cætera desiderantur*.

M. Genevey, continuant les études sur la nature et les conditions du progrès, fait la lecture suivante, ayant pour titre : *De la vérité, première condition du progrès*.

But de ces réflexions. — La vérité est une condition indispensable de tout progrès ; il est donc important de nous en faire une idée juste, et de savoir quels sont ses rapports avec nous : de savoir surtout si pour nous elle existe, ou si nous sommes condamnés à vivre au milieu de continues illusions. Il peut paraître étonnant de voir poser cette question ; mais, certaines idées assez communes dans le siècle dernier, et qui comptent encore quelques partisans aujourd'hui, la rendent, sinon nécessaire, au moins convenable. On a dit, en effet, que si la vérité existe, elle n'existe pas pour nous ; qu'elle est au-dessus de nos recherches, et que nous devons nous contenter des apparences et de la

coutume. Ce qui a été dit si clairement alors, est encore soutenu, sinon aussi ouvertement, au moins d'une manière équivalente par un grand nombre; il suffit, pour en être convaincu, de voir comment on discute assez souvent les questions les plus importantes et les plus élevées. Il est dit dans l'Evangile, que Pilate interrogeant Jésus-Christ lui fit cette question : « Qu'est-ce que la vérité ? » et qu'il s'en alla sans attendre la réponse. Nous voyons encore tous les jours quelque chose de semblable. La vérité, qui est le seul bien des hommes, est, par eux, bien souvent méconnue, pour ne pas dire bien souvent méprisée. Tâchons d'exprimer ce que nous pensons sur ce sujet.

Ce qu'est la vérité. — La vérité est l'être des choses, elle est une affirmation qui repose sur la réalité; la vérité vient de Dieu. Par elle il se manifeste aux hommes, en entretenant au milieu d'eux la vie intellectuelle, comme il entretient la vie du corps, par les moyens placés dans la nature. Par elle, les hommes sont élevés au-dessus du reste de la création, puisque leur intelligence, leur raison, ne méritent ce nom grand et noble, que par la possession de la vérité. On voit par là qu'elle ne dépend point des combinaisons de l'esprit humain, puisqu'elle exprime la réalité des choses, réalité qui n'est point soumise à l'empire de notre esprit qui ne peut rien créer, puisqu'au contraire il tire toute sa force de ses communications, avec la réalité, avec ce qui *est*. En effet, l'homme vient sur la terre et il trouve tout existant avant lui. Pendant quelque temps il s'en sert, ensuite il le laisse à d'autres. Quelques combinaisons plus ou moins heureuses qu'il aura faites, quelques découvertes qui viendront mettre en lumière ce qui, jusque-là, était caché, voilà tout ce qu'il peut faire; mais il est facile de s'apercevoir qu'en tout cela il n'est le maître de rien. Excellent ouvrier qui reçoit la lumière et ne la fait pas, qui découvre ce qui était caché, mais qui pourtant existait, et qui enfin invente ce que souvent il ne cherchait pas, dont il ne se doutait pas : son pouvoir ne va pas plus loin. Et quand les intérêts humains et les passions se multiplient et se combattent, quand ils veulent soumettre la vérité à une foule de caprices, cela suffit quelquefois pour faire illusion aux hommes, mais n'offre rien de réel. La vérité peut être cachée, défigu-

rée, méconnue, mais elle reste ce qu'elle est, et ce qu'on veut donner pour elle n'est qu'une apparence peu durable ; car, la vérité étant l'être des choses, comme nous venons de le dire, tout ce qui lui est opposé n'est qu'un pur néant.

Elle est absolue, non relative. — Ces considérations nous amènent à dire que la vérité ne peut changer : l'explication de la vérité, son développement, son application aux objets de la vie, voilà seulement ce qui change, et c'est parce que nous confondons trop souvent ces accessoires de la vérité avec la vérité elle-même que nous la croyons changeante comme nos impressions, comme nos intérêts, et que, dès lors, nous avons si peu de respect pour elle.

Les hommes pleins d'une trop grande confiance en leurs lumières, trop facilement séduits aussi par les impressions des sens, appellent *vérité* ce qui leur plait, ce qui leur convient selon les diverses circonstances de leur vie. Dès lors pour eux la vérité change souvent, et pourtant la vérité ne peut être qu'absolue. Habitué, comme on l'est, par toutes les discussions de notre temps, à regarder le mot *absolu* comme synonyme de *tyrannie*, on n'en connaît plus la vraie signification, et l'on confond la volonté de l'homme, qui ne peut jamais être pleinement *absolue*, avec la vérité, qui l'est toujours. Il faut qu'il y ait dans l'homme un grand affaiblissement d'intelligence pour ne vouloir que d'une vérité relative, qu'on admet aujourd'hui et qu'on abandonne demain avec la même raison, pour ne pas voir qu'une vérité faite ainsi n'est rien qu'une apparence, et que l'esprit de l'homme ne peut pas plus se développer et se perfectionner par des apparences, que son corps ne pourrait s'en nourrir. Et pourtant, on a trouvé plus d'une fois des hommes pour qui cette idée d'une vérité absolue était tout à fait étrangère, et c'est là, croyons-nous, une des plus grandes preuves de la faiblesse de l'esprit humain. Dire, comme on le fait souvent, en condamnant certaines choses : ce sont des *idées anciennes* ; dire pour en louer d'autres : ce sont des *idées nouvelles* ; n'est-ce pas méconnaître le caractère de la vérité, qui, en elle-même, ne peut être ni ancienne ni nouvelle, qui est ce qu'elle est aujourd'hui comme autrefois, autrefois comme aujourd'hui ?

Les applications changent seules. — On ne veut pas voir

qu'en abandonnant quelquefois avec raison, et quelquefois sans raison, des choses anciennes, on n'abandonne que des accessoires, que des applications ; qu'en adoptant des choses nouvelles, avec ou sans raison aussi, ce sont de nouvelles applications que l'on cherche ou que l'on fait ; mais, pour la vérité elle-même, qui ne dépend pas des pensées de l'homme, qui n'est pas faite par lui, on ne peut la soumettre à toute la mobilité de notre esprit, et, quand on le fait, c'est toujours au grand détriment de l'intelligence d'abord, qui se fausse par cette prétention, et bientôt après, au détriment de la vie sociale elle-même, qui repose sur la vérité comme sur son fondement, et qui tombe en ruine et dans la plus grande confusion quand ses fondements sont arrachés. Ainsi, il a toujours été vrai et il le sera toujours que deux et deux sont quatre ; que la ligne droite est la plus courte d'un point à un autre, et mille autres propositions de ce genre. Qu'un mathématicien ne veuille voir en cela que des choses relatives, qu'il veuille établir la science sur d'autres *données* qu'il ventera, parce que, dira-t-il, elles sont plus nouvelles, et qu'on nous dise ce qu'elle deviendra, livrée à un pareil novateur. Mais, qu'appuyé sur ce qu'admettaient les mathématiciens qui ont vécu avant lui, il aille plus loin qu'eux dans la voie, qu'il fasse des progrès qu'on n'avait pu atteindre, qu'il rencontre des applications utiles auxquelles on n'avait pas songé, rien de plus légitime, rien de plus louable, mais aussi rien de plus différent de la théorie d'une vérité nouvelle inconnue avant lui. Disons plus, qu'il rectifie les erreurs de ses devanciers, qu'il mette en lumière des rapports, non pas nouveaux, mais ignorés, il acquerra, sans doute, une gloire juste et plus ou moins grande, mais on ne pourra jamais dire qu'il ait créé une vérité nouvelle, ni qu'il ait détruit une vérité ancienne.

Il a toujours été vrai, il le sera toujours, que l'eau coule et suit sa pente, que l'air convient à l'homme, que le pain le nourrit, que la terre produit des fleurs et des fruits. Celui donc qui, sous prétexte que les choses sont ainsi depuis le commencement du monde, voudrait tout changer, ferait des efforts aussi insensés qu'inutiles et ne tarderait pas à trouver la mort. Au contraire, qu'il cherche ou qu'il trouve de nou-

veaux moyens pour que chacun jouisse de toutes ces choses avec plus d'abondance ou d'agrément, il pourra se tromper peut-être, mais il ne méritera pas de reproches, et s'il ne se trompe pas, il sera placé peut-être parmi les bienfaiteurs du genre humain. Mais, encore une fois, dans tout cela il n'y a rien de nouveau que la manière d'user des choses anciennes. Et maintenant, comment ce qui est vrai dans l'ordre mathématique et physique serait-il faux dans l'ordre intellectuel et moral ? Si une théorie imprudente et fautive ne pouvait avoir d'autre résultat que de tout bouleverser dans les sciences, et de rendre par là tout leur progrès impossible, comment pourrait-on soutenir que des changements de même nature, apportés à tout ce qui doit régler les pensées et le cœur, pourraient être de quelque utilité ? Apprenons donc à mieux connaître les droits de la vérité, à les respecter avec plus de scrupule. Craignons qu'au lieu du progrès que nous paraissions rechercher et qui ne peut se rencontrer hors de la vérité, qui ne peut dès lors se développer avec des changements continus, nous ne rencontrions que l'affaiblissement de tout ce qu'il y a de bien. Or, il ne faudrait pas beaucoup d'efforts pour trouver des exemples, malheureusement trop fréquents, de cette détérioration, qui suit toujours le mépris pour les droits de la vérité.

Le pouvoir de l'homme ne s'étend que sur les applications. —

Le corps a une nourriture appropriée à ses besoins, nourriture que le créateur lui a donnée, qu'il doit néanmoins obtenir et améliorer par une culture assidue, mais qu'il ne peut créer lui-même. Ainsi peut-on dire, la vérité est la nourriture de l'âme, elle lui est aussi nécessaire que le pain l'est au corps, et le pouvoir de l'homme, sur cette nourriture de l'âme, ne saurait être ni d'une autre nature, ni plus étendue que son pouvoir sur la nourriture matérielle. La vérité, disons-nous, est la nourriture de l'âme, puisque connaître ce qui est fait la force et la perfection de l'intelligence ; or, ce qui est, c'est la vérité. Aimer, désirer, posséder ce qui est bon fait aussi la force et la protection du cœur ; or, la vérité est le bien et le bon par excellence. Mais tout cela existe indépendamment de nous dans tout ce qui est objectif ; on peut même aller plus loin, et soutenir que, dans les études purement

subjectives, l'homme ne peut rien découvrir s'il n'a pas déjà reçu, par l'éducation, le flambeau qui doit l'éclairer et les principes qui doivent servir de base à ses jugements. La raison sans la vérité n'est donc rien ou, tout au plus, on peut la considérer comme une aptitude qui seule ne peut conduire à rien. La raison ! c'est la vérité connue qui la forme, qui est le fondement de son juste empire. Sans la vérité connue comme principe d'inspiration, elle dégénère en raisonnements frivoles, captieux, erronés. Si dans le langage ordinaire on dit souvent que la raison sert à découvrir la vérité, cela signifie seulement que, par l'aptitude qui est en nous, nous saisissons la vérité quand on nous la présente comme extrêmement convenable aux besoins de notre nature, et que nous réagissons sur elle pour nous l'assimiler. Cela peut signifier encore que lorsque notre raison est déjà éclairée par certaines vérités fondamentales, cela nous aide à découvrir les conséquences de ces mêmes vérités ainsi que d'autres qui leur sont analogues ; mais jamais cela ne saurait s'entendre d'une découverte prise dans le sens absolu du mot.

Comment la vérité peut être soumise à la raison. — On dit aussi quelquefois que la vérité n'est soumise à d'autre tribunal qu'à celui de la raison. Il paraît difficile de comprendre la vraie signification de cette maxime, qui jouit parmi nous d'une assez grande autorité. Elle est peut-être une de ces formules trop communes que chacun emploie en leur donnant un sens plus ou moins étendu, ce qui amène une assez grande confusion, et même de graves erreurs. Si on veut dire que la raison, déjà formée par une certaine connaissance de la vérité, nous sert dans les choses obscures pour la distinguer des erreurs qu'on voudrait donner pour elle, on dit une chose très-vraie. C'est un travail que l'esprit humain fait avec les ressources dont il dispose et dont l'ensemble forme la raison. Si l'on veut dire que la raison pèse, examine, en se servant de règles qui lui sont déjà connues, les divers motifs de crédibilité qu'on présente à l'appui d'une doctrine, on dit encore une chose très-juste. Si l'on veut dire que la raison nous montre la convenance de certaines vérités, leur rapport encore inaperçu avec d'autres, qu'elle en fait une application utile, qu'elle en développe les conséquences, il n'y a rien en tout

cela que de pleinement admissible. Mais si l'on veut aller plus loin, si l'on veut dire que la raison découvre la vérité par sa propre énergie, si l'on veut dire que la vérité soit sujette de la raison, ces paroles ne contiennent plus qu'un sophisme et l'on ne peut l'examiner un peu attentivement sans découvrir ce qu'il contient de faux et de contradictoire. Cependant, ce langage n'en est pas moins commun, et, pour l'ordinaire, l'homme voulant tout rapporter à soi, se faire le centre de tout, il veut aussi que la vérité soit soumise à son empire.

Mais la vérité résiste à cette violente usurpation ; ses droits sont imprescriptibles, et alors même que d'épais nuages viennent la dérober à nos yeux, elle ne perd rien de son autorité, et au moment où ses rayons, comme ceux du soleil, dissipent ces nuages, elle se présente à nous plus forte et plus vive que si elle avait joui d'un empire incontesté. Elle n'entre dans aucun accommodement avec nos passions, et pour chères que nous soient nos erreurs, elle les condamne sans détour. On veut la nier, et toutes les négations ne lui enlèvent rien. On la méconnaît, on l'oublie : cela importe peu pour elle, lorsque les circonstances feront de nouveau sentir sa nécessité, ni le mépris ni l'oubli ne lui auront rien fait perdre. Des nouveautés nombreuses seront venues surprendre les hommes qui leur auront accordé une autorité qui ne leur appartenait pas, et toujours la vérité les verra tôt ou tard disparaître, aller rejoindre les vieilles erreurs qu'autrefois aussi on appela *idées nouvelles*, qui autrefois aussi avaient occupé tant de loisirs, réveillé tant de passions, suscité tant de disputes, et dont aujourd'hui le souvenir est si faible. Nous nous étonnons de tout l'intérêt que nos pères leur avaient porté, et le jugement que nous formons sur eux on le prononcera un jour sur nous. Ne croyons pas, cependant, que l'esprit humain invente toujours de nouvelles erreurs, non, même sous ce rapport, son pouvoir est bien borné, il renouvelle souvent au contraire ce qui avait été combattu et détruit autrefois ; il pense que des noms nouveaux suffiront pour donner à ce qui était déjà connu l'attrait de la nouveauté.

Souvent les hommes la haïssent. — Non-seulement les hommes oublient et méconnaissent la vérité, mais souvent encore ils la connaissent et la haïssent. Cette remarque a été faite par

les moralistes de tous les temps, et ils ont toujours trouvé des raisons assez puissantes pour prouver son exactitude. On ne peut se dissimuler qu'au premier aspect cette accusation ne paraisse bien hasardée, pour ne pas dire fausse. Elle donne en effet une idée très-défavorable de l'homme, et on peut demander si ce n'est pas une injustice ; si l'erreur ne suffit point pour expliquer tout ce que nous voyons des combats que la vérité est appelée à soutenir, s'il ne suffit pas de combattre l'erreur pour porter l'homme au progrès d'une manière assez puissante. Il faut avouer qu'on serait naturellement porté à penser ainsi ; mais on trouve trop de preuves du contraire, et il faut bien convenir que la haine de la vérité n'est point toujours une métaphore. Il est vrai que dans les discussions, souvent trop vives, que font naître les opinions opposées, on fait de cette accusation un emploi souvent exagéré ou même injuste. On ne réfléchit point assez que c'est une arme à deux tranchants dont les adversaires peuvent se servir avec autant, ou plutôt avec aussi peu de raison les uns que les autres ; mais, tout en convenant de cette exagération, on pourra toujours dire qu'il y a des cas où l'homme porte dans son cœur la haine de la vérité. C'est une plaie qu'il ne faut peut-être pas sonder trop profondément, mais c'est une plaie réelle. Il est donc raisonnable de chercher à connaître les motifs de cette haine, cette connaissance seule pouvant nous fournir les moyens de la combattre, sinon de la détruire, et d'enlever ainsi un des plus grands obstacles du progrès.

Raison de cette haine. — La principale raison de cette contradiction inexplicable semble se trouver dans la force de la vérité et dans la faiblesse de l'homme. La vérité est forte, parce qu'elle est. *Être et pouvoir*, aux yeux de celui qui cherche à considérer sans passion la nature des choses, *être et pouvoir* sont synonymes. Or, *pouvoir* et *force* marchent toujours ensemble. Disons-le cependant, la *force* n'est pas toujours le *pouvoir*, parce qu'elle peut être abratis et toute matérielle ; mais le *pouvoir* est la force intelligente et morale, c'est-à-dire juste. Ainsi donc la vérité est *force*, bien que souvent méconnue. Mais l'homme est faible. L'homme participe à l'*être*, et sous ce rapport, il a une certaine mesure de *force* ou plutôt de *pouvoir*. Mais sa participation à l'*être* étant bor-

née, son pouvoir l'est aussi; car encore *borne* et *faiblesse* sont synonymes, ces deux termes indiquant une privation. Or, établir un rapport entre la vérité qui est forte et l'homme qui est faible, c'est établir un combat; la force voulant *élever* et la faiblesse tendant toujours au contraire à *descendre*, cherchant ce qu'elle appelle le repos dans tout ce qui la rapproche du néant.

Ce rapport ne peut donc s'établir que par le moyen de cette petite force que l'homme possède déjà, qu'il faut réveiller et soulever pour qu'elle s'étende et se développe. On voit, dès lors, que l'homme ne peut que très-peu de choses, parce que sa force est petite et qu'il doit en rechercher une autre qui se trouve hors de lui et sur laquelle il pourra s'appuyer. Mais l'homme est orgueilleux et il rejette cette idée de subordination; il voudrait, au contraire, trouver toute sa force en lui, et soumettre tout ce qui lui vient du dehors à ce qu'il trouve dans son âme. De là, comme nous venons de le dire, un conflit perpétuel. Ce combat amène la violence, et la violence est ordinairement suivie de la haine. Une autre raison, bien puissante aussi, c'est que l'homme n'aime point ce qui gêne ses penchants. Or, il n'y a rien de plus gênant que la vérité: dans quelque système de morale qu'on se place, dès qu'on admet la vérité comme règle, on le sent; car la vérité impose des devoirs souvent rigoureux, elle les impose sans tenir un trop grand compte des circonstances, sans s'inquiéter trop de nos intérêts, et encore moins de nos plaisirs; elle exige le sacrifice de tout ce qui s'oppose à son application: c'est là pour l'homme une source de grandes peines. Il aimerait la vérité, sans doute, s'il pouvait toujours la rendre conforme à ses vœux, la diriger, la dominer; mais comme il ne le peut pas, il se laisse d'abord entraîner à quelques murmures contre une force qu'il ne peut assouplir: il devient triste en contemplant toute l'étendue de ses devoirs, et bientôt il désire que ce devoir n'existe point, il le prend à dégoût, il le hait.

Ces faits, qu'un moment d'attention nous découvre, nous font voir que trop souvent les intérêts s'opposent à l'empire de la vérité, et pourtant les hommes connaissent si bien que son empire est légitime, que tous se proclament ses disciples; ce n'est qu'à l'aide de son nom que l'erreur se propage; ce

n'est que comme vraies que les inventeurs de systèmes nous présentent et nous veulent faire recevoir leurs idées. Si nous jetons un coup d'œil sur le nombre presque infini des théories enfantées par la prodigieuse activité de l'esprit humain, nous verrons que toutes prétendent n'être que l'expression de la vérité. Si l'on écoute les philosophes métaphysiciens, ils veulent tous nous faire connaître un moyen infaillible d'arriver à la vérité; et cependant ils se combattent tous, leurs moyens diffèrent et leur vérité ne se ressemble pas; et même dans les choses d'expérience, où il semble que l'accord devrait être plus facile, combien ne voyons-nous pas encore de combats pour faire prévaloir une opinion qu'on donne comme une vérité absolue? Tous les hommes sentent que sans la vérité il est impossible de faire aucun progrès.

Scepticisme pratique assez commun. — Dans tous les temps on a vu de ces discussions dont l'unique résultat a été trop souvent un profond découragement pour plusieurs et pour d'autres un scepticisme plus malheureux encore. Mais il y a des époques où ces funestes conséquences se font plus clairement apercevoir, où les esprits incertains, et que rien ne dirige, sont encore plus éloignés de la vérité et flottent à tout vent de doctrine. Alors des pensées qu'on ne soumet à aucun contrôle, des intérêts dont on n'examine pas toujours la justice, une morale qu'on est porté à confondre avec le bien-être, jettent dans les esprits une certaine indifférence pour la vérité, qui ferait presque désespérer des peuples. Aussi l'erreur et la vérité sont très-facilement traitées de même, et l'on ne donne pas à l'une plus de réalité qu'à l'autre, ce qui, pourtant, n'ôte rien de la vivacité des opinions ni des violences de leurs guerres. C'est alors en effet le règne de l'homme, et l'homme aime la domination: ce n'est pas l'amour de la vérité, qui le tourmente, c'est le désir de voir partager ses idées. Si alors il crie contre le prosélytisme de ses adversaires, c'est seulement parce que ses vus seront contrariées; s'il commande le respect des opinions, c'est pour que les siennes ne soient point combattues. Loin de respecter les opinions d'autrui, il les attaquera avec une violence scandaleuse. Il se dira ami de la paix, mais il ne verra de paix que dans une entière et servile soumission à toutes ses idées. Qu'on le re-

marqué cependant, il n'aura pas l'amour; même fanatique, de la vérité pour excuser sa conduite, car il veut la faire au gré de son esprit faible, borné et contingent, et alors la vérité n'est rien.

Ceux qui proclament ainsi le nom de la vérité en le prodiguant sans raison à tous leurs systèmes, ne sont pas les seuls qui la méconnaissent; il en est d'autres qui, par découragement à la vue de nos querelles, tombent dans le scepticisme, et disent, comme déjà nous l'avons remarqué, que la vérité, si elle existe, n'est point faite pour nous; que l'homme ne saurait la découvrir; qu'il vaut bien mieux dès lors ne point s'en occuper que de se livrer à de vaines et stériles recherches. Il faut, ajoutent-ils, ne tenir compte que des probabilités et des apparences; et se laisser conduire par l'usage et la coutume. C'est une erreur aussi dangereuse que celle qui fait de la vérité le résultat de nos opinions. Dire que les hommes ne sauraient la découvrir, c'est dire que pour eux elle n'existe pas, et de là que de tristes conséquences! Si pour l'homme la vérité n'existe pas, les caprices, les injustices des méchants ont autant d'autorité que les règles de la vertu et de la morale. Le bien et le mal alors ne sont plus que le résultat de certaines conventions, que des inventions politiques, en un mot, des moyens de tenir le faible et le pauvre dans un assujettissement dont profitent les puissants et les forts. C'est dire que les passions les plus violentes ne sont que des propensions naturelles auxquelles il serait insensé de mettre obstacle; c'est dire que les lois ne sont que des arrangements humains qui n'ont d'autre sanction que la force. Oui, tout cela se trouve contenu dans cette seule proposition que l'homme n'est point fait pour la vérité, et qu'il ne saurait la découvrir ici-bas. Dès lors quel progrès peut être possible, puisque de semblables conséquences doivent affaiblir l'intelligence en même temps qu'elles détruisent la morale? Sans doute le plus grand nombre de ceux qui soutiennent cette assertion n'en connaissent point toute la portée; ils reculeraient devant ces fatales conséquences qui, nous en sommes convaincus, ne se sont point présentées à leurs yeux. Ils n'y ont vu qu'un moyen de favoriser leur paresse et de se délivrer de certains devoirs qui leur paraissaient trop rigoureux.

Tout dans l'homme le repousse. — Mais la vie de l'homme, sa vie intellectuelle et morale, n'étant formée, développée, entretenue que par la vérité, il faut de toute nécessité qu'elle se présente à nous et que nous la puissions connaître. Il est vrai que l'erreur en prend bien souvent les apparences, mais cela n'arrive pas toujours, et, malgré les erreurs, la vérité peut se découvrir: dans notre état actuel de société, l'esprit humain n'en est jamais entièrement privé. Qu'on suppose, si on le veut, un esprit séduit par toutes les erreurs imaginables, préoccupé des préjugés les plus grossiers, habitué aux jugements les plus faux, il restera cependant toujours dans cet esprit si misérable un certain nombre de vérités dont il n'aura pu se dépouiller entièrement, et qui, comme une étincelle encore cachée sous la cendre et inactive, ne demande cependant qu'un aliment pour se réveiller et produire bientôt, peut-être, les clartés, les plus lumineuses.

Il y a, il faut bien en convenir, quelques erreurs qui jouissent parmi certains peuples d'une faveur étonnante, certaines erreurs qui, sucées avec le lait, prennent dans les esprits la place de la vérité, et il semble que pour ces peuples, il n'y a pas de moyen, ou qu'il y en a bien peu, de sortir de cet état. Mais il ne faut pas oublier la remarque qui vient d'être faite, que plusieurs vérités sont cachées sous ces erreurs. Ces vérités, quoique latentes et obscures, sont pourtant le seul principe de vie de ces peuples, et qui oserait déterminer l'étendue de leur influence? Ces vérités cachées, ou plutôt accablées, se réveilleront peut-être quand un enseignement pur et fidèle se fera entendre. Du reste, quelques suppositions qu'on veuille faire à cet égard, il sera toujours vrai de dire que si l'erreur seule se trouvait chez ces peuples ils ne pourraient subsister. C'est l'erreur qui amène leurs vices et leurs faiblesses, c'est la vérité qui est la force qui les soutient encore et les préserve d'une ruine assurée. L'erreur divise, sépare et détruit, et quoique des hommes trompés se laissent égarer par elle, en la prenant pour la vérité, ses effets seront toujours les mêmes; d'où nous pouvons conclure que toute erreur connue ou inconnue est une source de maux, et qu'il n'en est aucune qu'on puisse regarder comme indifférente. C'est donc une chose bien essentielle pour le progrès chez les hommes que de connaître la

vérité : c'est une condition que toutes les forces de l'intelligence ne remplaceront point, et peut-être ne lui donne-t-on pas assez de prix :

La morale y est intéressée. — Il y a aussi dans la vie des peuples certaines époques où des hommes faibles et au fond peu confiants en leurs propres lumières, quoiqu'ils les exaltent sans mesure, disent que les actions sont tout, que sur elles seules il faut juger, et que les idées, vraies ou fausses, n'ont aucune influence. Ce langage est trompeur, rien ne le justifie ; on peut, nous en convenons, on doit même quelquefois juger un homme sur ses actes et non pas sur ses idées, parce que, selon la parole de M. de Bonald, l'homme est toujours meilleur ou pire que ses opinions : souvent en contradiction avec lui-même, il ne fait pas toujours le bien qu'il connaît, comme il ne fait pas toujours le mal qu'il excuse. Mais on ne peut pas juger ainsi une société entière, qui n'est jamais bonne ou mauvaise qu'en raison des idées bonnes ou mauvaises aussi qui ont de l'empire au milieu d'elle. L'erreur amène toujours le mal, puisque le mal n'est autre chose que la réalisation de faux rapports, comme le bien n'est que la vérité réduite en acte, et ceux qui prétendent que le vrai et le faux n'ont aucune action sur les hommes sont logiquement forcés à dire que la distinction du bien et du mal n'est qu'une chimère, puisque cette distinction n'a pour fondement qu'une idée immuable de justice, puisque les préceptes qui commandent l'un et défendent l'autre ne sont que la promulgation de cette idée contre laquelle ne peuvent rien ni la coutume ni les caprices.

Conclusion. — Mais cette vérité si nécessaire sans laquelle la vie intellectuelle de l'homme meurt, sans laquelle tout progrès devient impossible, comment la trouver ? Nous avons dit déjà que la vérité était la réalité des choses, nous dirons encore, avec les philosophes les plus éclairés, qu'elle est l'équation d'une idée avec son objet. Par là, on voit tout de suite qu'elle est la source de tout progrès, puisque le progrès suppose toujours l'idée s'exerçant sur un objet quelconque pour y trouver des avantages, puisqu'il est aisé de voir que toutes les déviations, c'est-à-dire tous les obstacles au progrès, n'ont lieu que quand l'idée n'embrasse pas suffisamment son objet.

c'est-à-dire quand il n'y a pas d'équation entre les deux. Nous y parviendrons en partant des idées les plus simples, les plus élémentaires qui nous sont données et qui nous conduisent par l'enseignement extérieur et par le travail personnel à de plus grands développements. Nous y parviendrons surtout en aimant sincèrement le vrai, en ayant l'esprit libre de tout préjugé d'études d'état et surtout de passions. On peut alors espérer de marcher avec quelque succès dans la voie du progrès.

M. Maignien achève, dans ces trois séances, la lecture de *Galeswinthe*.

ACTE DEUXIÈME

(Une salle voisine de l'appartement de Galeswinthe; au fond une galerie.)

SCÈNE I.

GALESWINTHE, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Eh bien, vous le voyez, vos terreurs étaient vaines;
Le temps, j'en étais sûr, a bien calmé vos peines.
Et pendant ces deux mois d'une tranquille paix,
Vous avez vu le roi combler tous vos souhaits.
C'est d'un heureux augure, avouez-le.

GALESWINTHE.

Sans doute

Mes appréhensions ont disparu; j'ajoute
Que ces maux inconnus que je craignais si fort
N'étaient de mon esprit qu'un triste et vain transport.
Ainsi sur l'avenir, sans être trop subtile,
Je me fie à mon roi, je suis assez tranquille.
Loin de moi de vouloir calomnier son cœur!
Cela, pourtant, cela, ce n'est pas du bonheur.

CLOTILDE.

Mais votre époux vous aime , et semble , comme un ange ,
 Vous vénérer... Pourquoi voulez-vous donc qu'il change ?

GALESWINTHE.

Ecoute-moi , Clotilde , et connais mieux mon cœur :
 J'aime à me confier , et le soupçon rongeur
 N'a pas prise sur moi. Je crois et je veux croire
 Qu'il ne chercherait pas la facile victoire
 De tromper une femme : hélas ! et dans quel but ?
 Ce que je crains encor n'est plus pour mon salut ;
 C'est pour plus que la vie ; oui , sans être jalouse ,
 C'est pour la joie intime et le bonheur d'épouse...
 Chilpéric près de moi distrait , embarrassé ,
 A m'aimer , à me voir n'est pas accoutumé....
 De ses nobles aïeux il a bien la rudesse ,
 Le cœur sauvage et fier ; mais leur sage tendresse ,
 L'estime de la femme , et cet amour sacré
 Qui fait d'un être faible un être vénéré ,
 Il ne l'a point. Je suis toujours une étrangère ,
 Je n'ai pas un époux , quand je n'ai plus ma mère ,
 Et mon cœur qui s'ouvrait aux plus doux sentiments ,
 Se ferme , n'osant plus espérer rien du temps.
 Ainsi , je suis tranquille autant que je puis l'être
 Si loin de mon pays , voilà tout.

CLOTILDE.

Mais peut-être
 Deux autres mois heureux — c'est long deux mois entiers —
 Achèveront pour vous l'ouvrage des premiers.
 Voyez combien chacun vous respecte et vous aime !

GALESWINTHE.

Toi , Clotilde , surtout , dont la tendresse extrême
 Veut deviner en moi jusqu'au moindre désir ,
 Ou pour le contenter , ou pour le prévenir ;
 Toi que je ne puis voir sans que , l'âme attendrie ,
 Je me porte en idée au sein de ma patrie ,

A Tolède, au milieu de tous ceux que j'aimais,
Où, pleine de bonheur, libre, je respirais
Un air si pur....

(On entend Chilpéric dire avant de paraître)

C'est bien ; qu'on prépare la chasse,
Les meutes, les piqueurs, et qu'ici l'on me fasse
Avertir tout à l'heure.

(Il paraît en prononçant les derniers mots.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHILPÉRIC.

CHILPÉRIC (continuant).

Ah ! te voilà ! bonjour !
Comment te trouves-tu dans ton nouveau séjour ?
Sens-tu que de nos mœurs tu prendras l'habitude,
N'as-tu plus tes regrets et ton inquiétude ?

GALESWINTHE.

Je suis très-bien ici : j'y pense à vous, à Dieu,
A Tolède.

CHILPÉRIC.

Très-bien.

GALESWINTHE.

Mais nous nous voyons peu.

CHILPÉRIC (changeant brusquement la conversation).

Vois quel temps pour la chasse ! avec quelle allégresse
Nous allons parcourir la forêt !

GALESWINTHE.

Votre adresse
S'y déploie à merveille, et, dans un grand danger,
Devant vous, m'a-t-on dit, tout doit fuir ou céder.
Ainsi, vous vous montrez en roi, même à la chasse.

CHILPÉRIC.

Oui, je fuis le repos, il m'ennuie et me lasse...
Mais toi, que comptes-tu, dis-moi, faire aujourd'hui ?
Ne secouras-tu pas ce triste et sombre ennui ?

Tu ne peux supporter la moindre promenade ,
Toujours triste et pensive ainsi qu'une malade ,
Toujours préoccupée , aimable cependant...
Mais c'est pour un mari bien peu réjouissant.

GALESWINTHE.

Vous aurais-je affligé , quand je ne veux rien faire ,
O noble et cher époux , qui vous puisse déplaire ?

CHILPÉRIC.

J'en suis reconnaissant ; oui , mais ce n'est pas tout.
Pour rien , jeux ni plaisirs , tu n'as le moindre goût.
Je te voudrais voir gaie , enjouée , amoureuse
Même aussi , pourquoi pas ? Dans une femme heureuse
On aime à voir son œuvre , on sait ce que l'on vaut ,
Au moins ; on est content alors , ou peu s'en faut.
Mais non , j'en suis fort loin , car pour rien tu t'alarmes ,
Et tes yeux sont toujours prêts à verser des larmes...
Et puis tu veux savoir si je t'aime ! Eh ! vraiment
Je te l'ai dit assez et ne vois plus comment
Tu pourrais en douter. N'es-tu donc pas ma femme ?
Me crois-tu quelque amour secret au fond de l'âme ?
Qu'ai-je fait , qu'ai-je dit pour faire soupçonner....
Sans le dire toujours ne peut-on pas aimer ?
Ces soupçons , ces terreurs , c'est une maladie ,
C'est tout ce qu'on voudra , vois-tu , rêve , ou folie ,
Ou caprice , et je suis bien loin de mon souhait.

GALESWINTHE.

Hélas ! cette langueur , tout ce qui vous déplaît ,
Vous ne le verrez plus en moi ; que votre vie
Soit toute de bonheur , c'est là ma seule envie ,
Tout ce que je demande au ciel.

CHILPÉRIC.

Le demander ,

Sans doute c'est très-bien ; mais il faut s'y prêter ,
Il faut le vouloir. Moi , je ne puis pas comprendre
Tant de subtilité... Suis-je , pour y prétendre ,

Un docteur de l'Eglise ? Et peut-être un docteur,
Si savant qu'il puisse être, y perdrait son labour.
De tout ce que je vois mon esprit se déroute...
Ce que j'avais juré, je l'ai tenu sans doute ;
Je t'aime et te respecte : en recevant ta main,
Par de riches cités j'ai payé ton hymen.
Je t'ai trouvée aussi de trésors bien pourvue,
Je l'avoue, et de plus, de sang royal issue...,
Enfin, je suis toujours fidèle à mon serment,
Et tu ne pourrais pas te plaindre justement.

GALESWINTHE.

Mais je ne me plains pas ; je sais toute l'estime...

CHILPÉRIC.

Tu ne te plains pas, mais, sans me dire mon crime,
Que fais-tu donc ? gémir, te taine, soupirer
Pour je ne sais quel bien... — Craindre, te méfier,
Voilà ce que tu fais, et pour moi c'est bien pis
De m'accuser toujours sans jamais me le dire.
Suis-je donc un tyran ? suis-je un homme cruel,
Absurde ?

GALESWINTHE.

Oh non !

CHILPÉRIC.

Quel mal as-tu donc, dis, lequel ?

Te sentir pénétrer de crainte à mon approche,
N'est-ce pas, n'est-ce pas un éternel reproche ?
Car c'est ainsi. Que faire, enfin ? Ce serait beau
De voir un roi germain, comme un timide agneau,
Languir et soupirer, quand l'Etat et la guerre
Réclament tous mes soins. D'ailleurs je les préfère
Aux puérilités que débite un amant,
Un fade adulateur. Mais je ne sais vraiment
Si ces Goths, de digne, méprisant ma rudesse,
N'ont pas ~~adroitement~~ abusé de sa jeunesse...
Elle me craint... comme eux... Impudents ariens !...

(Galeswinthe baisse tristement la tête.)

Mais qu'as-tu, mon amie ? Allons, je me contiens,
Tu le vois, je ne veux te faire aucune peine ;
Je suis brusque parfois, mais je n'ai pas de haine,
Entends-tu bien ? Allons, tu ne m'en veux pas, dis ?
Je serais très-fâché d'augmenter tes soucis.
Donne-moi donc ta main.

(Il lui serre la main.)

GALESWINTHE.

Et de toute mon âme.

CHILPÉRIC.

Merci, je te sais bonne et vertueuse femme.

(Continuant l'idée exprimée plus haut.)

De leurs préventions, voilà pourtant l'effet !

GALESWINTHE.

Chilpéric !

CHILPÉRIC.

C'est ainsi qu'un père compromet
Le bonheur de sa fille.

GALESWINTHE.

Eoutez-moi, de grâce !

CHILPÉRIC.

Car lorsque de l'amour la crainte a pris la place...

GALESWINTHE.

Je connais mes devoirs et saurai les remplir.

CHILPÉRIC (revenant au sujet.)

C'est pour moi du bonheur.

GALESWINTHE.

Et c'est mon seul plaisir.

Mais j'entends Ebroïn, ce confident sincère
Des choses de l'Etat et de son ministère.
Veut vous entretenir ; je m'en vais, et je veux...

CHILPÉRIC.

Répandre tes secours sur quelques malheureux ?

GALESWINTHE.

Peut-être.

CHILPÉRIC.

Va ; c'est bien. Douce et bonne pratique !
Ta charité vaut mieux que notre politique.

SCÈNE III.

CHILPÉRIC, ÉBROIN.

(Ébroin paraît et s'avance lentement pendant le monologue.)

CHILPÉRIC.

Elle est pure et sincère, et, dans le fond du cœur,
Je l'estime... vraiment ; mais est-ce du bonheur ?
Oh non ! je le sens bien. Cette délicatesse
Me pèse et me fait mal. Trouver une maîtresse
Dans ma femme, voilà ce que j'aurais voulu.
Je ne puis pourtant pas, toujours irrésolu,
Me fatiguer chez moi, m'alanguir auprès d'elle,
Et cacher un ennui que tout en moi révèle.

EBROIN (à part).

Voyons si l'heure enfin est venue.

CHILPÉRIC.

Ebroin ;
Ah ! tu viens à propos, mon ami ; j'ai besoin
De toi, de tes conseils, de toi surtout.

EBROIN.

De grâce
Expliquez-vous, mon prince, et, s'il le faut...

CHILPÉRIC.

La chasse
Est-elle prête, enfin ? Pour des rois ennuyés
Cet exercice est bon.

EBROIN.

Mais si vous le voulez
Nous partirions....

CHILPÉRIC.

C'est bien. Ton mâle caractère
 Convient à mon ardeur ; car mon âme guerrière
 S'enflammant, tu le sais, aux fanfares des cors ,
 Préfère aux plus doux chants leurs sauvages accords.
 Je veux que ce plaisir aujourd'hui nous rassemble.
 De chasse, de combats nous causerons ensemble ;
 Tu seras près de moi ; te plaît-il d'essayer
 Avec moi ta vigueur ? au premier sanglier,
 Au premier ours venu, si tu veux, je parie
 Que ce large couteau le renverse sans vie....
 Ah ! je m'ennuie ici ! je ne puis le cacher :
 J'ai besoin de plaisir et j'aspire au danger.

EBROIN.

Prince, vous m'étonnez ; je croyais que la reine
 Venait de vous quitter.

CHILPÉRIC.

Elle me quitte à peine.

EBROIN.

Mais il me semble alors...

CHILPÉRIC.

Ecoute, et connais mieux
 Ce qui se passe en moi... Je ne suis pas heureux.
 Galeswinthe sans doute est bonne et même... belle !
 A peu près, j'en conviens ; mais, pour vivre avec elle,
 Cela ne suffit pas : ses vagues sentiments,
 Ses terreurs sans objet, ses soupirs, les tourments
 De cet esprit subtil, trop frêle sensitive,
 Ne peuvent convenir à ma vigueur native ;
 Je m'énerve et me lasse, et cet ennui mortel
 Vient plus d'un bien absent que d'un malheur réel,
 Car elle est très-sincère, et bonne, et vertueuse,
 Mais comme moi pourtant, elle n'est point heureuse.
 Que nous faut-il ? Pourquoi gémit-elle toujours ?
 En la quittant, pourquoi me faut-il ton secours ?
 Dis-moi, qu'en penses-tu ?

EBROIN.

Je comprends que la chasse,
La guerre et les dangers, où la force et l'audace
Peuvent se déployer, soient pleins d'attraits pour vous.
Chaque chose a son temps ; et les charmes plus doux,
Les tranquilles vertus d'une épouse chérie,
Par des plaisirs divers remplissant votre vie,
Avec ces jeux bruyants qu'aime un roi belliqueux,
Me paraissent, seigneur, faire un contraste heureux.

CHILPÉRIC.

Tu ne peux, Ebroïn, ni te mettre à ma place,
Ni juger sûrement cette femme de glace...
Je l'aime cependant... toujours ; mais je sens là
Qu'il manque quelque chose à mon bonheur...

EBROIN.

Voilà
Ce qui m'étonne, moi, car votre femme est belle.

CHILPÉRIC.

C'est possible.

EBROIN.

A vous plaire elle met tout son zèle...

CHILPÉRIC.

Mais ce n'est après tout, pour parler nettement,
Qu'un genre de beauté qui n'a rien de piquant.

EBROIN.

Notre reine a pourtant une grâce angélique.

CHILPÉRIC.

Ah ! voilà le grand mot, l'éloge magnifique !
C'est un ange, dis-tu, soit ; je dis à mon tour :
Pour les anges, respect ; mais pour la femme, amour
Tiens, voilà mon secret : il me faut une femme.

EBROIN.

Vos souhaits sont comblés d'avance, sur mon âme ;
Galeswinthe pour plaire a bien tout ce qu'il faut :
Jeunesse, grâce, amour, beauté, pas un défaut.
La plus stricte sagesse en tout lui sert de guide.

CHILPÉRIC.

Mais avec tout cela l'on peut être insipide.

EBROIN (avec indifférence).

Frédégonde peut-être avait plus de piquant,
Plus de verve et d'éclat ; mais c'est bien là vraiment.
Une comparaison à faire... Votre épouse...

CHILPÉRIC (s'animant).

Frédégonde rendrait la plus belle , jalouse :
Elle a tout ce qu'il faut !... Oui , c'est la vérité ,
Pauvre fille !...

EBROIN.

La reine a plus de majesté ,
Elle est de sang royal , et l'autre une servante.

CHILPÉRIC.

Soit , mais l'autre en son port est bien plus élégante.
Je me sentais ému , troublé , sans le vouloir ,
Par l'éclat de son front et de ce grand œil noir !...
Mais que dis-je , j'oublie , en tenant ce langage...

EBROIN.

Eh ! vous n'oubliez rien , monseigneur ; à son âge ,
On est fraîche , charmante , et sans être amoureux ,
Vous pouvez , comme moi , trouver beaux de beaux yeux.
Je n'y vois point de mal , et d'ailleurs sa naissance...

CHILPÉRIC.

Certes son noble cœur rétablit la balance....
Crois-tu que Galeswinthe ait de l'amour pour moi ,
Qu'elle m'aime vraiment ?

EBROIN.

Vous son époux , son roi !...

Voyez : pour ses parents son extrême tendresse
Sans doute est le motif et de cette tristesse
Et de cette langueur qui flétrit sa beauté.
Vers l'Espagne toujours son cœur est attiré...
Vous savez quelle peur vous faisiez à son père :
Craignant dans cet hymen quelque profond mystère ,

Pour s'assurer de vous , il voulut des serments
 Rendus plus sûrs encor par d'immenses présents ;
 Or , il est évident que cette méfiance ,
 Que ces sombres apprêts d'une noble alliance ,
 Quoique vous fussiez prompt à lui tout accorder ,
 Ont dû frapper la reine et dû... l'épouvanter.

CHILPÉRIC.

L'épouvanter ! quoi donc?... tu crois qu'elle regrette
 Et sa mère et l'Espagne ? Affligée , inquiète ,
 Elle semble en effet me redouter toujours.

EBROIN.

Mais vous pourriez savoir que , dès les premiers jours ,
 Ceux qui de sa famille ont plus de connaissance ,
 S'entretenaient souvent et faisaient confidence
 De ses tristes baisers , de ses cruels adieux ,
 Comme en fait un enfant qui se sent malheureux.
 Dans ce moment fatal , immobiles , muettes ,
 Les yeux gonflés , le cœur plein de douleurs secrètes ,
 La mère à son enfant ne pouvant s'arracher...

CHILPÉRIC.

C'était donc à regret qu'elle vint m'épouser !

EBROIN.

Je ne dis pas cela ; mais ces deux tendres femmes
 Ne pouvant se quitter et confondant leurs âmes ,
 N'interrompant leurs pleurs que pour invoquer Dieu ,
 Craignaient trop de se dire un éternel adieu.

CHILPÉRIC.

Un éternel adieu !

EBROIN.

Peut-être. Cette mère
 Accompagnait sa fille et , toute à sa chimère ,
 Disait : Je veux aller jusques à tel endroit ,
 Puis c'en était un autre , et toujours ; et l'on croit
 Que la mère arrivait à Rouen avec elle ,
 Si tous les seigneurs goths , en éclairant son zèle ,

N'eussent avec respect fixé le terme, enfin,
 Et forcé le cortège à rebrousser chemin.
 Alors elle lui dit : Te voilà sans famille,
 J'ai peur pour toi, j'ai peur ; prends garde à toi, ma fille !
 Prends garde et pense à moi. Lors, lui serrant la main
 Et regardant au ciel, elle ne dit plus rien.

CHILPÉRIC.

Présages de malheur la veille d'une noce !
 Mais je suis donc pour eux une bête féroce ?

EBROIN.

Mais non, vous savez bien qu'attentive à leur sort,
 La mère à ses enfants parle souvent de mort ;
 Elle invente pour eux des maux imaginaires,
 Spectres de son esprit et bizarres chimères !
 (D'un air mystérieux.)
 La renommée aussi, racontant vos exploits,
 N'avait pas embelli, dans de certains endroits...

CHILPÉRIC.

Assez, assez ! je vois que cette indifférence...
 Que cette haine vient d'une rare prudence.
 Pensant aux derniers mots de sa mère, elle a peur :
 Ces soupçons ont passé trop avant dans son cœur.
 A l'aspect d'un époux qui s'approche et qui l'aime,
 Elle rêve tout bas quelque affreux stratagème,
 Et, froide de terreur, se voyant caresser,
 Croit qu'un monstre odieux vient pour la dévorer.
 Ah !

EBROIN.

Mais non, mon Dieu non ! votre esprit trop fertile
 Envenime à plaisir un soupçon très-futile...

CHILPÉRIC (répétant les paroles citées par Ebrouin).

« Prends garde à toi, ma fille ! » Oh ! cet affront sanglant
 Appelle une vengeance. — Elle est bonne pourtant ;
 D'elle jamais un mot provoquant la colère. —

EBROIN.

Sans doute, je parlais des terreurs de sa mère.

CHILPÉRIC.

Oser me soupçonner, moi, de quelque forfait !
Mais l'autre est bien plus belle, et l'autre.... elle m'aimait !

SCÈNE IV.

LES MÉMES, LANDRI.

LANDRI (à part).

Il ne partira pas aujourd'hui, quoi qu'on fasse.

(Haut.)

Monseigneur !

CHILPÉRIC.

Eh bien, quoi ?

LANDRI.

L'on attend pour la chasse,
Et si vous l'ordonnez, je vais...

EBROIN.

On attendra.

Tout est prêt ?

LANDRI.

Oui.

CHILPÉRIC.

C'est bien, tout à l'heure, on verra.

LANDRI (à part).

Allons, encor !

CHILPÉRIC.

Dis-nous, as-tu vu Frédégonde ?

LANDRI.

Frédégonde?... moi?... mais... (à part) Il faut que je réponde,
Et je ne sais... J'étais pourtant bien averti
De ne point lui parler quand le maître est ici.

EBROIN.

Répondez donc, jeune homme.

CHILPÉRIC.

Dis-moi si tu l'as vue.

LANDRI.

Je l'ai peut-être bien , mais de loin... aperçue.

CHILPÉRIC.

T'aurait-elle dit...

LANDRI.

Non !... du moins , je ne crois pas.

CHILPÉRIC.

Tant pis.

LANDRI.

(A part.)

(Haut.)

C'est singulier... Pourquoi donc ?

CHILPÉRIC.

En ce cas

Tu m'aurais.... informé de ses projets....

LANDRI (à part).

Peut-être.

CHILPÉRIC.

Sans avoir grand motif , j'aurais voulu connaître
Ce qu'elle pense et fait , depuis mon dernier choix...
Si Frédégonde enfin se souvient d'autrefois ,
Voilà tout.

LANDRI (à part).

Voudrait-il la chasser... Ah ! je tremble.

(Haut.)

Monseigneur... Oh ! je puis assurer... il me semble
Qu'elle n'y pense pas , qu'elle n'a rien gardé....

CHILPÉRIC.

En es-tu sûr ?

LANDRI.

Pour moi , j'en suis persuadé.

CHILPÉRIC.

Parce que... ?

LANDRI.

Quelquefois , puisque cela vous touche ,
Je la vois , je l'entends , et jamais de sa bouche

Un seul mot n'est sorti qui parût concerner
Ce que vous paraissent ou craindre ou soupçonner.

CHILPÉRIC (à part).

M'aurait-elle oublié tout à fait ? — L'infidèle !

(Haut.)

Que dit-on au palais !

LANDRI.

On ne parle pas d'elle,
Elle n'est plus rien.

CHILPÉRIC.

Soit ; et de sa beauté ?

LANDRI.

Rien.

CHILPÉRIC.

Cependant...

LANDRI.

Où ; peut-être, un gracieux maintien ;
Mais qu'elle est loin, grand Dieu ! de la beauté sereine
Et de l'éclat royal qui brille en notre reine.

CHILPÉRIC.

C'est bon.

LANDRI.

Et maintenant la chasse, monseigneur...

CHILPÉRIC.

Que Satan te confonde et te porte malheur !
Retire-toi... Voyons..., faut-il que je répète ?

LANDRI.

(A part.)

Je m'en vais. Aujourd'hui, que s'est-il mis en tête ?

Je m'y perds. Le plus sûr est toujours de sortir.

(il sort.)

CHILPÉRIC.

Laisse-moi seul aussi, je veux y réfléchir.

Vois ma loi sur le fisc ; change, si bon te semble :

Quand j'en aurai le temps, nous la verrons ensemble.

(Ebroïn sort mystérieusement du côté par lequel Frédégonde viendra tout à l'heure, scène VI.)

SCÈNE V.

CHILPÉRIC (seul).

Maintenant qu'ai-je là dans le fond de mon cœur ?
 Je crois que j'aime encor Frédégonde... O bonheur !
 O bonheur d'autrefois, volupté sans contrainte !...
 Je dois aussi toujours respecter Galeswinthe ;
 Elle est riche, elle est reine, elle se fie à moi...
 Pourtant, sans être heureux, que me sert d'être roi ?
 L'autre est si belle ! Oh oui ! je ne puis m'en distraire ;
 Je sens, je sens trop bien qu'elle m'est nécessaire,
 Et, sans plus résister à tant de passion,
 Je suis enveloppé dans sa séduction... —
 Mais ma femme, ma femme !

(Après un moment de réflexion.)

Oui, sans m'en mettre en peine,
 En serait-elle moins et ma femme et la reine ?
 J'accommode ainsi tout ; rien ne me compromet ;
 Ah ! je suis soulagé du poids qui m'accablait.

SCÈNE VI.

CHILPÉRIC, FRÉDÉGONDE. (Elle semble passer par hasard.)

CHILPÉRIC.

(A part.)

(Haut.)

La voilà ! Qu'elle est belle ! Eh ! la jeune servante !

FRÉDÉGONDE.

Eh bien, quoi, monseigneur ?

CHILPÉRIC.

Je te trouve charmante
 Sous ce simple costume. Où vas-tu donc ainsi ?

FRÉDÉGONDE.

Où je vais ? — mais pour vous je ne suis plus....

CHILPÉRIC.

Eh si !

Tu le vois bien, mon Dieu !

FRÉDÉGONDE.

Non, vraiment, et quand même,
Je ne dois plus du tout l'être.

CHILPÉRIC.

Tu l'es toujours,
Toujours fraîche et jolie, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Tu sais !...

FRÉDÉGONDE.

Vous me flattez, je m'enfuis au plus vite.

CHILPÉRIC.

Reste, causons un peu. Suis-je homme qu'on évite
Ainsi ?...

FRÉDÉGONDE.

L'on pourrait croire, en nous voyant tous deux,
Que vous m'entretenez de discours amoureux,
Que vous m'aimez encore.

CHILPÉRIC.

Et si l'on pensait juste...

FRÉDÉGONDE.

Ah ! que dites-vous là ?

CHILPÉRIC.

Que si le sort injuste,
Te plaçant dans un rang trop humble, t'empêcha
D'être reine, je dis que, malgré tout cela,
Tu n'en es pas moins belle et pas moins séduisante,
Ni ton regard moins vif, ta grâce moins piquante,
Et que je m'applaudis, puisque tu le voulais,
De t'avoir conservée ici, dans ce palais.

FRÉDÉGONDE.

Mais pouvais-je prévoir...

CHILPÉRIC.

Tu ne pouvais sans doute
Prévoir que, te trouvant quelque jour sur ma route,
Je reviendrais à toi, je t'aimerais encor,
Heureux comme un avare en retrouvant son or ;
Tu ne le savais pas, tu m'en plais davantage.

FRÉDÉGONDE.

Mais vous oubliez donc, ô prince trop volage,
 Qu'une reine est ici ; qu'un signe de sa main
 Peut me faire jeter à la porte, demain,
 Comme une misérable...

CHILPÉRIC.

Et pense aussi, ma belle,
 Que je suis le roi.

FRÉDÉGONDE.

Mais...

CHILPÉRIC.

Qu'en te montrant rebelle
 Tu sembles l'oublier.

FRÉDÉGONDE.

Oh ! je ne dois jamais
 Oublier ni ce roi, ni ses anciens bienfaits.
 J'en fus aimée alors, moi, pauvre paysanne,
 Qui vins dans ce palais, sortant d'une cabane,
 Moi qui fus quelque temps l'épouse de ce roi...
 Oh mais !... n'y pensons plus ; je m'enfuis, laissez-moi.

CHILPÉRIC.

Tu me diras au moins si ton âme fidèle
 De cet heureux amour garde quelque étincelle,
 Allons, dis !...

FRÉDÉGONDE.

Je ne puis répondre, en vérité,
 C'est fort embarrassant. A votre volonté
 Soumise, et sans taxer votre oubli d'injustice,
 Je vous dis : Permettez qu'en fille de service
 Je reste... auprès de vous. Vous l'avez bien voulu,
 Et je me croyais sûre aussi de ma vertu.
 Or, vous puis-je avouer, quand l'amour vous inspire,
 Que je... non, monseigneur, je ne puis vous le dire.

CHILPÉRIC.

Allons, point de scrupule, et qui peut t'en blâmer,
Dis? Tu n'as pas cessé, j'espère, de m'aimer.
La reine..., c'est ma femme; eh bien, c'est toi que j'aime.

FREDEGONDE.

Je n'ai que trop de pente à vous parler de même;
Mais je ne le dois pas; voudrais-je déranger
Cette union royale et la mettre en danger?
Craignez d'un double amour la joie illégitime:
De deux femmes toujours l'une ou l'autre est victime.

CHILPÉRIC.

Mon Dieu que de prudence et de précaution!
Ce que j'attends de toi n'est pas une leçon,
Mais l'amour de ton cœur! Vous n'êtes pas rivales,
Puisque je t'aime... Point d'intrigues, de cabales,
De victimes non plus, puisque je t'aime, enfin!
Tu vois bien...

FREDEGONDE.

Je comprends que c'était mon destin,
Quoique ce sort nouveau semble digne d'envie,
De n'être pas heureuse...

CHILPÉRIC,

Et pourquoi?

FREDEGONDE.

C'est ma vie

Que vous jouez peut-être...

CHILPÉRIC.

Eh non!

FREDEGONDE.

Mais, monseigneur,

Si c'est votre repos, et si c'est votre honneur...

CHILPÉRIC.

Allons!

FREDEGONDE.

Peut-être un jour dédaignant ma jeunesse...

CHILPÉRIC.

Non , jamais ! ne crains rien ; je t'en fais la promesse.

FRÉDÉGONDE (souriant).

Je vous ai déjà vu violer votre foi.

CHILPÉRIC.

Reçois donc aujourd'hui ma parole de roi.

FRÉDÉGONDE..

Vous étiez aussi roi.

CHILPÉRIC.

Mais enfin , je te jure. —

FRÉDÉGONDE (s'attendrissant).

Cruel !

CHILPÉRIC.

Je te paierai d'amour avec usure ;
 Courage , écoute un peu le penchant de ton cœur.

FRÉDÉGONDE.

Hélas ! quel embarras !

CHILPÉRIC.

Pense à notre bonheur !

FRÉDÉGONDE.

Comme vous vous jouez du cœur triste et sans fiente
 D'une fille , après tout , qui n'est pas une sainte !

CHILPÉRIC.

Encore un mot !

FRÉDÉGONDE..

Que faire et comment réprimer...?

CHILPÉRIC.

Tu m'aimes !...

FRÉDÉGONDE.

Je n'ai pas cessé de vous aimer.

CHILPÉRIC.

Merci , ma Frédégonde , ah ! tu me rends la vie.
 Mais gardons d'éveiller l'œil de la jalousie.

L'on m'attend. Je te quitte, adieu ; souviens-toi bien
De moi, de notre amour, de ce doux entretien,
Surtout de ta promesse ; et moi, quoi qu'il advienne,
Je jure que jamais je n'oublierai la mienne.
Mes tourments vont cesser. Je renais à l'espoir.

(Il lui donne un baiser.)

FRÉDÉGONDE.

Pour moi, vous obéir est toujours un devoir.

(Ils sortent par deux côtés différents.)

ACTE TROISIÈME.

(Une salle de l'appartement de Galeswinthe. Une grande porte ouverte dans le fond. Une galerie à droite du spectateur.)

SCÈNE I.

FRÉDÉGONDE seule.

Je suis aimée'encor ! Je suis sa souveraine !
Mais il me faut le titre et d'épouse et de reine :
Je l'aurai. Chilpéric croit retrouver en moi
Une faible maîtresse, esclave de son roi,
Adorant son amour, adorant ses caprices,
Et, sans cœur, toujours prête à tous les sacrifices.
Frédégonde n'est plus, non, j'en fais le serment,
Des plaisirs de ce roi le servile instrument.
Assez pour une fois ! Au tour de Galeswinthe,
A son tour de souffrir en dévorant sa plainte.
Comme elle me chassait, je la chasse aujourd'hui....
Mais par d'autres moyens. Si je me donne à lui,
C'est pour me l'attacher par la plus forte chaîne,
Pouvant braver l'ennui, braver même la haine... !

SCÈNE II.

FRÉDÉGONDE, GALESWINTHE.

GALESWINTHE (À part, voyant Frédégonde dans l'attitude de la méditation).

Frédégonde en ce lieu..., peut-être elle a besoin
De mon secours, voyons ; prenons sur nous le soin
De ramener le calme en son âme blessée...

(Haut.)

Je vous vois, Frédégonde, inquiète, oppressée,
Puis-je vous secourir, et vous...

FRÉDÉGONDE.

Me secourir ?

GALESWINTHE.

Oui.

FRÉDÉGONDE.

C'est fort généreux à vous de me l'offrir,
On a trop de bonheur d'être ainsi protégée,
Et dès les premiers mots on se sent soulagée.
Mais pourquoi pensez-vous que je sois en danger,
Et croyez-vous qu'alors on me verrait chercher
Le secours de personne... ?

GALESWINTHE.

Oh ! vous êtes bien fière ;

Je ne vous trouve pas en ce lieu, d'ordinaire...

Votre agitation....

FRÉDÉGONDE.

N'a rien d'étonnant.

GALESWINTHE.

Quoi ?

FRÉDÉGONDE.

Je ne suis pas à plaindre, en vérité ; le roi...

GALESWINTHE.

Est vif, impétueux, mais son cœur est sincère,
Il se calme aisément et n'a plus de colère ;

Soit donc que vous vouliez le prier, le fléchir,
Je me fais forte ici de vous tout obtenir.

FREDEGONDE.

Sur le roi Chilpéric on connaît votre empire.

GALESWINTHE (à part.)

Serait-ce une ironie, et que veut-elle dire ?

Mais non, quel sentiment vais-je là lui prêter ?

Frédégonde aujourd'hui ne peut me détester.

(Haut.)

Dites-moi, craignez-vous que le roi, notre maître,

Si je parle pour vous puisse me méconnaître ?

FREDEGONDE.

Je ne dis pas cela ; mais Chilpéric est fier.

GALESWINTHE.

Oui ; mais son cœur est noble et je puis m'y fier.

Lorsque dans ce palais changeant de souveraine,

Votre roi vous garda, je le vis non sans peine ;

Tout en y consentant, je sentais le danger :

Une telle beauté peut trop bien se venger !

Et je songeais tout bas, quel que fût mon partage,

Que déjà vous aviez dompté ce fier courage ;

Cependant, aujourd'hui, loin de m'en repentir,

C'est moi qui, s'il le faut, voudrais vous retenir.

Je vous aime aujourd'hui de toute la peur même

Que j'avais ressentie. Oui, vraiment, je vous aime

Pour cette inquiétude et pour tous ces tourments.

FREDEGONDE (désappointée.)

Tant de bonté, madame, est pour moi, je le sens,

Beaucoup trop au-dessus de la reconnaissance.

GALESWINTHE.

Cela seul me suffit, et c'est ma récompense.

FREDEGONDE (à part.)

Eh quoi ! Je suis vaincue et subis mon affront !

Quel outrage imprévu me fait rougir le front ?

GALESWINTHE.

Ainsi, ne craignez rien. Confiez-moi vos peines;
Le cœur rend tous égaux, paysannes et reines.
Soyez donc confiante et ne me cachez rien;
Votre bonheur détruit me gâterait le mien.

FREDÉGONDE (avec une intention cachée.)

Je respecte le roi jusque dans sa colère;
Ses sentiments secrets sont souvent un mystère.
Mais s'il me condamnerait, je n'espérerais pas
L'enchaîner de nouveau... par mes faibles appas...
Car nous voyons souvent que c'est le plus coupable
Qui devient, par cela, le plus impitoyable,
Comme si, tourmenté d'un regret éternel,
On s'étourdissait mieux étant plus criminel...

GALESWINTHE.

Mais pourquoi doutez-vous, quoi qu'on en puisse dire,
Si j'ai sur mon époux conservé quelque empire?

FREDÉGONDE.

Il dédaigne si vite, enivré de bonheur,
La beauté, la jeunesse, et même la grandeur!

GALESWINTHE.

Je suis reine.

FREDÉGONDE.

En effet.

GALESWINTHE.

Il me respecte, il m'aime.

FREDÉGONDE.

Combien d'autres, madame, ont pu parler de même!

GALESWINTHE.

D'où vous vient aujourd'hui cet étrange soupçon?
Qui vous donne le droit...?

FREDÉGONDE.

Peut-être ai-je raison.

GALESWINTHE.

Raison ! C'est impossible ; est-ce la jalousie
 Qui vous pousse à troubler cette innocente vie ?
 Achevez maintenant, il faut vous expliquer,
 Il me faut ce secret qui vous vient d'échapper.
 Je le veux...

(A part.)

Son regard me glace d'épouvante.

FRÉDÉGONDE.

Est-ce ma faute, à moi, si son âme inconstante,
 Sans cesser d'être à vous, cherche peut-être ailleurs,
 Ou de nouveaux plaisirs, ou de nouveaux... malheurs ?

GALESWINTHE.

Il ne m'aimerait plus ? ah ! parole cruelle !
 Mais vous ne pensez pas à la douleur mortelle
 Dont vous me déchirez..., il faut la retirer....
 Voulez-vous à vos pieds me voir vous conjurer ?

FRÉDÉGONDE.

Mais, madame...

GALESWINTHE.

Non, non, le roi, quoi qu'on en dise,
 Ne peut pas à ce point vouloir qu'on le méprise ;
 Il ne s'avilit pas ainsi.

FRÉDÉGONDE (à part.)

Ah ! s'avilir !

(Haut.)

J'ai dit la vérité ; cela vous fait souffrir,
 Je ne le voulais pas..., je ne l'ai pas nommée ;
 Mais la femme qu'il aime est digne d'être aimée.

GALESWINTHE.

En suis-je donc indigne ?

FRÉDÉGONDE.

Eh ! qui le dit ? C'est vous.

GALESWINTHE.

C'est assez, je comprends. O mon roi, mon époux !
 A quel sort aujourd'hui suis-je donc abaissée !

FRÉDÉGONDE.

Frédégonde eut son tour, avant d'être chassée.

GALESWINTHÉ.

Quel jour affreux m'éclaire ! Hélas ! osez-vous bien
 Devant moi soutenir un pareil entretien,
 Et, par un jeu cruel brisant mon espérance,
 Etaler à mes yeux cet excès d'impudence ?
 Allez, je vous pardonne et ne veux plus vous voir.
 C'est le seul châtiment d'un mensonge si noir.
 Je pourrais... mais mon cœur dédaigne de maudire.

FRÉDÉGONDE.

En suis-je donc indigne à mon tour ?

GALESWINTHÉ.

Oser dire

C'est moi qui vous trahis, gardez-vous d'en douter ;
 Oui, je suis le serpent prêt à vous étouffer.
 Malheureuse ! Ah ! fuyons ! je vous cède la place,
 Puisqu'au lieu de respect je ne trouve qu'audace,
 Injures et mépris.

(Elle sort.)

FRÉDÉGONDE.

Fuis, cours vers ton époux,
 Va-t'en le fatiguer d'un impuissant courroux...,
 Par ses propres discours mon triomphe s'achève,
 Et c'est, oui, c'est sa main qui prépare le glaive.

SCÈNE III.

FRÉDÉGONDE, EBROIN.

EBROIN.

Eh bien, nous l'emportons ; Chilpéric est vaincu ;
 Ce n'est pas toutefois sans avoir combattu.
 Ne croyez pas qu'ici je vante mes services ;
 Mais, prenant le moment, j'ai, par un artifice,

Amené de sa femme un éloge douteux,
 Bien fait pour réveiller, dans ce cœur amoureux,
 Les souvenirs charmants. C'en est fait, il vous aime,
 Et je crois qu'il a dû vous le dire lui-même.
 Mais dans votre vrai but, ce n'est que la moitié...,
 Il vous faut maintenant...

FRÉDÉGONDE.

Je serai sans pitié
 Dans ce nouvel amour ! Oui, que de sa princesse
 Détaché, séparé, par force ou par adresse,
 N'importe..., et ne pouvant recourir aux détours,
 Il soit à Frédégonde enchaîné pour toujours.
 Il n'a pu me tromper ; il tient à la noblesse,
 Et voudrait seulement retrouver sa maîtresse.
 Je le sais, je l'ai vu ; mais c'est un faux calcul
 Que je saurai bientôt, moi seule, rendre nul.

EBROIN.

Sans doute, son amour ne serait qu'un caprice ;
 Ce qu'il a commencé, faites qu'il l'accomplisse.

FRÉDÉGONDE.

J'ai trouvé le moyen.

EBROIN.

Oui..., je l'ai deviné.

FRÉDÉGONDE.

Chut !

EBROIN.

Entre vous et moi. — Vous n'avez point parlé.

FRÉDÉGONDE.

C'est assez. Suivez-moi.

SCÈNE IV.

CHILPÉRIC, GALESWINTHE.

GALESWINTHE.

Mais je vous en supplie,

Ici pour un moment...

CHILPÉRIC.

Quelle est donc cette envie ?

Quoi ! des plaintes encore et toujours des soupirs !

Sais-tu que ce sont là de mortels déplaisirs ?

Je ne te comprends plus.

GALESWINTHE.

Hélas ! daignez m'entendre ;

Je ne me plaindrai plus et je promets d'attendre...

C'est un mensonge affreux qui désole mon cœur

Et que vous repoussez sans doute avec horreur.

CHILPÉRIC.

Qu'est-ce donc ?

GALESWINTHE.

Suis-je encor votre épouse chérie ?

Répondez franchement.

CHILPÉRIC.

Allons ! quelle folie !

Quel adroit espion t'a donné cet avis ?

J'aurais bien quelque droit de m'en montrer surpris ;

Mais par grande habitude à la fin j'y renonce,

A certaine demande il n'est pas de réponse.

GALESWINTHE (à part.)

Ah ! quelle cruauté !

(Haut.)

Pardonnez, monseigneur,

Mais je dois insister pour moi, pour votre honneur.

Si vous m'aimez toujours, si vous daignez répondre,

De votre bouche un mot suffirait à confondre...

CHILPÉRIC.

Mais, à mon tour, pourquoi le prendre sur ce ton ?

Car ces subtilités, enfin, n'ont pas de nom.

GALESWINTHE.

Pourquoi ? Mais tout à l'heure, ici, dans ce lieu même,

Moi, votre femme, moi, la seule qui vous aime,

Je me vis insulter presque pour mes bienfaits,
Car je la voyais triste et je la consolais !

CHILPÉRIC,

Qui cela ?

GALESWINTHE (à part.)

Je respire, il ignore peut-être...

(Haut.)

Oh non ! je n'ai pas cru que vous pussiez en traître
Ainsi fouler aux pieds le serment solennel
Qui nous liait tous deux à la face du ciel.
Oui, vous n'aimez que moi, dites, je veux l'entendre,
Ce mot, tout mon bonheur ; j'ai le droit d'y prétendre...,
Que je puisse oublier comme un rêve odieux...
Que Frédégonde ici...

CHILPÉRIC (embarrassé.)

Sans doute, je le veux.

Et que t'a-t-elle dit, cette jeune servante ?

GALESWINTHE.

Hélas ! vous m'en voyez encor toute tremblante ;
N'exigez pas de moi...

CHILPÉRIC.

Mais je dois le savoir.

GALESWINTHE.

Jugez donc de ma honte et de mon désespoir :
« Vous êtes, me dit-elle, et sa femme et la reine ;
Mais une autre a son cœur. » Qu'ai-je donc, moi ? Sa haine ?
Comment vous dire ici de quel effroi mortel
Je me sentis saisir après ce mot cruel !
Il me semblait alors que, de vous séparée,
J'étais, malgré mes cris, vers l'abîme attirée,
Et que, vaincue enfin, déjà mon pied glissait
Où cette... Frédégonde, en riant, me poussait.

CHILPÉRIC.

Chasse ces noirs pensers et crois en ma parole.
Non que ce grand émoi ne m'ait paru frivole,

Mais s'il faut te le dire et te le répéter,
Comme jusque aujourd'hui, je veux toujours t'aimer.

GALESWINTHE.

Vous me rendez heureuse, et je n'ai plus de crainte.
Je me retrouve enfin, et je suis Galeswinthe.
Oui, vous me rassurez, car j'avais eu bien peur,
En me croyant le droit d'accuser votre cœur.
Qu'est-ce donc qu'une femme à ce point méprisée,
Du cœur de son époux indignement chassée... ?

CHILPÉRIC.

Te voilà donc tranquille et je m'en réjouis.
Mais, d'un mot au hasard qui n'a rien de précis,
Tu t'affliges trop vite, et ta terreur soudaine
Ne te laisse plus voir qu'injures et que haine.
Oui, j'ai pu lui sourire, et d'un mot consolant
Qu'elle aura mal compris..., d'un simple compliment
Lui faire la faveur...

GALESWINTHE.

Oh non ! je vous le jure,
Ce n'était pas un jeu que sa froide imposture
Et son regard perçant...

CHILPÉRIC (l'interrompant.)

Allons, n'y pensons plus,
Ressaisis ces beaux jours que tu croyais perdus,
Et crois que désormais cette jeune imprudente,
Dans sa vanité folle, et trompant mon attente,
Ne tiendra plus sur toi, sur nous, de tels discours...

GALESWINTHE.

C'est assez, je vous crois et vous croirai toujours.

CHILPÉRIC.

Tu vois qu'il ne s'agit souvent que de s'entendre.

GALESWINTHE.

C'est vrai, mon noble époux ; oui, s'aimer, se comprendre,
N'avoir qu'une pensée à deux et qu'un seul cœur.

Adieu, plus entre nous de doute ni d'erreur ;
Pensez à moi, pensez aux douces espérances...

CHILPÉRIC.

Oui, oui, j'y songerai bien plus que tu ne penses.

SCÈNE V.

CHILPÉRIC puis DÉODATUS.

CHILPÉRIC.

La folle, qui déjà va se vanter ainsi !
N'est-ce donc pas assez que le cruel souci
D'avoir à supporter la dispute frivole
De cette langoureuse et maussade Espagnole,
Sans essayer encor de certains arguments
Qui pourraient devenir par trop embarrassants?...
(Déodatus paraît et s'avance lentement.)

Mais je dois ménager la reine, elle est fort riche ;
Je ne souffrirai pas que Frédégonde affiche
Un bonheur dont je veux ne jouir qu'en secret.
Mon Dieu ! bonheur caché n'en a que plus d'attrait.
Donc, d'un côté, l'honneur, la gloire, la richesse ;
De l'autre, le plaisir et toute son ivresse !
En ce monde il ne faut que savoir s'arranger...

DÉODATUS (tenant un papier.)

Monseigneur...

CHILPÉRIC (sans l'apercevoir et méditant.)

Je saurai lui faire ménager
L'épouse, et prévenir avec un peu d'adresse
Les contre-temps fâcheux qu'attire une maîtresse.

DÉODATUS.

Monseigneur, ah ! daignez...

CHILPÉRIC (de même.)

C'est cela, je le veux.

DÉODATUS.

Mais, monseigneur...

CHILPÉRIC (de même.)

Allons, nous pouvons être heureux.

SCÈNE VI.

DÉODATUS seul.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? A vrai dire,
 Je n'y comprends plus rien : Galeswinthe soupire,
 Clotilde en fait autant ; le roi, tournant le dos,
 Ne me reconnaît pas et s'échappe à propos...
 Landri, maudit railleur, me fait perdre la tête...
 Très-bien ! Je suis venu vraiment à belle fête !
 Mais que chanter ? A qui pourrai-je donc, hélas !
 Dire mes vers latins que l'on n'écoute pas...
 Je crois, en vérité, qu'en cette comédie
 J'oublirais à Rouen et vers et prosodie,
 Les vers, cet art sublime ! O Muses, ô Phébus,
 Sous ce ciel nébuleux qu'êtes-vous devenus ?

SCÈNE VII.

DÉODATUS, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE (à part.)

Me reprendre..., voilà ce qu'il s'est mis en tête ;
 Mais il ne m'aura point. Ah ! voici son poète,
 Je le cherchais...

DÉODATUS (se croyant seul.)

Ces Francs sont trop rudes, vraiment,
 Pour goûter de tels vers le charme séduisant.

FRÉDÉGONDE (s'approchant.)

Pourquoi cet air rêveur ? Mais vous êtes poète,
 Et cette question est peut-être indiscrete.

DÉODATUS.

Au contraire, et jamais vous ne devineriez...

FRÉDÉGONDE.

Mais, artisan de vers, sans doute vous faisiez...

DÉODATUS.

Oui, des réflexions sur les choses humaines
En général...

FRÉDÉGONDE.

Vraiment !

DÉODATUS.

Sur les biens et les peines,
Partage inexpliqué du sage ou du pervers...,
Mais, en particulier, sur le sort de mes vers.

FRÉDÉGONDE.

Je ne vous comprends pas.

DÉODATUS.

Mais ici je végète.

Un poète n'est pas, en vérité, poète
Pour lui seul, et la verve, en cet isolement,
Baisse et s'éteint bientôt faute d'un aliment.
A cet hymen royal, vous savez, je veux dire
Au dernier, où vibra l'harmonieuse lyre,
En ce temps on a vu l'effet prodigieux
Qu'avaient produit mes vers, ce langage des dieux.
Mais quel sujet aussi qu'une noble princesse,
Belle et resplendissant de joie et de jeunesse !
Les vers coulaient de source, et vos rudes Germains
Écoutaient tout émus mes distiques latins ;
Mais aujourd'hui...

FRÉDÉGONDE.

C'est vrai ! l'indifférence irrite

Un poète latin doué d'un tel mérite...
Mais, en vous abordant, j'eus un autre dessein...
Déodatus... !

DÉODATUS.

J'écoute.

FRÉDÉGONDE.

Ah ! quel triste destin !

DÉODATUS.

Dites, que voulez-vous, et que pourrais-je faire ?

FRÉDÉGONDE.

Hélas ! rien....., et pourtant je ne saurais me taire.

DÉODATUS.

Parlez donc.

FRÉDÉGONDE.

Vous savez que le roi monseigneur,
De m'aimer autrefois me fit l'insigne honneur.

DÉODATUS.

Sans doute.

FRÉDÉGONDE.

Vous savez qu'alors abandonnée,
Je me vois aujourd'hui pour jamais rejetée ;
Que le seul souvenir de mes beaux jours passés
Est tout ce qui me reste,... et vous me connaissez...

DÉODATUS (avec hésitation.)

Assurément...

FRÉDÉGONDE.

Eh bien, à vous je me confie ;
Vous êtes généreux, sans fiel et sans envie ;
Poète, vous savez comprendre la douleur...
C'est à vous, mon ami, que j'ouvrirai mon cœur.

DÉODATUS (à part.)

Que veut-elle ? J'en ai l'âme toute attendrie.

FRÉDÉGONDE.

Je me suis vue ainsi délaissée et flétrie,
Mais je n'ai pas changé ; je veux donc, dès ce jour,
Fuir ce palais, témoin de mon premier amour.

Oui, je veux fuir ; aller triste, mais résignée.
 Chercher quelque retraite inconnue, éloignée...
 Ce secret, gardez-vous de le faire éclater ;
 Pour ne pas me trahir, il faut me le garder... !
 Vous l'avez, et quel cœur trouverais-je plus digne
 De connaître ce sort auquel je me résigne ?
 Adieu ! chacun ici sans doute ignorera
 Mon malheur et ma fuite... ou s'en consolera ;
 Mais vous le saurez, vous.

DÉODATUS.

Sans doute ; mais, madame,
 Je dois vous avouer que ce n'est pas sans blâme...

FRÉDÉGONDE.

Adieu, Déodatus !

(Elle sort par une galerie à droite ; Landri l'aperçoit et court après elle.)

LANDRI.

Ah ! Frédégonde, enfin !

FRÉDÉGONDE.

Laissez-moi, laissez-moi !

SCÈNE VIII.

DÉODATUS seul.

Quel étonnant destin !
 J'étais loin de prévoir semblable confidence ;
 C'est, il faut l'avouer, une noble vengeance.
 La pauvre enfant ! elle aime et ne sait pas changer ;
 Voilà savoir descendre et ne pas déroger.
 Quelle vertu, quelle âme ! et tout cela sans plainte !
 C'est vraiment admirable. Oh ! bientôt Galeswinthe,
 Qui peut-être craignait un fâcheux souvenir,
 Saura comme elle peut et se taire et souffrir.
 Mais je ne puis parler..., j'en ai fait la promesse,
 Je crois ; non, ce serait fausse délicatesse...
 Chantons ce dévouement, c'est un fort beau sujet

Que le hasard me donne et qui vient à souhait.
Voilà qui me convient..., vive la poésie !
Voyons donc et cherchons dans la mythologie...

SCÈNE IX.

DÉODATUS, CHILPÉRIC.

CHILPÉRIC (très-inquiet.)

A peine Frédégonde a daigné me parler.
Elle a fui devant moi, s'entendant appeler.
Qu'est-ce donc ? Que veut-elle ? Enfin, où peut-elle être ?
Que comprendre d'un but que rien ne fait connaître ?

(Apercevant Déodatus.)

Ah ! quelqu'un... On me dit qu'avec anxiété,
Frédégonde à l'instant errait de ce côté ?

DÉODATUS.

Oui, certes, monseigneur.

CHILPÉRIC.

Vous pouvez donc me dire

Où je la trouverai. Quelque crainte l'inspire ;
Elle vient, elle fuit.... Cela m'importe peu,
Mais je voudrais savoir...

DÉODATUS.

Ici même, en ce lieu...

Ah ! monseigneur...

CHILPÉRIC.

De grâce, ami, laissez ce style.

Et parlez...

DÉODATUS.

Ah ! lorsque vous saurez...

CHILPÉRIC (à part.)

L'imbécile !

DÉODATUS.

Oui, dans tout ce palais, moi seul, je le sais bien,
Mon prince, ou, pour parler plus net.... je n'en sais rien.

CHILPÉRIC.

Vous expliquerez-vous ?

DÉODATUS.

M'y voici : Frédégonde

Veut pour toujours vous fuir et renoncer au monde.
Je sais donc qu'elle part ; mais pour quel lieu, voilà
Ce que j'ignore.

CHILPÉRIC.

Fuir ? Qui vous a dit cela ?

DÉODATUS.

Qui ? mais c'est Frédégonde.

CHILPÉRIC.

Elle a dit elle-même...

DÉODATUS.

Oui, sans doute.

CHILPÉRIC (à part.)

Ah ! l'ingrate ! Est-ce ainsi qu'elle m'aime ?

(Haut.)

Et savez-vous pourquoi ? Savez-vous...

DÉODATUS.

Oui, vraiment,

Et vous allez trouver que c'est le plus touchant.

CHILPÉRIC.

Qu'est-ce donc ?

DÉODATUS.

Vous l'avez oubliée, et bien vite,
Et je comprends fort bien que, malgré son mérite,
Elle ne soit pour vous qu'un simple souvenir
D'un amour qui n'est plus et d'un ancien plaisir.
C'est très-juste, et d'ailleurs vous le devez ; mais elle !
Quel noble cœur !

CHILPÉRIC.

Après... !

DÉODATUS (avec discrétion.)

Elle vous est fidèle !

Elle vous aime encor, plus et mieux que jamais ;
 Et, ne trouvant ici le repos ni la paix ,
 Dans une solitude inconnue et profonde,
 Elle veut aujourd'hui, loin de vous, loin du monde,
 Se cacher pour toujours ; elle ne se plaint pas,
 Et de ce beau dessein ne fait point de fracas.
 C'est un secret entre elle et le ciel. Par prudence
 Elle n'en fait qu'à moi, poète, confidence.
 Un poète a des droits..., enfin, j'ai cru devoir,
 Imprudent par vertu, vous faire tout savoir.
 Ce sera le sujet de mon premier poème.

CHILPÉRIC (à part.)

Frédégonde veut fuir ! fuir parce qu'elle m'aime !
 Ne perdons pas de temps ; courons la retenir...
 Mais comment faire... (Haut.) Allez, dites-lui de venir
 Sur-le-champ ; qu'il le faut..., que je la sollicite ;
 Qu'elle me dise un mot et sera libre ensuite.

DÉODATUS.

J'y cours.

(Il fait quelques pas vers une galerie.)

Mais la voici. — Le roi veut vous gronder,
 Venez donc.

SCÈNE X.

LES MÊMES. FRÉDÉGONDE.

CHILPÉRIC (à Frédégonde.)

Qu'ai-je appris ? Quoi ! tu veux nous quitter ?
 As-tu donc oublié mon ancienne promesse ?
 Eh ! que ne l'as-tu fait, lorsqu'autrefois maîtresse...

FRÉDÉGONDE.

Je n'ai rien oublié ; mais puisque mon secret
 M'échappe et vous révèle un trop hardi projet ,
 Innocent à mes yeux, mais, aux vôtres, coupable...,
 Puisqu'enfin pour toujours je me vois misérable,

Je l'avoue, ouï c'est vrai, je veux me retirer;
Tout me pèse en ces lieux, et je n'y puis rester.

DÉODATUS.

Mais mon intention, croyez-le bien, madame...

CHILPÉRIC.

Assez, Déodatus; moi-même je réclame
L'indulgence, et pour vous me faisant caution,
J'accepte avec plaisir votre indiscretion.

A Frédégonde.)

Mais toi, mais toi, n'as-tu rien de plus à me dire ?
Rien à me demander ?

FRÉDÉGONDE (jetant un regard sur le roi et sur Déodatus, pour faire entendre
que celui-ci est de trop.)

Moi, monseigneur, j'aspire
Seulement au repos.

CHILPÉRIC.

Déodatus, veuillez
Nous laisser un moment.

DÉODATUS.

Puisque vous l'ordonnez...
(Il sort.)

CHILPÉRIC.

Parle donc maintenant, et quel est ce mystère ?
Car je n'y comprends rien. Tu m'écoutes, j'espère ;
Puis, changeant tout à coup, lorsque moi je suis prêt,
Tu m'évites alors, pour me fuir en secret ?
Tu me hais aujourd'hui, méprisant ta parole !
Autrefois ton époux...

FRÉDÉGONDE.

Hélas ! je fus bien folle
Quand je crus au bonheur ! Oui, j'aime cet époux,
J'aime mes souvenirs ; mais le roi, quand c'est vous,
Je ne puis plus l'aimer.

CHILPÉRIC

Cette idée est subtile :

Tu ne peux plus m'aimer ?

FRÉDÉGONDE.

Non, car je serais vile,
 Puisqu'il faut vous le dire, et vile aux yeux de tous,
 Aux vôtres tout d'abord, vous, mon ancien époux,
 Maître alors de mon cœur et de ma destinée....
 A vous aimer dans l'ombre aujourd'hui condamnée,
 Justement soupçonnée, il faudrait me cacher !
 Sous des yeux menaçants, toujours, toujours trembler...
 Oh non ! c'est impossible, avouez-le vous-même.
 Soyez donc généreux : content que je vous aime,
 Permettez que je parte et m'éloigne à jamais.
 C'est du bonheur pour vous, et, pour tous, c'est la paix.

CHILPÉRIC.

C'est possible ; pourtant quand j'avais Audowère,
 Tu ne t'es pas montrée, enfin, aussi sévère.

FRÉDÉGONDE.

C'est vrai ; mais vous l'avez répudiée ; et moi,
 Acceptant votre amour, j'ai reçu votre foi.
 De plus, déjà pour vous votre femme Audowère,
 Marraine de sa fille, était une étrangère ;
 La règle est très-précise, et vous le savez bien.
 L'exemple, monseigneur, ne peut donc prouver rien.
 Et quand même ; ce que j'ai fait par imprudence,
 Par amour..., par aveugle et folle obéissance,
 Le ferai-je toujours ? — C'est pour votre repos,
 C'est pour le nôtre à tous ; épargnez-vous les maux
 Que, pour votre avenir, malgré moi je présage ;
 Pensez aussi, pensez qu'un prince vraiment sage...

CHILPÉRIC.

Mais enfin, je ne puis me séparer de toi ;
 Pour quelques jours encoir, reste. — Accorde-le moi ;
 Et d'ici-là peut-être un hasard favorable
 Viendra guérir un mal qui n'est pas incurable ;

Attends, attends un peu..., dis que tu le promets...
Je le veux, entends-tu ?

FRÉDÉGONDE.

Pour moi, je le voudrais,
Mais ce cruel moment, il faut toujours qu'il vienne.

CHILPÉRIC.

Peut-être. L'important est que je te retienne ;
Tu ne partiras pas... ?

FRÉDÉGONDE.

Je ne vois nul moyen...

CHILPÉRIC.

Mais la nécessité peut ouvrir un chemin.
Je t'aime, je te veux, et tu m'es nécessaire...,
L'avenir, les dangers..., cela c'est mon affaire,
Je me charge de tout..., tu ne partiras pas... !

FRÉDÉGONDE.

En êtes-vous bien sûr ?

CHILPÉRIC.

Oui.

FRÉDÉGONDE.

Moi, j'en doute, hélas !
Tout ce que je pressens m'effraie et me désole.

CHILPÉRIC.

Non, cent fois non, te dis-je, et crois-en ma parole.

FRÉDÉGONDE.

Mais la reine !

CHILPÉRIC.

Ah ! voilà grand sujet de souci !
La reine ! As-tu si peur ? Je suis le maître ici. —

FRÉDÉGONDE.

Je sens que j'aurais dû vous fuir ; je m'abandonne
A ce bonheur nouveau qui m'enchaîne et m'étonne ;
J'ai tort peut-être..., puis-je enfin, sans vanité
De trop cruels soupçons, rester et... vous aimer ?

CHILPÉRIC.

Viens, te dis-je, avec moi, viens, tu n'as rien à craindre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES. GALESWINTHE, CLOTILDE (Elles s'arrêtent dans le fond), LANDRI, puis DÉODATUS.

LANDRI.

Tiens, le roi ! Qu'est-ce à dire ? Ah ! faut-il me contraindre !

GALESWINTHE.

Clotilde, soutiens-moi. Quel malheur est le mien... !
Qu'en dis-tu ?

CLOTILDE.

Quel affront !

(Chilpéric emmène Frédégonde, qui baisse humblement les yeux et les relève avec orgueil en passant devant Galeswinthe. — Ils sortent.)

GALESWINTHE.

Tu me le disais bien,
Ma mère, ma mère ! Ah ! prends garde à toi, ma fille !

LANDRI.

Très-bien ! ah ! je comprends ; le serpent entortille
Ma colombe ; eh bien, moi, je la lui volerai.
Chacun son tour.

DÉODATUS (arrivant un papier et un crayon à la main.)

Ainsi, bientôt j'achèverai.

Sa résignation, sa fermeté constante,
Méritent de tels vers... ; bon, en voilà quarante !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DÉODATUS, LANDRI.

LANDRI.

Y comprenez-vous rien, cher Dionysius ?

DÉODATUS.

Et vous-même, Landri ? car, par Virgilius !
Je suis désarçonné tant soit peu...

LANDRI (préoccupé).

Misérable !

DÉODATUS.

Vous comprenez ?

LANDRI.

Que trop !

DÉODATUS.

Alors...

LANDRI.

O tour pendable !

DÉODATUS.

Veuillez donc m'expliquer...

LANDRI.

Eh bien ; tenez..., mais non.

J'en ai le cœur navré, j'en perdrai la raison.

Ah !

DÉODATUS.

Dites-moi donc...

LANDRI.

Non ; tout m'ennuie et m'irrite.

Une autre fois.

DÉODATUS.

Mais moi, j'aime mieux tout de suite.

LANDRI.

J'aperçois la perfide : ah ! fuyons son aspect,
Il me fait mal ! Fuyons.

DÉODATUS. (le suivant).

Mais encor...

LANDRI.

Mon arrêt

Est-il donc prononcé... ?

DÉODATUS.

Mais...

LANDRI.

Laissez-moi, vous dis-je,

Ou plutôt, non ; venez ! Quand tout ici m'afflige,
Qu'un ami généreux, partageant ma douleur,
De ce poids accablant soulage un peu mon cœur.

SCÈNE II.

FRÉDÉGONDE, ÉBROIN.

ÉBROIN.

Attendons Chilpéric. — Etes-vous résolue ?

FRÉDÉGONDE.

Vous me le demandez ? Quand donc m'avez-vous vue
Incertaine et tremblante ? Ah ! faut-il rappeler...
Mais vous-même, Ebroïn, vous verrais-je trembler ?

ÉBROIN.

Non, mais songez-y bien ; dans une telle route,
On ne peut reculer, il la faut faire toute.

FRÉDÉGONDE.

Je le sais, je le sais.

EBROIN.

Voyons donc : il faudra

Qu'il la répudie...

FRÉDÉGONDE.

Oui, peut-être, l'on verra.

EBROIN.

Que vous soyez reine ?

FRÉDÉGONDE.

Oui, sans doute.

EBROIN.

Et s'il refuse,

Si Galeswinthe en pleurs se lève et vous accuse...

Si, troublé de ses cris, si, cédant à l'effroi...

FRÉDÉGONDE.

C'est assez, Ebroin, le voici, laissez-moi.

SCÈNE III.

FRÉDÉGONDE (un moment seule et pensive), CHILPÉRIC.

CHILPÉRIC.

Ma chère Frédégonde, enfin je te retrouve.

La reine te connaît ; ce que j'ai fait lui prouve

Que tu n'es plus ici faite pour obéir ;

De son superbe joug j'ai voulu t'affranchir.

FRÉDÉGONDE

Elle a reçu de vous une injure cruelle.

CHILPÉRIC.

Ton amour trouve-t-il que j'ai mis trop de zèle ?

FRÉDÉGONDE.

Que m'en reviendra-t-il ? Quelques affronts de plus ;

Ah ! vous ne m'aimez pas.

CHILPÉRIC.

Maintenant tes refus

Seraient hors de saison : tu sais combien je t'aime ;
 Te retrouver sera pour moi le bien suprême,
 Tu le sais ! Sois à moi ; viens, rends-moi mon bonheur !
 Je veux, en t'adorant, réparer mon erreur.
 Réunis par l'amour...

FREDEGONDE.

Et quel moyen possible ?

Un tel état peut-il être heureux ou paisible ?
 S'il pouvait l'être, hélas ! aurais-je balancé... ?

CHILPÉRIC.

L'avenir est à moi. Le reste est effacé.

FREDEGONDE.

Ah ! vous ne craignez plus cris, menaces, ni plainte ?
 Vous ne connaissez point, ni moi, ni Galeswinthe,
 Monseigneur.... Non, il faut de cet affreux destin
 Que je sorte au plus tôt, et par le droit chemin.
 Car il vous faut choisir : que je sois votre femme....
 Or, ce n'est pas... possible... ; ou qu'étouffant ma flamme,
 Je me décide à fuir pour ne jamais vous voir.

CHILPÉRIC (très-étonné).

Tu me disais hier...

FREDEGONDE.

Oui, mais c'est mon devoir

Que je dis aujourd'hui. La sagesse est plus forte.

CHILPÉRIC.

Mais quand la passion...

FREDEGONDE.

Non, la raison l'emporte.

Je suis pauvre, il est vrai ; mais je suis noble aussi.

(Elle se retire lentement.)

SCÈNE IV.

CHILPÉRIC (seul).

L'insensée ! elle sort, je suis à sa merci.
 Elle me jette ainsi son dernier mot. Que faire ?

Son amour, ses refus, cachent-ils un mystère ?
 Et Galeswinthe aussi, tout en se soumettant,
 Peut bien me réserver quelque nouveau tourment.
 Quoi donc ? Moi, Chilpéric, arrêté dans leurs trames,
 Inquiet, tourmenté, je flotte entre deux femmes,
 Toujours redoutant l'une, et toujours sans pouvoir
 De l'autre obtenir rien qu'un faible et vain espoir ?
 C'en est trop ! soumettons cette femme superbe,
 Et réduisons l'insecte à se cacher sous l'herbe.
 On obéira bien, lorsque je le voudrai !
 Frédégonde, il le faut, aujourd'hui je t'aurai.
 Ta vertu, ton honneur..., vains mots ! à tes caprices,
 J'oppose passion, bonheur, joie et délices.

SCÈNE V.

CHILPÉRIC, GALESWINTHE.

CHILPÉRIC.

(A part.)

Mais la voici : sachons à quoi nous en tenir,
 Enfin ; c'est trop attendre et je veux m'affranchir :
 Réprimons pour jamais son importune plainte.

(Haut.)

Vous venez à propos ; approchez, Galeswinthe,
 Ecoutez sans colère, et parlez franchement.
 Il ne s'agit ici ni de ressentiment
 Ni de chagrins nouveaux ; alors qu'on désespère
 De calmer la frayeur, mauvaise conseillère,
 Il faut prendre un parti. Donc, une bonne fois,
 Entendons-nous, autant qu'il se peut ; c'est, je crois,
 Le moyen d'y trouver tous les deux notre compte :
 Vous, du repos au moins ; moi, du bonheur sans honte.
 Quand votre jalousie...

GALESWINTHE.

Ah ! ne réveillez pas

Ces querelles pour moi pires que le trépas.
 Ce repos, ce bonheur que votre cœur réclame
 Et que vous regrettez si fort, moi, votre femme,

Désormais impuissante à vous les procurer,
 Je viens en suppliant pour vous les redonner.
 Vous n'êtes plus heureux, soyez-le donc encore ;
 Loin de vous retenir, c'est moi qui vous implore,
 Qui veux vous rendre libre, et libre tout à fait.
 L'oubli ne sera pas injure, mais bienfait ;
 Ne voyez plus en moi qu'une femme étrangère
 Qui ne demande enfin, pour grâce singulière,
 Aspirant à revoir ses parents, ses amis,
 Que d'aller respirer l'air pur de son pays.

CHILPÉRIC.

(A part.)

(Haut.)

Qu'entends-je ! D'où vous vient une telle pensée,
 Galeswinthe ? Vraiment vous êtes insensée ;
 Quoi ! me fuir ? De mon nom n'avez-vous nul souci ?
 Courez-vous chez les Goths pour m'insulter aussi ?
 Voulez-vous, dites-moi, devenir leur complice,
 Me faire un tel affront ? Pourquoi ? Pour un caprice !

GALESWINTHE.

Si vous me compreniez et lisiez dans mon cœur,
 Si vous pouviez y voir la profonde douleur,
 L'amertume et l'ennui que ressent une épouse
 Du mépris d'un époux, mais qui n'est pas jalouse
 Comme vous l'entendez, ah ! vous pourriez savoir
 Que mon unique soin, que mon plus cher devoir,
 Était votre bonheur ; qu'avec vous ma patrie
 N'était plus chez les Goths, mais bien dans la Neustrie ;
 Mais que, tout m'échappant, si je veux m'éloigner,
 Ce n'est pas pour vous nuire, hélas ! ni me venger.
 Quand je vins à Rouen, sous un fatal auspice,
 De mon bonheur passé je fis le sacrifice
 Pour un bonheur nouveau que j'eus droit d'espérer.
 Eh bien, ces anciens jours je les veux retrouver.
 Heureuse jusqu'alors, je veux encore l'être.
 J'ai respecté, chéri mon époux ; mais un maître,
 Un maître... injurieux..., oh ! non pas, monseigneur !
 Et puisque, sans ma faute, il n'est plus de bonheur
 Avec vous et pour vous..., il faut vous satisfaire :
 Que ce soit donc sans vous ; je me dois à ma mère,

CHILPÉRIC (l'interrompant).

Il me semble qu'aussi vous vous devez à nous,
Votre époux, votre roi.

GALESWINTHE.

Mais je n'ai plus d'époux.

CHILPÉRIC.

Vous voulez donc enfin que je vous répudie ?

GALESWINTHE.

Je le veux, monseigneur, et je vous en supplie.

CHILPÉRIC.

Eh bien, je ne veux pas, moi, me calomnier,
Et je vous aime trop pour vous répudier.

(A part).

Sa dot et ses bijoux, il me faudrait tout rendre.

(Haut.)

Oh non ! Mais, Galeswinthe, enfin, avant de prendre
Un tel parti, voyez quels sont vos sentiments :
Ce serait violer de solennels serments.

GALESWINTHE.

Nos serments ? il est vrai, vous craignez le parjure...

(Avec une fermeté noble.)

La main sur votre cœur ! et dites s'il murmure.

CHILPÉRIC (à part).

Mais la dot ! si jamais j'y pouvais consentir...

GALESWINTHE.

Répondez, suis-je libre, et puis-je enfin partir,
Aller revoir Tolède et retrouver ma mère,
Et réchauffer mon cœur dans les bras de mon père ?
Ah ! vous m'avez blessée et pouvez me guérir,
En me laissant de vous un heureux souvenir.
Consentez ; mes trésors, je vous les abandonne ;
Accepter et donner, c'est signe qu'on pardonne.
Prenez-les donc, prenez ; je n'ai pas besoin d'or !
En partant je voudrais en laisser plus encor :
Vous êtes roi, cet or peut vous venir en aide ;
Mais moi, je ne veux rien, rien, excepté Tolède.

CHILPÉRIC (adoucissant sa voix).

Galeswinthe, vraiment, je ne puis t'accorder
Une telle demande, et tu dois bien penser
Qu'elle m'afflige. Attends, car toi-même, peut-être,
Tu changeras d'avis. Je ne suis pas un maître ;
Je veux n'être pour toi qu'un époux, qu'un ami.

GALESWINTHE (la main sur son cœur).

Oh ! cette idée est là !

CHILPÉRIC,

Mais pour prendre un parti

Extrême...

GALESWINTHE.

Pardonnez, mais cela c'est ma vie ;
Je ne puis plus lutter, il me faut ma patrie.

SCÈNE VI.

CHILPÉRIC seul.

L'ai-je bien entendu ! je la vois accourir
Au-devant de mes vœux et combler mon désir.
Très-bien ! garder son or et la perdre elle-même !
D'aujourd'hui seulement, Galeswinthe, je t'aime,
Je t'aime... loin de moi. Point de femme et la dot !
Pour un sauvage Franc, cela n'est pas si sot,
Messeigneurs de l'Espagne. — Il te faut ta patrie !
Eh ! cours-y pour toujours, moi-même je t'en prie,
Et débarrasse-moi, désertant ce séjour,
Du supplice éternel d'un aussi triste amour.
Ah ! c'est trop de bonheur ! libre enfin, je respire.
Trop de bonheur ! — Mais quoi, lorsque j'ose le dire,
Si c'était une ruse... oui, si ces insolents
Me rappelaient la foi donnée et mes serments...
Tout m'échappe !... quel droit sur la dot, sans l'épouse ?
Et ce roi de Tolède, en sa fureur jalouse,
Ne va-t-il pas bientôt réclamer hautement
Ces perfides trésors, ainsi que d'un brigand ?

Insensé que j'étais, quand, ô mal sans remède !
 Epris d'un sang royal, j'allais jusqu'à Tolède,
 Si loin ! prendre une femme inconnue ; et pourquoi ?
 Mon Dieu ! pour satisfaire un caprice de roi ;
 Orgueil trop insensé ! ridicule manie,
 Dans un roi comme moi, fils de la Germanie,
 De m'unir à ces gens si mous, si dédaigneux...
 Ils se moquent de moi ; car, que suis-je pour eux ?
 Un paysan grossier, dompté par la luxure ;
 Un païen..., ils l'ont dit ! oh ! l'outrage et l'injure,
 Cela, j'y puis compter. Il me faudra solder
 Encor de mon argent, pour m'en voir insulter ;
 Mais que faire après tout...

SCÈNE VII.

CHILPÉRIC ; ÉBROIN , FRÉDÉGONDE (s'arrêtant tous deux un moment pour épier les paroles du roi.)

CHILPÉRIC (continuant).

La garder ou tout rendre ;
 La perdre..., c'est trop cher ; la garder, c'est me vendre ;
 Ah ! je n'en eus jamais que des tourments. Eh quoi !
 Ne peut-on être heureux parce que l'on est roi ?

EBROIN.

Est-il vrai, monseigneur ? Mais je ne puis le croire,
 Quoiqu'on l'ose déjà donner comme notoire.

CHILPÉRIC.

Eh bien, quoi ? Que dit-on ? dans ce palais maudit,
 Chacun, excepté moi, sait tout ce qui se dit.

EBROIN.

On dit que dès demain la reine se retire.

CHILPÉRIC.

Déjà !

EBROIN.

L'on s'en étonne, on la plaint ; à vrai dire
Elle paraît un peu victime, et désormais
Les évêques pourront, de leurs sacrés arrêts,
Comme ils l'ont déjà fait... •

CHILPÉRIC.

Je sais ce qu'osent dire
Ces ennemis du roi..., il devrait leur suffire...
Mais il ne s'agit pas de cela, mes amis ;
Oui, Galeswinthe aspire à revoir son pays :
La résolution en est bien arrêtée,
Dit-elle, elle voudrait être répudiée,
Etre libre..., d'ailleurs me laissant ses trésors...

EBROIN.

Très-bien ! mais, monseigneur, après de tels discords,
Ne craindriez-vous pas qu'une fois à Tolède,
Vous faisant réclamer tout ce qu'elle possède...

CHILPÉRIC.

Oh ! je l'ai bien prévu ; car il est positif
Qu'elle ne m'aime pas ; or, quel si grand motif
Pourrait-on alléguer à de telles largesses ?
Veut-elle m'abuser par de belles promesses ?
Je ne puis deviner d'autre raison.

EBROIN.

Ni moi.

CHILPÉRIC (prenant son parti).

Mais après tout, ainsi, je dégage ma foi ;
Qu'on me reprenne tout, si l'on veut, que m'importe !
J'achète un peu bien cher, mais, pourvu qu'elle sorte,
Ce m'est assez ; j'achète ainsi mon vrai bonheur...

(A Frédégonde.)

Celui de te reprendre et d'apaiser mon cœur,
D'être libre ; cela vaut bien un sacrifice.

FRÉDÉGONDE.

Me reprendre pour femme ?

CHILPÉRIC.

Oui, certes, c'est justice.

Galeswinthe te voit lui dérober son bien,
Elle crie et s'irrite, et veut partir ; eh bien,
Qu'elle parte, tant mieux ! je te prends à sa place.

FRÉDÉGONDE.

Non, ne l'espérez pas.

CHILPÉRIC.

Qu'entends-je ? La menace

Est étrange aujourd'hui : ne suis-je pas absous.
Par toi, par elle ? Suis-je ici trahi de tous ?
Ce matin, j'ai compris peut-être tes scrupules,
Mais quand tous sont d'accord, c'est toi, toi, qui recules ?

FRÉDÉGONDE.

Vous n'êtes point trahi, monseigneur ; vous savez.
Que je voudrais, hélas ! quand vous me relevez,
Accepter tout de vous. Mais voilà deux divorces,
Et pour moi tous les deux..., cela passe mes forces ;
Cette fois, des serments solennels et sacrés,
Prince trop oublieux, qu'à vos pieds vous foutez.

CHILPÉRIC.

De quoi te plains-tu donc ? C'est trop de conscience.
A la fin, et ce jeu lasse ma patience.
Si la reine restait..., soit, mais la reine part,
Elle part, tu vois bien....

FRÉDÉGONDE.

Inutile départ.

EBRON.

Si monseigneur voulait dire ce qu'il faut faire ?

FRÉDÉGONDE.

Qu'elle reste, il le faut, il le faut !

CHILPÉRIC.

Quel mystère !

Je rêve donc ! pourquoi ce flux et ce reflux ?

FREDÉGONDE.

Si Galeswinthe part, vous ne me verrez plus.

CHILPÉRIC.

Ebroïn, vas-y, cours. — Dis que je la supplie. —

(Ebroïn sort.)

Voyons enfin ce que tout cela signifie.

SCÈNE VIII.

CHILPÉRIC, FREDÉGONDE.

CHILPÉRIC.

Voyons, explique-moi cet étrange parti.

Tu te plais à garder une rivale ici,

Que veux-tu donc ?

FREDÉGONDE.

Voyez : vous auriez beau tout rendre...

Vous n'en serez pas moins réduit à la reprendre.

CHILPÉRIC.

Non, dis-je, cent fois non.

FREDÉGONDE.

On vous y forcera,

Et qu'importe, d'ailleurs ? Toujours elle sera

Votre femme à mes yeux.

CHILPÉRIC.

Mais que faire, que faire ?

Car je ne comprends plus ce qu'il faut pour te plaire.

Ne faut-il pas choisir, ou de la renvoyer...

FREDÉGONDE.

Pensez donc au serment qu'on vous a fait jurer :

Tout vous condamne après une telle rupture.

CHILPÉRIC.

Mes serments !

FREDÉGONDE.

Vos serments. Vous avez dit : Je jure

De t'aimer, Galeswinthe, et, tant que tu vivras,
De te rester fidèle.

CHILPÉRIC.

Eh ! dans quel embarras
Viens-tu là nous jeter ? Frédégonde, es-tu folle ?

FRÉDÉGONDE.

Mais si l'on ne tient pas, à quoi sert la parole ?

CHILPÉRIC.

Vains discours..., l'amour...

FRÉDÉGONDE.

Moi, je tiens à ce serment.

CHILPÉRIC.

Mais encore...

FRÉDÉGONDE.

C'est mon dernier mot.

CHILPÉRIC.

Quel tourment !

FRÉDÉGONDE.

De ces choses bientôt vous perdez la mémoire ;
Avez-vous dit ce mot, mot dont vous faisiez gloire :
Tant qu'elle vivra.

CHILPÉRIC.

Moi ?

FRÉDÉGONDE.

Vous !

CHILPÉRIC (comme tout à coup saisi par une pensée horrible).

Tant qu'elle vivra !

FRÉDÉGONDE.

Est-ce vrai ?

CHILPÉRIC.

Tu veux donc...

FRÉDÉGONDE.

Moi, rien.

CHILPÉRIC (comme se parlant à lui-même).

Elle mourra.

FRÉDÉGONDE.

Pourquoi l'avoir juré ? Trop fatale promesse !
Mais le serment subsiste, et votre amour me blesse.
Adieu.

SCÈNE IX.

CHILPÉRIC.

Durant sa vie, oui, je devais l'aimer.
La mort, la seule mort peut donc m'en délivrer.
On ne le saura pas... Un éternel silence
Planant sur son tombeau, vient m'absoudre d'avance.
Brisons, puisqu'il le faut, ces chaînes de malheur,
Ces liens odieux. Que son père en fureur
Vienne la réclamer et crier à ma porte...
(Un moment de silence.)
Est-ce ma faute, à moi, si votre fille est morte !

SCÈNE X.

LANDRI, DÉODATUS.

DÉODATUS.

Certes, vous m'étonnez beaucoup, seigneur Landri.
Quelle histoire est-ce là ? je suis tout ébahi,
Et je n'aurais jamais deviné, je vous jure ;
Car de s'imaginer...

LANDRI.

Vous voyez ; le parjure

Est manifeste.

DÉODATUS.

Oh, oui !

LANDRI.

Voulant, jusqu'à ce jour,
A tous les indiscrets dérober mon amour,
Je me taisais.

DEODATUS.

Ou bien, vous faisiez une histoire.

LANDRI.

Mais il ne s'agit plus de vous en faire accroire ;
J'ai besoin d'un ami, d'un sage confident,
A qui je puisse au moins parler de mon tourment.

DEODATUS.

Parlez-en, mon ami, si cela vous soulage ;
Oh, je sais compatir aux peines de votre âge.
Quel homme que ce roi ! les Goths avaient raison.

LANDRI.

Mais croyez-vous vraiment que cette trahison
Vienne de Frédégonde, et que, basse et vénale,
Elle veuille chasser de la couche royale
Une seconde reine ?

DEODATUS.

A parler franchement,
Je n'en crois rien ; je sais quel est son sentiment :
Elle voulait partir hier, et, par prudence,
Eviter de ce roi l'amoureuse impudence ;
Elle me le disait d'un ton..., ah ! mon ami,
Un menteur, croyez-moi, n'invente pas ainsi.

LANDRI.

Vraiment ?

DEODATUS.

Oui, j'en suis sûr ; c'est là toute sa ruse ;
D'un maître impétueux qu'elle craint, qu'elle amuse,
Et c'est déjà beaucoup, elle obtient un sursis ;
Il est rude, emporté, cet enfant de Clovis !
Et le trop rebuter, ce serait au contraire
S'attirer, sans profit, quelque fâcheuse affaire.
Donc, tout n'est pas perdu ; quelles mœurs, quelles mœurs !

LANDRI.

Ah ! vous versez un baume, ami, sur mes douleurs.

DÉODATUS.

Tant mieux ! vous voyez bien que, quand je le désire,
 Je sais aussi parfois expliquer et prédire.
 Par caprice vers elle, il se sent entraîné ;
 Mais la reine, la reine ! un désir insensé
 Ne saurait prévaloir sur sa naissance illustre,
 Sa puissance, sa dot. Lui-même y trouve un lustre
 Dont nous l'avons toujours vu très-présomptueux.

LANDRI.

Oh ! le roi Chilpéric n'est pas si scrupuleux.
 Mais n'importe, parlez : avec bonheur j'écoute
 Vos excellents motifs ; oui, je sens que mon doute,
 Forcé par vos raisons, commence à s'éclaircir,
 Et je n'ai plus envie, à présent, de mourir.

DÉODATUS.

C'est heureux !

LANDRI.

La raison parle par votre bouche.

DÉODATUS.

Merci, seigneur Landri, ce compliment me touche.
 Ce que c'est que d'avoir besoin d'un confident :
 A quelques mois plus tôt, vous parliez autrement.

LANDRI.

Pas de rancune, au moins ; car ma seule imprudence...

DÉODATUS.

Mon Dieu non ! je vous ai tout pardonné d'avance ;
 S'il faut même plus tard dire deux mots pour vous,
 Je saurai lui parler sans le mettre en courroux.
 Ce prince impétueux m'écoute, moi poète.
 Sans me vanter, je puis un peu lui tenir tête :
 Aux chants sacrés d'Orphée, aux accords d'Amphion,
 Les tigres amollis....

LANDRI.

(Chut ! écoutez, c'est bon !)

DÉODATUS.

Quoi donc ?

LANDRI.

J'entends marcher, on vient. Dieu ! c'est la reine,
Le roi : fuyons.

DÉODATUS.

Venez.

LANDRI,

Il faut bien qu'elle prenne
Un parti, je veux voir, et je reste, ma foi.
(Ils se cachent de manière à entendre sans être vus.)

SCÈNE XI.

LES MÉMES (cachés), CHILPÉRIC, GALESWINTHE.

CHILPÉRIC.

Oui, je veux en ami te ramener chez toi.

GALESWINTHE.

Dois-je croire, ô mon roi, votre retour sincère ?

CHILPÉRIC.

Tu ne peux plus douter que je ne persévère ;
Mais non, suspecte-moi, suspecte mes discours,
Je me laisse accuser, et je n'ai nul recours.
Que j'entende les noms d'imposteur et de traître,
Je les ai mérités.

GALESWINTHE.

Point de noms odieux ;
On n'en veut pas donner lorsqu'on se sent heureux.
Quand vous vous accusez avec tant de franchise,
Je ne dois redouter ni ruse ni surprise ;
Mais..., je veux vous parler avec sincérité :
Pleine de confiance en votre loyauté,
Suis-je assez à l'abri d'une nouvelle injure ?
Pour un long avenir suis-je tranquille et sûre ?
Vous-même êtes-vous sûr ? Ne vous flattez-vous pas,
En voulant aujourd'hui m'aimer jusqu'au trépas ?

CHILPÉRIC.

Si tu l'étais ?

GALESWINTHE.

Eh bien ?

CHILPÉRIC.

Et sûre pour la vie,
De revoir ton pays tu n'aurais plus l'envie... ?

GALESWINTHE.

Sans doute. Avez-vous eru qu'un caprice insensé
M'ait fait résoudre..., oh non ! mon cœur était froissé
Par d'injustes mépris..., par votre indifférence ;
Seule..., je me sentais livrée et sans défense.
J'ai donc voulu revoir mon pays tant aimé,
Tolède et tous les miens. Mais tout est bien changé :
Vous revenez à moi sans colère et sans feinte,
Et lorsque avec bonté vous écoutez ma plainte,
Voudrais-je injustement vous troubler aujourd'hui
Et quitter mon époux, s'il me répond de lui ?

CHILPÉRIC.

(A part.)

(Haut.)

Je l'emporte, elle reste. Aussi, ma bien-aimée,
Je te réponds de moi ; sois donc très-assurée
Que je sais mon devoir, que je veux le remplir....
Je n'ai pas pour ton or voulu te retenir,
Tu m'abandonnais tout. C'est donc toi, Galeswinthe,
Toi seule que je veux, sans regret et sans crainte,
Par ta volonté seule et par ton seul amour.
Ton époux se repent ; toi, pardonne en retour.

GALESWINTHE.

Ce langage si vrai me pénètre et m'inspire
Un sentiment profond que je ne saurais dire.
Vous me rendez la vie, et je dois déclarer
Combien il m'en coûtait de vous abandonner.

CHILPÉRIC.

Va, ce mot restera gravé dans ma mémoire.

GALESWINTHE.

Je vous crois, Chilpéric, je veux toujours vous croire,
Et je ne puis jamais cesser de vous aimer.

(Elle lui tend la main. Chilpéric la saisit avec empressement.)

CHILPÉRIC.

Ainsi, rien désormais ne peut nous séparer.

SCÈNE XII.

GALESWINTHE, puis LANDRI.

GALESWINTHE.

Allons, cette frayeur n'était qu'une chimère.
Hâtons-nous, hâtons-nous de l'écrire à ma mère.
Ma mère ! en ce bonheur que le ciel me promet,
Etre heureuse sans toi, voilà mon seul regret.

LANDRI.

Madame !

GALESWINTHE.

Qu'avez-vous et d'où vient cet émoi ?

LANDRI.

C'est que je suis heureux !

GALESWINTHE.

Comment cela ?

LANDRI.

Le roi

Vous rend tout son amour ; plus de crainte, de haine,
Et pour notre bonheur, vous seule êtes la reine.

GALESWINTHE.

Quel intérêt pour moi vous faites éclater !
Il faut pourtant savoir et plaindre et pardonner,
Jeune homme ; oublions donc aujourd'hui toute injure ;
Plus de haine pour elle.

LANDRI.

Oh ! certes, je vous jure
Que je ne la hais pas ; vous n'avez pas compris.

GALESWINTHE.

Mais que voulez-vous donc ? Remettez vos esprits
Et dites-moi...

LANDRI.

Je dois vous dire en confidence
Que je l'aime, au contraire ; or, aucune espérance
Ne pouvait me rester, quand j'eus l'insigne honneur
De me voir le rival du roi, notre seigneur.
Je souffrais avec vous, avec vous je respire ;
Elle m'aime, je crois... du moins. Sans me le dire,
Son regard tendre et vif m'en a laissé l'espoir.
Et, si vous le vouliez, vous auriez tout pouvoir,
En en parlant au roi, de me donner pour femme
Cette fille que j'aime, oh ! de toute mon âme.

GALESWINTHE.

J'y consens : mais, Landri, la connaissez-vous bien ?

LANDRI.

Oui ; votre sentiment ne peut être le mien.
Vous vous en méfiez : elle paraît coupable,
Et de tous les forfaits on la croirait capable ;
Mais je sais ce que c'est ; craignant de l'offenser,
Elle ne voulait pas durement repousser
Les passions du maître et son fougueux caprice ;
Mais en réalité c'était un sacrifice,
Car elle a voulu fuir, et fuir je ne sais où,
Je le tiens de quelqu'un... et ce n'est pas d'un fou...
Votre félicité doit donc faire la mienne :
La seule chose à craindre est qu'il ne la reprenne.
Vous avez un exemple et chacun l'a pu voir ;
Quiconque eut un caprice en peut encore avoir...
Tandis que Frédégonde une fois mariée...

GALESWINTHE.

Je vous ai déjà dit que, dans cette pensée,
Je parlerai pour vous... je l'obtiendrai du roi.
Mais aussi je défends qu'on suspecte sa foi :

C'est moi qui veux ici garantir sa constance.
Ainsi, ne craignez rien.

LANDRI.

Que de reconnaissance !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

GALESWINTHE, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Eh bien, qu'a-t-il pu dire ? après tant de terreur,
Etes-vous rassurée ?

GALESWINTHE.

Oui.

CLOTILDE.

Mais dans votre cœur
Quelques mots ont-ils pu ramener l'espérance ?

GALESWINTHE.

C'est mieux que de l'espoir ; c'est de la confiance ;
C'est un sentiment doux et pur comme le ciel.

CLOTILDE.

Quel changement subit !

GALESWINTHE.

Mais simple et naturel.
C'est le propre, vois-tu, d'un caractère extrême.
Il s'emporte ; il revient ; il vous hait... et vous aime ;
Lorsque je vins ici, je voyais tout en mal
Et devinais partout quelque secret fatal.

J'avais tort ; on m'avait inspiré trop de crainte ;
 Je me sentais toujours étrangère et contrainte...
 Quand elle paraissait, je lisais sur son front
 Le dédain, et que sais-je encor...

CLOTILDE.

Mais cet affront !

GALESWINTHE.

Oui, c'est vrai ; toute fière, en se croyant aimée,
 D'orgueil, de fol espoir un moment enflammée...
 Je lui pardonne tout. Mais le roi mon époux
 S'est accusé d'un ton et si ferme et si doux,
 Qu'il ne me faut plus même aujourd'hui de prudence
 (Mettant la main sur son cœur.)
 Et qu'il n'est plus rien là, qu'amour et qu'espérance.

CLOTILDE.

Tant mieux ! et loin de moi d'affliger votre cœur,
 Mais je ne puis encor croire à tant de bonheur.

GALESWINTHE.

Tu m'étonnes, vraiment. Quel excès de prudence !
 Je te dis que tu peux en avoir l'assurance.
 Je n'ai pas le défaut de me trop confier,
 Et lorsque j'ose croire, on peut bien espérer.
 Notre rôle est changé ; mais vois, plus de mystère...

CLOTILDE.

Il me faut plus de temps pour le croire sincère.

GALESWINTHE.

Quel motif aurait-il ? Quand je voulais partir,
 N'a-t-il pas tout offert, lui, pour me retenir ?
 Mais il vient, tu vas voir et l'entendre lui-même.

CLOTILDE.

Puisse faire le ciel !...

GALESWINTHE (souriant).

Quand je te dis qu'il m'aime.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHILPÉRIC.

CHILPÉRIC.

Ma chère Galeswinthe, enfin, c'en est donc fait !
 Ton pardon, je l'avoue, est ton plus grand bienfait.
 Arrière maintenant la triste défiance,
 Les soupçons, pour toujours...

GALESWINTHE.

Oui, j'en ai l'espérance,
 Pour toujours ! oh ! c'est vrai. Mais aujourd'hui je veux,
 Quand j'ai tant de bonheur, faire aussi des heureux.
 Landri, votre écuyer, m'a fait l'aveu qu'il aime...
 Vous savez...

CHILPÉRIC.

Qui cela ? Frédégonde ?

GALESWINTHE.

Elle-même.

Il paraît, car je puis vous le dire aujourd'hui,
 Qu'elle vous écoutait, mais en pensant à lui.

CHILPÉRIC (étonné).

Landri !

GALESWINTHE.

Veut l'épouser... même il a ma promesse
 De vous parler pour lui ; son amour m'intéresse,
 Amour pur, innocent, du moins de son côté.

CHILPÉRIC.

Mais Frédégonde ?

GALESWINTHE.

Il dit... il est persuadé...

CHILPÉRIC.

Vraiment !

GALESWINTHE.

Et je le crois. Un amour vrai l'inspire,
 Et l'amour partagé peut seul....

CHILPÉRIC.

Il l'ose dire ?

Mais qu'importe après tout ? qu'il se croie exaucé !
Tout ce passé cruel n'est-il pas effacé ?

GALESWINTHE.

Aussi suis-je tranquille.

CHILPÉRIC.

Et je le suis de même ;
Frédégonde n'est rien, puisque c'est toi que j'aime.

GALESWINTHE.

(A Clotilde.) (A Chilpéric.)

Tu l'entends ? Je puis donc répéter à Landri
Que vous y consentez ?

CHILPÉRIC.

Pourquoi pas ? mais aussi
Laissons ce jeune fou... Tu parais fatiguée,
Si tu rentrais chez toi...

GALESWINTHE.

J'en avais la pensée.

Je vais écrire.

CHILPÉRIC.

A qui ?

GALESWINTHE.

Mais vous le savez bien.

CHILPÉRIC.

Dis surtout qu'aujourd'hui ton bonheur fait le mien.

GALESWINTHE.

Merci, mon noble époux.

CHILPÉRIC.

Adieu, ma belle épouse.

GALESWINTHE.

Adieu. Vous le voyez, je ne suis plus jalouse,
Pensez donc au jeune homme, à Frédégonde, à nous.

CHILPÉRIC.

Oui, oui, j'y penserai.

GALESWINTHE.

Bon, je me fie à vous.

(A Clotilde.)

Clotilde, laisse-moi, j'aime mieux, pour écrire,
Etre seule.

CLOTILDE.

Il suffit.

(Elle sort.)

GALESWINTHE.

A bientôt.

CHILPÉRIC (à part).

Je respire.

GALESWINTHE (rentrant chez elle en souriant).

Songez que pour toujours votre cœur m'est livré.

CHILPÉRIC.

A la vie, à la mort, puisque je l'ai juré.

SCÈNE III.

CHILPÉRIC, puis LANDRI, un SERVITEUR.

CHILPÉRIC,

Il dit qu'il est aimé !... mais non ; c'est impossible.
Un jeune homme à l'espoir est si vite accessible...
S'il était vrai pourtant ! quand je viens, insensé,
De lui sacrifier... Ah ! tout leur sang versé
Serait trop peu, trop peu ! pour une telle injure !
Eclaircissons ce doute ; holà, quelqu'un. — **Je jure,**
S'ils m'ont osé trahir, que tout à l'heure ici... —

UN SERVITEUR.

Que faut-il, monseigneur ?

CHILPÉRIC.

Faites venir Landri.

LE SERVITEUR.

Le voici justement.

(Il sort.)

CHILPÉRIC.

Bien.

(à Landri.)

Approchez... sans crainte.

Vous aimez Frédégonde ?

LANDRI.

Oui, c'est vrai.

CHILPÉRIC.

Galeswinthe

Vous a recommandé.

LANDRI.

Seriez-vous assez bon?...

CHILPÉRIC.

Laissons là ma bonté. Je verrai ; c'est selon.

Répondez franchement à cette seule chose :

Vous l'aimez, vous ; mais elle ?

LANDRI.

Elle ?... je le suppose.

(A part.)

Que dire ? je me perds...

CHILPÉRIC.

Vous l'avez prononcé

Ce mot ; qu'a-t-elle dit ? aviez-vous deviné ?

(D'un ton plus doux.)

Landri, répondez-moi simplement ; car, pour prendre

Un parti sérieux, je veux, je dois apprendre

Toute la vérité.

LANDRI.

Je crois, il m'a semblé...

CHILPÉRIC.

Mais vous l'a-t-elle dit ?

LANDRI.

Elle n'a point parlé.

CHILPÉRIC.

Elle vous l'a fait voir au moins... et comment croire
Qu'en aussi peu de temps, perdant toute mémoire
De son premier... état... cela me touche peu,
Mais on ne comprend pas qu'elle en ait fait un jeu.
Parlez donc.

LANDRI (à part).

L'amour-propre est blessé, j'imagine,
Je puis facilement lui tirer cette épine.

(Haut.)

Frédégonde était libre, et, comme je l'aimais,
J'ai pu facilement croire... je me trompais
Peut-être... mais enfin j'ai cru qu'à mon ivresse
Elle avait répondu par un peu de tendresse.
Je n'en étais pas sûr... si je l'avais été...

CHILPÉRIC.

Prenez garde... est-ce tout ?

LANDRI.

Toute la vérité.

CHILPÉRIC.

Mais quand vous lui parliez, que vous répondait-elle ?

LANDRI.

Rien ; je la regardais ; Frédégonde est si belle !

CHILPÉRIC.

Rien ? jamais rien ? Landri, vous voulez m'abuser.

LANDRI (à part).

Ma foi, finissons-en, et sans plus hâiser,
Cet interrogatoire est vraiment un supplice.

(Haut.)

Je vais vous dire tout, et sans nul artifice.

Elle devait partir, oublier, se cacher...

Elle me disait donc, mais non sans soupirer,

Que je me pressais trop, et que plus tard... peut-être,
Elle y réfléchirait, voilà tout.

CHILPÉRIC (à part).

Tant mieux, traître,

Pour toi.

(Haut.)

Bien ; c'est assez ; vous pouvez me quitter.

LANDRI (à part en se retirant).

Impossible pour moi de jamais deviner
Ce qu'il veut, ce qu'il pense.

CHILPÉRIC (seul).

Enfin, je suis tranquille,
Notre sot se berçait d'un espoir inutile ;
Merci, Landri, tu m'as pleinement rassuré,
Et je n'hésite plus sur ce que j'ai juré.
(Il ouvre une porte à droite du spectateur, en face de celle par où Galeswinthe s'est retirée, et fait entrer un serviteur.)

SCENE IV.

CHILPÉRIC, un SERVITEUR.

CHILPÉRIC.

Viens ; tu m'es dévoué ?

LE SERVITEUR.

Vous le savez.

CHILPÉRIC.

Personne

Ne t'a vu venir ?

LE SERVITEUR.

Non.

CHILPÉRIC.

Si l'on te questionne,

Tu n'as rien fait, rien vu.

LE SERVITEUR.

Sans doute.

CHILPÉRIC.

Sors aussi

Par ce secret chemin. Ecoute-moi ; voici :
 J'ai besoin de ton bras, surtout de ton silence ;
 Obéis-moi, tais-toi, tu seras dans l'aisance,
 Sinon.... la mort.

LE SERVITEUR.

C'est bon ; dites, voici ma main.

CHILPÉRIC (s'approchant de la porte de Galeswinthe et écoutant).

Le moment est venu... Seule, avec son destin,
 Galeswinthe est là... seule... Elle a fini, j'espère,
 Cette dernière lettre adressée à sa mère...
 « J'ai peur pour toi, ma fille ; oui, prends bien garde à toi. »
 Pour elle Chilpéric n'avait ni foi ni loi !
 Avouons-le pourtant, cette femme prudente
 Eut peut-être le droit d'être si prévoyante....
 Est-ce donc qu'une mère a, sentant un malheur,
 Quelque dieu dont la voix murmure dans son cœur ?
 Mais que dis-je ! est-ce moi ? non, non, c'est elle-même
 Qui sur sa tête vient d'attirer l'anathème,
 Elle s'est condamnée en voulant me braver,
 Et penchant sur l'abîme, elle doit y rouler...
 — Sans doute elle repose ; à sa douleur succède
 Peut-être un songe heureux qui lui fait voir Tolède,
 Et je vais !... Insensé, qu'est-ce donc que je veux ?
 Allons, cœur faible et lâche, ose enfin être heureux !

(Après un moment de sombre silence.)

Meurs donc, meurs, il le faut, puisque sur cette terre
 Nous ne pouvons jouir de la même lumière,
 Puisque ta seule mort est ici le traité,
 Le prix de mon bonheur et de ma liberté !
 Ton âme aspire au ciel... tu seras satisfaite.

(Au serviteur.)

Là, là, sur l'oreiller où repose sa tête....

(On entend du bruit dans la chambre de Galeswinthe.)

Qu'entends-je ?

(La porte s'ouvre ; Galeswinthe paraît tenant une lettre à la main.)

Galeswinthe, est-ce vous ? en ce lieu
Qui vous ramène ? enfin que voulez-vous ?

GALESWINTHE.

Grand Dieu !

Qu'avez-vous, Chilpéric, et quel triste présage
Peut faire ainsi pâlir votre auguste visage ?
Ah ! vous souffrez !...

CHILPÉRIC.

Non, non, je me trouve très-bien...
Enfin, me diras-tu ce que tu veux ?

GALESWINTHE.

Moi ? rien...

Voyez.

(Elle lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire. Chilpéric la parcourt des yeux
avec agitation ; Galeswinthe le regarde avec *anxiété*.)

CHILPÉRIC (à part).

C'est à sa mère ; encor, toujours sa mère !

(Comme découvrant un nouveau moyen.)

Ce témoignage-là sera reçu, j'espère...

(Haut.)

Moi-même j'enverrai ce message important ;
Ta mère pleurera de joie en le lisant,
Une mère si tendre !

GALESWINTHE.

Ah ! quel regard !

CHILPÉRIC.

Je pense

Qu'elle en sentira moins la rigueur de l'absence.
Rentre donc à présent chez toi.

GALESWINTHE.

Mais, mon époux...

CHILPÉRIC.

Rentre, je le désire.

GALESWINTHE.

Il me serait si doux...

CHILPÉRIC.

Rentre donc, je le veux !

GALESWINTHE.

S'il le faut, pour vous plaire...

(A part.)

Me serais-je trompée ? hélas ! si sa colère
Doit être le seul fruit que je goûte en ce lieu,
J'y consens, et me fie à vous seul, ô mon Dieu !

(Elle rentre.)

CHILPÉRIC (au serviteur).

Là... tu m'as entendu.

(Il lui ôte son poignard et lui donne précipitamment un mouchoir, pour lui
faire entendre qu'il ne faut pas répandre le sang. — L'assassin entre chez
Galeswinthe.)

Vite, et pour rien au monde...

(Après un moment d'anxiété.)

C'en est fait, je suis libre... à moi, ma Frédégonde !

SCÈNE V.

CHILPÉRIC, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Que faites-vous ici, Chilpéric ?

CHILPÉRIC.

Tu le sais ;

J'attends ce qu'il nous faut : la liberté, la paix.

FRÉDÉGONDE.

Tout, je l'espère bien, s'est fait avec prudence ?

CHILPÉRIC.

Nous n'avons de témoin que l'ombre et le silence.

FRÉDÉGONDE.

Vous êtes roi ; venez. Il faut, loin de ces lieux,
Que tous vos officiers vous voient au milieu d'eux,
Pendant qu'elle... est seule.

671

CHILPÉRIC.

Oui, viens.

FRÉDÉGONDE.

Montrez-vous tranquille.

CHILPÉRIC.

Qu'ai-je fait, malheureux !

FRÉDÉGONDE.

Tout serait inutile.

SCÈNE VI.

L'ASSASSIN (seul).

(Il ferme soigneusement la porte.)

La chose est faite ; allons, personne ne m'a vu.

Il me faut maintenant, comme je suis venu

Sans bruit et sans témoins, par le même passage...

Quoi ! la femme du roi... morte... là... c'est dommage...

Mais on vient ; c'est Landri... m'aurait-il vu sortir ?

Ah ! courons nous cacher, de peur de nous trahir.

SCÈNE VII.

LANDRI, DÉODATUS (arrivant par la galerie du fond).

DÉODATUS.

Oui, oui, de tout cela mon âme est réjouie ;

Mais de fatigue aussi je quitte la partie.

Depuis un temps !... je n'ai pas fait un vers latin ;

Pourquoi ? pour m'occuper, moi, d'intrigues sans fin,

Auxquelles je n'ai pu comprendre qu'une chose :

C'est qu'à mille accidents chez les rois on s'expose.

Donc, lorsque tout, ainsi que j'avais deviné,

Rentre dans l'ordre, adieu ! le ciel est apaisé ;

Qu'il vous protège tous, car, parmi ces mystères,

Le diable s'était bien mêlé de vos affaires.

Pour moi, je me retire, et je puis vous jurer
Qu'on ne me verra plus, imprudent, m'embarquer
Pour les grands et les rois, quelles que soient leurs femmes,
Dans les difficultés de tels épithalames.

LANDRI.

Soit ; vous auriez pourtant un sujet fort heureux :
Le roi, très-sagement, redevient amoureux
De notre aimable reine ; il prépare une fête !...
C'est la seconde fois qu'il en fait la conquête...
Il n'a pas raconté certains détails fâcheux
Ni du prochain départ les apprêts douloureux ;
Mais on savait pourtant que la noble princesse
Devait partir bientôt ; on plaignait sa jeunesse,
Et le roi, devant tous, plein d'une juste ardeur...

DÉODATUS.

Bien, très-bien, tout cela me réjouit le cœur.

LANDRI (montrant la porte de l'appartement de Galeswinthe).

La noble femme est là. Sur son visage auguste
Vous allez voir briller le bonheur.

DÉODATUS.

C'est très-juste.

Au drame qui pouvait devenir menaçant,
On ne pouvait trouver un meilleur dénouement.
En êtes-vous encore amoureux ?

LANDRI.

Oui, je l'aime,
Mais en la vénérant comme la vertu même ;
Je la chéris et suis ravi de son bonheur.
D'ailleurs je lui dois tout : car c'est en sa faveur
Que tantôt notre roi, sollicité par elle...

DÉODATUS.

Oui, oui, je vous comprends, et je me le rappelle ;
Mais vous a-t-il promis?...

LANDRI.

Non, pas précisément,
 Car jamais ce roi-là ne répond nettement...
 Mais chut ! les voici tous ; ah ! mon cœur bat d'avance
 Et de joie, et d'amour, et de reconnaissance !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EBROIN, FRÉDÉGONDE, CHILPÉRIC (il entre pendant les dernières paroles d'Ebroin), LANDRI, DÉODATUS, SEIGNEURS, OFFICIERS, SERVITEURS, puis CLOTILDE.

(L'appartement de Galeswinthe est à gauche du spectateur. A partir de ce côté, les personnages sont dans l'ordre indiqué par leurs noms.)

EBROIN.

Mes amis, attendons, la reine va venir ;
 Le roi veut par honneur ici la prévenir.
 Il lui donne une fête où tous il vous convie...
 Elle n'aspire plus à revoir sa patrie,
 Et, toute à ce pays, n'a plus d'autre désir
 Que d'y régner sur nous, d'y vivre et d'y mourir.

CHILPÉRIC (très-préoccupé).

Oui, je veux, quand mon sort vient de changer de face,
 De nos premiers ennuis effacer toute trace.

UN SEIGNEUR.

Commandez, monseigneur, et nous sommes tout prêts.
 Rien ne nous coûtera pour de tels intérêts ;
 Car, lors de son hymen, sûrs de notre constance,
 Nous lui fîmes aussi serment d'obéissance.

CHILPÉRIC.

Je m'en souviens.

LE MÊME SEIGNEUR.

Et nous ne l'oublirons jamais.

CHILPÉRIC.

Je vous en sais fort gré pour elle, pour moi ; mais
Elle tarde beaucoup.

(S'adressant à un officier.)

Que quelqu'un la prévienne...

Que nous l'attendons tous. Qu'elle se hâte et vienne...

Mais qu'est-ce que j'entends ?

(L'officier s'avance vers la porte ; Clotilde se précipite tout à coup.)

CLOTILDE.

Hélas ! malheur, malheur !

C'en est fait, ô mon Dieu ! j'en mourrai de douleur.

CHILPÉRIC.

Elle est morte ?

CLOTILDE.

Sans cris, sans une seule plainte ;

Pourtant, quelle douleur sur son visage empreinte !

CHILPÉRIC.

Quoi !

CLOTILDE.

Je n'étais pas là, moi, pour la secourir,
Pour partager son sort, l'embrasser et mourir.
Dans la chambre voisine, après l'avoir quittée,
J'attendais que sa voix m'eût enfin appelée ;
J'étais loin de m'attendre, en repassant ce seuil,
A la voir sur son lit devenu son cercueil.
Et sa mère, ô douleur ! quand seule et désolée
Je m'en vais l'aborder sans sa fille adorée !

CHILPÉRIC.

Est-il possible !

(Il entre dans l'appartement de Galeswinthe.)

LANDRI (à Déodat).)

Hélas, morte ! destin cruel !

C'est un ange endormi qui s'en retourne au ciel.

CHILPÉRIC (reparaissant avec une tristesse affectée).

Il est vrai, Galeswinthe à mon amour ravie
M'ôte du même coup le bonheur et la vie.

(A part.)

C'est en vain qu'à leurs yeux je veux me composer,
Ah ! je sens que mon cœur est près de se briser.
Grand Dieu !

FRÉDÉGONDE (à part).

Je serai reine et reine tout à fait.
Je le tiens ; le voilà lié par un forfait !

LANDRI (au roi).

Dans l'affreux accident qui trouble votre vie,
Notre joie à nous tous, hélas ! nous est ravie.
Son cœur était si bon, si généreux, si doux !
Comme vous nous l'aimions, nous pleurons comme vous.

CHILPÉRIC.

Elle méritait bien une telle constance.

LANDRI (à Frédégonde).

Frédégonde, le roi m'a laissé l'espérance...

(Il semble l'interroger du regard ; elle reste immobile.)

DÉODATUS (à part ; il a observé Frédégonde).

Ah fuyons ! c'est un crime, et je l'ai trop bien vu.
Juste ciel ! est-ce là le sort de la vertu !
Cette maison de roi n'est qu'un affreux repaire,
Une caverne infâme où rampe la vipère...

(A Landri, en lui saisissant le bras.)

Ah ! fuyons ! — Pauvre enfant qui me raillez si bien,
C'est vous qui maintenant ne comprenez plus rien.

(Pendant que Déodatus parle, Chilpéric, consterné, se jette sur un siège. Ebroin, debout, s'appuie sur le dos du siège de Chilpéric. Frédégonde regarde un moment le roi et reprend son immobilité. Landri cherche à comprendre les dernières paroles de Déodatus, qui sort indigné. — Étonnement et stupeur des autres personnages. — Frédégonde se tient la tête haute.)

Séance du 26 novembre 1852.

L'Académie admet au nombre de ses correspondants M. Prosper Soullié, ancien membre résident, maintenant professeur de rhétorique au lycée de Reims.

M. Albert du Boys donne lecture d'une notice sur Hugues de Lyonne, composée par feu M. Ducoin, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie.

Cette notice n'est qu'une analyse de l'article consacré à Lyonne dans la *Biographie universelle*. Elle avait été inspirée à M. Ducoin par un portrait de l'habile diplomate qui se trouve placé dans la salle des réunions de l'Académie, et a été donné par M. Félix Réal.

M. Fauché-Prunelle lit un Mémoire sur l'origine, la nature et l'extension de la puissance delphinale. Ce Mémoire doit faire partie de l'ouvrage publié par l'auteur sur le Briançonnais (1).

Séance du 18 décembre 1852.

M. du Bois fait la lecture suivante :

DE L'ALLEMAGNE EN 1846 ET EN 1852.

§ 1^{er}. — VOYAGE EN 1846.

Au commencement du mois de septembre 1846, je fus invité à faire partie du congrès pénitentiaire de Francfort. J'entrai en Allemagne par la Belgique. Aix-la-Chapelle, de ce côté, est comme la porte de la vieille Germanie. L'ombre gi-

(1) *Essai sur les Anciennes Institutions autonomes ou populaires des Alpes cottiennes-briançonnaises.*

gantesque de Charlemagne semble encore en garder le seuil. Son tombeau n'est pas indigne de son nom. Les révolutions des empires et les guerres des peuples ont constamment respecté ce glorieux sépulcre. Charlemagne est une de ces hautes majestés de l'histoire qui paraissent avoir reçu de Dieu même le privilège de l'inviolabilité.

Après Aix-la-Chapelle, Cologne, avec son immense cathédrale, qui laissera bien loin derrière elle, quand elle sera finie, les œuvres les plus colossales de l'antiquité ; Cologne, la ville des légendes, des monastères et des églises ; vieille capitale catholique de la Westphalie, tombée aux mains d'une dynastie protestante, qui tantôt la délaisse et la persécute, tantôt affecte de la protéger au nom de la tolérance et des arts.

A Cologne, on remonte le Rhin, cette magnifique grande route tracée par la nature, de la Belgique jusqu'au sein de l'Allemagne méridionale. On a tant de fois dépeint les bords de ce fleuve majestueux, les ruines gothiques d'églises et de monastères, et surtout les vieux castels de Burgraves qui dominent son cours, que je n'essaierai pas même d'en faire une description nouvelle.

Débarqué à Biberach, je traverse rapidement Wiesbaden, ceséjour de plaisirs et d'enchantements, et j'arrive à Francfort la veille du jour où commençait le congrès dont je devais faire partie.

Francfort a dû sa vie et sa richesse aux foires célèbres qui s'y sont tenues dès les époques les plus reculées du moyen âge. Après avoir été le grand marché du monde connu, cette ville, en qualité de ville libre, fut celle où les empereurs d'Allemagne se firent couronner. Ce souvenir est encore vivant dans la grande et belle église, Saint-Paul. On montre aussi à l'Hôtel-de-Ville le balcon où les empereurs se faisaient voir au peuple après leur couronnement.

Dans ces derniers temps, les Diètes s'y sont tenues et s'y tiennent encore pour régler les affaires communes de l'Allemagne.

C'est là aussi qu'en 1846 avaient été convoqués deux congrès, l'un de philanthropes, l'autre de savants : le congrès pénitentiaire et le congrès historique.

Le congrès pénitentiaire était une espèce de diète composée de toutes les nations, et où se parlaient les principales lan-

gues du monde civilisé. Les Etats-Unis y avaient deux représentants pour défendre leurs systèmes d'Auburn et de Philadelphie ; les Anglais en avaient trois pour exposer les réformes et améliorations apportées à ces systèmes dans leurs prisons-modèles de Mill-Bank et de Pentonville. On y voyait des députés de la Hollande et de la Belgique, de la Scandinavie personnifiée dans ses trois branches principales, la Suède, la Norvège et le Danemark ; du slavisme septentrional, ayant pour organes un Russe et un Polonais ; Genève y avait des mandataires chargés de faire valoir le mérite de ses maisons cellulaires construites dans les deux systèmes américains ; enfin, la France y comptait cinq envoyés, dont deux officiels et trois volontaires (1). Tout cela formait une bigarrure dans laquelle les variétés qu'offraient les différents Etats de l'Allemagne disparaissaient comme des nuances effacées. Cependant, quand on y regardait de près et avec attention, ces nuances se coloraient de teintes très-diverses. L'élément prussien, par exemple, se détachait très-fortement de l'élément bavarois. A cette époque, la Bavière passait encore pour être à la tête du mouvement catholique. Or, le parti religieux n'a jamais adopté la réforme pénitentiaire d'une manière aussi absolue que le parti rationaliste et protestant, appelé en Allemagne parti conservateur ; il faisait ses conditions et posait ses limites ; Obermaier, directeur de la grande prison correctionnelle de Munich, où il avait introduit une admirable discipline, opposait ses succès pratiques aux théories des réformes pénitentiaires. Dans une nuit où le feu avait pris à un grand palais de Ludwigs-Strasse, Obermaier était allé faire sortir librement ses prisonniers, avait travaillé avec eux à combattre l'incendie, puis l'incendie éteint, les avait ramenés sous les verroux. Pas un n'avait cherché à s'échapper à la faveur du tumulte et des ténèbres : pas un n'avait manqué à l'appel.

A l'argument puissant tiré d'un tel exemple, le Hollandais Suringar, célèbre philanthrope protestant, répondait sur-le-champ : « Mais de tels prodiges tiennent à la personne même » du directeur, et il n'y a qu'un Obermaier dans le monde ! »

(1) M. Hardit, chef de bureau au ministère de l'intérieur, et M. Moreau-Christophe, inspecteur général des prisons, étaient ces envoyés officiels ; les autres étaient l'abbé Larroque, aumônier des Invalides, le pasteur Brunnewald, de Strasbourg, et moi.

Cette réplique déconcertait et réduisait au silence le modeste Obermaier.

De leur côté, les radicaux allemands contestaient d'une manière absolue le principe même de la réforme pénitentiaire. L'encellulement leur paraissait contraire aux droits et à la dignité de l'homme. Welcker, député de l'opposition de la chambre des députés de Bade, dit là-dessus de fort belles choses qu'on applaudit beaucoup et que je ne compris pas toujours.

Après lui survint à la tribune un bon citoyen de la ville libre de Francfort, lequel nous tint à peu près ce langage, non pas en allemand mais en français passablement tudesque : « Je ne cesserai de trouver des inconvénients à l'emprisonnement cellulaire des criminels en Allemagne que quand l'Allemagne jouira de la liberté illimitée de la tribune et de la presse. »

C'est ainsi que, même sur des questions accessoires et purement administratives, les divers partis et les diverses nationalités de l'Allemagne se prononçaient et se dessinaient avec une vivacité remarquable.

Mais au moment même où le congrès pénitentiaire commençait à Francfort, finissait, dans une enceinte voisine, un autre congrès qui avait eu une intention et une physionomie politique bien plus caractérisées. Nous voulons parler du grand congrès historique de Germanie, où siégeaient toutes les célébrités des universités et du monde littéraire de l'Allemagne, et surtout de l'Allemagne protestante. Presque aucun étranger n'en faisait partie (1). Je crois que Vienne et l'Autriche n'y avaient pas de représentant. M. de Metternich commençait à s'alarmer avec raison de ces réunions savantes, moins pacifiques qu'elles n'en avaient l'air.

En revanche, la Prusse, qui ne comptait pas d'autre organe dans notre congrès que le docteur Julius, homme distingué, mais tout spécial, avait envoyé au congrès historique ses illustrations du premier ordre, comme, par exemple, les frères Grimm et le publiciste Dahlmann.

(1) Un seul Français y avait été admis, M. Dareste, jurisconsulte et germaniste fort instruit, qu'il ne faut pas confondre avec son frère, écrivain de grand mérite, et professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon.

Je n'assistai pas à ce congrès historique, mais j'en ai recueilli les échos à l'aide de la demi-publicité qui lui avait été accordée et des confidences que me firent à cette époque quelques-uns des savants qui y avaient pris part. De magnifiques discours y avaient été prononcés en faveur de l'unité de l'Allemagne. On y avait pris aussi très-chaudement parti contre le Danemark pour le Holstein et même pour le Schleswig, qui n'avait pourtant pas appartenu jusque-là à la Confédération germanique. C'était une espèce d'émeute scientifique, faite d'abord à peu près à huis clos, mais destinée à se répandre au sein de cette jeunesse enthousiaste des universités par la propagande de l'enseignement de ses maîtres. Il n'était pas difficile de reconnaître dans cette agitation factice, mais dangereuse, la main de la Prusse, qui ne craignait pas de pousser à un incendie qu'elle se flattait toujours de pouvoir arrêter à temps. La maison de Hohenzollern, non contente d'avoir transformé en royaume de premier ordre, par des annexions forcées, le petit électorat de Brandebourg, rêve toujours le rétablissement de l'empire à son profit. Elle s'est d'abord appuyée sur le protestantisme, puis sur le libéralisme et sur le *rationalisme* unitaire, pour se populariser aux dépens de la maison d'Autriche, et pour arriver par là à réaliser ses vues ambitieuses. Il semble qu'elle n'ait jamais cessé de suivre la politique que Voltaire traçait au grand Frédéric dans les termes suivants :

« Il faut que Votre Altesse Royale me pardonne une idée »
 » qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la »
 » maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même :
 » Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome »
 » n'auraient-ils pas leur tour ? Ne pourrait-il se trouver »
 » parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire ?.... »
 » Et si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il »
 » par à parier pour lui ? etc. (1). »

Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'admirable ouvrage des antiquités du droit germanique, le savant Jacob Grimm, se fit remarquer au congrès de Francfort par la chaleur de ses discours en faveur de la reconstruction de l'unité de l'Allema-

(1) Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse, lettre du 5 août 1738.

gne, prise au point de vue de l'histoire du moyen âge (1). On ne sait s'il remplissait une mission expresse de son souverain, ou s'il était dupe de sa propre science.

Aucune occasion ne lui manquait pour faire de l'exaltation patriotique et unitaire. Nos deux congrès furent invités, un soir, à un souper chez M. Bethmann. L'opulent banquier avait transformé sa vaste orangerie en salle à manger, et tant savants que philanthropes, nous nous assîmes plus de deux cents à la table du splendide festin. Là, tout en buvant à grand trait l'excellent vin de Champagne qui leur était prodigué, nos érudits allemands s'interrompaient de temps en temps, frappaient sur leurs verres, et après avoir commandé ainsi le silence, portaient des toasts qui étaient de véritables harangues, tout empreintes d'un esprit germanique fortement prononcé. Puis après les toasts généraux venaient les toasts individuels, au moyen desquels toutes ces illustrations se saluaient et se célébraient à l'envi les unes les autres. Dans toutes ces santés, on n'en avait oublié qu'une, celle des maîtres de maison qui nous festoyaient si bien.

Je demandai alors à parler au nom de la France, pour réparer cet oubli. Dans quelques mots que j'accentuai de mon mieux, je dis que, jusqu'ici, les Français avaient cru que s'ils ne pouvaient pas prétendre à l'emporter sur les Allemands, sous le rapport de l'érudition historique, ils avaient cru du moins pouvoir se vanter d'une sorte de prééminence pour la politesse et la courtoisie envers les étrangers ; mais que cette palme même semblait nous être enlevée par l'accueil gracieux et magnifique que nous faisaient nos hôtes allemands. Ces actions de grâces à la française furent d'abord fort goûtées et fort applaudies ; mais tout à coup Grimm se lève, et s'emparant de mes paroles comme d'une concession sérieuse : « Je suis bien aise, s'écria-t-il, que les Français, sortis de nos flancs, et trop longtemps oublieux de leur origine, reconnaissent enfin, dans les sciences comme dans tout le reste, la supériorité de leur vieille aïeule la Germanie. »

Je voulus répondre à cette boutade par trop teutonique. La situation était difficile ; il ne fallait pas soulever l'orgueil ni

(1) L'Allemagne ne posséda jamais qu'une unité idéale ; ce fut moins une monarchie qu'une vaste confédération, dont le chef était entouré de prérogatives plus honorifiques qu'effectives.

irriter la fibre patriotique de la grande majorité de l'assistance. Je devais pourtant protester contre le sens trop absolu donné à des paroles de simple politesse. C'est ce que je fis, et, en outre, je fis observer que si j'avais parlé de l'érudition historique, je n'avais pas mentionné les autres branches des connaissances humaines, et que je n'avais pas dit un mot du génie d'invention dans les sciences, ni d'imagination dans les arts. « Du reste, ajoutai-je, je ne prétends pas contester d'autres genres de mérites à l'Allemagne que ceux que je lui ai accordés ; mais ces questions de prééminence sont vaines ; si les nations germaniques, franco-germaniques et anglo-saxonnes sont en avant de la civilisation, elles doivent rivaliser, non pour se disputer ou se déchirer réciproquement, mais pour tendre la main aux nations restées en arrière, et les élever jusqu'à elles. »

Ces paroles mirent fin à toute dispute sur nos prééminences nationales.

Ce banquet même me montra que les savants allemands s'étaient donné une espèce de mot d'ordre pour faire parade à tout propos d'un teutonisme aussi exclusif et aussi ardent que l'était, à la même époque, l'italianisme de Gioberti.

On sait que la plupart de ces hommes siégèrent, deux ans après, au parlement de Francfort, dont ils avaient en quelque sorte jeté au même lieu les premières assises dans ces congrès historiques et dans ces grands banquets de la science. On se rappelle quelles brillantes espérances la création de ce parlement éveilla chez les Allemands, tant chez les libéraux de l'école traditionnelle que chez les radicaux proprement dits. On connaît, enfin, les tristes avortements dont fut suivi ce malheureux essai de gouvernement représentatif et unitaire de l'Allemagne.

Quant au roi de Prusse, qui s'était cru un moment empereur, — lui-même, sans la fermeté de Wrangel, aurait été la victime de ces mouvements révolutionnaires, auxquels il n'avait que trop contribué.

Et cependant on n'avait cessé de dire depuis longtemps que les plus grandes hardiesses des Allemands restaient dans le domaine de la spéculation, que leurs révolutions ne sortiraient pas de la sphère de l'intelligence, et que, pour eux, de la pensée à l'action, il y avait un *abîme*.

J'avais fini, je l'avoue, par me laisser persuader ; et surtout, après avoir entendu les orateurs de ces congrès, j'avais cru à la parfaite innocuité de leur éloquence.

On n'avait pas non plus les moindres inquiétudes sur les complots révolutionnaires de la jeune Allemagne et sur les étranges thèses de socialisme et de communisme soutenues par les étudiants des universités, dans les brasseries qui leur servaient chaque soir de lieux de réunions. Ces folles idées devaient, disait-on, s'évaporer avec la fumée des cigares de ces juvéniles réformateurs. — Elles étaient, au contraire, destinées à soulever partout le désordre, à exciter et à justifier l'assassinat politique, à entraîner de puissantes monarchies à deux doigts de leur perte et de leur destruction totale.

C'est que la logique ne perd pas ses droits, même sur les peuples les plus lents à s'ébranler et à s'agiter. Les principes portent toujours, tôt ou tard, leurs conséquences, comme les arbres portent les fruits qui sont particuliers à leur espèce.

Ainsi, dans mon premier voyage en Allemagne, j'avais entendu sourdement gronder le tonnerre, précurseur des révolutions ; dans le second, j'ai traversé les principaux lieux où avait éclaté l'ouragan, et j'en ai recherché curieusement les traces et les ravages.

§ 2.—VOYAGE EN 1852.—DE LA PHYSIONOMIE MOYEN AGE DE L'ART EN ALLEMAGNE, ET DE SES COLLECTIONS D'ARMURES.

Chaque pays a, dans l'aspect général qu'il présente, sa couleur et son caractère propres. L'Italie frappe l'admiration du voyageur par ses antiquités classiques et ses chefs-d'œuvre du temps de la Renaissance ; l'Espagne l'excite par ses cathédrales et ses palais mauresques.

L'Allemagne, au contraire, n'emprunte pas son intérêt à l'influence des civilisations profanes ou étrangères ; elle a eu son développement spontané bien avant le XVI^e et le XVII^e siècle ; en elle se retrouve le type primitif de l'art chrétien et de l'architecture vulgairement appelée gothique. Elle n'est jamais plus belle et plus curieuse que quand elle est elle-même.

Aussi ce n'est pas dans ses capitales modernes qu'il faut chercher l'Allemagne, si l'on veut saisir et peindre sa physionomie caractéristique et nationale. On ne s'en fera pas

une idée par les rues droites et larges de Berlin, pas plus que par ces pastiches d'architecture italienne et grecque qui composent la nouvelle Munich, cette création artificielle du roi Louis. Il faut, pour prendre sur le fait les traits épars et encore vivants de la vieille Germanie, visiter et étudier avec soin plusieurs villes secondaires telles que Ulm, Augsbourg, Lubeck, et surtout Nuremberg, ce bijou moyen âge où les Adam Kraft et les Peter Fischer (1) ces artistes catholiques, multiplièrent dans toutes les églises, dans les édifices publics et dans plusieurs maisons patriciennes, ces chefs-d'œuvre de sculpture architecturale qui n'ont jamais été surpassés.

Vienne et Dresde n'ont certainement pas par elles-mêmes cette couleur antique et originale, qui n'est empreinte à un degré éminent dans presque aucun de leurs monuments publics et privés : il faut en excepter pourtant la cathédrale grandiose de Saint-Etienne, avec son clocher pyramidal, si carrément assis sur sa base séculaire. Il semble que ce soit le *Palladium* de la vieille Autriche.

Mais ces deux villes ont compensé ce qu'elles ont perdu extérieurement en fait de caractère moyen âge et tontonique, par les richesses intérieures qu'elles ont accumulées de siècle en siècle dans leurs vastes et intéressantes collections.

A Vienne, nous devons placer au premier rang de ces collections le Trésor impérial, l'Arsenal des Bourgeois, l'Ambras et le Palais des Chevaliers, à *Lachsembourg*.

Le Trésor possède de précieuses reliques de notre Charlemagne, qui a laissé partout, dans l'Europe germanique comme dans l'Europe méridionale, de si fortes traces de son passage. On y voit entre autres ses pantoufles, sa couronne, deux ou trois de ses bagues, un reliquaire de la vraie croix, et son gros

(1) On s'étonnera peut-être que nous ne citons pas en première ligne Albert Durer et Lucas Cranach : nous ne contestons pas l'immense génie d'Albert Durer, la correction de son dessin et la touche vigoureuse de son pinceau ; seulement nous sommes convaincu que si la RÉFORME n'avait pas eu une certaine influence sur ce beau génie, il aurait eu moins de sécheresse et de plus larges inspirations.

Quant à Lucas Cranach, s'il avait peint un peu plus de saints et un peu moins de Vénus, certainement l'art n'y aurait rien perdu.

livre d'heures, espèce de missel dont la reliure, ciselée en or, est enrichie de pierres précieuses non taillées (1).

A côté de là brille, parmi les pierreries de la couronne, le célèbre diamant de Charles le Téméraire, vendu trois ou quatre florins par un soldat suisse qui l'avait trouvé sur le champ de bataille de Morat.

Le Trésor renferme peu de souvenirs des Hohenstauffen, mais beaucoup de la race de Hapsbourg et de Lorraine, ainsi que des anciens rois de Bohême et de Hongrie.

On y montre une partie des objets qui ont servi au couronnement de Napoléon en Italie.

Je ne parle pas de la profusion de couronnes et de diadèmes, de parures, d'ornements et de vêtements impériaux que contient cette collection, unique dans son genre. Je mentionnerai encore moins les cristaux de Bohême gravés avec une rare perfection, les plats et les vases d'or enrichis de pierreries, lesquels ne servent que dans une seule et rare occasion, le couronnement de l'empereur (2).

L'intérêt historique me ramène aux arsenaux de la capitale de l'Autriche.

Là, revivent toutes les annales guerrières de l'Europe, depuis Attila jusqu'à nos jours.

Si l'armure grossière et pesante que l'on attribue au roi des Huns n'a pas toute l'authenticité désirable, il ne saurait en être de même de celles de Mathias Corvin, roi de Hongrie, de Jean l'Aveugle, roi de Bohême, etc. Toutes ces reliques guerrières du moyen âge sont rangées avec un art infini dans l'Arsenal des Bourgeois, et forment dans les salles, d'une longueur immense, des décorations aussi élégantes que sévères. On y remarque un assez grand nombre d'armures de femmes, qui témoignent de l'ardeur belliqueuse des châtelaines et baronnes germaniques au temps de la féodalité. L'une d'elles était, dit-on, celle d'une reine de Bohême, qui faisait mettre à mort les plus vaillants chevaliers de ses Etats, parce qu'elle était jalouse de leur valeur.

(1) A cette époque on ne taillait pas les pierres précieuses.

(2) On regrette seulement que toutes ces richesses soient resserrées dans un très-petit espace, et renfermées dans de profondes armoires, qui ressemblent à des catacombes.

La collection d'armures de l'Ambras est la plus riche et la plus artistique de toutes celles de l'Allemagne. Là, les équipements des chevaliers du moyen âge sont au grand complet. Ces hommes de fer sont rangés à cheval sur des mannequins de grandeur naturelle, et représentés eux-mêmes par d'autres mannequins dans les rares parties du corps que leur armure laissait à découvert. Il semble que pour faire ouvrir la barrière qui les sépare des curieux, et pour s'élancer dans l'arène des tournois ou des combats, ils n'attendent que le son de la trompette guerrière.

Ce qui complète l'illusion, c'est leur martiale attitude, leur visière baissée, et les lances pesantes qu'ils supportent d'un côté sur un tourniquet de fer tenant à leurs cuirasses, et de l'autre sur leur gantelet droit, qui paraît accuser une main forte et puissante. Dans une salle particulière sont deux chevaliers armés pour le duel à mort, ou duel judiciaire, connu sous le nom de *Jugement de Dieu*. Leurs chevaux sont harnachés tout en noir, les chevaliers eux-mêmes ont de simples armures d'acier bruni et sont revêtus par-dessous de drap ou de velours noir. Ce deuil porté d'avance de leur défaite ou de leur victoire, a quelque chose d'imposant et de lugubre. L'impression redouble quand on se rappelle le cérémonial solennel des *gages de bataille*, tel qu'il est décrit et représenté dans les vieux manuscrits enluminés de nos bibliothèques.

Plusieurs de ces armures sont damasquinées en argent ou en or. Un grand nombre sont relevées en bosse avec beaucoup d'art. Quelques-unes sont ciselées. Les plus belles sont celles d'Alexandre Farnèse et de Rodolphe II : on attribue cette dernière à Benvenuto Cellini. Elle est d'un travail merveilleux et représente les travaux d'Hercule.

Quand les arquebuses, les pistolets et les carabines succédèrent aux lances et aux armes blanches, elles devinrent aussi l'objet d'un grand luxe militaire. Les crosses et les bois de ces armes furent incrustés en nacre ou autres matières précieuses. Il y a à l'Ambras un beau recueil de ces armes. En général, on y voit plus souvent des sujets empruntés à l'ancien Testament que des sujets mythologiques. L'une de ces incrustations les plus remarquables représente l'épisode des filles de Loth.

Quant au château des Chevaliers, à Lachsembourg, nous y arrivâmes après nous être perdus au milieu des bois, des lacs et des rivières d'un immense parc anglais. Ce délicieux palais gothique était désert; la porte en était ouverte. Quelques chevaliers bardés de fer, rangés dans les premières salles, en semblaient être les seuls gardiens. Enfin parut le *Castellan* ou concierge, qui nous donna l'explication des richesses historiques de l'intérieur du château. Il me permit d'essayer le casque de Charles-Quint, qui fut pour ma faible tête un bien lourd fardeau. Il y avait aussi des coffrets ciselés et d'autres objets précieux qui étaient comme la succursale du Trésor impérial de Vienne. Chaque salle avait son ameublement appartenant à une époque différente du moyen âge. La salle à manger et le service rangé sur le buffet étaient du XV^e siècle. Dans la seule chambre à coucher qu'il y ait au rez-de-chaussée, était dressé le lit historique de l'empereur Rodolphe II, espèce de grande maison de bois sculptée avec art, et ne ressemblant en rien aux lits étroits que l'on voit à l'hôtel du Cluny à Paris, et que l'on nous donne comme les types uniques des lits gothiques du XIV^e et du XV^e siècle.

Au premier étage, on visite la salle des séances du Tribunal secret; une trappe, qui est au milieu de la table ronde, contient une poulie, qui allait chercher le prisonnier dans les oubliettes situées au-dessous, et qui le remontait jusqu'au niveau de ses juges et de ses interrogateurs, en ne leur laissant voir que la moitié de son corps.

Cela est une imitation fidèle, dit-on, des anciens procédés de la Sainte-Wehme de Westphalie (1).

En général, si l'extérieur de ce château des Chevaliers de Lachsembourg est du gothique de fantaisie, et manque un peu de la couleur et du grandiose des palais féodaux de cette époque, on doit reconnaître que l'intérieur ne laisse rien à désirer pour la pureté du style et la vérité des détails.

Mais en parcourant ces diverses collections d'armures, on est affligé de voir de telles richesses disséminées un peu partout. N'est-il pas étrange, par exemple, que la cuirasse de

(1) Je ne pense pas qu'on en puisse donner des preuves historiques et sérieuses.

Charles-Quint se trouve à Vienne et son casque à Lachsebourg ?

Ce qui frappe à Dresde, où la multiplicité des objets précieux est bien moins grande qu'à Vienne, c'est l'ordre et le bon goût qui ont présidé à leur arrangement.

Le Trésor, qui est dans le palais du roi de Saxe (1), ne contient que seize mille pièces plus ou moins rares (2) ; mais ces pièces, au lieu d'être enfoncées dans des armoires obscures, sont placées en saillie et en relief, et sont en quelque sorte partie de la décoration de chacun des riches salons où elles sont artistement déposées. Il n'y a rien là qui sente la boutique de bric à brac. C'est le grand propriétaire qui est au large et qui s'est meublé avec un goût exquis.

Là on admire de merveilleux coffrets ciselés des ouvriers-artistes de Nuremberg au XIV^e siècle, destinés à faire pendant à des coffrets de Benvenuto Cellini ou de son école. Une place y est donnée à des essais hardis mais infructueux, tels qu'une tentative de mouvement perpétuel appliqué à l'horlogerie. Et puis, là, brillent encore les couronnes, les diadèmes, les parures de la famille royale de Saxe ; les cristaux gravés de la Bohême à côté des cristaux gravés de l'Italie ; enfin, de la vieille porcelaine saxonne, la plus riche par ses couleurs et la plus originale dans ses formes.

On remarque la même supériorité de goût dans la disposition des armures qui appartiennent à la grande collection du Palais-Neuf.

Cette collection est une espèce d'Encyclopédie guerrière où le monde entier est représenté, mais où le moyen âge germanique a encore la plus grande place.

Après une première salle où se trouvent des poignards malais, des armes indoues et javanaises, on entre dans une autre qui figure l'intérieur d'une tente turque : les parois y sont revêtues d'une riche étoffe rouge, des tapis précieux couvrent le sol. Le milieu de la tente est occupé par un trophée composé d'armes turques de la plus grande magnificence ; ces armes furent prises par un corps d'armée de Saxons qui ser-

(1) Dans un endroit appelé la voûte verte (GRÜNER GEWÖLBE.)

(2) Il y en a plus de trente mille à Rome.

vait sous les ordres du roi Jean Sobieski, quand ce grand général, ce nouveau Richard *Cœur-de-Lion*, défit les Infidèles devant les murs de Vienne. On n'a jamais érigé de monument de gloire nationale avec un goût plus ingénieux et plus délicat.

Parmi les armures équestres, on doit mettre au premier rang celle de Philippe de Savoie, qui aurait été faite d'après les dessius et par un élève de Benvenuto Cellini ; celle de Christian II, d'une ciselure riche et délicate ; enfin, celles de Jean Sobieski et de Gustave-Adolphe.

Un peu plus loin sont les vêtements et ornements de l'Electeur Auguste de Saxe, dont il se servit quand il fut couronné à Cracovie comme roi de Pologne. C'est d'une magnificence vraiment orientale (1). Tout près de là brillent, par leur simplicité toute nue, les pistolets de Charles XII ; puis on voit, à l'extrémité de cette galerie de merveilles, le tricorne usé et crasseux de Pierre-le-Grand ; enfin, les bottes, le sabre et la selle de Napoléon.

Ces grandes collections de Vienne et de Dresde se complètent ainsi les unes par les autres ; elles illustrent, en quelque sorte, les plus belles pages d'histoire de l'Europe moderne et surtout de l'Allemagne.

En exprimant le regret que nos arsenaux et nos Musées de Paris ne fussent pas aussi riches que ceux de l'Autriche et de la Saxe, mon compagnon de voyage disait que l'Allemagne avait été assez heureuse pour ne pas avoir de ces révolutions où le pillage prend le nom de patriotisme, et où les actes les plus incroyables du vandalisme se consomment au nom d'un soi-disant *progrès*. Pour toute réponse, notre guide nous montra la moitié du Palais-Neuf, démolie par le peuple de Dresde dans l'une des émeutes les plus furieuses dont nos révolutions récentes aient gardé la mémoire. Le roi de Saxe, qui avait prévu l'orage, avait fait transporter tous ses trésors,

(1) On montre au milieu de ces ornements une épée donnée par le pape au roi Auguste. Dans la première salle de la galerie est l'épée de Luther. -- Ce pêle-mêle, qu'on appelle de la tolérance, se retrouve dans la collection de sculpture du Walhalla, près de Ratisbonne. Là, de délicieuses Walkyries offrent les mêmes couronnes d'immortalité à Charles-Quint et à Luther.

dont nous avons donné une idée bien imparfaite, dans son château-fort de *Lilien-Stein*, situé sur un rocher presque inaccessible, dont l'Elbe, dans un de ses contours les plus gracieux, baigne les dernières assises.

Ici surgit de nouveau la question des derniers événements politiques de l'Allemagne. Notre intention n'est pas de l'éluider ; mais nous ne prétendons pas non plus faire une histoire complète de ces révolutions si diverses et si compliquées ; nous n'aurions sur ce point ni des souvenirs assez présents, ni des documents assez étendus. Qu'il nous suffise de résumer ici des conversations que nous avons eues, sur l'état actuel de l'Allemagne, avec des hommes célèbres à divers titres, et des représentants de plusieurs nuances d'opinions fort distinctes.

§ III. — SITUATION POLITIQUE DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'ALLEMAGNE EN 1852, ET SPÉCIALEMENT DE L'AUTRICHE.

Nous avons retrouvé quelques-uns de ces professeurs, de ces savants distingués qui s'étaient posés, à nos congrès de Francfort, comme ayant des tendances fortement libérales. Mais il faut bien remarquer que le libéralisme de l'Allemagne n'a jamais ressemblé à notre libéralisme français de 1829. Ce libéralisme germanique s'appuyait au contraire sur les traditions unitaires ou fédératives de la vieille Allemagne. Il réagissait contre les institutions et même contre les idées importées d'outre-Rhin, soit par les armées françaises, soit par la propagande révolutionnaire qui marchait à leur suite. Ce n'est tout à fait que dans ces derniers temps que le radicalisme allemand s'est modelé sur le radicalisme français, et certes il n'a pas gagné à ce changement de physionomie.

Très certainement, ces professeurs et ces savants ne voulaient pas importer dans leur pays une révolution taillée sur le patron de la nôtre. Egalemeut ennemis de Brutus et de Robespierre, ils s'étaient toujours déclarés anti-Français comme ils étaient anti-romanistes. Aussi, au congrès de 1846, on les avait vus se poser comme de vrais *Teutons* unitaires et nationaux avant tout. C'est à ce point de vue d'un *germanisme* exagéré qu'ils réclamèrent, à cette époque l'indépendance du Holstein et du Shleswig, au nom de je ne sais quelles vieilles

chartes, fort authentiques, il est vrai, mais remontant au XIV^e et au XV^e siècle. C'est à peu près comme si nous réclamions aujourd'hui, en vertu d'actes du même temps, la séparation du Dauphiné d'avec la France (1).

Mais les idées traditionnelles ont une telle force chez les Germanistes, que l'on n'y connaît, pour ainsi dire, pas de prescription qui puisse couvrir les violations du droit historique. L'Alsace et la Lorraine même, suivant les publicistes de cette école, ne seraient pas à l'abri d'une demande en restitution de la part de la Confédération du Saint-Empire. Ces prétentions bizarres ont des chances d'être accueillies par des hommes sérieux de l'autre côté du Rhin, et ils seraient sûrs de trouver un certain appui dans l'opinion publique de leur pays.

Voilà ce qui constitue, à vrai dire, le libéralisme des Allemands.

C'est donc de ce genre de libéralisme que nos érudits et nos littérateurs de 1846 s'étaient faits les zélés et téméraires champions.

Plus tard, on comprend que toutes ces idées de fédération, de nationalité et d'unité allemandes, durent les disposer à accueillir avec d'ardentes espérances la création du Parlement de Francfort, qui semblait le premier pas fait vers la réalisation de leurs rêves scientifiques, si longtemps caressés à huis-clos ou dans une demi-publicité.

Ce parlement, qui se réunit à Francfort le 18 mai 1848, aux acclamations de l'Allemagne, était précisément composé en grande partie de ces professeurs et de ces lettrés, appelés à passer brusquement de la sphère de la spéculation dans celle de la pratique. La Providence sembla lui faire la partie belle. Les gouvernements de Berlin et de Vienne, pendant qu'il était réuni, furent renversés par quelques étudiants et quelques juifs, aidés de la plus vile populace. L'empereur d'Autriche, après de déplorables concessions, avait fui sa capitale sans se soustraire au joug des révolutionnaires.

(1) Cela est devenu tellement sérieux que, grâce à l'intervention tardive mais efficace de l'Autriche, le Holstein et le Schleswig ont conquis une position à demi indépendante du Danemark.

Le moment semblait donc bien choisi pour essayer de substituer une action centrale et unitaire à celle des deux grandes puissances naguère prépondérantes en Allemagne. Or, que fit le parlement de Francfort dans ces conjonctures si favorables ? Il manqua totalement d'initiative et de résolution : il ne sut se créer ni des finances ni une armée nationale. Assailli lui-même par la démagogie, on le vit mendier l'appui de ces mêmes Etats qu'il avait voulu réduire à n'être que de grandes provinces germaniques. La nomination d'un vicaire de l'Empire, qui n'eut qu'un beau titre sans pouvoir réel, ne put ni arrêter ni retarder la dissolution de ce parlement national, qui avait eu pour mission de reconstruire l'unité en Allemagne, et qui n'avait pas su la créer ou la conserver dans son propre sein.

Les premières délibérations de cette grande assemblée eurent pour résultat de réveiller l'esprit slave dans la Croatie et la Posnanie, que l'on avait voulu incorporer aux états allemands, sans doute pour mieux pratiquer le respect du principe des nationalités. Les débats qui suivirent ne servirent qu'à mettre en relief l'antagonisme profond de la Prusse et de l'Autriche, et même à ressusciter des rivalités éteintes ou assoupies entre plusieurs autres puissances secondaires.

Il serait trop long de raconter ici toutes les péripéties de l'existence de ce parlement, s'épurant de plus en plus dans le sens démagogique, transportant ses derniers débris à Stuttgart, au sein d'une émeute triomphante, s'y querellant encore au milieu du sang et de la boue, et se dispersant enfin devant les bâtons de quelques agents de police.

Nous ne chercherons pas à peindre la honte et le dégoût qu'excitent ces souvenirs chez les honnêtes rêveurs de 1846. Parmi ceux qui ont pris part aux débats de l'église de Saint-Paul, les uns semblent, avec une sorte de pudeur, éviter ce sujet de conversation ; les autres avouent hautement la vanité de leurs illusions et l'impuissance radicale de l'esprit révolutionnaire, auquel ils s'étaient imprudemment associés.

Dans le nombre de ces professeurs, écartés de leur route naturelle par la politique, neuf ou dix se sont tellement compromis, qu'ils ont été destitués, et les gouvernements les plus libéraux de l'Allemagne les repoussent encore. D'autres ont

gardé leurs chaires et leurs anciennes positions ; mais ils ont été si violemment jetés hors de leurs voies, qu'ils ont bien de la peine à reprendre le cours de leurs paisibles travaux. Un des membres du congrès historique de 1846, qui avait partagé les illusions de plusieurs de ses confrères, mais qui ne s'était pas laissé détourner de ses travaux par le démon parlementaire et politique, déplorait devant moi les tristes suites de la dernière révolution à ce point de vue de la science et des lettres : « Que de beaux ouvrages, disait-il, ont été interrompus et nes'achèveront pas ! Combien d'érudits distingués ont quitté les in-folio poudreux et les recherches profondes pour les agitations stériles de la tribune et de la presse ! Les voilà peut-être qui ont abandonné pour jamais cette carrière de la science qui leur promettait des jouissances tranquilles et des succès durables. »

Ces préoccupations naïves, au milieu des scènes terribles qui ont ébranlé l'Allemagne jusque dans ses fondements, ont un caractère de candeur germanique que l'on chercherait peut-être vainement dans un autre pays.

Tels ont donc été, après tout, les résultats de ces révolutions si pleines de fastueuses promesses. Dans l'ordre matériel, des démolitions ; dans l'ordre intellectuel, des avortements. C'est bien la peine, en vérité, de verser des flots de sang et de remuer le monde !

Heureusement, ainsi que me le disait un des plus illustres hommes d'Etat de l'Europe, les révolutions de l'Allemagne ont passé comme des avalanches ou des inondations de torrent ; on en aperçoit à peine quelques traces dans les graviers et les limons impurs qu'elles ont déposés sur leur passage. Et ces traces disparaissent tous les jours par les soins des gouvernements réparateurs replacés sur leurs antiques bases.

Jetez un coup d'œil général sur l'Allemagne, où Napoléon mania et remania les territoires, bouleversa les limites et les institutions des Etats, créa des royautés et des confédérations nouvelles. Depuis le traité de 1815, qui chercha à ressouder aussi bien que possible les tronçons de la vieilles Germanie, mutilée par l'épée du conquérant, rien n'est changé sur la carte géographique, chacun des Etats qui composent la Confédération germanique existe encore avec les mêmes lignes de démarcation.

S'il est quelque chose qui ait perdu dans ce jeu dangereux des révolutions, c'est, comme toujours, la liberté.

Là où il y a encore une ombre de gouvernement représentatif, la publicité de la tribune est restreinte, le journalisme est soumis à la censure, les livres mêmes sont l'objet d'une surveillance minutieuse et de prohibitions sévères.

La Hongrie, qui a déchiré la constitution que lui avait donnée et garantie l'empereur François, a vu déchirer à son tour, par le jeune Empereur qui l'a vaincue, sa constitution républicaine, œuvre de Kossuth. Comme elle a violé elle-même le pacte fondamental, on ne lui reconnaît plus de droit à réclamer son ancien pacte avec l'Autriche ; tout au plus conservera-t-elle une existence provinciale séparée.

Les Etats de Bohême, qu'il était question de reconstituer, ne se rassembleront plus dans leur antique salle du Hradschin, près des tombes vénérées de Veuceslas et de Jean Nepomucène.

Cependant les magnats hongrois, en abolissant eux-mêmes leurs droits féodaux, par un entraînement semblable à celui auquel céda l'assemblée constituante dans la nuit du 4 août, ont imprimé aux paysans un mouvement d'émancipation qui s'est communiqué à l'Autriche elle-même. Ces affaiblissements du pouvoir seigneurial sont des réformes que les souverains sont souvent disposés à favoriser, car c'est un agrandissement de pouvoir pour eux-mêmes.

Voici donc une idée générale de la réforme qu'a introduite dans l'administration rurale de ce pays le prince de Schwartzemberg, qui a eu jusqu'à sa mort, sous le jeune empereur François-Joseph I^{er}, la présidence du conseil des ministres.

Avant cette dernière révolution, les seigneurs dirigeaient eux-mêmes par leurs employés la justice et l'administration municipale dans leurs terres. Ils étaient caution de l'impôt que ces terres devaient rendre à l'Etat, et ils percevaient ces contributions par le moyen de leurs collecteurs de taille. Un propriétaire féodal, par exemple, qui avait cinquante mille livres de rentes, avait à payer environ vingt mille francs par an pour ses frais de chancellerie. Le gouvernement a fait entendre à tous ces propriétaires plus ou moins riches, que s'ils voulaient

abandonner leurs droits féodaux, c'est lui qui se chargerait de l'administration rurale et des frais qu'elle occasionnait ; de plus, comme la suppression de ces frais ne pouvait pas compenser entièrement la perte de leurs droits, il s'est engagé à leur faire payer par les paysans une indemnité convenable. La plupart des seigneurs ont accepté volontiers cet arrangement. Les paysans sont alors devenus propriétaires libres des terres dont ils n'étaient qu'albergataires à titre de redevances féodales : seulement ils paient directement au gouvernement des impôts qui équivalent à peu près à ces redevances.

Cette transformation administrative achève de s'opérer sans bruit, et pour ainsi dire à l'amiable. Le principe de la propriété ne reçoit aucune atteinte, puisqu'il y a d'une part consentement des tenanciers, et de l'autre indemnité suffisante pour la diminution de leurs revenus. Quelques-uns ont regretté cependant la perte de leur influence ou plutôt de leur puissance locale, perte qu'ils n'ont bien sentie et appréciée qu'après coup. Ils s'étonnent fort maintenant des airs d'indépendance que prennent à leur égard le bourgmestre de leur village et le juge de leur canton. Mais c'était à eux de comprendre par avance la portée d'une réforme qu'ils ont acceptée avec tant d'empressement pour s'affranchir des préoccupations et des embarras d'une administration compliquée et difficile. Il faut bien que la paresse supporte les conséquences de l'abdication qu'elle entraîne.

A côté de l'émancipation des paysans, nous devons placer l'émancipation de l'Eglise comme un résultat acquis dans l'organisation nouvelle de l'empire d'Autriche.

Déjà la sage et prudente administration de M. de Metternich s'était peu à peu éloignée des errements de Joseph II, relativement aux rapports de l'Eglise et de l'Etat.

L'enseignement universaire, qui avait été pendant quelque temps presque schismatique, avait subi des réformes notables (1).

(1) L'enseignement du droit de l'Eglise avait déjà été modifié en 1810, et il était recommandé d'éviter les questions irritantes sur les rapports du temporel et du spirituel ; on s'en référait encore au livre intitulé : *DRIT DE L'EGLISE*, par Rechberger, qui servait de base à cette partie

Cependant il n'existait, au sujet de la suprématie du gouvernement temporel sur l'Eglise, certaines traditions bureaucratiques qui s'étaient perpétuées à Vienne jusqu'à la révolution de 1848. On y craignait de voir des hommes distingués sur les sièges épiscopaux ; on redoutait dans le haut clergé l'indépendance de la vertu et du talent. Il était interdit aux évêques et aux archevêques de correspondre directement avec Rome : il leur était défendu également de correspondre entre eux et de se réunir en conciles. Toutes ces entraves ont été brisées par le nouvel empereur : il a pris sur ce point une vigoureuse initiative contre l'avis de la majorité de ses ministres (1). Et maintenant le respectable archevêque de Prague, le cardinal de Schwartzemberg, est chargé de rétablir certains ordres religieux en Autriche et en Bohême, pour améliorer, par un enseignement solide et par de bons exemples, un clergé séculier qui laisse beaucoup à désirer.

Pendant que la Bavière abandonne de plus en plus la haute position qu'elle avait prise sous le ministère de M. d'Abel comme puissance catholique en Allemagne, l'Autriche reprend sa place à la tête de ce mouvement religieux. Sa politique à l'extérieur est toute catholique, et elle résiste sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, à l'influence même de la Russie, à qui elle a pourtant de si grandes et de si récentes obligations. On a pu remarquer dernièrement qu'elle a refusé de signer le protocole d'après lequel le successeur d'Othon sur le trône d'Athènes serait obligé d'embrasser la religion grecque. Elle est la seule des grandes puissances de l'Europe qui n'ait pas voulu participer à ce traité, par lequel un prince allemand sera appelé à faire de l'apostasie le prix d'une couronne.

de l'enseignement. Mais ce livre, empreint sous quelque rapport de l'esprit philosophique de la législation Joséphiste, en matière d'Eglise, a été rayé en 1834 de la liste des ouvrages prescrits pour les cours publics. (DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN AUTRICHE, par un diplomate étranger, pp. 223 et 227.)

(1) On assure que deux ministres seulement, le prince Schwartzemberg et le comte Léo de Thun ont été d'avis de cette réforme. — Depuis que ces lignes ont été écrites, le gouvernement du jeune empereur a fait un pas de plus, en concluant avec Rome un concordat franchement catholique.

L'Autriche a également repris l'initiative d'une lutte vigoureuse contre l'influence de la Prusse, qui avait cherché à profiter des embarras de sa rivale pour accroître sa prépondérance et prendre le premier pas en Allemagne. La Prusse était parvenue à faire incorporer à la Confédération Germanique le grand-duché de Posen et toute la portion de ses Etats qui en était jusque-là restée séparée. Le prince de Schwartzemberg, qui prit d'une main si ferme la direction des affaires à la fin de 1848, et qui donna à un jeune empereur de dix-huit ans la première éducation politique, conçut un brillant projet d'agrandissement pour son pays. Il admit comme un fait accompli l'incorporation de tous les Etats prussiens à l'Allemagne ; mais aussi il réclama comme une conséquence logique de ce fait, cette même incorporation pour tous les Etats autrichiens : il s'agissait de faire entrer ainsi dans la Confédération Germanique vingt-six millions de sujets de l'empire, Slaves, Italiens, Valaques, etc., en sus des onze millions d'Autrichiens qui en avaient fait partie jusque-là. Or le chiffre de la population fédérale actuelle est de trente-trois millions, en tout ; donc en reprenant sur ce chiffre les onze millions qui appartiennent à l'Autriche, cette puissance se serait trouvée dans le corps germanique avec une population de trente-sept millions contre vingt-deux millions.

Cette prétention se liait à l'essai d'unification des diverses provinces de l'empire, tentée au moyen de la charte du 4 mars 1849, laquelle avait créé pour ces provinces une représentation égale dans une assemblée centrale et unique. L'Autriche ne faisant plus qu'un seul corps, aurait eu les mêmes droits que la Prusse à s'incorporer tout entière à la confédération.

Les conférences de Dresde et les conseils de l'empereur de Russie réagirent contre le projet ambitieux du prince de Schwartzemberg, qui aurait rendu l'empereur d'Autriche maître de la Confédération germanique et qui lui aurait donné plus de puissance que n'en avaient jamais eue les empereurs d'Allemagne.

D'un autre côté, le czar Nicolas, dans l'entrevue qu'il eut avec le jeune empereur François-Joseph à Orléans, au mois de juillet 1851, ne lui avait pas dissimulé ses répugnances pour cette charte unitaire qui était un acheminement à la destruc-

tion des provinces et des nationalités ; la forte existence de ces provinces venait de sauver l'Autriche, qui aurait été perdue si Vienne avait eu comme capitale la puissance centralisatrice de Paris. Est-ce le moment de réagir contre un système qui avait sans doute ses inconvénients et ses embarras dans le cours ordinaire des choses, mais qui offrait dans un moment de crise de si immenses avantages ?

En même temps, les provinces elles-mêmes réclamaient avec force contre cette organisation politique nouvelle : Magyars, Slaves, Valaques, Tyroliens, tous s'accordaient dans leur mécontentement contre ces libertés représentatives dont on les gratifiait malgré eux, et qui devaient avoir pour résultat plus ou moins éloigné la ruine de leurs privilèges provinciaux et de leurs libertés nationales.

Devant ces conseils et ces manifestations, l'empereur François-Joseph et M. de Schwartzemberg surent faire ce dont tous les hommes d'Etat ne sont pas capables : ils surent reculer. Ils obtinrent d'abord de la Prusse qu'elle retirerait de la Confédération germanique les Etats qu'elle y avait fait incorporer ; puis l'empereur François-Joseph, au mois d'août 1851, reprit provisoirement l'exercice du pouvoir absolu, en se réservant de faire examiner s'il conviendrait de maintenir ou de supprimer la charte du 4 mars.

Après un examen sérieux et des rapports contradictoirement débattus, cette charte fut abolie par deux ordonnances du 31 décembre 1851, qui consacraient en même temps d'une manière définitive l'émancipation civile du peuple et l'émancipation de l'Eglise.

En même temps qu'il détruisait le régime constitutionnel en Autriche, l'empereur rappelait à Vienne M. de Metternich, exilé depuis 1848, et déclarait qu'il voulait profiter des conseils de sa vieille expérience.

Ainsi se terminait la question intérieure, par l'agrandissement et l'affermissement du pouvoir, et la question fédérative par une concession de la Prusse, qui abandonnait un fait accompli, tandis que l'Autriche ne retirait qu'une prétention.

C'était aussi une chose significative que le rappel du grand homme d'Etat, qui avait gouverné l'Empire depuis trente-neuf ans, et qui, au péril de sa vie, avait refusé, en 1848, de s'associer à toute concession à la révolution triomphante.

De son côté, le prince de Schwartzemberg avait repris avec activité, sur le terrain de l'union douanière, la lutte terminée avec la Prusse sur le terrain de la politique, quand une mort prématurée est venue l'enlever aux affaires au mois d'avril dernier.

Maintenant l'Autriche n'a plus de premier ministre. De même que Louis XIV après la mort de Mazarin, l'empereur François-Joseph a déclaré qu'il voulait gouverner par lui-même : plein de résolution, d'activité et d'intelligence, mûri par la gravité des événements dans lesquels il a été spectateur ou acteur, on le croit suffisamment initié aux affaires ; tout le monde pense en Autriche qu'il commence un grand règne.

§ IV. — DE LA PRUSSE ET DE LA BAVIÈRE : CONCLUSION.

Au nord de l'Allemagne, le roi de Prusse se pose toujours comme le rival des descendants des anciens empereurs.

Ce roi spirituel et instruit, à la parole entraînante et facile, s'était mis, en 1845 et 1846, à la tête de ce libéralisme modéré et essentiellement germanique dont nous avons reconnu que les professeurs et les savants des congrès historiques s'étaient fait, dès cette époque, les missionnaires et les propagateurs. Il espéra quelque temps faire tourner à son profit l'unitarisme teutonique, qui semblait être le but même de l'érection du parlement de Francfort.

Ce parlement, qu'il crut un moment pouvoir diriger par le moyen d'hommes d'un incontestable mérite, tels que MM. de Radowitz, de Gagern, etc., ne se détermina à lui offrir la couronne impériale qu'à une majorité faible, insuffisante, et déjà discréditée dans l'opinion. D'un autre côté, à Berlin même, le parlementarisme prussien déchaînait la démagogie et amenait une réaction militaire, au moyen de laquelle le monarque prétendu libéral reléguait d'abord en province son parlement factieux, et en prononçait ensuite la dissolution. Cependant la constitution de 1850, qui semblait admettre en principe les fameux droits fondamentaux (*Grundrechte*) du parlement de Francfort, existe encore nominalelement. Mais déjà, en mai 1851, une circulaire de M. de Westphalen, ministre de l'intérieur, rétablissait provisoirement les anciennes représentations provinciales et communales, et reconnaissait le droit historique

et traditionnel sur lequel s'appuyait l'existence des Ordres, particulièrement de celui de la noblesse ou chevalerie (*Ritterschaft*). C'était une première réaction contre les *grundrechte* du parlement de Francfort.

La dernière concession faite par la Prusse au libéralisme a été la démonstration militaire pour soutenir l'opposition constitutionnelle dans la Hesse-Electorale contre les armes de l'Autriche, qui venait rétablir l'autorité souveraine de l'Electeur. Sur ce point encore, après avoir été jusques à faire tirer quelques coups de fusil sur les troupes de sa puissante rivale, le gouvernement prussien a reculé et a refoulé l'esprit national et militaire qu'il avait surexcité pour l'opposer aux envahissements de l'influence autrichienne.

Le coup d'Etat du 2 décembre semble avoir encouragé le roi de Prusse dans la pensée qu'il avait déjà conçue de modifier sa constitution de 1850, avec ou sans le concours des Chambres, et de revenir, dans une certaine mesure, au droit public antérieur aux révolutions modernes, comme base des libertés publiques.

Ce monarque tient à faire ou à conserver une large part d'influence aux états provinciaux : il voudrait par là diminuer de plus en plus l'importance et le pouvoir des assemblées centrales.

Il faut remarquer aussi que la noblesse de ce pays déploie une grande habileté dans la défense de ses privilèges territoriaux. Elle ne se refuse pas à concourir, dans une proportion raisonnable, aux nouveaux subsides que les derniers événements révolutionnaires ont rendus d'une nécessité urgente. A l'exemple de l'aristocratie anglaise, elle fait volontiers ces demi-concessions qui n'engagent pas l'avenir : elle comprend qu'une résistance opiniâtre et inintelligente aux tendances et aux besoins du temps, achèverait de la perdre et de la ruiner comme ordre politique.

Déjà dans les petits Etats, et même dans les Etats moyens, tels que la Bavière ou le Wurtemberg, la noblesse a regagné tout le terrain que lui avait fait perdre l'adoption momentanée des *Grundrechte* du parlement de Francfort. Elle maintient précisément son existence à l'aide de l'influence politique que lui donnent des constitutions locales fondées sur la base de la propriété. En comparant sous ce rapport la situation de l'Au-

triche avec celle du reste de l'Allemagne, on se convainc de plus en plus que l'absolutisme est plus favorable à l'égalité civile qu'un régime libéral, qui limite l'exercice de l'autorité monarchique.

La Prusse semble prendre un peu sa revanche, dans l'affaire du Zollverein, des défaites morales qu'elle a essuyées sur d'autres points de la part du gouvernement autrichien. Du reste, ce gouvernement, représenté aujourd'hui dans cette question par le comte de Buol-Schauenstein, n'y apporte plus les prétentions hautaines et exclusives qu'y avait introduites le prince de Schwartzemberg, et tout annonce qu'on arrivera à une solution amiable de ces différends commerciaux et douaniers qui ont une si grande importance pour toute l'Allemagne.

La Bavière, comme la première des puissances secondaires de la Confédération germanique, s'est trouvée à la place de l'Autriche, que sa révolution intérieure avait un moment annihilée, chargée de soutenir le choc de l'influence prussienne ; elle s'est acquittée de ce rôle avec adresse et habileté. Mais on regrette que ce pays, qui a dans son sein une population catholique de plus des deux tiers, semble se laisser entraîner à des concessions toujours nouvelles envers le protestantisme. L'université de Munich, après la révolution de 1830, avait pris, comme université catholique, le premier pas dans toute l'Allemagne ; moins routinière et moins resserrée dans son programme que celle de Vienne, elle attirait des étudiants de toutes les nations par la largeur en même temps que par l'orthodoxie de son enseignement. Lors de la déplorable révolution amenée dans le gouvernement bavarois par les folies du vieux roi Louis pour Lola-Montès, il y a eu contre les catholiques une véritable persécution. Après la démission donnée par le premier ministre, M. d'Abel, et par tout son cabinet, on a destitué les professeurs les plus illustres de l'Université, tels que Doellinger, Phillips, Ernest de Moy, etc. Il est vrai qu'on a fini par réintégrer dans sa chaire Doellinger, que l'Université même modifiée dans un sens protestant avait choisi pour son représentant au parlement de Francfort.

Mais Phillips et Ernest de Moy ont été obligés de chercher un refuge auprès du gouvernement autrichien, qui les a pla-

cés comme professeurs, l'un à Inspruck (1) et l'autre à Prague. Depuis lors, on a nommé aux emplois vacants de l'Université de Munich beaucoup plus de protestants que de catholiques : cette Université perd donc de plus en plus son ancien caractère, et bientôt elle n'aura plus rien qui la distingue de celles de Berlin, de Bonn ou de Leipsick.

Ce n'est pas tout : le gouvernement bavarois semble reprendre pour son compte les errements de Joseph II, abandonnés par l'Autriche ; il fait une guerre sourde et incessante à l'Eglise pour la courber sous le joug administratif et bureaucratique. Le clergé, soutenu dans la Chambre des députés par quelques voix éloquentes, défend pied à pied ses vieilles prérogatives et ses libertés nécessaires ; mais le roi, quoique catholique, tend à faire prévaloir dans ses conseils la politique josphiste ; élève lui-même d'une université protestante, il en a rapporté de singuliers préjugés contre la capacité des catholiques et contre le prétendu esprit d'envahissement de l'Eglise.

Hélas ! le péril n'est pas là pour l'Allemagne ! Les monarques d'une partie de la vieille Germanie ne voient pas que l'autorité morale de l'Eglise pourrait devenir la barrière la plus forte contre le socialisme, et qu'il serait de leur intérêt, au lieu de l'affaiblir, de lui prêter une force nouvelle et puissante !

Il y a sans doute en Allemagne un certain apaisement des esprits, et un profond découragement chez beaucoup de démocrates exaltés.

Il est reconnu désormais que les secours réciproques que se prêtent les gouvernements leur assurent bien de l'avantage sur les alliances ténébreuses des démagogies des divers peuples. Sous ce rapport, l'aide que la Prusse a donnée aux gouvernements de Saxe et du grand-duché de Bade, a été d'un excellent effet politique : de même, l'Autriche a augmenté son ascendant en remplaçant la souveraineté de la Hesse entre les mains de l'Electeur, comme en faisant exécuter les ordres de la diète de Francfort par rapport au Wurtemberg et

(1) On vient d'appeler le docteur Phillips à l'université de Vienne pour y professer le droit canon.

aux autres pays où la révolution n'avait été qu'à demi vaincue. Le lien de fédération semble s'être resserré entre les divers Etats germaniques ; il y a entre eux une assurance mutuelle bien établie contre les désordres sociaux.

Cependant, tout en ne négligeant pas les ressources de la force matérielle, il faudrait tenir grand compte de ce qui peut en économiser l'emploi, je veux dire de la force morale ; et tous les gouvernements de l'Allemagne ne semblent pas également en sentir l'importance.

On croit à tort à la durée de cette défaillance passagère, et peut-être plus apparente que réelle, de l'esprit du mal.

Avec cette ironie amère qui appartient à l'école de Goëthe, on a symbolisé, dans des gravures devenues populaires, le caractère et les résultats des sanglantes insurrections qui ont tout récemment souillé plusieurs villes d'Allemagne, et surtout les villes universitaires, foyers actifs des doctrines hégéliennes, socialistes et communistes.

Dans cette espèce de supplément à la danse Macabre, on voit la Mort, en costume d'étudiant, parcourir les riches cités et les pauvres villages, prêcher l'égalité, exciter la sédition, et montrer, dans sa balance restée indécise, que la couronne du comte et le bonnet du prolétaire pèsent du même poids. Elle va haranguer dans les clubs et pousse des flots de peuple aux barricades. Puis, quand l'heure de la bataille est venue, que le sang commence à couler, et que le sol se couvre des cadavres de ses recrues révolutionnaires, bourgeois, ouvriers et laboureurs, elle laisse tomber le manteau qui la couvre ; alors, avec ses poings de squelette appuyés sur les hanches, elle rit d'un rire immodéré, et ses mâchoires hideuses s'ouvrent comme un gouffre béant.

C'est la légende des révolutions, fidèlement reproduite par un burin vengeur et d'une impitoyable vérité.

Puissions-nous ne plus apprêter de telles fêtes à la Mort, de pareilles réjouissances aux Méphistophélès sociaux de nos temps modernes ! Puisse la sagesse des gouvernements et le bon esprit des peuples les tenir en garde contre ces séductions sataniques, qui n'ont pour dernières fins que des dégradations et des ruines !

TABLE.

	Pages.
Liste des membres résidants	1
Liste des membres correspondants.	4
Académie et Sociétés correspondantes	7

ARCHÉOLOGIE ET ANTIQUITÉS.

Lettre de M. Arnaud, maire de Grenoble, sur la crypte de St-Laurent.	9
--	---

BIOGRAPHIE.

Note de M. Revillout sur les travaux académiques de M. Ducoin.	226
Mention d'une notice sur Hugues de Lyonne, par M. Ducoin.	676

HISTOIRE.

Dissertation de M. Macé sur le billet de François 1 ^{er} à sa mère, après la bataille de Pavie.	9
Mention d'un mémoire de M. Fauché-Prunelle sur l'origine et la nature de la puissance delphinale	676

LÉGISLATION ET JURISPRUDENCE.

Rapport de M. Burdet sur l'histoire de la propriété, du domaine public et des lois agraires chez les Romains, par M. Macé.	195
--	-----

MATHÉMATIQUES ET ASTRONOMIE.

Notes mathématiques de M. Bourdat.	477
--	-----

PHILOSOPHIE.

	Pages.
Etude philosophique sur l'humanité et le progrès, par M. l'abbé Genevey	363
Esprit et méthode de Bacon en philosophie, par M. Patru	330
Réflexions de M. Bourdat sur le progrès.	478
Note de M. l'abbé Genevey sur le travail et le progrès.	479

POÉSIE.

Traduction du Ramayana, par M. Parisot. Fin de l'Adikanda.	26
Vers latins de M. Parisot: <i>Noli, miles, urere Pindari domum</i>	263
Galeswinthe, tragédie par M. Maignien.	540

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

Souvenirs du théâtre de Grenoble, par M. Ducoin	183
Rapport de M. Ducoin sur l' <i>Annuaire de la Société philotechnique</i> (année 1846). ●	223
Rapport de M. Ducoin sur les œuvres de M. de Valgorge.	250
Les Fâcheux, par M. Maignien.	482
Rapport de M. Revillout sur les travaux des Sociétés correspondantes.	495

VOYAGES.

Voyage de M. de Gournay en Morée	230, 281, 447
De l'Allemagne en 1846 et en 1852, par M. Albert du Boys.	676

FIN DU TOME QUATRIÈME.







